

# Paul-Émile Borduas

---



ÉCRITS II  
Tome 1 : 1923-1953

ÉDITION CRITIQUE  
PAR ANDRÉ-G. BOURASSA  
ET GILLES LAPOINTE

BNM

LES PRESSES  
DE L'UNIVERSITÉ  
DE MONTRÉAL

# Écrits II

## 1. Journal, Correspondance (1923-1953)

# BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU MONDE

comité de direction

Roméo Arbour, Yvan G. Lepage, Laurent Mailhot,  
Jean-Louis Major

*De Paul-Émile Borduas  
dans la même collection*

*Écrits I*

(André-G. Bourassa, Jean Fisette et Gilles Lapointe)

La « Bibliothèque du Nouveau Monde » entend constituer un ensemble d'éditions critiques de textes fondamentaux de la littérature québécoise. Elle est issue d'un vaste projet de recherche (CORPUS D'ÉDITIONS CRITIQUES) administré par l'Université d'Ottawa et subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

BIBLIOTHÈQUE  
DU NOUVEAU MONDE

Paul-Émile Borduas

## Écrits II

1. Journal, Correspondance (1923-1953)

Édition critique  
par  
ANDRÉ-G. BOURASSA  
et  
GILLES LAPOINTE

Université du Québec à Montréal

1997

Les Presses de l'Université de Montréal  
C. P. 6128, succursale Centre-Ville, Montréal (Québec), Canada  
H3C 3J7

Le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada a contribué à la publication de cet ouvrage.

**Données de catalogage avant publication (Canada)**

---

Borduas, Paul-Émile, 1905-1960

(Bibliothèque du Nouveau Monde)

Écrits II, tome 1 : Journal, Correspondance (1923-1953)

Édition critique / André-G. Bourassa (1936- ) et

Gilles Lapointe (1953- )

Comprend des références bibliographiques.

ISBN 2-7606-1690-8

ND249.B6B67 1987 759.11 C88-004202-8

---

«Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit, tant électronique que mécanique, en particulier par photocopie et par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.»

ISBN 2-7606-1692-4 (tomes 1 et 2)

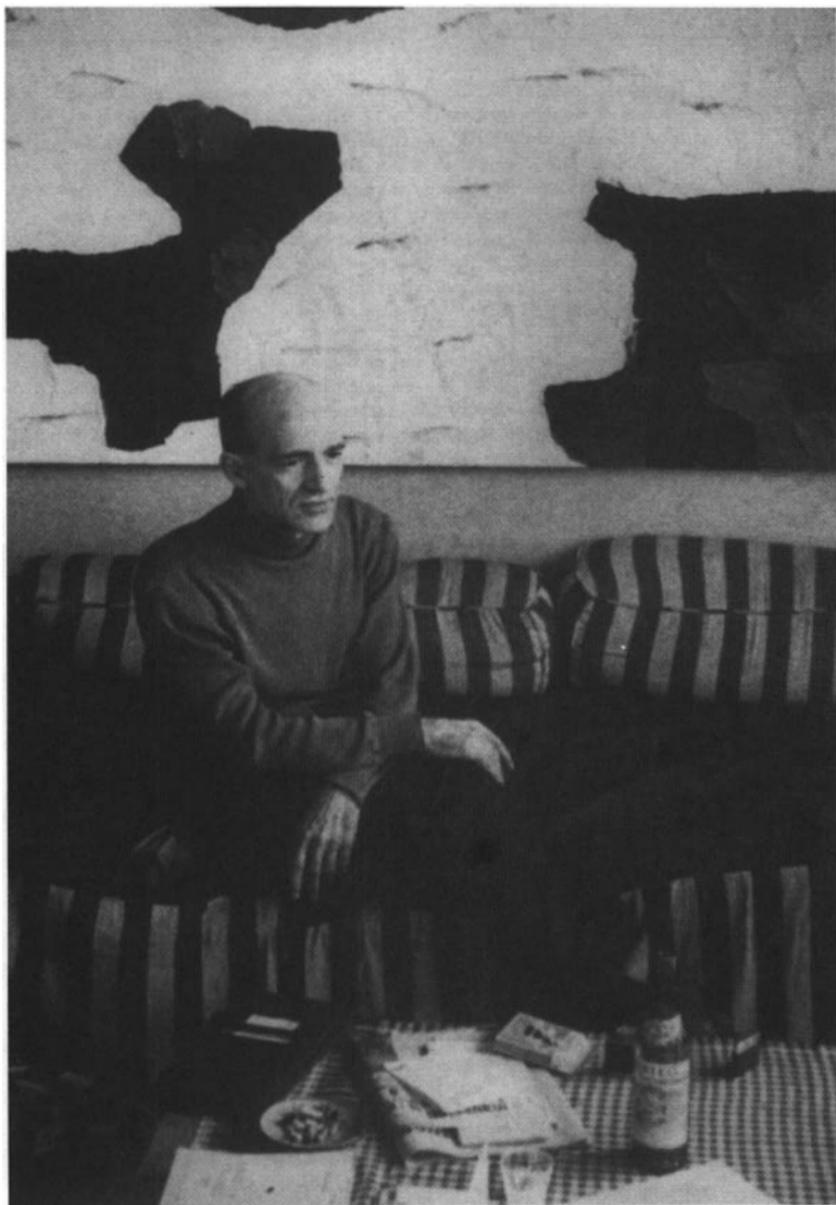
ISBN 2-7606-1690-8 (tome 1)

Dépôt légal, 1<sup>er</sup> trimestre 1997

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale du Québec

© Les Presses de l'Université de Montréal, 1997



Paul-Émile Borduas, Paris, 1957; à l'arrière-plan,  
*Composition n° 35* (photo Philip Pocock).

de se passer-tu des vilaines cartes ?  
Ne s'en-tu pas le vent des large ?  
Au fait, l'été ne donne malheur-  
sement pas sur la mer; il est au  
milieu d'un petit jardin charmant  
et tout fleuri: mais impossible  
pour le moment à cause des  
maringouins. Mais j'aurai  
fini des tout les tues pour  
votre arrivée! ...  
Paul.

Lettre du 10 juin 1953 à Renée Borduas (voir *infra*, p. 528).

## INTRODUCTION

La publication des écrits d'un peintre n'est pas un événement fréquent. Son regard sur soi et sa vision du monde, il est réputé les inscrire sur la toile, avec pour seul texte un titre suggérant le lieu intérieur d'un croisement entre son regard et celui de l'observateur. Pourtant, ce lieu intérieur, il arrive que des artistes se soient appliqués à le définir en termes plus élaborés, par voie de publication ou de livraison intime. Le premier volume des écrits de Borduas a été consacré aux textes publics et nous avons vu dans quelle tradition littéraire ils se situaient<sup>1</sup>. Le second est consacré aux textes privés, journal et correspondance.

### *Borduas et la littérature intime au Québec*

Une étude des écrits de peintres dévoilerait peut-être que les écrits intimes sont plus fréquents que les écrits théoriques. La lettre et le journal semblent se présenter chez eux comme un double verbal de l'œuvre d'art, alors que l'exposé et le manifeste sociopolitique relèvent de la fonction critique autant que de l'expression émotionnelle. Il existe pourtant un certain nombre de modèles européens. Par exemple, si l'on s'en tient aux éditions contemporaines de tradition française, on relève, entre autres, les correspondances de Paul Cézanne, Edgar Degas, Eugène Delacroix, Jean Dubuffet, Camille Pissaro, Georges Rouault, Henri de Toulouse-Lautrec et Vincent Van

---

1. Voir Paul-Émile Borduas, *Écrits I*, «Bibliothèque du Nouveau Monde». Nous y avons fait allusion aux écrits théoriques d'André Breton, Salvador Dali, Max Ernst, Gaston Quénioux, Paul Klee et Léonard de Vinci.

Gogh<sup>2</sup>. Les éditions québécoises — si on omet les écrits de Guido Molinari<sup>3</sup>, qui sont d'ordre théorique, et les confidences de Norval Morrisseau<sup>4</sup>, qui se rapportent aux Ojibwas du nord de l'Ontario — sont extrêmement rares: les *Lettres* de Napoléon Bourassa, les *Carnets* de Rodolphe Duguay, les *Inédits* de John Lyman, *Vers les îles de lumière* de Fernand Leduc, *les Artistes de mon temps* d'Alfred Laliberté et *Enfant traqué, enfant caché* de Marcel Braitstein<sup>5</sup>. À cela s'ajoutent évidemment les quelques textes de Borduas publiés dans *Écrits I*, comme l'apologie (*Projections libérantes*) et les lettres titrées.

Les écrits de Lyman et de Leduc sont généralement bien connus des lecteurs de Borduas. Le premier, cofondateur de la Société d'art contemporain avec Borduas, eut avec lui un bref

2. Voir John Rewald, édit., *Paul Cézanne*, correspondance recueillie, annotée et préfacée par John Rewald et ornée de cinquante reproductions en héliogravure, Paris, Bernard Grasset, 1937, 319 p.; Michel Guérin, édit., *Lettres de Degas*, recueillies et annotées par Michel Guérin, Paris, Bernard Grasset, 1945, 289 p.; André Joubin, édit., *Correspondance générale d'Eugène Delacroix*, Paris, Plon, 1935, 4 vol.; Eugène Delacroix, *Journal 1822-1863*, préface de Hubert Damish, Paris, Plon, «Les Mémoires», 1980 [1931-1932], 943 p.; Hubert Damish, édit., *Jean Dubuffet: Prospectus et tous écrits suivants*, Paris, Gallimard, 1967, 544 p.; Janine Bailly-Herzberg, édit., *Correspondance de Camille Pissarro*, Paris, Valhermeil, 1986, 2 vol.; Marcel Arland, édit., *Georges Rouault-André Suarès: Correspondance*, Paris, Gallimard, 1960, 358 p. Voir également Georges Rouault, *Sur l'art et sur la vie*, Paris, Denoël, «Méditations», n° 80, 1971, 205 p.; Lucien Goldschmidt, Herbert D. Schimmel, Jean Adhémar et Theodor Reff, édit., *Henri de Toulouse-Lautrec. Lettres, 1871-1901*, Paris, Gallimard, 1972, 324 p.; Marcel Arland, édit., *Lettres de Vincent Van Gogh à son frère Théo*, Paris, Gallimard, 1953, 645 p., ill.

3. Pierre Théberge, édit., *Guido Molinari: Écrits sur l'art (1954-1975)*, Ottawa, Galerie nationale du Canada, «Documents d'histoire de l'art canadien», 1976, 112 p., ill.

4. Lorraine Létourneau, édit., *Norval Morrisseau*, Montréal, Lidec, «Célébrités canadiennes», 1993, 61 p., ill.

5. Adine Bourassa, édit., *Lettres d'un artiste canadien: N[apoléon] Bourassa*, Bruges-Paris, Desclée de Brouwer, 1929, 499 p. Voir également «Textes de Bourassa sur l'art», dans Roger Le Moine, *Napoléon Bourassa, l'homme et l'artiste*, Ottawa, Éd. de l'Université d'Ottawa, «Cahiers du Centre de recherche en civilisation canadienne-française», 1974, p. 189-231; Hervé Biron, édit., *Rodolphe Duguay: Carnets intimes, 1907-1927*, Montréal, Boréal Express, 1978, 271 p., ill.; Hedwige Asselin, édit., *Inédits de John Lyman*, Montréal, Bibliothèque nationale du Québec, 1980, 243 p.; Fernand Leduc, *Vers les îles de lumière. Écrits (1942-1980)*, André Beaudet, édit., LaSalle, Hurtubise HMH, «Cahiers du Québec», n° 65, 1981, 288 p.; Alfred Laliberté, *les Artistes de mon temps*, texte établi, présenté et annoté par Odette Legendre, Montréal, Boréal, 1986, 308 p., ill.; Marcel Braitstein, *Enfant traqué, enfant caché*, Éditions Phi et XYZ Éditeur, Montréal, 1995, 174 p., ill.

échange épistolaire. Le second, cosignataire de *Refus global* et membre du mouvement automatiste, entretint avec lui une correspondance assidue dont il sera évidemment question dans les pages qui suivent. Dans ces deux cas, les rapports intertextuels sont explicites. Il en va autrement des rapports implicites qu'on peut établir entre les écrits intimes de Borduas et les *Lettres* de Bourassa ou les *Carnets* de Duguay.

L'édition des *Carnets* de Duguay ne comble guère les attentes. L'éditeur avoue d'ailleurs en toute naïveté:

Les *Carnets* que nous publions ci-après constituent une sorte de mosaïque où nous avons voulu faire entrer des extraits caractéristiques destinés à faire connaître l'âme et le cœur de Duguay ainsi que ses débuts, ses efforts pour atteindre un art personnel et valable. Ces *Carnets* au nombre de treize maintenant que les premiers traitant de l'enfance et des débuts de la jeunesse ont été résumés par l'auteur lui-même en un seul volume, comptent environ 3,000 pages manuscrites que nous avons lues la plume à la main, notant les passages qui nous semblaient contenir le plus de valeur humaine. Nous avons ensuite groupé ces passages par ordre chronologique, ainsi qu'il se doit [...]<sup>6</sup>.

L'ouvrage comporte cependant des indications précieuses sur l'état d'esprit d'un jeune artiste québécois à Paris durant les années vingt et un bref récit d'expériences initiales à l'académie Julian<sup>7</sup>, à l'académie Colarossi<sup>8</sup>, et à l'École des beaux-arts de Paris<sup>9</sup>, ce qui permet des recoupements intéressants avec certaines mentions du journal de Borduas. Les *Carnets* comportent également des informations et des réflexions de première main sur l'art de décorateur d'église, que Borduas a pratiqué quelques années. Mais le charcutage du texte et l'absence d'annotation (tout au plus une chronologie) laissent souvent le lecteur dans l'incertitude.

*Les Artistes de mon temps* d'Alfred Laliberté sont des mémoires (que suivront *Mes mémoires, les hommes et les choses* et *Mille*

---

6. H. Biron, *op. cit.*, p. 55.

7. *Ibid.*, p. 113.

8. *Ibid.*, p. 116.

9. *Ibid.*, p. 120.

*réflexions*) qui comportent eux aussi des informations et des réflexions sur l'époque où Borduas fit ses études; les premiers textes datent d'ailleurs de 1928, l'année même où Borduas a commencé son journal. L'ouvrage a l'avantage d'être accompagné d'un appareil critique exemplaire<sup>10</sup>.

Les *Lettres* de Napoléon Bourassa offrent plus d'une heureuse surprise. Il est intéressant de découvrir quels en sont les interlocuteurs privilégiés. L'auteur des *Lettres* était le gendre du maître à penser des Patriotes, Louis-Joseph Papineau, qui fut député à l'Assemblée nationale (1809-1837), s'opposa à l'Union, s'exila après la Révolte de 1837-1838 puis devint seigneur de la Petite-Nation; il était le frère d'un Patriote de 1837, François Bourassa, qui, après avoir été emprisonné et exilé, devint député du Canada sous l'Union (1854-1867) et sous la Confédération, figurant parmi les adversaires de George-Étienne Cartier (1867-1896); il était le père du fondateur du journal *le Devoir*, Henri Bourassa, qui lutta contre l'autorité exercée par le Parlement de Londres sur celui d'Ottawa et fut député aux Communes (1896-1907 et 1925-1935) et à l'Assemblée législative du Québec (1908-1912). On apprend en effet par les *Lettres* que Napoléon Bourassa refusa de faire partie du Parlement du Canada — au temps de l'Union —, ironisant sur les craintes de George-Étienne Cartier à son égard (lettres des 19 juin et 22 décembre 1861<sup>11</sup>), qu'il prit position sur la question des limites de la seigneurie de la Petite-Nation qui fut débattue en Chambre (lettre du 10 août 1887<sup>12</sup>), qu'il jugea sévèrement le boulangisme pendant son séjour en France (lettre du 17 janvier 1789<sup>13</sup>) et qu'il interpella son fils à propos d'un discours aux conclusions trop hâtives sur le problème des frontières de l'Alaska (lettre du 2 novembre 1903<sup>14</sup>). Les éditeurs, Gustave puis Adine Bourassa, enfants du peintre, se sont trouvés coincés entre deux générations d'ennemis idéologiques et politiques de

---

10. À part quelques distractions concernant par exemple Édouard Meloche, pré-nommé partout Edmond, et l'abbé Joseph Chabert, sur qui on donne des indications contradictoires (A. Laliberté, *op. cit.*, p. 14, 56 et 67).

11. Adine Bourassa, *op. cit.*, p. 39-42.

12. *Ibid.*, p. 299-300.

13. *Ibid.*, p. 321-324.

14. *Ibid.*, p. 434-436.

la famille. Si bien que l'accès à plusieurs des lettres leur a été refusé et que certains destinataires n'ont consenti à remettre les leurs que sur la promesse de l'anonymat. L'absence de plusieurs lettres et le gommage de bien des noms de personnalités religieuses et politiques dans celles qui sont publiées en rendent la lecture assez souvent frustrante.

L'édition des écrits intimes de Borduas n'est donc pas un événement unique dans le milieu des peintres au Québec. La question la plus délicate serait celle de leur valeur littéraire. On était habitué, depuis les manifestes automatistes, à l'affirmation des droits de la vie intérieure, de l'émergence de l'inconscient dans l'œuvre, de l'expression sur la place publique des désirs et des répulsions les plus intimes en l'absence de toute censure et de tout ordre imposés par la raison, la religion ou la politique, c'est-à-dire dans l'«anarchie resplendissante», pour citer une des dernières expressions de *Refus global*. Pareil programme en art refuse toute forme de figuration (parce que l'inconscient, non manifeste, est non figuratif) et même l'abstraction géométrique (parce qu'elle implique une intervention de données extérieures, acquises et contrôlées par la raison). Pouvait-on alors espérer lire des écrits intimes où l'on verrait à l'œuvre la créativité avant qu'elle ne devienne création, où l'on trouverait des aveux que la pudeur ou la peur auraient empêché de rendre publics ?

Chez Borduas, le carnet d'adresses<sup>15</sup>, par exemple, n'est qu'un objet relativement froid, sans indiscretions ou presque. Le rêve longtemps caressé d'aller vivre dans les Îles bienheureuses, dont il est question dans certaines lettres, n'a guère laissé d'autres traces que les plans d'un voilier voisinant avec les plans de la maison et ceux d'un chevalet, ces derniers ayant été réalisés à peu près tels quels, les autres pas. Quant au budget familial, le petit cahier qui nous en est resté est certes révélateur de la difficile vie des peintres (on y apprend le prix de la toile, de la peinture et du décupant comme celui de la nourriture, du chauffage et du loyer), mais rien ne distingue vraiment sur ce

---

15. Voir Albert Moyné, avec la collaboration de J.-C. Font, A.-M. Duchesne, F. Charransol et V. Roulet, *le Carnet d'adresses. Objet reflet/objet nomade*, Paris, L'Harmattan, «Logiques sociales», 1989, 139 p.

point la situation de Borduas de celle de la plupart des automatistes<sup>16</sup>. Même le journal et la correspondance nous parlent en long et en large du prix des fresques et des tableaux.

### *Le Journal de 1929-1930*

Ce qu'on appelle le *Journal* de Borduas, qu'on pourrait qualifier de «journal brut» par opposition au «journal élaboré<sup>17</sup>», est en réalité un agenda 1929 — commencé à la fin de 1928 — qu'il reçut probablement en cadeau pour y prendre ses notes de voyage. L'auteur y livre peu de réflexions intimes: un commentaire ici et là sur ses maîtres aux Ateliers d'art sacré, Maurice Denis et Georges Desvallières, sur son bref passage à un atelier de l'académie Colarossi<sup>18</sup> et aux ateliers de vitrail d'Hébert-Stevens, sur sa collaboration à des fresques et à des installations de vitraux d'église dans la Meuse avec André Rinuy, Pierre Dubois et Alain-Marie Couturier (bien que ce dernier n'y soit pas mentionné<sup>19</sup>). À peine une allusion aux lettres pourtant chargées d'émotion qu'il reçoit et tout au plus quelques mots sur des amies occasionnelles, y compris Lucienne Marion<sup>20</sup>.

Deux courtes notes des 3 et 4 janvier 1930, consignées sur les pages blanches de la fin, s'avèrent très importantes pour l'histoire culturelle: elles permettent de dater sa découverte de la modernité, par le biais notamment des œuvres de Braque et de Picasso. Borduas passe alors de brèves vacances de Noël à faire la tournée des galeries où il peut étudier la conception

---

16. Jean-Paul Riopelle a perdu des toiles pour les avoir produites avec de la mauvaise peinture. Jean-Paul Mousseau et Dyne Mouso ont habité un hangar non protégé contre le froid, sans téléphone et sans adresse; leur nom ne figurait ni dans le bottin Bell ni dans l'annuaire Lovell.

17. Voir V. Del Litto, «Stendhal; journal élaboré et journal brut», dans *le Journal intime et ses formes littéraires*, Genève-Paris, Librairie Droz, 1978, p. 61-70.

18. Croquis les 15, 19 et 22 février 1929.

19. *Projections libérantes* nous apprend qu'ils ont collaboré tous deux avec Dubois à un travail de fresques à Chaillon (voir *Écrits I*, p. 422). Borduas y aurait également surveillé l'installation des vitraux de Couturier (voir Guy Robert, *Borduas ou le dilemme culturel québécois*, Presses de l'Université du Québec, 1972, p. 21). Sur Couturier lui-même, voir *Écrits I*, p. 145, n. 7, et p. 149, n. 17-18.

20. Ces allusions sont parfois terminées ou suivies par un trait violent qui semble vouloir couper court à tout épanchement.

toute nouvelle de la perspective que présente le cubisme. Il note non seulement le nom de chaque galerie et les peintres modernes qu'on y trouve, mais la station de métro la plus proche et les correspondances pour y parvenir, marquant bien ainsi son intention de donner suite à ce premier contact.

Borduas n'a manifestement pas cherché à dresser dans un journal personnel, comme d'autres jeunes Canadiens éblouis par le rythme trépidant de Paris, le compte rendu détaillé de ce qui peut fasciner un étranger s'y trouvant pour la première fois. D'ailleurs, il ne cherchera pas davantage à tirer profit du prestige que lui confèrera le privilège d'un séjour prolongé en France, et il raillera plus tard dans *Refus global* ces médecins à la conduite scandaleuse, dont certains sont allés y «parfaire une éducation sexuelle retardataire<sup>21</sup>»; surtout, il déplorera la transformation qui prendra place dans l'esprit de ces privilégiés qui auront acquis, «du fait d'un séjour en France, l'autorité facile en vue de l'exploitation améliorée de la foule au retour<sup>22</sup>».

Tenu par un jeune homme qui a pour ambition d'embrasser la carrière d'artiste peintre<sup>23</sup> et qui brigue, dans l'immédiat, un poste d'apprenti dans un atelier où l'on fabrique du vitrail<sup>24</sup>, ce *Journal* aux prétentions modestes — aucun pacte autobiographique, au sens où l'entend Philippe Lejeune<sup>25</sup>, n'y est scellé — s'apparente davantage à un carnet de chantier qu'à un véritable journal, au sens littéraire particulier donné à cette forme d'écriture. Comme les autres membres de la profession dont il se réclame déjà, Borduas estime sans doute utile, maintenant qu'il a le projet bien arrêté de trouver un travail d'artiste, de maintenir un agenda et de dresser régulièrement un bilan complet de ses activités professionnelles, de sa comptabilité

---

21. *Écrits I*, p. 330.

22. *Ibid.*

23. Dès la première page, Borduas se réclame de la profession d'artiste peintre.

24. Le 3 janvier, Borduas note dans son *Journal*: «Paris / Beau temps. Rendu visite avec mad. Buriat à l'atelier de vitrail de J. Hébert-Stevens et André Rinuy. Malheureusement ni l'un ni l'autre y était. J'y retournerai sous peu. / Désire y entrer comme apprenti.»

25. Philippe Lejeune, *le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, «Poétique», 1980, 332 p.

personnelle, de ses rendez-vous et déplacements. Prenant vraisemblablement exemple sur le journal (inédit) qu'il avait vu Ozias Leduc tenir, Borduas en épouse spontanément le tour elliptique, le style économe et haché, le rythme discontinu. Les faits sont notés rapidement, rapportés presque distraitemment sur la page, sans aucune préoccupation de style; l'écriture frôle le degré zéro, comme dans tout document dénué de prétentions littéraires.

Contrairement à Ozias Leduc pour qui la tenue d'un journal quotidien relève d'abord d'une nécessité matérielle (respect de l'échéancier des travaux, consignation des périodes de présence des ouvriers sur le chantier, inscription des frais de déplacement et pensions, etc.), la progression fort lente des travaux de l'étudiant aux Ateliers d'art sacré et de l'apprenti à l'atelier Hébert-Stevens est loin d'exiger de Borduas, comme il le constatera rapidement lui-même, un compte rendu méticuleux. Faute d'événements extérieurs méritant une entrée au *Journal*, il est amené à y noter ses activités sociales: les soirées dansantes à la Maison des étudiants canadiens, les sorties de groupe au théâtre et au cinéma, les visites de Paris ou l'audition de conférences publiques.

Borduas, qui n'a pas obtenu de bourse et n'a pu se rendre en Europe que grâce à des bienfaiteurs, dont Ozias Leduc et Olivier Maurault, consigne régulièrement dans son *Journal* ses relations épistolaires avec eux. Le *Journal* donne un peu l'impression que les versements de fonds s'effectuent plus ou moins à l'improviste. Or la correspondance avec Maurault révèle que Borduas avait l'assurance de versements réguliers. Bien plus, les travaux à l'atelier de vitrail et les décorations d'églises, dont la vague consignation dans le *Journal* semble dénoter une absence totale de plan d'études<sup>26</sup>, apparaissent

---

26. Au point de semer le doute chez son principal biographe: «Que fait-il à Paris entre janvier et juin 1930, date de son retour définitif au Canada? Retourne-t-il aux Ateliers d'art sacré comme le lui conseillait Ozias Leduc à l'été 1929 lorsqu'il apprend que l'abbé Maurault subventionnera la prochaine année? [...] On peut se demander si Borduas suivra ce conseil... Nous n'avons en tout cas aucun moyen de le savoir» (François-Marc Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 37-38).

dans cette correspondance comme autant de stages dûment prévus au programme des Ateliers d'art sacré.

D'autres échanges de correspondance — avec la famille, avec des membres du Cercle artistique de Saint-Hilaire et avec un groupe de l'École des beaux-arts — figurent en bonne place parmi les entrées régulières au *Journal*: «Reçu une longue lettre de Gaby et une carte de mons. J.-B. Lagacé» ou «Écrit à Angela» (27 janvier); «reçu ce matin une lettre de maman, une de Jacqueline, une carte de M<sup>lle</sup> Bernier» (28 janvier); «Écrit ce matin à maman, Madame Sykes, à Antoinette et à Claire Desautels, à Gaby» (31 janvier). Le *Journal*, qui s'écrit parallèlement à la correspondance, garde la trace de ces échanges sur un mode qui est parfois celui de la compilation: il apparaît rapidement que la correspondance revêt une importance non négligeable à ses propres yeux, qu'elle scande ses journées<sup>27</sup>, et on peut dire que, dès son arrivée à Paris, s'établit entre Borduas et ses proches un véritable commerce épistolaire.

Dès le 3 décembre 1928, bien que son fils ne soit débarqué au Havre que depuis le 11 novembre et que ses envois mettent ensuite quatorze jours à parvenir à Saint-Hilaire, Éva Borduas ne dissimule pas sa joie d'avoir reçu de son fils trois lettres qu'elle s'est empressée de faire lire à toute la famille<sup>28</sup>. À ce propos, il est particulièrement révélateur que dès sa première lettre Éva Perrault (qui souffre d'une grave maladie des yeux, et pour qui l'écriture est un exercice pénible, fait auquel son fils se montre constamment sensible) demande à son fils de tenir une sorte de journal par lettres:

[...] J'espère que tu n'as pas été trop malade et que la traversée a été bonne; j'ai passé un huit jours d'angoisse; le vent que j'entendais souffler me traversait [...] tu me donneras bien des détails de ton voyage, de l'emploi de ton temps, de tout ce qui te regarde, de la température, de tout, tout comme un journal<sup>29</sup>.

---

27. Certains jours, la seule mention digne de figurer au *Journal* sera l'absence de correspondance: «Pas de lettre depuis le 5» (8 février); «Pas de lettre» (13 février).

28. Lettre du 3 décembre 1928. Borduas avait quitté le Canada à bord de l'*Albetic* le 1<sup>er</sup> novembre, jour de son vingt-troisième anniversaire.

29. Éva Perrault Borduas à P.-É. Borduas, 13 novembre 1928, T. 173.

La partie la plus significative des échanges épistolaires durant ce premier séjour parisien se passe ainsi entre Borduas et les siens, et nommément entre lui et sa mère. Son père, Magloire, ici comme dans la vie de la maisonnée, reste une figure marginale, quasi absente. Le rituel postal est marqué par l'intervalle temporel qui sépare chacune des lettres. L'arrivée tant attendue de la lettre du fils déclenche aussitôt en retour la réponse de la mère :

J'ai à peine reçu ta lettre et je m'empresse d'y répondre; quand on pense que tes lettres prennent 14 jours pour venir et que les miennes en prennent autant, comme celle-ci; tu ne l'auras qu'après le Jour de l'An, ce n'est pas bien drôle. [...] Comment trouves-tu Paris? Les arbres ont-ils encore leurs feuilles et quelle est la sorte, ta pension est-elle bonne? Comment trouves-tu les viandes? Est-ce que les fruits abondent? Est-il plus facile d'acheter qu'à Montréal? Est-ce que c'est meilleur marché? Écris-moi tout cela, parle-moi de tout ce que tu regardes [...] écris-moi tout cela. Je m'ennuie chaque soir. J'entends le char qui te ramenait de Montréal et je me dis, pauvre Paul, il est bien loin et ne viendra pas même par le train de minuit et tous les soirs c'est la même chose. [...] Celle qui ne t'oublie pas, // Ta mère<sup>30</sup>.

La figure touchante de cette mère, qui attend et espère malgré elle chaque soir dans l'obscurité le retour de ce fils que le dernier train ne ramènera pas, permet à Borduas de reconnaître une écoute active et silencieuse, capable de sonder finement la nuit et surtout, malgré la distance qui les sépare, d'entendre sa voix. L'ouïe de sa mère prolonge indéfiniment son regard défaillant et, malgré ses injonctions, c'est moins la description des objets (les feuilles dans les arbres, la fraîcheur des viandes, la variété des fruits disponibles ou la qualité de sa pension) qui l'intéresse que le ton, la voix même de son fils. Bien que libre et indépendant à Paris, le jeune Borduas se plie d'assez bonne grâce au souhait exprimé par sa mère, si l'on se fie aux propos exprimés quelques semaines plus tard par son frère Julien :

---

30. Éva Perrault Borduas à P.-É. Borduas, 20 décembre 1928, T. 173.

Heureusement que je suis abonné au petit Journal familial — de cette manière j'ai pu avoir de tes nouvelles. Elles ne sont pas rares, je t'en remercie au nom de tous. Aussi tes lettres nous parviennent assez facilement et même elles sont multiples et j'espère, et c'est le désir de tous, qu'elles le seront aussi dans l'avenir, car maman est heureuse et joyeuse<sup>31</sup>.

Si l'écriture du *Journal* se révèle pour Borduas rapidement fastidieuse, c'est sans doute qu'elle ne lui renvoie certes pas l'image idéalisée de l'artiste peintre qu'il projetait au départ. En revanche, la rédaction de ses lettres, qui semblent tant réjouir sa famille et qui sont reçues comme une conversation à distance<sup>32</sup>, lui semble relativement facile, voire agréable. L'abandon progressif du *Journal* n'affectera pas les échanges épistolaires de Borduas avec sa famille, qui continuera d'alimenter régulièrement le «Journal familial» par ses lettres et ses cartes postales. Ainsi s'accomplit chez lui un déplacement significatif: le programme qui devait relever du *Journal* sera, dans les faits, rempli par la lettre qui se substitue à lui et devient comme une page arrachée au journal quotidien. La première véritable correspondance s'apparente, dans les faits, au *Journal*. La trajectoire n'est ni unique ni exceptionnelle; on la retrouve chez des écrivains épistoliers comme Rainer Maria Rilke et Jean-Paul Sartre, chez qui les «lettres tenaient un peu le rôle d'un journal<sup>33</sup>».

---

31. Julien Borduas à Paul-Émile Borduas, 3 décembre 1928, T. 175. Le «Journal familial» devait être surtout composé des lettres «multiples» de Paul-Émile et de celles de Jeanne, qui habitait Grenville, et de Julien, à l'académie Saint-Michel à Saint-Lambert: Julien tenait d'ailleurs à lire les lettres que son frère plus jeune, Paul-Émile, écrivait à sa mère: «Julien est venu passer le lundi de Pâques ici, il a l'air bien heureux; il aime à savoir de tes nouvelles; il me demande pour lire les lettres que tu m'écris» (7 avril 1929, T. 173).

32. «Often, and particularly between intimates or family members, the letter appears to aim at being "written speech", "long distance conversation", following in its rhythms and discontinuities as well as the directness of spoken (as opposed to written) language» (Charles A. Porter, «Foreword», *Yale French Studies*, «Men/ Women of Letters», n° 71, 1986, p. 4).

33. Simone de Beauvoir, *la Cérémonie des adieux*, suivi de *Entretiens avec Jean-Paul Sartre*, Paris, Gallimard, 1981, p. 229; cité par Alain Buisine, «Ici Sartre (dans les *Lettres au Castor et à quelques autres*)», *Revue des sciences humaines*, «Lettres d'écrivains», 1984, n° 3, p. 201. Vincent Kaufmann voit pour sa part dans les lettres de Rilke un journal intime que l'écrivain aurait été incapable de garder pour lui; voir *l'Équivoque épistolaire*, Paris, Éditions de Minuit, 1990, p. 166.

La forme du journal (à la limite infini) exigerait du diariste qu'il note tout. Or, Borduas ne peut de toute évidence souscrire aux termes d'un tel contrat d'écriture qui mobiliserait ses énergies et le détournerait de sa voie propre<sup>34</sup>. Si la lettre chez Borduas prend le relais du journal — genre dans lequel il ne se sent pas à l'aise, où il n'ose étaler privément sa « sincérité » —, c'est d'abord parce qu'elle le libère partiellement de l'obligation de se projeter lui-même, de s'« autreprésenter ». Borduas préfère confier cette reconnaissance de soi à l'Autre: le destinataire de ses lettres, Borduas le sait bien, en raison de l'éloignement, de l'exotisme, du prestige d'un commerce lointain avec un frère artiste œuvrant à l'étranger dans les beaux-arts, se prête spontanément au jeu de miroir, qui lui renvoie en retour une « image » idéalisée, fantasmée, teintée parfois de romanesque.

Le fossé entre Borduas et ses correspondants ira se creusant: le jeune peintre ne rentre au pays que lorsqu'il a épuisé toute autre ressource, qu'il a vainement fait jouer (par lettres) ses relations pour obtenir une prolongation de séjour, qu'il ne peut faire autrement. Cette mise à distance ne va pas sans complication ni ambiguïté. Il y a lieu en effet de s'interroger sur la conception que Borduas, dès les commencements, s'est forgée de la lettre, qu'il utilise comme moyen de se singulariser parmi les siens, de creuser l'écart avec son milieu d'origine. Issu du monde rural, d'un « petit village de la plaine de Montréal » qui aurait paru familier aux premiers Français qui se sont établis dans cette région au XVII<sup>e</sup> siècle et qui le protège contre ce que son premier biographe appelle « la grande ville désordonnée<sup>35</sup> », Borduas a donné, dès sa majorité, tous les signes d'une complète émancipation. Si le peintre, mieux que tous ceux de sa génération, a constamment usé de la lettre pour modifier le cours de son existence, pour discourir avec esprit et finesse, le geste épistolaire, paradoxalement, restera toujours

---

34. On trouve chez Borduas plusieurs manifestations d'une telle défense contre les exigences de l'écriture; par exemple, dans la lettre qu'il adresse le 16 septembre 1954 à Claude Gauvreau: « Mon cher Claude, // Vos textes arrivent! Il fait bon les lire // Malheureusement, comme toujours, ils n'auront pas la réponse méritée: j'y passerais ma vie! » (*infra*, p. 638).

35. Robert Élie, « Il y aurait une légende Borduas... », dans Cilles Lapointe, « Paul-Émile Borduas, édition critique d'un choix de lettres », thèse de doctorat, Université de Montréal, 1993, annexe, p. i.

empreint chez lui des valeurs et de la gravité paysannes<sup>36</sup>: l'écriture d'une lettre est perçue comme une activité essentielle, engageant la totalité du sujet, une action déterminante qui ne saurait d'aucune façon être prise à la légère.

La forme du journal convenait-elle à Borduas? Dans l'économie du texte borduasien, et contrairement à la situation reconnue de nombreux écrivains, tel André Gide, poursuivant de façon complémentaire une activité de diariste et d'épistolier, ou de diariste et de romancier, le journal n'est évidemment pas pour Borduas, contrairement à la correspondance, le lieu d'une expérience d'écriture réussie.

S'il est vrai que l'étude de la valeur accordée à la subjectivité dans la culture québécoise est à peine amorcée<sup>37</sup>, le *Journal* de Borduas nous permet d'une façon inattendue d'en explorer les arcanes, et le moins qu'on puisse dire est que la distance spéculaire y est considérable. Chez Borduas, c'est l'œuvre d'art qui répond à la formule malraucienne d'antimémoire:

Dans la création romanesque, la guerre, les musées vrais ou imaginaires, la culture, l'histoire peut-être, j'ai retrouvé une énigme fondamentale, au hasard de la mémoire qui — hasard ou non — ne ressuscite pas une vie dans son déroulement. Éclairées par un invisible soleil, des nébuleuses apparaissent et semblent préparer une constellation inconnue. Quelques-unes appartiennent à l'imaginaire, beaucoup, au souvenir d'un passé surgi par éclairs, ou que je dois patiemment retrouver: les moments les plus profonds de ma vie ne m'habitent pas, ils m'obsèdent et me fuient tour à tour. Peu importe. En face de l'inconnu, certains de nos rêves n'ont pas moins de signification que nos souvenirs. Je reprends donc ici telles scènes autrefois transformées en fiction. Souvent liées au souvenir par des liens enchevêtrés, il advient qu'elles le soient, de façon plus troublante, à l'avenir<sup>38</sup>.

---

36. «Dans ses représentations populaires, la lettre est considérée comme devant énoncer la vérité d'une expérience, la force d'un partage, la gravité d'un engagement. Conquête de haute lutte, la compétence épistolaire n'est pas galvaudée; elle porte le plus essentiel de l'existence» (*ibid.*, p. 277).

37. Voir Pierre Hébert, avec la collaboration de Marilyn Baszczyński, *le Journal intime au Québec*, Montréal, Fides, 1988, p. 47.

38. André Malraux, *Antimémoires*, Paris, Gallimard, 1967, p. 17-18. Également: «Les mémoires du XX<sup>e</sup> siècle sont de deux natures. D'une part, les témoignages sur des événements [...]. D'autre part, l'introspection [...] conçue comme étude de l'homme. Mais *Ulysse* et *À la recherche du temps perdu* ont pris la forme du roman» (*ibid.*, p. 14-15).

*Borduas épistolier*

Il aura fallu de longues années avant que l'on puisse reconnaître pleinement cette évidence: Borduas aimait écrire des lettres. La trace visible de ce plaisir est aujourd'hui devant nous, abondante, tangible, multiple. Ce qui frappe ici le lecteur, outre la simultanéité et l'intensité des échanges, c'est de retrouver intactes l'écoute et la voix singulière de Borduas, d'y reconnaître la force d'exécution de cette image de soi, qui parvient indirectement, involontairement, à travers ces lettres dictées le plus souvent par la nécessité. Leur qualité première tient à cette écoute attentive, aux variations de ton toujours révélatrices du peintre qui, passant ainsi spontanément à l'autre, compose au fil de la plume une image changeante de lui-même, de plus en plus complexe<sup>39</sup>.

Entre les lettres privées à ses proches et à ses jeunes amis du groupe automatiste, et celles qu'il adresse aux écrivains, intellectuels et critiques d'art qui le sollicitent, à ses étudiants de l'École du meuble qui exhortent le maître à juger leurs travaux ou encore aux représentants du clergé catholique avec qui il correspondra à ses débuts, se découvrent une commune exigence de transparence et de dépouillement, une même bienveillance et fraîcheur de contact, un même désir de dépassement de soi. Borduas réclame, en effet, de ses correspondants, comme de lui-même, les mêmes qualités d'attention entière et de disponibilité. Or, ce que la lettre, derrière ce besoin à maintes reprises

---

39. «Ce qu'il y a de plus fascinant à étudier dans une correspondance authentique [...], n'est-ce pas justement la multiplicité quasi illimitée de rôles souvent contradictoires qu'un être humain est amené à assumer simultanément dans une société donnée» (Kristina Wingard, «Correspondance et littérature épistolaire: George Sand en 1834», dans Jean-Louis Bonnat et Mireille Bossis (dir.), *Écrire, publier, lire les correspondances. Problématique et économie d'un genre littéraire*, Nantes, Université de Nantes, 1983, p. 174). Pour l'auteur, les multiples aspects de la personnalité ne peuvent se révéler qu'à l'intérieur d'une correspondance complète, qui se distingue, par l'ouverture quasi infinie de sa structure et l'inachevé de sa forme, de la littérature épistolaire: «Ce que crée la correspondance, sa spécificité la plus fondamentale — que cette spécificité soit considérée comme ressortissant à la littérature, à la sociologie ou à l'anthropologie — c'est donc ce pouvroisement d'identités aux innombrables fluctuations qui tend en fin de compte à dissoudre les notions traditionnelles de personnalité et d'identité: c'est sans doute là ce qui explique l'espèce de malaise qu'on peut ressentir devant un objet de connaissance si difficilement saisissable, malaise d'ordre intellectuel, bien sûr, mais aussi d'ordre existentiel» (*ibid.*, p. 176).

affirmé de sincérité, mettra chaque fois en jeu de façon singulière, c'est le rapport à l'autre dans son expression la plus lucide, la plus radicale. La coïncidence, à ce niveau, avec les exigences qui orientent son travail d'artiste, n'est pas fortuite. «Tous les tableaux ne sont faits que pour ma propre connaissance», reconnaît sans fausse pudeur le peintre, qui détruira volontiers une œuvre qui ne lui paraît pas «authentique». Mais c'est là aussi le programme que remplissent ses lettres. Pas étonnant que cette vérité de l'expression soit souvent obtenue, autre paradoxe caractéristique du peintre, au prix d'un long travail d'écriture, de reprises et parfois même de destruction.

Certes, pour l'épistolier Borduas, qui cherche à plier l'écriture à la transmission la plus directe de sa pensée, qui confie sans retenue ses préoccupations les plus personnelles, le jeu de la transparence ne sera pas facile. Car le peintre, dans ses lettres comme ailleurs, doit chaque fois «risquer le tout pour le tout»: le goût de l'aventure, la fascination qu'exerce sur son esprit la nouveauté née de l'imprévu ou du hasard, l'inclination de plus en plus appuyée vers la fin pour les jeux de l'auto-représentation, le souhait à peine masqué de s'en remettre à la postérité, de laisser ainsi à ses «frères du futur» le soin de recomposer son «moi essentiel» dispersé au fil des notations quotidiennes, forment seulement quelques-unes des nombreuses pistes de lecture de ces lettres où, pour Borduas, l'être se réalise aussi bien dans les marges de l'œuvre qu'à travers le processus de création lui-même.

Le petit nombre de lettres publiées à ce jour n'avait pas réellement laissé soupçonner le rôle ni l'importance des échanges entre Borduas et ses correspondants. En effet, malgré la notoriété de l'artiste au pays, quelques lettres seulement auront paru de son vivant dans divers journaux ou périodiques, tels *l'Autorité du peuple*, *le Devoir*, *la Presse*, *Arts et pensée*. Outre les fragments de lettres reproduits dans le catalogue de la première rétrospective du Musée des beaux-arts en janvier 1962, c'est Claude Gauvreau qui, le premier, se chargera d'éditer avec la complicité d'Hubert Aquin dans la revue *Liberté*, en avril 1962, un premier ensemble de lettres. À ce jour, avec la

correspondance Borduas-Leduc publiée dans *Vers les îles de lumière*, une cinquantaine de lettres de Borduas tout au plus ont été rendues publiques. La présente édition en contient près de neuf cents<sup>40</sup>, qui s'échelonnent de 1923 à 1960 et qui proviennent surtout de ses ateliers de Saint-Hilaire, de Montréal, de New York et de Paris, mais également de lieux de villégiature aussi divers que la Grèce, l'Italie et le Portugal.

Tout y passe. La passion parfois, discrètement. La lucidité, toujours, esthétique et éthique. Le marché de l'art avec ses exploitants et ses exploités. La paternité tendre et souvent douloureuse. Le rapport maître-disciple, avec Borduas comme disciple par rapport à Ozias Leduc et comme maître par rapport aux automatistes. Rapports toujours respectueux, parfois déchirants, de plus en plus distancés mais jamais distants. Ce sont de fines analyses de la nouvelle notion d'expressionnisme abstrait chez les peintres new-yorkais ou de l'abus de l'image de la femme-enfant chez les surréalistes; des plaidoyers pour la liberté de l'artiste au Québec ou des informations claires et nettes sur les familles de peintres et de poètes qui se partagent la modernité parisienne; des invitations, ou encore des ruptures quand l'authenticité et le sens du risque font clairement défaut chez certains correspondants.

L'apport important de nombreux inédits ne se limite pas à la biographie « officielle » de l'artiste, même si leur publication jette un éclairage neuf sur plusieurs aspects moins connus de la vie privée du peintre; il affecte en profondeur la perception de l'œuvre écrite de l'artiste, en suscitant une réévaluation d'ensemble. Si l'activité de la critique s'est d'abord portée, à juste titre, sur l'œuvre picturale et les textes publiés du vivant de l'artiste, dont le célèbre manifeste *Refus global*, et si la dispersion du corpus de ses lettres explique en partie que l'activité épistolaire de Borduas n'ait pas encore retenu l'attention des spécialistes, on se rend compte aujourd'hui que l'on n'avait pas vraiment mesuré l'importance de cette pratique, ni même interrogé

---

40. Certaines lettres sont titrées comme des textes: nous les avons publiées comme tels dans *Écrits I*: «Communication intime à mes chers amis», «Approximations», «Propos d'atelier», «La chambre ouverte», «Petite pierre angulaire posée dans la tourbe de mes vieux préjugés».

les causes de l'intérêt initial de l'artiste pour la lettre. Car cet attrait, apparu relativement tôt chez lui, ne se démentira jamais. La relation épistolaire, qui joua un rôle capital dans la vie de l'artiste, loin d'être accessoire ou accidentelle, fonde au contraire le rapport à la fois profond et essentiel de l'artiste à la chose écrite.

Pour Borduas, très tôt, la lettre se sera révélée un moyen efficace d'agir sur le monde, de se révéler à soi-même, de se forger un destin. Il lui doit son premier véritable coup d'éclat, un court billet de trois lignes, venu modifier radicalement son existence. Rappelons brièvement les faits : le jeune professeur de dessin est directement confronté en début de carrière aux agissements équivoques du directeur de l'École des beaux-arts de Montréal, Charles Maillard, qui cherche à lui faire perdre le poste de professeur de dessin qu'on lui a récemment offert. Du coup, le jeune homme est placé devant un choix difficile, où sa propre conduite et son intégrité morale sont directement mises en cause. Il refuse alors de plier devant l'autorité du prestigieux directeur et rejette la compromission qui lui eût valu «un avenir assuré». Dans *Projections libérantes*, il a lui-même raconté les circonstances de sa soudaine démission, geste qui devait lui valoir en retour son éclatant départ vers Paris :

[...] Il m'explique que, sous la pression exercée par Maillard sur ses nouveaux collègues les commissaires, il a dû, lui, après coup, engager à ma place mon ami Léopold. Je lui exprime l'opinion que c'était une mauvaise raison : cependant, j'eusse été incapable de lui expliquer pourquoi... Il me répond : «je regrette»; et moi : «je verrai». Mais c'était tout vu. Il m'était peut-être encore plus impossible à cet âge qu'aujourd'hui d'accepter un tel comportement. Sans demander conseil à qui que ce soit, je reviens chez mon père, monte à ma chambre et d'une traite écris une lettre de démission à la Commission des écoles catholiques de Montréal<sup>41</sup>.

Malgré le passage du temps, aucun vocable n'est trop fort pour décrire, à vingt ans de distance, les conséquences «volontairement» encourues à la suite de son geste «irréremédiablement téméraire» : «Dès l'instant de cette démission toute carrière

---

41. Paul-Émile Borduas, *Écrits I*, p. 407.

officielle devenait interdite. Jamais je n'en ai été aussi convaincu que ce soir<sup>42</sup>», écrit-il encore dans *Projections libérantes*. Plus tard, le jeune homme se rend compte que s'il n'avait pas rédigé cette lettre de démission, au lieu d'être «étudiant» à Paris, il aurait tout naturellement repris son poste après le licenciement de son ami Léopold qui n'aura enseigné, dit-il, que d'octobre à décembre... Le climat chevaleresque du récit, le sentiment d'indéfinissable pouvoir ressenti par le jeune professeur, assuré d'avoir, grâce à cette brève lettre, non seulement dénoncé et même ébranlé l'autorité pontifiante de Maillard (qui sera effectivement forcé de se justifier devant les autorités de la Commission scolaire), mais surtout d'avoir orienté ainsi définitivement le cours de son propre destin et fait éclater la vérité, mettent en scène une leçon que Borduas n'oubliera jamais. À elle seule, cette scène (qui s'est d'ailleurs surtout jouée en coulisse) montre le réel pouvoir de révélation que la lettre a désormais acquis aux yeux de Borduas. Mises au point, lettres de rupture ou de démission, lettres d'exil : à compter de ce jour, la carrière de Borduas sera jalonnée de ces moments de tension vive, d'extase aussi, où son destin semble se jouer à coups de lettres.

La conception que Borduas se fait de l'écriture est elle-même souvent polémique, en opposition, sinon en désaccord, avec une autre conception de l'écrit, celle de la littérature comme artifice, travail de fabrication et d'ornementation. L'invention qui, à la rigueur, chez un autre épistolier, pourrait se traduire par un pur jeu formel, un exercice de virtuosité, se manifesterait au contraire chez lui par la revendication d'une franchise excessive, le désir d'une authenticité absolue, qualités qui vont finir par imposer un langage, un ton propre au peintre. Ainsi, celui qui apprend aux autres à «craindre les mots<sup>43</sup>» désire aller pour lui-même, comme il le confiera plus tard à Rachel Laforest, «au bout des mots». Comparée à une telle expérience, la littérature lui semble trop souvent exsangue,

---

42. *Ibid.*, p. 408.

43. «Cher maître, Je ne serai peut-être pas assez simple et surtout pas assez franc. Tant pis si je suis un peu vite, il faudra me le pardonner. Vous m'avez appris à craindre les mots. Et voilà que je voudrais vous dire mille choses, mais j'ai peur que ce ne soit que des mots» (Gabriel Filion à Borduas, 23 décembre 1941, T. 185).

factice, vide d'émoi<sup>44</sup>. Borduas récusera donc d'avance tout effet littéraire qui s'exercerait aux dépens de la fraîcheur de l'expression, qui chercherait à limiter la spontanéité, qui voudrait la faire entrer dans un cadre conventionnel.

Se pose alors la question cruciale de l'authenticité, qui scelle le rapport de Borduas à l'écriture et éclaire le statut problématique que le peintre confère au texte littéraire. Car c'est souvent sous le mode de l'affrontement que la lettre et la littérature ici se mesurent l'une à l'autre. Dénuée de prétention, la lettre familière, malgré la relative simplicité de sa forme, son caractère utilitaire, ne sera pas dépréciée par l'artiste. Par sa liberté, par ses trouvailles langagières, par ses tours improvisés, elle se prête particulièrement bien au jeu de l'autoreprésentation, de l'introspection, de l'invention de soi<sup>45</sup>. Censée être sans art, la lettre familière tire de sa simplicité même sa rhétorique minimale, a pu écrire Axel Preiss dans un jugement auquel eût sans doute souscrit Borduas lui-même, «une force que les romanciers essaient de retrouver à force d'art et de rhétorique dissimulée<sup>46</sup>». Or, le véritable paradoxe de l'entreprise épisto-

---

44. «Je tenterai cette troisième expérience d'écriture. Certes, on la trouvera maladroite comme si le français n'était plus bon qu'à de vains plaisirs littéraires! Comme s'il lui était maintenant interdit d'exprimer l'espoir, la crainte, la certitude, l'amour et la réprobation la plus primaire! La plus primaire? Donnez-lui le sens qu'il vous plaira. Je n'envie ni ne regrette vos plaisirs trouvés aux ciselures adroites de formes vides d'émoi [...]; je n'envie ni ne regrette l'hypertrophie de votre mémoire; je n'envie ni ne regrette ces jeux savants» (*Écrits I*, p. 395).

45. Alain Buisine a mis en évidence cette dimension importante de l'épistolaire: «Pouvez-vous imaginer un seul instant une correspondance qui ne s'écrit qu'à la troisième personne? Je ne connais aucune lettre privée qui soit parvenue à faire complètement l'économie du *je* qui l'inspire. Pas de courrier sans une assumption plus ou moins habilement dissimulée, plus ou moins sournoisement affichée (honteuse ou arrogante selon les cas) de la première personne du destinataire! Parce qu'ils ont compris et accepté la loi de ce genre littéraire éminemment narcissique qui réprouve la pudeur et la fausse modestie, les plus brillants épistoliers sont sans aucun doute ceux qui ne se soucient jamais de leurs destinataires. La lettre si hypocritement adressée à autrui se complait avant tout dans le culte du *moi*. Rien de plus fortement subjectif, de plus insidieusement complaisant même que l'épistolaire où l'autre est mon miroir: je ne lui écris que pour mieux me lire, mieux m'identifier à moi-même. Bien qu'adressée à l'autre, une lettre s'envoie d'abord à soi-même» (Alain Buisine, *Proust et ses lettres*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1983, p. 13).

46. Axel Preiss, «Correspondance», dans Daniel Couty, Jean-Pierre de Beaumarchais et Alain Rey (dir.), *Dictionnaire des littératures de langue française: A-F*, Paris, Bordas, 1984, p. 551.

laire ne sera-t-il pas de produire malgré tout, en attendant de la sorte à la littérature, une écriture parfaitement identifiable, un «style» au sens plein du terme? Pierre Vadeboncœur, dans un témoignage intitulé «L'«écrivain» Borduas», a bien perçu cette contradiction fondamentale:

Les écrits de Borduas et peut-être surtout ses lettres montrent quelque chose d'extraordinaire à son sujet non parce que les moyens littéraires l'y aident mais en partie parce qu'ils lui font assez défaut. Son instruction était plutôt rudimentaire. Il écrit pourtant. Il s'agit de savoir ce qu'il y a de remarquable dans cette écriture. C'est donc autre chose, qui se trouve par là même à ressortir et rend Borduas fort capable d'expression malgré tout. L'écrivain Borduas est un cas très particulier, très intéressant. Je le sais depuis le temps de *Refus global*. Puis on a pu le constater par des lettres de lui publiées çà et là dans des journaux et périodiques depuis sa mort. Borduas m'intéresse à tout coup, mais je ne savais pas précisément les raisons de cet intérêt singulier, tout en étant très curieux du moindre écrit publié sous son nom. Il y a là un certain secret [...]. Mais je crois maintenant comprendre. C'est, me semble-t-il, que Borduas est essentiellement lui-même captivé. Il l'est cette fois-ci par une simple émotion fortuite. Captivé. Comme dans tout le reste, sa peinture, ou encore les explications orales qu'il donnait avec patience et vérité au public désorienté par ses tableaux. Il adhère. Il est vraiment dans ce qu'il dit. Son écriture le révèle d'autant plus authentique qu'elle est elle-même élémentaire et sans moyen de tromperie. Comme quelqu'un qui n'aurait guère qu'un mot pour dire je t'aime. Ce n'est pas comme pour un écrivain, dont les effets de style peuvent toujours se mettre devant<sup>47</sup>.

S'il y a quelque certitude, quelque réconfort à trouver dans les mots, ils logent selon toute nécessité pour Borduas, lui qui n'a d'autre choix que d'obéir «aux frères nécessités de son être», du côté du contact sensible, de l'intime, de l'intériorité, de la subjectivité. Pour lui, la question est donc d'accéder, par sa parole, mais aussi par ses écrits, à une expression véritable, dépouillée de toute ornementation factice. Son écriture est constamment, ce n'est d'ailleurs pas un hasard, dans la nostalgie de conversations perdues qui n'ont pas été notées, dont le fil s'est égaré, suspendant le récit ou le rendant désormais

---

47. Pierre Vadeboncœur, «L'«écrivain» Borduas», *Liberté*, vol. 26, n° 5, octobre 1984, p. 88.

impossible<sup>48</sup>. L'exigeant travail sur les mots s'est ainsi accompagné chez l'artiste d'une non moins éprouvante conquête de la parole, conquête qui ne sera pas restée sans effet sur l'éloquence « naturelle » de ses lettres<sup>49</sup>. Pour garder intacte la confiance de son correspondant, l'artiste doit multiplier les marques de sincérité, protester sans arrêt de sa bonne foi, d'où ces constantes manifestations de loyauté, une attitude de franc-parler et de droiture qui invite facilement aux aveux. Car l'important pour Borduas, qui pratique avec adresse cet art de la conversation par lettre, n'est pas seulement de se connaître, c'est tout autant de se faire connaître à autrui, de se révéler à lui (et à la postérité) à travers le récit de sa propre destinée.

On l'a compris, les lettres de Borduas ont aussi été écrites pour être lues par un tiers. Amplement reconnue par la tradition littéraire, la lettre reste, on le sait, dans la hiérarchie des genres, avant même que l'artiste ne prenne la plume, une valeur sûre: cette place fût-elle marginale, son inscription dans la littérature « précède toujours son écriture, quand bien même pas le moindre critère de littérarité n'y trouverait son compte<sup>50</sup> ». Borduas, en se gardant de donner quelque indication que ce soit concernant ces textes, a inévitablement contraint la postérité à prendre la mesure critique des relations secrètes, voire souterraines, qui existent entre ces lettres privées et son œuvre plastique. De quelle manière la lettre, répondant à des nécessités pratiques, aux obligations de la vie sociale du peintre, en est-elle venue à produire des effets littéraires? C'est peut-être

---

48. Dans *Propos d'atelier*, Borduas cherche longuement comment restituer le climat qui présidait à ces conversations, pour aboutir à un constat d'échec: « Mais au fait, ne me demandiez-vous pas, plutôt que ce brillant reportage hors de portée, de reprendre les objets de nos conversations de Riis Park au milieu de la foule légère jouant gracieusement dans le soleil, le sable fin et le vent chaud de l'Atlantique? [...] Comment reprendre ces conversations?... » (*Écrits I*, p. 526). Même constat d'impuissance dans *Projections libérantes*: « En commençant ce travail j'aurais voulu répéter textuellement les cours de l'École du meuble. J'en vois l'impossibilité; seul un grand mouvement se reproduisait dans les formes imprévues de la conversation. Conversations qui n'ont jamais été notées » (*Écrits I*, p. 437).

49. À ce propos justement, Borduas rappelle dans *Projections libérantes* que l'idée d'ouvrir la porte d'une certaine salle de classe suffisait à le couvrir de sueur (*Écrits I*, p. 417).

50. Alain Buisine, « L'écrivain public », dans *les Sujets de l'écriture*, textes réunis par Jean Decottignies, Lille, Presses universitaires de Lille, 1981, p. 145.

que l'artiste, qui n'a cessé de dénoncer le discours trompeur, le langage affaibli des conventions sociales ou mondaines, a paradoxalement gardé une entière confiance dans la force des mots. Le présent de l'écriture reste toujours pour lui capable d'exprimer l'être, de le peindre sans fard, de cerner la vérité de son identité; à l'artiste qui ne pouvait, tant dans sa vie privée que dans son art, souffrir la répétition ennuyeuse, le morne échange d'aménités, la lettre, chaque fois, redonnera la possibilité de se dire tel qu'il est, renouvellera le plaisir partagé du premier contact. C'est la fraîcheur de ce premier contact ainsi continûment recherché (et souvent recréé dans la lettre) qui institue une relation neuve avec son lecteur.

### *La route de l'exil*

Il apparaît d'ores et déjà acquis que la fonction des écrits intimes, chez le peintre, ne saurait d'aucune façon se réduire à un rôle strictement documentaire. La question de l'auto-représentation nous a déjà permis de saisir la complexité de son rapport épistolaire, les facettes multiples, fluctuantes, de sa *persona* comme artiste. Lorsque le peintre quitte son pays pour l'étranger en 1953, les grandes luttes du passé sont derrière lui, *Refus global* est une affaire classée. Derrière l'exaltation que suscite ce nouveau départ, l'attente démesurée, parfois anxieuse, qui entoure les déplacements nombreux du peintre trop longtemps immobilisé, se fait rapidement entendre autre chose. En effet, les lettres à ses amis restés au pays se multiplient, prennent un tour plus grave, définitif. C'est que l'artiste, surtout quand il est en situation d'exil, ressent davantage la nécessité de donner une signification à son destin particulier, dont l'issue lui apparaît plus incertaine que jamais. Est-ce un hasard s'il renouvelle régulièrement à ce moment les injonctions auprès de ses correspondants, qu'il en appelle incessamment à leur fidélité? Il est évident que, pour Borduas, «l'insécurité de ce risque est totale<sup>51</sup>».

Le terme «aventure» figure dans les lettres comme l'un des signifiants clés par lesquels Borduas prend à témoin son

---

51. Lettre à Robert Élie, 5 octobre 1953; *infra*, p. 545.

correspondant, en fait son complice. Sous ce vocable, qui lui servait encore il n'y a pas si longtemps à décrire l'acte de peindre lui-même<sup>52</sup>, repose la finalité, le sens ultime de son entreprise, faite avant tout d'audace: «Pour moi la vie sera difficile encore, observe-t-il laconiquement; l'automne semble refuser les aimables promesses du printemps. Même sans beaucoup d'espoir j'irai à la limite de l'aventure<sup>53</sup>...» Épistolier, Borduas n'ignore pas qu'en utilisant cette expression il creuse l'écart entre lui et ses correspondants (entendre ceux qui, restés derrière, appartenant à son passé, n'ont pas de destin particulièrement visible), qui se porteront néanmoins garants au pays du caractère exemplaire de son destin singulier: «Mais pour poursuivre matériellement et moralement cette aventure, écrit-il, j'ai absolument besoin du support de mes bons amis du Canada<sup>54</sup>.» Et plus tard: «Ce départ pour Paris est peut-être le point culminant de l'aventure. Combien je souhaite que vous ayez raison<sup>55</sup>!» L'aventure, au sens où l'entend ici le peintre, tient d'abord aux hautes dispositions morales du sujet, à ses qualités «natives<sup>56</sup>»; elle a pour dessein de conduire l'être vers ses limites ultimes. Entendue en ce sens, l'aventure représente un privilège, une distinction réservée aux êtres d'élection, à ceux qui vivent intensément, pleinement, l'expérience artistique.

C'est d'ailleurs à l'époque de l'exil que plusieurs compatriotes et étrangers reconnaissent en Borduas un maître particulièrement bien informé sur la situation actuelle de l'art dans le monde. C'est à New York, où le peintre goûte pour la

---

52. «Chaque tableau se trouve donc être une aventure totale, que j'aimerais totalement généreuse» (lettre à Josephine Hambleton, décembre 1946; *infra*, p. 186).

53. Lettre à Marcelle Ferron, 13 octobre 1953; *infra*, p. 550.

54. Lettre à Robert H. Hubbard, 27 janvier 1955; *infra*, p. 700.

55. Lettre à Maurice Corbeil, 3 septembre 1955; *infra*, p. 778. «Votre généreuse introduction, que je reçois à l'instant, est une invitation à poursuivre l'aventure malgré l'angoisse et la solitude. Je ne saurais trop vous en remercier» (lettre à Jean-René Ostiguy, 2 juillet 1956; *infra*, p. 845).

56. «La seule façon, écrit à ce sujet Borduas, de permettre l'épanouissement des qualités matérielles d'une œuvre est donc de favoriser l'épanouissement des qualités natives de l'être, quelles qu'elles soient, dans n'importe quelle direction; et ces qualités matérielles sont toujours au diapason de sa puissance d'être» («Causerie», *Écrits I*, p. 619).

première fois «à la volupté d'être sans racines<sup>57</sup>», qu'il découvre que Montréal n'est qu'un premier échelon: «Là-bas, dira-t-il, j'ai bouillonné, j'ai cherché à tout dire, sans arrière-pensée, à me livrer moi-même à moi-même<sup>58</sup>.» Or, ce n'est pas sans malaise que s'est progressivement opérée cette rupture avec son milieu d'origine: lorsqu'il revendiquera pour lui-même le titre de citoyen du monde, prétendument détaché de ses attaches nationales, Borduas constatera cette fois que son intégration à l'Europe n'en est pas pour autant facilitée, que le prix exigé reste trop élevé.

On perçoit l'inquiétude de Borduas à travers certaines évocations discrètes qui parsèment ses lettres, relatives au climat frais, au pays «gris merle<sup>59</sup>», au Saint-Hilaire natal, «qui de mois en mois s'éloigne davantage des formes de [son] passé<sup>60</sup>» au point d'en être même réduit, par certains jours de grand vent, à le «flairer en imagination<sup>61</sup>». Lui qui a toujours eu en horreur les «sottes fixations», les «retours en arrière», il lui arrivera même d'envier «les destins bien enracinés, que rien ne dérange, et qui s'écoulent tout doucement sur place<sup>62</sup>». Lorsqu'il écrit peu avant sa mort à Claude Gauvreau, lui-même sévèrement atteint par la maladie, des lettres soigneusement dactylographiées, titrées, comment douter que c'est alors à la postérité qu'il s'adresse?

Parlez-moi de vos projets, de vos travaux. J'ai l'impression que vous êtes mieux informé de mon travail que je ne le suis du vôtre. Les années s'enfilent douloureuses loin du pays: il est mauvais de vivre si longtemps en exil: fût-il volontaire. Pourtant c'est encore le mieux que je puisse faire. Ne suis-je pas né trop tôt dans un pays trop jeune<sup>63</sup>?

---

57. Jean Éthier-Blais, «Conversation, rue Rousselet», dans *Écrits I*, p. 674.

58. *Ibid.*

59. Lettre à Claude Gauvreau, 3 novembre 1958; *infra*, p. 1020.

60. Lettre à Margot Bernard, 30 avril 1956; *infra*, p. 835.

61. «Pourtant je flairer mon pays, sa fraîche odeur, par certains vents. Pure imagination, car sur ce continent il faut aller soit en Suisse ou au Portugal pour retrouver un brin de ce bouquet» (lettre à Bernard A. Bernard, 7 octobre 1958; *infra*, p. 1005).

62. Lettre à Margot Bernard, 30 avril 1956; *infra*, p. 835.

63. Lettre à Claude Gauvreau, 7 octobre 1958; *infra*, p. 1007.

Borduas a anticipé l'effervescence prochaine de la Révolution tranquille — à laquelle collabore politiquement son correspondant Guy Gagnon — qui allait transformer en profondeur la société québécoise en remettant en cause les idéologies du passé. Tout entier absorbé dans une expérience esthétique qui contribua largement à redéfinir la sensibilité artistique de son milieu, il a imposé sa voix aux nouvelles générations d'artistes qui reconnaîtront rapidement le besoin d'une transformation de valeurs, d'une modernité qu'il avait sans cesse lui-même réclamée.

En prenant le risque de s'exposer au regard et au jugement d'autrui, en s'engageant à ne rien taire de ses humiliations d'artiste et en rompant le dialogue quand l'authenticité fera défaut chez l'autre, Borduas se sera attaché tout au long, et parfois non sans intransigeance pour les limites de son interlocuteur, à défendre une vérité intérieure qui lui interdisait toute compromission. Habile à saisir d'un trait de plume l'instant qui passe, attentif aux qualités expressives de la langue, soulignant à plaisir les trouvailles du langage, le peintre a su dans ses lettres, comme l'observe Robert Élie avec une admiration teintée d'envie, « malmener les mots au point de leur faire exprimer des profondeurs que ne soupçonnent même pas les littérateurs pédants<sup>64</sup> ». Il est vrai que la lettre, par sa forme ouverte, inachevée, se prêtait particulièrement bien au tour d'esprit de l'artiste, sollicité par les découvertes nées du hasard, par l'inattendu, par les mystères « objectifs ». En obéissant de la sorte à la nécessité, pour lui impérieuse, de faire constamment le point, en poussant plus loin, par le biais d'un autre langage, son expérience picturale, Borduas a peut-être ainsi réservé à l'épistolaire la fonction la plus haute<sup>65</sup>.

Supplément de l'œuvre littéraire, la lettre est souvent perçue comme « reste » de l'atelier d'écriture; morceau épars difficilement « récupérable », elle déborde la loi des genres,

---

64. Robert Élie, « Il y aurait une légende Borduas... », *op. cit.*, p. iii.

65. Sur la pratique épistolaire de Borduas, voir l'ouvrage de Gilles Lapointe, *l'Envol des signes. Borduas et ses lettres* (Montréal, Fides-CÉTUQ, « Nouvelles études québécoises », 1996, 272 p.), auquel la présente introduction emprunte certains éléments d'analyse.

déjoue les assignations attendues, bref, porte directement atteinte à la littérature, selon la conception de l'écrit défendue par les automatistes montréalais d'abord préoccupés de «renouveler la sensibilité collective». Ce n'est donc pas un hasard si Borduas, pleinement attentif, à partir des années d'exil, à la question de «l'adresse», rédige la plupart de ses textes sous forme de lettres. En définitive, sous l'apparente simplicité du geste, c'est bien la liberté — liberté de ton, mais aussi liberté au sens le plus plein du terme — conquise au jour le jour, à même la «brûlante actualité», qui donne à ces lettres tout leur relief.

Borduas n'a pas donné d'indications précises sur l'utilisation que ses héritiers pourraient faire de ses papiers personnels, mais plusieurs signes (titres en capitales donnés à certaines lettres privées, conservation et classement impeccable des documents, allusions plus ou moins voilées à son mythe naissant) font croire que l'artiste y attachait une grande importance, qu'il avait conscience de communiquer, par-delà son lecteur immédiat, avec un tiers lecteur, de s'adresser à la postérité.

Les écrits intimes de Paul-Émile Borduas s'adressent dorénavant au grand public. Ils révèlent à de nouveaux destinataires un rapprochement continu entre la réflexion spéculaire et la projection libérante. Le mouvement d'intériorisation du journal intime et de la correspondance rejoint le mouvement inverse d'expressivité des prises de parole; l'espace intérieur des écrits intimes rendus publics est confronté à l'espace poétique créé par les productions publiques, qu'elles soient de l'ordre de l'écriture, de la gestuelle ou de la plasticité. C'est un phénomène propre aux vases communicants, une sorte d'osmose entre une œuvre individuelle conservée pour le public et une œuvre publique valorisant l'individuel. Dans *Écrits I*, les textes publics sont largement dominés par les théories sur les modes d'expression de l'inconscient. Dans *Écrits II*, aucun texte n'est à ce point intime qu'on ait pu en interdire la publication; bien souvent, au contraire, l'épistolaire prolonge de personne à personne le développement d'une pensée dont l'essentiel a déjà été communiqué en groupe.

## NOTE SUR L'ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

Nous avons choisi de présenter les écrits intimes sans variantes. D'abord parce qu'il n'y a pas de variantes au *Journal*. Il existe des brouillons de lettres dont certains passages n'ont pas été retenus dans la version définitive mais méritent d'être connus : nous les donnons en notes infrapaginales. Nous reproduisons aussi dans ces notes quelques extraits des lettres reçues qui ont paru utiles, voire nécessaires à la compréhension des écrits<sup>1</sup>.

Nous n'avons modifié le texte de Borduas, en signalant nos interventions, que lorsque la lecture en était incertaine. Nous y avons cependant normalisé l'orthographe et uniformisé l'usage de la ponctuation, des majuscules et des guillemets. Nous avons aussi supprimé la ponctuation après la date et la signature des lettres.

Sauf indication contraire, les lettres que nous publions dans cet ouvrage sont inédites. Nous avons toujours publié les documents originaux quand ils étaient disponibles. Autrement, nous avons eu recours aux doubles conservés par Borduas, ce dont le lecteur est chaque fois averti. On ne nous a jamais refusé l'accès aux originaux, ni au Québec ni en France, mais quelques-uns des

---

1. On prévoit, dans la «Bibliothèque du Nouveau Monde», une édition des lettres de Claude Gauvreau à Borduas.

documents new-yorkais sont restés inaccessibles malgré de nombreuses démarches — nous pensons en particulier aux lettres à James Johnson Sweeney qui, à la fin de sa vie, avait perdu toute mémoire concernant Borduas et sa correspondance avec lui. Nous savons que les doubles conservés par Borduas, qu'ils soient à la main ou au carbone, ne comblent pas tous les vides; espérons que notre édition fera surgir quelques manuscrits inconnus ou restés introuvables.

### *Remerciements*

Nous avons eu sous les yeux quelques bons modèles d'édition: celui d'Eglas Errera pour les lettres et les journaliers d'Isabelle Eberhardt<sup>2</sup>, par exemple, ou celui de Jean-Louis Major pour le *Journal* d'Henriette Dessaulles dans la Bibliothèque du Nouveau Monde. Nous tenons à dire notre reconnaissance aux auteurs.

Nous remercions les deux assistants de recherche qui ont contribué à l'édition d'*Écrits II*, Gilles Dubé et Isabelle Villeneuve, ainsi que les adjoints de recherche Jean-Pierre Gilbert, Claude Léonard, Andrée Michaud et Stéphane Baillargeon. Les entrées de textes ont été faites par Odette Sabourin et Isabelle Villeneuve, avec la collaboration de Joanne Noël. L'index onomastique a été préparé par Philippe Brosseau, Jean Dumont et Frédéric Thibaud. Nous remercions de façon toute particulière les conservateurs d'archives institutionnelles et les propriétaires de fonds privés qui nous ont ouvert largement leurs dossiers, de même que les parents et amis de Borduas qui ont donné généreusement de leur temps pour nous aider à dater un document ou une œuvre, à identifier un événement, un lieu ou un personnage.

---

2. Eglas Errera, *Isabelle Eberhardt. Lettres et journaliers*, présentation et commentaires par Eglas Errera, Arles, Actes Sud, 1987, 286 p.

## SIGLES ET ABRÉVIATIONS

- AGO Archives de la Art Gallery of Ontario
- ANC Archives nationales du Canada
- ANQ Archives nationales du Québec
- BNQ Bibliothèque nationale du Québec
- CECM Archives de la Commission des écoles catholiques de Montréal
- F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique* : François-Marc Gagnon, *Paul-Émile Borduas (1905-1960). Biographie critique et analyse de l'œuvre*, Montréal, Fides, 1978, 560 p., ill.
- F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas*, 1988 : François-Marc Gagnon, *Paul-Émile Borduas*, Montréal, Musée des beaux-arts de Montréal, 1988, 485 p., ill.
- MACM Archives du Musée d'art contemporain de Montréal
- MBAC Archives du Musée des beaux-arts du Canada
- MQ Archives du Musée du Québec
- SSSM Archives du Séminaire de Saint-Sulpice de Montréal
- SUNY Archives de la State University of New York at Buffalo
- T. Fonds Paul-Émile Borduas, Centre de documentation, Musée d'art contemporain de Montréal. L'inventaire de ce fonds a été effectué en 1971-1972 par Pierre Théberge, alors conservateur de l'art canadien contemporain à la Galerie nationale du Canada (aujourd'hui, le Musée des beaux-arts du Canada) et une équipe d'étudiantes du programme d'histoire de l'art de l'Université de Montréal (Nathalie Clerk, Françoise Cournoyer et Lise Perreault). Deux legs importants se sont ajoutés depuis : des lettres de Borduas à Robert Élie, en 1975 ; la correspondance entre Borduas et Gisèle et Gérard Lortie, en 1991.

*Page laissée blanche*

# Journal

*Page laissée blanche*

# Agenda-Bijou 1929<sup>1</sup>

## Mémemorandum personnel

**Nom** Borduas

**Prénom** Paul-Émile

**Profession** Artiste-peintre

**Adresse** 19 Blv. Jourdan, Paris (XIV<sup>ème</sup>)<sup>2</sup>

**N° du téléphone**

**N° de l'auto** ✓

**Dimensions des pneus** ✓

**Compte-courant n°** ✓

**Chèque-postal n°** ✓

**En cas d'accident prévenir** Mons. Gaillard<sup>3</sup>.

---

1. MACM, fonds Borduas, T. 34. Ce qui est imprimé dans l'agenda est ici en caractère gras. Les dates qui sont de la main de Borduas sont en romain, notamment celles des 31 décembre 1928, 27 novembre 1929 (ajout noté après le 31 décembre 1929) et 3-4 janvier 1930. Nous avons omis les dates qui ne comportent aucune inscription. Les titres des œuvres citées et les expressions soulignées par Borduas ou mises par lui entre guillemets sont ici en italique. Nous remercions Gilles Beaugrand, Bernard A. Bernard, Luc Choquette, Jacqueline Lacroix et Gabrielle Messier, qui ont connu Borduas à l'époque du *Journal* et qui ont bien voulu évoquer leurs souvenirs pour nous.

2. Adresse de la Maison des étudiants canadiens, à la Cité universitaire de Paris. Une partie des archives de cette résidence a été détruite; on n'y trouve aucun document d'époque concernant Borduas.

3. Gaillard est le surnom d'Adrien Borduas (5 mars 1914 — 11 juillet 1980), frère du peintre et cinquième enfant de la famille d'Éva Perrault et Magloire Borduas; Paul-Émile était le quatrième. Biochimiste, Adrien Borduas a longtemps travaillé avec le Dr Armand Frappier à l'Institut de microbiologie de Montréal (aujourd'hui Institut Armand-Frappier). Il a épousé Marcelle Turgeon.

[31 décembre 1928<sup>4</sup>

Écrit à MM. Maurault<sup>5</sup> et Lévesque<sup>6</sup>.]

*Janvier 1929. 1 mardi*

Paris

Nuit du 31 déc. au 1<sup>er</sup> jan.

Agréable soirée à la Maison canadienne. Chant, danse, bons souhaits de mons. Roz, peu de jolies femmes mais beaucoup de champagne, bon souper, beaucoup de plaisir. À ma table Gilles<sup>7</sup> et une des trop rares Françaises.

---

4. La mention entre crochets a été inscrite à la main sur une page de notes, à la fin du journal. Borduas avait débarqué au Havre le 11 novembre 1928.

5. Voir, à cette date, *infra*, p. 108. Olivier Maurault (Sorel, 1886 — Montréal, 1968), membre de la société des Messieurs de Saint-Sulpice depuis 1911, curé de la paroisse Notre-Dame de Montréal de 1926 à 1929. Il avait étudié les lettres à l'Institut catholique de Paris de 1911 à 1913. Il fut supérieur de l'Externat classique de Saint-Sulpice (aujourd'hui Collège André-Grasset) de 1929 à 1934, puis recteur de l'Université de Montréal de 1934 à 1955. Il a publié plusieurs ouvrages; les deux premiers volumes de ses *Marges d'histoire*, intitulés *l'Art au Canada* et *Montréal*, ont paru en 1929. Voir *Écrits I*, p. 404, n. 24, et p. 607, n. 1. Il embaucha Borduas comme professeur de dessin à l'Externat classique en 1931; ce dernier y est resté jusqu'en 1943.

6. Nérée Lévesque (Roxton Falls, 1877 — Saint-Hyacinthe, 1946) fut ordonné prêtre en 1903 et fit des études à Rome à compter de 1905, obtenant un doctorat en philosophie en 1906 et en théologie en 1908. Il fut tour à tour vicaire à Sorel, Saint-Ours, Saint-Denis, Saint-Hyacinthe (cathédrale), puis curé à Pike River et Iberville. Il fut curé de Saint-Hilaire de 1924 à 1934, se rendant toutefois en Europe en novembre 1925 et en juin 1930. Borduas avait reçu de lui, en date du 8 décembre 1928, une lettre et une somme d'argent (T. 178). Voir le fonds Lévesque, au Séminaire de Saint-Hyacinthe, et J.-B.-A. Allaire, *Dictionnaire biographique du clergé canadien-français*, Saint-Hyacinthe, Imprimerie du *Courrier de Saint-Hyacinthe*, 1934, t. VI, p. 396.

7. Gilles Beaugrand (1906), fils de l'architecte Aristide Beaugrand-Champagne, professeur à l'École des beaux-arts de Montréal. Boursier du Gouvernement du Québec, il étudia le fer forgé aux ateliers d'Edgar Brandt, de Szabo puis de Richard Desvallières (fils de Georges) à Paris. De retour à Montréal, il se tourna vers les arts sacrés, particulièrement l'orfèvrerie, notamment chez Desmarais & Robitaille.

Dans la journée voyage à St-Denis avec Jean Savard<sup>8</sup> (départ de la Gare du Nord<sup>9</sup> à 13.30). Beau temps froid. L'église St-Denis très intéressante avec ses vitraux du XIII<sup>ème</sup> et ses tombeaux des rois de France et de leur famille.

2 mercredi

Paris

Petit voyage d'une journée à Beauvais à 62 k de Paris. Train très lent mais beau temps et paysage merveilleux de couleur.

À Beauvais visité la Cathédrale (qui n'est qu'un chœur mais magnifique). Style gothique, dernière en date. Aussi l'église Saint-Étienne vieille et très intéressante. Autres monuments importants: le Palais de Justice avec ses deux tours du début du XIV<sup>ème</sup> siècle et l'Hôtel de Ville.

Ville du moyen âge avec ses rues étroites et ses vieilles maisons du XIV<sup>ème</sup> siècle.

Revenus à Paris, Savard et moi, à minuit.

Reçu une lettre de maman<sup>10</sup>.

---

8. Jean Savard, qui fonda ultérieurement la firme d'architectes Brais et Savard à qui on doit la réalisation de certaines constructions majeures des Sœurs de la Providence, dont l'hôpital pour enfants de Rivière-des-Prairies en 1946 et l'école normale de Saint-André-Avellin en 1947. En 1929, il venait de terminer des études d'architecture à l'École des beaux-arts et faisait à Paris un stage chez l'architecte Monestès. Voir MACM, T. 43, et *Architecture, bâtiment, construction*, vol. 1, n° 8, 1946, p. 26; vol. 2, n° 10, 1947, p. 36; vol. 2, n° 17, 1947, p. 96.

9. Raturé : «St Lazare».

10. Née Éva Perrault (1877-1956); elle fut paralysée durant les vingt dernières années de sa vie. La lettre dont il est question serait celle du 3 décembre, dans laquelle madame Borduas prévient son fils qu'il va recevoir des reproches de Charles Maillard et lui apprend que ce dernier les a communiqués à ses bien-faiteurs, Leduc et Maurault, de même qu'à Maurice Denis; il serait allé jusqu'à en faire une lecture publique devant les élèves de l'École des beaux-arts: «[...] ce dernier est un peu mortifié que tu as dédaigné sa lettre de recommandation pour Paris, il se propose de t'écrire [...]. Monsieur Leduc te recommande de ne pas répondre à cette lettre quand bien même elle serait piquante.» Sur Éva Perrault et sur son mari, Magloire Borduas, voiturier et menuisier, voir le récit de leur fils Julien, dans Gabriel Leclerc, *Julien Borduas, Clerc de Saint-Viateur, 1907-1976*, Montréal, C.S.V., 1981, p. 2-3.

3 jeudi

Paris

Beau temps. Rendu visite avec mad. Buriat<sup>11</sup> à l'atelier de vitrail de J. Hébert-Stevens et André Rinuy<sup>12</sup>. Malheureusement ni l'un ni l'autre y était, j'y retournerai sous peu.

Désire y entrer comme apprenti<sup>13</sup>.

4 vendredi

Paris

Reçu une lettre de mad. Buriat m'invitant à la messe solennelle de demain.

Déjeuner avec Savard à un restaurant végétarien près de la Porte de la Villette, curieux d'endroit très pauvre, assis sur des bancs pour manger dans une seule assiette un paquet de laitue et de chou cru.

---

11. Voir les lettres de madame Buriat (MACM, T. 171). Il semble s'agir d'une personne qui est membre de la direction de l'école, puisque c'est elle qui accompagne Borduas à l'atelier de vitrail où il doit rencontrer Hébert-Stevens ou Rinuy le 3 janvier, et qui le convoque, le 4, à une messe solennelle des Ateliers le lendemain où elle a enfin l'occasion de le présenter à Rinuy.

12. Maître verrier originaire de Picardie. Jean Hébert-Stevens et André Rinuy avaient un atelier de vitrail, rue de Bagnoux, à Paris, dans le VI<sup>e</sup> arrondissement. Borduas se lia d'amitié avec Rinuy, à qui Maurault commanda des vitraux pour la sacristie de l'église Notre-Dame (MACM, T. 43).

13. Les Ateliers d'art sacré où Borduas semble s'être inscrit dès le début de novembre suivent la filière hiérarchique des corporations, «maître/compagnon/apprenti». Les cours de base y sont donnés dans les locaux de Saint-Germain-en-Laye, à compter du 15 octobre, et il se peut que Borduas, qui a déjà une formation professionnelle, ait été dispensé de certains d'entre eux. Certains stages doivent se faire dans des ateliers extérieurs. Une lettre du 31 décembre 1928 à Maurault révèle que c'est Maurice Denis qui a orienté Borduas auprès des verriers Hébert-Stevens et Rinuy pour compléter son horaire; elle fait également voir que Borduas, sans doute sur la même recommandation, prévoit faire un stage de fresque avec le «compagnon» Dubois l'été suivant dans de petites églises de Lorraine. Une autre lettre à Maurault précise que l'entreprise du compagnon et de son apprenti doit faire l'objet d'une inspection de leurs maîtres, Maurice Denis et Georges Desvallières (voir *infra*, p. 113, lettre du 7 avril 1929).

Visité le parc de la Butte-Chaumont, très pittoresque et un peu artificiel. Visité aussi Sacré-Cœur de Montmartre, très beau et très haut, aussi un peu le quartier.

5 samedi

Paris

Reçu lettre de M. Maillard<sup>14</sup>.

Messe des Ateliers d'art sacré<sup>15</sup>, à 8 3/4 à l'église des Carmes rue de Vaugirard.

Présenté à mons. André Rinuy P. V.<sup>16</sup>. Irai le voir mardi.

Fait le portrait de Jean Savard, au fusain, pas très bon dessin, mais assez ressemblant.

14. Il s'agit de la lettre annoncée par madame Borduas. Cette lettre reproche au jeune peintre de ne pas avoir fait de visite de politesse à son ancien directeur ni avoir requis de lui un mot de recommandation avant son départ pour la France; elle se complète d'une menace de faire connaître cette ingratitude à Leduc et Maurault (déjà fait) de même qu'à son nouveau maître, Denis : «Pour la première fois, depuis la fondation de l'École, un élève paye d'une profonde ingratitude, pour ne pas dire plus, le dévouement des professeurs à son égard. [...] Je puis vous assurer que vos professeurs français qui ont tant fait pour vous sont péniblement surpris de votre attitude. Quant à votre directeur, qui n'a pas escompté une visite d'adieu, son désir eût été de vous dire, avec la bienveillance qu'il vous a toujours témoignée, que la voie du devoir est la seule digne d'une conscience droite. La route est souvent pénible à suivre, mais la sincérité de vos actes finit toujours par l'éclairer en vous attirant la considération de vos semblables.» Maillard ajoutait en *post-scriptum* qu'il s'était abstenu, à la demande de l'abbé Maurault, de «porter des faits à la connaissance de monsieur Denis». Borduas, qui bénéficiait de subventions privées et non d'une bourse du Gouvernement, s'arrangera pour ne pas être à Paris au moment où Maillard viendra y rencontrer «ses» boursiers. Sur les rapports Maillard-Borduas, voir *Écrits I*, p. 57 et 144-150.

15. Ce nom apparaît de diverses façons dans le journal et dans la correspondance. Nous avons retenu «les Ateliers d'art sacré», quand Borduas donne le nom au long, et «aux Arts sacrés» en abrégé. Borduas a conservé une carte d'Olivier Maurault qui était manifestement destinée aux directeurs des Ateliers : «Voici le jeune homme que je vous ai annoncé, et qui vous apporte mes saluts et ceux de M. Ozias Leduc» (MACM, T. 149).

16. Peintre verrier. On voit que la présentation a été faite aux Ateliers, ce qui indique à quel point Denis et Desvallières sont impliqués dans l'inscription qui va suivre.

Passé soirée ici avec mons. Beaugrand, père<sup>17</sup> et fils, J. Savard et B. Brouillette<sup>18</sup>.

6 dimanche

Paris

Messe à Saint-Louis de Vincennes, belle église moderne en béton et brique, très belle décoration de M. Denis<sup>19</sup>, *la Gloire de Saint-Denis*, aussi un beau Chemin de croix. Toute la décoration est peinte directement sur le ciment. Déjeuné chez Rougeot<sup>20</sup>

---

17. Aristide Beaugrand-Champagne (Saint-Anicet, 1876 - Montréal, 1950). Diplômé en architecture de l'École des beaux-arts de Paris (1898-1902), il enseigna à l'École d'architecture de l'École polytechnique de Montréal, de 1907 à 1923, puis à l'École des beaux-arts de Montréal jusqu'à sa retraite, en 1945. Parmi ses réalisations, une résidence de pierre en 1929, connue sous le nom de maison William E. William, au 645 du chemin de la Côte Sainte-Catherine à Outremont, et le chalet du Mont-Royal à Montréal, où Borduas peint en août 1931 six cartes historiques d'après des modèles fournis par l'architecte. Voir *Répertoire d'architecture traditionnelle sur le territoire de la Communauté urbaine de Montréal*, «*Les Résidences*», Montréal, C.U.M., Service de la planification du territoire, 1987, p. 65 et 757.

18. Benoît Brouillette (1904) avait obtenu une licence en sciences commerciales à l'Université de Montréal en 1928 et préparait à l'Université de Paris un doctorat en géographie, qu'il obtint en 1931. Il fut professeur de géographie à l'École des hautes études commerciales de Montréal (1931-1969).

19. Maurice Denis (1870-1943) avait découvert Paul Gauguin en 1888 grâce à Paul Sérusier, qu'il avait connu à l'académie Julian. Il s'était joint aux symbolistes et avait été le chef de file des Nabis. Il fut marqué par l'Art nouveau et le japonisme. Deux voyages en Italie (1895 et 1897) lui firent découvrir les Nazaréens et les fresquistes de la Renaissance. Il s'orienta alors vers l'art religieux et fonda les Ateliers d'art sacré en 1919 avec Georges Desvallières. Borduas réagira assez mal à une certaine suffisance que Leduc avait remarquée lors du passage de Denis à Montréal: «Maurice Denis accompagné de M. O. Maurault, curé de Notre-Dame de Montréal, de M. C. Mailland, directeur de l'École des beaux-arts de Montréal, de M. Lerolle et de M. Carrier, éditeur, se rendant à un déjeuner-causerie au Cercle universitaire en l'honneur de Maître Denis — [s']arrêtent au baptistère de l'église Notre-Dame que je suis à décorer. Maurice Denis monte à l'échelle de l'échafaudage pour voir de près la peinture et dit avec condescendance que toutes ces nuances sont très harmonieuses» (O. Leduc, «Journal», 8 octobre 1927, inédit; BNQ, fonds Ozias Leduc, MS 327). Leduc et Maurault ont peut-être fait valoir à Denis que certains éléments de la décoration étaient l'œuvre d'un jeune homme au talent prometteur qui y avait passé son été (9 juin - 10 septembre); les deux bienfaiteurs de Borduas auraient songé dès lors à l'inscrire aux Ateliers d'art sacré.

20. Devenu le Vagenende, du nom du gérant d'alors.

avec MM. Beaugrand, Gilles, Jean et Benoît. Après déj[euner] voyage à Élisabethville. Église entièrement en «Béton» très belle aussi, malgré quelques fautes. Pas de décoration, pas terminé, village neuf, à 40 k de Paris.

Soirée au Palace, Music-Hall<sup>21</sup>. Rencontré à la sortie une connaissance, mons. Dumaine<sup>22</sup>.

### 7 lundi

Vacances finies ce midi. Beau modèle femme, un peu trapue. Reçu plusieurs lettres, un chèque de M. l'abbé Maurault, une carte d'Aimée<sup>23</sup>.

Passé la soirée au cinéma, avec une très jolie petite Française qui demeure rue du Parc Montsouris<sup>24</sup>.

Espère faire sa connaissance<sup>25</sup>!

---

21. Pour un spectacle intitulé «La Beauté de Paris», avec les artistes Jack Smith, Edmonde Guy, Van Duren et Pizaro. Voir *le Temps*, 6 janvier 1929, p. 5.

22. Non identifié.

23. Une personne de Montréal qui connaît Saint-Hilaire, vraisemblablement Aimée Asselin, du groupe des Beaugrand, Lacroix et Robert. Borduas a conservé cette carte : «Montréal, 26/12/28 // «Cher ami, // Comme tu es gentil d'avoir pensé à moi. N'ayant pas encore eu de tes nouvelles, je n'en attendais plus. Je te remercie de tes bons souhaits et à mon tour je veux que cette année soit très bonne et heureuse. Mon cher Paul, m'éciras-tu encore? Je l'espère [...]. Comment as-tu aimé Noël? Est-ce aussi beau qu'au Canada, surtout Saint-Hilaire? Cela doit t'avoir serré un peu le cœur de ne pas être près des tiens, n'est-ce pas? Je suppose que tu auras commencé à suivre des cours au mois de janvier, tu dois avoir hâte. Je te quitte, c'est-à-dire en pensée, tu es si loin. Ne m'oublie pas, écris-moi souvent. Tu ne peux croire comme cela fait plaisir à ta petite amie qui pense toujours à toi. // Aimée» (MACM, T. 43).

24. Il s'agit peut-être de la demoiselle Dumien dont il est question le 28 janvier.

25. Mine de rien, Borduas achète un pliant deux semaines plus tard (voir *infra*, au 21 janvier, p. 55) et installe son chevalet dans le parc Montsouris, boulevard Jourdan, face à la Maison des étudiants canadiens.

8 mardi

Pas de lettre.

Cet après-midi visite à André Rinuy, verrier, où je commencerai cette semaine à faire un stage, pour voir et apprendre le métier du verrier.

Ce soir, Gilles, Jean et moi sommes allés prendre un verre de bière, au Stroff, où un matelot m'a vendu un tapis d'Orient, très beau de couleur, mais fait à la machine. Demandait 250 F, eu pour 75 F.

Coucher à une heure après une douche.

9 mercredi

Je suis allé à la Banque Canadienne.

Acheté une blouse que j'ai portée chez Hébert-Stevens.

Après-midi rien d'extraordinaire, couché tôt après parties d'échecs.

10 jeudi

Commencé ce matin à l'atelier de vitrail. Assemblé des petits cartons découpés (appelés calibres) sur les calques.

Dubois<sup>26</sup> et Rinuy sont charmants et amusants.

---

26. Pierre-Claude Dubois est un étudiant rencontré aux Ateliers d'art sacré, d'un niveau assez avancé pour porter le titre de «compagnon». Il va superviser l'«apprenti» Borduas dans des travaux de fresque, l'été suivant (voir MACM, T. 43; corriger *Écrits I*, p. 422, n. 71).

Après-midi à peindre aux Ateliers d'art sacré.

Ma peinture n'est pas réussie.

*11 vendredi*

Avant-midi, chez Hébert, où avec Dubois j'ai cherché des verres. N'aime pas beaucoup sa méthode qui laisse une trop grande part au hasard<sup>27</sup>.

Après-midi à peindre dans ma chambre une esquisse pour un tableau, *l'Ange apprenant la Bonne Nouvelle aux Bergers*<sup>28</sup>.

Parties d'échecs avec Savard.

Soirée au cinéma.

*12 samedi*

Correction de M. Denis. Il ne fut pas trop sévère pour ma peinture.

Je reconnais ses bons conseils, pour le dessin.

Je me rends vraiment compte aujourd'hui, après l'avoir entendu dire si souvent, que l'artiste ne doit pas copier la nature mais s'en inspirer même dans une étude<sup>29</sup>.

---

27. Borduas sera plus tard partisan du hasard objectif et de la spontanéité (voir *Écrits I*, p. 158, 303 et 311).

28. L'esquisse et le tableau ont été conservés; voir les reproductions dans F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas*, 1988, p. 72-75.

29. Borduas écrit «vraiment» en surcharge et rature «autant» avant «copier», pour renforcer cette première réflexion sur la nécessité d'une distance par rapport à la nature.

Dans la soirée, vu la première partie de *Napoléon*<sup>30</sup> (mon grand héros au cinéma) avec Gilles et Jean.

### 13 dimanche

Levé assez tôt, messe de onze heures et demie au foyer. Matinée passée à l'Opéra avec quelques amis ici à la loge du président de la République. On jouait *Samson et Dalila*<sup>31</sup>.

Première fois que j'assiste à une représentation à l'Opéra et visité la salle et le foyer.

Tout est extraordinairement riche.

### 14 lundi

Aux Ateliers d'art sacré, composé une nature morte avec quelques vieux chiffons et de beaux livres.

Conférence de mons. F. Roz<sup>32</sup>, sur la France. La Bretagne géographique, économique et historique.

---

30. Film d'Abel Gance dont le tournage, commencé en janvier 1925, avait été suspendu à l'automne de la même année et repris en février 1926; Antonin Artaud a tourné les scènes de Marat en juin et juillet de la même année. Borduas avait pu voir, dans le supplément de rotogravures de *la Presse* du 18 septembre 1926 (p. 8-9), des scènes panoramiques du film publiées à l'occasion de la première mondiale qui eut lieu au Théâtre national de l'Opéra. La version originale durait une douzaine d'heures, d'où l'indication de Borduas qu'il n'a vu ce jour-là que la première partie.

31. Musique de Saint-Saëns sur livret de Lemaire.

32. Firmin Roz, directeur de la Maison des étudiants canadiens. Il organisait chaque année une série de conférences et en donnait lui-même. Il avait publié quelques livres, dont *les États-Unis d'Amérique: l'organisme économique, politique et social*, paru en 1927, et il préparait une *Histoire des États-Unis*, parue en 1930.

Reçu une longue lettre de Gaby<sup>33</sup> et une carte de mons. J.-B. Lagacé<sup>34</sup>.

15 mardi

Conférence au cercle Interallié par H. Bordeaux<sup>35</sup>, «Visite en Italie».

---

33. Diminutif du prénom d'un ami d'enfance, Gabriel Church (Saint-Hilaire, 28 mai 1904 — Montréal, 16 octobre 1972), chimiste au ministère de la Santé, membre du Cercle artistique de Saint-Hilaire. Il était le fils de Dollard Church, qui fut l'assistant d'Ozias Leduc dans plusieurs grands travaux de décoration, et le frère de Thérèse Church Langelier, qui faisait partie de la Société canadienne d'opérette. C'est la première mention d'un membre du Cercle avec lequel Borduas a travaillé comme interprète et décorateur. Dans le supplément de rotogravures de *la Presse* (8 août 1925, p. 5), on trouve deux photos prises après la «Soirée récréative et musicale» offerte à la Salle de Belœil, le 27 juin 1925; y sont représentés, outre Borduas, Bernard A. Bernard, Antoinette Bernier, Henriette et Juliette Cheval, Gabriel Church, Claire et Robert Desautels, madame Hector Paul, Louis Pineault, David Pinsonnault, Julien et Paul Poudrette et Marie-Rose Gelasko (voir *infra*, p. 55, 58 et 60, aux 21, 28 et 31 janvier). Paul-Émile Borduas tenait le rôle du comte de Closny et Gabriel Church le rôle de Prosper dans *le Parjure*, drame en un acte de Jean de Lousnot. Bernard A. Bernard exécuta au violon *la Fileuse* d'Edmund Severn et tint le rôle de Lascène dans *On demande un acteur*, comédie en un acte de Régis Roy; Antoinette Bernier, qui signait les mises en scène, récita *Pour les pauvres* de Victor Hugo; Louis Bernard chanta un air de Marinier et Juliette Cheval, accompagnée au piano par sa sœur Henriette, différents airs, dont *Enchantement* de Jules Massenet et *Chanson indoue* de Nikolai Rimski-Korsakov. D'après l'affiche, c'est Gabriel Church qui était l'organisateur de la soirée (collection particulière, fonds Church).

«Gaby» pourrait désigner une femme, mais Gabrielle Messier, une amie d'enfance de Borduas qui devint assistante et confidente d'Ozias Leduc (voir Laurier Lacroix, *Dessins inédits d'Ozias Leduc*, Montréal, les Galeries d'art Sir George Williams, 1978, p. 8), ne correspondit pas avec Borduas à cette époque; Gabrielle Goyette, son épouse, n'a fait sa rencontre qu'en décembre 1932 (voir *Écrits I*, p. 28) et Gabrielle Lamontagne ne s'est installée à Saint-Hilaire qu'en 1942.

34. Jean-Baptiste Lagacé; voir *Écrits I*, p. 405, n. 27.

35. Henry Bordeaux (1870-1963), romancier français sur qui Roz avait écrit un ouvrage. Il fut le premier des conférenciers intégristes, voire fascistes, qu'on ait présentés ou recommandés aux étudiants de la Maison des étudiants canadiens.

Le conférencier nous a parlé de trois hommes, du Roi, de Mussolini, du poète Annunzio<sup>36</sup>.

*16 mercredi*

Visite à l'atelier de M. Denis, à Saint-Germain-en-Laye, de tous les élèves des Ateliers d'art sacré. Fait le voyage avec M<sup>lle</sup> Rix<sup>37</sup>.

La demeure de Denis est un vrai musée de peinture moderne. La chapelle du Prieuré est vraiment belle dans sa simplicité : admiré surtout son chemin de la croix.

Soir : conférence sur Barbey d'Aurevilly<sup>38</sup>.

*17 jeudi*

Connu ce matin Hébert-Stevens. Peintre verrier, très charmant homme, qui fait du beau moderne, en tenant compte du passé.

---

36. Le roi d'Italie, Victor-Emmanuel III, était favorable au fascisme de Mussolini. Quant à Gabriele d'Annunzio (1863-1938), ses idées sur le nationalisme et sur la vision nietzschéenne du surhomme-artiste (à compter de 1895) le rapprochèrent un temps du fascisme. Au moment de la conférence, d'Annunzio amorçait déjà un retour à l'érotisme et à la joie de vivre qui avaient inspiré ses premières œuvres (*L'Enfant de volupté*, 1889), mêlant héroïsme et sensualité : *L'Aventurier sans aventure*, de 1924, *le Compagnon aux yeux sans cils*, de 1928, *les Étincelles du marteau*, de 1924-1928. Il n'est pas assuré que Bordeaux ait perçu ce virage, car les distances de l'écrivain italien par rapport au fascisme ne furent évidentes avant la guerre que pour ceux qui purent lire son journal : *le Livre secret de Gabriel d'Annunzio* (1935). Une pièce, *le Martyre de saint Sébastien*, fut créée en français à Paris sur la scène du Châtelet, le 22 mai 1911, avec musique de Claude Debussy, et parut la même année dans *la Petite illustration* (nos 418-420) et chez Calmann-Lévy.

37. Inconnue, à moins qu'il ne s'agisse d'un jeu de mot sur M<sup>lle</sup> Roz.

38. Jules Barbey d'Aurevilly (1808-1889), qui est passé de la défense du dandysme à celle du catholicisme, et qui s'est fait connaître par des romans où il allie réel et surréal (*les Diaboliques*, 1874).

Conférence religieuse du père Antoine Lemonnyer<sup>39</sup>, suite de la connaissance de saint Pierre.

Lecture: *Moscou sans voiles* de Joseph Douillet<sup>40</sup>, prêté par l'abbé Lussier<sup>41</sup>.

*18 vendredi*

Correction de Desvallières<sup>42</sup>. En arrivant à moi la main tendue, il me dit: «Bonjour mon cher cousin». C'est en souriant que je lui ai rendu son charmant salut.

---

39. Antoine Lemonnyer venait de faire paraître *Théologie du Nouveau Testament* (Paris, Bloud & Gay, «Bibliothèque catholique des sciences religieuses; histoire du christianisme, la révélation», 1928, 199 p.). Voir *infra*, p. 65, au 14 février.

40. Joseph Douillet, *Moscou sans voiles (Neuf ans de travail au pays des Soviets)*, Paris, Spes, 1928, 252 p. Douillet avait été consul de Belgique en Russie puis fondé de pouvoir du Haut-Commissaire de la Société des Nations pour le Sud-Est de l'U.R.S.S. Son livre, écrit alors qu'on se disputait la succession de Lénine, accablait le Parti de tous les maux de l'U.R.S.S. et sonnait l'alarme: «MALHEUR À CEUX QUI SOUS-ESTIMERONT OU REFUSERONT DE COMPRENDRE CE DANGER QUI MENACE NOTRE SOCIÉTÉ ET TOUTE LA CIVILISATION HUMAINE!» (p. 249). Sur l'attitude de Borduas à l'égard du marxisme, voir *Écrits I*, p. 344-347 et 654-656.

41. Hervé Lussier (1896-1964) était déjà prêtre quand il entreprit des études supérieures de théologie à Rome et de lettres à Paris. Il devint professeur, chanoine et supérieur au Collège de L'Assomption, puis curé des paroisses de Saint-Jean-de-Dieu à Gamelin et de Sainte-Madeleine à Outremont. La lettre du 14 mars 1929 à Maurault (voir *infra*, p. 112) précise qu'il en est à sa troisième et dernière année en Europe.

42. Georges Desvallières (Paris, 14 mars 1861 — Paris, 1950), peintre. Élève d'Élie Delaunay et de Gustave Moreau, il connut au début du siècle la notoriété avec des œuvres telles que *le Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, *le Bon Larron*, *Kyrie eleison*, contribuant avec son ami Maurice Denis à renouveler la peinture religieuse par le recours à des techniques modernes: «Il y a dans la peinture de Georges Desvallières, soutenue toujours d'un dessin de pure inspiration classique, quelque chose de déchiré, comme si le peintre, profondément religieux, exactement dévot plus que réellement mystique, songeait toujours au cilice, voire à la couronne d'épines» (Maurice Bénézit, *Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs de tous les temps et de tous les pays*, Paris, Gründ, 1976, vol. 3, p. 538). Desvallières était moins célèbre que Maurice Denis; il n'a pas eu droit à une entrée dans le *Petit Robert 2*, mais il est mentionné dans l'entrée sur Denis.

Passé la soirée au cinéma de la porte d'Orléans.

Le sol était couvert de neige ce matin.

*19 samedi*

Belle journée remplie de soleil.

Passé à l'atelier de vitrail et aux Arts sacrés, correction de Maurice Denis. Mon dessin fut le plus critiqué. Sauf cela, la mise en page et la peinture elle-même ne lui déplurent pas.

Charmant dîner chez Mons. le directeur, en habit<sup>43</sup>. Étaient présents: M. Roz et Madame ainsi que Mademoiselle<sup>44</sup>, M. et Mad. Talbot<sup>45</sup>, le gendre et la fille de M. Roz, un étudiant et plusieurs autres.

*20 dimanche*

Messe au Foyer international catholique.

Belle conférence religieuse sur la beauté du Christ et ses représentations par les principaux artistes de tous les temps.

43. Les appartements du directeur sont situés à l'intérieur de la Maison des étudiants canadiens.

44. Selon Gilles Beaugrand, Borduas et M<sup>lle</sup> Roz devinrent de très bons amis.

45. Il peut s'agir de l'avocat Antonio Talbot (Saint-Pierre-de-Montmagny, 29 mai 1901 — Québec, 25 septembre 1980) et de son épouse. M<sup>c</sup> Talbot fut admis au barreau le 3 juillet 1924 et exerça le droit à Québec puis à Chicoutimi (Pierre-Georges Roy, *les Avocats de la région de Québec*, 1936, p. 420). Il fut nommé au Conseil du roi en décembre 1938 (Anonyme, « 35 avocats ont été créés conseils du Roi », *l'illustration nouvelle*, 4 janvier 1939), puis bâtonnier du Saguenay en mai 1945 et, le même mois, bâtonnier du Québec (Anonyme, « L'honorable Antonio Talbot élu bâtonnier général », *la Presse*, 28 mai 1945, p. 9). Il a été député de Chicoutimi, de mai 1938 à août 1965, et fut ministre de la Voirie dans le gouvernement de l'Union nationale, d'août 1944 à juillet 1960, puis chef intérimaire de l'opposition, de novembre 1960 à septembre 1961. Voir Anonyme, « Antonio Talbot », *le Devoir*, 27 septembre 1980, p. 15; Bibliothèque de l'Assemblée nationale, *Dictionnaire des parlementaires du Québec*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1993, p. 717-718.

Dîner avec M. Beaugrand père et Gilles et Jean.

Visite à Montmartre.

Belle journée froide.

*21 lundi*

Reçu lettre de M<sup>lle</sup> Henriette<sup>46</sup>, répondu.

Visité, acheté un pliant; porté à M. Beaugrand une lettre et un paquet pour Marthe<sup>47</sup> (bois peint).

Fait un paysage d'après nature au parc Montsouris.

Conférence de M. Roz. Sur la France.

*22 mardi*

Passé aux ateliers de Hébert-Stevens.

Placé des verres découpés sur les calques.

Croquis de notation paysage et exécuté en peinture à ma chambre.

Lecture.

Temps brumeux et froid.

---

46. Henriette Cheval, une amie de Saint-Hilaire; elle faisait partie du Cercle artistique de Saint-Hilaire (voir *supra*, p. 51, n. 33). Borduas a fait un *Portrait d'Henriette Cheval* qui n'est pas daté, mais où l'on distingue à l'arrière-plan le vitrail de l'Annonciation fait à Paris (voir F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas*, 1988, p. 78-79).

47. Sœur de Gilles Beaugrand et amie de Borduas. M. Beaugrand-Champagne père rentre au pays.

Beau temps.

Cherche une composition pour un vitrail.

Sujet religieux que je me suis donné, *l'Annonciation*<sup>48</sup>.

Terminé mes esquisses au crayon et une à l'aquarelle.

Me suis rendu au Foyer international des étudiants catholiques dans l'esérance d'entendre le Colonel Weygand<sup>49</sup>. Et il était malade.

J'étais avec mons. Lussier. Reçu deux lettres, M<sup>lle</sup> Lucile Robert<sup>50</sup> et Camille<sup>51</sup>.

48. La localisation actuelle de ce vitrail est inconnue. Borduas a cependant conservé des photos du projet et de sa réalisation (F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas*, 1988, p. 39 et 77). Il en a aussi reproduit la partie supérieure dans une toile (voir *supra*, p. 55, n. 46). Il existe un autre projet de vitrail sur l'Annonciation (reproduction dans G. Robert, *Borduas ou le dilemme culturel québécois*, p. 138); ce vitrail est l'une des rares œuvres visuelles de Borduas qui inclut du texte: «*Ecce Virgo / concipiet et pariet / Filium / Et vocabitur / nomen Ejus / Emmanuel*» (verset d'Isaïe cité au début de l'Évangile de Matthieu). Sur le thème de l'Annonciation chez Maurice Denis, Ozias Leduc et Paul-Émile Borduas, voir F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 35.

49. En réalité le général Maxime Weygand (Bruxelles, 1867 — Paris, 1965). Borduas a conservé le carton d'une invitation faite aux étudiants à prendre le champagne avec Weygand (T. 43). Au moment de la chute de la République, il refusa le poste de chef du gouvernement, qui fut confié au maréchal Philippe Pétain. Partisan néanmoins des idéologies fascistes de l'État français, il accepta le poste de ministre de la Défense nationale dans le gouvernement de Vichy. Opposé à Charles de Gaulle, il le fit condamner à mort par contumace. Délégué en Afrique du Nord, il signa avec les Américains les accords du débarquement, mais il fut rappelé en France à la demande des Allemands qui le firent emprisonner. Traduit par de Gaulle devant la Haute Cour, il fut disculpé.

50. Lucile Robert, dont la famille était voisine de celle des Beaugrand-Champagne, rue Bloomfield, à Outremont. Elle et sa sœur Laurette, qui avaient fait la connaissance de Borduas par l'entremise de Gilles et Marthe Beaugrand-Champagne, arrivaient à Paris. Il s'agit ici d'une carte qui est datée du 20 janvier et que Borduas a conservée (T. 43).

51. Camille Paradis, apiculteur de Saint-Hilaire, ami d'enfance de Borduas.

24 jeudi

Fait un calque de mes esquisses de *l'Annonciation*, fait voir à Rinuy qui pour des raisons d'exécution me l'a fait un peu transformer.

Commencé l'exécution de mon vitrail, cet avant-midi, découpé mes calibres à l'outil spécial<sup>52</sup>.

25 vendredi

Cherché mes verres, et essayé de les découper sans beaucoup de succès. Je les cassais presque tous: j'accuse mon inexpérience et un peu le diamant qui certes n'était pas fameux. Kamph<sup>53</sup> me les découpera.

26 samedi

Réveillé de bonne heure. Le sol était couvert de neige, suis allé vers huit heures faire un croquis d'après nature vers la porte Gentilly. Exécuté cette petite étude à ma chambre, assez réussie.

Visite à l'atelier de Paul Bornet où j'ai entendu une conférence assez intéressante sur l'art moderne<sup>54</sup>.

Revenu avec M<sup>lle</sup> Roz en taxi.

Pas une neige considérable pour Paris.

---

52. Inscrit le 25 mais avec une apostille indiquant que la mention concerne le 24.

53. Peut-être le condisciple et ami dont Borduas orthographiera le nom «Kraf» (avec guillemets et souligné, comme pour corriger) le 14 mars.

54. À l'Institut d'esthétique contemporaine fondé par Albert Malzac, sous la direction de Paul Bornet, au 86 de la rue Notre-Dame-des-Champs. D'après un carton conservé par Borduas, le titre exact était: «Causerie contradictoire sur l'esthétique. La couleur, la variété par l'amplitude. La couleur a ses prolongements comme le son» (T. 43).

27 dimanche

La neige persiste. Il y a quelques années, paraît-il, qu'il n'y en a eu autant et persiste si longtemps.

Passé l'après-midi au Louvre après avoir entendu la messe à Saint-Pierre de Montrouge<sup>55</sup>.

Écrit à Angela<sup>56</sup>.

28 lundi

Reçu ce matin une lettre de Maman, une de Jacqueline<sup>57</sup>, une carte de M<sup>lle</sup> Bernier<sup>58</sup>.

Répondu à Antoinette<sup>59</sup>.

55. À Paris, près de la rue d'Alésia. C'est dans le cimetière de Montrouge que Borduas sera enterré en février 1960, dans un terrain loué pour trente ans. Il y eut translation des restes un an avant la fin des délais de location, le 11 février 1989, au cimetière de Saint-Hilaire où l'inhumation avait été interdite au moment du décès, parce que le défunt avait abandonné la pratique religieuse.

56. Angela Paradis, sœur de Camille Paradis, déjà nommé (voir *supra*, p. 56, n. 51).

57. Jacqueline Lacroix (Montréal, 1909), fille du juge J. O. Lacroix, voisine et amie des Beaugrand-Champagne; Borduas l'avait accompagnée lors d'un bal donné à l'hôtel Mont-Royal par l'avocat Désiré Desbois à l'occasion des débuts de sa fille Thérèse (qui devait épouser l'avocat Henri Monty). Tout ce beau monde s'est retrouvé à plusieurs reprises, notamment au bal masqué des finissants de l'École des beaux-arts, au Salon bleu de l'hôtel Windsor. Jacqueline Lacroix, étudiante en bibliothéconomie, était en voyage à Paris au printemps de 1929; Borduas a conservé d'elle une invitation au bal du 19 mai 1929, au Cercle des étudiants canadiens (T. 43; entrevue téléphonique, 19 mars 1994).

58. Borduas a conservé (T. 43) une carte du Nouvel An signée par Marie-Antoinette Bernier, de Montréal, qu'il avait connue lorsqu'elle avait signé les mises en scène du Cercle artistique de Saint-Hilaire. Voir *supra*, p. 51, n. 33, et *infra*, p. 60, au 31 janvier.

59. Peut-être la même, auquel cas le diariste passe, d'une ligne à l'autre, de la déférence à la familiarité. Il peut aussi s'agir d'Antoinette Dansereau, de Grenville, que Borduas a connue chez sa sœur Jeanne.

Passé à la rue de Bagneux<sup>60</sup> ce matin. Installé une nature morte aux Arts sacrés.

M<sup>lle</sup> Dumien<sup>61</sup> ne vient plus?!

Conférence de M<sup>r</sup> Roz suivie d'un verre de porto et d'une longue causerie avec M<sup>r</sup> l'abbé Lussier.

*29 mardi*

Rien d'extraordinaire.

Vu Hébert-Stevens, me permet de briser de ses verres blancs.

Aux Arts sacrés travaillé toute l'après-midi.

Dans la soirée lu l'histoire de la Grande Guerre.

Couché à 12.30.

Retiré un chèque de cent francs.

Prêté à Savard 50 F.

*30 mercredi*

Réussi à découper quelques pièces pour mon vitrail.

Ma nature morte ne va pas mal.

Passé la soirée avec Gilles à l'Univers.

Temps très mauvais, brume intense.

---

60. L'atelier d'Hébert-Stevens et Rinuy se trouvait au 12, rue de Bagneux, Paris VI<sup>e</sup> (T. 158). Ce nom de rue ne figure plus sur les plans actuels de Paris.

61. Une étudiante en arts visuels, comme le suggère une mention du 22 février 1929.

31 jeudi

Passé une belle journée. Écrit ce matin à Maman, Mad. Sykes<sup>62</sup>, à Antoinette<sup>63</sup> et à Claire Desautels<sup>64</sup>, à Gaby<sup>65</sup>.

Presque terminé ma nature morte.

Mon vitrail avance.

Perdu aux échecs avec Mons. l'abbé Lussier.

Aurai une compagne pour le bal du 2 février?!

*Février. 1 vendredi*

Pluie fine.

Correction de Mons. Desvallières. Remarques sur quelques valeurs.

Dans la soirée joué au «cœur»<sup>66</sup>, perdu trente-cinq francs. —

Réponse agréable de M<sup>lle</sup> Abadie<sup>67</sup>.

*2 samedi*

Fini de découper mes verres pour mon vitrail. Je l'aime.

62. Non identifiée; peut-être la jeune Française mentionnée le 7 janvier.

63. Vraisemblablement Antoinette Bernier, du Cercle artistique de Saint-Hilaire; voir *supra*, p. 51, n. 33, et p. 58, au 28 janvier.

64. Claire Desautels fait partie du même cercle (voir *supra*, p. 51, n. 33).

65. Gabriel Church. La mention est intercalée (voir *ibid.*).

66. Jeu de cartes. Borduas met les noms de jeux et de sports entre guillemets (voir les mots «tennis» le 19 février, «vélo» le 17 mars et «piquet» les 12, 25 et 26 octobre).

67. Non identifiée.

Correction de Mons. Denis, remarques sur la mise en page illustrée d'un petit croquis très agréable.

Bal à la maison<sup>68</sup>. M<sup>lle</sup> Abadie fut très aimable. Dansé avec M<sup>lle</sup> David<sup>69</sup>.

### *3 dimanche*

Levé à dix heures. Messe au Foyer à onze heures et demie. Déjeuné avec Gilles et Jean chez Rougeot, visité l'exposition du concours d'architecture résidentielle à l'Hôtel de Ville. Intéressant projet de Boulanger<sup>70</sup>.

Joué au « cœur », gagné vingt-trois F.

Couché à une heure et demie.

Très beau temps.

### *4 lundi*

Le beau temps continue.

Levé assez tard.

Passé aux Arts sacrés, ensuite visité l'exposition de Mons. Desvallières avec M<sup>lle</sup> Roz que je lui ai présentée.

Revenu en taxi.

---

68. On donnait occasionnellement des bals au grand salon de la Maison des étudiants canadiens.

69. Simone, fille aînée d'Athanase David, secrétaire de la Province de Québec, membre du cabinet de Louis-Alexandre Taschereau et supérieur hiérarchique de Charles Maillard; elle avait accompagné son père, qui était en visite officielle. Son frère Paul (né en 1919), qui épousa en 1943 Nellie, fille de Charles Maillard, fonda l'Institut de cardiologie de Montréal.

70. Non mentionné dans les répertoires consultés.

Réunion régulière du comité des résidents de la maison.

*5 mardi*

Commencé à peindre mon vitrail.

Cherché une esquisse. *La Fuite en Égypte*.

Joué au « cœur ».

Reçu le chèque de Mons. l'abbé Maurault. Répondu<sup>71</sup>.

*6 mercredi*

Soir à 8.30 bal au Foyer int. des étudiantes<sup>72</sup>.

Après la conférence du Doc. Laberge<sup>73</sup>, parti pour le bal où nous sommes arrivés en retard. Très amusé, beaucoup de charmantes jeunes filles.

Revenu assez tôt.

*7 jeudi*

Continue toujours à peindre mon vitrail et à travailler à l'esquisse de *la Fuite*, etc.

---

71. Voir la correspondance à cette date.

72. Dans la Cité universitaire.

73. Un des nombreux médecins inscrits en spécialité qui logeaient à la Maison des étudiants canadiens; il aurait fait carrière dans la région de Sherbrooke.

Passé l'après-midi à l'Odéon<sup>74</sup>, vu *l'Amour médecin* de Molière et *les Surprises de l'amour*<sup>75</sup>.

Soirée au cinéma *Crépuscule de gloire*<sup>76</sup>.

### 8 vendredi

Pas de lettre depuis le cinq. Le beau temps continue, c'est une de nos belles semaines d'hiver.

Visite aux Arts sacrés avec un petit bagage pour faire voir à Desvallières. Heureusement, ou le contraire, je ne sais trop? il n'y était pas.

### 9 samedi

Fait voir ma *Fuite en Égypte*<sup>77</sup> à Denis, à la correction. Sans

74. C'est Firmin Gémier qui assumait la direction de l'Odéon quand Borduas était à Paris. La présence de ce dernier chez Gémier ce 7 février et chez Dullin le 27 mars (où il put voir jouer Dullin, Jovet, Renoir et Simon) montre qu'il était bien conseillé. Le boursier de théâtre de 1929 à 1932 était Jacques Auger, étudiant de phonétique en Sorbonne et stagiaire à l'Odéon; la boursière de 1930 était Laurette Larocque, dite Jean Desprez, qui allait devenir son épouse. Voir A.-G. Bourassa, «Vers la modernité de la scène québécoise. Influence des grands courants du théâtre français au Québec (1898-1948)», *Pratiques théâtrales*, n° 13, automne 1981, p. 11; I. Saumart, *la Vie extraordinaire de Jean Desprez*, Montréal, Éd. du Jour, 1965, p. 14.

75. *La Surprise de l'amour* de Marivaux (1722). Le titre au pluriel pourrait inclure *la Seconde Surprise de l'amour* (1727), mais une annonce du *Figaro*, ce jour-là (p. 5), montre qu'on jouait bel et bien *l'Amour médecin* et *la Surprise de l'amour* en matinée pour les détenteurs de l'abonnement classique, «série rose».

76. Film américain (*The Last Command*) de Joseph Von Sternberg, avec l'acteur allemand Emil Jannings (octobre 1928): après la révolution communiste, un membre de la famille du tsar, réfugié à Hollywood, connaît des déboires jusque dans son métier d'acteur.

77. Ce tableau n'a pas été retrouvé. Il en reste une photographie en noir et blanc; voir F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas*, 1988, p. 74.

savoir à qui, il l'a trouvée charmante<sup>78</sup>. Quelques petites observations sur le «mystère» de mon saint Joseph.

Il fait mauvais aujourd'hui.

Joué au «cœur» avec M<sup>lle</sup> Roz.

### 10 dimanche

Ce matin le sol était couvert de neige.

Les trois [avons] manqué la messe, levés trop tard. Pas sorti à cause de la mauvaise température sauf vers midi pour prendre une tasse de chocolat.

Il a plu toute l'après-midi.

### 11 lundi

Le temps est complètement changé, il fait un froid noir.

Cherché une autre esquisse, pour un chemin de croix<sup>79</sup>.

Commence à peindre une jolie nature morte aux Arts sacrés.

---

78. L'expression semble ironique et se rapproche de la remarque de Leduc sur un commentaire du «maître» à son égard (*supra*, p. 46, n. 19). Le témoignage ultérieur d'un ami confirme le manque de relations entre le maître et son élève: «À Paris, la fatalité le conduit chez le premier des Nabis, peut-être le plus habile, mais certainement le plus équivoque: Maurice Denis, qui n'apparaît plus que comme un gentil fabricant d'images auprès de [Pierre] Bonnard et [d'Édouard-Jean] Vuillard, tellement plus libres et plus vrais. Une fois par semaine, peut-être deux, Maurice Denis passe en coup de vent dans l'atelier, critique de très haut ce qu'il regarde à peine et, la plupart du temps, ne jette même pas un regard au jeune homme qui le prend encore pour un maître. Il a gardé le plus mauvais souvenir de ces Ateliers d'art sacré et du glorieux Maurice Denis. Il préférerait de beaucoup M. Desvallières, moins habile sans doute, mais plus sincère» (Robert Élie, «Il y aurait une légende Borduas...», dans G. Lapointe, *op. cit.*, p. v-vi).

79. Voir *infra*, au 21 février, p. 69.

*12 mardi*

Terminé mon esquisse au crayon. Pour la composition, j'aimerais pouvoir étudier davantage le dessin de mes figures.

Aux Arts sacrés il faisait un froid intolérable, je n'y ai passé qu'une heure et pris un mal de gorge ce soir<sup>80</sup>.

Gagné 25 francs au « cœur ».

*13 mercredi*

Pas de lettre. Il fait un froid sibérien, impossible de travailler à l'atelier, je n'y ai passé qu'une heure.

Indisposé ce soir.

Joué aux cartes.

Perdu deux francs, de neuf heures à une heure.

*14 jeudi*

Levé assez tôt, sept heures. Travaillé toute la matinée chez Hébert. Denis est venu nous corriger aux Arts sacrés.

De cinq à six, conférence du père Lemonnyer. Toujours saint Pierre.

Conférence à la Sorbonne, «Le théâtre et la danse au Cambodge», par Groslier<sup>81</sup> à l'Amphithéâtre Richelieu. Très intéressant, causerie avec projections.

---

80. Borduas a raturé « matin ».

81. George Groslier, sculpteur, historien d'art et homme de lettres. Il a contribué à la renaissance des arts traditionnels au Cambodge par la fondation de l'École des arts cambodgiens en 1918, et par celle du Musée national de

15 vendredi

Rien fait chez Hébert. Dubois prenait toute la place.

Croquis chez Colarossi<sup>82</sup>. Très beau modèle.

Bal à l'hôtel Lutétia de la Renaissance française, pour les étudiants étrangers. Très chic, et très jolies femmes.

Pris un bock, à la Rotonde, avec Savard et une inconnue!

Couché à deux heures.

16 samedi

Levé assez tard.

Travaillé à ma station du chemin de la croix.

---

Phnom Penh en 1919; il prit part à leur diffusion également, par la direction de la revue *Arts et archéologie khmers*, de 1921 à 1926, et par ses conférences. Il est décédé à Phnom Penh en 1945. On se rappelle qu'André Malraux, qui avait fait des études à l'École française d'Extrême-Orient et s'était rendu à Phnom Penh en 1923, se vit inculpé et condamné pour vol de statues dans le temple khmer de Banteai Srey. André Breton, qui prit sa défense et rendit l'affaire publique (« Pour André Malraux », *les Nouvelles littéraires*, 16 août 1924), fut appuyé par ses amis Louis Aragon, Max Jacob, Jean Paulhan, Jacques Rivière, Philippe Soupault, etc. (*ibid.*, 6 septembre 1924). Borduas entendit sûrement parler de l'affaire des sculptures khmères et de la position des surréalistes sur le sujet; il a conservé le programme de la conférence, qui était organisée par la Société des amis de l'Université de Paris (T. 43).

82. L'académie Colarossi était une école d'art, tout comme l'académie de la Grande Chaumière et l'académie Julian. Bonnard, Denis, Sérusier et Vuillard avaient étudié chez Julian. Peu entiché des Ateliers d'art sacré, Borduas aura voulu tâter le terrain du côté des académies. Mais on le voit mal suivre les traces d'académistes comme Charles Maillard ou Clarence Gagnon, que ce soit chez Colarossi, à la Grande Chaumière ou chez Julian. Il reprendra également contact avec le professeur Mahias qui, à l'École des beaux-arts de Montréal, l'avait initié à la verrière.

Rendu visite à Mahias<sup>83</sup>, fut très aimable et fait voir plusieurs de ses peintures! Dîné superbement au Grand Hôtel du Louvre<sup>84</sup>, avec Gilles, invités par Mons. Robert<sup>85</sup>. Bal à la Grande Chaumière<sup>86</sup>. Pas chic du tout.

Ramène un ami malade, rencontré en route, difficulté avec le taxi à cause de lui.

### 17 dimanche

Messe de onze heures et demie à St-Pierre de Montrouge.

Déjeuner chez Dupont à 15 F.

Visité avec Gilles et Jean et les Demoiselles Laurette et Lucile<sup>87</sup> la mosquée. Très intéressante, me propose d'y retourner.

Pris [le] thé assis sur un pouf servi par des Algériens en costume national<sup>88</sup>.

83. Diplômé des Arts décoratifs de Paris, Robert Mahias avait enseigné la composition décorative à Borduas, à l'École des beaux-arts de Montréal, mais il ne lui avait proposé que des projets de décoration de halls d'hôtel (voir F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 10 et 14-15).

84. Près de la Comédie-Française.

85. M. Robert, directeur de banque, était le père de Laurette et Lucile Robert, dont l'annonce de la visite avait été reçue le 24 janvier.

86. Une des académies d'enseignement des arts à Paris. Sur la position de certains artistes québécois qui ont fait avant Borduas l'expérience des académies Colarossi, Grande Chaumière ou Julian, voir O. Legendre, «Introduction» à A. Laliberté, *les Artistes de mon temps*, p. 19. Ont fait leur stage chez Colarossi : Émile Lemieux et Edmond Lemoine; à la Grande Chaumière: Holgate et Johnstone; chez Julian : Barré, Beau, Bélanger, Béliveau, Boyd, Brymner, De Nevers, Berthe et Gertrude Des Clays, Georges-Henri Duquet, Claire Fauteux, Clarence Gagnon, Graham, Hill, Jongers, Marguerite Lemieux, Berthe Le Moynes, Maillard, Poirier et Saint-Hilaire; chez Colarossi et chez Julian: Fabien, Lamarche, Maupas, Saint-Charles et Suzor-Côté; chez Colarossi, à la Grande Chaumière et chez Julian: Clapp et Duguay.

87. Laurette et Lucile Robert; voir *supra*, p. 56, n. 50.

88. Il y a sans doute un lien (fête particulière?) entre la visite de la mosquée, évoquée plus haut, et la réception à la Maison des étudiants algériens.

Partie de cartes à l'Hôtel du Louvre.

Dîner chez Rougeot au froid.

Lu *la Case de l'oncle Tom*<sup>89</sup>.

**18 lundi**

Écrit dans la matinée à Jacqueline<sup>90</sup> et à Jeanne<sup>91</sup>. Commencé un brouillon pour une lettre à Mons. Leduc<sup>92</sup>, constaté qu'il ne me restait que cent soixante-sept francs pour attendre mon nouveau chèque.

Commencé une peinture aux Arts sacrés.

Conférence anglaise. Rien compris.

**19 mardi**

Commencé à peindre ma station, cet avant-midi, continué cette après-midi. Croquis chez Colarossi.

Emmené mon ami Parent<sup>93</sup>, qui est parfois assez ennuyant.

---

89. Harriet Elizabeth Beecher-Stowe, *la Case de l'oncle Tom ou la Vie des humbles*, Paris, Calmann-Lévy, 1897, 2 vol.; traduction d'un roman, *Uncle Tom's Cabin...*, qui avait d'abord paru en feuilleton dans *The National Era* en 1851. L'intrigue se fonde sur une histoire réelle survenue dans le sud de l'Ontario, à l'époque où des passeurs menaient au Canada des esclaves voulant profiter des nouvelles lois anti-esclavagistes de l'Empire britannique (1834) et se mettre à l'abri d'une loi américaine de 1850 sur la dénonciation des esclaves fugitifs.

90. Jacqueline Lacroix: voir *supra*, p. 58, n. 57. Lettre non retrouvée.

91. Jeanne Borduas Brisebois (Saint-Hilaire, 7 février 1899 — Saint-Jérôme, 17 février 1990). Sœur du peintre, elle était l'aînée de la famille. Lettre non retrouvée.

92. Sur Ozias Leduc, voir *Écrits I*, p. 57, n. 16.

93. Raymond Parent, dominicain laïcisé, poursuivait des études à Paris. Il semble bien que ce soit à lui qu'on doive le journal anonyme de 1929 dont une photocopie est conservée au Centre de recherche en art canadien; c'est en tout cas le seul étudiant en arts de la Maison des étudiants canadiens qui ne soit pas nommé dans ce texte où l'auteur cite par ailleurs de mémoire le dominicain Henri Lacordaire.

Revenu à sept heures.

Dîner, joué au « tennis » et aux cartes, gagné cinq francs.

Reçu une lettre de Simone<sup>94</sup>.

*20 mercredi*

Passé chez Hébert.

Travaillé toute la matinée inutilement.

Aux Arts sacrés [la] peinture va excessivement mal. Mauvaise place sur le modèle qui n'est pas jolie; camaïeu.

Conférence au soubassement de Saint-Dominique par le comte de Saint-Aulaire<sup>95</sup>, sur Talleyrand, très intéressante et aussi spirituelle.

Reçu une belle lettre de Donald<sup>96</sup>.

*21 jeudi*

Terminé ma station, certes c'est loin d'être un chef-d'œuvre (n'en ferai-je jamais?!) mais certaines parties me plaisent assez<sup>97</sup>.

---

94. Simone Borduas. Voir T. 78 et F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 58 et 517.

95. Le comte Charles de Saint-Aulaire (Angoulême, 1866 — Malartie, Dordogne, 1954) avait été collaborateur de Lyautey de 1912 à 1916 et avait ensuite occupé des postes diplomatiques en Roumanie, en Espagne et en Angleterre de 1916 à 1924. Il devait publier quelques ouvrages, dont un *Talleyrand* en 1935.

96. Inconnu, à moins que Borduas n'ait voulu écrire « Donalde », pour Donald Paradis, sœur de Camille et Angela Paradis; voir *supra*, p. 56 et 58, aux 23 et 27 janvier.

97. Cette œuvre n'a pas été conservée. Les deux esquisses du 11 février et du 20 mars ont peut-être quelque chose à voir avec le contrat de chemin de croix signé le 6 octobre 1931 à Saint-Michel de Rougemont. Il reste d'ailleurs une esquisse sur ce thème.

Aux Arts sacrés, tout va de mal en plus mal, ne réussirai jamais cette peinture.

Temps magnifique depuis plus d'une semaine.

*22 vendredi*

Chez Hébert, mais pas aux Ateliers d'art sacré.

Croquis chez Colarossi. N'y ai pas rencontré M<sup>lle</sup> Dumien, que je cherche, sans m'en apercevoir, depuis assez longtemps.

Concert à la salle Pleyel<sup>98</sup>.

*23 samedi*

Rien de nouveau.

Denis fut très sévère dans ses deux mots adressés à ma peinture sans savoir à qui et son auteur est resté inconnu pour lui, aussi je n'ai pas eu le courage d'entendre sa correction sur ma station.

*24 dimanche*

Jour magnifique de plaisir! Matinée dansante ici, Laurette et Lucile furent des plus charmantes. Par un subterfuge j'ai pu les garder à dîner, au Foyer.

---

98. Concert de la pianiste Wanda Landowska (voir *le Temps*, 22 février 1929, p. 4).

Reconduit au Louvre<sup>99</sup> d'où nous sommes revenus à une heure et 30. C'est Gilles qui les a emmenées ici.

*25 lundi*

Temps excessivement sombre et triste, aussi je n'ai fait que quelques emplettes, dans toute cette journée.

Conférence de mons. Roz, toujours sur la France.

*26 mardi*

Le beau temps est revenu.

Finirai mon vitrail cette semaine.

Passé aux Ateliers d'art sacré.

Ils ont commencé une nature morte qui me déplaît et il n'y a plus de bonne place.

Aussi je ne la ferai pas.

*27 mercredi*

Passé la journée rue de Bagneux.

Dans la soirée, vu *Volpone* à l'Atelier<sup>100</sup> avec Gilles et Jean. Pièce anglaise, traduite en allemand et de l'allemand en français.

---

99. Le Grand Hôtel du Louvre, mentionné le 16 février et les jours suivants, où logent les Robert.

100. Théâtre ouvert en 1822, au Mont des Martyrs, et restauré cent ans plus tard par Charles Dullin qui y installa son Atelier (1922-1940). Il y crée en 1928 le *Volpone* de Ben Jonson, dans la version de Jules Romains, avec Charles Dullin dans le rôle-titre, Louis Jouvet, Pierre Renoir et Michel Simon (Alfred Simon, *Dictionnaire du théâtre français contemporain*, Paris, Larousse, « D 39 », 1970, p. 138-139). Le succès est tel qu'on joue à guichet fermé (voir Armand Pienhal, « Le renouveau de l'art dramatique. M. Charles Dullin », *le Figaro*, 10 avril 1929, p. 3).

Très intéressante.

*28 jeudi*

Matinée rue de Bagneux. Fini mon vitrail; il est dans le four.

Visité le Luxembourg.

Temps très froid.

Gilles et moi sommes allés retrouver Jean chez Monestès<sup>101</sup>.

Revenus à pied, dîné chez Rougeot et revenu à la maison assez tard.

Fait la mise en plomb de mon vitrail, travail assez facile.

*Mars. 1 vendredi*

Payé une bouteille de champagne aux compagnons de la rue de Bagneux.

Pour fêter la cuisson tout à fait réussie de *l'Annonciation*.

*2 samedi*

Apporté mon vitrail à ma chambre, il ne me reste plus qu'à le mastiquer, ce que je ferai lundi prochain.

---

101. E. Monestès, mentionné parmi les grands architectes français du siècle, dans Gilles Ragot et Maurice Culot, dir., *Archives d'architecture du XX<sup>e</sup> s.*, Liège, Mardaga, 1991, p. 313; voir *supra*, p. 43, n. 8. Manuscrit : « Monastèse ».

Suis allé à l'Odéon voir *le Père Lebonnard*<sup>102</sup>. Silvain<sup>103</sup> fut l'acteur principal. Il sut m'enthousiasmer au plus haut point. C'est la plus belle pièce que j'ai vue.

Bal à la Fondation française.

### 3 dimanche

Levé juste assez tôt pour la messe de midi 30. Recouché tout l'après-midi.

Joué au « cœur » dans la soirée, gagné douze francs vingt.

### 4 lundi

Terminé complètement ce vitrail.

Commencé une peinture aux A. d'A. S. Une négresse très belle. Sauf les seins.

Après dîner lu *Retour de Flamme* paru dans *la Petite Illustration*<sup>104</sup>.

Retrouvé mon *Un homme se penche sur son passé*<sup>105</sup>.

---

102. Drame de Jean Aicard (1848-1921), de l'Académie française. Cette pièce avait été créée en 1889, avec le même comédien dans le rôle-titre (voir J. Bergeaud, «Aicard, Jean», *Encyclopédie du théâtre contemporain*, Paris, Office de diffusion du livre sélectionné, 1956, p. 30).

103. Eugène Charles Silvain, sociétaire de la Comédie-Française depuis 1883. Il s'est illustré moins par des idées neuves sur le jeu de l'acteur que par ses préoccupations concernant la diction (voir O. Aslan, *l'Acteur au XX<sup>e</sup> siècle. Évolution de la technique. Problème d'éthique*, Paris, Seghers, «L'Archipel», p. 30 et 324). Né en 1851, il est presque octogénaire quand il reprend l'œuvre dont c'est le quarantième anniversaire, d'où peut-être cette émotion qui amène Borduas à le préférer à Gémier dans *l'Amour médecin* et à Dullin, Jouvet, Renoir et Simon dans *Volpone*.

104. J. H. Louwyck, «Retour de flamme», *la Petite illustration*, nos 418-420, 1929.

105. M. Constantin-Weyer, *Un homme se penche sur son passé*, Paris, Rieder, «Prosateurs français contemporains», 1928. L'auteur, qui a demeuré à Montréal et surtout à Saint-Claude au Manitoba, de 1904 à 1914, a obtenu le prix Goncourt de 1928 pour ce roman dont l'action se passe au Canada.

5 mardi

Cet avant-midi fait un dessin pour un emblème, qui décorera un blazer que les étudiants devront avoir. *C'est un concours*<sup>106</sup>.

Rien d'extraordinaire si ce n'est la plus belle journée de printemps.

Reçu une belle lettre de Gaby.

6 mercredi

Temps moins beau mais aussi moins froid.

Pas de lettre. Ma peinture ne va pas trop mal.

Lu *Un homme se penche sur son passé* dans la matinée. Beaucoup aimé.

8 vendredi

Correction de Denis et Desvallières.

Fait voir mon vitrail à Denis.

Visite d'adieu aux Arts sacrés avant son départ pour un voyage en Terre sainte.

9 samedi

(Correction de Denis.)

---

106. La dernière phrase est soulignée par Borduas.

Pas allé à l'atelier.

Soirée à la Jungle avec Cecil et Raymond<sup>107</sup> et un élève des Beaux-Arts.

*11 lundi*

Reçu le chèque de Mons. l'abbé Maurault<sup>108</sup>, une lettre de Maman, une de Marthe.

Commencé une nature morte.

*14 jeudi*

Passé la soirée chez «Kraf»<sup>109</sup>, un ami des Ateliers.

Étais présent pour les jeunes filles que je connais, M<sup>lles</sup> Rix et Abadie.

*15 vendredi*

Correction de Desvallières de ma nature morte.

Rien dit de bien extraordinaire concernant ma peinture.

---

107. Cecil T. Teakle, du 4063, rue Dorchester Ouest, à Westmount, dont le nom est donné au long le 19 mars, et Raymond Parent, mentionné le 19 février. Une carte de Teakle a été conservée (T. 43).

108. Le chèque accompagnait une lettre du 23 février, dont Borduas ne parle pas; voir *infra*, p. 112, la lettre du 14 mars 1929.

109. Souligné et entre guillemets. Voir *supra*, au 25 janvier, p. 57.

Reçu une carte de Julien<sup>110</sup>.

*16 samedi*

Fait un paysage.

Fait beau depuis deux semaines.

Au cinéma avec Gilles.

Visité l'atelier de Mons. Desvallières, fait voir de ses tableaux.

Fut très bon et aimable, parlé du Canada qu'il a visité et de ses souvenirs de guerre qui ont complètement transformé sa peinture.

*17 dimanche*

Fait un beau tour à la campagne et «vélo» avec Gilles et Jean. Le temps était superbe.

---

110. Julien Borduas (Saint-Hilaire, 31 décembre 1907 — Rigaud, 9 janvier 1976), frère du peintre et troisième enfant de la famille. Religieux, il enseignait alors à l'école Saint-Jean-de-la-Croix, de Montréal. Le *curriculum vitae* de Julien le présente comme professeur de dessin en 1937, à Berthierville, et d'arts plastiques de 1959 à 1965, à Terrebonne et à Beauharnois; son étudiant le plus célèbre fut le peintre et animateur Tex Lecor. Il a laissé un récit éclairant de ses relations avec son frère: «Avec ma sœur et mes deux frères, nous formions un quatuor d'enfants un peu espiègles et tapageurs [...]. Nous nous aimions bien. J'ai cependant cultivé un amour particulier pour Paul-Émile, de deux ans mon aîné. Physiquement, nous nous ressemblions comme des jumeaux. Nos tempéraments étaient à peu près identiques. Nous avions tous deux des aptitudes dans le domaine des arts. Le sort, réservé au début des années 50, à celui reconnu aujourd'hui comme un grand peintre québécois, a laissé dans mon cœur une plaie béante. Le plus grand plaisir qu'on puisse me faire, c'est d'éviter de me parler de mon frère, l'Exilé. Que de souvenirs cruels! Je n'aime pas qu'on me les rappelle. Après sa mort en 1960, j'ai même brûlé un de ses fusains. Il m'avait croqué sur le vif. Ce faisant, je croyais que cela m'aiderait à l'oublier. Mais non. Son souvenir demeure toujours gravé dans mon cœur» (voir G. Leclerc, *Julien Borduas*, p. 3).

18 lundi

Reçu trois lettres. Une [de] Julien, une de Gaby et une d'Albert Brunelle.

Écrit également trois lettres à mons. Maurault<sup>111</sup>, à Maman<sup>112</sup> et à Albert Brunelle<sup>113</sup>.

19 mardi

Passé chez Hébert et aux Ateliers d'art sacré. Visité le Trocadero avec Cecil Teakle<sup>114</sup>.

Entendu une belle conférence sur «Le naturalisme spirituel des mystiques espagnols<sup>115</sup>».

20 mercredi

Fait une bonne journée, cherché une esquisse pour une station du chemin de la croix et commencé à l'exécuter<sup>116</sup>.

111. Il s'agit probablement de la lettre du 14 mars.

112. Lettre non retrouvée, sans doute celle qui appelle la réponse suivante, un mois plus tard: «J'ai été bien surprise de voir que tu as abandonné l'atelier; tu aurais peut-être été mieux d'avertir M. Maurault ou M. Leduc [...]. Tu apprendras <?> peut-être mieux comme cela, mais ils t'ont placé à l'Atelier de Maurice Denis. Cela aurait été préférable de faire comme ils l'entendent» (19 avril 1929, T. 173). Maurault, qui en réalité a été avisé le 18 mars en même temps qu'Éva Borduas, a d'abord réagi positivement à la nouvelle, comme le souligne Leduc: «M. O. Maurault me parle souvent de vous, il est très satisfait de savoir que vous vous occupez tout particulièrement de vitrail, car il pense, avec raison, que nous ne devrions pas être dans l'obligation d'employer des étrangers dans nos ateliers spéciaux du pays, et, même, de donner nos commandes en dehors, comme cela arrive souvent» (28 avril 1929, T. 183).

113. Lettre non retrouvée.

114. Voir *supra*, p. 75, n. 107. Manuscrit: «Tikel».

115. Borduas reviendra, dans *Projections libérantes*, sur sa découverte des textes de Jean de la Croix, qui date de cette période (voir *Écrits I*, p. 410 et 579).

116. Voir *supra*, p. 69, au 21 février.

Joué aux échecs avec mons. l'abbé Lussier. Nous avons gagné chacun une partie.

Fait encore beau et chaud comme à la fin de mai chez nous.

*22 vendredi*<sup>117</sup>

[Page utilisée pour les résultats d'une partie de cartes entre A. et B.]

*23 samedi*

[Page utilisée pour une note du 8 octobre.]

*26 mardi à 30 samedi*

[Résultats de parties de cartes.]

---

117. Borduas ne note pas la réception d'une lettre de Maurault, datée du 21 mars 1929, qu'il a conservée (T. 149). Les pages du 21 mars au 11 juin n'ont pas été utilisées pour le Journal de 1929, mais Borduas y a occasionnellement inscrit les résultats de parties de cartes dont certains, sur les pages destinées aux 28 et 29 mars en particulier, sont aux noms de Lucienne et Paul-Émile, ce qui n'est possible qu'après l'arrivée à Rambucourt. La note inscrite sur la page du 23 avril comporte un renseignement relatif à un appel téléphonique du 8 octobre.

## 31 mars dimanche — 14 avril dimanche

[Borduas a corrigé les dates pour des inscriptions des 3 et 4 janvier 1930<sup>118</sup>.]

## 15 avril lundi — 17 avril mercredi

[Pages utilisées pour des notes concernant le budget familial du 8 au 27 août 1946<sup>119</sup>.]

---

118. Nous avons reporté ces inscriptions à leur place. Borduas quitte la Maison des étudiants canadiens dès le début d'avril, évitant d'avoir à rencontrer Maillard. Le caractère dominateur de ce dernier est décrit de façon révélatrice dans le journal intime de Raymond Parent, à propos de l'étudiant François dit Frank Iacurto: «Jeudi 27 juin 1929. Midi, Rougeot, dîner avec MM. [Charles] Maillard et [Henri] Charpentier. M<sup>lle</sup> [Sylvia] Daoust et Frank ont été ensemble chez Clarence Gagnon à son atelier [...]. // Vendredi 28 juin 1929. [...] Croquis de Notre-Dame avec Frank. Dîner chez Rougeot avec Maillard et Daoust [...]. Après-midi exposition d'Art Japonais musée du jeu de Paume [...]. // Samedi 6 juillet 1929. Après-midi avec M. Maillard comme guide et avec Savard, Gilles, Frank et Daoust, visite jusqu'en haut de Notre-Dame [...]. // [c. 12 juillet 1929] On doit aller aux Arts décoratifs mais M. Maillard s'informe de Iacurto et se demande s'il pouvait partir sans sa permission ou plutôt son consentement car il ne faudrait pas, dit-il, que le Gouvernement donne des bourses de voyage pour aller voir les parents, et Frank a été à peine trois semaines ici, et il n'a pas tellement visité. // Quand on était avec lui, Daoust et moi, on ne voyait pas assez vite les expositions. // Je crois que le travail des autres ne lui dit pas grand'chose, et a-t-il grandement étudié l'histoire de l'art, la succession des écoles, leur naissance et leur décadence [...]. Il prend le bateau aujourd'hui [...]. Il ne s'attirera certainement plus de faveurs à agir ainsi car après tout on doit tellement à notre directeur qu'on ne peut lui faire affront pareil, se sauver sans même le saluer [...]. // Jeudi 18 juillet 1929. Borduas qui travaille en province est de passage à la Maison. 5 semaines de vacances en Bretagne [...]. M. Maillard part demain pour [un séjour en] Bretagne» (Voir *supra*, p. 68, n. 93).

119. Borduas est dans la Meuse dès les premiers jours d'avril (voir *infra*, p. 113, la lettre du 7 avril 1929 à Maurault). La Lorraine se prépare au 500<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Jeanne d'Arc, condamnée au bûcher le 29 mai 1431. Le thème est déjà omniprésent dans les activités culturelles (*le Figaro*, 8 avril 1929, p. 4). Borduas n'a pas consigné, dans les pages qui suivent, la réception de lettres de sa mère, datées des 19 avril et 9 mai, et de Leduc, datée du 28 avril 1929, mais il les a conservées. Madame Borduas ignorait que le travail chez Hébert-Stevens s'inscrivait dans le cadre de la formation des Ateliers d'art sacré. Mise au courant par Leduc, elle écrit le 9 mai: «Je t'assure qu'ils sont contents de ta nouvelle position [...]. [M. Leduc] est fier de voir comment les choses vont et il est tout probable que M. Maurault pensera comme M. Leduc et que tu continueras à recevoir ton argent pareil.»

*Juin. 12 mercredi*

Rambucourt<sup>120</sup>.

Névralgie.

Pas dormi.

Orage.

Départ de M<sup>r</sup> Dubois pour Chaillon<sup>121</sup>.

*13 jeudi*

Croquis de Lucienne<sup>122</sup>.

Rambucourt<sup>123</sup>.

120. Petite commune de Lorraine, dans la Meuse. Borduas collabore à la reconstruction d'églises détruites pendant la guerre de 1914-1918, à Rambucourt, à Chaillon et à Xivray. S'il y a moins d'une semaine, le 7 avril, qu'il est à Rambucourt, un séjour prochain à Chaillon est annoncé le 9 juin; le 17 juillet il mène de front les tâches de Chaillon et Rambucourt. Le travail à Xivray se fera à l'automne.

121. Autre commune de la même région. Une photo conservée par Borduas fait voir Couturier et Dubois à Chaillon en juin 1929.

122. Lucienne Marion, dite Lulu. Ce croquis (crayon, 10 x 13 cm) a été conservé; voir reproduction dans G. Robert, *Borduas ou le dilemme culturel québécois*, p. 136.

123. Les pages du 14 juin au 26 septembre n'ont pas été utilisées. Il existe un croquis de Rambucourt (crayon, 11 x 16 cm) daté du 30 juin 1929; voir Guy Robert, *op. cit.*, p. 137. Une lettre du 17 juillet à Maurault lui est adressée de Paris; aucune mention n'est faite d'une lettre de Leduc, le 25 août, en réponse à une lettre de Borduas datée du 9 août, à propos de la prolongation éventuelle de son séjour en France, d'où une réponse du 25 août moins rassurante que celle du 28 avril: «Votre lettre du 9 m'arrive juste au moment où je me proposais de vous écrire afin de vous communiquer un entretien de Monsieur Maurault qui m'a annoncé que vous passeriez encore un an à Paris. J'ai compris qu'il vous faciliterait ce séjour pour une période encore. Voici qui est heureux et encourageant; cependant j'ai cru comprendre que Monsieur le Curé préférerait vous voir suivre les cours réguliers des Ateliers d'art sacré afin de pouvoir vous en recommander par la suite. Son but bien défini est d'encourager les artistes spécialisés ou non; mais il voudrait, pour les réalisations de ses projets, pouvoir compter sur des compétences [...]. Faites le plus possible pour correspondre à ses désirs» (T. 142). Le projet de prolongation est également évoqué dans une lettre à Maurault (voir *infra*, p. 124-125, la lettre du 24 septembre 1929).

*Septembre. 27 vendredi*

Arrivée chez mad. Baron.

*Octobre. 4 vendredi*

Reçu de M<sup>r</sup> Dubois<sup>124</sup> cent cinquante francs 150.00.

Visite chez Lulu.

**6 dimanche**

Fêté à Xivray<sup>125</sup>. Dansé avec Lucienne.

Pris du dessert (déjeuné) chez mad. Marion<sup>126</sup>.

**7 lundi**

Voyage à Commercy<sup>127</sup> et à Pagny<sup>128</sup> en camion avec Andréoli<sup>129</sup>.

124. Borduas a conservé une lettre qui provenait du collègue Bellevue de Dinant, du côté belge de la Meuse, le 10 septembre 1929, et qui lui était adressée au Café du Centre, à Rambucourt: «Je vous remercie d'être tout de juste parti à R[ambucourt]. De cette façon M<sup>e</sup> Feschet qui m'a écrit au sujet de Chaillon pourra être rassuré. Dites-lui de ma part qu'avec votre présence je considère les choses au point, et que pour les vitraux ils sont activement poussés à Paris. Je viens malheureusement de soigner une foulure qui m'a retardé de quelques jours. Aujourd'hui le médecin en passant m'a donné bon espoir. J'espère partir dans le cours de la semaine prochaine. // Écrivez-moi si c'est nécessaire. Merci et bien vôtre // P. Dubois» (T. 43). Sur les vitraux, voir *infra*, p. 124-125, la lettre du 24 septembre 1929.

125. Xivray, commune de la Meuse, voisine de celle de Marvoisin. Borduas doit y faire la décoration de l'église sous la responsabilité lointaine du compagnon Dubois et de l'architecte Royer. Voir *infra*, p. 119, la lettre du 17 juillet 1929 à Maurault.

126. Mère de Lucienne. Borduas écrit «désert».

127. Sous-préfecture de la Meuse et chef-lieu d'arrondissement, entre Bar-le-Duc et Nancy.

128. Pagny-sur-Meuse, une commune voisine Il y a aussi, tout près, Pagny-la-Blanche-Côte.

129. De la firme Feschet-Andréoli, entreprise en travaux publics et bâtiments, de Rambucourt (T. 43). Il a déjà été question de M<sup>e</sup> Feschet (*supra*, n. 124); plus loin (p. 91, au 26 novembre), Borduas mentionne M<sup>e</sup> Andréoli, celui qui était chargé de verser les montants d'argent nécessaires aux frais de la décoration, les 23 octobre, 19 novembre et 21 décembre. Le titre de maître est à prendre au sens corporatif propre au métier de la construction.

8 mardi

[43 St-Michel

Pour électricité *Xivray* 2 jours d'avance Tannier]<sup>130</sup>

Téléphoné à 43, St-Michel.

Électricien Tannier, de venir jeudi 10 octobre.

Essai de fresque (anges du chœur).

Échantillonnage des contenus pour murs et plafond.

9 mercredi

Sartorio a gâché<sup>131</sup> du mortier pour la fresque.

(Recette: 2 fois plus de sable que de chaux, sable et chaux très bien tamisés, préparer de 12 à 18 heures d'avance.)

(Temps chaud.)

Terminé dessin des anges du chœur avec une étude de mains d'après Lucienne.

Ce soir, visite chez Lulu.

---

130. La mention entre crochets avait été griffonnée sur la page du 23 mars, qui n'avait pas été utilisée. Borduas ne s'est rendu à Xivray qu'en septembre; voir *Écrits I*, p. 26.

131. Le terme «gâcher» est pris dans son sens premier, qui consiste à délayer le mortier avec de l'eau. Sartorio est un des ouvriers qui ont été employés pour la partie artisanale du travail de fresque; on sait par sa lettre du 17 juillet à Maurault que Borduas est en charge des maçons et peintres dont le travail est nécessaire à la décoration de l'église de Xivray.

*10 jeudi*

Pris mon déjeuner, pour la première fois, à Xivray.

J'y dînerai ainsi tous les jours ex[cepté] le dimanche.

*11 vendredi*

Mes anges du chœur ne sont pas à mon goût!

*12 samedi*

Partie de « piquet » chez Mons. Presson avec Andréoli, y avons bu du très bon champagne.

*13 dimanche*

Fait une étude de paysage à Bouzonville<sup>132</sup>, 2 églises, monument historique.

Dîné deux fois! une au café comme d'habitude et l'autre chez Mad. Marion avec son frère, sa femme, sa fille et Lulu.

*14 lundi*

Continue ma fresque du chœur (les anges).

---

132. Chef-lieu de canton de la Moselle, dans l'arrondissement de Boulay-Moselle; église du XI<sup>e</sup> siècle, pont construit par Sébastien le Prestre de Vauban.

15 mardi

Fait une grosse journée, ayant exécuté deux motifs.

Reçu une carte de Jacqueline.

Passé la soirée chez Mad. Marion, étaient présents M. et Mad. Monseau<sup>133</sup>, avons bu beaucoup de *champagne* et mangé une quantité *considérable* de gâteaux.

Couché à une heure et demie.

16 mercredi

Pas de fresque aujourd'hui. Préparé couleurs pour le plafond (couleurs à la détrempe) quatre tons en tout, vert, bleu violacé, jaune et bleu plus foncé.

Sartorio a commencé la peinture à une heure, travaillé jusqu'à cinq.

Peinture [:] couvert plus de dix mètres carrés.

Cinq litres ont couvert huit mètres carrés.

17 jeudi

Continue à préparer couleur pour le plafond.

Reçu lettre de Paulette<sup>134</sup>.

---

133. Pourrait se lire «Mousseau», qui tiendrait alors pour «Mousseau».

134. Probablement Paulette Devillière, dont il reçut de Chalon-sur-Saône une carte d'invitation (conservée en T. 43).

*18 vendredi*

À partir de 10 heures, j'ai mis un deuxième homme au plafond.

Fait deux anges aujourd'hui<sup>135</sup>.

Passé la soirée chez Mad. Marion.

*19 samedi*

Deux panneaux du plafond sont terminés (à cinq heures).

Eu quelques difficultés avec mon mortier.

Il a plu toute la journée.

*20 dimanche*

Payé à Pierre pour transport de couleurs 3.50 francs.

Parti pour Nancy<sup>136</sup> en «vélo» à 3.15 heures, arrivé en train par Pont-à-Mousson<sup>137</sup> à 6 heures, dîné à la Brasserie Lorraine.

Passé la soirée à la Grande Taverne, j'ai rencontré M. et M<sup>me</sup> Roussel<sup>138</sup>.

---

135. On peut voir une photo de trois de ces anges dans Guy Robert, *op. cit.*, p. 136, et une de l'ensemble du chœur dans F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 62, n° 10. À rapprocher de motifs analogues auxquels Borduas collaborera, du 30 septembre au 22 décembre 1930, dans l'église des Saints-Anges de Lachine, dont le contrat de décoration sera dirigé par Ozias Leduc (voir F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas*, 1988, p. 31).

136. Chef-lieu de département et préfecture de Meurthe-et-Moselle. Voir la description de Borduas, *infra*, p. 115, la lettre du 9 mai 1929 à Maurault.

137. Chef-lieu de canton de Meurthe-et-Moselle, dans l'arrondissement de Nancy. Églises des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles.

138. Allusion probable à l'un des Roussel dont il sera question le mois suivant: le 10 (P. Roussel, de Saint-Julien) et le 17 (E. Roussel, de Savoie).

*21 lundi*

Revenu de Nancy à onze heures ce matin.

Reçu deux lettres, une contenant mon chèque de maman, l'autre de Henriette<sup>139</sup>.

À Xivray préparé de la couleur pour le plafond qui s'achève.

*22 mardi*

Le plafond est fini, commencé échafaudage pour le plafond de la tribune.

Fait deux anges à la fresque.

*23 mercredi*

Pris les mesures des fenêtres.

C'est long.

Reçu une lettre de mons. Dubois.

Reçu de M. Andréoli 50 francs, acompte<sup>140</sup>.

*24 jeudi*

Payé à Pierre pour transport de couleurs, 5 kg jaune, 2.25 —

---

139. Henriette Cheval (voir *supra*, p. 55, n. 46).

140. Le 50 est difficilement lisible ici, mais il est repris clairement dans l'état de compte du 27 novembre.

Visite de l'architecte Royer<sup>141</sup>. Est content du travail fait.

Envoyé les mesures à Rinuy<sup>142</sup>.

*25 vendredi*

Préparé couleur pour le mur (vert). Commandé à Pierre dix kg de vert.

Écrit à M. Dubois (Belgique)<sup>143</sup>.

Joué au « piquet » avec Andréoli, fait 14 F. d'un coup.

Pris le thé chez M. M<sup>me</sup> Marion.

Lulu est malade.

*26 samedi*

Fini les anges du chœur.

Trois maçons, peintres, travaillent aux enduits fins de la tribune.

Passé la soirée chez M. Pressoy avec Andréoli, joué au « piquet ».

---

141. Henri Royer, ayant des bureaux à Paris et à Reims; aucune mention dans les répertoires consultés. À Xivray, il a dessiné les plans de l'église et jeté les grandes lignes de la décoration confiée à Borduas; voir carte de Royer conservée en T. 43 et, *infra*, p. 119, la lettre du 17 juillet 1929 à Maurault.

142. Lettre non retrouvée. Il s'agit manifestement d'une commande de vitraux, mentionnée dans une lettre de Dubois (voir *supra*, p. 81, n. 124).

143. Lettre non retrouvée.

27 dimanche

Reçu chez (Mad. Marion) une belle lettre de Marthe.

Parti en auto avec Lulu et M<sup>me</sup> pour Commercy, où nous sommes allés au ciné, voir *On demande une danseuse*<sup>144</sup>.

Revenu par l'autobus à 8 heures du soir.

Payé transport autobus pour couleurs, 3 francs.

28 lundi

Fait le triangle au-dessus de l'autel. Reçu une lettre de Mignonne<sup>145</sup>, la première.

29 mardi

Écrit à M. Leduc et à Mignonne<sup>146</sup>.

Reçu deux lettres, une de M. Maurault<sup>147</sup>, une d'Angela.

Touché mon mandat de poste à Apremont<sup>148</sup>, 1237.50 francs.  
En retard d'un mois.

Payé à M. Baron 60 francs.

144. Ce titre n'a été retrouvé dans aucun des répertoires consultés. Il peut s'agir de la version française d'un des dix films en anglais sur le sujet, les plus récents étant *Dance Madness* de R. Z. Leonard et *The Dance of Paris* de A. Santell en 1926, *Dance Magic* de V. Haleprin en 1927, *Dance Hall* de M. Brown et *The Dance of Life* de John Cromwell et Edward Sutherland, en 1929.

145. Surnom d'une des sœurs de Borduas, Laurette, sixième enfant de la famille.

146. Lettres non retrouvées.

147. Voir *infra*, p. 126, la lettre du 17 janvier 1930 à Maurault.

148. Commune voisine de Rambucourt. Une lettre de Dubois à Borduas, datée du 10 septembre 1929, est adressée à «Rambucourt, par Apremont-la-Forêt» (voir *supra*, p. 81, n. 124).

Payé à M. François jusqu'au 5 octobre 545 francs<sup>149</sup>.

*30 mercredi*

Travaillé presque toute la journée à Xivray.

Commencé une étude, portrait<sup>150</sup> au fusain de Lulu.

Abonné mad. Marion à l'*Est Républicain* pour six mois.

*31 jeudi*

Préparé couleur pour le mur, beaucoup de difficulté due à une erreur des Saint-Michel.

Payé M. Larcher<sup>151</sup>, 135 francs.

Travaillé à l'église jusqu'à huit heures.

*Novembre. 10 dimanche*<sup>152</sup>

Passé la matinée à Commercy avec Lulu, Marie-Thérèse et René à la Renaissance.

Avons bu trop de champagne et beaucoup dansé.

Pris le dîner chez M<sup>r</sup> P. Roussel<sup>153</sup> à Saint-Julien.

---

149. M. Baron est manifestement l'un des maçons et peintres. Quant à la somme versée à M. François, elle pourrait correspondre à une partie du loyer.

150. En surcharge: «étude».

151. Larcher et les Saint-Michel nommés auparavant sont aussi des ouvriers.

152. Les pages du 1<sup>er</sup> au 9 novembre n'ont pas été utilisées, sauf celles des 3 et 4 contenant des calculs qui semblent se rapporter au 3 janvier 1930; voir *infra*, p. 93, à cette date.

153. Voir *supra*, p. 85, au 20 octobre.

Revenu à Rambucourt dans la nuit de <illisible>.

*17 dimanche*

Rambucourt.

C'est la fête ici.

Passé une belle journée en charmante compagnie. Dîné chez M<sup>me</sup> Marion avec sa famille. M. E. Roussel s'est longuement entretenu avec moi, me parlant de sa carrière de marbre en Savoie.

Retourné au Bal vers onze heures, revenu à la maison à quatre heures du matin.

*18 lundi*

Pas de travail aujourd'hui. Passé la plus grande partie de la journée chez Lulu.

*19 mardi*

Reçu de M. Andréoli un acompte de 500 francs.

*20 mercredi*

Payé à M<sup>me</sup> François pension jusqu'à ce jour inclusivement, 679 francs.

*21 jeudi*

Payé à Pierre pour papier à calquer 27 francs.

*23 samedi*

Reçu de M. Andréoli, 500 francs.

*24 dimanche*

Payé à Pierre transport de vélos pour M. Dubois 9.20 plus un franc de pourboire 10.20.

*25 lundi*

Rien de bon.

*26 mardi*

Travaille au dessin pour la fresque du chœur de l'église de Xivray et au portrait de Maître<sup>154</sup> Andréoli. Peut-être viendra-t-il s'établir au Canada.

*27 mercredi*

Payé à M<sup>me</sup> Baron loyer de ma chambre jusqu'à ce jour avec une augmentation 75.00 Francs.

Visite de M.M. Dubois et Royer.

[XIVRAY 27 nov.

État de mon compte avec M. Dubois

M. Dubois 150.

4 octobre

de M. Andréoli 50.

---

154. Au sens corporatif du terme (voir *supra*, p. 81, n. 129).

19 nov.	500.
23 nov.	500.
Total	1200.
Reçu	1200.

Payé à Pierre pour transport de marchandises 45.95.]<sup>155</sup>

*Décembre. 3 mardi*

Payé à M<sup>me</sup> Larcher<sup>156</sup> 220 francs.

Pension jusqu'à ce jour.

*21 samedi*

Reçu de M. Andréoli 1000.00 francs<sup>157</sup>.

*23 lundi*

Payé à M <sup>me</sup> François	506.
" " Larcher	175.
" " Baron	75.
" " Barrault	25.

*24 mardi*

Parti de Rambucourt ce matin à six heures.

---

155. Cet état de compte daté du 27 novembre figure dans les pages de notes à la fin du journal.

156. Ou, dans ce cas-ci et en celui du 23, Arché.

157. Inscrit le 23, biffé et reporté au 21.

Arrivée à Paris à 12 heures.

Entendu la messe de minuit à Saint-Augustin après avoir dîné et soupé avec Raymond Parent chez M<sup>lle</sup> J. Moulin<sup>158</sup> 30, rue d'Astorg.

31 mardi

Écrit à Maman, Gaby, Lulu<sup>159</sup>.

Janvier. 3

Calcul de la soumission pour l'église de Rougemont<sup>160</sup>.

Peinture Wolpamur<sup>161</sup>

3500 v.c. à 10.00 les 334 v.c.	107.00
--------------------------------	--------

Posage (2 couches à 03 m.m. couche la v.c.)	210.00
--	--------

Or (15 paquets à 8.00)	120.
------------------------	------

Posage	120.
--------	------

Mordant	1.50
---------	------

Pinceaux	10.00
----------	-------

Décor	150.00
-------	--------

Total	768.50
-------	--------

Soumission	1250.
------------	-------

	768.50
--	--------

Balance	481.50
---------	--------

---

158. Juliette Moulin, dont Borduas a conservé une carte d'invitation (T. 43).

159. Lettres non retrouvées.

160. L'abréviation «v.c.» renvoie à l'unité de mesure «verge carrée», légèrement plus petite qu'un mètre carré. Borduas signe un contrat pour un chemin de croix peint à l'église Saint-Michel de Rougemont. Voir *infra*, p. 137, la lettre du 6 octobre 1931.

161. Graphie incertaine.

[Cent 100 lbs couvrent 3200 pieds carrés.

Deux (Crown Paint) Saint-Jacques.]<sup>162</sup>

3 vendredi

Étude de Picasso<sup>163</sup> à travers les galeries.

Parcours 1<sup>re</sup> galerie.

Pierre<sup>164</sup>, 2, rue des Beaux-Arts. Métro Odéon.

162. Les notes entre crochets sont des calculs faits à la mine sur les pages non utilisées des 3 et 4 novembre 1929. Les allusions à la marque de peinture Crown et à ce qui semble bien un dépositaire de la rue Saint-Jacques à Montréal nous amènent à placer ces notes ici, à tort ou à raison, avec le calcul préparatoire à la soumission pour l'église de Rougemont.

163. Ces quelques notes sur deux journées du temps des fêtes passées à étudier Renoir, Monet, Matisse, Picasso indiquent que Borduas connaissait notamment Picasso et avait réfléchi sur son œuvre bien avant d'en entendre parler par Alfred Pellan ou par Henri Laugier.

164. Il s'agit de la galerie de Pierre Loeb (Paris, 24 septembre 1897 — Paris, 4 mai 1964), située d'abord rue Bonaparte, puis, à partir de 1926, au 2, rue des Beaux-Arts, à l'angle de la rue de Seine jusqu'à sa fermeture définitive, en novembre 1963. «Ce fonceur n'en était pas moins un modeste qui avait, en toute simplicité, baptisé sa galerie de son seul prénom : La galerie Pierre. Dès 1924, comme coup d'envoi, il exposait Pascin; en 1925, il présentait Miró et, la même année, «La peinture surréaliste» avec la participation de Man Ray, Picasso, Arp, Klee, Masson, de Chirico, Miró, Max Ernst et Roy; en 1930, les sculptures de Matisse; en 1931, Giacometti; en 1933, Calder, Pevsner et Héliou; en 1934, Balthus, Victor Brauner et Magnelli; en 1937, Gonzalez; en 1938, Henri Michaux; en 1939, Laurens et Lam... Ces quelques dates et noms, échantillons étourdissants cités en vrac — parmi tant d'autres et non des moindres — qu'il a exposés avant la guerre, période déjà entrée dans l'histoire, de ce fait même oblitérent de leur aura l'après-guerre bien que le génie de Pierre Loeb ne se soit pas affaibli. L'avenir estimera sans doute même celui qui continuait à découvrir des Riopelle, des Dodeigne, des Vieira da Silva... et toute une pléiade d'artistes plus jeunes» (B. Contensou et J. Coquelet, *L'Aventure de Pierre Loeb*, Bruxelles, Musée d'Ixelles, 1979, p. 5). C'est la première galerie mentionnée par Borduas. Par ailleurs, une note dans la correspondance des frères Guy et Jacques Viau nous apprend que plus tard la femme de Pierre Loeb, lors d'un séjour à Montréal, cherchera à rencontrer Borduas à son atelier de Saint-Hilaire. C'est chez Florence Loeb, fille de Pierre, que Claudette Hould, muséologue, a retrouvé *Abstraction verte*, une toile de 1941 qu'on a longtemps cru perdue et qui fut rachetée par le Musée des beaux-arts de Montréal en mars 1980; Florence Loeb la tenait du médecin de Borduas à Paris. Voir *infra*, p. 571, la lettre du 8 février 1954, et, p. 718, celle du 14 février 1955 à Marcelle Ferron; voir également F.-M. Gagnon, «Une rentrée au pays. *L'Abstraction verte* de Borduas», *Vie des arts*, vol. 25, n° 101, hiver 1980-1981, p. 20-21.

2<sup>ème</sup> *Vignon*, 17, rue Vignon

(Trajet Odéon-Châtelet, corr[espondance Porte] Maillot jusqu'à Concorde; corr[espondance] P[orte] de St-Ouen jusqu'à Madeleine.)

3<sup>ème</sup> *Yvan Got*, 22 rue de Penthièvre

(Trajet à pied jusqu'à Station Miromesnil.)

4<sup>ème</sup> *Paul Guillaume*, 59 rue La Boétie

(À pied jusqu'à Saint-Philippe du Roule.)

5<sup>ème</sup> *Aux trois Magots*, 60 av. de la Bourdonnais

(Trajet à p[ied] jus[qu'à] R.P.D.C.E. Métro P[orte] de Vincennes, jus[qu'à] *Concorde*; corr[espondance] *Auteuil* jus[qu'à] *École Militaire*.)

Revenir Métro Auteuil jus[qu'à] *Grenelle*

corr[espondance] Place d']Italie jusqu'à Denf[ert] Ro[chereau].

4 [samedi] *Matisse Renoir*

G[alerie] *André*, 3 rue des Saints-Pères.

*Renoir Monet*

G[alerie] Marcel Bernheim (2 bis, rue Caumartin).

4/1/30<sup>165</sup>

---

165. Borduas n'a quitté la France que le 19 juin 1930, mais le 4 janvier 1930 est la dernière entrée du journal. Nous savons par une lettre à Maurault datée de Paris, le 17 janvier 1930, qu'il est rentré de Xivray depuis un mois, qu'il s'est réinscrit aux Ateliers d'art sacré, poursuivant son stage auprès d'Hébert-Stevens et Rinuy depuis la mi-décembre et reprenant les cours de Denis et Desvallières à la fin de janvier. Nous savons aussi par des cartes de Lucienne Marion, datées des 11 et 16 mars 1930, qu'il séjourne alors à Rambucourt (corriger *Écrits I*, p. 410, n. 42: remplacer «résidait toujours» par «fit un nouveau séjour»). Une lettre de sa mère, datée du 8 avril 1930, fait état d'une visite effectuée à Domrémy; une autre de Pierre Dubois, datée du 11 mai, d'un séjour en Alsace.

*Renoir Matisse P[uvis] de Chavannes*

G[alerie] Bourgeat (19, rue La Boétie).

*Renoir Picasso*

G[alerie] Corda (61, av. Kléber)

*Renoir Denis*

G[alerie] Druet (20, rue Royale)

*Renoir Brianchon*

G[alerie] d'art du Montparnasse (132, bd du Montparnasse)

*Renoir*

G[alerie] Van Leer (41, rue de Seine)

*Renoir*

(13, rue de Seine)

*Matisse*

Nouvel Essor (40, rue des Saints-Pères)<sup>166</sup>

NOTES<sup>167</sup>

Bible de Fillion en huit volumes<sup>168</sup>.

166. Borduas a également visité, le 7 janvier 1930, comme on peut le voir par deux catalogues qu'il a conservés et où il a indiqué la date de sa visite, l'exposition De Kerstrat, qui eut lieu du 3 au 15 janvier à la galerie Carmine, rue de Seine, et une exposition de peintres russes qui se tint du 3 au 16 janvier à la galerie Zak, boulevard Saint-Germain (T. 48).

167. Borduas a inséré ici des notes complémentaires que nous avons reportées aux dates qui leur correspondent.

168. *La Sainte Bible*, texte latin et traduction française, commentée d'après la Vulgate et les textes originaux, par L.-Cl. Fillion, Paris, Letouzey et Ané, 1923, 8 vol. On aura recommandé à Borduas cette édition pour qu'il soit au fait des interprétations les plus récentes dans l'élaboration de ses projets d'art sacré.



## SAINT-HILAIRE

Il me fait grand plaisir de vous dédier ce modeste croquis, chère Demoiselle. - Puisse-t-il, aider votre mémoire à penser quelquefois à ce "petit monde" où vous avez laissé une si bonne et si durable impression....

Paul Emile

---

Croquis de l'église de Saint-Hilaire, avec une dédicace à M<sup>lle</sup> Destroismaisons, 18 octobre 1930 (voir *supra*, p. 136).

# Correspondance

*Page laissée blanche*

1923-1940

*Page laissée blanche*

## À Ozias Leduc<sup>1</sup>

St-Hilaire, 7 mai 1923

Cher Maître<sup>2</sup>,

J'ai reçu avec le plus grand plaisir vos généreuses félicitations<sup>3</sup>, et je viens vous en remercier très humblement.

J'ai retardé jusqu'à présent, pour vous donner de mes nouvelles, parce que, de jour en jour, j'espérais recevoir la médaille<sup>4</sup> en question, mais mon attente fut vaine. Je vais écrire à Madame Sagala<sup>5</sup>, dès aujourd'hui, pour lui demander la raison de ce retard.

Ici tout est bien tranquille, et je vous attends<sup>6</sup> avec une grande impatience.

Veillez agréer les saluts de votre très humble serviteur,

Paul-Émile

---

1. Autographe, BNQ, fonds Ozias Leduc, MS-327/6/8.

2. Sur Ozias Leduc, voir *Écrits I*, p. 57, n. 16.

3. Cette lettre de Leduc n'a pas été retrouvée.

4. Borduas avait remporté la médaille du premier prix en dessin pour 1922-1923 aux cours de l'École des arts et métiers de Sherbrooke, dirigée par madame Sagala (voir *Écrits I*, p. 60-61, n. 26).

5. Marie Sagala, directrice depuis 1908 d'une école privée qu'elle a fondée rue Gillespie, à Sherbrooke. En 1923, lors du stage qu'y fait Borduas, l'école compte une quarantaine d'élèves. Acheminée par Marie Sagala à Montréal, qui désire qu'on y grave le nom du récipiendaire, la médaille tarde à parvenir à Borduas. La lettre à madame Sagala n'a pas été retrouvée.

6. Borduas est engagé par Leduc à la décoration de la chapelle de l'évêché de Sherbrooke (19 juin 1922 - 31 mars 1923), dont la première phase se termine en mai. Les travaux dans leur ensemble prendront fin en août 1932. Voir L. Lacroix, *Dessins inédits d'Ozias Leduc*, Montréal, Les galeries d'art Sir George Williams de l'Université Concordia, 1978, p. 68.

À Ozias Leduc<sup>7</sup>Farnham, 1<sup>er</sup> septembre 1926

Bien cher Maître,

Quelques mots pour vous mettre au courant de ce qui se passe ici<sup>8</sup>. Tout va bien; j'aurai terminé samedi midi, je crois, le travail que vous m'avez laissé à faire.

Monsieur le Curé<sup>9</sup> est venu me voir à l'église; il ne m'a rien dit concernant le travail à venir, qu'il pouvait vous donner. Il paraissait content des stations nettoyées.

Donc, j'attendrai ici vos instructions.

Je vous prie de présenter mes amitiés à Madame Leduc<sup>10</sup>.

Votre humble serviteur,

Paul-Émile B.

---

7. Autographe, BNQ, fonds Ozias Leduc, MS-327/6/11. Adresse: «Monsieur Ozias Leduc // Saint-Hilaire». Adresse de retour: «Farnham, 15 rue Principale, boîte 248».

8. Borduas terminait alors des retouches au chemin de croix de l'église Saint-Romuald de Farnham, auquel il a travaillé du 26 juin au 1<sup>er</sup> septembre.

9. Arsène Nadeau (Saint-Aimé-sur-Yamaska, 15 août 1884 — ?). Curé de Rougemont de 1924 à 1934; en 1931, il relève l'église de ses cendres, la rebâtit à l'épreuve du feu; il complète le cimetière en y faisant ajouter un chemin de croix et un charnier. Voir *Dictionnaire biographique du clergé canadien*, vol. 6, 1934, p. 446.

10. Marie-Louise Lebrun, épousée en 1906. Cousine de Leduc, elle avait d'abord été l'épouse de Luigi Cappello, l'un des maîtres de Leduc. Voir *Écrits I*, p. 484-485.

### À Jeanne Brisebois<sup>11</sup>

Saint-Hilaire, «Mercredi des<sup>12</sup> Cendres» [1927]

Bien chère Jeanne,

Voici le carême qui commence, et moi, mauvais chrétien, j'en profite pour venir t'apprendre une nouvelle, très heureuse à mon sens. C'est que samedi soir prochain, j'arriverai à Grenville, chez vous (pour quelques jours) *afin*<sup>13</sup> *d'être l'instrument de votre sanctification*<sup>14</sup>; aussi, il serait prudent de vous conformer à mon avertissement charitable de passer saintement ces quelques jours d'attente qu'il nous reste<sup>15</sup>, pour que Dieu daigne<sup>16</sup> vous donner la grâce d'état nécessaire, lors de mon arrivée!!!...

Ici tout va bien, maman doit répondre, sous peu, à ton aimable lettre.

J'aime à croire que Wilfrid et Jeanne seront en parfaite santé et... que les poules feront leur devoir.

Ton frère affectionné et un peu fou,

Paul Émile

### À John Maurice Manning<sup>17</sup>

Saint-Hilaire, 29 septembre 1928

Monsieur<sup>18</sup>,

Je suis professeur de dessin aux écoles Montcalm et

11. Autographe, fonds privé. La lettre accompagne un dessin à la mine de Borduas, où l'on reconnaît l'église anglicane et la chapelle presbytérienne (démolie en 1976) de Grenville.

12. Manuscrit: «de Cendres».

13. Manuscrit: «à fin d'être».

14. Souligné par Borduas.

15. Manuscrit: «d'attentes qu'ils nous restent».

16. Manuscrit: «d'aigine».

17. Autographe, CECM, dossier Paul-Émile Borduas.

18. Sur John Maurice Manning, voir *Écrits I*, p. 399-409.

Champlain<sup>19</sup>. Ces deux écoles n'ont besoin que de la moitié de mon temps.

Je prends donc la liberté de venir vous offrir mes services, pour la seconde partie de mon temps restée libre.

Osant espérer que, peut-être, vous pourrez me satisfaire, je vous prie, cher Monsieur, d'agréer mon entier dévouement.

P.-É. Borduas

### À John Maurice Manning<sup>20</sup>

Saint-Hilaire, 10 octobre 1928

Monsieur le Directeur,

Je vous prie de bien vouloir accepter ma démission complète, à partir d'aujourd'hui, ce dix octobre mil neuf cent vingt-huit, comme professeur de dessin aux écoles Montcalm et Champlain<sup>21</sup>.

Veillez agréer, cher Monsieur, mes salutations empressées.

Votre tout dévoué,

P. É. Borduas

---

19. Borduas n'enseigne qu'à mi-temps aux écoles primaires Montcalm et Champlain qui relèvent, comme Le Plateau, de la nouvelle Commission des écoles catholiques de Montréal, dont Charles Maillard, à titre de directeur de l'École des beaux-arts de Montréal, était devenu automatiquement commissaire. Une loi de 1928 avait mis en place une commission scolaire unique, ce qui entraîna de multiples mutations. Borduas, qui avait obtenu le poste au Plateau le 1<sup>er</sup> octobre 1927 (archives de la CECM), par l'entremise du directeur du district-centre, Adélarde-Charles Miller, un ami de son père, ignorait que Maillard destinait ce poste à Léopold Dufresne, président de l'Association des professeurs de dessin, qui s'était classé avant lui à la promotion de l'École des beaux-arts (*Écrits I*, p. 407).

20. Autographe, CECM, dossier Paul-Émile Borduas. Adresse: «Monsieur Manning, École du Plateau, Montréal».

21. Borduas venait d'apprendre que Charles Maillard avait manœuvré pour que Dufresne ait le poste. Ce dernier n'occupera le poste que du 21 octobre 1928 à décembre 1929 (CECM). Voir *Écrits I*, p. 407, n. 31.

**À John Maurice Manning<sup>22</sup>**

Saint-Hilaire, 24 octobre 1928

Cher Monsieur,

En réponse de votre lettre du 23 courant, je ne crois pas devoir donner à la Commission pédagogique la raison de ma démission<sup>23</sup>; ne sachant, au juste, qui a eu tort envers moi, ladite Commission elle-même, ou l'un de ses représentants<sup>24</sup>.

Je vous prie, cher Monsieur, de me croire

Votre tout dévoué,

P.-É. Borduas

**À Jeanne et Wilfrid Brisebois<sup>25</sup>**

[Paris, 12 déc. 1928]

Bien chère Jeanne<sup>26</sup> et Wilfrid,

Me permettez-vous, comme à tout le monde de vous offrir mes souhaits?

C'est que les miens sont bien plus beaux et bien meilleurs va, et je les offre non pas pour cette année seulement mais pour

---

22. Autographe, CECM, dossier Paul-Émile Borduas. Adresse: «Monsieur Manning, École du Plateau, Montréal».

23. Voir *Écrits I*, p. 407, n. 31.

24. Allusion à Charles Maillard, qui devait s'en défendre dans une lettre à Borduas le 20 décembre 1928. Borduas s'est embarqué le 1<sup>er</sup> novembre pour Paris, où il reçut la lettre le 5 janvier suivant. Voir *supra*, p. 45.

25. Autographe (au verso d'une carte postale: *la Baigneuse* de Jean Auguste Ingres, Musée du Louvre), fonds privé. Adresse de retour: «Maison canadienne, 19 boulevard Jourdan, Paris (XIV<sup>e</sup>)». Aucun cachet postal.

26. Sur Jeanne Borduas Brisebois; voir *supra*, p. 68, n. 91.

une longue suite d'années de plus en plus heureuses, pour aboutir ensuite à une éternité bienheureuse.

Je penserai souvent à vous durant ces beaux jours que vous allez<sup>27</sup> vivre, moi je suis bien et travaille assez. Je vous embrasse tous deux.

Paul-Émile

À Olivier Maurault<sup>28</sup>

Paris, 31 décembre 1928

Bien cher ami et protecteur<sup>29</sup>,

Je m'excuse d'être si en retard pour vous remercier de vos bontés et souhaits<sup>30</sup>. Je croyais avoir plus de précisions à vous donner.

J'entrerai sous peu, je crois, à l'atelier d'Hébert-Stevens verrier<sup>31</sup>. Avec la recommandation de M<sup>r</sup> Denis, j'ai visité son atelier<sup>32</sup>. J'y ai vu de très belles choses, malheureusement

27. Manuscrit : « allez ».

28. Autographe, SSSM, section 52, dossier 762.

29. Sur Olivier Maurault, voir *supra*, p. 42, n. 5.

30. Allusion à une lettre du 1<sup>er</sup> décembre 1928: «Je suis heureux de vous savoir avec votre ami Gilles Beaugrand, à la Maison canadienne. Si vous parvenez à y vivre, en mangeant trois fois par jour, pour mille francs, restez-y. Il se peut que la Maison soit trop éloignée des Ateliers: à vous de juger. Je vous envoie plus de mille francs, à cause des fêtes. // Je vous envie d'être à Paris, en temps de Noël. Quelle belle musique j'ai entendue à cette occasion, dans les diverses églises de la grande capitale! S.-Sulpice, S.-Eustache, Ste-Clotilde, S. François-Xavier se partageaient mes deux oreilles, et il m'en aurait fallu une autre paire. // Ce que vous me dites de mes ornements ne me surprend pas. J'ai déjà deux chasubles, ici, brodées par M<sup>lle</sup> Thiébaud: l'ensemble est ravissant. Les figures sont comme schématisées. Je ne m'en inquiète pas. // Bonne, sainte et heureuse année» (T. 149). Cette lettre est accompagnée d'une carte de vœux « [...] à vous-même et à mes autres amis de la Maison canadienne » (*ibid.*).

31. Sur la filière « maître/compagnon/apprenti » et sur le maître verrier Jean Hébert-Stevens, voir *supra*, p. 44, n. 12 et 13.

32. On comprend par cette lettre que le travail à l'atelier parisien d'Hébert-Stevens fait partie de la formation d'apprenti des Ateliers d'art sacré, dont l'inscription se fait à l'école des maîtres Maurice Denis et Georges Desvallières, à Saint-Germain-en-Laye. Sur Denis et Desvallières, voir *supra*, p. 46, n. 19, et p. 53, n. 42.

Stevens n'y était pas. J'y retournerai jeudi prochain et je serai fixé.

Dans le moment je suis libre les avant-midi. C'est donc ce temps que je consacrerai au vitrail.

Je crois devoir vous donner quelques détails concernant les Ateliers d'art sacré. Excepté l'atelier de broderie c'est une véritable école où nous faisons d'abord des études d'après nature, modèle vivant et nature morte, ensuite des compositions religieuses sur un sujet donné. Nous travaillons seuls tous les après-midi sauf les vendredis et samedis jours de corrections, corrections de Desvallières le vendredi et Denis le samedi<sup>33</sup>.

J'ai fait la connaissance d'un compagnon homme, le seul que je connaisse<sup>34</sup>, il a environ trente-cinq à quarante ans. J'irai si rien ne change travailler avec lui à des décorations en Alsace, l'été prochain<sup>35</sup>.

À la Maison canadienne la vie est agréable, nous y rencontrons de célèbres et charmantes personnes. C'est ainsi que j'ai eu le plaisir de connaître le père Dieux<sup>36</sup> qui prêchera le carême à votre chère église. C'est une des plus aimables personnes<sup>37</sup> que je connaisse. Je dis connaître, c'est peut-être trop dire, il ne sait même pas mon nom, mais je l'ai entendu toute une soirée qui m'a semblé bien courte.

Je continue toujours d'employer mes moments libres, et je les fais naître quand je n'en ai pas suffisamment, à visiter et moi

33. Sur ces corrections, voir *supra*, p. 64, n. 78.

34. Soit qu'il y ait des étudiantes que d'étudiants aux Ateliers ou que le titre de compagnon ne soit pas accordé souvent. Borduas espérera obtenir ce titre; voir *infra*, p. 126, la lettre du 17 janvier 1930 à Maurault. Le compagnon en question est Pierre-Claude Dubois; voir *supra*, p. 48, n. 26.

35. En Lorraine, à vrai dire. D'après une lettre du 7 avril 1929 à Maurault, Denis et Desvallières devront aller évaluer sur place le travail du compagnon Dubois: le stage fait partie de la formation du compagnon qui aspire au titre de maître, tout comme de l'apprenti qui aspire à celui de compagnon.

36. Le père André-Marie Dieux, oratorien, a effectivement prêché le carême à Notre-Dame.

37. Manuscrit: «aimable personne».

aussi je désirerais avoir plus d'yeux et d'oreilles afin de voir plus et plus entendre. Enfin, je suis très heureux<sup>38</sup> de mon sort. J'en rends grâce à Dieu, à vous et à tous mes généreux protecteurs.

Je vous prie de me croire votre très humble et reconnaissant ami.

Paul Émile

### À Olivier Maurault<sup>39</sup>

Paris, 5 février 1929

Bien cher Monsieur,

Merci pour vos deux envois, j'ai reçu le dernier ce soir<sup>40</sup>.

Monsieur Beaugrand<sup>41</sup> vous dira peut-être avant cette lettre que je suis entré à l'atelier d'Hébert-Stevens & André Rinuy<sup>42</sup>.

J'y ai commencé un petit vitrail pour moi, une *Annonciation*<sup>43</sup>. J'ai terminé la composition et découpé tous mes verres, non sans quelques petites difficultés! Demain je commencerai de le peindre.

Aux Ateliers d'art sacré tout va bien. Denis est un professeur que j'estime et admire de plus en plus; Desvallières est, peut-être, trop bon pour nous.

Quelques jours après avoir envoyé ma dernière, j'en recevais une de mons. Maillard. Il me disait que vous recevriez également une copie. Je n'ai pas répondu et je ne répondrai pas.

38. Manuscrit: «heureuse».

39. Autographe, SSSM, section 52, dossier 762.

40. Lettres contenant chacune un chèque; voir le *Journal*, aux 7 janvier et 5 février 1929, *supra*, p. 47 et 62. La dernière est une carte datée du 19 janvier: «J'ai reçu votre bonne lettre et je vous remercie de vos vœux. Vous saluerez tous les amis que j'ai à la Maison Canadienne» (T. 149).

41. Aristide Beaugrand-Champagne; voir *supra*, p. 46 et 55.

42. À la suite d'une présentation à Rinuy le 5 janvier 1929; voir *supra*, p. 45.

43. Voir *supra*, p. 56.

Monsieur le curé, je crois que vous êtes suffisamment renseigné pour réfuter cette lettre sauf en ce qui concerne le troisième paragraphe. — «Vous écrivez à la Commission Scolaire dont je suis membre une lettre d'insinuation malveillante à mon endroit<sup>44</sup>». — Mons. Maillard s'est grossièrement<sup>45</sup> mépris sur le sens de cette lettre. Elle n'avait absolument rien à voir avec lui. En réponse à Mons. Manning, me demandant les raisons de ma démission, si toutefois je croyais devoir le faire, j'ai écrit «que je ne croyais pas devoir le faire, ne sachant pas au juste qui a eu tort envers moi, ladite Commission ou l'un de ses représentants<sup>46</sup>». Ce «représentant» couvrait en quelque sorte Mons. Manning du blâme qu'on aurait pu lui adresser (si c'est comme je crois) de m'avoir engagé sans en avoir reçu l'ordre de la Commission.

Quant à<sup>47</sup> la partie pathétique, je vous remercie beaucoup de lui avoir demandé et obtenu que Mons. Denis ne soit jamais mis au courant de tout cet enfantillage sans quoi il aurait certainement eu une fort mauvaise opinion de l'École des beaux-arts de Montréal<sup>48</sup>.

---

44. Voir *supra*, p. 45, n. 14; la lettre de Charles Maillard était datée du 20 décembre 1928. Cette citation d'une lettre reçue, de même que celle qui suit, d'une lettre envoyée, nous renseignent sur le soin que mettait Borduas à conserver toute sa correspondance.

45. Manuscrit: «grosièrement».

46. Voir *supra*, p. 107, la lettre du 24 octobre 1928 à Manning; la citation est presque textuelle: «je ne crois pas devoir donner à la Commission pédagogique la raison de ma démission; ne sachant, au juste, qui a eu tort envers moi, ladite Commission elle-même, ou l'un de ses représentants.»

47. Manuscrit: «Tant qu'à».

48. Réponse de Maurault, le 23 février 1929: «L'affaire Maillard est pour moi une affaire classée depuis longtemps. N'en parlons plus. // Je suis heureux d'apprendre que vous voilà dans le vitrail. La maison Stevens a produit des choses excellentes jusqu'ici. // Quand vous recevrez cette lettre, une certaine exposition franco-américaine que l'on m'a annoncée, aura ouvert ses portes à Paris et ma commande y sera montrée aux amateurs. J'en suis heureux. // Mes amitiés à M. Beaugrand et à vous-même.» Cette réponse est suivie d'une lettre datée du 21 mars 1929 qui revient sur les deux sujets, l'affaire Maillard et une commande d'ornements brodés aux Ateliers: «Depuis votre dernière lettre, j'ai appris au cours d'une visite chez M. Leduc, que M. Maillard avait écrit à M. Denis. J'en suis fâché... On me dit que M. Denis n'en a été que plus bienveillant pour vous: je suis heureux que les choses tournent ainsi» (T. 149).

Je m'excuse de vous avoir entretenu si longtemps, et daignez me croire, cher Monsieur, votre très humble et très reconnaissant protégé,

Paul Émile Borduas

**À Olivier Maurault<sup>49</sup>**

Paris, 14 mars 1929

Cher Monsieur le Curé,

J'ai reçu votre envoi. Mille mercis.

Mons. Denis est en voyage vers la Terre-Sainte, il sera absent des «Ateliers» une couple de mois, je crois; mais les cours se poursuivent quand même.

Ici c'est le printemps. Paris est de plus en plus beau.

Cher Monsieur, j'ai un grand service à vous demander.

Pourriez-vous me trouver un moyen d'emprunter une dizaine de dollars par mois pour le temps que je resterai ici? Avec lesquels je pourrai me procurer certains vêtements dont j'ai besoin et visiter un peu les environs de Paris?

Je ne crois pas, cher Monsieur, avoir de grandes difficultés à rembourser cette somme ainsi empruntée lors de mon retour au Canada.

À la Maison canadienne je me suis fait quelques bons amis, entre autres mons. l'abbé Lussier<sup>50</sup>, qui est en Europe depuis bientôt trois ans. Il retournera au «Pays» l'été prochain.

Gilles et moi vous remercions de vos amitiés.

---

49. Autographe, SSSM, section 52, dossier 762.

50. Celui qui allait devenir le chanoine Hervé Lussier; voir *supra*, p. 53, n. 41. À ne pas confondre avec M<sup>gr</sup> Irénée Lussier, qui allait succéder à M<sup>gr</sup> Maurault comme recteur de l'Université de Montréal.

Je vous prie de me croire, cher Monsieur le Curé, votre très reconnaissant et très dévoué,

P.-É. Borduas

**À Olivier Maurault<sup>51</sup>**

Rambucourt, 7 avril 1929<sup>52</sup>

Bien cher Monsieur,

Je ne savais pas avant la réception de votre carte que mons. Maillard avait écrit à mons. Denis. J'en suis même surpris, sa lettre m'avertissait qu'il n'en ferait rien. En tout cas, si maître<sup>53</sup> Denis l'a reçue, il n'a pas moins continué d'être aussi bon pour moi.

Vous savez qu'il est en voyage<sup>54</sup>, mais ce que vous ne savez pas encore, c'est que depuis mardi dernier je suis en Lorraine avec mons. Dubois, dont je vous ai déjà parlé je crois. Je suis ici afin de collaborer avec lui à la décoration d'une église.

Une fois ce travail fini, vitraux, peintures et fresques, messieurs Denis et Desvallières viendront en faire la critique à Dubois, naturellement je ne serai pas loin à ce moment. (Dubois est un ancien élève de Denis, il a déjà fait plusieurs décorations, son âge dépasse quarante ans.)

Je n'ai pas cru devoir laisser passer l'occasion de suivre un cours aussi vivant. C'était d'ailleurs la manière que j'espérais étudier<sup>55</sup> en France avant mon départ du Canada. J'aime à croire que vous en serez heureux ainsi que mons. Leduc.

---

51. Autographe (lettre surmontée d'un B, imprimé en capitale gothique, dans la marge gauche), SSSM, section 52, dossier 762.

52. Il s'agit probablement de la lettre annoncée dans le *Journal*, le 18 mars 1929, *supra*, p. 77.

53. Sur le statut de Denis comme maître, de Dubois comme compagnon et de Borduas comme apprenti, voir *supra*, p. 44, n. 13.

54. Voir la lettre du 14 mars 1929, *supra*, p. 112.

55. Cette première réflexion sur l'enseignement des arts est significative; sur le renouveau de l'enseignement au Québec à compter de 1928, voir *Écrits I*, p. 381 et 405-406.

Vous me parlez du printemps... Après plus d'un mois de beau temps à Paris, je suis arrivé ici en plein hiver, il neige, il vente, il fait froid, nous sommes assez gênés pour notre travail, toutes ces petites misères passeront bientôt j'en suis sûr.

Je m'excuse de vous avoir entretenu si longuement, et vous remercie le plus que je puis pour votre très grande générosité pour moi.

(Étant donné que je passerai assez souvent à Paris, je ne changerai pas d'adresse.)

Votre très reconnaissant petit ami,

Paul Émile

À Olivier Maurault<sup>56</sup>

Rambucourt, 9 mai 1929

Bien cher protecteur,

J'ai reçu votre lettre (du trois avril) m'apportant votre chèque généreux, il y a un peu plus d'une semaine<sup>57</sup>. Ce retard est dû à la maladie de mons. Saillard, économe à la Maison canadienne. Il y a cinq minutes que j'ai en main votre carte du vingt et un avril<sup>58</sup>.

Cher Mons. Maurault, comment vous remercier pour tout ce que vous faites pour moi? — Me permettez-vous une question? Aviez-vous reçu ma lettre du sept avril<sup>59</sup> lorsque vous m'écriviez le vingt et un?

56. Autographe (lettre surmontée d'un **B**, imprimé en capitale gothique, dans la marge gauche), SSSM, section 52, dossier 762.

57. «En attendant que je puisse dénicher l'homme rare qui vous prêterait \$10.00 par mois, acceptez ce petit supplément, que vous dépenserez avec économie. // Mes vœux» (3 avril 1929, T. 149).

58. Billet de Maurault: «J'essaierai de vous envoyer chaque mois un chèque de 450.00, ce qui vous permettra de faire quelques petites fugues et peut-être de vous acheter quelques objets dont vous auriez besoin. Si je n'y réussis point, soyez assuré que ce sera bien malgré moi. // M. Leduc vient de finir la couverture de mon livre sur Notre-Dame, il a parfaitement réussi. // Les ornements du Centenaire commencent à arriver: je les trouve vraiment exquis. // Mes souhaits» (21 avril 1929, T. 149).

59. Allusion à la demande de prêt.

J'aimerais beaucoup avoir votre appréciation de mon séjour à Rambucourt. J'ose espérer, cher Mons. le Curé, tout comme je vous le disais dans ma dernière, que vous en serez heureux?

Les travaux vont très bien ici, nous travaillons quelquefois très tard dans la soirée. J'ai aussi le plaisir de vous apprendre que j'aurai dans l'église une fresque entièrement de ma composition, sans l'aide de Dubois, sauf peut-être pour certaines parties de l'exécution. Dès ce grand travail terminé, j'espère pouvoir vous envoyer des photos.

Je suis très heureux de vous savoir si satisfait des travaux que vous faites faire pour la grande fête du centenaire<sup>60</sup>. Je vous prie de croire, cher protecteur, à mes meilleurs souhaits pour la réalisation de tout ce que vous avez à cœur.

Depuis que je suis ici j'ai eu l'occasion de visiter Nancy<sup>61</sup>. Petite ville française de plus de cent mille habitants. La place Stanislas est le plus bel ensemble d'architecture de la Renaissance<sup>62</sup> qu'on puisse voir. Les grilles de Jean Lamour sont de purs chefs-d'œuvre. J'ai aussi visité Verdun et Douaumont<sup>63</sup>!... Verdun, la ville<sup>64</sup>, n'est pas intéressante.

60. Il s'agit du centenaire de l'église Notre-Dame, construite entre 1823 et 1829 par l'architecte new-yorkais James O'Donnell, sur le modèle de l'église Saint-Paul d'Alexandria en Virginie, elle-même construite en 1818 par le célèbre architecte américain d'origine wallone, Henry Latrobe (voir J. Michaud, *les Œuvres du temps. Le Vieux-Montréal*, Montréal, Guérin, «Littérature», 1991, p. 16).

61. Voir le *Journal*, aux 20 et 21 octobre 1929, *supra*, p. 85-86.

62. Dans le manuscrit, la phrase est bousculée : «un plus beau ensemble architecture de la renaissance». Il s'agit de l'ancienne place Royale, où se trouvent cinq pavillons, reliés par des grilles de fer forgé qui datent du temps de la guerre de succession de Pologne. En 1738, Stanislas Leszczyński, beau-père de Louis XV, renonça à la couronne de Pologne au profit d'Auguste III, mais reçut à titre viager les duchés du Barrois (capitale, Bar-le-Duc) et de la Lorraine (capitale, Nancy) qui devaient devenir ensuite possessions françaises; il y fit construire plusieurs monuments.

63. Les deux villes sont voisines. Durant la Première Guerre mondiale, le fort de Douaumont fut pris par les Allemands en février 1916 et repris par les Français en octobre de la même année. C'est là qu'eurent lieu certains des combats les plus meurtriers; en 1917, il y eut 335 000 morts du côté allemand et 360 000 du côté français.

64. Les mots «la ville» sont surajoutés.

Douaumont est le centre d'un paysage de guerre excessivement impressionnant! J'en garderai toujours le souvenir, de grandeur, de tristesse et de mort que j'y ai ressenties.

Je suis allé à Paris la semaine dernière avec mons. Dubois. J'en ai profité pour visiter le Salon. Il y a vraiment de belles choses, quoi qu'en disent les compagnons d'Art sacré<sup>65</sup>.

J'y ai rencontré Fougerat<sup>66</sup> qui fut très aimable.

Il expose deux tableaux que je n'ai pas vus. Mais je retournerai à Paris dans trois ou quatre semaines et je reverrai le Salon.

Tout ce que je puis voir me fait aimer la France de plus en plus.

Cher Monsieur le Curé, pardonnez-moi de vous faire perdre, à chaque fois que je vous écris, un temps très précieux.

Croyez à la toute sincère affection de votre reconnaissant,

Paul Émile

---

65. On trouve dans la bibliothèque de Borduas deux catalogues intitulés «Le salon 1929» et «Le Salon 1930» de la Société nationale des beaux-arts. Le milieu artistique bouge, mais certes pas dans ces milieux académiques et on peut se demander ce qui motive les réserves des gens des Ateliers d'art sacré. Borduas est-il au courant d'activités plus audacieuses? En 1928, par exemple, à la galerie Le Sacre du printemps, à Paris, on pouvait voir, réunies sous le titre «Le surréalisme existe-t-il?», des œuvres signées Arp, De Chirico, Ernst, Malkine, Masson, Miró, Picabia, Roy et Tanguy (voir M. Jean, *Histoire de la peinture surréaliste*, Paris, Seuil, 1959, p. 150). Le Salon de la Société nationale des beaux-arts n'est pas rendu aussi loin si l'on en juge par la présence de deux Fougerat. Sur les discussions de l'apprenti Borduas avec les compagnons, voir *infra*, p. 119, la lettre du 17 juillet à Maurault.

66. Emmanuel Fougerat, directeur-fondateur de l'École des beaux-arts de Montréal, qui y accueillit Borduas en 1923; il était rentré en France à la fin de son mandat et avait été remplacé par Charles Maillard. Il avait déjà obtenu une mention et des médailles de bronze, d'argent et d'or à quelques-uns de ces salons annuels; voir *Écrits I*, p. 52.

**À Olivier Maurault<sup>67</sup>**

Rambucourt, 9 juin 1929

Cher Monsieur le Curé,

Au début de cette semaine j'ai reçu votre carte m'apportant vos bons souhaits<sup>68</sup>. Ici rien de nouveau, les travaux s'achèvent lentement. Sous peu j'irai à Chaillon, autre petit village des environs, avec mons. Dubois<sup>69</sup>; là nous serons trois, car un de ses amis religieux<sup>70</sup> a obtenu une permission spéciale pour étudier quelque temps la fresque avec mon «grand ami». Monsieur le Curé, je ne sais pour quoi vous remercier le plus, pour votre discrétion ou votre générosité! Je vous prie d'agréer, pour l'une et l'autre, toute ma reconnaissance.

Votre

Paul Émile

---

67. Autographe (lettre surmontée d'un B, imprimé en capitale gothique, dans la marge gauche), SSSM, section 52, dossier 762.

68. La carte de Maurault accompagnait manifestement un chèque: «22 mai 1929 // Avec mes meilleurs vœux de succès et de bonheur» (T. 149).

69. Voir la lettre de Dubois à Borduas: «Entre Reims et Paris // Le 2 juin 1929 // Je m'excuse de ne pas vous avoir écrit plus tôt, j'ai été débordé et surtout je n'ai pas encore fixé la date exacte de mon retour. // J'espère mardi soir, venant de Chaillon où je dois mettre en route mon travail [...]» Voir aussi *supra*, p. 80, au 12 juin 1929.

70. Marie-Alain Couturier, qui allait retrouver Borduas au Québec en 1941 et jouer un rôle important dans la seconde affaire Maillard (voir *Écrits I*, p. 145-149, 251 et 422-424). Il fut sûrement mis au courant de la première durant ce séjour à Chaillon.

À Olivier Maurault<sup>71</sup>

Paris, 17 juillet 1929

Bien cher Monsieur Maurault,

Veillez m'excuser d'avoir tant retardé à accuser réception de votre bonne carte<sup>72</sup>. La raison de ce retard est que depuis le premier juillet j'ai eu beaucoup d'ouvrage et de dérangements, étant tantôt à Rambucourt, tantôt<sup>73</sup> à Chaillon. Là j'y ai rencontré le frère Couturier, novice<sup>74</sup> dominicain, ami de mons. Dubois, en vacances spéciales pour étudier la fresque avec mon «grand ami». D'ailleurs je vous en ai déjà parlé, je crois. Couturier est un saint homme et un *grand*<sup>75</sup> artiste. La fresque exécutée par lui à Chaillon est vraiment<sup>76</sup> très belle. Le sujet est une glorification de la Sainte-Vierge. Au centre, la Sainte-Vierge et l'Enfant-Jésus forment<sup>77</sup> une très belle tache d'un gris vert très léger mis en valeur par les orangés, les rouges et les noirs des saints et apôtres qui l'entourent<sup>78</sup>. Au dessus, dans le ciel rose, une colombe blanche et de chaque côté une figure d'ange volant vers le centre. Mais ce n'est pas la composition qui me plaît le plus, c'est l'harmonie de ses couleurs et son dessin.

---

71. Autographe (lettre surmontée d'un B, imprimé en capitale gothique, dans la marge gauche), SSSM, section 52, dossier 762.

72. Billet de Maurault: «Je vois, par vos bonnes lettres, que votre travail en dehors de Paris vous sera profitable. En tout cas votre santé doit s'en trouver bien et la pratique de votre art doit vous être fort agréable. // J'ai vu M. Leduc il y a quelques jours. Il était très occupé au conseil de ville... de Saint-Hilaire. // La saison a été tardive, mais elle semble être arrivée pour de bon. Il fait très chaud. // Nous préparons une S.-Jean-Baptiste magnifique...» (22 juin, T. 149).

73. Manuscrit: «tant-tôt [...] tant-tôt».

74. Marie-Alain Couturier, qui était entré en religion en 1925 (*Écrits I*, p. 145, n. 7), avait sûrement terminé le noviciat mais se trouvait encore en formation.

75. Le mot est souligné deux fois.

76. Manuscrit: «vrai-»; le mot, commencé en bas de page, n'est pas complété sur la page suivante.

77. Au singulier dans le manuscrit.

78. Également au singulier dans le manuscrit.

À Rambucourt j'ai rencontré un autre artiste, sculpteur qui collabore à la décoration extérieure de l'église, son nom est Albert Dubos<sup>79</sup>. Tous ces jeunes artistes sont connus de mons. Leduc, je crois. Dubos est aussi très intéressant et tous ensemble m'apprennent une foule de choses lorsque nous sommes à table, eux pour causer, moi pour écouter, demander et quelquefois aussi pour ne pas être tout à fait de leur avis<sup>80</sup>. Le moins jeune du groupe est Dubois, excessivement bon et aimable pour moi, mais peut-être pas le plus doué. (Je vous parle en toute confiance comme si je parlais à moi-même...) Mais pour vous faire voir son obligeance, il a cédé à me donner à décorer entièrement l'église de Xivray<sup>81</sup>, une des plus jolies de toutes les églises de campagne. Royer<sup>82</sup> en est l'architecte (un autre de mes amis). Il n'y a qu'un vague projet d'ensemble que j'étudierai et exécuterai en toute liberté (Dubois ne viendra me voir *de temps à autre*<sup>83</sup> que pour me donner ses impressions) tout en surveillant

---

79. Borduas a conservé une carte de visite de Dubos (atelier au 36, 4<sup>e</sup> avenue, Chatillon); également des cartes autographes (Rabat, le 8 septembre 1929; Chamonix, 12 février [1930]; T. 43). La carte de Rabat fait état d'un premier projet de voyage de Borduas en Espagne: «Nous nous sommes brusquement décidés à venir ici avec un camarade qui avait deux places vides dans sa voiture. Nous repasserons sans doute à Séville le 15 septembre. Écrivez-moi, je vous prie, si vous pensez y être à ce moment-là, pour que nous puissions nous rencontrer. Si vous passez plus tard, vous nous feriez beaucoup de plaisir en vous arrêtant à Arcachon (Villa Constance). // Amicalement, Dubos // 67 boul. des Invalides, Paris VII<sup>e</sup>». La carte de Chamonix, adressée à la Maison des étudiants canadiens, revient sur l'idée d'un voyage ou d'un rendez-vous manqué; elle fait également part de nouvelles sportives que les étudiants ont apprises avant les lecteurs de *la Presse*: «Vous étiez bien aimable d'avoir pensé à moi et je vous remercie de votre invitation. Je n'ai malheureusement pu en profiter et l'ai beaucoup regretté. // On joue en ce moment les championnats du monde de hockey. Cet après-midi vous auriez vu le match magnifique Canada-Angleterre. Le Canada a gagné sans effort 6-0. Vous êtes les grands favoris pour la finale. // Amitiés.» *La Presse* ne consacre au championnat en question qu'une photo, avec la légende suivante: «Équipe de Toronto qui a remporté le titre de champion du monde, catégorie des amateurs, en battant tous les clubs d'Europe à l'exception de celui de Vienne. Cette équipe a joué 30 parties et en a gagné 29» (22 février 1930, p. 65).

80. Voir *supra*, p. 116, la lettre du 9 mai 1929 à Maurault, à propos d'un désaccord de l'apprenti Borduas avec les compagnons sur le Salon de la Société nationale des beaux-arts.

81. Les premières fois que ce nom apparaît, les manuscrits donnent «Exivray», graphie qui correspond sans doute à une prononciation locale.

82. Voir *supra*, p. 87, n. 141.

83. Souligné dans le manuscrit, qui donne par ailleurs «de tant à autre».

quelques maçons et peintres qui exécuteront toutes les parties non décorées<sup>84</sup>. Jugez de mon enthousiasme cher Mons. Maurault.

J'aurais encore bien des choses à vous dire. Depuis hier je suis à Paris, il me fait bien plaisir d'y être mais la chaleur est intense ici. À la Maison canadienne, une grande surprise m'attendait<sup>85</sup>. Dufresne<sup>86</sup> est ici. Il redeviendra vite mon bon camarade d'autrefois dès que les quelques malentendus entre nous seront expliqués. Mais le directeur de l'É.B.A.<sup>87</sup> est aussi en France: je ne l'ai pas encore vu.

Je suis en vacances depuis mon arrivée ici. L'église de Xivray<sup>88</sup> ne sera prête à recevoir sa décoration que dans quatre ou cinq semaines et mons. Dubois partira cette semaine pour la Belgique plutôt pour se reposer que pour travailler. Je ne l'accompagnerai donc pas comme je l'ai cru un instant. Je compte passer une partie de ces temps libres ici et l'autre en Bretagne où je ferai du paysage, de la lecture et surtout mettrai un peu d'ordre dans ma tête. Car si j'ai beaucoup vu et beaucoup entendu, par contre j'ai eu peu de temps pour penser. J'escompte<sup>89</sup> beaucoup d'avantages<sup>90</sup> pour ces quelques temps de vacances.

La prochaine fois que vous verrez<sup>91</sup> mons. Leduc, je vous prie de lui dire beaucoup beaucoup de bonnes choses de ma part; il y a plus de deux mois que je n'ai reçu de ses lettres.

---

84. Ceci explique pourquoi, dans son journal, Borduas tient une comptabilité détaillée des dépenses de Xivray, ce qu'il ne fait pas pour Rambucourt et Chaillon. Le manuscrit donne «massons».

85. Manuscrit: «m'y attendait».

86. Léopold Dufresne; c'est à lui que Maillard destinait le poste que Manning accorda à Borduas. Voir *Écrits I*, p. 402-405.

87. École des beaux-arts de Montréal. Sur la présence de Maillard à Paris, voir *supra*, p. 79, n. 118.

88. Manuscrit: «Exivray».

89. Manuscrit: «esconte».

90. Manuscrit: «avantage».

91. Manuscrit: «verrai».

Je m'excuse bien, cher Mons. le Curé, de vous avoir retenu si longtemps, et vous prie d'agréer mes plus sincères remerciements et ma profonde reconnaissance pour tout ce que vous daignez<sup>92</sup> faire pour moi.

Votre tout obligé,

Paul Émile

À Olivier Maurault<sup>93</sup>

Santec<sup>94</sup>, 9 août 1929

Bien cher Monsieur le Curé,

Depuis bientôt deux semaines je suis au bord de la mer, avec deux de mes amis: Jean Savard et Benoît Brouillette<sup>95</sup>. Il fait presque continuellement mauvais; s'il m'est difficile de faire du paysage, par contre<sup>96</sup> c'est très reposant ici. Le paysage ne manque pas de caractère, tout est gris et excessivement sévère dans ces régions<sup>97</sup>.

Très peu de verdure, beaucoup de rochers, de sable, de vent et de pluie. Les vieilles coutumes bretonnes que je croyais retrouver sont assez peu nombreuses. Si les gens parlent le breton, si les femmes portent la coiffe, les hommes le grand chapeau à rubans, c'est tout ce qui rappelle l'ancien costume, car les jupes sont courtes et toutes semblables à celles<sup>98</sup> qu'on voit à Paris et les hommes portent le costume de ville.

---

92. Manuscrit: «d'aignez».

93. Autographe (lettre surmontée d'un B, imprimé en capitale gothique, dans la marge gauche), SSSM, section 52, dossier 762.

94. Commune située au bord de la mer, dans le Finistère, en Bretagne. Des photographies prises à Santec le 11 août ont été conservées au Musée d'art contemporain (T.J 22).

95. À propos de Savard et Brouillette, voir *supra*, p. 43, n. 8, et p. 46, n. 18.

96. Manuscrit: «par compte».

97. Borduas se trouve à la fine pointe du Finistère, dans le Pays de Léon.

98. Manuscrit: «toute semblable à celle».

Quelques petites villes sont très charmantes, comme Saint-Pol-de-Léon<sup>99</sup>, Roscoff<sup>100</sup>, malheureusement elles sont encombrées de Parisiens et d'étrangers. Une chose qui m'a beaucoup touché, ce fut de voir combien les paysans sont restés religieux ici. Tout le monde, hommes et femmes vont à la messe. Enfin cher Mons. le Curé, je suis heureux de visiter cette belle partie de la France. Je rentrerai à Paris le vingt courant. Je n'ai pas reçu de nouvelles de mons. Dubois depuis qu'il est en Belgique. J'en suis à me demander si, par hasard, il ne serait pas survenu quelque chose qui dérangerait mes projets à propos de cette décoration dont je vous ai parlé.

Il m'a fait un grand plaisir de recevoir l'image signée de monsieur Leduc, mille mercis, cher Monsieur Maurault. Recevez ma plus sincère reconnaissance<sup>101</sup>.

Votre tout dévoué,

Paul-Émile

**À Bernard A. Bernard<sup>102</sup>**

Paris, 29 août 1929

Bien cher ami,

Vraiment je n'attendais plus de tes nouvelles, aussi ta bonne

99. Chef-lieu de canton du Finistère, arrondissement du Morlaix, dans le Léon.

100. Commune du Finistère, au nord de Saint-Pol-de-Léon.

101. Réponse de Maurault: «Merci de votre lettre écrite en Bretagne. Reposez-vous bien afin de travailler avec plus d'entrain» (T: 149).

102. Autographe, fonds privé. L'enveloppe porte le cachet postal de Paris, 29 [illisible]. Adresse: «Monsieur B. Bernard, Saint-Hilaire, co. Rouville, Province de Québec, Canada».

lettre m'a fait un grand plaisir<sup>103</sup>. Mais tu m'as peiné en m'apprenant que tu fus malade. Heureusement que depuis bien longtemps déjà tout va bien<sup>104</sup>. Si tu veux me croire, tu ne travailleras plus jamais aussi imprudemment. Ici, je suis bien et le plus heureux du monde. Vendredi dernier j'arrivais de Bretagne où j'ai passé un magnifique mois de vacances à la plage. La semaine prochaine je partirai pour la Lorraine où je décorerai la plus belle des petites églises<sup>105</sup>, juge de mon plaisir. La France est un pays merveilleux mais surtout Paris. À cause de tout ça je ne m'ennuie pas, tout en pensant souvent oh! très souvent à mon beau Canada, à Saint-Hilaire et à mes amis.

Mon programme n'est pas encore définitif de sorte que je ne sais quand je retournerai «chez nous». Te priant de saluer cordialement tous mes amis, ton vieux,

Paul-Émile qui t'aime bien

---

103. Bernard A. Bernard (Saint-Henri, 15 septembre 1906). Comptable, ami de jeunesse de Borduas. Après la rupture du mariage de ce dernier, c'est le plus souvent à lui que le peintre recourt, quand il est à l'étranger, pour le règlement de ses affaires au Québec. C'est chez lui qu'ont été conservés, jusqu'au décès de Borduas, les documents antérieurs au départ du peintre pour New York et Paris: «Je rencontrai Borduas, Paul-Émile puisque je l'appelais ainsi, en 1923, à l'été. C'était à Saint-Hilaire, lors d'une assemblée pour préparer les régates. // Borduas me frappa tout d'abord parce qu'il n'avait aucunement l'air sportif. Il était plutôt petit et maigre. Au cours de l'assemblée nous fîmes connaissance. Borduas m'avoua aimer le sport parce que cela l'amenait près de la nature et non à cause des compétitions que cela impliquait. À la fin de l'assemblée nous nous avouâmes que certaines personnes dans l'assemblée nous plaisaient plus ou moins. Nous commençâmes à discuter fiévreusement sur divers sujets et Borduas m'apprit sa décision d'étudier la peinture à l'École des beaux-arts de Montréal. Il m'invita à lui rendre visite et à regarder les peintures qu'il faisait dans sa chambre à Saint-Hilaire. De là est née notre sympathie réciproque. Nous demeurâmes toujours fort liés et cette amitié sincère subit sans outrage l'épreuve des ans. J'acceptai toujours Borduas dans son amitié malgré certaines divergences d'opinion. // [...] Paul-Émile Borduas avait une très grande confiance en moi et me la garda jusqu'à sa mort. Nous nous comprenions à demi-mot, et jamais l'irréparable des grandes disputes ne se produisit entre nous» (Paul-Gilles Vaillancourt, «Paul-Émile Borduas, entretien avec Bernard A. Bernard», 1964, p. 18-20, MACM, T. 277).

104. «[...] j'ai travaillé jour et nuit et, comme finale, dépression très forte et repos complet: mais grâce à Dieu je suis parfaitement rétabli et j'ai de nouveau repris mon travail» (B. A. Bernard, lettre du 4 juin 1929 à Borduas, en provenance de Saint-Hilaire).

105. Borduas travaillera l'automne à Xivray, après avoir travaillé tout l'été à Chaillon et à Rambucourt.

À Olivier Maurault<sup>106</sup>

Rambucourt, 24 sept. 1929

Bien cher ami,

Le vingt-cinq avril mons. Leduc m'écrivait une lettre dans laquelle il me faisait savoir ce que vous escomptiez<sup>107</sup> pour mon séjour en France; et les désirs auxquels vous auriez aimé que je me soumette<sup>108</sup>. J'ai retardé à vous écrire<sup>109</sup> jusqu'à ce jour afin de pouvoir vous donner quelques précisions. J'ai vu mons. Dubois. Comme vous savez, je lui avais promis, il y a longtemps, de faire la décoration de Xivray. Je suis donc dans la Meuse depuis quelque temps déjà pour cette raison.

Les travaux sont commencés et seront finis pour le premier novembre. Les cours aux Ateliers d'art sacré commencent vers le quinze octobre, de sorte que si j'y retourne le retard ne sera pas appréciable<sup>110</sup> et j'aurai fait une grande expérience dont je me servirai au Canada<sup>111</sup>. J'ose croire que cela ne vous contrariera pas, cher Mons. Maurault? Mais tout cela serait dans le cas où il

---

106. Autographe (en-tête de la Maison des étudiants canadiens), SSSM, section 52, dossier 762.

107. Manuscrit: «escontiez».

108. Boursiers de l'église Notre-Dame en 1890, Charles Beau, Joseph Franchère et Ludger Larose durent offrir en retour une œuvre majeure destinée à la décoration de la chapelle du Sacré-Cœur (voir A.-G. Bourassa et J.-M. Larrue, *les Nuits de la «Main»*, *Cent ans de spectacles sur le boulevard Saint-Laurent (1891-1991)*, Montréal, VLB éditeur, coll. «Études québécoises», 1993, p. 206, n. 17). Borduas, sachant qu'on fête le centenaire de l'église, s'attend peut-être à une exigence semblable, mais la bourse qu'il reçoit du curé est privée; elle ne figure pas aux livres de comptes de la fabrique de Notre-Dame de Montréal et n'entraîne aucune obligation.

109. À ce sujet seulement, car Maurault a reçu entre-temps quatre lettres de Borduas.

110. Même retard à vrai dire que pour la première année.

111. Sur la parenté entre les fresques de Rambucourt et celles de Lachine auxquelles Borduas a collaboré en rentrant au pays, voir *supra*, p. 85, n. 135.

n'y aurait rien de changé dans vos possibilités à mon égard<sup>112</sup>! Car, le dix septembre, maman m'écrivait pour me parler d'une récente visite de mons. Leduc. D'après les troublantes questions qu'elle me pose (sans toutefois paraître y faire attention, car cette lettre est très gaie, très confiante et me fait même savoir que je passerai encore un an ici), j'ai cru comprendre qu'il y a eu de grands changements au Canada<sup>113</sup> depuis que mons. Leduc m'a écrit. Je demeure prêt<sup>114</sup> à obéir, autant que je pourrai, à vos moindres désirs. Certes, il me ferait bien de demeurer encore une année à Paris, mais à la condition que cela n'impose pas de trop lourds sacrifices à mes bienfaiteurs. Enfin, je vous laisse le seul juge. Quelle que soit votre décision<sup>115</sup>, je vous renouvelle toute ma reconnaissance et vous prie de me croire, bien cher ami, votre très affectionné,

Paul Émile

---

112. Il y a effectivement un changement: la nomination de Maurault comme supérieur de l'Externat classique Saint-Sulpice (qui est alors situé rue Saint-Denis, près du Carmel); mais le départ de ce dernier est retardé à cause des activités du centenaire de l'église, dont il est responsable. Borduas ne semble au courant de rien.

113. Peut difficilement être une allusion à la crise économique, car elle ne fut déclenchée qu'un mois plus tard par le krach boursier de Wall Street, le jeudi soir, 24 octobre 1929; mais il est possible que les tensions aient déjà été fortes. Au Canada, la crise entraîna la chute, le 7 août 1930, du gouvernement de William Lyon Mackenzie King.

114. Manuscrit: «près à vous obéir [...] à vos moindres désirs».

115. Réponse de Maurault, le 10 octobre 1929: «Je suis heureux d'avoir de vos nouvelles, heureux aussi de savoir que vous avez rempli vos engagements vis-à-vis de M. Dubois. // J'espère que vous avez compris le point de vue de M. Leduc, qui est aussi le mien. Vous pensez bien que nous ne songeons pas à vous reprocher d'avoir accepté de décorer une église. Nous nous demandons seulement si cette entreprise n'est pas prématurée et si un tel travail ne nuit pas à vos études proprement dites. C'est notre vif désir que vous passiez encore une année à Paris, persuadés que cette seconde année sera encore plus féconde que la première. // Travaillez donc en toute sécurité. // J'ai vu ces jours derniers M. Leduc, qui m'a paru en excellente santé. Il venait à Montréal au sujet des suspensions électriques de la seconde galerie de Notre-Dame, que l'on a commencé à modifier très heureusement, d'après ses dessins. Le lavage des peintures continue également. L'imitation de marbre veiné a disparu d'un peu partout. // Je vous prie de me rappeler au souvenir de M. Maurice Denis. Et veuillez croire en ma fidèle amitié» (T: 149).

À Olivier Maurault<sup>116</sup>

Paris, 17 janvier 1930

Très cher ami,

Il y a si longtemps que j'ai reçu votre dernière que si je ne connaissais votre indulgence j'aurais grand peur pour me faire pardonner un retard semblable<sup>117</sup>!

De Lorraine, je suis de retour depuis près d'un mois. J'ai repris ici mes études proprement dites, tel que l'an dernier. De ce côté, tout va bien. J'espère même qu'à la prochaine nomination de «Compagnons» je serai du nombre. La décoration de Xivray m'y aidera beaucoup en tout cas. Je viens d'écrire une longue lettre à monsieur Leduc. Il vous en parlera probablement. — Je suis heureux de toutes les modifications qui s'opèrent à l'église Notre-Dame, entre autres la disparition<sup>118</sup> du fameux marbre veiné<sup>119</sup> et la transformation des suspensions électriques<sup>120</sup>. Monsieur Leduc m'avait fait voir un très joli dessin à ce sujet. — J'aime à croire que vous êtes toujours en bonne santé, cher Monsieur Maurault?

Je vous prie de m'excuser d'être si en retard pour vous faire part des bons souhaits que j'ai faits pour vous à l'occasion du *Nouvel An*. — Je ne suis [pas] retourné à Saint-Germain-en-Laye<sup>121</sup>; j'irai la semaine prochaine, je crois. Là je pourrai vous

---

116. Autographe (en-tête de la Maison des étudiants canadiens), SSSM, section 52, dossier 762.

117. Argument qui laisse entendre que Maurault n'écrit qu'en réponse aux lettres que Borduas lui envoie, ce qui n'est pas nécessairement le cas. Le *Journal* mentionne la réception d'une lettre de Maurault le 29 octobre 1929 (*supra*, p. 88).

118. Manuscrit: «en autre disparition [...] et transformation».

119. L'intérieur de l'église est en bois peint; Maurault, Leduc et Borduas étaient d'accord pour en faire disparaître le faux marbre.

120. Fabriquées par *Leduc Electrical*, de Montréal, entreprise appartenant à Ulric Leduc, frère du peintre.

121. Où se trouvent les Ateliers d'art sacré.

rappeler au souvenir du « maître ». Ce sera, pour moi, un doux devoir doublé d'un grand plaisir. — Durant cette semaine qui est celle de nature morte<sup>122</sup>, j'en profite pour faire un paysage de la zone parisienne vue de ma chambre<sup>123</sup>. À venir jusqu'ici, j'en suis très enthousiasmé et j'espère fermement que ce sera ma plus belle chose! Chez Hébert et Rinuy, j'ai repris mon second vitrail (une tête de Christ portant la Croix). Il sera bientôt terminé et beaucoup plus réussi que le premier.

Vous renouvelant mon éternelle reconnaissance, je vous prie de me croire, très cher ami, votre très affectueux,

Paul Émile

À Olivier Maurault<sup>124</sup>

Paris, 17 mai 1930

Très cher ami,

Permettez-moi de venir vous demander un grand service. M. Leduc vous a peut-être mis au courant de l'intention que j'avais, il y a déjà longtemps, de faire une demande de bourse d'études au Gouvernement du Québec. Hier, M. le Directeur des étudiants canadiens à Paris s'embarquait pour le Canada avec ma demande officielle et des certificats de mes maîtres. Je crois qu'il serait indispensable que quelques bons amis s'en occupent un peu au « Pays ». Je vous demanderais donc, cher M. Maurault, si toutefois vous croyez pouvoir le faire, d'écrire

---

122. Borduas est au courant des activités en cours, mais il peint un paysage au lieu d'une nature morte.

123. Les chambres qui sont situées à l'avant de la Maison des étudiants canadiens donnent sur le parc Montsouris et le XIV<sup>e</sup> arrondissement; celles des côtés, sur d'immenses pavillons qui bouchent la vue; celles de l'arrière, sur les jardins de la Cité universitaire. On présume que la chambre de Borduas était sur la façade.

124. Autographe (en-tête de la Maison des étudiants canadiens), SSSM, section 52, dossier 762.

une lettre de recommandation à M. David<sup>125</sup>, pour moi. Cette recommandation devrait faire partie de mon dossier que M. Grondin doit présenter au Gouvernement. Vous seriez très aimable de bien vouloir [la] lui adresser. D<sup>r</sup> Grondin, Secrétariat de la Province de Québec, bâtisse du Parlement.

Enfin je me confie entièrement à vous. Votre bonté constante à mon égard me permettait de croire que vous me serez dévoué une fois de plus. M. le Ministre est à Paris en ce moment, comme vous le savez. Heureusement qu'il sera de retour au Canada pour la nomination des nouveaux boursiers. Il devra même, paraît-il, faire un séjour à Montréal avant.

Ici, tout va bien. Depuis une couple de mois je peins avec plus de joie que je ne l'avais jamais fait, commençant à m'en sortir un peu. Dimanche dernier fut un de mes plus beaux<sup>126</sup> en France. Je suis allé dîner à la maison de campagne de M. Desvallières à Seine-Port<sup>127</sup>. Tout fut charmant. J'en garde un magnifique souvenir. J'aime à croire que vous êtes en bonne santé et avez passé un bel hiver? — Voyez-vous souvent M. Leduc? Il y a bien longtemps que j'ai reçu de vos nouvelles et des siennes.

Terminons en vous priant, cher M. Maurault, d'agréer l'expression de ma grande amitié et de mon entière reconnaissance.

Votre très obligé,

Paul Émile

P.-S. S'il était possible, j'aimerais que M. Maillard ne soit pas mis au courant de ma demande de bourse. P. E.

---

125. Athanase David, secrétaire de la Province de Québec; voir *supra*, p. 61, n. 69; voir aussi *Écrits I*, p. 403-404, n. 22.

126. Manuscrit: «beau».

127. Borduas aura donc suivi les activités des Ateliers d'arts sacré jusqu'à la mi-mai 1930.

### À Adélarde Charles Miller<sup>128</sup>

Paris, 20 mai 1930

Cher M. Miller<sup>129</sup>,

Vous me permettez de venir vous demander très humblement de bien vouloir appuyer ma demande de bourse d'études que j'ai adressée au Gouvernement de la Province de Québec, désirant prolonger mon stage d'étude en France, le plus possible. Je m'adresse à vous, comme à mon ancien directeur bien-aimé. — Vous savez, si j'ai donné ma démission après mon réengagement à la nouvelle commission, c'était, tout simplement, pour que les choses se passent un peu dignement. — Je vous demanderais donc, si vous croyez devoir le faire, d'écrire une lettre à M. le Secrétaire de la Province, l'Honorable Athanase David<sup>130</sup>, à mon sujet. Je vous demanderais aussi de bien vouloir adresser cette recommandation à M. le Dr S. Grondin, directeur des étudiants canadiens à Paris, Secrétariat de la Province de Québec, Bâtisses du Parlement, Québec. — (M. Grondin sera arrivé au Canada, lorsque cette lettre vous parviendra.)

M. C. Maillard n'est pas au courant de ma demande, je préférerais beaucoup qu'il demeure dans cette ignorance le plus longtemps possible.

---

128. Autographe (en-tête de la Maison des étudiants canadiens), CECM, dossier Paul-Émile Borduas. Adresse : «M. J. C. Miller, // Ex-Directeur du District centre à la Commission des Écoles Catholiques de Montréal».

129. Sur Charles Miller et son amitié pour les Borduas, voir *Écrits I*, p. 399 et 401. Il avait été nommé directeur adjoint de l'École du Plateau en juillet 1928.

130. Athanase David avait porté de cinq à quinze le nombre des bourses d'Europe: «Le secrétaire provincial en choisissait les titulaires sur diverses recommandations — de préférence celle du recteur de l'une des trois universités, ou celle du directeur de l'École des Hautes Études [Commerciales]. Son éclectisme s'étendait à la médecine, à la chimie, au génie civil, à la mécanique, à la philosophie, à la musique (Rodolphe Mathieu), à la pédagogie (René Guénette), à la reliure (L.-P. Beaudoin) et même à l'art dramatique (Antoinette Giroux). Presque tous les boursiers optaient pour la France. Le Dr Siméon Grondin, de Québec, fut officiellement chargé de les guider et de les protéger à Paris» (Robert Rumilly, *Histoire de la province de Québec*, t. XXVI, Montréal, Valiquette, 1952, p. 244).

Je vous prie, cher M. Miller, d'agréer en plus de mes sincères remerciements pour tout ce que vous avez déjà fait pour moi, et pour ce que j'ose encore espérer, ma plus profonde affection et entière reconnaissance.

P.-É. Borduas

À Olivier Maurault<sup>131</sup>

Paris, 5 juin 1930

Bien cher ami,

Vous avez sans doute reçu mes deux lettres. La dernière vous apprenant ma demande de bourse.

J'ai reçu au matin une réponse de monsieur Simard. Il me donne un conseil qui est un ordre. Il m'excusera j'espère de ne pas le suivre. C'est d'avoir une recommandation du directeur des Beaux-Arts. D'après sa lettre, je pourrais supposer, et dans le cas j'aime à le croire, qu'il n'est pas au courant de ma brouille avec ce cher Maillard! Je lui écris pour lui expliquer, un peu, l'impossibilité où je me trouve de tenter cette démarche. Je vous envoie une copie de sa lettre et de ma réponse. Tout simplement, pour la raison que je me suis permis de me mettre sous votre protection toute particulière à propos de toute cette histoire.

Je regrette vraiment beaucoup que la fatalité, plutôt mon manque de flexibilité passé, m'ait donné tant d'occasions d'importuner mes plus chers amis. Vous ne m'en voudrez pas trop, cher M. Maurault? Certes, si j'avais louvoyé, comme il sait si bien le faire lui-même, je serais en meilleurs termes avec ce M. Maillard et j'aurais probablement depuis quelque temps cette fameuse bourse. Mais je m'estimerais beaucoup moins. Aujourd'hui encore, j'aimerais mieux ne rien obtenir que de

---

131. Autographe, SSSM, section 52, dossier 762.

m'abaisser, d'ailleurs inutilement peut-être, à lui faire toute demande.

Maintenant, je retournerai au Canada le 19<sup>132</sup>, si je ne me suis pas trouvé, ici, quelque chose d'un peu lucratif à faire d'ici là. Je vous prie de croire que ce n'est pas facile. De toute façon, quoi qu'il arrive, si je reste, si je retourne définitivement ou pour revenir boursier en août, je serai heureux de mon sort. Ayant eu beaucoup, beaucoup plus que je ne méritais. De mes très généreux bienfaiteurs et amis, je garderai un éternel souvenir de douce reconnaissance, pour tout ce qu'ils ont daigné<sup>133</sup> faire pour moi. Toute ma vie, je m'efforcerai de m'acquitter un peu de cette énorme dette. Il est probable que ce soit la dernière lettre que je vous écrive à Paris. Je vous demanderais donc d'être encore une fois très généreux pour tout ce que j'aurais pu faire ou dire qui ne vous aurait pas plu. Si la chose a eu le malheur de m'arriver, jamais, croyez-moi, ce fut avec mauvaise intention.

Si je pars le 19, je vous enverrai une carte que vous recevrez quelques jours avant mon arrivée à Montréal.

Vous priant de bien vouloir accepter ma plus profonde amitié,

Votre

Paul Émile

---

132. Il s'est effectivement embarqué le 19, à Cherbourg, sur le S. S. *Metagama*, et est arrivé à Québec le 28 juin.

133. Manuscrit: «d'aigner».

À C. J. Simard<sup>134</sup>

Paris, 5 juin 1930

Monsieur,

Je viens de recevoir votre lettre du 26 mai<sup>135</sup>. Veuillez agréer mes sincères remerciements pour la bonne intention que j'ai cru y voir à mon égard.

Malheureusement, il m'est plus que difficile de m'adresser à monsieur le Directeur de l'École des beaux-arts de Montréal pour le prier d'appuyer ma demande de bourse, comme vous m'en donnez le conseil, étant en entière mésintelligence avec lui. La cause en est toute personnelle.

Monsieur le D<sup>r</sup> Grondin pourra vous donner quelques explications à ce sujet.

Lorsque j'ai fait ma demande de bourse d'études, ce fut avec le sentiment que le palmarès des quatre premières années de l'École des beaux-arts pourrait fournir, pour moi, à monsieur le Ministre, une très sincère et très importante recommandation<sup>136</sup>. Je crois être l'élève à qui fut attribué le plus de récompenses durant ces quatre années, et aussi, je l'avoue franchement, avec un mauvais sentiment de revanche<sup>137</sup> du sort,

---

134. Autographe (copie de la main de Borduas conservée par Olivier Maurault), SSSM, section 52, dossier 762. Adresse: «Monsieur C. J. Simard // Sous-Secrétaire de la Province de Québec // Québec».

135. «Je reçois votre lettre du 17 mai courant. Soyez assuré que je ne manquerai pas de faire connaître le désir que vous manifestez à mon ministre. Cependant vous ne devez pas oublier que les bourses, pour les étudiants des Beaux-Arts, doivent être recommandées par les directeurs d'école. Vous ferez bien d'y songer immédiatement» (T. 101). Borduas a retranscrit tel quel cet accusé de réception dans une lettre à Maurault datée du 5 juin 1930 (SSSM, section 52, dossier 762).

136. Borduas ne mentionne pas qu'un de ses travaux vient d'être exposé, comme le lui a appris sa mère dans une lettre du 2 mai 1930: «Tu sais mon Paul que ta fontaine est exposée à la Galerie des beaux-arts» (T. 173).

137. Manuscrit: «revange».

monsieur Maillard m'ayant supprimé avec beaucoup d'injustice une bourse<sup>138</sup> d'étude locale, de quatre cents dollars, qui me fut décernée (année 1927-1928) par le Gouvernement sur la recommandation du Conseil des professeurs<sup>139</sup>.

Avec leur permission, je me ferai un devoir de vous nommer trois ou quatre personnalités, tout à fait désintéressées, dont l'une est professeur à l'École des beaux-arts, qui sont entièrement de mon avis à ce sujet.

Monsieur le Sous-Secrétaire, je vous prie respectueusement de bien vouloir croire à la peine que me donne l'impossibilité de me conformer à votre si généreux avis. Je vous prie également de croire à ma profonde reconnaissance pour votre bienveillante attention dont je suis très touché.

Je demeure en toute confiance votre très humble et tout dévoué serviteur,

Signé<sup>140</sup>

---

138. Manuscrit : « d'une bourse ».

139. Il n'a pas été possible d'élucider cette question. Les palmarès ne font pas état d'une bourse aussi importante et les dossiers du Conseil des professeurs, qui n'ont pas été remis aux archives de l'UQAM au moment de l'intégration des classes supérieures de l'École des beaux-arts à cette université, sont restés introuvables à Québec, où ils auraient été acheminés.

140. Ce mot est de Borduas.

À Olivier Maurault<sup>141</sup>

Saint-Hilaire, 4 août 1930

Bien cher Monsieur Maurault,

Je vous ai attendu au «Baptistère<sup>142</sup>» cette après-midi, presque jusqu'à trois heures et vingt. Je comprends, fort bien, qu'un dérangement a pu vous empêcher d'y venir.

Voici ce que je désirais vous dire. Il y a plus de quinze jours, M. Simard m'écrivait une lettre en réponse à la mienne du 5 juin (celle dont vous avez une copie). Je ne sais si comme moi — vous la trouverez dans ce pli — vous y verrez<sup>143</sup> autre chose qu'une attitude défavorable à ma cause? J'ai fait un voyage à Québec, il y a deux semaines aujourd'hui, dans le but d'avoir une explication avec le sous-secrétaire. Là, tout a marché le contraire de ce que j'avais pu prévoir! M. le D<sup>r</sup> Grondin, vu dès mon arrivée en cette ville, me conseilla de ne pas voir Simard, en me donnant plusieurs raisons. — Qu'il n'avait aucune influence! à ce sujet, que ma correspondance avec lui ne figurait pas au dossier; qu'enfin il avait pris, selon lui, une attitude définitive à mon sujet. Il me présenta au représentant de Simard, lui-même étant malade. Cet homme, très aimable, me donna les mêmes conseils, en plus celui de voir plutôt<sup>144</sup> David, et que l'aide d'un ministre montréalais ne nuirait pas au cas où le ministre<sup>145</sup> ne pourrait intervenir lui-même — Je n'ai rien fait de tout cela, j'attendais de vous avoir communiqué cette aventure avant de prendre une décision. La seule chose que je suis certain de faire est d'écrire au sous-ministre<sup>146</sup>, dès l'attribution des bourses qui

141. Autographe, SSSM, section 52, dossier 762.

142. Dans le cadre des travaux préparatoires du centenaire de l'église Notre-Dame, Borduas avait travaillé à la décoration du baptistère, sous la direction d'Ozias Leduc, du 9 juin au 10 septembre 1927. Ce baptistère, situé en retrait, à la hauteur du narthex, avait probablement été à la fois l'occasion et le lieu de leur première rencontre.

143. Manuscrit: «verrai».

144. Manuscrit: «plus tôt».

145. Le poste de secrétaire de la Province est de niveau ministériel; voir *supra*, p. 61, n. 69.

146. C. J. Simard.

aura lieu durant le courant du mois, pour répondre à sa lettre<sup>147</sup>.

Cher M. Maurault, je vous serais très obligé si, ayant quelques minutes pour penser à cette histoire, vous voulez bien me donner un conseil<sup>148</sup>, ne sachant si je dois, ou ne dois pas<sup>149</sup>, tenter de nouvelles démarches. Vous prie de croire à ma profonde affection,

Votre très reconnaissant  
pour toujours,

Paul-Émile

P.-S. Prière de me renvoyer la lettre de M. Simard. Merci.

P. É.

---

147. Cette réponse, si jamais elle fut écrite, n'a pas été retrouvée. Le dossier, de toute façon, semble ne s'être jamais rendu jusqu'au secrétaire de la Province, parce qu'il n'était pas complet. L'histoire allait renverser la situation. Le ministre, en effet, avait fondé en 1926 le prix David en mémoire de son père, le sénateur et écrivain Laurent-Olivier David, décédé cette année-là. Ce prix était alors accordé en études de la langue, histoire et géographie, nouvelles, poésie, roman et sciences sociales (supplément de *la Presse*, 22 mai 1926). Il a été remplacé par le prix du Québec qui comprend, en écriture, un prix Athanase-David et, en arts plastiques, un prix... Paul-Émile-Borduas.

148. La réponse de Maurault est datée du 3 août 1930, soit que l'un ou l'autre s'est trompé de date, comme pour ajouter au malentendu, soit qu'ils ont fait en même temps le point par écrit après une brève explication téléphonique interurbaine : «Évidemment nous nous sommes mal compris. Je vous avais demandé de venir me rejoindre, à 2 h. au presbytère de Saint-Jacques. Je vous y ai attendu jusqu'à 2 h. 40, puis je me suis rendu au presbytère de Notre-Dame et au baptistère, devinant qu'il y avait eu malentendu. Vous n'étiez nulle part. D'ailleurs peu importe maintenant. Abordons le sujet de vos études. // 1° Je ne comprends pas la lettre de M. Simard. À votre place, je n'y répondrais pas, ni maintenant ni plus tard. Ce serait du papier gaspillé : vous n'arriverez pas à vous entendre. // 2° Je ne sais si le D<sup>r</sup> Grondin a raison de penser que M. Simard n'a pas d'influence. Je crois le contraire. // 3° Je continuerais mes démarches pour obtenir une bourse, mais sans nommer M. Maillard. Exposez simplement que des amis vous ont envoyé en France; que ces amis ne peuvent vous continuer leur aide parce que leur situation a changé et qu'ils n'ont plus de revenu; que vous sollicitez du Gouvernement une allocation pour terminer le travail commencé. // Si l'on vous parle de l'École des beaux-arts, n'attaquez personne. Tout ce côté de votre aventure ne peut que vous nuire à Québec. Donc silence! Arrangez-vous pour vous faire des amis à Québec, même si la bourse vous est refusée. Ces amis pourront vous être utiles plus tard. // Je vous souhaite beaucoup de satisfaction dans le travail que vous faites. // Mes amitiés» (T. 149).

149. Manuscrit: «si je dois ou ne doit pas».

**À M<sup>lle</sup> Destroismaisons<sup>150</sup>**

Saint-Hilaire, 18 octobre 1930

Il me fait grand plaisir de vous dédier ce modeste croquis, chère Demoiselle<sup>151</sup>. Puisse-t-il aider votre mémoire à penser quelquefois à ce « petit monde » où vous avez laissé une si bonne et si durable impression...

Paul-Émile

**À Bernard A. Bernard<sup>152</sup>**Grenville<sup>153</sup>, 23 mars 1931

Mon cher Ami,

Depuis plus d'un mois je jouis d'un charmant séjour dans le nord! La nature est très belle ici, l'air est bon, et... les femmes charmantes! Je peins, je dessine, marche, admire... et joue au bridge, et: remporte<sup>154</sup> les premiers prix! Comme tu vois, ça ne va pas «mal»! Je retournerai quand même à Saint-Hilaire la semaine prochaine, j'espère t'y trouver en bonne santé et heureux.

Ton sincère,

Paul-Émile

---

150. Autographe (en marge d'une encre représentant l'église de Saint-Hilaire, dans un livre où les invités étaient incités à inscrire un mot), fonds privé. Voir la reproduction, *supra*, p. 97.

151. La famille Destroismaisons habitait sur le flanc du mont Saint-Hilaire.

152. Autographe, fonds privé. L'enveloppe, qui porte le cachet postal de Grenville, est estampillée du 26 mars 1931. Adresse: «Monsieur Bernard Bernard, Saint-Hilaire, comté de Rouville, P.Q.»

153. Borduas est en visite chez sa sœur Jeanne, qui réside sur les bords de la rivière Outaouais.

154. Manuscrit: «rapporte».

### À Ozias Leduc<sup>155</sup>

Saint-Michel-de-Rougemont, Comté de Rouville, 6 oct. 1931

Je soussigné m'engage à fournir un chemin de croix à la peinture pour l'église de St-Michel-de-Rougemont au prix de \$ 475.00. — L'ouvrage sera terminé pour le premier de février; je le soumettrai à l'approbation de M. Ozias Leduc et m'engage à obtenir de lui cette approbation par écrit. Les personnages auront environ douze pouces<sup>156</sup>. Le payement se fera dans les trente jours après la livraison.

P.-É. Borduas

### À Ozias Leduc<sup>157</sup>

Montréal, 23 août [1932]

Mon cher M. Leduc,

Mille mercis pour votre amabilité! Ici non plus, rien de

155. Autographe, archives de la paroisse de Saint-Michel de Rougemont. Ce billet n'est pas de la main de Borduas mais il est signé par lui.

156. Sur cette lettre d'engagement et sur la décoration de Saint-Michel de Rougemont, voir F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas*, 1988, p. 31-32 (avec illustration). L'auteur cite la mention suivante du «Journal des recettes et dépenses» de la paroisse, en date du 22 septembre 1932: «Payé à M. P.-É. Borduas balance due pour travail exécuté en janvier et fév. par chèque fait à la Banque Can. Nationale, Belœil. Payement d'un billet 200.» Il s'agit du dernier versement. Borduas fit d'autres démarches de contrats en décoration d'église; c'est peut-être, entre autres, l'objet de ce mot de Maurault, le 30 septembre 1931: «Je vous adresse cette lettre à Saint-Hilaire à tout hasard, peut-être êtes-vous à Sherbrooke... J'aurais grand besoin de vous voir dans la journée de vendredi. Si vous ne pouvez venir, téléphonez-moi (longue distance) *DUpont* 2238, vendredi seulement. // Si vous êtes auprès de M. Leduc, faites-lui mes amitiés» (T. 149).

157. Autographe, BNQ, fonds Ozias Leduc, MS-327/7/4.

nouveau et [je] continue à espérer désespérément<sup>158</sup>!...

À bientôt?

Votre affectueux

Paul-Émile

À Gabrielle Goyette<sup>159</sup>

Montréal, mercredi [18 octobre 1934]

C'est un vilain jour, il m'est impossible de t'écrire. J'en suis à ma troisième lettre<sup>160</sup>.

Pourtant je veux te remercier pour la neuvaine commencée, que tu es bonne toi, ma chérie. Je veux aussi te dire un bon mot pour tout ce qui me fait vivre dans tes lettres.

---

158. À l'été et à l'automne de 1932, Borduas a soumis plusieurs projets de décoration d'église à Montréal : Saint-Denis (reconstruite en 1931), Saint-Jean-de-la-Croix (construite en 1926), Saint-Vincent-Ferrier (construite en 1931). Voir *Écrits I*, p. 411; F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas*, 1988, p. 40-43 (esquisses). En cette période de crise économique, les paroisses qui ont réussi à construire n'ont guère de capitaux à investir dans la décoration, sauf à Saint-Vincent-Ferrier où le contrat est attribué à Charles-Albert Chabauty (voir F.-M. Gagnon, *ibid.*, p. 40-43). Une lettre de Maurault, datée du 18 août 1932 et provenant de la paroisse des Sulpiciens d'Oka, a peut-être trait à ces questions : «Je serai à Montréal samedi, dimanche et lundi prochains. Veuillez m'appeler au téléphone (DUpont 2238), et nous fixerons un rendez-vous» (T. 149).

159. Autographe, fonds privé. Le cachet postal a été détaché de l'enveloppe et joint à la lettre : «Montréal, 18 oct. 1934». Adresse : «M<sup>lle</sup> Gabrielle Goyette, Granby, P. Qué.» De la main de Gabrielle Goyette : «donc 17 ans». Gabrielle Goyette (née le 13 avril 1911) a épousé Paul-Émile Borduas le 11 juin 1935. Infirmière, elle avait fait ses études secondaires au couvent d'Hochelega (angle Dufresne et Sainte-Catherine), des études supérieures à l'Institut Marguerite-Bourgeoys (The Boulevard, Westmount) et des études en techniques infirmières à l'hôpital Sainte-Jeanne-d'Arc (Hôpital Français). Elle a fait par la suite un stage d'un an en hygiène préventive auprès du docteur Beaudoin à Granby puis travaillé comme infirmière spécialisée pour la Ville de Montréal.

160. Leur première rencontre eut lieu en décembre 1932. Nous n'avons retrouvé ni les lettres précédentes, s'il y en eut, ni les deux versions antérieures à celle-ci.

Je voudrais te dire que toutes ces attentes m'épuisent! C'est ennuyeux comme tout! Rien ne bouge.

Si je pouvais peindre! Mais je ne le puis pas; il me faudrait trop t'oublier et tu es déjà bien loin là-bas! Si loin, qu'en dépit de mes violents désirs, tu n'as pu venir cet après-midi.

Viendras-tu demain?

Pour comble de malheur, je n'ai pu lire ta lettre sitôt arrivée, comme d'habitude. J'étais au téléphone où il m'a fallu être mielleux! C'est dégoûtant; et c'est effrayant comme tout ce qui n'est pas toi m'ennuie.

Dis? si nous étions tout près l'un de l'autre serait-ce «pareil»?

Gaby, viens, viens, viens vite.

C'est trop vide sans toi.

Viens remplir mes heures!

Viens remplir mon cœur.

Viens remplir de beauté toute ma vie. Sans toi tout n'est que chimère et je m'ennuie, m'ennuie, m'ennuie infiniment, trop même pour t'envoyer un baiser, un pauvre baiser... viens, viens pourquoi attendre toujours! Je suis riche à l'excès: mon cœur est plein de toi.

Je t'aime.

P.

tardif P.-S.

Mon Amour,

Pris de remords, j'ai brisé l'enveloppe et viens rajouter quelques mots pour te demander de pardonner à l'ardente prière de la page voisine.

Je sais, mon amour, que ce que j'y demande est impossible pour le moment. Et serait un bien qui n'arrangerait que temporairement toute chose. Et: nous avons soif d'un bonheur éternel!

Maintenant, je t'aime assez pour être plus calme, pour espérer davantage, pour être moins triste et pour enfermer le surplus de ma tristesse, de mes espoirs, de mes doutes, de mes aspirations, de ma foi inébranlable au sentiment, dans ces mots répétés tant de fois, je t'aime, je t'aime, je t'aime.

P.

**À Roméo Desjardins<sup>161</sup>**

Montréal, 3 juin 1936

Monsieur le Secrétaire<sup>162</sup>,

J'ai l'honneur d'accuser réception de votre lettre recommandée du 22 mai 1936<sup>163</sup>, m'apprenant que la Commission pédagogique a décidé de retenir mes services pour l'année scolaire 1936-1937.

C'est avec plaisir que je demeure à l'entière disposition de mes supérieurs. Et, je vous prie, Monsieur le Secrétaire, d'agréer mes sincères remerciements.

Votre très dévoué,

P.-É. Borduas

---

161. Autographe (en-tête: «P. E. Borduas // artiste peintre»), CECM, dossier Paul-Émile Borduas. Adresse: «Monsieur Roméo Desjardins // La Commission des Écoles Catholiques // de Montréal». Date de réception estampillée: 4 juin 1936.

162. Roméo Desjardins occupa le poste de secrétaire à la Commission des écoles catholiques de Montréal de 1934 à 1945.

163. Lettre déposée au dossier Paul-Émile Borduas (CECM).

**À Roméo Desjardins<sup>164</sup>**

Montréal, 16 juin 1937

Monsieur,

J'ai l'honneur d'accuser réception de l'avis de réengagement que vous m'adressiez le 28 mai.

Je serai heureux de me tenir à l'entière disposition du directeur des études pour l'année scolaire 1937-1938.

Veillez, je vous prie, excuser le retard de cette réponse et me croire, Monsieur,

Votre très dévoué,

P.-É. Borduas

---

164. Autographe, CECM, dossier Paul-Émile Borduas. Adresse: «Monsieur Roméo Desjardins // Secrétaire à la Commission des Écoles Catholiques de Montréal, // Montréal».

À Jean Bruchési<sup>165</sup>

Montréal, 10 juillet 1937

Cher monsieur<sup>166</sup>,

Pour faire suite à notre visite à vos bureaux de Québec où vous nous avez si aimablement reçus<sup>167</sup>, le révérend père Carmel Brouillard<sup>168</sup> et moi, je suis heureux de vous faire parvenir la biographie demandée<sup>169</sup>.

Je suis né à Saint-Hilaire, comté de Rouville, le 1<sup>er</sup> novembre 1905.

165. Autographe (double portant en marge gauche la mention «copie»), MACM, T. 101. Adresse : «Monsieur Jean Bruchési, // Sous-secrétaire de la Province // Hôtel du Gouvernement à Québec». Adresse de retour : «953, rue Napoléon, Montréal».

166. Jean Bruchési (1901-1979), avocat, journaliste, écrivain, haut fonctionnaire et diplomate. Diplômé de l'Université de Montréal en droit (admis au Barreau en 1924), il poursuit des études à Paris, à l'École libre des sciences politiques de 1924 à 1926, à l'École des Chartes et à la Sorbonne (lettres) de 1925 à 1927. Il enseigne l'histoire et les sciences politiques à l'Université de Montréal de 1927 à 1937 et y obtint en 1945 un doctorat en sciences politiques; il enseigne l'histoire du Canada à l'Externat classique Saint-Sulpice (1930-1937). Comme journaliste, il collabora au *Quartier latin* (1921-1923), au *Canada* (1928-1931), et à *la Revue moderne* où il fut rédacteur en chef (1930-1935). Il fut nommé sous-secrétaire du Gouvernement du Québec en 1937, au début du gouvernement de Maurice Le Noblet Duplessis, et le demeura jusqu'en 1959. Il fut ensuite nommé ambassadeur en Espagne (1959-1964), au Maroc (1962-1969) et en Amérique latine. De 1922 à 1976, il publia une vingtaine d'ouvrages de littérature et d'histoire et remporta plusieurs prix. Il a été président-fondateur de l'Association des anciens étudiants d'Europe et de la Société des écrivains canadiens. Voir R. Hamel, J. Hare et P. Wyczynski, *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Fides, 1989, p. 214-215.

167. Voyage à Québec, 27 juin - 1<sup>er</sup> juillet 1937. Borduas et Bruchési avaient été jusqu'alors collègues à l'Externat classique de Saint-Sulpice.

168. Religieux franciscain, ami de Borduas. Voir *Écrits I*, p. 74, n. 75. La veille, le 9 juillet 1937, Brouillard, que Borduas avait rencontré à Saint-Joachim-de-Courval, avait écrit à Borduas: «Vous êtes-vous occupé de Bruchési? N'oubliez pas de lui transmettre votre biographie en appuyant sur les points cardinaux» (T. 184). Brouillard se rendait alors au Congrès de la langue française qui se tenait à Québec du 27 juin au 2 juillet 1937.

169. Il s'agit d'un *curriculum vitae* pour accompagner une demande verbale antérieure en vue d'obtenir un poste à l'École des beaux-arts de Québec. C'est Jean-Paul Lemieux qui obtient le poste, mais Borduas obtient en échange celui de Lemieux à l'École du meuble de Montréal. Voir *Écrits I*, p. 416-417.

J'ai eu comme premier maître en peinture notre excellent artiste M. Ozias Leduc, A.R.C.A.<sup>170</sup>.

Après quelque temps d'études sous sa direction à Saint-Hilaire et à Sherbrooke j'obtins ma première médaille en dessin au cours du soir de l'École des arts et métiers de cette dernière ville, en 1923. La même année j'entrais à l'École des beaux-arts de Montréal. Durant le cours de mes études à cette école, j'eus le bonheur d'obtenir plusieurs succès. Entre autres: la médaille d'honneur du consul de France, des médailles en dessin, anatomie artistique, modelage ornemental, gravure<sup>171</sup>, etc.; pour terminer lors de la première promotion, avec mon diplôme de professeur.

L'année suivante je partais pour Paris étudier la peinture aux Ateliers d'art sacré<sup>172</sup>, sous la haute direction des maîtres Maurice Denis<sup>173</sup> et Georges Desvallières<sup>174</sup>. Durant ce séjour de deux ans en France, j'eus aussi l'occasion de pratiquer l'art de la fresque et du vitrail avec deux anciens des Ateliers, MM. P[ierre] Dubois<sup>175</sup> et André Rinuy<sup>176</sup>.

De retour au Canada en 1930, j'exécutai quelques commandes intéressantes, réalisées à l'entière satisfaction des intéressés. Je dus, à cause de circonstances absolument défavorables, faire bien des projets dont la réalisation était impossible pour le moment. Pressé par la nécessité de subvenir à mes besoins et ne pouvant songer aux écoles des Beaux-Arts, ni de Québec ni de Montréal, à cause d'une profonde mésintelligence avec le directeur du temps, je dus retourner à la Commission des écoles catholiques de Montréal où j'avais enseigné une année avant mon départ pour la France.

---

170. Leduc a été refusé en 1907 et accepté en 1916 comme membre associé de l'Académie royale canadienne des arts.

171. Pour les prix et distinctions obtenus par Borduas lors de son séjour à l'École des beaux-arts de Montréal, voir *Écrits I*, p. 56, n. 14.

172. Voir *supra*, p. 44, n. 13.

173. Voir *supra*, p. 46, n. 19.

174. Voir *supra*, p. 53, n. 42.

175. Voir *supra*, p. 48, n. 26; aussi *Écrits I*, p. 422.

176. Voir *supra*, p. 44, n. 12. Les lettres d'André Rinuy à Borduas (9 septembre 1929 - 7 janvier 1936) ont été conservées; voir MACM, T. 158.

Étant donné ces nombreuses années d'études et d'expérience pédagogique, je me crois autorisé, M. le sous-ministre, à solliciter très respectueusement, un poste de professeur à l'École des beaux-arts de Québec, où j'aurais, j'en suis convaincu, l'occasion d'être plus utile à mes semblables. Je retrouverais aussi avec plaisir deux anciens confrères M. Soucy<sup>177</sup>, le directeur, et M<sup>lle</sup> Daoust<sup>178</sup>, professeur de modelage.

Je crois sincèrement que Monseigneur Olivier Maurault<sup>179</sup>, recteur de l'Université de Montréal, M. Ozias Leduc, A.R.C.A., de Saint-Hilaire, M. Aurèle Allard<sup>180</sup>, supérieur de l'Externat classique de Saint-Sulpice, où je professe le dessin depuis mon retour au pays; M. J[ean]-B[aptiste] Lagacé<sup>181</sup>, inspecteur du dessin, M. A[ristide] Beaugrand-Champagne<sup>182</sup>, professeur à l'École des beaux-arts de Montréal, seraient heureux de seconder ma demande.

En toute confiance je vous remercie, M. Bruchési, de votre obligeance à mon égard et vous prie de bien vouloir me croire

Votre très dévoué,

P.-É. Borduas

---

177. Jean-Baptiste Soucy (Saint-Antonin, 1899). Après des études classiques au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, il s'inscrivit à l'École des beaux-arts de Montréal, où il obtint un diplôme d'architecture. Grâce à une bourse du gouvernement québécois, il s'inscrivit ensuite à l'École nationale supérieure des arts décoratifs de Paris (1925-1928) où il obtint un second diplôme d'architecture. Il fut nommé à l'École des beaux-arts de Montréal à titre de professeur adjoint d'architecture (1928-1931), puis à l'École des beaux-arts de Québec aux titres de professeur d'architecture (1931-1936), de directeur adjoint (1935-1936) et de directeur (1936). Voir N. E. Lanoix, *les Biographies françaises d'Amérique*, Montréal, Les Journalistes associés, 1942, p. 377.

178. Sylvia Daoust (Montréal, 1902). Borduas entretint des liens avec cette sculpteure, ancienne condisciple de l'École des beaux-arts; boursière de la province de Québec, elle séjourna en 1929 en Europe comme lui. Borduas a conservé une carte de vœux adressée par Sylvia Daoust, datée de cette époque. Voir MACM, T. 43.

179. Voir *supra*, p. 42, n. 5, et *Écrits I*, p. 404 et 607.

180. Aurèle Allard (Saint-Rémi de Napierville, 1896 - Montréal, 1982). Il occupa, de 1934 à 1953, le poste de supérieur au Collège André-Grasset (ex-Externat classique de Saint-Sulpice) après le départ d'Olivier Maurault.

181. Voir *Écrits I*, p. 405, n. 27.

182. Voir *supra*, p. 46, n. 17.

## À Jean Bruchési<sup>183</sup>

Saint-Joachim-de-Courval, 24 juillet 1937

Cher monsieur,

Je viens de recevoir votre aimable lettre du 12 juillet dernier<sup>184</sup>.

Je suis profondément touché de vos bonnes intentions à mon égard, aussi, soyez assuré que je ferai tout en mon pouvoir pour les mériter.

Par le même courrier, j'écris à M. J[ean]-B[aptiste] Soucy, je fonde un bel espoir au sujet de cet emploi.

J'ai vivement regretté d'être absent lors de la visite de vos amis à mon atelier; et de n'avoir de tableaux dans les dimensions désirées<sup>185</sup>. Mais puisque vous avez la bonté de me laisser croire que ce sera pour la prochaine occasion, c'est avec bonheur que je me mettrai au travail le plus tôt possible.

Ma famille et moi, devant demeurer ici jusqu'aux premiers jours de septembre où nous retournerons rue Napoléon, et de là, à Québec j'espère.

Je vous prierais de bien vouloir, d'ici là, conserver le *Saint Jean*.

Il ne serait pas facile de me le faire parvenir en cet endroit.

---

183. Autographe (double portant en marge la mention «copie»; un brouillon a aussi été conservé), MACM, T. 101. Adresse: «Monsieur Jean Bruchési // Sous-secrétaire de la Province // Hôtel du Parlement, Québec».

184. «Votre lettre, complétant votre visite d'il y a quinze jours, m'a vivement intéressé» (J. Bruchési, lettre du 12 juillet 1937; T. 101).

185. Il s'agit sans doute du grand tableau qu'un haut fonctionnaire a commandé et dont il est question plus loin, dans la lettre à Carmel Brouillard. Il sera aussi question plus tard d'une toile pour le Musée du Québec (voir *infra*, p. 163, la lettre du 19 mars 1941).

Avec mes sincères remerciements veuillez agréer, Monsieur Bruchési, mon entière reconnaissance.

Votre tout dévoué,

P.-É. Borduas

À Jean-Baptiste Soucy<sup>186</sup>

Saint-Joachim-de-Courval, 24 juillet 1937

Cher monsieur,

On se souvient toujours d'un ancien camarade. Encore davantage s'il peut nous être utile à un moment donné.

Pardonnez-moi, M. Soucy, de me conformer à la règle commune. Pour excuse, je n'ai aucun remords d'agir ainsi. Depuis que je vous connais je professe la plus haute estime pour vous. Vous étiez finissant à l'École des beaux-arts de Montréal l'année que j'y entrais<sup>187</sup>. Jugez du prestige que vous exerciez sur le jeune élève que j'étais, et rien n'est venu détruire cette première bonne impression.

---

186. Autographe (double, sans signature), MACM, T. 236. Adresse: «Monsieur J.-B. Soucy, // Directeur de l'École des beaux-arts // de Québec, // 37, rue Saint-Joachim».

187. Voir la lettre du 10 juillet 1937. L'École des beaux-arts de Montréal, fondée en mars 1922, n'ouvrit ses portes qu'en novembre 1923 et Borduas faisait partie du premier contingent. Soucy, qui était diplômé de l'École des beaux-arts quand il obtint sa bourse de perfectionnement aux Arts décoratifs de Paris pour les années 1925-1928, avait commencé ses études au Conseil des arts et manufactures du Monument-National, boulevard Saint-Laurent, et les avait poursuivies à la nouvelle École des beaux-arts, rue Saint-Urbain. Le Conseil ferma ses portes en 1922, mais c'est dans ses anciens locaux que Borduas semble avoir suivi les cours de première année; Soucy et lui ne se seraient donc côtoyés que durant l'année 1924-1925. Sur l'École des beaux-arts et, entre autres, ses liens avec celle du Conseil, voir Emmanuel Fougerat, «Ce que sera l'enseignement à l'École des beaux-arts», *le Canada*, 15 octobre 1923, p. 1; également *Écrits I*, p. 56-58. Sur l'école du Conseil des arts et manufactures, voir J.-M. Larrue, *le Monument inattendu. Le Monument-National, 1893-1993*, LaSalle, Hurtubise HMH, «Cahiers du Québec», p. 160-161.

Des années ont passé. Je terminais mes études à Montréal lors de la première promotion des professeurs de dessin, en 1927. L'année suivante je partais pour Paris où j'ai fait un stage de deux ans<sup>188</sup> aux Ateliers d'art sacré, sous la direction des maîtres Maurice Denis et Georges Desvallières.

À mon retour j'ai dû accepter d'enseigner le dessin à la Commission des écoles catholiques de Montréal et à l'Externat classique de Saint-Sulpice<sup>189</sup>.

Ces jours derniers une série de circonstances favorables m'invitait à demander à M. Jean Bruchési un poste de professeur à votre école. M. le sous-ministre<sup>190</sup> vient de me donner l'assurance qu'il transmettra et appuiera avec beaucoup de sympathie ma demande à l'honorable secrétaire de la Province<sup>191</sup>.

Il me reste à vous convaincre, M. le directeur, qu'un professeur de plus vous serait très utile pour que ma cause soit gagnée.

Je serais heureux d'avoir l'occasion de vous parler longuement. J'espère qu'elle naîtra d'ici quelque temps.

Avec l'espoir d'être à l'automne un des vôtres, — avec M<sup>lle</sup> Daoust<sup>192</sup>, qui je crois se ferait un plaisir de vous donner quelques renseignements à mon sujet. — Je vous remercie

188. Borduas a effectivement étudié aux Ateliers d'art sacré de la mi-novembre 1928 à la mi-mai 1930 (voir *supra*, p. 128, la lettre du 17 mai 1930 à O. Maurault).

189. Voir *Écrits I*, p. 411, n. 44.

190. Jean Bruchési.

191. Joseph Henri Albiny Paquette (1888-1978); élu député de Labelle à la Législature de Québec en 1935, comme membre de l'Action libérale nationale de Paul Gouin, et réélu en 1936 avec l'Union nationale que son parti a contribué à former avec le Parti conservateur de Maurice Duplessis. Il est désigné par ce dernier au poste de secrétaire de la Province, se trouvant à remplacer Athanase David; il sera réélu sans interruption jusqu'à sa démission, en 1958.

192. Voir *supra*, p. 144, n. 178.

d'avance de ce que vous pourriez faire pour moi<sup>193</sup>, et vous prie de bien vouloir me croire

Votre très dévoué.

À Jean-Marie Gauvreau<sup>194</sup>

Montréal, 14 septembre 1937

Cher Monsieur le Directeur,

De retour de Saint-Hilaire hier soir, je fus heureux de trouver ici votre lettre de la semaine dernière.

C'est avec plaisir que j'accepte le poste de professeur de dessin et de décoration à votre école, au salaire initial de \$ 1200<sup>195</sup>.

---

193. La réponse de Soucy est prudente: «Il est possible en effet que je retienne les services d'un nouveau professeur à l'automne [...]. Je dois rencontrer prochainement l'honorable J.-H.-A. Paquette, secrétaire de la Province, pour fixer avec lui l'enseignement des Beaux-Arts à Québec» (lettre à Borduas, datée de Québec, 1<sup>er</sup> août 1937; T. 236).

194. Autographe, archives du Collège du Vieux-Montréal, fonds de l'École du meuble, dossier 8/10. Borduas a conservé un double de cette lettre, qui porte la mention «copie» (voir MACM, T. 237). Adresse: «Jean-Marie Gauvreau, // Directeur de l'École du meuble, // Montréal».

195. Le double de cette lettre est daté du 10 septembre 1937. Le 8 septembre, Jean-Marie Gauvreau adresse une demande d'engagement à Albiny Paquette, secrétaire de la Province, qui autorise l'engagement de Borduas à compter du 1<sup>er</sup> octobre. Le 10 septembre, Gauvreau informe Borduas de sa nomination comme professeur de dessin et de décoration à l'École du meuble et lui demande de respecter la confidentialité de cette nouvelle jusqu'à ce qu'il soit autorisé à en faire l'annonce. Jean-Marie Gauvreau demande que soit ramené du 1<sup>er</sup> octobre au 15 septembre le début de la période d'engagement. Cette autorisation lui est accordée le 14 septembre par le sous-ministre qui annonce que l'engagement de Jean-Paul Lemieux sera effectif à partir de la même date. On sait, par la correspondance déposée aux archives de l'École du meuble, que Jean-Marie Gauvreau a accepté la démission de Jean-Paul Lemieux en lui promettant de le rétablir dans son poste un an plus tard si ce dernier en manifestait le désir.

C'est aussi avec enthousiasme que je deviens membre d'un personnel aussi choisi que le vôtre, M. le directeur.

Vous priant de croire à toute ma reconnaissance pour la confiance accordée et pour l'aide promise je vous offre mon entier dévouement.

P.-É. Borduas

À Jean Bruchési<sup>196</sup>

12 octobre 1937

Cher monsieur,

Certes, si je retardais encore à venir vous remercier des bienfaits de l'École du meuble, vous auriez droit de me juger bien ingrat. Et, si je viens déjà si tard, c'est que j'ai dû être tout entier à mes cours depuis bientôt un mois!

C'est donc en parfaite intelligence de mon nouveau bonheur que je viens humblement vous en remercier. Puisse ce merci contenir en plus de ma profonde gratitude l'assurance de mon entier dévouement. N'ayant jamais entendu autant de bien du *Saint Jean*<sup>197</sup> que depuis qu'il est en votre possession, Monsieur Bruchési, et étant très honoré du plaisir que semble vous procurer ce petit tableau, il m'est impossible de résister au désir de vous l'offrir comme gage de ma vieille admiration et de ma toute nouvelle amitié.

Daignez, je vous prie, agréer mon offrande et mes sentiments les meilleurs.

P.-É. Borduas

---

196. Autographe (copie de la main de Gabrielle Borduas), MACM, T. 101.

197. Voir *supra*, p. 145, la lettre du 24 juillet 1937.

À Carmel Brouillard<sup>198</sup>

[Janvier 1938]

Enfin j'ai le plaisir de vous écrire, mon cher ami. Et, croyez-moi, c'est un rare bonheur. Depuis septembre<sup>199</sup> j'en suis à ma première lettre. Moi qui espérais, à votre départ, vous écrire assez tôt pour que vous puissiez me lire à votre arrivée rue Marie-Rose<sup>200</sup>!

Depuis des mois ont passé, des semaines d'inquiétudes, de fol espoir et d'un travail harassant. Je commence cependant à m'habituer à ce nouveau genre de vie, et petit à petit, je pourrai de mieux en mieux utiliser mes moments de liberté<sup>201</sup> alors je vous reviendrai à de moins longs intervalles, si toutefois, vous m'avez pardonné ce silence. Et, vous me l'aurez pardonné lorsque vous saurez comment le souvenir de votre rencontre, des quelques fois que je vous ai vu, demeure vivant et agissant en moi<sup>202</sup>.

J'aime à croire que vous avez quitté définitivement l'hôpital en dépit de son glorieux patron et que vous voyez de Paris autre chose que le bâtiment des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul<sup>203</sup>. J'ai hâte de vous savoir tout à fait rétabli, que vous avez repris vos visites passionnées à travers le merveilleux Paris. M'écrirez-vous bientôt, moi qui semble l'avoir si peu mérité? Dans votre

198. Autographe (double), MACM, T. 184. Cette lettre n'est pas datée. Les allusions au tableau réalisé pendant les vacances du jour de l'An et aux conférences de Maurice Gagnon annoncées pour février permettent de la situer en janvier 1938. Borduas a conservé cinq états différents de cette lettre.

199. Ils se sont vus lors d'un voyage à Québec durant l'été (voir *supra*, p. 142, la lettre du 10 juillet 1937), mais aussi lors du départ de Brouillard pour l'Italie, dont l'allusion à septembre indique peut-être la date. Mais ce dernier dut interrompre son voyage, alors qu'il était à Paris, pour des raisons de santé.

200. Donnant sur la rue du Père-Corentin, dans le XIV<sup>e</sup> arrondissement, près de la Cité universitaire.

201. Voir variante dans *Écrits I*, p. 414, n. 53.

202. Voir variante dans *Écrits I*, p. 414, n. 51.

203. L'hôpital Saint-Vincent-de-Paul, dans le XIV<sup>e</sup> arrondissement, avenue Denfert-Rochereau.

prochaine lettre, il faudrait aussi me dire ce qu'il vous est possible d'avoir du pays. Je serais si heureux de vous envoyer journaux ou revues ou tout ce qui pourrait vous plaire. Il faudrait m'en parler en toute confiance autrement je risquerai de vous faire parvenir ce que vous auriez déjà reçu.

Ici, il fait un temps magnifique tout plein d'une neige éclatante! J'ai hâte de vous recevoir par des après-midi pareils à votre retour et Gaby vous fait dire qu'elle a appris de nouvelles recettes à votre intention. Nous pensons déjà à votre retour.

J'ai commencé la lecture de vos livres<sup>204</sup>. Si j'en avais le temps, je verrais à relire une deuxième fois *Approximations*<sup>205</sup>. Que j'aimerais parler avec autant de sens que Du Bos, d'une ardeur...

Depuis votre dernière visite à l'atelier, un grand tableau s'est ajouté aux petits que je possède. C'est une croix de chemin, commandée par un haut fonctionnaire pour le bureau qu'il occupe à l'Hôtel du Parlement de Québec. C'est une grande machine sans caractère et pour une fois, ce n'est pas de ma faute. Rien n'est plus triste que de peindre sous la dictée d'un monsieur qui désire tout autre chose que ce pour quoi<sup>206</sup> vous êtes né. Enfin il me reste un double espoir à son sujet, c'est qu'il me soit permis de ne pas signer et qu'ensuite elle soit installée au plus tôt entre les deux fenêtres qu'elle doit occuper loin d'ici.

---

204. Carmel Brouillard venait de publier *Sous le signe des muses. Essais de critique catholique* (Montréal, Granger, 1935, 241 p.) et devait publier ensuite *Le séparatisme ne doit pas mourir. Opinion* (Montréal, Éd. des Jeunesses patriotes, 1939, 8 p.). Borduas n'allait se prononcer lui-même sur la question du séparatisme que beaucoup plus tard; voir les lettres à Claude Gauvreau, des 24 décembre 1957, novembre-décembre 1958 et 21 janvier 1959, *infra*, p. 955, 1026-1027 et 1046.

205. Les sept volumes d'*Approximations* de Charles Du Bos ont paru entre 1922 et 1937; il s'agit d'approches intuitives des œuvres littéraires et de leur «mystère».

206. Manuscrit: «pour lequel».

Nous n'avons pas eu l'occasion de revoir M. et M<sup>me</sup> Thériault<sup>207</sup> depuis votre départ. J'espère qu'il nous sera possible de les recevoir la semaine prochaine. M. Gagnon<sup>208</sup> se porte bien, est toujours très actif et heureux d'être à l'École du meuble. On vous a peut-être parlé de la série de quatre conférences qu'il a inaugurée avec un vif succès à cette école, sur la peinture moderne. Il me prie de le rappeler à votre souvenir de même que M. et M<sup>me</sup> Barry<sup>209</sup>.

Mon cher Père, je commence à me demander si vous aurez le courage de vous rendre jusqu'à cette ligne? Moi qui voulais vous dire que la petite Janine pourrait bientôt nommer le beau monsieur de l'Atlantique<sup>210</sup> et que Gaillard travaille toujours aussi tard dans la nuit<sup>211</sup> et que tous nous nous unissons pour vous offrir notre plus franche amitié.

À Victor Doré<sup>212</sup>

Montréal, 10 juin 1938

Cher Monsieur,

J'ai l'honneur de vous avertir que j'ai reçu votre lettre du

---

207. Vraisemblablement Lucien Thériault et son épouse, qui eurent un temps en leur possession le *Portrait du père Carmel Brouillard*, œuvre de Borduas dont on a perdu la trace. Voir F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 67, n. 8.

208. Maurice Gagnon, qui a été engagé à l'École du meuble en même temps que Borduas. Voir *Écrits I*, p. 193, n. 16.

209. Jacques Barry est un ancien condisciple de Borduas à l'École des beaux-arts. Il sera notamment responsable des arts appliqués au Séminaire de Sainte-Thérèse (1942-1950). Voir F.-M. Gagnon, *op. cit.*, p. 173.

210. Janine, qui est née le 26 décembre 1936 et vient d'avoir un an, semble avoir été présente au départ du navire qui dut se faire au port de Montréal.

211. Adrien Borduas, qui est alors âgé de 23 ans, vient de préparer les examens de la fin du premier semestre.

212. Autographe (en-tête: «P. É. Borduas artiste peintre»), CECM, dossier Paul-Émile Borduas. Date de réception: 11 juin 1938. Sous l'en-tête: «M. Desjardins». Un «D» souligné en marge indique que Victor Doré a pris connaissance de la lettre.

27 mai 1938<sup>213</sup>, m'apprenant que la Commission des écoles catholiques de Montréal me maintiendrait dans mes présentes fonctions pour l'année scolaire 1938-1939.

Je suis heureux de demeurer à la disposition du Directeur des études, et vous prie de me croire, Monsieur le Secrétaire,

Votre dévoué,

P.-É. Borduas

**À Gabrielle Borduas**<sup>214</sup>

Montréal, 28 novembre 1938

Ma petite Gaby,

Un court billet tel que promis.

Un court billet après une longue nuit et un non moins long jour.

Un court billet pour vous dire madame je vous aime, et pour offrir le baiser du soir à notre petite Janine.

Un court billet enfin, chérie, pour te donner les renseignements demandés au sujet du thé de M<sup>me</sup> Léveillé<sup>215</sup>.

---

213. Lettre de Victor Doré, 27 mai 1938; copie conservée en CECM, dossier Paul-Émile Borduas.

214. Autographe, fonds privé.

215. Léveillé (Ernestine Pineault — madame Arthur; pseud. Joyberte Soulanges). Femme de lettres (*Dollard*, 1921; *Comment ils ont grandi*, 1922), elle fut membre de la Commission internationale familiale Belgique-France, de la Société historique de Montréal, du Comité d'honneur de la Ligue d'Amérique et vice-présidente du Comité de l'Union culturelle des latins d'Amérique. Voir *Répertoire biobibliographique de la Société des écrivains canadiens, 1954*, Montréal, Éditions de la Société des écrivains canadiens, 1955, p. 78.

La réunion est à quatre heures et demie, mercredi prochain, M<sup>me</sup> Gagnon<sup>216</sup> t'attendra, toutes deux vous irez entendre madame Michel[le] Le Normand<sup>217</sup>, dans une causerie intime. Il n'y aura pas cours de M. Gagnon à cette élégante assemblée. Ce cours étant remis à une autre fois.

Gaby, je n'ai pas eu le temps de te remercier comme tu le mérites pour l'affectueuse façon, que tu as eue, de recevoir mes tantes à l'occasion de la visite de maman. Je t'en suis très reconnaissant et chante tes louanges.

Je te prie de renouveler l'expression de ma filiale affection à toute ta famille. Embrasse bien fort notre cher trésor pour son papa, et revenez-moi, au plus tôt, après le plus beau séjour possible à Granby.

Ton mari qui t'aime de tout son cœur, et qui trouve le logis démesurément grand.

Paul-Émile

---

216. Laurette Beauséjour (Ottawa, 25 août 1908), dite Lola, mariée à Maurice Gagnon à Ottawa en 1932 et mère de six enfants, dont l'aîné est François-Marc. Elle avait suivi des cours de philosophie thomiste donnés par des pères dominicains au Caveau, un centre culturel d'Ottawa, et discutait fréquemment avec Borduas de l'évolution et de la primauté de la matière, ce dernier sujet étant cause d'un profond désaccord (voir Jean Éthier-Blais, *Autour de Borduas*, Montréal, P.U.M., 1979, p. 84). Borduas l'a prise comme modèle pour une peinture en 1941; voir *Portrait de madame G.*, reproduit et analysé dans F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas*, 1988, p. 162-163.

217. Michelle Le Normand, pseudonyme de Marie-Antoinette Tardif (1895-1964), romancière et essayiste née à l'Assomption, épouse du journaliste et romancier Léo-Paul Desrosiers.

## À Jean Bruchési<sup>218</sup>

Montréal, 10 février 1939

Cher monsieur Bruchési,

Vous trouverez ci-jointe la liste des lauréats du concours de reliure<sup>219</sup>.

Le jury a exprimé l'opinion que messieurs les auteurs des deux maquettes choisies pour la réalisation devraient étudier de nouveau leur projet en collaboration du relieur.

La liberté d'exécution de la maquette «2-6254» (*Île d'Orléans*) pourrait se prêter à une décevante interprétation au cours du travail de reliure.

Pour le projet de «Norad» (*Maria Chapdelaine*) le jury suggère l'addition de quelques détails exprimant plus clairement l'idée essentielle de l'œuvre. Si cet artiste pouvait rencontrer un des membres du jury, il se ferait un plaisir de lui communiquer les suggestions faites au jugement. Je serais d'ailleurs, moi-même, heureux de vous fournir tous les renseignements et toute la collaboration que vous pourriez désirer.

Immédiatement après la séance de ce matin j'ai vu personnellement à l'emballage des travaux. M. Maurice de Bellefeuille<sup>220</sup> vous les fera parvenir de la même manière

---

218. Autographe (double non signé), MACM, T. 101. Adresse: «Monsieur Jean Bruchési, // Sous-Secrétaire d'Etat de la Province, // Hôtel du Gouvernement, // Québec».

219. Le 6 décembre 1938, Borduas est invité à siéger comme membre du jury pour un concours de reliure organisé par le Secrétariat de la Province. Ce concours a pour but d'offrir au roi George VI et à la reine Elizabeth d'Angleterre, lors de leur tournée canadienne en mai 1939, un exemplaire relié de *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon et de *l'Île d'Orléans* de Pierre-Georges Roy; le premier est illustré par Clarence Gagnon et le second par un choix d'œuvres de peintres divers tels que Charles Maillard. Les autres membres du jury sont Maurice Félix, Edwin-H. Holgate, Adrien Hébert et Omer Parent. Voir «Concours de reliure», *le Devoir*, 7 décembre 1938, p. 1.

220. Secrétaire des ministres à ce qui était alors le nouveau Palais de justice de Montréal (100, rue Notre-Dame Est).

qu'expédiés. Un des trois colis ne contient que les six travaux primés.

Je suis heureux de vous exprimer tout mon plaisir pour l'amabilité avec laquelle on nous reçut au nouveau Palais de Justice.

Vous renouvelant l'expression de ma gratitude pour la confiance accordée, je vous prie de bien vouloir agréer, cher monsieur Bruchési, mon cordial dévouement.

À Victor Doré<sup>221</sup>

Montréal, 12 juin 1939

Monsieur le Secrétaire général,

J'ai l'honneur d'accuser réception de votre avis du 29 mai dernier<sup>222</sup>. Je remercie sincèrement ces messieurs de la confiance accordée.

En septembre prochain, devant consacrer plus d'heures à mes cours à l'École du meuble, je me vois dans l'impossibilité d'accepter le renouvellement proposé.

Veillez croire, Monsieur, à mes sentiments distingués et à l'excellent souvenir que je garderai de mes années d'enseignement à l'école primaire,

Votre très dévoué,

P.-É. Borduas

---

221. Autographe, CECM, dossier Paul-Émile Borduas. Adresse : «à Monsieur Victor Doré, // Secrétaire Général et Trésorier, // à la Commission des Écoles Catholiques de Montréal». Date de réception : 21 juin 1939. Raturé : «M. Piédalue // prendre connaissance et faire rapport à <illisible>». Raturé en bas de page : «à faire pour monsieur Piédalue».

222. Lettre conservée dans le même dossier.

À Ozias Leduc<sup>223</sup>

Montréal, 16 janvier 1940

Mon cher monsieur Leduc,

De retour à l'École du meuble, j'ai fait part à mon directeur de l'espoir entrevu au sujet de la collection des tissus canadiens de votre ami, M. Raoul Ducharme<sup>224</sup>.

M. Gauvreau serait très heureux, comme tous les professeurs, de voir cette collection au musée de son école. En conséquence il m'a prié de vous demander de bien vouloir lui préparer la voie vers votre ami. Il ira à Saint-Hyacinthe, dès qu'il plaira à M. Ducharme de le recevoir.

Recevez aussi ses remerciements pour votre heureuse inspiration.

Ici, tout notre petit monde se porte bien et vous envoie ses amitiés sincères.

J'irai voir bientôt les portraits de ces belles dames<sup>225</sup>.

Affectueusement,

Paul-Émile

(983, rue Napoléon)

---

223. Autographe, BNQ, fonds Ozias Leduc, MS-327/7/12. Adresse : « à Monsieur Ozias Leduc, // Saint Hilaire ». Adresse de retour : « 983, rue Napoléon ».

224. Dans *Artistes, musiciens et écrivains de Saint-Hilaire* (1979), Thomas Lahaise range Raoul Ducharme, « qui excellait dans les paysages et les fleurs », parmi « les petits, les obscurs, les sans grades ». Voir Robert Lahaise, *Guy Delahaye et la modernité littéraire*, Montréal, HMH, 1987, p. 21.

225. D'après Laurier Lacroix, Borduas aura pu voir à l'atelier d'Ozias Leduc le portrait grandeur nature de *Madame Saint-Cyr* (1938-1939, collection du Musée McCord), ainsi que ceux de *Florence Ducharme* (épouse de Raoul Ducharme) et de *Gertrude Leduc* (nièce de l'artiste) auxquels Leduc travaille à cette époque.

**À Dieudonné Goyette<sup>226</sup>**

[Montréal, c. 3 avril 1940]

Votre lettre de ce matin<sup>227</sup> ne m'a pas causé une grande surprise. Durant notre conversation au sujet de cet emprunt j'ai eu le soupçon que les compagnies d'assurances devaient agir à la manière des banques où l'intérêt est payable d'avance si ma mémoire est fidèle.

Aussi, je suis bien disposé à accepter ces conditions.

Cependant, nous en resterons au montant initial de \$ 1400. Moins les intérêts pour un an à 6 % il me reviendra \$ 1316 et ça devra suffire.

Dans un an (avril 1941), je serai en mesure de vous remettre de \$ 500 à \$ 700 plus les intérêts sur la balance due.

Mon cher monsieur Goyette, je suis très touché de votre délicatesse à mon égard, et vous en remercie de tout cœur.

Veillez offrir à toute la maisonnée l'expression de mon amitié profonde.

---

226. Autographe, fonds privé.

227. Lettre adressée de Granby et datée du 1<sup>er</sup> avril 1940. Joseph Dieudonné Goyette (Saint-Valérien, 24 avril 1885 — Granby, 21 août 1958), médecin, est le beau-père de Borduas. Il épousa en premières noces Lucia Lasnier, organiste et fille d'un démarcheur de la compagnie de meubles Vilas, le 9 mai 1910, à Sainte-Cécile-de-Milton. Ils eurent cinq enfants: Gabrielle, infirmière, mariée à Paul-Émile Borduas en 1935; Jean, avocat, marié à Pierrette Ménard en 1953; Guy (1917), ordonné prêtre en 1940 et nommé professeur au Séminaire de Saint-Hyacinthe la même année; Gilles, journaliste, marié à Irène Legris en 1943; Roch, importateur, marié à Jeanne Montfils en 1943. Le docteur Goyette épousa en secondes noces sa belle-sœur Anna Lasnier, le 11 août 1919; ils eurent trois enfants: Paul, pharmacien (1920), marié à Bernadette Bernard en 1950; Marc (1923), reçu médecin en 1948 et marié à Monique Bienvenue en 1955; Andrée (1927), mariée à Knud Carl Jensens en 1954 (A. Goyette, *Histoire généalogique et livre de famille des Goyette*, s. l., s. é., vol. 2, p. 408 et 614).

**À Victor Doré<sup>228</sup>**

Montréal, le 26 avril 1940

Monsieur le Surintendant,

Le Ministère du Secrétariat de la Province m'a demandé, en septembre dernier<sup>229</sup>, de consacrer plus de temps à mon enseignement de l'École du meuble. Je dus démissionner à la Commission des écoles catholiques de Montréal où j'enseignais le dessin depuis une huitaine d'années.

Le Ministère m'ayant laissé entrevoir la possibilité de continuer mes contributions au fonds de pension des fonctionnaires de l'enseignement primaire, je vous serais très reconnaissant de bien vouloir me faire tenir un état de mon compte à ce fonds<sup>230</sup>.

Je vous remercie de votre obligeance et vous prie, Monsieur le Surintendant, d'agréer l'expression de mon dévouement entier.

P.-É. Borduas

---

228. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 101. Adresse: «Monsieur Victor Doré, // Surintendant de l'Instruction publique, // Hôtel du Gouvernement, Québec, P. Q.» Adresse de retour: «983, rue Napoléon, // Montréal. P. Q.»

229. Cette lettre, selon toute vraisemblance, n'a pas été conservée par Borduas.

230. Cette question de la caisse de retraite fera l'objet d'un litige lors du renvoi de Borduas de l'École du meuble, le 2 septembre 1948.

À Ozias Leduc<sup>231</sup>

[30 décembre 1940]

Recevez, mon cher monsieur Leduc, avec nos vœux les meilleurs, les plus belles pages de *Verve*<sup>232</sup> que Gabrielle a copiées pour vous.

Nous vous attendons avec ardeur. De beaux jours nous étant promis.

P.-É. Borduas

---

231. Autographe (sur une carte de visite au nom de «Paul-Émile Borduas»), BNQ, fonds Ozias Leduc, MS-327/7/12. Datée du «30 déc. 40» par Gabrielle Messier.

232. Voir *Écrits I*, p. 664-665. On sait que la revue commence à paraître en 1937 et que Borduas en possède le n° 8, qui présente notamment des reproductions d'œuvres de Rouault. Voir F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 122. Par ailleurs, Maurault fait parvenir à Borduas, de Philadelphie, le 19 septembre 1940, une carte postale reproduisant un Picasso de 1938, *Seated Woman*, exposé au Museum of Modern Art de New York en 1939; la carte ne contient que ces mots: «Vive l'art moderne!»

1941-1947

*Page laissée blanche*

## À Jean Bruchési<sup>1</sup>

Montréal, 19 mars 1941

Cher monsieur Bruchési,

C'est un agréable devoir que je remplis en ce moment<sup>2</sup>. Il y a déjà longtemps<sup>3</sup>, je vous promettais de vous avertir, si jamais j'avais un tableau qui fût susceptible d'être acquis pour le musée provincial<sup>4</sup>.

Je crois que cet heureux moment est arrivé. À l'automne j'ai peint un grand paysage inspiré par le parc Lafontaine<sup>5</sup>. Ce tableau fut exposé au Salon du livre, où son coloris et sa composition furent particulièrement remarqués<sup>6</sup>.

Je vous écris à tout hasard ne sachant si ce moment est bien choisi ?

---

1. Autographe, MQ; deux brouillons, datés également du 19 mars 1941, sont conservés en T. 101. Adresse : «Monsieur Jean Bruchési // Sous-secrétaire d'État de la Province». Adresse de retour : «983 rue Napoléon, Montréal».

2. En réalité, cette démarche auprès de Bruchési trouble considérablement Borduas: «Cher monsieur (St-Joseph aidez-moi, exaucez-moi) Il y a quelques années déjà...» (brouillon de lettre conservé en T. 101). Le 19 mars est dédié à saint Joseph.

3. Lors de la visite des envoyés de Bruchési à l'atelier de Borduas à l'été 1937, celui-ci n'avait en sa possession que de petits tableaux, qui n'avaient pas les dimensions requises. Voir *supra*, p. 145, la lettre du 24 juillet 1937 à Jean Bruchési.

4. Fondé le 29 décembre 1922, le Musée de la Province, qui a pour vocation la conservation et la connaissance de la culture québécoise, s'ouvre, en 1940, à l'art contemporain.

5. Il existe trois versions de ce paysage du parc Lafontaine. Les deux premières sont de «petits paysages à l'huile» identiques qui appartiennent à Fernand Leduc et à Gilles Hénault. On n'a pu toutefois retracer la toile mentionnée ici par Borduas. Exposée en même temps que *Portrait de Maurice Gagnon* (1937) et *Tête de fillette (Adolescente?)*, cette toile porte le titre *Paysage*.

6. Allusion, vraisemblablement, à une critique de Jacques de Tonnancour: «[...] de Paul-Émile Borduas, un portrait de Maurice Gagnon, un paysage peint avec une insouciance de tout convenu et une volupté de couleur rare ici, et une tête de fillette exquise, un peu précieuse» («Au Salon du Livre. École technique», *le Quartier latin*, 6 décembre 1940, p. 5).

Je considérerais cependant son achat par l'honorable secrétaire d'État, comme un grand honneur pour moi.

Vous renouvelant, cher monsieur Bruchési, l'expression de mes sentiments les meilleurs, je demeure votre dévoué,

Paul-Émile Borduas

### À Ozias Leduc<sup>7</sup>

Montréal, 26 avril 1941

Mon très cher M. Leduc,

De jour en jour j'espérais aller vous voir et vous apporter de bonnes nouvelles. Il est maintenant clair que je ne pourrai avant votre installation pour l'été.

Je vous envoie donc ces quelques lignes dues depuis si longtemps.

Nous avons reçu avec beaucoup de plaisir votre belle lettre<sup>8</sup>. Ma femme ne conserve qu'un regret de votre passage parmi nous, c'est qu'il fut trop court. Toute la famille et tous vos nouveaux et déjà fidèles amis sont aussi dans le même sentiment.

La petite maisonnée se porte à merveille. En est-il ainsi pour vous, mon très cher ami ?

Au sujet du début d'incendie du Saint-Enfant-Jésus<sup>9</sup>, il ne fit aucun dégât à l'église même, n'ayant que légèrement abîmé un couloir du sous-sol.

---

7. Autographe, BNQ, fonds Ozias Leduc, MS-327/7/13. Adresse: «Monsieur Ozias Leduc // Saint-Hilaire».

8. Lettre du 29 mars 1941. Ozias Leduc y remercie les Borduas pour leur hospitalité (voir T. 142).

9. Incendie du 4 mars 1941 à l'église Saint-Enfant-Jésus du Mile-End (voir «Le feu à l'église Saint-Enfant-Jésus», *le Devoir*, 5 mai 1941, p. 6). Ozias Leduc y avait exécuté des travaux de décoration en 1917-1918.

J'aime à croire que vous pensez un peu à nous dans votre bien heureuse retraite et que je vous verrai bientôt.

Votre très fidèlement reconnaissant,

P.-É. Borduas

### À Léopold Houlé<sup>10</sup>

Montréal, le 12 mai 1941

Cher monsieur<sup>11</sup>,

Pour faire suite à notre conversation de ce matin, j'ai l'honneur de solliciter de Radio-Canada l'annonce d'une exposition de peinture moderne canadienne. Exposition qui sera tenue chez Morgan du 16 au 24 courant<sup>12</sup>.

Dans l'espoir que ma demande sera agréée, je vous prie, cher monsieur, de croire en mes sentiments distingués.

Paul-Émile Borduas

---

10. Dactylographie, archives de Radio-Canada; double conservé au Centre de recherche en art canadien, Université de Montréal. Adresse: «Monsieur Léopold Houlé // Directeur des programmes, // Radio Canada, // Montréal. P. Q.» Adresse de retour: «983, rue Napoléon. Montréal». Lettre non signée.

11. Léopold Houlé, auteur des drames intitulés *le Presbytère en fleurs* (Montréal, Imprimerie des Sourds-Muets, 1933, 155 p., ill. par Arthur Le Mai) et *Matines et laudes. Du bal au cloître* (Montréal, Éd. Bernard Valiquette, [1940], 97 p., ill. de Simone Aubry) et de *l'Histoire du théâtre au Canada. Pour un retour aux classiques* (Montréal, Fides, 1945, 170 p.).

12. Reprise chez Henry Morgan à Montréal, du 16 au 28 mai 1941, de l'exposition des «Indépendants» présentée à Québec. Sur cette exposition et sur les conflits qu'elle suscita avec le directeur de l'École des beaux-arts de Montréal, Charles Maillard, voir *Écrits I*, p. 143-150.

**Lettre circulaire**<sup>13</sup>

Montréal, le 19 octobre 1941

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous faire part de l'ouverture d'une classe de dessin pour les enfants.

Le cours comprendra vingt-cinq leçons, de deux heures chacune, données le samedi après-midi de deux à quatre heures, au numéro 3940, de la rue Mentana<sup>14</sup> (à partir du 18 octobre).

Le prix sera de quinze dollars (\$15.00) pour l'année.

Le professeur pourvoira l'élève du nécessaire. L'enfant devra cependant se procurer à l'extérieur les couleurs à l'eau (gouache) et les pinceaux.

Avec l'espoir de vous être utile.

Votre dévoué,

P.-É. Borduas

---

13. Dactylographie (au verso du folio 12 du manuscrit de *Projections libérantes*), MACM, T. 259-H.

14. Borduas a peint, en 1937, *Matin de printemps* (la rue Mentana).

**À Martin Baldwin<sup>15</sup>**

Montréal, 16 octobre 1941

Monsieur<sup>16</sup>,

J'ai l'honneur d'accuser réception de votre lettre du 5 août<sup>17</sup>.

J'aurais aimé, bien avant ce jour vous exprimer tout le plaisir éprouvé par votre invitation et vous en remercier<sup>18</sup>.

Malheureusement il me fut impossible de l'accepter avant aujourd'hui.

Si vous jugez qu'il n'est pas trop tard, je joindrai mes travaux à ceux des quatre autres artistes invités (du 6 février au 2 mars)<sup>19</sup>.

Vous félicitant de cette initiative, je demeure votre dévoué,

P.-É. Borduas

---

15. Autographe (brouillon), AGO, T. 223. Adresse: «Monsieur Martin Baldwin, // Conservateur à la «The Art Gallery of Toronto», // Grange Park, Toronto 2». Adresse de retour: «P. E. Borduas, 983, rue Napoléon, Montréal». Lettre estampillée: «Received oct 17 1941 // Art Gallery of Toronto.»

16. Lawrence Counsell Martin Baldwin (Toronto, 1891 — Toronto, 1968), directeur de la Art Gallery, de 1932 à 1962.

17. Lettre conservée en T. 223.

18. Borduas, qui délaisse cet été-là ses activités de peintre, n'a pas de nouveau tableau pour cette exposition. Une lettre de François Hertel, datée de juillet 1941, suggère que le peintre est alors en «gestation»: «Un de ces jours, il faudra que ça explose. Je le défie bien de renoncer plus longtemps» (T. 132).

19. Il s'agit de l'exposition «P.-É. Borduas, Mary Bouchard, Denyse Gadbois, Louise Gadbois, Alfred Pellan» à la *Print Room* de la Art Gallery de Toronto, du 6 février au 2 mars 1942. Après l'exposition des Indépendants (Québec, 26 avril-10 mai 1941; Montréal, 16-28 mai 1941), celle de la *Print Room* est la deuxième collaboration du genre entre Borduas et Pellan. Voir *Écrits I*, p. 31, 144-150 et 553-556.

À Martin Baldwin<sup>20</sup>

Montreal, October 20, 1941

Dear Sir:

*I have in hand your letter of 18th. instant<sup>21</sup>. I understand that there was an error in the interpretation of my letter of October 15th.*

*You will find herewith a translation of that letter<sup>22</sup>. I do accept, with great pleasure, to exhibit with my four compatriots at the date you have chosen, and I thank you again for your invitation.*

*I beg to remain,*

*Yours very truly,*

P.-É. Borduas

---

20. Dactylographie, ACO. Adresse: «Mr. Martin Baldwin, Esq., // Curator // Art Gallery of Toronto, Grange Park, Toronto (2)». Adresse de retour: «983, rue Napoléon, Montréal, P. Q.» Traducteur inconnu. Lettre estampillée: «Received oct 21 // Art Gallery of Toronto.»

21. «Thank you for your letter of the 16<sup>th</sup>. I am very sorry indeed to hear that you cannot accept our invitation to arrange an exhibition. Perhaps later on you would let me know when you have enough to make a show» (Martin Baldwin, lettre du 18 octobre 1941, T. 223).

22. Voici cette traduction: «Dear Sir: — // I have the honor to acknowledge receipt of your letter of August 5<sup>th</sup>. // I would have like [sic] to tell you before the pleasure your invitation caused me, and I thank you for such. // I was sorry not to be able to accept before to-day. If you judge that it is not to [sic] late, I would send my paintings with those of the other four artists invited by you, from the 6<sup>th</sup> of February to March the 2<sup>nd</sup>. // May I congratulate you for your initiative. // I beg to remain, // Yours very truly. // P.-É. Borduas.»

**À J. Alfred Hébert<sup>23</sup>**

[Montréal, 1<sup>er</sup> novembre 1942]

Cher monsieur J. Alfred Hébert<sup>24</sup>,

Ci-joint mon chèque au montant de \$63.75 payant les intérêts de \$250 du 1<sup>er</sup> nov. [19]41 au 1<sup>er</sup> nov. [19]42, soit \$13.75 plus une remise de cinquante dollars sur le total. J'aurais désiré vous faire parvenir cent dollars de plus. Si vous le permettez, je vous retournerai ces cent dollars d'ici le premier janvier.

Vous priant de croire, cher monsieur, à mon entier dévouement

P.-É. B.

**À J. E. M. Des Rochers**

Toutes mes amitiés,

P.-É. Borduas

---

23. Autographe (brouillon au verso d'un feuillet de *Manières de goûter une œuvre d'art*), MACM, T. 256-D9. Adresse: «449, avenue Clark // Westmount».

24. D'après l'annuaire Lovell, Alfred Hébert est comptable adjoint à la Banque d'épargne de la cité et du district de Montréal (Banque Laurentienne), dont une succursale se trouvait à l'adresse indiquée. Il s'agit d'un prêt personnel comme en témoigne une lettre d'Alfred Hébert qui fait état de frais médicaux engagés pour un enfant malade et qui incite Borduas à ne pas retarder les paiements si possible.

### À Harry O. McCurry<sup>25</sup>

[1942 DEC 15 PM 8 49]

*Sold to doctor Jules Brahy*<sup>26</sup> *Montreal Femme à la mandoline*<sup>27</sup>  
by *Borduas member of Contemporary Arts Society*<sup>28</sup>.

Borduas

### À Harry O. McCurry<sup>29</sup>

December 23, 1942

Dear Mr. McCurry,

Thank you for your letter of December 16th. I can assure you my pleasure was as great as yours at the thought of the red star<sup>30</sup>.

25. Télégramme, MBAC. Adresse: «H. McCurry — Curator National Museum // Ottawa Ont.» Daté du 15 décembre 1942. Adresse de retour: «P.-E. Borduas // 983 Napoleon St. // Montreal». Harry Orr McCurry (Ottawa, 1889 — Ottawa, 1964) débuta à la Galerie nationale du Canada en 1922; il fut directeur adjoint et secrétaire de 1927 à 1939, occupa par la suite jusqu'en 1955 le poste de directeur. Auteur de nombreux articles sur l'art, il encouragea la mise sur pied d'expositions itinérantes importantes à travers le Canada.

26. Jeune collectionneur qu'on retrouvera parmi les professionnels qui organiseront, sous la direction de l'avocat Louis-Joseph Barcelo, une exposition ouverte le 15 février 1947 au Cercle universitaire de l'Université de Montréal; il se procurera alors *Tête casquée*, un tableau datant, comme *la Femme à la mandoline*, de 1941; voir Charles Doyon, «Peinture canadienne au Cercle universitaire», *le Clairon*, 24 février 1947 (T. 60).

27. Portrait peint de Gabrielle Borduas, 1941; reproduction en couleurs dans F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas*, 1988, p. 281. La toile fait partie de la collection du Musée d'art contemporain de Montréal depuis 1966.

28. Société fondée le 15 février 1939 par Paul-Émile Borduas, Robert Élie et John Lyman; Borduas en est le vice-président. La première exposition annuelle des membres se fait à la galerie Frank Stevens de Montréal, du 15 au 30 décembre 1939. Sur la société, voir *Écrits I*, p. 420-421.

29. Dactylographie, MBAC. Ajouté à la main au bas de la page: «*Shipping order made. M.W.*»

30. Une étoile rouge apposée au bas du tableau pour indiquer qu'il est vendu.

*The purchaser is willing to leave his picture for the time of the exhibition in Ottawa.*

*Will you be so kind to send it back to him then at: Docteur Jules Brahy, 361 est, rue Sherbrooke, Montréal.*

*Thankfully yours,*

P.-É. Borduas

À Bartlett H. Hayes jr<sup>31</sup>

Montréal, 30 décembre 1943

Cher Monsieur Hayes<sup>32</sup>,

Un séjour à la campagne est la cause du retard de cette réponse à votre lettre du 22 décembre<sup>33</sup>.

Inutile de vous dire que j'appris avec plaisir la vente de l'*Abstraction* n° 13<sup>34</sup> et de la *Nature morte aux oignons*<sup>35</sup>, aux prix respectifs de \$ 50. et de \$ 100.

---

31. Autographe (double au carbone), MACM, T. 193. Adresse: «Monsieur Bartlett H. Hayes, jr. // Directeur de la Addison Gallery of American Art // Andover».

32. Bartlett Harding Hayes Jr (Andover, Massachusetts, 5 août 1904). Conservateur adjoint depuis 1934 à la Addison Gallery of American Art, il en devient le directeur en 1940. Auteur des ouvrages *The Naked Truth & Personal Vision* (1954) et *The American Line* (1959).

33. Lettre conservée en T. 193. Les toiles ont été vendues dans le cadre d'une exposition itinérante regroupant les œuvres de trente-huit artistes et intitulée «*Aspects of Contemporary Painting in Canada*». Organisée par Marcel Parizeau, elle débute en octobre 1942 et circule dans huit villes américaines. Voir Chronologie, *Écrits I*, p. 31.

34. *Abstraction 13*, ou *les Restes d'un toréador*, ou *Taureau et toréador après le combat*, gouache de 1942. À propos de ces titres successifs, voir F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 124-125.

35. *Nature morte aux oignons*, ou *les Oignons rouges*, toile de 1941; reproduction en noir et blanc dans F.-M. Gagnon, *ibid.*, p. 62, n° 20. On sait que cette œuvre a fait partie de la collection de madame Huddleston Rogers de New York, mais on en a depuis perdu la trace (*ibid.*, p. 99 et 140).

J'aime à croire que cette petite transaction ne vous occasionnera pas trop d'ennui. D'avance je m'en excuse.

Si je devine bien vos intentions, M. McCurry retournera ces objets aux nouveaux acquéreurs immédiatement après l'exposition projetée à la National Gallery et me fera parvenir vers le même temps l'*Abstraction n° 14*<sup>36</sup>.

Encore une fois, je vous remercie de l'intérêt que vous portez à la peinture canadienne et de l'effort considérable que vous avez accompli pour qu'elle soit mieux connue de votre grand pays.

Bien à vous,

P.-É. Borduas

À Ozias Leduc<sup>37</sup>

Montréal, 5 mars 1944

Mon cher maître,

Voici les adresses demandées<sup>38</sup>:

MM.

L. J. Barcelo<sup>39</sup>, 2105 est, rue Sherbrooke.

D<sup>r</sup> D. A. Hingston<sup>40</sup>, 424, avenue Metcalfe.

36. *Abstraction 14* ou *Étude de torsion*, gouache de 1942; reproduction en noir et blanc, *ibid.*, p. 62, n° 28.

37. Autographe, BNQ, fonds Ozias Leduc, MS-327/7/16. Adresse: «À Monsieur Ozias Leduc».

38. Le 15 février 1944, Ozias Leduc, qui prépare une exposition pour le mois de septembre à Québec, demande à Borduas de lui procurer l'adresse de certains collectionneurs de ses tableaux (voir T. 142). L'exposition, qui se tient au Musée de la Province de décembre 1945 à janvier 1946 présente également des œuvres d'Edmond Dyonnet, Elzéar Soucy et Joseph Saint-Charles. Leduc y exposera vingt et une huiles, trois dessins et un bronze.

39. Le catalogue du Musée de la Province fait état de deux huiles prêtées par M<sup>c</sup> Louis-Joseph Barcelo: *l'Heure mauve* (1921), 76,3 x 91,5 cm (n° 27), et *Lueurs du soir* (1916), 50,9 x 66,1 cm (n° 28).

40. Le nom du D<sup>r</sup> D. A. Hingston ne figure pas au catalogue officiel de l'exposition.

Henry-L. Auger<sup>41</sup>, 1270, rue Berri.

Marius Dufresne<sup>42</sup>, 1832, blvd Pie IX.

(Héritier de M. Oscar Dufresne<sup>43</sup>. En dehors de la ville pour un mois.)

Candide Dufresne<sup>44</sup>, 4040 est, rue Sherbrooke.

(Dit ne pas avoir de vos tableaux, mais que s'il connaissait le sujet de ces tableaux, il pourrait peut-être vous renseigner).

C'est un plaisir de savoir que cette exposition aura lieu. Puisse-t-elle, de Québec, venir ensuite à Montréal.

Depuis votre départ de Saint-Hilaire j'ai espéré la réalisation de quelques-uns de vos désirs.

Un moment il a semblé possible que M. Luc Choquette<sup>45</sup> achète Correlieu<sup>46</sup>. Il téléphona à votre frère et il fut encouragé à aller le voir. Mais décidément, du moins pour le moment,

41. Henry-Lemaître Auger (West Boylston, 1873 — Montréal, 1948) fut ministre de la Colonisation de 1936 à 1939, dans le cabinet Duplessis. Il prête *le Petit liseur* (1897), 48,4 x 58,5 cm (n° 30).

42. Marius Dufresne (Pointe-du-Lac, 1883 — Montréal, 1945), ingénieur et architecte de profession, on lui doit certains édifices de grand style, comme le marché Maisonneuve et le château Dufresne. Il hérita, à la mort de son frère Oscar, d'une huile sur bois d'Ozias Leduc datée de 1898, *la Trinité du peintre* (aujourd'hui au Musée des beaux-arts de Montréal). L'œuvre ne figure cependant pas au catalogue officiel de l'exposition.

43. Oscar Dufresne (Pointe-du-Lac, 1875 — Montréal, 1936).

44. Candide Dufresne, frère d'Oscar et de Marius. L'adresse est celle du château Dufresne qui, après avoir été annexé à l'Externat classique Sainte-Croix (Cégep de Maisonneuve), devint le premier Musée d'art contemporain de Montréal. Le château est devenu en 1979 le Musée des arts décoratifs où se trouve une collection de mobilier ancien, à laquelle Borduas a collaboré et qui provient de l'ancienne École du meuble. Voir *Écrits I*, p. 64-65; voir également G. Lesser, *École du meuble 1930-1950*, Montréal, Château Dufresne, 1989, 119 p.

45. Luc Choquette (Saint-Hilaire, 1899), fils du docteur Ernest Choquette, exerça à Montréal la profession de pharmacien (pharmacie Sarrazin-Choquette, rue Ste-Catherine Est). Le catalogue de l'exposition donne *Mater Dolorosa* (1890), 20,3 x 25,4 cm (n° 32), et *Nature morte* (c. 1900), 35,6 x 56,0 cm (n° 33), aussi appelée *Nature morte aux livres et à la loupe*.

46. Domaine des Leduc, dans le rang des Trente, à Saint-Hilaire. Ozias Leduc voyait l'atelier qu'il avait lui-même construit comme un navire où il avait « corps et lieu ». Voir *Écrits I*, p. 511 et 520.

votre frère<sup>47</sup> ne veut pas vendre<sup>48</sup>. Il préfère insister sur le mauvais état de la maison, sur l'impossibilité de la terminer à cause même de ce mauvais état. Notre ami fut découragé et il n'y pense plus.

Ensuite, ici tout espoir n'est pas perdu. Mademoiselle Brouillette consentira peut-être à vendre son portrait<sup>49</sup> au D<sup>r</sup> Brahy mais ce serait à regret, elle y tient beaucoup. Je lui ai fait une visite, j'y ai vu le portrait qui m'a séduit par l'éclat de sa fine et chaude lumière. Pour peu le docteur tentera le grand coup. Je vous en donnerai des nouvelles.

C'est la troisième fin de semaine que je ne vais pas à Saint-Hilaire. Deux déplacements et un rhume m'en ont éloigné. J'y retournerai vendredi prochain, me remettrai au travail. Sera-t-il plus fécond ?

Je remettrai à qui de droit, à la première occasion, peintures et plasticine.

Je vous remercie encore et toujours de votre générosité. Amitiés de tous.

Paul-Émile

P.-S. L'article de *l'Action Catholique*<sup>50</sup> m'a beaucoup amusé. Merci.

P.

---

47. Ulric Leduc (Saint-Hilaire, 1880 — Saint-Hilaire, 1965).

48. Selon le témoignage de Gabrielle Messier, qui fut longtemps assistante d'Ozias Leduc, le domaine familial où ce dernier avait construit son atelier était légalement la propriété d'Ulric, qui entretenait des relations tendues avec son frère.

49. *Portrait de M<sup>lle</sup> B[rouillette]* (1940), 20,3 x 25,4 cm, est acquis et prêté par Jules Brahy et figure au n° 39 du catalogue.

50. Il s'agit vraisemblablement de l'article du généalogiste Jean-Rodolphe Borduas, «La famille Borduas», que l'auteur a conservé.

À Bartlett H. Hayes jr<sup>51</sup>

Montréal, 2 avril 1944

Cher Monsieur,

Anxieux d'avoir des nouvelles de la *Nature morte aux oignons* et de la gouache n° 13<sup>52</sup>, je vous envoie cet appel. M. McCurry a retourné aux États-Unis ces deux tableaux dès la fin de l'exposition d'Ottawa. Sont-ils parvenus à leurs nouveaux acquéreurs ?

Avez-vous visité l'exposition d'art canadien à l'Université Yale<sup>53</sup> ?

Mes amitiés et mes meilleurs souvenirs.

À Bartlett H. Hayes jr<sup>54</sup>

13 mai [1944]

Cher M. Hayes,

Je partirai pour Saint-Hilaire lundi prochain (15 mai). Attendant depuis le début d'avril des nouvelles des deux peintures<sup>55</sup> qui m'inquiètent je crois bon vous avertir de ce changement d'adresse.

En toute amitié.

51. Autographe (double), MACM, T. 193. Adresse: «Monsieur Bartlett H. Hayes jr., // directeur de la Addison Gallery of American Art, // Phillips Academy // Andover, Massachusetts». Sans signature.

52. Sur *Nature morte aux oignons* et *Abstraction 13*, voir *supra*, p. 171, n. 34 et 35.

53. L'exposition itinérante «*Canadian Art 1760-1943*» qui circulera aux États-Unis jusqu'en février 1946.

54. Autographe (brouillon non signé), MACM, T. 193. Cachet d'oblitération, au dos de l'enveloppe, daté de mai 1944.

55. Les mêmes que dans la lettre précédente.

À Bartlett H. Hayes jr<sup>56</sup>

[fin mai 1944]

Cher Monsieur Hayes,

Mes remerciements. Je suis heureux de savoir les tableaux<sup>57</sup> rendus à bon port. J'en étais inquiet. Je vous suis aussi reconnaissant de m'avoir appris les noms des acquéreurs et de votre délicatesse, de me faire parvenir votre chèque avant même d'avoir reçu tous les montants dus. J'aime à croire que cette gracieuse attention ne vous causera pas d'ennui.

Le pays est magnifique ce matin. Pour goûter pleinement le paysage de la vallée du Richelieu il faut y venir à la fin du printemps, non au milieu de l'été.

Ma femme et moi serions heureux de vous recevoir.

Amitiés.

P.-É. B.

---

56. Autographe (double), MACM, T. 193. Les échanges entre Borduas et Hayes permettent de situer cette lettre entre le 13 mai et le 23 juin 1944.

57. Les mêmes que dans la lettre du 2 avril précédent.

## À Harry O. McCurry<sup>58</sup>

[27 juin 1944]

Il m'a fait plaisir d'avoir des nouvelles de l'*Abstraction n° 14*<sup>59</sup>. En m'excusant de le faire en français, je réponds à votre demande.

Oui cette peinture est bien en vente et son prix est de \$ 75.00.

M. Luc Choquette, acquéreur de *la Cavale infernale*<sup>60</sup> qu'il a envoyée à M. Buchanan à vos soins, m'a demandé, si j'avais l'occasion de vous écrire, de vouloir vous avertir qu'il désirait si possible qu'on ne lui retourne ce tableau qu'à la fin de juillet, ou au commencement d'août. Il sera absent de Montréal d'ici ce temps-là.

Puisque j'en suis à ce sujet, j'ai également envoyé à M. Buchanan, aussi à vos soins, trois tableaux<sup>61</sup> pour inspection, je serais heureux qu'on me les retourne à mon adresse d'été : Saint-Hilaire, comté de Rouville, P. Q.

Vous remerciant d'avance et m'excusant de l'ennui que cela pourrait vous occasionner, je vous prie de me croire, Monsieur, votre dévoué,

P.-É.

58. Autographe (brouillon), MACM, T. 134. L'original, qui porte la cote «4.23 Studio», d'après les dossiers du Musée des beaux-arts du Canada, n'a pu être retrouvé. Un document de ce musée, qui cite un extrait de la lettre en traduction anglaise, donne la date du 27 juin 1944.

59. H. O. McCurry, lettre du 26 juin 1944, T. 225. Sur *Abstraction 14* ou *Étude de torse*, voir *supra*, p. 172, n. 36.

60. Huile sur toile, 1943, 40,1 x 46,5 cm; reproduction en couleurs et analyse dans F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas*, 1988, p. 186-187.

61. Ce sont: 1- *Abstraction n° 67* (toile qui a été retournée; voir lettre de McCurry, 15 septembre 1944; T. 225); 2- *les Arbres dans la nuit* (huile sur toile, 1943, 48,9 x 58,7 cm; reproduction en couleurs et analyse dans F.-M. Gagnon, *ibid.*, p. 194-195 — voir *infra*, p. 574, la lettre du 4 mars 1954 à G. Viau); 3- *Oiseau déchiffrant un hiéroglyphe* (huile sur toile, 1943, 47,3 x 56,2 cm; reproduction en couleurs et analyse, *ibid.*, p. 190-191).

À Guy Sylvestre<sup>62</sup>

Montréal, 23 octobre 1944

Cher monsieur Sylvestre<sup>63</sup>,

Merci pour votre invitation<sup>64</sup>. Il m'aurait fait plaisir de pouvoir l'accepter. Je dois cependant refuser pour rester fidèle à une campagne de peinture<sup>65</sup> qui commence et sera, j'en ai peur, exigeante.

Excusez-moi, je vous prie.

P.-É. Borduas

---

62. Autographe, fonds privé.

63. Guy Sylvestre (Sorel, 17 mai 1918), critique littéraire au *Droit* de 1940 à 1948, traducteur au Sénat et attaché d'édition à la Commission d'information en temps de guerre, il occupa par la suite le poste de secrétaire particulier du Premier ministre, de secrétaire d'État dans divers ministères du gouvernement canadien et de directeur de la Bibliothèque nationale du Canada. Voir *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. III, p. 928.

64. Directeur de la revue *Gants du ciel*, qu'il a fondée en 1943, Guy Sylvestre avait sollicité, le 10 octobre 1944, la collaboration de Borduas.

65. François-Marc Gagnon situe à l'hiver la reprise de l'activité picturale, négligée depuis l'été précédent (voir *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 172).

## À Dieudonné Goyette<sup>66</sup>

Montréal, 17 novembre 1944

Mon cher Docteur <sup>67</sup>,

Roch<sup>68</sup> vous a peut-être mis dans l'attente de ce qui vient. Gabrielle lui en a dit un mot la semaine dernière.

J'ai eu l'occasion à Saint-Hilaire, d'emprunter le montant total de ce que je devais sur la maison au taux de 4 1/2 % l'an. Ce qui fait une réduction considérable d'intérêts.

Je vous retourne donc \$ 1500.00 qui vous remet le capital et à peu près tous les intérêts dus.

Merci encore une fois pour votre aide généreuse et patiente. Elle fut très utile et agréable à ma petite famille.

Vous trouverez dans cette lettre un second chèque de \$ 30, à l'ordre de M<sup>me</sup> Goyette<sup>69</sup>, couvrant les intérêts, jusqu'en

66. Autographe (double portant, dans le coin supérieur gauche, la mention « copie »), MACM, T. 93. Adresse: « Mon cher Docteur ». En marge: « Capital emprunté 1600 / Remis pension 25 semaines à 9.50 = 187.50 / intérêts 87.50 / capital 1412.50 / \$1687.50 // 1412.50 + 87. 50 / \$1500.00 chèque ».

67. Au sujet du docteur Goyette, voir *supra*, p. 158, la lettre du [3] avril 1940. Jacques Ferron a consigné la confidence suivante de Gabrielle Goyette sur la profession de son père: « Le père trouve courage dans la pitié, mêlée d'admiration, qu'il inspire à sa petite fille qui le regarde partir à l'aube, recroquevillée dans le fournil. Ça, Madame Duhau le sait et s'en contente [...]. Madame Borduas éprouvait les mêmes sentiments pour son père quand elle le voyait partir seul, la nuit. Il était médecin-accoucheur. Un jour, je racontai à Radio-Canada que j'avais pratiqué longtemps cette profession à domicile. Le lendemain, elle me téléphona. Elle me dit que pour venir en aide à son père elle avait suivi un cours d'infirmière. "Quand je le fus devenue, eh bien, il n'a pas voulu de moi" » (J. Bigras et J. Ferron, *le Désarroi. Correspondance*, Montréal, VLB éditeur, 1988, p. 29).

68. Roch Goyette, homme d'affaires de Granby, frère de Gabrielle.

69. Anna Lasnier, épouse en secondes noces du docteur Goyette.

septembre, des \$ 300 empruntés. Il me sera aussi possible de remettre ce capital d'ici janvier. Si aucun malheur ne m'arrive.

Ma femme et moi avons regretté de ne pas vous voir avant-hier.

Amitiés de tous.

Paul-Émile

À Harry O. McCurry<sup>70</sup>

Saint-Hilaire, 5 novembre 1945

Monsieur le Conservateur,

Étant sans nouvelle de l'*Abstraction n° 14*<sup>71</sup> (Exposition n° 19, assemblée par la Galerie nationale du Canada, et mise en circulation par The American Federation of Arts<sup>72</sup>) je prends la liberté de m'informer auprès de vous.

Peut-être la série<sup>73</sup> des expositions américaines s'est-elle prolongée au-delà du 31 mai.

Je vous remercie d'avance des renseignements qu'il vous sera possible de me donner.

Votre dévoué,

P.-É. Borduas

70. Autographe, MBAC, «*Canadian Exhibitions // foreign*, dossier 5-44». Adresse: «Monsieur McCurry, // Conservateur du Musée national // à Ottawa». Adresse de retour: «Saint-Hilaire, R.R. 2, Comté de Rouville, P. Q.» Dans le coin supérieur gauche, de la main de McCurry: «*Ex. touring until Feb /46 Mc*».

71. Sur *Abstraction 14* ou *Étude de torse*, voir *supra*, p. 172, la lettre du 30 décembre 1943 et, p. 177, celle du 27 juin 1944.

72. L'exposition circulera dans dix-sept villes américaines.

73. Manuscrit: «*Peut-être que la série*».

### À Paul Beaulieu<sup>74</sup>

[juillet 1946]

Mon cher Paul<sup>75</sup>,

Le sort en est jeté. Il devient impossible de vivre au pays. Plus les problèmes sont évidents et moins l'on voit clair<sup>76</sup>.

La critique manque de lucidité, de courage. Quelques très jeunes partent du bon pied, cependant leur information laisse encore à désirer et je ne peux plus attendre. Encore une fois il faut tout risquer ou ce sera la catastrophe.

Je suis mûr pour la France si elle veut de mes peintures. En vendant la maison je réaliserai de sept à huit mille dollars. Ces économies devraient être suffisantes pour subsister avec ma famille deux, trois ou quatre ans.

Durant ce temps, montrer mes peintures à la critique, savoir ce qui est possible de savoir, connaître ou reconnaître les sympathies, vivre de ma peinture ou en mourir.

---

74. Autographe, fonds privé.

75. Paul Beaulieu (Outremont, 1<sup>er</sup> avril 1913), diplomate et homme de lettres. Il fréquenta le Collège Sainte-Marie puis étudia le droit à l'Université de Montréal, où il obtint sa licence en 1933; il fonda *la Relève* en 1934 avec Robert Charbonneau. Nommé, après quelques années de pratique privée, au ministère des Affaires extérieures du Canada, il occupa successivement les postes de troisième secrétaire d'ambassade (Washington, 1944), deuxième secrétaire (Paris, 1945) et consul (Boston, 1949). Il représenta par la suite le Canada à Londres à titre de conseiller et chargé d'affaires, puis il devint ambassadeur au Liban (1958), au Brésil (1964), aux Nations Unies (1968), en France (1969) et au Portugal (1971). Il obtint le premier prix du Québec en 1955 pour une étude, *Jacques Rivière*, publiée l'année suivante (Paris, La Colombe, 1956, 236 p.). Il a succédé à Jacques Hurtubise comme directeur des *Écrits du Canada français* en 1982.

76. Borduas sait-il déjà qu'il est sur le point de perdre un cours qui sera attribué à Maurice Félix (*Écrits I*, p. 34)? Le 2 octobre 1946, Jean-Marie Gauvreau rend officiel ce qu'il a passé en douce en septembre. Il avertit Jean Bruchési par écrit qu'il est dans l'obligation de «dédoubler [les] cours d'expression artistique». La décision est sanctionnée par un arrêté-en-conseil du Conseil exécutif communiqué par le greffier: on accorde à Félix une augmentation de salaire de 2 600 \$ à 2 700 \$ (archives de l'École du meuble, Cégep du Vieux-Montréal).

D'ici il ne semble pas facile d'aller vers Paris maintenant. Quelques Français disent qu'il faudrait attendre deux ans. J'aimerais partir en septembre. Qu'en pensez-vous? Dans une aventure comme celle-ci, la hardiesse est de mise.

Nous avons reçu vos bons souhaits. J'ai aussi reçu le *Drame spirituel* de Daniel-Rops<sup>77</sup>. N'ayant pas son adresse voulez-vous le remercier pour moi. Vous savez combien je vous suis obligé. Je désire l'être encore davantage, et pouvoir un jour, ce qui est chimérique, vous être utile.

Nos amitiés à Simone<sup>78</sup>, nous avons appris avec plaisir qu'elle s'était remise à peindre<sup>79</sup>.

À bientôt?

P.-É. Borduas

77. Paul Beaulieu, qui fréquentait le salon littéraire d'Edmée de la Rochefoucauld, y fit la connaissance d'Henri Petiot, dit Daniel-Rops. Cet écrivain catholique lui disait s'intéresser au Québec, où il comptait beaucoup de lecteurs, et se montrait tout disposé à aider un artiste canadien à s'installer en France et à lui faciliter l'obtention d'une bourse du gouvernement français. Le peu d'affinités entre lui et Borduas, malgré le désir très vif de l'artiste d'émigrer en France, explique en partie que le projet ait rapidement échoué.

78. Simone Aubry Beaulieu, artiste-peintre. Elle étudia la peinture, la sculpture, le dessin et la gravure à l'École des beaux-arts de Montréal, de 1938 à 1941, et en fut expulsée pour avoir pris publiquement la défense des artistes qui avaient participé à l'exposition des Indépendants (Simone Aubry et Jacques de Tonnancour, «À propos de l'enseignement des beaux-arts», *le Canadien*, 30 mai 1941, p. 2; voir *Écrits I*, p. 148-150 et 166). Elle épousa Paul Beaulieu à Montréal le 16 mai 1942; Borduas lui offrit à cette occasion un portrait qu'il avait fait d'elle en 1941 et qui se trouve aujourd'hui au Musée des beaux-arts du Canada (huile sur toile, 81 x 61; reproduction en couleurs dans G. Robert, *Borduas ou le dilemme culturel québécois*, p. 59, et dans J.-P. Duquette et A. Molin Vasseur, *Simone Aubry Beaulieu*, Montréal, Éditions du Lion ailé, 1982, p. 4). Durant son premier séjour à Paris, elle fréquenta l'atelier de Fernand Léger (Montrouge, 1945-1946) et celui d'André Marchand (1947-1948). Elle obtint en 1949 le premier prix de peinture du Québec. Parmi ses principales expositions particulières, on note celles de Paris (galerie Pierre Morihien, 1949), d'Ottawa (Foyer de l'art et du livre, 1951; galerie Robertson, 1973), de Londres (galerie St. George, 1956), de Beyrouth (galerie Juliana Larsson, 1963), de São Paulo (galerie Atrium, 1965).

79. Allusion à la lettre de Simone Aubry Beaulieu du 10 juillet (MACM, T. 182).

Avec cette lettre vous trouverez quelques mauvaises photos de mes dernières peintures<sup>80</sup>. Celles qui posent plus clairement leurs problèmes. Il semble difficile de les définir. Le surréalisme est tout autre chose.

Pourriez-vous, mon cher Paul, les faire voir à la galerie Pierre<sup>81</sup>, rue des Beaux-Arts ?

Si à la galerie on s'y intéresse et consent à m'organiser une exposition particulière pour l'automne, j'en serais très heureux.

C'est une exposition de mes peintures chez Morgan (Ex. M.) fin avril début mai<sup>82</sup> qui a déclenché tous ces désirs.

Merci.

PÉB

---

80. Une indication manuscrite ajoutée par Simone Aubry Beaulieu mentionne l'existence de six photographies.

81. La galerie dirigée par Pierre Loeb. Voir *supra*, p. 94, n. 164.

82. Sur l'exposition chez Morgan, voir : Anonyme, «Exposition des œuvres de Borduas chez Henry Morgan», *Montréal-matin*, 24 avril 1946, p. 7; Anonyme, «M. Borduas joue avec les couleurs», *la Presse*, 24 avril 1946, p. 4; Jean Ampleman, «Exposition. Des disciples au maître», *Notre temps*, 27 avril 1946, p. 5; Paul Dumas, «Borduas», *Amérique française*, 5<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 6, juin-juillet 1946, p. 39-41. Pour un bilan de la réception critique de cette exposition, voir F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas*, 1988, p. 112-117; notamment: «[...] dans l'ensemble, la critique de cette nouvelle exposition est moins substantielle que dans le cas des précédentes. Elle s'en tient à ses thèmes habituels: le rejet de la représentation de la nature, l'abstraction, la comparaison avec la musique» (p. 112).

À Robert H. Hubbard<sup>83</sup>

[début décembre 1946]

Cher M. Hubbard<sup>84</sup>,

À tout hasard je vous ai envoyé *les Arbres dans la nuit*<sup>85</sup>, mardi dernier, par le Canadien National. Ce tableau est assuré pour \$150. À vous de voir ce que dans les circonstances vous pouvez faire.

Je vous remercie pour les jolies reproductions et j'espère vous faire parvenir bientôt les photos demandées<sup>86</sup>.

Bien à vous.

---

83. Autographe (brouillon non signé), MACM, T. 134. L'échange de correspondance entre Hubbard et Borduas permet de situer l'envoi de cette lettre entre le 26 novembre, où Hubbard demande à Borduas de lui acheminer *les Arbres dans la nuit*, et le 11 décembre 1946, où Hubbard accuse réception du tableau.

84. Robert Hamilton Hubbard (Hamilton, 17 juin 1916) débuta en 1946 à la Galerie nationale (devenue depuis le Musée des beaux-arts du Canada), où il fut nommé conservateur de l'art canadien en 1947; il y assumait les fonctions de conservateur en chef de 1954 à 1978. Auteur de nombreux articles et catalogues. Voir *Canadian Who's Who*, 1986, p. 620.

85. Voir *supra*, p. 177, la lettre du 27 juin 1944 à Harry O. McCurry.

86. Voir *infra*, p. 198, la lettre du 22 février 1947 à Roger Caza.

## À Josephine Hambleton<sup>87</sup>

[c. 8 décembre 1946<sup>88</sup>]

Mademoiselle<sup>89</sup>,

Vous me faites doublement regretter notre rencontre manquée puisque je dois vous écrire et que les problèmes posés eussent été plus facilement résolus de vive voix.

Néanmoins s'il m'est impossible dans une lettre d'élucider des questions que je juge très complexes, j'essaierai tout au moins d'en dire un mot.

Peindre se présente pour moi comme une double nécessité psychologique et intellectuelle (si je puis ainsi séparer des choses qui n'agissent qu'ensemble avec bien d'autres plus ou moins mystérieuses dans une action personnelle).

Nécessité psychologique en favorisant la libération d'un tas de refoulements<sup>90</sup>; intellectuelle en tentant d'assouvir ma soif de connaissance.

87. Autographe (brouillon non signé), MACM, T. 130. Dans le coin supérieur gauche, au recto : «J. P. Mousseau // 75 rue Albert // Ottawa».

88. En réponse à une lettre de Josephine Hambleton du 4 décembre 1946 (T. 130). La lettre de Borduas est cependant antérieure à celle du 9 décembre, dans laquelle J. Hambleton lui écrit : «Nul besoin de faire faire une photo du tableau exposé à la S.A.C. Il nous faut des photos où le contraste des tons est assez marqué» (T. 130).

89. Josephine Hambleton Dunn puis Tessier (Ottawa, 28 avril 1919), critique d'art. Fille d'un journaliste à la Presse canadienne, elle fit, dès son enfance, de longs séjours à l'étranger : d'abord, en 1928, à Arronanches-les-Bains, dans le Calvados, où elle fréquenta l'école du canton de Tracy-sur-Mer. Quelques années plus tard, sa famille déménagea en Angleterre. Après des études à Oxford, elle fit un stage à la Slade School pour y étudier les beaux-arts. Elle rentra avec sa famille au Canada en 1938. L'année suivante, elle fit un voyage au Mexique où les œuvres de Diego Rivera, Jose Clemente Orozco, David Siqueros la bouleversèrent. C'est pendant la guerre, alors qu'elle travaillait comme dessinatrice de cartes aériennes pour le gouvernement, qu'elle rédigea de nombreux articles sur les peintres canadiens, particulièrement ceux de Montréal. Elle épousa en 1950 George Dunn, un sculpteur du groupe de Henry Moore, dont elle divorça quelques années plus tard.

90. Borduas ne s'attarde jamais longtemps sur cet aspect : «Un étudiant en psychologie demande à l'orateur de lui définir la personnalité humaine, lui disant que ses vues sur l'art supposent une théorie de la personnalité. Il s'entend répondre que M. Borduas fuit la théorie, le système, la définition» (Anonyme, «Inconscient et peinture — Échange de vues entre des étudiants en psychologie et M. Borduas», *la Presse*, 27 février 1948, p. 4; voir *Écrits I*, p. 646).

Dans ces conditions, mademoiselle, c'est un grand plaisir de peindre. Quoique souvent les résultats soient embêtants !

L'automatisme, le plus parfait qu'il m'est possible, guide l'élaboration du tableau. Ensuite le sens critique le plus aigu, encore une fois qu'il m'est permis, tente de réaliser intellectuellement l'objet ainsi mis à jour<sup>91</sup>.

Chaque tableau se trouve donc être une aventure totale, que j'aimerais totalement généreuse.

Ainsi s'explique peut-être le peu de parenté formelle d'une toile à l'autre, et la lente évolution que je me plais à y reconnaître ?

Pour ce qui est des anciens combattants<sup>92</sup>, mademoiselle, j'en rencontre tous les jours sans pouvoir les reconnaître tout au moins à leurs pensées sur l'art. Il y en a d'imbéciles et d'intelligents, d'évolués et de non évolués.

Je ne doute pas que pour leur plus ou moins d'intelligence cela dépende surtout de leurs parents et pour leur plus ou

91. Voir la première formulation de cette idée, un texte daté du 1<sup>er</sup> mai 1942 : « Je n'ai aucune idée préconçue », dans *Écrits I*, p. 636-641.

92. « D'après ma conversation avec quelques-uns des professeurs de l'Art Association, j'ai compris que les anciens combattants s'intéressent peu à la peinture abstraite, parce que leurs imaginations n'ont pas encore été éveillées? Êtes-vous d'accord? Ou le degré d'intérêt que prennent les anciens combattants à la peinture abstraite dépend-il du professeur? » (4 décembre 1946, *T*. 130). Hambleton songe à l'œuvre d'artistes comme Moe Reinblatt, de l'Aviation royale canadienne, qui était un *Official War Artist* proche de l'expressionnisme allemand; elle en fait mention dans sa lettre du 20 décembre 1946, à laquelle Borduas répond le 22 février 1947. Il y avait, dans la même foulée, Harry Mayerovitch, directeur du *War Time Information Board*, apparenté au réalisme socialiste, de même que celles et ceux qui œuvrèrent à la promotion de l'« Effort de guerre », comme Fritz Brandtner, Ghitta Caiserman-Roth, Alma Duncan, Louis Muhlstock (avec qui Borduas a exposé en 1941) et Fred Taylor, sans oublier ceux qui les suivirent sur le « front industriel », comme Caven Atkins et Leonard Brooks. Ce point a fait l'objet d'un volet de l'exposition « Peintres juifs et modernité » en 1987; voir E. Trépanier, *Peintres juifs et modernité. Montréal, 1930-1945*, Montréal, Centre Saidye Bronfman, 1987, p. 54-59. Sur la collaboration Borduas-Muhlstock, voir *infra*, p. 437, la lettre du 9 mars 1951 à Line Laroque, et *Écrits I*, p. 149.

moins d'évolution cela dépende de tous les professeurs qu'ils ont eus et de toutes les circonstances qu'ils ont vécues<sup>93</sup>.

Je n'ai pas de photos du tableau exposé à la S.A.C.<sup>94</sup>, mais il me fera plaisir de vous en faire faire une.

J'espère l'occasion de faire plus ample connaissance.

Bien à vous.

À Robert H. Hubbard<sup>95</sup>

[15 décembre 1946]

Cher Monsieur Hubbard,

J'ai reçu et j'accepte les conditions de votre lettre du 11 décembre<sup>96</sup>.

Puisse cette peinture vous plaire longtemps.

P.-É.

---

93. Borduas semble vouloir éviter le débat. Il y reviendra dans la lettre suivante en des termes qui manifestent qu'il est fort au courant de la question.

94. Allusion à l'exposition de la Contemporary Arts Society tenue à la Dominion Gallery du 16 au 30 novembre 1946. Borduas y présente une *Composition* et un *Nu* que F.-M. Gagnon identifie comme étant *la Fustigée* (voir F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 196).

95. Autographe (brouillon à l'endos d'une enveloppe de la Contemporary Arts Society portant un cachet postal du 14 décembre 1946), MACM, T. 134. On peut donc dater cette lettre d'environ le 15 décembre 1946, ou entre cette date et le 2 janvier 1947, date à laquelle Hubbard prend acte de la décision de Borduas.

96. Il s'agit d'une proposition d'achat des *Arbres dans la nuit* (voir *supra*, p. 184, la lettre du début décembre à Hubbard). Ce dernier écrit: «Comme le prix de \$150. se prouve [*sic*] actuellement pour moi trop cher, je me demande (avec assez d'hésitation) si, à l'absence [*sic*] d'un marchand, vous voudriez considérer \$100. — que je payerais \$25. par mois» (11 décembre 1946, T. 134).

**À Josephine Hambleton<sup>97</sup>**[fin décembre 1946<sup>98</sup>]

Chère Demoiselle,

Si je vous ai répondu que je ne voyais [pas] de distinctions particulières au sujet des problèmes picturaux chez les anciens combattants, c'est qu'à aucun de ceux que j'ai eus comme élèves la guerre n'a appris quoi que ce soit dans ce sens.

Par contre je constate chez la plupart une évolution politique notable.

Ici, mademoiselle, ne croyez-vous pas qu'il est grand temps de voir clair dans ces deux questions, art — politique, qu'on confond dangereusement?

L'art, le seul qui m'intéresse, le seul qui soit vivant, est une invention. Non une nouvelle utilisation plus ou moins ingénieuse de formes connues, mais une véritable invention totalement neuve dans sa forme sensible, donc dans la matière qu'elle apporte à l'intelligence.

Il ne peut se situer qu'à la fine pointe de la *conscience*<sup>99</sup>. Il ne peut être qu'unique, inimitable, fatal, dans son harmonie. Et pour avoir ces qualités généreuses, spontanées, il ne peut être que profondément désintéressé. Ce n'est pas à lui de savoir si ce qu'il apporte à l'homme est immédiatement bon ou mauvais. Qu'il soit figuratif ou non figuratif il n'y a aucune différence essentielle, et à toutes les époques il fut ainsi.

Donc les œuvres d'art que les générations ont conservées ont toujours modifié la connaissance, et la connaissance est

---

97. Autographe (brouillon non signé, non daté), MACM, T. 130.

98. En réponse à une lettre datée du 20 décembre 1946 (T. 130).

99. Voir *Écrits I*, p. 275, n. 1.

classée et ordonnée et prouvée par la science et la science modifie à son tour l'économique et l'économique régit la politique<sup>100</sup>.

De l'activité individuelle de l'artiste, activité exceptionnelle, généreuse, nous arrivons ainsi à l'activité collective, ordonnée, intéressée à un mieux immédiat, à la politique. Qui, elle, désire la meilleure utilisation de la connaissance pour la plus grande joie ; et ici nous pourrions recommencer avec l'artiste scientifique.

Je reprends votre question : — «Je voulais apprendre si, puisqu'ils ont plus que tout autre groupe social, ressenti le choc des troubles sociaux de nos jours, ils ne trouvaient pas la peinture abstraite trop peu expressive de leurs anxiétés.»

Mademoiselle, leurs anxiétés sont d'ordre social. Non pictural<sup>101</sup>. Voilà pourquoi peut-être je constate une évolution politique et une indifférence plastique, et s'ils en recherchent l'ex-pression dans l'art, c'est ordinairement par l'extérieur, c'est-à-dire dans les sujets traités, et ces sujets ne sont pour les artistes, les seuls de tout à l'heure, que des prétextes, que des occasions à une plus grande connaissance, ils ne communiquent ainsi qu'avec l'illusion. La réalité étant la forme même, non l'aspect de cette forme.

Ce désir de voir dans l'art l'expression d'une anxiété d'ordre social immédiate, je le constate surtout, non chez les anciens combattants, mais chez la plupart des intellectuels

100. Il faudrait sans doute lire ici «le politique».

101. Ce jugement est assez proche de celui des surréalistes sur le même sujet. Le plus étonnant est qu'il date de la fin de 1946, soit avant le questionnaire distribué en mai 1947 par le groupe «Cause» sur le sujet, donc avant le manifeste *Rupture inaugurale* qui en est issu et qui fut adopté le 21 juin 1947, au Café de la Place Blanche, et publié le 4 juillet, avec quarante-huit signatures, dont celle de Jean-Paul Riopelle. Citons la troisième des questions du groupe «Cause»: «Quelle est votre position à l'égard de la volonté révolutionnaire de "changer le monde"?» (H. Pastoureau, «Le surréalisme de l'après-guerre 1946-1950», dans H. Jones, *le Surréalisme ignoré*, Montréal, Centre éducatif et culturel, 1969, p. 99). On y aura reconnu un thème de *Refus global* (voir *Écrits I*, p. 344-347).

anglais à tendance socialisante. Je le constate aussi, pour être plus particulier, chez Diego Rivera, et à sa suite chez plusieurs peintres mexicains. Je constate aussi le même désir dans les publications sur l'art pictural de la Russie. Et en général dans tout l'art américain<sup>102</sup>.

Inutile de vous dire que jamais dans ces exemples je n'ai senti la fortifiante impression de jamais vu, qui seule peut nous enrichir. Je considère toutes ces œuvres comme futiles, illusoire ou grossières<sup>103</sup>. Et les prétentions de ces fabricants, indéfendables.

Nous pouvons dans les arts français suivre les signes avant-coureurs de la révolution française, allant en se précisant constamment, à partir d'un siècle avant sa réalisation politique<sup>104</sup>; nous retrouvons ces mêmes signes infailibles au sujet de la

---

102. Borduas apparaît ici très au fait; qu'on en juge par le résumé de la situation qu'en donne la conservatrice de l'exposition «Peintres juifs et modernité»: «On sait qu'aux États-Unis la crise économique a amené le gouvernement, dans la foulée du *New Deal* proposé par Roosevelt, à créer des programmes d'aide aux artistes. Les plus connus furent générés par le *Work Progress Administration/Federal Art Projects* (WPA/FAP). Ils mettaient les créateurs à contribution pour la décoration d'édifices publics, la gestion de galeries d'art et l'organisation de centres d'art communautaires (*Community Art Centers*), qui devaient assurer, par la décentralisation, une plus grande accessibilité à la culture. Toute cette entreprise s'accompagne, l'on s'en doute, de nombreuses prises de position sur la fonction sociale de l'artiste et la nécessaire démocratisation de la pratique artistique. Une conception de l'art défini comme expression démocratique liée à la vie de la communauté était mise de l'avant dans ce contexte de crise économique et de montée du fascisme. Certains Américains se tournèrent vers le modèle mexicain, où des artistes comme José Orozco (1883-1949) et Diego Rivera (1886-1957), dans la foulée de la Révolution mexicaine, avaient développé un art muraliste socialement engagé» (E. Trépanier, *Peintres juifs et modernité*, p. 45). Voir H. Mayerovitch, «*Mexican Art Today*», *Canadian Art*, vol. 1, n° 1, 1943-1944, p. 5-11, 38.

103. Jugement proche de celui des surréalistes au début des années cinquante. Voir A. Breton, «Pourquoi nous cache-t-on la peinture russe contemporaine?» et «Du "réalisme socialiste" comme moyen d'extermination morale», repris dans *la Clé des champs*, Paris, Pauvert, 1967, p. 316-324 et 335-339.

104. Cette question a été abordée en 1942 dans *Manières de goûter une œuvre d'art*. Voir *Écrits I*, p. 229 (y compris la variante «Cette France-là fut toujours révolutionnaire»), et p. 235 (y compris la variante sur l'humanocentrisme auquel va succéder un subjectivisme encore mal accepté: «Ceci clôt un monde à l'aspect objectif, que nous comprenons. Ce que nous ne comprenons plus, c'est l'autre monde, celui-là aussi réel que l'autre, celui de la subjectivité apparente»).

révolution russe, longtemps avant sa réalisation, dans l'art russe<sup>105</sup> et dans l'invention du marxisme<sup>106</sup> en 1857<sup>107</sup>.

Je n'ai aucun doute que la révolution plastique de l'école de Paris<sup>108</sup> soit le signe d'une révolution politique future que j'ignore.

[Vous écrivez<sup>109</sup>] : «les Canadiens français expriment dans la peinture abstraite un nationalisme ardent.» J'aimerais mieux lire un humanisme ardent. Nationalisme étant habituellement employé dans le sens politique.

Cette substitution faite, je suis d'accord avec le reste de votre lettre.

Comme vous, j'aime la peinture honnête et fière de Lyman, et la peinture puissante et pleine de risque de Mousseau<sup>110</sup> (puisque vous me demandez des renseignements à son sujet, j'ai le plaisir de vous apprendre qu'il habite Ottawa<sup>111</sup> :

105. Borduas n'a pas abordé la révolution russe dans *Manières de goûter une œuvre d'art*. Il y dénonce cependant l'art officiel, en des termes qui évoquent le jdanovisme qui va suivre la révolution russe et non la précéder (*ibid.*, p. 231; y compris la variante qui appelle à la «rupture totale»).

106. Manuscrit : «marxiste».

107. C'est plutôt en 1847 que Karl Marx, dans *Misère de la philosophie*, a mis en question le socialisme de Pierre-Joseph Proudhon, et cette année-là surtout que lui et Friedrich Engels ont fondé à Londres la Ligue communiste. Ils ont publié ensemble le *Manifeste du parti communiste* l'année suivante. Marx fit ensuite paraître *Travail salarié et capital*, en 1849, puis *Contribution à la critique de l'économie politique* en 1859 et le premier tome du *Capital*, intitulé *Développement de la production capitaliste*, en 1867. La première Internationale (Association internationale des travailleurs) fut fondée à Londres en 1864.

108. Allusion probable aux Surindépendants. Le 22 novembre 1946, Fernand Leduc écrit à Guy Viau : «Nous avons des renseignements assez vagues sur l'exposition qui se tient présentement à Paris, je veux dire celle des surindépendants. La classification : abstraction plastique et abstraction baroque a éveillé notre curiosité. [...] la dernière catégorie, si l'on s'en tient aux caractéristiques que nous avons lues, se rapprocherait passablement de ce qui se fait ici» (dossier Guy Viau, Centre culturel canadien, Paris).

109. Manuscrit : «J'aimerais mieux lire».

110. Jean-Paul Mousseau. Voir *Écrits I*, p. 269.

111. Mousseau travaillait à l'Office national du film, qui était alors à Ottawa.

M. J. P. Mousseau, 75, rue Albert). Le seul désaccord serait au sujet de Jeanne Rhéaume<sup>112</sup> et encore faudrait-il s'entendre.

À John Lyman<sup>113</sup>

[15 décembre 1946 ?]<sup>114</sup>

Mon cher Jean<sup>115</sup>,

Merci pour le bout de papier<sup>116</sup>.

Ne rien regretter. Vous avez su [?] et payé ces pommes à la première occasion<sup>117</sup>.

Notre attente d'une visite s'est prolongée tard à l'automne. Une foule de choses demandaient à être dites<sup>118</sup>.

112. Remarque qui étonne Josephine Hambleton: «J'aimerais que vous m'éclaircissiez votre remarque au sujet de Jeanne Rhéaume. Si vous voulez dire qu'elle réussit trop jeune, je serais d'accord, mais peut-être suis-je jalouse» (20 décembre 1946).

113. Autographe (copie), MACM, T. 146.

114. Datation incertaine; cette lettre était peut-être conservée dans l'enveloppe utilisée pour la lettre précédente. L'expression «quand vous êtes en ville» de la lettre de Lyman permet de dater celle-ci au plus tôt d'octobre 1945 (les Borduas se sont installés à Saint-Hilaire le 2 mai 1945); la date la plus tardive serait le début de l'hiver 1947, avant la rupture Borduas-Lyman (voir *infra*, p. 231, la lettre du 13 février 1948). La date d'oblitération de l'enveloppe précitée et les expressions «prolongée tard à l'automne» et «Danger de catastrophe» de la lettre de Borduas permettent de songer plutôt au 15 décembre 1946, aux lendemains du vernissage de la 8<sup>e</sup> exposition annuelle de la Contemporary Arts Society tenue à la Dominion Gallery (16-30 novembre 1946).

115. Voir *Écrits I*, p. 414, n. 52.

116. «Cher Paul // Je regrette ce retard. Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous aviez payé les pommes? Si l'occasion se présente quand vous êtes en ville, ne manquez pas de venir nous voir et casser la croûte avec nous. // Amitiés // Jean L.» (T. 146).

117. Les Borduas achetaient les pommes en baril d'Ozias Leduc, comme on le voit dans les lettres de madame Borduas à Ozias Leduc, datées des 23 octobre 1941, 18 et 29 octobre 1942 (BNQ, fonds O. Leduc).

118. La préparation de l'exposition de la Contemporary Arts Society et la perte d'un cours avec ce qu'elle a généré de sombres pensées; voir *supra*, p. 181, la lettre de juillet 1946 à Paul Beaulieu.

Depuis mes activités se précisent de plus en plus en rond. Une flamme brille au centre. Danger de catastrophe. Je vois seuls les amis à la facilité de venir à la maison ou presque.

Tout déplacement m'est pénible.

Un soir quand même j'irai vous voir. Merci.

Paul

### À Jean-Paul Riopelle<sup>119</sup>

Saint-Hilaire, 21 fév. [19]47

Mon cher Jean-Paul<sup>120</sup>,

J'ai bien reçu vos trois lettres<sup>121</sup>. Vous connaissez de longue date l'humiliation que je ressens quand j'écris. Alors, pourquoi m'en vouloir ?

Merci pour le mal que vous vous donnez pour moi et nous tous à Paris. Je regrette qu'en dépit de vos efforts il semble impossible d'avoir une exposition particulière ou de groupe en ce moment. Ce sera pour plus tard...

J'éprouve beaucoup de plaisir de vous savoir en relation avec Breton. Depuis toujours je le considère comme le plus honnête des hommes. L'invitation que vous m'avez transmise de sa

---

119. Autographe (copie), MACM, T. 159. Ajouté entre parenthèses en haut de la première page: «(à Riopelle)», et dans la marge supérieure gauche: «copie». Lettre publiée dans le collectif *Ozias Leduc et Paul-Émile Borduas*, p. 65-67, et dans F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 206-208.

120. Sur Jean-Paul Riopelle, voir *Écrits I*, p. 269-270.

121. Les lettres du 5 septembre 1946, du 9 janvier 1947 (et non 1946, comme l'a bien vu François-Marc Gagnon) et du 4 février 1947, conservées en T. 159. Ce dernier a publié la lettre du 9 janvier 1947 dans *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 205-206.

part<sup>122</sup> m'a donné un moment de trac. (Cette lettre est arrivée quelques heures avant le départ de Fernand pour Paris via New York.) Nous nous sommes réunis tous trois, avec Pierre, et avons décidé de remettre à une occasion ultérieure une participation *officielle* avec les surréalistes.

### Raisons

1<sup>ère</sup> : moment trop tardif de l'invitation. Nos toiles risquent de manquer le bateau.

2<sup>ème</sup> : contact trop récent avec les dirigeants du mouvement.

Je ne soupçonne personne d'être plus près de nous comprendre que Breton. C'est à lui que je dois le peu d'ordre qu'il y a dans ma tête<sup>123</sup>. Mais il y a aussi beaucoup de désordres et ces désordres ne s'accordent peut-être pas avec les siens. En tout cas, il faut qu'il (Breton) nous connaisse davantage. Pour ça, multipliez les rencontres. Et si nous pouvons alors leur être utiles, leur apporter quelque chose. S'il accepte la vérité, la fatalité, l'entité, comme il vous plaira, que nous sommes, tant mieux et ce sera avec joie et de plain-pied que nous participerons à leur prochaine manifestation.

Fernand sera à Paris dès les premiers jours de mars (le quatre<sup>124</sup>), il vous aidera comme il pourra dans cette entreprise de nous faire mieux connaître de Breton.

---

122. L'invitation du 12 janvier 1947. Breton y demande à Borduas et à son groupe de participer à l'Exposition internationale du surréalisme prévue pour le mois de juillet.

123. Les plus anciennes allusions à Breton, celles de *Manières de goûter une œuvre d'art*, datent de 1942. Elles renvoient à *Nadja* (1928) et à des textes parus dans *Minotaure*, comme «Le message automatique» (1933, n° 3-4), «La beauté sera convulsive» (1934, n° 5), «D'une décalcomanie sans objet préconçu» et «Le château étoilé» (1936, n° 8) de même que «Le merveilleux contre le mystère» (1936, n° 9). Voir *Écrits I*, p. 154-157, 176, 203-204.

124. Leduc arrivera à Paris le 7 mars 1947.

D'autres iront tout probablement vous retrouver aussi, au fur et à mesure que les circonstances le permettront<sup>125</sup>.

Maintenant, mon cher Jean-Paul, vous possédez, à Paris comme à Montréal, la même liberté vis-à-vis du groupe. Il faut donc ni douter de vous ni de nous.

S'il vous plaît de participer à l'exposition en question, nous en serons tous heureux.

Nous avons aussi décidé de vous faire parvenir par un courtier une caisse ou deux de quelques peintures de chacun de nous. Fernand croit que cela serait utile là-bas. Vous en ferez ce qu'il vous plaira, comme si elles vous appartenait en propre : faire voir, exposer, ou vendre, pour le plus grand bien de l'un ou de tous.

Pour clore ce chapitre, je n'écris pas à Breton comme je devais le faire. Prévenez-en Fernand.

Mais je vous demande de bien vouloir le remercier et de lui dire ce que vous jugerez à propos au sujet de nos raisons.

L'exposition de la rue Sherbrooke<sup>126</sup> se poursuit avec plus de succès que celle de l'an dernier<sup>127</sup>. Le public se familiarise tout au moins à l'aspect de nos choses. Il est dommage que vous n'ayez pu y participer. Au mois de novembre nous en aurons une autre<sup>128</sup>. Et à celle-là, Jean-Paul Riopelle et Fernand Leduc,

---

125. L'entourage de Breton durant cette période d'après-guerre compte quelques artistes québécois : Léon Bellefleur, Jean Benoît, Roland Giguère, Alan Glass, Mimi Parent... Pendant peu de temps, pour plusieurs; mais quelques-uns, comme Benoît et Parent, font encore partie du mouvement (voir A.-G. Bourassa, *Surréalisme et littérature québécoise*, p. 334-343). Fernand Leduc et Jean-Paul Riopelle n'auront participé qu'à quelques réunions, Leduc ayant par ailleurs fréquenté brièvement le groupe des surréalistes révolutionnaires réunis autour d'Édouard Jaguer (H. Pastoureau, «Le surréalisme de l'après-guerre 1946-1950», *op. cit.*, p. 101).

126. Il s'agit de la deuxième exposition automatiste, tenue au 75 de la rue Sherbrooke Ouest.

127. L'exposition d'avril 1946, au 1257 de la rue Amherst.

128. L'exposition Mousseau-Riopelle, tenue chez Muriel Guilbault, au 374 de la rue Sherbrooke Ouest, du 29 novembre au 14 décembre 1947, remplacera l'exposition collective initialement prévue.

quoique loin de nous, devront en être. Vous n'aurez qu'à remplir les caisses que je vous enverrai et à me les retourner par le même chemin.

Il est très important de continuer des manifestations de groupe à Montréal. C'est une action révolutionnaire de premier ordre. Un public de plus en plus nombreux compte sur nous. Il est jeune et ardent et c'est à peu près le seul contrepoids à tout ce qui l'opresse.

Les communistes<sup>129</sup> sont d'un égoïsme immédiat dégoûtant. Ils sont à ce sujet inutiles. Ils font plutôt figure d'opresseurs que de libérateurs.

Notre petite poignée d'hommes est plus seule pour l'action que jamais mais aussi plus nécessaire que jamais.

Aucune reculade n'est permise. Les ponts sont coupés, le salut est en avant dans la générosité complète.

À Saint-Hilaire tout va bien. Nous pensons souvent à vous, à Françoise<sup>130</sup>. Tous nous vous aimons.

À bientôt.

P.-É. Borduas

---

129. Écho des débats qui eurent lieu entre automatistes et communistes, notamment les dirigeants du journal *Combat*. L'exposition Mousseau-Riopelle sera l'occasion d'une polémique entre Riopelle et les communistes Gilles Hénault et Pierre Gélinas dans *Combat*, les 22 et 29 novembre, 13 et 20 décembre 1947 et 3 janvier 1948. Voir *Écrits I*, p. 344-347 et 656-658; P.-É. Borduas, *Refus global et autres écrits*, p. 25-26.

130. Françoise Lespérance Riopelle. Voir *Écrits I*, p. 351.

À Robert H. Hubbard<sup>131</sup>

[22 février 1947]

Mon cher M. Hubbard,

Enfin voici les photos<sup>132</sup> demandées depuis si longtemps. Je vous serais reconnaissant de bien vouloir me les retourner quand vous en aurez fini, et aussi de les faire voir à M<sup>lle</sup> Josephine Hambleton<sup>133</sup> si elle vous le demande, de même qu'à M. Roger Caza<sup>134</sup>. Pour celui-là, je doute fort qu'il vous ennuie avec cela, il y a si longtemps qu'il en fit la demande pour un article qui doit être terminé, distribué et peut-être même oublié.

Je regrette de devoir faire attendre tout le monde avec ces maudites photos. Mes moyens ne me permettent pas d'en faire une distribution plus généreuse.

Je m'excuse de la liberté prise, et vous remercie de votre exactitude.

Bien à vous.

---

131. Autographe (brouillon non signé), MACM, T. 134. Une indication manuscrite de Borduas sur une liste des tableaux photographiés, «photos prêtées à M. Robert Hubbard, 22 février 1947» (T. 240), permet de dater cette lettre et les deux suivantes.

132. Borduas a conservé les négatifs de ces photos. Parmi les œuvres photographiées, on trouve *les Raisins verts* (1941-1942), *Nonne repentante* (1943), *Tahitiennne* (1941), *le Saladier* (1945), *Sous la mer ou l'Attente* (1945), *l'Autel aux idolâtres* (1946), *Climat mexicain* (1946), *Jéroboam* (1946), *Quand la plume vole au vent* ou *la Dame au col rose* (1946), *Tente* ou *Banc blanc* (1946).

133. Voir *supra*, p. 187, la lettre du 8 décembre 1946 à Josephine Hambleton.

134. Voir la lettre suivante.

**À Roger Caza**<sup>135</sup>

[22 février 1947]

Monsieur Roger Caza,

Il ne faut jamais jurer de rien n'est-ce pas ?

S'il n'est pas trop tard, ce qui me surprendrait beaucoup, il y a si longtemps que vous m'en avez fait la demande. Il vous sera possible de voir, choisir et reproduire une photo en vous adressant à M. Robert H. Hubbard, département de l'art à la Galerie nationale à Ottawa. Il m'avait demandé ces photos bien avant vous. Je les lui expédie seulement.

C'est ce qui me fit vous remettre jusqu'à ce jour, espérant d'une semaine à l'autre exécuter cet envoi.

Agréez, Monsieur, mes regrets et mes excuses.

**À Josephine Hambleton**<sup>136</sup>

[22 février 1947]

Chère Demoiselle,

Après un bien long retard involontaire, me re-voici.

D'abord pour vous prévenir que si vous le désirez encore, il vous sera possible de voir une dizaine de photographies de mes tableaux chez M. Robert H. Hubbard de la Galerie nationale. Il est prévenu que peut-être vous vous adresserez à lui. Vous le connaissez sans doute ?

---

135. Autographe (brouillon non signé), MACM, T. 235. L'allusion à la lettre adressée le jour même à Robert Hubbard permet de dater cette lettre.

136. Autographe (copie non signée), MACM, T. 130. De la main de Borduas, en haut du premier feuillet: «Réponse à la lettre du 20 décembre (22 fév. 1947)».

Il est probablement trop tard pour l'usage que vous désiriez en faire<sup>137</sup>. Je le regrette, je m'excuse, mais n'y puis rien, sauf vous remercier et vous être reconnaissant de votre bonne intention.

Ensuite pour continuer notre correspondance interrompue.

«Je suis certaine que mes préférences et non une évolution artistique dictent mes réactions à la peinture», dites-vous dans votre dernière lettre<sup>138</sup>.

Nous entendons par évolution, votre culture sans doute, votre information aussi bien sûr, mais surtout ce qu'il vous est permis de préférer, chère demoiselle.

Si vous y pensez un instant vous constaterez avec moi que vos préférences se modifient constamment. Vos préférences ne sont sûrement pas les mêmes aujourd'hui qu'il y a cinq ou dix ans?

C'est pour nous ce qui détermine exactement le degré d'évolution, de culture.

Certes notre sensibilité ignore autant notre culture que notre être ignore notre âge.

Si j'aime Lyman comme vous, et si comme vous je dis «ses tableaux sont fiers et sensibles<sup>139</sup>», j'exprime deux qualités morales qu'il n'est pas impossible de retrouver ailleurs dans le monde.

---

137. Ces photos, demandées le 4 décembre 1946, devaient illustrer des articles de journaux d'Amérique du Sud, portant sur la peinture et le dessin au Canada.

138. Lettre du 20 décembre 1946, T. 130.

139. «J'aime précisément Lyman parce que ses tableaux sont sensibles et fiers» (*ibid.*). C'est par l'entremise de Lyman que Josephine Hambleton a fait la connaissance de Borduas: «Les quelques heures que j'ai passées avec Lyman m'ont profondément émue. Il m'a parlé de vous, et je me suis hasardée à vous écrire dans le but d'apprendre ce qu'il ne pouvait m'expliquer, comment apprécier votre peinture» (*ibid.*).

Cependant ses tableaux sont uniques. À chaque fois qu'il m'est donné d'en contempler un, j'y découvre un objet neuf, parfaitement possible aussi, que je n'aurais jamais connu sans cette occasion. Voilà vraiment pourquoi je l'aime : c'est qu'il m'enrichit toujours.

Si j'aime *la Chasse-galerie*<sup>140</sup> ce ne peut être pour un rappel de bourrasque. Pour moi une bourrasque n'est belle et ne m'intéresse que dans le ciel. Celle de Mousseau ne peut m'en donner qu'une idée ridiculement diminuée, ne serait-ce que par son immobilité.

Non, si j'aime ce tableau c'est à cause de ce qu'il est lui aussi unique, inimitable, une réalité propre séduisante. Si je ne l'avais jamais vu, je ne serais pas tout à fait ce que je suis.

Dans *Guernica*<sup>141</sup>, j'y vois la violence contenue de la forme, la hardiesse de la conception plastique.

Si je quitte le tableau pour son auteur, je serais tenté de croire qu'une haine de la race humaine, chez un homme où le génie de l'expression plastique est grand, aurait pu faire ça !

Je m'en excuse, mais j'ai l'impression d'être très loin de votre cri du cœur. À moins que ce soit un cri de rancœur prémédité.

---

140. *La Chasse-galerie*, de Jean-Paul Mousseau. «J'aime *la Chasse-galerie* parce qu'elle me rappelle certaines bourrasques» (*ibid.*). Cette œuvre fut présentée par Jean-Paul Mousseau du 16 au 30 novembre 1946, en compagnie d'*État talismanique*, à la huitième exposition annuelle de la C.A.S., tenue du 16 au 30 novembre 1946 à la Dominion Gallery de Montréal.

141. Œuvre célèbre de Pablo Picasso, réalisée en mémoire des deux mille victimes de la ville espagnole du même nom bombardée en avril 1937, pendant la guerre civile. «Je vois en *Guernica* un cri d'angoisse arraché du plus profond de son cœur, par la vue d'un monde déséquilibré, et en ruines» (*ibid.*).

Je ne crois pas connaître Reinblatt<sup>142</sup>, en tout cas, si j'ai vu de ses œuvres reproduites, j'ignore son nom.

Pour votre ancien combattant qui revient à la charge.

Quels que soient les drames qu'il aura vécus, s'il est ignorant de la peinture, mais s'il est sensible à l'harmonie de la forme peinte, ou de la couleur, s'il a l'intuition de leur signification propre, s'il est sans préjugé, il aimera ma peinture. (Croyez-vous qu'il soit possible de posséder tant de qualités à la fois?...)

Cela ne changera cependant jamais rien à rien. Je reste convaincu que lors même qu'il n'y aurait au monde aucune autre personne que moi pour justifier honnêtement mes toiles, j'aurais exactement les mêmes raisons de les faire.

Car en supposant une absurdité, qu'un être soit parfaitement dissemblable du reste des hommes, il n'en resterait pas moins intéressant et émouvant que cet être inhumain laissât la trace de ses préférences, de ce qui lui ressembla le plus.

Mais je suis convaincu qu'où je peux me reconnaître dans ce qui m'est le plus intime, le plus particulier, des millions d'êtres pourraient aussi se reconnaître s'ils étaient passés exactement par où je suis passé. Et je garde l'espoir qu'il leur suffira de connaître suffisamment mes tableaux pour reconnaître en eux les mêmes résonances !

---

142. «Je ne sais pas si vous connaissez Reinblatt. J'aime ses gravures à l'eau forte. Certaines des formes me rappellent celles des scènes de toréadors de Goya parce que, bien qu'amples, elles sont, pour ainsi dire, liquides» (*ibid.*). Moe Reinblatt (Montréal, 1917 — Montréal, 24 août 1979), peintre, graveur et sculpteur, étudia avec Alexandre Bercovitch au YM-YWHA, de 1935 à 1942. Enrôlé dans l'aviation royale canadienne (RCAF) de 1942 à 1945; plusieurs de ses œuvres se trouvent aujourd'hui au Musée de guerre d'Ottawa. Il a enseigné le dessin et la gravure en compagnie d'Arthur Lismer de 1945 à 1967 à la Montreal Museum School of Art and Design; devint professeur au centre Saidye Bronfman de Montréal en 1967. Voir E. Trépanier, *Peintres juifs et modernité*, p. 167.

Si j'ai fait des réserves au sujet de la peinture de Jeanne Rhéaume<sup>143</sup> c'est pour une autre raison que celle de son âge, ou de son succès, croyez-moi.

Rimbaud à vingt ans avait déjà donné au monde une poésie infiniment émouvante, infiniment prophétique, infiniment universelle, parce que parfaitement unique, inimitable, sensible, et personnelle. Donc éminemment éducative !

Ce qui motive mes réserves est justement son manque de personnalité réelle, pour bien s'en rendre compte peut-être faut-il être de Montréal. Tous reflets m'ennuient, personnalité étrangère à son objet.

J'ai le regret de savoir qu'il vous sera impossible de venir à l'exposition de la rue Sherbrooke<sup>144</sup>.

**À Charles F. Martin<sup>145</sup>**

1<sup>er</sup> mars [1947]

Cher Monsieur,

Vous êtes aimable de me rappeler la réunion du 6 mars. Je me ferai un devoir d'y assister et j'accepte de bon cœur votre invitation à déjeuner.

Bien à vous.

143. Jeanne Rhéaume (Montréal, 15 avril 1915) étudia la peinture et la tapisserie à l'École des beaux-arts de Montréal et à la Art Association of Montreal; membre des Sagittaires et de la Contemporary Arts Society. Borduas souscrit peut-être au jugement de Claude Gauvreau qui, dans un article du *Quartier latin* du 3 décembre 1946 intitulé « Révolution à la Société d'art contemporain », range Jeanne Rhéaume parmi les peintres « académistes ».

144. Projet d'exposition collective, qui sera remplacée par l'exposition Mousseau-Riopelle. Voir *supra*, p. 195, la lettre du 21 février 1947 à Riopelle.

145. Autographe (brouillon non signé, rédigé au bas de la lettre envoyée à Borduas par la Art Association of Montreal, elle-même datée du 28 février 1947), MACM, T. 230.

À Guy Viau<sup>146</sup>

Saint-Hilaire, fin avril [19]47

Mon cher Guy<sup>147</sup>,

Je vous remercie de m'avoir prévenu de votre réponse aux questions d'un certain arriviste<sup>148</sup>. Sans cela comme bien vous pensez, je n'en aurais jamais rien su. Il est possible que votre lettre dérange un peu les projets qu'il pouvait avoir en tête<sup>149</sup>. Mais je ne vais pas jusqu'à croire que mes relations avec ce monsieur puissent s'améliorer<sup>150</sup>.

---

146. Autographe, MQ, fonds Guy Viau.

147. Guy Viau (Montréal, 7 août 1920 - Paris, 7 novembre 1971). Élève de François Hertel au Collège Jean-de-Brébeuf, puis de Borduas à l'École du meuble, membre du groupe des Sagittaires et de la Contemporary Arts Society, il fut l'un des plus fervents partisans de Borduas. En 1943-1944, il collabora au journal étudiant *le Quartier latin* où il assura une chronique artistique. Décorateur d'intérieur et dessinateur de meuble en 1945-1946 chez G.-H. Randall, maison d'ébénisterie réputée de Montréal, puis professeur de décoration intérieure à l'École du meuble de 1948 à 1953. Il anima, en compagnie de son frère Jacques, entre 1947 et 1950, l'atelier des frères Viau, boulevard Saint-Joseph, à Montréal. « Guy Viau fut vice-président (1962-1965) puis président (1965) du Conseil des arts du Canada, directeur du Musée du Québec (1965-1967), directeur adjoint à la Galerie nationale du Canada, aujourd'hui Musée des beaux-arts du Canada (1967-1971), et directeur du Centre culturel canadien à Paris (1970-1971). Une rétrospective de ses œuvres eut lieu au Musée du Québec du 6 au 23 février 1975 » (G. Lesser, *École du meuble 1930-1950*, p. 96, n. 35). Il est l'auteur de *la Peinture moderne au Canada français*, Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1964. Voir M. Grandbois, « Guy Viau, critique d'art québécois », mémoire de maîtrise, Université Laval, 1982, et G. Lesser, *op. cit.*, p. 84-86.

148. Jean-Marie Gauvreau. Voir *Écrits I*, p. 61-65.

149. Borduas sait peut-être dans quelles circonstances Maurice Gagnon l'a défendu dans l'affaire de l'attribution de son cours d'expression artistique de 1946-1947 à Maurice Félix. Gagnon avait reçu de J.-M. Gauvreau une réponse inquiétante: « L'allusion désobligeante que vous avez faite à l'égard de nos professeurs français dépasse les bornes, quand vous savez très bien le dévouement qu'ils prodiguent à l'École du meuble. Si vous appelez cela de la courtoisie, libre à vous; mais, mon cher ami, c'est une arme à deux tranchants, et si vous voulez en faire état, on se souviendra que vous et vos amis avez fait appel du même côté quand cela faisait votre affaire » (lettre du 21 avril 1947; copie conservée aux archives du Cégep du Vieux-Montréal, fonds de l'École du meuble).

150. Voir *Écrits I*, p. 372-376 et 462.

Ma femme et moi, nous nous réjouissons de votre activité en France; des preuves que vous donnez dans vos lettres à Jacques<sup>151</sup> du profit que vous en tirez. Nous vous en félicitons de tout cœur.

Au pays un lourd travail vous attend. Le pays compte sur la générosité de quelques-uns de ses jeunes. Tout reste à faire toujours et c'est toujours les mêmes qui doivent tout faire. La fatalité a voulu que vous soyez un de ceux-là. Tant mieux. C'est encore la meilleure part.

Mon rêve d'aller un jour prochain, avec ma petite et chère famille, m'installer en France s'est enfui devant les difficultés morales de ces temps de trouble<sup>152</sup>.

De plus en plus aussi, je me rends compte que mes activités de ces dernières années m'ont profondément marqué. Durant des années je m'étais cru dégagé de tout esprit nationaliste, aujourd'hui je me<sup>153</sup> retrouve à penser que si je puis atteindre un certain ordre international ce n'est que dans un enracinement progressif dans le milieu où j'ai œuvré depuis quelques années. Donc m'expatrier en ce moment me semble une impossibilité. En tout cas il est impossible que je fasse de moi-même les premiers pas.

Le père Couturier<sup>154</sup> organise une exposition de peinture canadienne pour janvier prochain. Nous aurons là quelques toiles qui devront être isolées des autres exposants. Je n'attends

---

151. Jacques Viau (1922): «Lorsqu'il était au service de N. G. Valiquette (qui ferma ses portes en 1983), soit de 1953 à 1956, puis chez Yacovelli, de 1956 à 1958, Jacques Viau importait des produits scandinaves et offrait des services de décoration intérieure» (G. Lesser, *op. cit.*, p. 96, n. 38).

152. Allusion à l'image que donnait à l'étranger la parade des chefs qui se succédaient au gouvernement français et les nombreuses tentatives des communistes et socialistes d'accéder au pouvoir. Voir M. Mourre, *Dictionnaire d'histoire universelle*, Paris, Bordas, 1981, p. 603.

153. Lecture incertaine, de «dégagé» à «me».

154. Marie-Alain Couturier, que Borduas a connu durant son stage en Lorraine (voir *Écrits I*, p. 145, n. 7; également la lettre du 9 juin 1929 à Olivier Maurault, *supra*, p. 117). Cette exposition parisienne n'eut pas lieu.

rien de tout ça pour Paris. C'est en tant que Canadiens que nous y participons, et si par impossible cela modifiait pour nous des conditions existantes alors nous verrons<sup>155</sup>.

Mon cher Guy, j'aurais mille choses à vous dire, à vous demander. Ce maudit papier blanc me coupe le sifflet.

D'ailleurs il faudrait que vous soyez là, pour bien s'entendre il faut se voir, il faut de longs silences.

Toutes nos amitiés à Suzanne<sup>156</sup> et au petit à venir<sup>157</sup>.

Paul-Émile

### À Robert H. Hubbard<sup>158</sup>

Saint-Hilaire, 22 juillet 1947

Cher Monsieur Hubbard,

Que ces quelques lignes vous servent de reçu pour le tableau *les Arbres dans la nuit*<sup>159</sup> que vous avez acheté et payé en

155. «La religion s'avère le principal et le plus puissant ennemi à tout avancement de la pensée et par conséquent à l'émancipation de l'homme. Nous n'avons pas le droit de faire le jeu de ses représentants [...]. Vous comprendrez très bien que la présence du père Couturier, et la façon dont sera présentée cette exposition, compliquent le point de vue pictural d'aspects politiques ou moraux opportunistes [...]. Pour ma part je n'accepterai d'exposer qu'à la condition qu'aucune équivoque de notre collaboration avec le clergé subsiste» (Fernand Leduc, lettre à Borduas, le 17 juillet 1947; dans F. Leduc, *Vers les îles de lumière*, p. 63). De son côté, Riopelle avertit Borduas qu'en raison de la présence de Couturier, Breton refusera dorénavant de traiter avec le chef de file de l'automatisme s'il prête son concours à cette exposition. Borduas prit-il au sérieux cette mise en garde? Quoi qu'il en soit, il invoquera, à la mi-novembre, les troubles qui agitent la politique française, pour signifier son retrait de l'exposition.

156. Suzanne Gratton-Viau fit des études en psychologie à l'Université de Montréal, auprès d'Augustin Deslauriers et de Noël Mailloux. Licence en mai 1946; mémoire parallèle à celui de Thérèse Gouin-Décarie sur l'étude du développement de l'enfant à partir de ses histoires (Gratton) et de ses dessins (Gouin). Épouse Guy Viau le 15 août 1946. Dirige la Maison des étudiants canadiens à Paris de septembre 1972 à septembre 1986.

157. L'enfant, Pierre-Dominique, naîtra en septembre 1947.

158. Autographe, fonds privé.

159. L'offre d'achat avait été acheminée le 11 décembre 1946. Voir T. 134.

entier ; de même que le droit de faire reproduire, selon la loi canadienne, que d'ailleurs j'ignore.

Merci pour l'invitation<sup>160</sup>. Ce serait un plaisir d'aller vous voir à Ottawa. Il est possible qu'à l'automne prochain je m'y rende.

Si vous venez à Montréal, continuez jusqu'à Saint-Hilaire je vous en prie. Nous serons heureux de vous recevoir.

En toute amitié,

P.-É. Borduas.

À Fernand Leduc<sup>161</sup>

Saint-Hilaire, 22 juillet 1947

Mon cher Fernand,

J'ai reçu votre dernière<sup>162</sup> hier. Si je n'avais pas encore répondu à votre lettre du 4 juillet<sup>163</sup>, c'est que je n'étais pas encore décidé d'exposer à la Galerie du Luxembourg<sup>164</sup>. C'est fait, j'accepte à la condition toutefois que je puisse vous faire parvenir mes toiles. Cette exposition aura donc lieu au début d'octobre si possible<sup>165</sup>. Je vous enverrai une vingtaine de

160. La lettre de R. H. Hubbard n'a pas été conservée.

161. Autographe (copie de la main de Gabrielle Goyette Borduas), MACM; lettre publiée dans F. Leduc, *op. cit.*, p. 237. L'original n'a pas été conservé.

162. Lettre du 17 juillet 1947, F. Leduc, *op. cit.*, p. 61-64.

163. F. Leduc, *op. cit.*, p. 58-60.

164. «La possibilité vous est toujours offerte de monter une exposition solo au début de la saison prochaine; toutefois une réponse dans un court délai est nécessaire» (Fernand Leduc, lettre à Borduas, 17 juillet 1947, *op. cit.*, p. 61). Ce projet fait suite à l'exposition «Automatisme», du 20 juin au 13 juillet, à cette même galerie.

165. Ce projet d'une exposition solo à Paris avortera, la Galerie du Luxembourg ayant fermé ses portes: «Pour une fois que d'une part vos démarches réussissent et que je vous vois décidé à exposer à Paris, il faut que d'autre part des événements vous tournent le dos. En effet tout réjouit de la tournure définitive de votre résolution et empressé de nouer les engagements par la fixation de la date et d'autres menus détails, j'ai rencontré cette fois un obstacle qui ne laisse plus d'espoir de ce côté: je veux dire la fermeture de la galerie d'ici un mois...» (Fernand Leduc, lettre à Borduas, 22 novembre 1947, *op. cit.*, p. 71).

tableaux. Il est à peu près impossible que je m'y rende. J'en ai mille regrets. Si vous croyez que dans cette condition l'exposition devient impossible, dites-le-moi.

J'admire toujours votre esprit combatif, mon cher Fernand. Mais votre mise en garde contre la *Revue des arts graphiques*<sup>166</sup>, revue d'école gouvernementale si jamais il en fût, où je n'ai pas lu une seule ligne, me fit sourire. Nous avons, Pierre<sup>167</sup>, Mousseau et moi, permis de reproduire. Comme nous aurions fait pour *la Presse*, *le Canada*, *Canadian Art* ou n'importe quoi, même *le Devoir*. Elle ne nous appartient en rien, malgré son peu de valeur.

Tant que nous n'aurons pas un poste de radio dans chacune des principales villes du monde, un journal, une revue et des galeries d'art, il sera impossible de faire autrement pour communiquer la *bonne nouvelle* que d'accepter les invitations, au moins individuellement, de ceux qui possèdent ces moyens.

De plus en plus je distingue deux activités : celle du Rêve, du mieux, du meilleur, du Parfait, où la règle serait peut-être l'impossible. Cette activité ne souffrant aucune compromission. L'autre, strictement pratique, de commerce, de communication, d'échange où la règle la plus parfaite semble de faire de son mieux.

Nous sommes tous dans l'obligation (c'est notre misère quotidienne) de ce commerce. Le mieux n'est-il pas de le faire gentiment, simplement ou passionnément mais sans lui donner une plus grande importance qu'il n'a.

---

166. Il s'agit du nouveau périodique *les Ateliers d'arts graphiques*, dont un numéro paraît en 1947. « Je vous avouerai qu'il m'a été très pénible de constater votre (je pense au groupe) présence à la *Revue des arts graphiques*... tout ce qu'il y a de plus bourgeois et de plus conformiste par la présentation et de plus réactionnaire par les textes où les cris de l'âme vers Dieu se retrouvent à chaque page et sans équivoque » (Fernand Leduc, lettre à Borduas, 17 juillet 1947, *op. cit.*, p. 62). Borduas évoquera plus tard cette remontrance de Leduc (voir *Écrits I*, p. 467, n. 136).

167. Pierre Gauvreau, désigné par son prénom pour éviter la confusion avec son frère Claude (voir *Écrits I*, p. 267-268).

D'après vos lettres, mon cher Fernand, je crains que malgré vous, sous l'effort d'une lutte difficile, vous ne donniez trop d'importance à ces nécessités politiques.

À date voici ce qui est décidé au sujet de l'exposition du Père<sup>168</sup> à Paris. Nous y participerons Pierre, Mousseau et moi à titre de Canadiens. (Le retentissement dans nos journaux de votre exposition de la rue Gay-Lussac<sup>169</sup> nous confirme dans cette décision.)

Le Père a choisi une dizaine de peintures de Pierre, autant d'aquarelles de Mousseau, huit des dernières toiles que j'avais à l'atelier. Il est entendu que tous ces tableaux seront montrés dans une salle à part mais faisant partie intégrante de son exposition.

Après son départ, le Père m'a fait dire par Barcelo<sup>170</sup> que je pouvais rajouter un grand tableau au choix qu'il avait fait et toute autre toile que je jugerais à propos. Voilà pour moi. Pour les jeunes, ça c'est vous, que si je voulais m'en occuper qu'il accepterait tous ceux que je voudrais ajouter, qu'il s'en remettrait à mon jugement.

C'est à ce moment que je vous ai offert, et par vous à Riopelle, d'y participer. J'ai fait la même offre à Barbeau<sup>171</sup>, à

168. Le père Couturier. Voir *supra*, p. 204-205, lettre d'avril 1947 à Guy Viau.

169. La Galerie du Luxembourg, rue Gay-Lussac. François-Marc Gagnon signale les articles suivants: R. Grenier, «Succès des peintres de Montréal à Paris», *la Presse*, 21 juin 1947, p. 49, et «Commentaires sur l'école Borduas exposant à Paris», *la Presse*, 10 juillet 1947, p. 20; M. Rioux, «Exposition canadienne à Paris» et G. Viau, «Reconnaissance de l'espace», *Notre temps*, 12 juillet 1947, p. 5; É. de Grandmont, «Exposition à Paris de six peintres canadiens», *le Canada*, 16 juillet 1947, p. 3; «De fil en aiguille», *Notre temps*, 2 août 1947, p. 5 (voir *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 220, n. 10).

170. M<sup>e</sup> Louis-Joseph Barcelo, jeune collectionneur, président de la C.A.S. en 1945, alors que Borduas était vice-président. Il possédait quelques tableaux de Borduas, notamment *Éloa*, peinture sur bois inspirée d'un poème d'Alfred de Vigny, *Nu de dos*, toile exposée en octobre 1946, et *Paysannerie*, encre de 1951 (F.-M. Gagnon, *op. cit.*, p. 61-62, 182, 190, 302). Voir *supra*, p. 172, la lettre du 5 mars 1944 à Ozias Leduc.

171. Marcel Barbeau; voir *Écrits I*, p. 266.

Vermette<sup>172</sup>. J'ai aussi pensé, sans leur en parler, à M<sup>me</sup> Hamelin<sup>173</sup> et à Wilson<sup>174</sup>. Ce qui aurait donné une participation complète des peintres encore actifs du groupe.

Naturellement il n'est pas question que je me rende à Paris pour cette circonstance-là non plus. Toutes les œuvres du groupe auraient été réunies dans une même salle, c'est notre seule garantie.

Maintenant, si ça ne vous intéresse pas, les choses resteront comme avant, c'est-à-dire que notre participation restera incomplète, donc individuelle. Je ne rajouterai aucun nom à la liste dressée par le Père. Car la condition que je demande pour m'en occuper d'ici est que nous y soyons tous.

---

172. Claude Vermette (Montréal, 10 août 1930), céramiste, étudia au Collège de Saint-Laurent, à l'atelier de Paul-Émile Borduas et à l'atelier du frère Jérôme au Collège Notre-Dame. Dès 1946 il exposa à la Société d'art contemporain, mais ne présenta ses premières céramiques qu'en 1950, à Bruxelles, avec d'autres artistes canadiens. Sa première exposition individuelle comme céramiste fut organisée à la galerie Agnès Lefort en 1951. Il se rendit en Europe de 1952 à 1954 pour y compléter sa formation et séjourner en France, en Espagne, au Portugal, en Italie, dans les Pays-Bas et en Scandinavie. Il reçut en 1960 un premier prix d'esthétique industrielle. Il publia une série de gravures intitulées *Blanc Seing*. On retrouve ses céramiques dans plusieurs édifices publics, banques, églises et sièges sociaux de compagnies. Il a collaboré avec Jean-Paul Mousseau à la décoration de quelques stations du métro de Montréal.

173. Marcelle Ferron Hamelin; voir *Écrits I*, p. 350.

174. Paul Wilson (Montréal, 1927), élève de Borduas à l'École du meuble et diplômé de l'École des beaux-arts, où il étudia de 1949 à 1954. Professeur à l'École des beaux-arts.

### À Marie-Alain Couturier<sup>175</sup>

[fin juillet 1947<sup>176</sup>]

À cause des conditions politiques présentes en France<sup>177</sup>, je me trouve dans l'impossibilité de participer à cette exposition.

P.-É. Borduas

### À Philip T. Clark<sup>178</sup>

31 juillet 1947

Cher M. Clark<sup>179</sup>,

J'ai en main vos deux lettres ; 11 et 25 juillet<sup>180</sup>.

L'intérêt manifesté par deux membres du Canadian Group of Painters me touche beaucoup, en conséquence, je compte sur vous pour remercier ces deux amis inconnus.

175. Autographe (double portant la mention « copie »), MACM, T. 231. Rédigée sur le formulaire d'organisation de l'exposition, portant l'en-tête: « Exposition de peinture moderne de la province de Québec », l'adresse de retour et une liste de sept tableaux, soit *Abstraction 1* à *Abstraction 6* et *Grande composition au choix*.

176. Cette note de refus se situe nécessairement entre la lettre qui précède, datée du 22 juillet, alors que la participation de Borduas est encore possible, et celle qui suit, datée du 31, où le projet ne figure plus à son agenda.

177. Voir *supra*, p. 204, la lettre d'avril 1947 à Guy Viau.

178. Autographe (brouillon non signé), MACM, T. 247.

179. Philip T. Clark est alors secrétaire du Canadian Group of Painters de Toronto.

180. Borduas y est invité à devenir membre du Canadian Group of Painters et à soumettre deux huiles dans le cadre d'une exposition de groupe qui doit se tenir en novembre 1947 à la Art Gallery of Toronto.

Cependant, comme l'an dernier<sup>181</sup>, je reste dans l'impossibilité d'accepter votre aimable invitation faisant suite à leur proposition de me présenter à votre société.

Je me suis juré, il y a de ça bien des années, de ne jamais faire aucune démarche dans ce sens.

Le plaisir que j'ai éprouvé dans le passé à exposer avec vous<sup>182</sup>, j'espère qu'il pourra se renouveler.

Pour cette année, c'est impossible. Tous mes tableaux et ceux que je pourrai avoir d'ici octobre seront requis pour deux expositions particulières, qui auront lieu ce mois-là, l'une à Paris, Galerie du Luxembourg<sup>183</sup>, l'autre à Montréal, galerie Ogilvy's<sup>184</sup>.

Avec tous mes regrets.

À Fernand Leduc<sup>185</sup>

[septembre 1947]

Mon cher Fernand,

De Messières<sup>186</sup> m'assurait aucune difficulté de douanes.

---

181. Invité le 31 octobre 1945, Borduas est pressenti à nouveau par le Canadian Group of Painters, qui tient sa seconde exposition à la Art Gallery of Toronto : « *Many of the Group have expressed to me regret that you did not feel inclined two years ago to submit works of exhibit and also in support of your nomination for election to membership* » (lettre du 11 juillet 1947, T. 247).

182. L'exposition intitulée « *The Canadian Group of Painters* » à la Art Gallery of Toronto en avril-mai 1944.

183. Voir *supra*, p. 206, la lettre du 22 juillet à Fernand Leduc. Cette exposition n'eut pas lieu.

184. Ce projet d'une exposition individuelle à la galerie Ogilvy's en octobre 1947 n'aura pas de suites.

185. Autographe (brouillon non signé), MACM, T. 141; correction manuscrite de Gabrielle Borduas au mot « Madeleine »; lettre publiée dans Fernand Leduc, *Vers les îles de lumière*, p. 238. La réponse de Leduc permet de situer cette lettre entre le 5 septembre et le 9 octobre 1947.

186. Nous n'avons pu identifier cette personne.

Votre lettre du 5 septembre<sup>187</sup> m'arrive à l'instant.

Voici pour les nouvelles :

Magdeleine<sup>188</sup> vous a écrit que j'emballais des tableaux parce qu'à ce moment Pierre<sup>189</sup> lui a dit qu'il devait venir m'aider pour ça. Nous croyions dans le temps à une exposition en octobre telle qu'offerte et j'attendais d'un instant à l'autre le permis d'importation de la galerie du Luxembourg. Sitôt ce permis arrivé j'espérais tout expédier en quelques jours et vous auriez pu avoir mes tableaux à Paris pour la fin de ce mois. Mais je n'ai jamais reçu ce permis ni quoi que ce soit, d'ailleurs, des propriétaires<sup>190</sup> (comme vous les nommez). Tout est donc resté en plan et un long retard s'ensuivra si encore elle a lieu. Voilà pour ce qui devait venir de Paris. Au Canada j'ai fait des démarches qui ont trop bien réussi pour les circonstances.

Sitôt l'exposition terminée à Paris, elle devait partir pour Varsovie à la demande de l'association des artistes polonais. (L'ambassade polonaise à Paris payant les frais de transport pour ce voyage.) Nous avons pensé que peut-être quelqu'un de vous aurait pu accompagner cette exposition ? Il a aussi été question que la Galerie nationale paye les frais de publicité etc., etc. Pour ma tranquillité et par charité pour ceux qui se sont occupés de ces affaires il serait désirable de savoir si ça marche encore ou non.

Je suis toujours heureux et un peu fier des sympathies et de l'intérêt que vous et Jean-Paul pouvez provoquer là-bas.

Nous avons hâte de voir vos dernières toiles. Ici c'est encore la détente avant l'activité qui recommencera bientôt.

---

187. Voir F. Leduc, *op. cit.*, p. 65-66.

188. Magdeleine Arbour, alors épouse de Pierre Gauvreau; André Beudet l'identifie à tort comme étant Magdeleine Desroches. Le 15 mai, Fernand Leduc écrit: «[...] Je n'ai pas autant de correspondants que vous le supposez. Vous avez même été le premier (avec Magdelaine [*sic*]) à me donner de vos nouvelles ainsi que celles du "groupe"» (Fernand Leduc, 15 mai 1947, *op. cit.*, p. 49).

189. Pierre Gauvreau.

190. «La vente étant nulle, madame Éva Philippe se voit contrainte d'abandonner une de ses plus passionnantes fantaisies — Étant médecin, elle compte aller remplir un poste au Maroc» (Fernand Leduc, lettre à Borduas, 22 novembre 1947, *op. cit.*, p. 71).

J'ai vu tous vos amis dernièrement chez M<sup>me</sup> Gauvreau<sup>191</sup>, ils sont tous frais et dispos, prêts pour la bataille.

Saluts à tous de tous.

### À la John Simon Guggenheim Memorial Foundation<sup>192</sup>

[13 octobre 1947]

C'est un plaisir d'apprendre que Pierre Gauvreau demande une bourse à votre fondation et je souhaite ardemment que sa valeur exceptionnelle vous soit révélée par son dossier.

Notre rencontre remonte aux environs de l'année 1940. Ayant à juger la section de peinture d'un concours intercollégial de vacances<sup>193</sup>, je fus surpris par la vue d'une dizaine de peintures vigoureuses, au dessin précis, à la couleur éclatante. Pierre Gauvreau, leur auteur, m'était inconnu et, sur place, personne ne le connaissait.

À cette époque héroïque quelques-uns de mes meilleurs élèves commençaient à se réunir à mon atelier, une fois par semaine. Je leur parlai de ma trouvaille, du plaisir à voir de telles peintures dans un tel endroit, du problème que leur présence posait. Quel pouvait être l'étudiant de nos collègues à l'audace suffisante pour peindre ça ? D'où venait-il ?

Quelque temps après Guy Viau nous le présente.

Certes il lui était bien impossible de résoudre les problèmes involontairement posés. Néanmoins nous sûmes que sa mère

191. Julienne Saint-Mars, mère de Claude et Pierre Gauvreau. Voir la lettre suivante.

192. Autographe, John Simon Guggenheim Foundation; un brouillon de cette lettre est conservé en T. 102. La date du 9 octobre a été rayée et remplacée par celle du 13 octobre. Date de réception : 14 octobre 1947.

193. Voir Claude Gauvreau, «L'épopée automatiste vue par un cyclope», *la Barre du jour*, nos 17-20, janvier-août 1969, p. 49; repris dans Claude Gauvreau, *Écrits sur l'art*, p. 38. Bruno Cormier avait soumis un certain nombre de poésies au même concours.

recevait depuis toujours, les lundis soir, tout un monde bigarré, s'occupant de littérature, théâtre, politique et d'œuvres de charité. Cette atmosphère dut être propice à l'esprit naturellement curieux et inventif de notre nouvel ami. Lui-même était le centre d'un petit noyau de jeunes gens et jeunes filles<sup>194</sup> qu'il emmena à l'atelier.

Depuis, Pierre n'a cessé d'être au premier plan de nos activités, de les marquer d'un signe distinctif.

Il prend part à toutes les manifestations d'art de la ville, expose chaque fois que l'occasion lui est offerte. Organise avec son frère Claude, à leur appartement de la rue Sherbrooke, l'exposition du groupe de l'hiver dernier (la deuxième du même esprit, succédant à celle de la rue Amherst à laquelle il prit part tout en étant en Angleterre<sup>195</sup>).

À l'occasion de cette exposition de la rue Sherbrooke son art est particulièrement remarqué. Il avait d'ailleurs été signalé par la critique dès son premier contact avec le public à l'exposition dite des «Sagittaires<sup>196</sup>» au début de sa rencontre avec nous.

194. Inscrit au cours de danse de Gérard Grenier, avec Françoise Sullivan, il participa à certaines démonstrations de l'école, notamment dans *les Sylphides*, à la Paestre nationale, le 20 avril 1942, et dans *le Spectre de la rose*, au Victoria Hall, le 12 avril 1943. Avec Cormier, il dansa dans une chorégraphie de *Petrouchka* par Sullivan au Monument national, lors d'une soirée pour enfants organisée par la comédienne Alice Zlata, au début des années quarante (voir A.-G. Bourassa, «Danse au Québec et modernité», dans C. Pontbriand, *Festival international de nouvelle danse*, Montréal, Parachute, 1987, p. 20-21). Il tint quelques rôles dans des mises en scène du Montreal Repertory Theatre, au Memorial Hall de la rue Saint-Alexandre, où il fit la connaissance de Muriel Guilbault.

195. Comme officier de l'armée canadienne.

196. Lors de l'exposition des Sagittaires, à la Dominion Gallery, du 1<sup>er</sup> au 9 mai 1943; les membres du jury étaient Paul-Émile Borduas, Maurice Gagnon, François Hertel et Alfred Pellan (*la Presse*, 1<sup>er</sup> mai 1943, p. 28). Borduas fait ici allusion aux articles de D. Sangster et L. Boucher. Dans «*Sagittarians' Exhibition has Variety*», *The Standard*, 1<sup>er</sup> mai 1943, p. 10, Sangster écrit: «*Out of a dozen or so drawings by Pierre Gauvreau, I was impressed by the strength of Death Blow, Horrors of War and — in colour — a strangely charming forest piece inspired by Debussy's Afternoon of a Faun.*» Semblable commentaire de L. Boucher dans «Les Sagittaires», *Jovette*, avril 1943, p. 63: «Pierre Saint-Marc [Saint-Mars] Gauvreau trahit son admiration de Matisse dans une composition représentant un nu couché. Ses dessins sont remarquables tant par l'agencement des groupes que par la fantaisie.» Voir aussi C. Doyon, «Nos peintres de demain», *le Jour*, 15 mai 1943, p. 6.

La peinture de Pierre Gauvreau est une des plus sereines. Même ses toiles mystérieuses recèlent cette qualité.

C'est peut-être le signe le plus certain, en tout cas le plus constant, de sa personnalité. Les problèmes qui l'occupent sont à l'échelle des préoccupations internationales.

Ses dons très rares, le milieu fertile où il a grandi, où il vit, lui permettront, je n'en doute pas, d'être un de ces artistes dont le monde a un si pressant besoin.

P.-É. Borduas

**À Fernand Leduc<sup>197</sup>**

15 octobre 1947

Mon cher Fernand,

À partir de ce jour je tente de tout remettre sur pied. Au fur et à mesure, je vous tiendrai au courant.

Merci de votre lettre<sup>198</sup> et des bonnes nouvelles. Je tente de tout remettre sur pied. J'entrevois peut-être même la possibilité d'accompagner mes tableaux, en tout cas vous serez mis au courant au fur et à mesure des développements. J'irai à Ottawa, et à Québec, si nécessaire. Jean-Paul R.<sup>199</sup> a le plan exact de la galerie, la liste des tableaux devra être refaite, vous la recevrez aussitôt que possible.

---

197. Autographe (brouillon), MACM, T. 141. Lettre publiée dans F. Leduc, *op. cit.*, p. 239. André Beaudet signale que «De cette lettre il ne reste qu'un fragment (archives Borduas) qui malheureusement ne nous apprend rien ni sur les activités du groupe ni sur la réaction de Borduas à la lecture du manifeste *Cause*» (*ibid.*).

198. Lettre du 9 octobre 1947; voir F. Leduc, *op. cit.*, p. 67.

199. Jean-Paul Riopelle.

## À la John Simon Guggenheim Memorial Foundation<sup>200</sup>

17 novembre 1947

Il y a environ cinq ans Jean-Paul Riopelle s'inscrivait à l'École du meuble, à la suite d'un échec fatal à la Polytechnique<sup>201</sup>. Par ce fait il devenait un de mes élèves réguliers.

Son évolution fut rapide et ardente. Toujours prêt à défendre les causes les plus hardies, les plus généreuses. Durant sa dernière année, il contribua à l'organisation d'une grève de finissants dirigée contre l'enseignement académique d'une honorable barbe étrangère au prestige jusqu'alors intact<sup>202</sup>. De retour à l'école avec les élèves de sa classe, il refusa cependant, un peu plus tard, de passer les épreuves pour l'obtention du diplôme d'ébéniste qui normalement aurait dû couronner ses excellentes études. C'est qu'à ce moment, il avait décidé, contre

200. Autographe (brouillon de la main de Borduas et copie de la main de Gabrielle Goyette Borduas), MACM, T. 102. Dans le coin gauche supérieur: «Dossier Jean-Paul Riopelle // John Simon Guggenheim». L'original n'a pas été retrouvé dans les archives de la fondation Guggenheim.

201. À Polytechnique, il a pour condisciple un ami d'enfance, Maurice Perron; les deux vont changer d'orientation et s'inscrire à l'École du meuble, où ils feront la connaissance de Borduas; voir R. Bernier, «Un œil bavard, Maurice Perron», *Parcours. Arts visuels*, n° 12, hiver 1994, p. 28.

202. Au sujet de cette grève, voir *Écrits I*, p. 440. On se rappelle qu'une lettre-manifeste fut adressée à Jean-Marie Gauvreau à cette occasion (fonds École du meuble, Cégep du Vieux-Montréal): «Montréal, 25 février 1946 // Monsieur Jean-Marie Gauvreau // Directeur de l'École du Meuble // Monsieur, // 1. Nous constatons que le cours de Composition, cette année, a été orienté uniquement et systématiquement vers la Décoration. // 2. Le cours de Décoration se donne en Deuxième année. // 3. La direction a les droits de disposer des cours comme elle l'entend; mais nous, qui avons reçu un enseignement différent par le passé, nous n'acceptons pas cette orientation nouvelle du cours de Composition. // 4. Étant donné que les efforts de la Direction, pour concilier les divergences de vue à ce sujet, ne répondent pas à nos besoins, nous avons décidé, pour le bien général de l'École, à laquelle nous croyons, d'offrir notre démission. // 5. Croyant à l'idéal que nous nous étions formé au sein même de l'École, nous avons décidé de présenter quand même, si elle est acceptée, notre Thèse, qui sera la plus élaborée possible. // Bien à vous, Marcel Barbeau, Roger Fauteux, Léonard Garno, Yves Groulx, Bernard Morisset, Maurice Perron, Jean-Paul Riopelle // (P.-S. Cette lettre a été rédigée avec la collaboration et l'approbation de chacun).»

le gré de ses parents, de se consacrer à la peinture. Ce fut sa façon de se couper toute retraite et de leur couper les ponts. Fils unique d'une famille bourgeoise, il a le courage de rompre avec les siens. Gagne sa vie, le strict nécessaire, en travaillant quelques heures par jour comme mécanicien, et consacre son temps libre à peindre de splendides aquarelles possédant l'ardente virginité d'un commencement du monde.

Toujours insatisfait, instable, il s'engage comme palefrenier à bord d'un cargo en partance pour la France<sup>203</sup>. Visite Paris et nous revient tout feu tout flamme. Reste quinze jours à Montréal, le temps d'enlever une jolie fiancée qu'il aime depuis longtemps. Avec elle, sans un sou, part pour New York où il travaille tout en fréquentant l'atelier de Hayter<sup>204</sup> qui lui donne toutes les facilités de recherche.

---

203. «Riopelle quitte Montréal pour Paris en août 1946, d'où il écrit à Borduas, le 5 septembre, de ne pas songer trop tôt à aller s'y établir avec toute sa famille. Il rentre à Montréal en septembre, fait un voyage rapide à New York (où il fait la connaissance de Pierre Matisse et d'Amédée Ozenfant) avec Claude Gauvreau et Françoise Lespérance, puis rentre à Montréal où lui et Françoise Lespérance se marient le 30 octobre. [Ils] s'en vont vivre à Paris, à compter de décembre 1946. Lors de l'exposition Mousseau-Riopelle, le 29 novembre 1947, ils venaient de rentrer au pays, où ils voulaient que naisse leur enfant» (P.-É. Borduas, *Refus global et autres écrits*, p. 54-55, n. 56 et 59). Claude Gauvreau a relaté la fugue de New York: «En 1945 [sic], je crois, j'eus l'occasion de faire un voyage à New York avec Riopelle et sa fiancée Françoise Lespérance. Françoise était mineure et, comme les parents étaient opposés au mariage, Jean-Paul avait songé à ce voyage comme moyen de leur forcer la main; mais il croyait avoir besoin d'un témoin et je fus ce témoin» (C. Gauvreau, «L'épopée automatiste vue par un cyclope», *op. cit.*, p. 45).

204. Stanley William Hayter (Londres, 27 décembre 1901 — Paris, 4 mai 1988). «In 1927 Hayter set up Atelier 17 (from the number of the street where he worked). It was to be a printmaking centre where masters and pupils would learn from each other. Since the 1930s the Academy has spread its repute across the world. During the 1939-1945 war, he was forced to move it to New York and re-establish it in Paris again in 1950 [...]. His early interest in Surrealism brought him partly into the organisation of the International Surrealist Exhibition in London in 1936 [...]. His imagery was conditioned not so much by invention of new juxtapositions of objects from the world of reality as from a partial reliance on the unconscious in developing motives primarily abstract in nature» (Anonyme, «Hayter, Stanley William», *Contemporary Artists*, Londres, St. James Press, et New York, St. Martin's Press, 1977, p. 389-390). Hayter est également l'auteur de «*Development of Automatism*», dans *Possibilities*, New York, 1943. Membre du groupe des surréalistes de 1934 à 1940, il a introduit l'abstraction dans le domaine de la gravure et inventé un automatisme équivalent, en arts plastiques, à l'écriture automatique.

Les choses sont ainsi quelques mois<sup>205</sup>. Les parents inquiets mais éblouis lui envoient un *ambassadeur* muni des pleins pouvoirs. Celui-ci promet tout. Jean-Paul et son amie reviennent donc à Montréal où tout se régularise. Ayant obtenu l'argent nécessaire à un second voyage en France, sitôt les formalités accomplies, ils partent pour Paris<sup>206</sup> et y séjournent près d'un an. Là il fréquente un peu tous les milieux d'avant-garde, est particulièrement remarqué par Pierre Loeb et André Breton qui l'encourage<sup>207</sup>; monte spontanément à la Galerie du Luxembourg avec son ami Fernand Leduc une petite exposition de leurs travaux et de ceux en leur possession des membres du groupe. Participe à l'Exposition surréaliste internationale de Paris, printemps-automne 47, signe «*Cause, Rupture inaugurale*»<sup>208</sup>. Laisse ses toiles à Paris pour des expositions surréalistes<sup>209</sup> en Allemagne, en Tchécoslovaquie, et enfin pour le Salon des Surindépendants<sup>210</sup>. De retour à Montréal, son activité débordante continue. En ce moment, il met sur pied avec Jean-Paul Mousseau une exposition de leurs œuvres qui promet

205. Plutôt quelques semaines, entre la rentrée de Paris à Montréal à la mi-septembre et le retour de New York à Montréal pour le mariage du 30 octobre.

206. «Interrogé, Riopelle nous déclare retourner en France prochainement avec des toiles de Pierre Gauvreau» (Charles Doyon, «La C.A.S. n'est plus», *le Clairon de Saint-Hyacinthe*, 24 décembre 1948). Dans une lettre du 28 décembre 1948 à Borduas, Fernand Leduc confirme leur arrivée: «P.-S. Les Riopelle sont à Paris. — J'ai entendu leur version des événements de Montréal (du moins une partie)» (F. Leduc, *op. cit.*, p. 105).

207. Il faut sans doute lire «l'encourageant».

208. Voir *supra*, p. 189, n. 101.

209. L'exposition «L'imaginaire» organisée par le poète Gérard Jarlot, avec Arp, Brauner, Bryen, Hartung, Mathieu, Picasso, Ubac et Wols à la Galerie du Luxembourg, le 16 décembre 1947; l'«Exposition internationale du Surréalisme», à la galerie Maeght, 7 juillet 1947; l'exposition individuelle de la galerie La Dragonne de Nina Dausset à Paris, du 23 mars au 23 avril 1949; une exposition avec Fernand Leduc, à la galerie Creuze de Paris, du 26 mai au 15 juin 1950; l'exposition «Véhémences confrontées» organisée par Georges Mathieu et Michel Tapié, avec Bryen, Capogrossi, Hartung, de Kooning, Pollock, Russel et Wols, à la galerie Nina Dausset, du 18 au 31 mars 1951; celles du groupe Rixes d'Édouard Jaguer (réconcilié avec Breton), notamment «Dix peintres surréalistes», avec Christine, Goetz, Kujawsky, Matta, Nieva, Serpan, Trökes, Zaňartu, à Lille, Librairie Marcel Évrard, du 27 janvier au 10 février 1951; «Contre-Espace», avec les mêmes, à Berlin, galerie Springer, du 24 février au 28 mars 1951. Voir P.-É. Borduas, *Refus global et autres écrits*, p. 23-24 et 59-60.

210. À Paris, du 11 octobre au 3 novembre 1946; il expose alors avec Francis Bott, Henri Goetz, Georges Mathieu et Pierre Soulages.

d'être tout à fait sensationnelle (du 28 novembre au 15 décembre à l'appartement de M<sup>me</sup> Muriel Guilbault, ouest, rue Sherbrooke, Montréal).

Enfin, extrêmement doué, Jean-Paul Riopelle mérite tous les encouragements.

*Page laissée blanche*

1948

*Page laissée blanche*

## À Fernand Leduc et Thérèse Renaud<sup>1</sup>

Saint-Hilaire, 6 janvier [19]48

Mes chers amis,

La famille vous remercie. Souhaits reçus; souhaits retournés<sup>2</sup>.

Vos lettres sont lues, Fernand. Tout le groupe en prend connaissance, si possible, chaque fois qu'elles arrivent. Nous suivons attentivement vos tentatives de communion. À distance une liaison étroite est pleine de difficultés. Il faudrait nous écrire davantage. Vous êtes le diapason de nos jugements des activités européennes. Par vous la lutte se précise ici. Exigez des comptes...

Vos difficultés parisiennes, le retour de Jean-Paul R.<sup>3</sup>, occasionnèrent un moment de trouble. La côte est gravie. La marche en avant se poursuivra à une hauteur accrue.

La raison du désespoir momentané fut l'impossible entente profonde des mouvements révolutionnaires<sup>4</sup>.

Vaguement l'espoir persistait de mener un jour l'action déliivrante dans l'union indissoluble des forces transformantes universelles. Ce temps tarde à venir.

L'erreur nous revient.

---

1. Autographe, fonds privé; un double manuscrit comportant quelques ratures est conservé en T. 141. Lettre publiée dans F. Leduc, *Vers les îles de lumière*, p. 240-241.

2. Réponse à la lettre des Leduc à Borduas et sa famille, datée du 24 décembre 1947; voir F. Leduc, *op. cit.*, p. 73.

3. Jean-Paul Riopelle.

4. Qui allait mener le gouvernement socialiste français, en mai suivant, à expulser de ses rangs les ministres communistes. Voir *supra*, p. 204, la lettre de la fin avril 1947 à Guy Viau.

Il ne fallait pas confondre l'ascension au pouvoir d'une forme politique renouvelée<sup>5</sup>, avec la régénérescence totale de la sensibilité collective. Sans cette régénérescence complète, la révolution est partielle, ne dure. De la révolution française à nos jours les révolutions politiques n'ont servi qu'à accentuer la décadence chrétienne. Elles correspondirent aux légers changements de la forme sensible de la foule : à la prise de conscience de ces changements. L'espoir délirant enfin entrevu, vite disparu, d'une totale libération.

Ces légères transformations de la connaissance sensible collective inconsciemment modifient l'économique. L'économique à l'occasion de la prise de conscience révolutionne les cadres gouvernementaux ; très légèrement les consciences.

Fidèlement, l'espoir disparu, lentement continue la décadence.

Tant qu'une seule valeur chrétienne tiendra, coûte que coûte la décadence continuera.

La terrible valeur chrétienne intentionnelle subsiste dans le communisme, dans le surréalisme<sup>6</sup>.

---

5. La IV<sup>e</sup> République, qui a été instaurée par Léon Blum en janvier 1947.

6. À distance, Borduas ne semble pas saisir le clivage qui s'opère chez les surréalistes. Il y avait d'une part les surréalistes anticommunistes, qui signèrent *Rupture inaugurale* le 21 juin 1947 (Sarane Alexandrian, Hans Bellmer, Victor Brauner, André Breton, Matta Echaurren, Henri Goetz, Jacques Hérold, Marcel Jean, Georges Kujawski, Pierre Mabille, Henri Parisot, Henri Pastoureau, Jean-Paul Riopelle, Isabelle et Patrick Waldberg, etc.). D'autre part, les surréalistes révolutionnaires de France étaient favorables au communisme (Noël Arnaud, Yves Battistini, Jean-Louis Bédouin, Édouard Jaguer, etc., à qui Leduc s'était joint le 31 mai et dont plusieurs signèrent *La cause est entendue* le 1<sup>er</sup> juillet). Il y avait les surréalistes révolutionnaires belges, qui firent paraître *Pas de quartier dans la révolution* le 7 juillet (Achille Chavée, Paul Bourgoignie, Christian Dotremont, René Magritte, Paul Nougé, etc.). Il s'ensuivit une mise au point violente de Pierre Gauvreau et Jean-Paul Riopelle, à propos d'un texte de Borduas, *le Surréalisme et nous*, qui ne faisait pas les distinctions qui s'imposaient; Borduas convint de le remplacer par *En regard du surréalisme actuel*. Voir *Écrits I*, p. 352-353; sur les surréalistes, voir H. Jones, *le Surréalisme ignoré*, p. 101-106.

Avec cet accent autoritaire, voulue ou non la déchéance continuera.

Seul un transfert à la valeur sensible, dans l'individu, au groupe, dans la foule, déchaînera complètement les nouvelles forces civilisatrices.

À qui veut la fin, les moyens s'imposeront.

L'œuvre des poètes, des savants, inconsciemment porte cet accent sensible.

Trop attentifs, trop intéressés à l'intention de leurs auteurs, dans l'espoir d'une méthode, d'une recette, nous rations la réalité précieuse.

L'ignorance du groupe montréalais permet le départ sur cette face-là. Depuis elle conditionne notre activité.

Elle fut englobante plus qu'exclusive.

L'intention doit retrouver la raison au second plan<sup>7</sup>.

*Place à l'intelligence sensible*<sup>8</sup>.

La raison, l'intention ne servent qu'à déterminer l'instant de l'évolution. Si la matière humaine pouvait rester sensible dans un état immobile, elles seraient inutiles.

---

7. «Refus de toute intention», dans la formule de *Refus global*, qui est immédiatement suivie, comme ici, des formules «À bas...» et «Place à...». On sait que *Refus global* est alors en chantier, mais une des phrases suivantes suppose qu'on en est encore à la formulation du manifeste qui avait pour titre *la Transformation continue*. Voir *Écrits I*, p. 342-343.

8. Souligné dans le texte, comme une citation qui aurait pu appartenir à *Refus global*, même si la phrase n'y figure pas.

L'arrivée de Jean-Paul, l'atmosphère de Paris remirent ces questions en cause. Son désir d'une éclatante rupture<sup>9</sup>. L'impossibilité d'une telle action préméditée sans rompre le lien sensible avec la difficulté particulière, au temps au lieu, nous obligèrent à réviser ces questions.

Nous avons eu un forum un soir de l'exposition des deux Jean-Paul<sup>10</sup>. Un second doit avoir lieu jeudi prochain. Vous seriez ravis de la transformation graduelle<sup>11</sup> des questions.

C'est là, je crois, la véritable action populaire. Les expositions semblent appelées à devenir l'amorce de cette prise de contact passionnel.

---

9. C'est surtout à Riopelle que revient l'idée de rupture, par opposition à celle de transformation continue. Ce dernier a expliqué ses positions dans un entretien diffusé à Radio-Canada en 1968, lors du 20<sup>e</sup> anniversaire de *Refus global*: «[Riopelle:] "Il y a eu alors un manifeste français, qui s'appelle *La cause est entendue*, publié contre les surréalistes révolutionnaires, qui était un mouvement en opposition au surréalisme tout court, c'est-à-dire qui voulait faire pencher le côté surréaliste vers le côté communiste où les intellectuels du Parti communiste voulaient faire passer les surréalistes. Ce manifeste n'a pas été composé par [André] Breton, comme tout le monde le pense, mais par un ami à moi, [Henri] Pastoureau. Et Pastoureau m'a proposé de le lire — parce qu'il voyait mes problèmes avec le Canada — on a discuté de la chose. J'ai envoyé ce manifeste — ou je l'ai apporté moi-même au Canada — et il a été question d'y ajouter le nom des membres de notre groupe. Moi, je me suis assez opposé, pour la bonne raison que je croyais qu'il valait mieux faire une chose qui soit ici localement valable." // [Seguin:] "Qui tire ses origines d'ici et qui exprime les problèmes d'ici..." // [Riopelle:] "... parce que de rajouter des noms à ceux des surréalistes qui avaient signé en France (c'était en fait la position anti-stalinienne vers une position comme celle de Breton, qui était trotskiste), j'en voyais mal la raison. Parce qu'il ne faut quand même pas penser que ce manifeste avait une extension tellement énorme; les surréalistes n'ont jamais touché un grand public, ce n'est qu'à la suite... Or ici ça avait l'air, pour mes amis, d'être un engagement vraiment capital. Moi je pensais qu'il valait mieux prendre du recul et d'en faire un ici qui soit séparé"» («Fernand Seguin rencontre Jean-Paul Riopelle», *le Sel de la semaine*, 28 octobre 1968; dans G. Érouart, *Entretiens avec Jean-Paul Riopelle*, suivis de *Fernand Seguin rencontre Jean-Paul Riopelle*, Montréal, Liber, «De vive voix», 1993, p. 100-101).

10. L'exposition Mousseau-Riopelle; voir *supra*, p. 195, la lettre du 21 février 1947 à Riopelle.

11. Notion qui est, à vrai dire, en contradiction avec celle de rupture, soutenue par Riopelle (voir *Écrits I*, p. 271-274).

Nous désirons publier un catalogue pour l'expo du groupe<sup>12</sup>. Il faudrait nous envoyer un papier, des dessins ou peintures. Au moins des photos.

Mon cher Fernand, n'oubliez pas que vous nous intéressez toujours infiniment plus encore que ceux que vous fréquentez. Ils sont à peu près sans espoir pour nous.

Guy Viau est de retour. Françoise R. a une petite fille<sup>13</sup>. La radio a annoncé qu'elle était le premier bébé 1948 pour la ville.

À bientôt. Amitiés à Thérèse.

P.-É. B.

À Fernand Leduc<sup>14</sup>

Saint-Hilaire-Est, 21 janvier [19]48

Cher Fernand,

Je tenterai de trouver chez Pony<sup>15</sup> *Fontaine* 62<sup>16</sup>.

---

12. Le cahier *Refus global*, dans lequel s'insère le manifeste du même nom, tiendra lieu de catalogue.

13. Yseult, née le 1<sup>er</sup> janvier 1948.

14. Autographe, fonds privé; un double manuscrit, comportant de nombreuses ratures, est conservé en T. 141. Lettre publiée dans F. Leduc, *op. cit.*, p. 243.

15. Libraire et éditeur, 554, rue Sainte-Catherine Est, Montréal. De la librairie Pony, on trouve également dans la bibliothèque de Borduas, de R. Abellio, *Les yeux d'Ézéchiël sont ouverts*, Paris, Gallimard, 1949, 375 p.

16. Revue surréaliste dont le titre s'inspire de l'adresse d'André Breton, rue Fontaine; un numéro avait fait l'objet d'une recommandation de Fernand Leduc: «Voici une lettre qui arrive à point avec les mots qu'il fallait. Au moment même où je dois tenter une explication définitive avec Breton; au moment aussi où d'un autre côté l'espoir m'est revenu par l'accent d'un jeune poète en qui j'ai cru reconnaître les puissances contemporaines de ralliement: je veux dire ce jeune Henri Pichette de la "Lettre rouge" et des *Épiphanies* — J'ai parlé de cette question à J.-P. Riopelle, la "Lettre rouge" a paru dans *Fontaine* 62 — si vous n'avez pas ces documents faites-le moi savoir» (lettre du 12 janvier 1948, *op. cit.*, p. 75).

D'ici nous avons le sentiment d'assister à la fin du monde européen — plus que si nous étions à Paris peut-être — à la fin de la civilisation chrétienne. Les cent années<sup>17</sup> de Mabile parais- sent bien généreuses.

Je termine la lecture d'*Ode à Charles Fourier*<sup>18</sup>. Il est regret- table que Breton ne voie pas le mouvement d'ensemble de la décadence qui seul justifie, de plus en plus, la défaite de toute révolution, de toute poésie sur le plan social.

C'est le pendant nécessaire au marxisme. La raison de l'hor- rible efficacité présente «du terre à terre, du froid calcul».

Nous devrions être au plus profond du chaos avant le nau- frage dernier. Deux guerres mondiales, l'épouvante possible d'une troisième devraient être le coup de grâce à cet intermi- nable règne du choix conscient, de la mémoire exploiteuse, de l'intention néfaste<sup>19</sup>.

Bientôt il ne devrait plus rester assez d'innocence sur terre pour payer l'odieuse exploitation, pour croire encore

17. «Devant le spectacle de nos grandes villes si fières, si ordonnées, il nous semble impossible que tant de travaux, tant d'efforts puissent jamais être anéan- tis. C'est là un optimisme exagéré. Avant qu'il ne s'écoule un siècle, les princi- paux centres européens seront détruits, on essaiera vainement de relever leurs ruines» (Pierre Mabile, *Égrégores ou la Vie des civilisations*, Paris, Sagittaire, 1977 [1938], p. 97-98).

18. «L'*Ode à Charles Fourier* a paru aux éditions de la revue *Fontaine*, dans la collection «L'Âge d'or», s. d. (achevé d'imprimer: février 1947) avec une présentation de Frédéric John Kiesler. Elle a été reprise sans modification, dans l'édition collective des *Poèmes* de Breton, Gallimard, s. d. (achevé d'imprimer: 20 novembre 1948), p. 237-258» (J. Gaulmier, «Introduction», *Ode à Charles Fourier*, Paris, Klincksieck, 1961, p. 11). Jean Gaulmier précise en note: «L' *Ode à Fourier* a, semble-t-il, surpris le public de 1947 et n'a pas obtenu d'emblée l'au- dience qu'elle méritait et qu'elle rencontre de plus en plus» (*ibid.*, p. 11, n. 2). Il faut dire que le socialisme de Charles Fourier (1772-1837) et de Louis Blanc (1811-1882) ou l'anarchisme de Pierre Joseph Proudhon (1809-1865) ne s'inscrivaient guère dans le débat entre socialisme et communisme qui agitait alors les intellectuels et les politiciens français.

19. Extraits de *Refus global*: «[...] nos maisons d'enseignement ont dès lors les moyens d'organiser en monopole le règne de la mémoire exploiteuse, de la raison immobile, de l'intention néfaste» (*Écrits I*, p. 329). Roger Duhamel et Harry Bernard citeront ce passage pour dénoncer le manifeste; voir *infra*, p. 260, n. 146.

longtemps aux valeurs à tout jamais déçues. La place, la plaie devraient être assez largement ouvertes aux valeurs civilisatrices de l'ère impatiente de naître. Tous les matériaux nécessaires sont à pied d'œuvre. Intacts, inviolés, malgré les tentatives d'assimilation, d'intégration, de gauchissement.

La connaissance reste intouchée. Elle demeure l'incorrup-  
tible réserve de demain. Le magique {1} butin magiquement  
conquis à l'inconnu.

Il n'aura manqué au surréalisme que de mettre en évidence  
la fatalité des pires moments que nous aurons vécus. Il nous aura  
quand même fait entrevoir le mieux.

Mais le mieux dans la descente ne peut venir qu'après le  
pire.

Cyniquement nous devrions le favoriser de toute notre vio-  
lence. Gloire aux fascistes, gloire aux communistes, gloire aux  
brutes de toutes espèces, gloire aux organisateurs ouvriers, les  
parasites frais et dispos, plus nombreux plus cyniques ils ne man-  
queront pas leurs victimes. Sus aux agneaux de tout sexe, de  
tout âge.

Que la curée soit enfin universelle, infaillible.

Quand nous serons déçus par autant de fibres que nous  
aurons espéré, en l'éternité bienheureuse d'abord, en notre rai-  
son ensuite, en notre orgueilleuse volonté, en nos nobles inten-  
tions enfin, nous réaliserons cruellement dans d'indicibles  
douleurs l'écart inconciliable entre l'intention et le résultat,  
entre le désir et son fruit, entre l'effet et sa cause passionnelle.

L'homme aura alors la simplicité requise pour réordonner  
spontanément, imprévisiblement, une nouvelle civilisation qui  
se devra de favoriser l'*inévitabile*.

Dans son ardeur première elle sera illimitée dans ses espoirs  
(d'un mieux humainement possible), illimitée dans son effica-  
cité émotive, illimitée dans son désir de libération ou elle ne  
sera point, et elle ne peut point ne pas être.

Salut ici-bas

frère Fernand bien aimé

du frère Paul.

{1} magique : imprévisible transformation apportée par le désir.

P.

Les petits détails catalogues suivront. Immédiatement envoyer tout texte sur le cœur ou dans la main. Catalogue sans programme.

À Roland S. Van Valkenburg<sup>20</sup>

31 janvier 1948

Après dix ans de luttes on ignore encore mon horreur du commerce et de ses manigances<sup>21</sup>. Ma dernière lettre contient le titre du tableautin donné<sup>22</sup>. — La collection «Art Vivant<sup>23</sup>» vous fournira les renseignements biographiques désirés.

20. Autographe (double portant, dans le coin supérieur gauche, la mention «copie»), MACM, T. 238. Adresse: «M. R. S. Van Valkenburg / (2 Domino Court, Toronto)». R. S. Van Valkenburg est coordonnateur, section «arts et lettres», du National Council of the United Nations Appeal for Children in Canada. Quarante artistes canadiens donnèrent des œuvres pour cette «*Travelling Exhibition and Auction of Canadian Paintings and Sculptures*».

21. Borduas semble avoir été outré par cette demande de Van Valkenburg: «[...] *would you also kindly supply us with the title and market price of the picture which you are donating to this campaign?*» (lettre du 29 janvier 1948, T. 238).

22. *La Garde-robe chinoise* (1947). Le Livre des comptes note à propos de cette œuvre (intitulée aussi *la Garde-robe du roi Dagobert*) qu'elle fut achetée par Buchanan et «offerte pour les enfants d'Europe (sic)». François-Marc Gagnon signale que certains tableaux de cette époque font allusion à des titres de chansons enfantines, comme ici *le Bon roi Dagobert* (voir *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 202). Cette lettre à Van Valkenburg n'a pas été retrouvée.

23. Allusion à l'ouvrage de Robert Élie, *Borduas*, Montréal, L'Arbre, «Art vivant», 1943, 24 p. et hors-textes.

Il serait justifiable que mon nom apparaisse à la manière signée sur mes tableaux<sup>24</sup>.

Je ne sais pas comment vous indiquer sans indiscretion<sup>25</sup> la liste de mes amis.

Sincèrement.

À John Lyman<sup>26</sup>

[Saint-Hilaire, 13 février 1948]

Mon cher John,

Devant votre manque d'enthousiasme<sup>27</sup>, non à permettre, mais à réaliser les résultats des élections de lundi dernier<sup>28</sup>, devant l'insulte, involontaire mais réelle, de votre appréciation

24. En réponse à la demande de Van Valkenburg : « *Please sign your note in the manner that you wish your name to appear* » (lettre du 29 janvier 1948).

25. Van Valkenburg demande à Borduas de lui communiquer les noms de galeries et de collectionneurs importants ayant fait l'acquisition de certaines de ses œuvres.

26. Autographe, BNQ, fonds John Lyman; un double manuscrit portant, dans le coin supérieur gauche, « à M. John Lyman » et, dans la marge gauche, la mention « copie », est conservé en T. 249. Lettre publiée dans le catalogue de E. H. Turner, *Paul-Émile Borduas, 1905-1960*, Montréal, Musée des beaux-arts, 1962, p. 41, et dans F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 235.

27. John Lyman a lui-même commenté les événements qui ont suscité cette rupture : « *During the war Pellan returned to Montreal and he, too, with his followers joined the Society. Thus it became divided into two factions each of which sought to prevail. In the elections of 1948 the Borduas group won a majority, upon which Pellan, de Tonancour and company withdrew. I could not admit that the Society, oblivious of the purpose for which it was founded, namely, aesthetic liberty for all its members without distinction, should become an instrument of sectarian contention and I declined to take sides. My attitude provoked a letter from Borduas [...]. Needless to say, I found this reaction a bitter lemon; however, my only answer was to torpedo the Contemporary Arts Society and write finis to my efforts. Some years later when Borduas, returning from France [sic] for an exhibition of his work in Montreal, had acquired a certain measure of equanimity, we shook hands again* » (cité dans E. H. Turner, *Paul-Émile Borduas, 1905-1960*, p. 41).

28. Le 9 février 1948. Les circonstances entourant l'élection de Borduas à la présidence de la C.A.S. sont longuement racontées dans *Projections libérantes. Voir Écrits I*, p. 468-472.

littéraire du texte<sup>29</sup> passé par amitié (texte engageant ma vie entière sans échappatoire possible). Je suis dans la pénible obligation, pour sauvegarder mon besoin d'espoir et d'enthousiasme, [de] clore mes relations longues de bientôt dix ans avec vous<sup>30</sup>.

Votre connaissance fut un bienfait des dieux mêlé de cruelles déceptions. Je leur rends grâce.

P.-É. Borduas

### À Maurice Gagnon<sup>31</sup>

[Saint-Hilaire, 13 février 1948]

Mon cher Maurice<sup>32</sup>,

Les ruptures se multiplient.

Je viens d'écrire une lettre d'adieu à John Lyman<sup>33</sup>.

Celle-ci est pour toi.

Dans l'action que je me dois de poursuivre à la fine pointe de l'«actualité», tout embarras sentimental doit être éliminé<sup>34</sup>. Mon cher Maurice, devant ton odieuse attitude d'hier soir, ta constante incompréhension, ta complète nullité dans la lutte

29. Le manifeste *Refus global*, postérieur à un article du 29 novembre 1947 de Pierre Gélinas qui y est cité, mais sûrement contemporain de la lettre du 21 janvier 1948 à Fernand Leduc (voir *supra*, p. 228, n. 19). Une dactylographie de *Refus global* adressée à Louise Renaud est conservée dans son enveloppe originale datée du 1<sup>er</sup> mars 1948. Voir *Écrits I*, p. 315-318 et 346-347.

30. Sur la rencontre Borduas-Lyman, voir *Écrits I*, p. 414, n. 52.

31. Autographe (double portant, dans le coin supérieur gauche, «à M. Maurice Gagnon», et, dans la marge gauche, la mention «copie»), MACM, T. 249. Lettre publiée dans F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 235.

32. Voir *Écrits I*, p. 193, n. 16.

33. Voir la lettre précédente.

34. Manuscrit : «illiminé».

engagée, je me dois de terminer ici une amitié qui sut abondamment me procurer douleur et nausée.

P.-É. Borduas

À Marian Scott<sup>35</sup>

[Saint-Hilaire, 13 février 1948]

Chère Madame Scott<sup>36</sup>,

Permettez-moi de vous remercier de votre bienfaisante attitude d'hier soir. Ce sera le souvenir adoucissant de cette exécration réunion<sup>37</sup>.

Pour mener à bien la tâche révolutionnaire qui s'impose à la C.A.S., il aurait fallu au conseil une vitalité plus évidente. Devant son sentiment de peur, mon impuissance à lui communiquer mon propre enthousiasme, je suis dans l'obligation de lui offrir ma démission comme président et comme membre de cette société.

Un autre milieu plus vigoureux me réclame où une action non équivoque sera entreprise.

Je vous prie de bien vouloir faire part de cette décision au conseil.

Bien à vous,

P.-É. Borduas

---

35. Autographe (double portant dans la marge gauche la mention « copie »), MACM, T. 249. Lettre citée partiellement dans F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 235.

36. Voir *Écrits I*, p. 471, n. 145.

37. Allusion à son élection comme président du conseil de la Contemporary Arts Society. Voir *Écrits I*, p. 470-471, et C. Varley, *la Société d'art contemporain, Montréal (1939-1948)*, Edmonton, The Edmonton Art Gallery, 1980.

À Luc Choquette<sup>38</sup>

[Saint-Hilaire, 13 février 1948]

Mon cher Luc<sup>39</sup>,

Excusez-moi de vous avoir embarqué malgré vous dans un bateau qui vite est devenu une galère.

J'ai commis une erreur psychologique en constituant le conseil de la société tel que je l'ai fait.

À cinq heures lundi j'aurais pu vous donner les résultats du scrutin. Il y a d'ailleurs trois ans que je contrôle la majorité des voix à la C.A.S.

Mon erreur est que le conseil ainsi constitué je croyais que son dynamisme serait suffisant à mener rondement l'action révolutionnaire qui s'impose.

Au lieu du dynamisme escompté je fus en face de la peur la plus inqualifiable. Il n'y a donc pour moi aucun plaisir, aucun intérêt à demeurer dans cette société où tout en contrôlant la majorité des voix actives il y a un poids mort contre lequel je ne sens aucun désir d'entrer en composition. Désir évident du conseil.

J'ai donc envoyé ma démission à Marian Scott<sup>40</sup>. Je sais que vous ne l'approuverez pas mais je ne pouvais faire autrement.

En toute amitié.

---

38. Autographe (brouillon portant la mention « copie » dans la marge de gauche), MACM, T. 249.

39. Il n'y a pas que des artistes, mais aussi des collectionneurs, comme Luc Choquette et Joseph Barcelo, parmi les membres de la C.A.S. Voir *supra*, p. 208, la lettre du 22 juillet 1947 à Fernand Leduc.

40. Voir la lettre précédente.

## À Fernand Leduc<sup>41</sup>

[Saint-Hilaire-Est, 16 février 1948]

Mon cher Fernand,

Après m'être emparé sans le vouloir (exactement en désirant m'en retirer), être devenu le président, le lendemain matin j'écrivais une lettre d'adieu à Lyman<sup>42</sup>, à Gagnon<sup>43</sup> et donnais ma démission<sup>44</sup> de la société devant le manque d'enthousiasme et d'ardeur du conseil, dont le désir d'entrer en composition avec les éléments morts de la société m'était intolérable.

Elle s'est suicidée lâchement jeudi soir dernier.

Aucune attache sentimentale avec mon passé ne subsiste en dehors du groupe.

Nous avons retiré notre participation<sup>45</sup> à la *Revue des Arts Graphiques*<sup>46</sup>.

Tous les jours précisent notre attitude. La dernière exposition rompra définitivement tout malentendu.

Il ne restera plus qu'à émigrer en haut de la Baie d'Hudson en attendant la fin de la «dernière guerre».

41. Autographe, fonds privé; ne figure pas dans le fonds Borduas du Musée d'art contemporain de Montréal. Lettre publiée dans F. Leduc, *op. cit.*, p. 244.

42. Voir *supra*, p. 231, la lettre du 13 février à John Lyman.

43. Voir *supra*, p. 232, la lettre du 13 février à Maurice Gagnon.

44. Voir *supra*, p. 233 et 234, les lettres du 13 février à Marian Scott et à Luc Choquette.

45. Voir *Écrits I*, p. 287.

46. En réalité, *les Ateliers d'arts graphiques*. Borduas a raturé ici la phrase suivante: «Je prévois au moins une douloureuse défection parmi nos amis devant notre lutte <illisible>».

Votre page est magnifique<sup>47</sup>.

Elle aura la meilleure place au catalogue.

Amis plus que jamais.

P.-É. Borduas

À Robert Élie<sup>48</sup>

Saint-Hilaire, 18 février [1948]

Bravo Robert<sup>49</sup>!

Nous nous retrouverons tous au fond d'un même cachot, peut-être? Commencement habituel de toute vie renouvelée.

Le hasard ferait bien les choses en répétant le beau temps de printemps qu'il nous donna hier<sup>50</sup>.

47. Le manifeste *Qu'on le veuille ou non*. Dans son annotation de *Vers les îles de lumière* (p. 247, n. 170), André Beaudet précise: «Ce texte a été écrit vers la fin du mois de janvier 1948, recopié au verso de la seconde page d'une lettre de Leduc à Borduas en date du 30 janvier. Borduas lui assurait le 16 février que ce texte y aurait "la meilleure place". Il paraîtra finalement dans *Refus global* au mois d'août suivant. »

48. Autographe, MACM, ajout à T. 303.

49. Borduas accuse réception de la lettre que lui a envoyée Robert Élie le dimanche 15 février 1948. Il y répondra plus longuement le dimanche suivant, soit le 22. Le «bravo» s'adresse peut-être, d'une part, aux prises de position courageuses de Robert Élie lors des réunions de la Contemporary Arts Society, alors en proie aux dissensions internes et menacé d'éclatement («Les événements se précipitent et il faut que je vous fasse part, sans retard, de toutes mes décisions, même si elles n'ont qu'une importance relative»), et, d'autre part, au texte à forte coloration automatiste «La vie la nuit» (conservé en T. 124) qu'Élie destine aux *Ateliers d'arts graphiques*: «L'article que j'avais envoyé sur les photomontages de Mousseau n'avait plus de sens et, cette nuit, j'en ai écrit rapidement un autre que je vous envoie avec cette lettre. C'est le premier jet d'une pensée qui devra rapidement se préciser avec les événements qui viendront. Je sais bien qu'il me faudra, moi aussi, en arriver à une totale mise au point, et subir l'épreuve de ma foi. C'est pourquoi, je veux prendre plus nettement position devant tous les événements qui se produisent et se produiront, grands ou petits.»

50. Allusion au *post-scriptum* de Robert Élie, daté du 17 février: «P.-S. mardi. Par ce temps divin je n'ai pu recopier qu'hier l'article. Ce matin, c'était le printemps et en sortant de chez moi, j'avais dix ans et je me suis dit: Paul a certainement moins que dix ans» (Robert Élie, lettre du 15 février 1948).

En tout cas, Robert, nous ne serons jamais plus seuls.

C'est déjà une très grande victoire sur l'état ancien.

De tout cœur,

Paul

À Robert Élie<sup>51</sup>

[22 février 1948]

Mon cher Robert<sup>52</sup>,

Vous surestimez<sup>53</sup> ma foi en l'homme, plus exactement vous la généralisez trop<sup>54</sup>. Quatre hommes, de tous les individus adultes qu'il me fut donné de connaître, la justifient.

Ozias Leduc, John Lyman, André Breton, Robert Élie.

Leduc<sup>55</sup>, cas typique de notre isolement historique passé<sup>56</sup>. Naufrage<sup>57</sup> de la Renaissance italienne, qui saute trois siècles de rationalisme pour venir sombrer dans la sentimentalité,

51. Autographe (signé Paul; «P. É. Borduas» raturé), MACM, T. 124. Lettre publiée dans *Ozias Leduc et Paul-Émile Borduas*, p. 136-138.

52. Voir *Écrits I*, p. 424, n. 77.

53. Borduas a raturé «peut-être».

54. «Si je crois, moins que vous, à l'Homme, je puis difficilement désespérer des individus. Il arrive que les plus obscurs se montrent capables de gestes généreux, de donner même leur vie, au moment où nous comptons le moins sur eux [...]. Il y a aussi que je ne crois pas qu'une société humaine puisse jamais être à la mesure de nos désirs, des réalités de notre foi, mais, parce que notre vie y prend racine, je crois qu'il faut y demeurer pour que tout ne soit pas soumis aux raisonneurs, pour que d'autres puissent, comme nous, découvrir les dures réalités qui justifient de vivre» (Robert Élie, lettre du dimanche [15 février 1948]). On sait que la Déclaration des Droits de l'homme, dont le texte sera officiellement adopté par l'Assemblée générale des Nations Unies le 10 décembre 1948, fait l'objet de discussions à cette époque.

55. Voir *Écrits I*, p. 486.

56. Dans *Ozias Leduc et Paul-Émile Borduas*: «forcé».

57. Dans *Ozias Leduc et Paul-Émile Borduas*: «Naufragé».

résultante de la régression opérée entre-temps<sup>58</sup> de la morale en valeurs strictement individuelles. Leduc, dernier degré de l'illusion<sup>59</sup>. Ses<sup>60</sup> élèves Ducharme<sup>61</sup> et Martin<sup>62</sup> ont raté le départ et en sont restés là. Plus récemment Messier<sup>63</sup>, Morency, Déziel<sup>64</sup> se butent à la même impossibilité de démarrer.

Leduc sent bien ce qui est sain, courageux et héroïque<sup>65</sup> mais préfère, au prix de son *salut* et de celui de ses amis, sa douce quiétude, ses aimables inquiétudes, la fine joie de détruire ses passions, ses ardeurs, ses enthousiasmes, dans la griserie<sup>66</sup> d'atteindre ainsi à la perfection, à la générosité, à la mansuétude, à l'indulgence, à la bonté, à la vérité.

J'ai la certitude morale que Leduc est un être empoisonné. Le charme de sa peinture (nature morte) est d'atteindre à force d'illusion au sentiment du néant. Seule sa couleur conserve une dyne de poids. La forme, si pleine qu'elle semble, est intouchable, irréelle comme le refus, comme la mort<sup>67</sup>.

58. Raturé: « du 16<sup>e</sup> à nous ».

59. Raturé: « et c'est le suicide ». La singulière attaque à laquelle se livre ici Borduas contre son ancien maître a peut-être pour but, après son retrait de la C.A.S., l'abandon du projet de collaboration avec les responsables des *Ateliers d'arts graphiques*, sa brouille encore récente avec ses vieux amis John Lyman et Maurice Gagnon (période qualifiée par Bernard Teyssèdre d'« escalade des ruptures »), la rupture avec l'ultime « attache sentimentale » qui le relie encore à son passé.

60. Dans *Ozias Leduc et Paul-Émile Borduas*: « Lcs ».

61. Raoul Ducharme. Voir *supra*, p. 157, n. 218.

62. Louis-Philippe Martin. Après « Martin », Borduas a raturé : « n'ont dû leur salut qu'à la grossièreté de leur nature. Ils ».

63. Dans *Ozias Leduc et Paul-Émile Borduas*: « Mercier ».

64. Ces élèves d'Ozias Leduc sont Gabrielle Messier, André Morency et Julien Déziel. Voir la préface de Gabrielle Messier, dans Paul Gladu, *Ozias Leduc, 1864-1955*, Laprairie, Éditions Broquet, « Signatures », 1989, 103 p. Sur Gabrielle Messier, voir *supra*, p. 51, n. 33.

65. Raturé: « très bien ce qui est le plus sain, le plus courageux, le plus héroïque ».

66. Raturé: « grande illusion »; ajouté: « griserie ».

67. Raturé: « le suicide intouchable ».

Sa maison est une caverne d'apostats et de larves flattant sa diabolique vanité. Il n'ose<sup>68</sup> y toucher de crainte de voir s'évanouir son univers<sup>69</sup>.

Leduc est la tentation du refus de vivre dans le mirage souriant<sup>70</sup> de toutes les fausses vertus. Leduc<sup>71</sup> réalise par sa peur unique l'accord avec la société. Accouplement dans un tombeau.

Sans lui<sup>72</sup>, la route opposée n'aurait pas été aussi évidente.

Lyman<sup>73</sup>, le racé, le fier, l'insatisfait. Si Leduc atteint la joie pestilentielle de la satisfaction, Lyman la renie d'autant plus violemment que sa victoire est plus complète.

---

68. Raturé: «toucher à ça, la dernière illusion»; ajouté: «de crainte de voir s'évanouir son univers».

69. Allusion un peu obscure à l'aspect inachevé que présentait l'atelier d'Ozias Leduc: «Il habitait une toute petite maison d'un seul étage, composée d'une salle à manger, d'une cuisine, d'une chambre et d'un atelier. Cet atelier, éclairé par une large fenêtre, ouverte sur le nord, tapissé de dessins, de tableaux et de livres d'art, meublé d'une table de travail et de chevalets, fut le théâtre de maintes rencontres sympathiques et de conversations enjouées et instructives [...]. Cet homme petit, à la parole posée, avait un charme difficile à définir, mais auquel on ne pouvait échapper. Avait-il jamais eu quelque grande ambition? Il avait commencé à se construire une grande maison à pignons qu'il avait nommée "Corlieu" [sic], il ne l'acheva pas» (O. Maurault, *Confidences*, p. 113 et 134-135). Robert Élie, dans un texte inédit sur Borduas, décrit l'aspect non terminé de cette construction: «Ce frère rêveur de Chardin ou, peut-être, cousin de Poussin, avait établi son atelier au milieu des vergers, au pied de la montagne. Délicieuse construction de bois qu'il prit quarante ans à ne pas terminer, car c'était un rêve qui s'offrait à toutes les métamorphoses» («Il y aurait une légende Borduas...», dans Gilles Lapointe, «Paul-Émile Borduas. édition critique d'un choix de lettres», p. ii-iii).

70. Raturé: «éclatant»; ajouté: «souriant».

71. Raturé: «à qui je dois le plus»; rature omise dans *Ozias Leduc et Paul-Émile Borduas*.

72. Raturé: «jamais peut-être je n'aurais sauté dans le noir»; ajouté: «la route opposée n'aurait pas été aussi évidente». Rature omise dans *Ozias Leduc et Paul-Émile Borduas*.

73. John Goodwin Lyman. Voir *supra*, p. 231, la lettre du 13 février 1948 à John Lyman.

L'orgueilleux Lyman que j'aime<sup>74</sup>.

Lyman à la mauvaise éducation, le sceptique, le décadent vigoureux qui préférera le martyr<sup>75</sup> à l'espoir. Lyman au cœur de feu qu'il ne conserve que pour lui. Lyman à qui je dois des biens que j'ignore. Celui de croire à mon étoile certaines heures?

Breton volcan sans accalmie. De si loin qu'il fût, sut brûler ma cervelle<sup>76</sup>.

Robert Élie (pardonnez-moi) l'ami intarissable, le plus difficile, le plus intègre, le plus sain. Robert le végétal.

Le seul des quatre (avec Breton?) à la possibilité de passer corps et âme d'un monde en déconfiture à un neuf et lointain.

Le seul à vivre l'espoir. La preuve brûlante<sup>77</sup> de notre justification<sup>78</sup>.

74. Déclaration surprenante, si on se réfère à la lettre de rupture avec Lyman le 13 février précédent. Borduas a sans doute apprécié qu'après son départ Lyman ait décidé de dissoudre la société qu'ils avaient fondée ensemble; voir *supra*, p. 235, la lettre du 16 février 1948 à Fernand Leduc. Dans *Ozias Leduc et Paul-Émile Borduas*, cette phrase est incluse dans le paragraphe précédent.

75. Raturé: «le suici»; ajouté: «martyr». Rature omise dans *Ozias Leduc et Paul-Émile Borduas*.

76. Raturé: «Sans Breton, la forme de ma pensée serait unimaginable». Borduas et Élie ne s'entendent pas au sujet de Breton. Dans une lettre non datée, vraisemblablement de 1945-1946, Élie confie à Borduas: «Mais, je n'ai pas tout lu Breton, je dois l'avouer, je n'en ai pas toujours le goût. Les textes que j'ai lus, et qui ne sont peut-être pas les meilleurs, ne m'ont pas satisfait. J'y vois là un certain romantisme, c'est-à-dire une certaine abdication de l'homme devant des sentiments et des idées parfois confus et contradictoires, qui le sont justement parce que l'homme abdique. Il me semble que Breton pense gratuitement, et je n'aime pas cela. Il juge de tout, de beaucoup trop de choses et son discours me paraît interminable. Je crois que l'on pense pour faire le point et, ensuite, vivre mieux, au delà du point d'arrivée de la pensée» (T. 124).

77. Raturé: «que mon activité n'était pas entièrement vaine, uniquement cérébrale, imaginaire»; ajouté: «de notre justification». On lit «notre activité» au lieu de «mon activité», dans *Ozias Leduc et Paul-Émile Borduas*.

78. Ce paragraphe est joint au précédent dans *Ozias Leduc et Paul-Émile Borduas*.

Ces quatre hommes, Robert, auraient pu conduire la foule<sup>79</sup> à la mort ou au bonheur si les circonstances l'eussent permis.

C'est en ce sens que je crois en l'homme<sup>80</sup>.

Les individus attendent tout d'autrui jusqu'à la dernière heure. Il suffira de bien peu d'«hommes» d'ici le développement du sens social encore inexistant.

Jusqu'où va l'inconscience des directeurs du *Cahier des arts graphiques*? Consentiront-ils, en y insérant votre papier, à incendier le tas de bois sec<sup>81</sup> patiemment rassemblé<sup>82</sup>?

Qui vivra verra!

Paul

À Fernand Leduc<sup>83</sup>

Saint-Hilaire, 19 mars [19]48

Mon cher Fernand,

Les corneilles sont de retour! (grande nouvelle de l'année: arrivée du printemps). Paris sera bientôt dans la splendeur de sa

---

79. Raturé: «des individus que j'ai connus, les conduire».

80. Cette phrase est jointe au paragraphe suivant, dans *Ozias Leduc et Paul-Émile Borduas*.

81. Raturé: «bois mort».

82. «La vie la nuit» paraîtra en février 1949 dans le n° 3 des *Ateliers d'arts graphiques*, n. p. (repris dans R. Élie, *Œuvres*, Montréal, Hurtubise HMH, 1979, p. 666-667). Borduas a raison de craindre la composition fort éclectique de ce numéro: on y trouvera aussi bien des caricatures de Robert La Palme qu'une carte de Noël représentant la Nativité par Jacques Lavery, un vitrail d'église de Jacques Benoît, des maquettes publicitaires de Roger Cabana pour la compagnie Artechol, des partitions musicales de Clermont Pépin, un poème de François Dumouchel (dit par l'enfant à l'âge de trois ans), une céramique de Fleurant Émery, des «Considérations sur le graphisme» de Jacques de Tonnancour, des scènes d'art naïf (*Marianne s'en va-t-au moulin*) de M. Archambault, un costume (Sébastien) et un décor de Pellan pour la pièce *le Soir des rois* de Shakespeare, la reliure de Jean Larivière pour *Portraits et silhouettes* d'Honoré de Balzac, la maquette de la bibliothèque de l'Université McGill par Roy Affleck.

83. Autographe (copie), MACM, T. 141. Lettre publiée dans F. Leduc, *op. cit.*, p. 245-246.

lumière. Splendeur physique indifférente à l'ombre envahissante de jour en jour plus opaque.

Merci pour votre lettre<sup>84</sup>, pour vos encouragements, pour l'extrait d'une lettre à la fiancée<sup>85</sup>. Je regrette qu'il n'ait eu «le courage de pousser cette idée jusqu'au bout».

Votre papier à Breton<sup>86</sup> a emballé les copains. Personne ici ne conserve le moindre espoir en l'entourage de Breton.

Bravo mon cher Fernand.

Cependant il ne faut pas tenir compte à André de n'avoir pas répondu à votre lettre. Malgré vous, malgré votre pensée, elle est injurieuse dans la forme de quelques-uns de ses jugements. Je vous les signale avec les réponses mentales très adoucies de Breton<sup>87</sup>.

Votre lettre — «Si la recherche d'une dialectique de l'image pouvait favoriser la rénovation des œuvres c'est bien accidentellement que le surréalisme a agi dans ce sens.»

Breton — C'est grâce à cette recherche passionnante sur la valeur poétique des images que j'en suis venu à cette conclusion que la beauté sera convulsive ou ne sera pas : cette recherche<sup>88</sup> je m'y suis donné en sachant très bien que là était la clef de tout le mystère!

84. Lettre du 8 mars 1948. Voir F. Leduc, *op. cit.*, p. 83-85.

85. «P.-S. Je copie un extrait d'une lettre de Buchner à sa fiancée. Cet extrait a été présenté sous le titre "Le fatalisme de l'histoire"» (*ibid.*, p. 84-85).

86. *Ibid.*, p. 79-82. André Beaudet a établi le texte de cette lettre à Breton à partir de la copie reçue par Borduas et conservée par ce dernier.

87. Ce jugement de Borduas permet de croire que la querelle entourant *le Surréalisme et nous* a déjà eu lieu et que ce texte, qui était destiné au cahier *Refus global*, a déjà été remplacé par *En regard du surréalisme actuel*. Voir *supra*, p. 224, n. 6.

88. Voir la conférence «Des mille manières de goûter une œuvre d'art», où Borduas cite Breton à propos de la beauté convulsive; voir *Écrits I*, p. 157 et 189, et *supra*, p. 194, n. 123.

Votre lettre — «il s'est surtout servi de l'art qu'il a inconsciemment dénaturé en ne lui reconnaissant qu'une simple valeur de démonstration.»

Breton — Zut! et la poésie ce n'est pas un art? «Le Château étoilé», une démonstration<sup>89</sup>? un Chirico, encore une démonstration? Et l'activité des artistes qui avant nous était «professionnelle», exécrables façons que nous avons détruites, dénaturées? Ce n'est rien peut-être de n'avoir plus une «main-à-plume», à pinceau?

(Mon cher Fernand nous ne pouvons pas historiquement faire un grief au surréalisme d'être dans l'impossibilité de redonner à l'activité d'art la valeur «passion» que nous lui accordons. Passion qu'ils ont cependant reconnue à la beauté des œuvres et à l'exceptionnelle activité poétique. Nous n'avons qu'étendu à la peinture la liberté qu'ils ont apportée à la littérature.)

Votre lettre — «Il est responsable de l'envahissante confusion actuelle»

Breton — Sans blague. Je le trouve au contraire la raison de la seule lucidité présente. À l'heure actuelle rien n'est justifiable dans le domaine de la pensée, qui n'ait connu l'expérience surréaliste!

Votre lettre — «Son attitude opportuniste»

Breton — Que faites-vous du refus de toute gloire, de toute compromission, de tout avantage matériel, de toute fausse certitude intellectuelle et morale? Refus auxquels j'ai constamment sacrifié ma chair, mon esprit et mes amis?

Non, mon cher Fernand, pour vous répondre Breton aurait eu à vous refaire toute l'histoire du surréalisme.

---

89. Voir *ibid.*

Qu'importe, tout ceci aura été nécessaire. Votre lettre même avec ses difficultés nous fait faire un pas de plus dans la connaissance de notre propre mouvement.

À bientôt.

**À Jean-Rodolphe Borduas<sup>90</sup>**

[début d'avril 1948]

Mon cher cousin<sup>91</sup>,

La proposition<sup>92</sup>, le ton de la lettre du Dr Gauthier m'ont vivement intéressé. M. Robert Élie, auteur d'une plaquette portant notre *nom*<sup>93</sup>, s'est aimablement chargé d'y satisfaire, quoique convalescent. Hier il m'a confirmé son acceptation.

Aussitôt que possible je vous ferai parvenir l'article accompagné d'une couple de photos de mes peintures. Ainsi vous aurez tout ce qui vous est demandé.

Je profite de l'occasion pour vous inviter à une exposition de dix de mes tableaux aux ateliers des décorateurs Guy et Jacques Viau, 425 ouest, boul. St-Joseph, Outremont, du 17 avril au premier mai inclusivement et de 2 à 9 heures du soir.

En toute reconnaissance.

90. Autographe (brouillon), MACM, T. 176. Lettre antérieure à l'exposition à l'atelier des frères Viau dont le vernissage est annoncé (17 avril - 1<sup>er</sup> mai 1948).

91. Il s'agit du généalogiste mentionné dans la lettre du 5 mars 1944 à Ozias Leduc (*supra*, p. 174, n. 50).

92. On sait par une lettre subséquente que Jean-Rodolphe Borduas veut faire paraître un article sur le peintre dans *Visages de l'Ain*, une revue de la région de France d'où sont issus les Borduas du Québec; voir *infra*, p. 330, la lettre du 13 juillet 1949.

93. C'est-à-dire le nom «Borduas». Il s'agit du *Borduas* de Robert Élie; voir *supra*, p. 230, n. 23.

À Guy Viau<sup>94</sup>

11 juillet [19]48

Mon cher Guy,

Merci pour votre bonne mémoire.

Ces journalistes sont impayables<sup>95</sup>!

Les tentures ont eu du succès<sup>96</sup>. En ce moment elles sont au vestiaire. Voulez-vous que je vous les retourne par un camionneur ? ou préférez-vous venir les chercher ? J'attends vos instructions.

Un soir qu'il fera chaud, venez coucher à la maison. Mon frère pourrait, peut-être, vous ramener en ville le lendemain et vous goûteriez à l'eau du Richelieu que vous avez sans doute oubliée.

En toute amitié,

P.-É. Borduas

---

94. Autographe, MQ, fonds Guy Viau.

95. Guy Viau lui a vraisemblablement envoyé copie des critiques parues au printemps sur « Dix peintures de Borduas » présentées à son atelier : M. Gariépy, « Exposition Borduas », *Notre temps*, 24 avril 1948, p. 5 ; F. Gagnon [François Rinfret], « Tableaux récents de P.-É. Borduas », *la Presse*, 17 avril 1948, p. 61, et surtout J. G. Daoust, « Dix peintures de P.-É. Borduas », *le Devoir*, 21 avril 1948, p. 7 : « Le critique, écrit ce dernier, se verra dans l'obligation de se glisser entre les deux précités, non qu'il ait peur de prendre position ou de se compromettre mais bien parce qu'il n'est pas encore revenu de son ébahissement lors de sa récente visite à l'atelier et qu'il n'a pas le privilège de posséder la science infuse pour comprendre "à vue d'œil". C'est bien le cas de le dire, une des formes les plus compliquées de l'art pictural ! M. Borduas est-il sincère ? Nous osons le croire. Autrement, ce serait un véritable outrage à son public. »

96. Jean-Paul Mousseau expose des tentures à l'atelier des frères Viau, du 14 au 16 mai 1948.

À Robert Élie<sup>97</sup>

[mi-août 1948]

Mon cher Robert,

Malgré mon apparente ingratitude, il n'y a pas de jour où je ne pense pas à vous et ne souhaite pas votre prompt rétablissement<sup>98</sup>. L'avenir compte sur vous, Robert.

Du repos, du soleil, de la joie et, je vous en prie, oubliez les *vieux tracas*<sup>99</sup> égoïstes de vos amis !

Paul

À Josephine Hambleton<sup>100</sup>

[mi-août 1948]

Chère amie,

Lassitude, angoisse, inutilité de certaines explications m'ont fait remettre jusqu'à ce temps plus frais<sup>101</sup> la réponse à vos deux dernières lettres<sup>102</sup>. Le récit de votre voyage à Toronto<sup>103</sup> n'offrait aucune difficulté, contrairement à votre première lettre justifiant votre article<sup>104</sup>.

97. Autographe, MACM, ajout à T. 303.

98. Voir *supra*, p. 244, la lettre du début d'avril 1948 à Jean-Rodolphe Borduas.

99. *Refus global* vient de paraître.

100. Autographe (brouillon), MACM, T. 130. Datation incertaine.

101. Indice que la lettre date probablement de la mi-août.

102. Lettres de Josephine Hambleton datées des 13 et 30 juillet 1948.

103. L'allusion au voyage à Toronto provient d'une lettre datée du 30 juillet 1948: «Je viens de faire une petite tournée à travers le sud de l'Ontario [...]. Savez-vous que dans la galerie à Toronto se trouvent plusieurs Rodins?» (T. 130).

104. Le 24 juin: «Ma lettre est écrite en toute sincérité et j'espère que vous ne supposerez pas qu'elle tente d'excuser la manière dont j'ai rédigé l'article ci-joint» (T. 130). Son article, intitulé «A Canadian Painter of Visions», *The Ottawa Citizen*, 12 juin 1948, p. 32 (T. 61), contient la première allusion à *Refus global* qui ait été publiée. Hambleton en écrira un second: «Borduas, peintre traditionnel», *Revue dominicaine*, juillet-août 1954, p. 41-43.

En toute loyauté, par acquit de conscience, je relève nos profondes divergences.

«J'espère ne pas vous avoir offensé. Je ne pouvais traduire votre peinture en un style non figuratif ainsi que l'a fait Robert Élie, d'abord parce que je ne l'ai jamais essayé, et ensuite parce que mon rédacteur ne l'accepterait pas<sup>105</sup>.»

Le style m'est égal, chère amie, qu'il soit ou non «figuratif». Seul m'importe le degré, la qualité du contact avec la réalité. Le style est une question d'évolution, non de nature. La nature des êtres m'importe plus que le plus ou moins grand développement de leur pensée.

«Avez-vous l'échange de correspondance entre Jean Cocteau et Jacques Maritain? Selon Cocteau "l'art pour l'art ou pour le peuple ne valent rien. L'art doit se consacrer à Dieu... la beauté deviendrait la bonté, les chefs-d'œuvre des actes d'amour, le génie la sainteté<sup>106</sup>". Maritain réplique que "l'artiste qui se voue à la libération de son être par l'art est voué à la défaite parce qu'il erre sans Dieu<sup>107</sup>" ».

Non, je n'ai pas cette correspondance. Entre ces deux *idéalistes*. Que l'art soit volontairement pour l'art, pour le peuple ou consacré à Dieu, ça n'a pas plus de sens dans un cas comme dans l'autre.

L'art est un besoin impérieux du cerveau comme la faim est un besoin impérieux de l'estomac.

105. Lettre de J. Hambleton, 13 juillet 1948 (T. 130). Toutes les citations renvoient à cette lettre.

106. Citation de mémoire: «L'art pour l'art, l'art pour la foule sont également absurdes. Je propose l'art pour Dieu [...]. La beauté deviendrait peu à peu bonté, les chefs-d'œuvre actes du cœur, sainteté le génie» (J. Cocteau, *Lettre à Jacques Maritain*, J. Maritain, *Réponse à Jean Cocteau*, Paris, Stock, 1964 [1926], p. 59-60; passage partiellement repris par Maritain, p. 106).

107. Autre citation de mémoire: «Par elle-même, indépendamment des motifs qui appliquent l'homme à l'ouvrage, la pureté de l'artiste, si cher qu'elle lui coûte, ne lui sert de rien pour sauver son âme. Mais c'est tout de même une pureté authentique, payée au poids des douleurs d'un esprit créé; et qui figure l'autre pureté, et qui la figurant la prépare. Il suffira d'un glissement par les plans inclinés du ciel, une poussée de la grâce, le dormeur changera de côté, et se réveillera chez Dieu» (*ibid.*, p. 102).

Qu'est-ce que le cerveau, qu'est-ce que l'estomac? je l'ignore. Mais je sais que ces deux muscles habitent un même tout, et j'espère qu'un jour les relations seront mieux connues de chaque partie au tout.

Que les qualités d'art ne peuvent être que des qualités morales, d'accord. Mais les qualités morales ne sont justifiables que dans les qualités poétiques et les qualités poétiques sont liées à l'harmonie de la matière qui les exprime. L'univers matériel, le seul qui soit pour l'homme, contient tout ça en surabondance.

«Le rapprochement avec Reinblatt<sup>108</sup> vous a peut-être offusqué. J'ai essayé de dire la même chose qu'exprime tellement mieux Jean Cocteau, parce que l'impression que me donnent les tableaux de M. Borduas me fait croire voir réaliser la thèse qu'il soutient au cours de cette correspondance » ??

Par contre il m'est désagréable de m'entendre qualifier de mystique. Je ne dirais pas d'un arbre, il est mystique, parce que baignant dans l'univers. Je ne le dirais pas non plus d'un homme qui a un pressant besoin de vivre la totalité de ses possibilités.

Un mystique n'est-il pas celui qui rêve sa vie dans une chimère irréalisable. De toute façon extérieure à l'homme et à sa puissance? Qu'à certaines époques ou à certains moments il puisse en recevoir en retour des joies inestimables, j'en suis convaincu. Mais je me crois très loin d'un tel état. Mon plus grand désir est d'établir les contacts les plus élémentaires, les plus immédiats, les plus humbles, les plus «grossiers» avec toute chose.

«Si la remarque au sujet des automatistes vous a causé quelque peine, je le regrette mais ne rétracte pas la phrase.

---

108. Josephine Hambleton semble avoir écrit «Humblot»; c'est peut-être un coup de fil qui a amené Borduas à corriger par «Reinblatt». Sur Moe Reinblatt, voir *supra*, p. 186, n. 92.

Bronzino n'a pas été un Michel-Ange pour avoir imité Michel-Ange.

Il y a toujours une foule de talentueux qui se groupe autour d'un génie créateur parce qu'ils ne peuvent se tenir debout seuls...<sup>109</sup>»

Tout ceci est trop facile, chère amie, pour toucher même de loin la plus petite parcelle de réalité.

Depuis les impressionnistes une voie est ouverte à l'investigation des artistes, celui de la personnalité.

Je fus, pour tous ces jeunes qui ont ma confiance, l'occasion d'entrevoir, d'entreprendre ces recherches.

Au stade où nous en sommes la poursuite de cette connaissance ne peut se faire qu'au sein d'une collectivité, fût-elle réduite à un groupe. En attendant mieux. Des défections furent nombreuses et se poursuivent. Contrairement à ce que vous pouvez croire, ce ne furent jamais les plus fortes personnalités à partir les premières, mais les plus faibles. Et de ce que je vous exprime là, la preuve en est déjà évidente.

Vous avez vu les plongeurs à l'œuvre, mais de la grève. Comme les plongeurs sont au cœur du trésor, vous avez confondu le lieu des plongeurs avec les perles apportées à la lumière. Un avenir prochain vous les révélera, ces pêcheurs parfaitement individualisés dans une foi commune: définition de toute personnalité puissante à toutes les époques.

«Je suis moi-même trop fière pour atteler mon char à celui d'un maître, si grand fût-il.»

Craignez la fierté, chère Josephine. Les triomphes de l'intelligence sont proportionnés aux risques pris. Plus le feu est ardent, et plus le besoin est urgent non de le fuir mais de l'assimiler, de le faire sien à tout jamais.

---

109. Borduas a crayonné en marge les dates de naissance et de décès d'Angiolo Torri, dit Bronzino, et de Michelangelo Buonarroti, dit Michel-Ange.

Le dépassement ne peut avoir lieu qu'après la plus ardente communion.

«Peut-être en cela fais-je preuve de mon origine anglaise.»

Ces nécessités triomphales sont communes à tous les hommes, vous ne sauriez y échapper.

«Les Anglais du nord de l'Angleterre, où mon père est né, font de l'indépendance totale de l'individu une quasi-religion.»

Nous aussi. Mais l'indépendance est plus ou moins grande selon qu'il y a plus ou moins de communion avec la réalité. Je vous envoie *Refus global*.

### À Charles Doyon<sup>110</sup>

Saint-Hilaire-Est, 31 août [19]48

Mon cher Doyon,

«Refus global» m'apportera quelques ennuis<sup>111</sup>. Il m'aura

---

110. Autographe, ANQ, fonds Charles Doyon.

111. Borduas a reçu en date du 19 août une lettre du directeur de l'École du meuble, Jean-Marie Gauvreau, qui réclame sa démission comme professeur: «J'ai pris connaissance d'un article paru dans *le Petit journal* en date du 15 août 1948, intitulé: «Nos automatistes annoncent la décadence chrétienne et prophétisent l'avènement du régime de l'instinct». // Vous ne serez pas surpris, je pense, de ma stupéfaction qu'un professeur de l'École du Meuble soit le principal protagoniste d'un mouvement de ce genre, car il est bien difficile de dissocier votre nom de la charge que vous occupez. En agissant de la sorte, je ne puis croire qu'avec votre expérience vous n'ayez pas réalisé les graves sanctions auxquelles vous vous exposiez. J'ai voulu connaître davantage votre attitude et votre pensée. J'ai lu votre manifeste. Ai-je besoin d'ajouter combien je suis peiné d'avoir dans les circonstances à solliciter d'un collaborateur déjà ancien, sa démission comme professeur, à l'École du Meuble, afin de lui éviter très certainement, des ennuis encore plus graves» (d'après un double conservé dans le fonds de l'École du meuble, Cégep du Vieux-Montréal).

apporté aussi la preuve de votre persévérance, de votre courage<sup>112</sup>.

Bravo! Mon cher Doyon.

Puissions-nous, tous ensemble, troubler la lourde sieste canadienne.

De tout cœur,

P.-É. Borduas

À Jean-Marie Gauvreau<sup>113</sup>

Saint-Hilaire, 8 septembre [19]48

Reçu ton expédition hier<sup>114</sup>.

L'exécution semble avoir précédé la demande de certaines bonnes sociétés! De toute façon ça ne me regarde pas ou plus.

---

112. Le 27 août 1948, sous la plume de Charles Doyon, paraît dans *le Clairon de Saint-Hyacinthe* un article intitulé «Refus global»: «Les passants sont intrigués devant une montre de la Librairie Tranquille annonçant dans un étalage original la parution d'un manifeste de ce groupe [...]. Avec des moyens de fortune, ficelles de papier-mâché et papillotes, Jean-Paul Mousseau et Claude Gauvreau ont tendu un appât où dans les rêts de l'Automatisme s'élèvent les racines promesses de *Refus global*, [...] dont une vitrine symbolise un appel à la libération et aux délibérations futures [...]. On a beau ressasser notre passé littéraire et artistique, revivre le temps d'Arthur Buies et de Charles Gill, de l'Institut canadien et du *Pays* et se reporter aux allusions sur la peur de Jean-Charles Harvey, jamais au grand jamais au pays inamovible et indivis de Québec, on aura vu pareille audace et outrancière intransigeance.»

113. Autographe, fonds de l'École du meuble, Cégep du Vieux-Montréal; un double dactylographié de cette lettre, portant la mention «pour copie conforme JMG/yl», est conservé dans ce fonds; un brouillon, portant dans la marge gauche la mention «copie», est déposé en T. 237; une ébauche dactylographiée de cette lettre est conservée en T. 130. Lettre publiée par F.-M. Gagnon dans *Études françaises*, vol. 7, n° 3, août 1972, p. 234-235, et dans *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 256; citée partiellement par C. Doyon, «Refus contre refus», *le Clairon de Saint-Hyacinthe*, 24 septembre 1948, p. 5.

114. Voir *Écrits I*, p. 374.

Cette suspension sans traitement précédant le renvoi formel de la Commission du service civil est la réponse du ministre à un acte public, soit la publication du Manifeste surrationnel.

Pour nous cette publication n'a fait que préciser une action extra-scolaire commencée dès 1941<sup>115</sup> par le premier forum, action ininterrompue depuis. Des comptes rendus furent publiés, en temps et lieu, de ces discussions.

Je te demande donc de communiquer le document reçu à la presse<sup>116</sup>. C'est une nouvelle littéraire qui lui revient.

Je crois aussi qu'il t'appartient de lui faire parvenir, sinon, j'y verrai moi-même.

La défilade suggérée tombe à faux. Je n'ai pas à répondre à une demande de démission de la part du ministère. Plus de dix ans d'ardents travaux aux succès reconnus ne méritaient pas ces ménagements. Je suis sous le coup d'une sanction commencée dès le 4 septembre<sup>117</sup>, trois jours avant d'en être informé, les fameux jours de grâce<sup>118</sup> sans doute!

En toute simplicité,

P.-É. Borduas

115. L'année 1941 est en effet marquée par de nombreux débats autour de l'exposition des Indépendants. Voir *Écrits I*, p. 144-150.

116. Borduas s'en chargea lui-même. Le ministère crut un certain temps que la fuite du document paru dans *le Devoir* était le fait de Jean-Marie Gauvreau.

117. «Monsieur le directeur, // Je suis prié par l'honorable Sauvé, ministre du Bien-Être social et de la Jeunesse, de vous informer que monsieur Paul-Émile Borduas, professeur à l'École du Meuble, est suspendu de ses fonctions, sans traitement, à compter du 4 septembre 1948. // Une demande de renvoi sera soumise à la Commission du Service Civil parce que les écrits et les manifestes qu'il publie, ainsi que son état d'esprit ne sont pas de nature à favoriser l'enseignement que nous voulons donner à nos élèves. Gustave Poisson, Sous-ministre, Québec, 2 décembre 1948» (cité d'après la copie du fonds de l'École du meuble, Cégep du Vieux-Montréal).

118. Manuscrit : «grâces». Voir *Écrits I*, p. 374.

### À Louis-Marie Régis<sup>119</sup>

Saint-Hilaire, 9 septembre [19]48

Cher ami<sup>120</sup>,

Depuis le 4 septembre je suis sous le coup des sanctions ministérielles prévues. Suspension sans traitement en attendant une demande de renvoi à la Commission du service civil.

C'est sans espoir, évidemment!

Je tiens cependant plus qu'à ma réserve du fonds de pension à ce que la cause soit entendue dans la plus vive lumière.

Je constitue un dossier.

À vous je demande ceci: une critique, la plus sévère possible, de l'attitude morale du Manifeste<sup>121</sup>.

En toute amitié.

119. Autographe (double conservé en T. 157 et portant, en marge gauche, la mention «copie»), MACM, T. 157.

120. Louis-Marie Régis (Hébertville, 8 décembre 1903 — Montréal, 2 février 1988). Prêtre dominicain, il entreprit en 1933 au Studium général et à l'Institut de philosophie d'Ottawa une carrière d'enseignement de la philosophie et de la théologie. Directeur de l'Institut d'études médiévales de l'Université de Montréal (1942-1952) et doyen des études de la Faculté de philosophie (1952-1960), il effectua au cours de cette période de nombreux séjours d'enseignement au Québec et à l'étranger à titre de professeur invité. Auteur de nombreux ouvrages et articles de revue à caractère philosophique, il fut aussi animateur, à la télévision de Radio-Canada, des séries «Un père avait deux fils» (1958-1959), «La Bonne Nouvelle» (1959-1961) et «L'heure du Concile» (1962-1966). Pour la liste de ses publications, voir le *Répertoire bio-bibliographique de la Société des écrivains canadiens*, 1954, Montréal, Société des écrivains canadiens, 1955, p. 199.

121. «Vous dire que je suis surpris des mauvaises nouvelles que vous m'annoncez ne serait pas la vérité; je m'y attendais comme je vous l'avais dit lors de ma visite à votre exposition [...]. Je ferai la critique que vous me demandez, et je la ferai aussi objective que possible, mettant, d'un côté, ce qui me paraît juste dans votre refus total, et aussi ce qui, à mon avis, n'est pas vrai ou n'est qu'une demi-vérité. Je serai honnête comme vous l'avez été dans votre manifeste» (lettre du 10 septembre 1948, T. 157).

À Robert Élie<sup>122</sup>

Saint-Hilaire, 9 septembre [19]48

Mon cher Robert,

Les troubles de l'incertitude sont passés. J'entre dans les zones plus sereines de l'action.

Ci-joint copie de la lettre à Gauvreau<sup>123</sup> et une copie de la lettre au père Régis<sup>124</sup>.

À vous je demande votre article<sup>125</sup>, Robert.

En toute amitié.

À Guy Viau<sup>126</sup>

Saint-Hilaire, 10 septembre 1948

Mon cher Guy,

Les prévisions du restaurant se réalisent.

Depuis le 4 septembre je suis suspendu, sans traitement, de mes fonctions à l'École du meuble en attendant que le ministère longe une demande de renvoi à la Commission du service civil.

122. Autographe, MACM, T. 124.

123. Voir *supra*, p. 251, la lettre du 8 septembre 1948.

124. Voir la lettre précédente.

125. Borduas avait déjà sollicité de Robert Élie une présentation de son œuvre pour *Visages de l'Ain*, à la demande de Jean-Rodolphe Borduas (voir *supra*, p. 244, la lettre du début d'avril à J.-R. Borduas). L'article en question ne fut jamais écrit (voir *infra*, p. 330, la lettre du 13 juillet 1949 à J.-R. Borduas). Il devait prendre une tout autre destination et un tout autre sens, celui d'une critique qui soit « la plus sévère possible ». Il s'agit probablement du texte intitulé « Au delà du refus »; voir *infra*, p. 281, la lettre d'octobre-novembre 1948 à Robert Élie.

126. Autographe, MQ, fonds Guy Viau.

Raison: mes écrits, les manifestes que je publie, ainsi que mon état d'esprit. Tout ça, n'étant pas de nature à favoriser l'enseignement qu'ils veulent donner à leurs élèves.

Gauvreau-le-directeur me donne en cachette<sup>127</sup> le conseil de démissionner immédiatement. Je pourrais ainsi rentrer dans ma réserve (environ \$ 1200) du fonds de pension.

Et surtout pour l'école, cette petite affaire ne ferait pas de bruit<sup>128</sup>.

Je ne vois pas les choses du même angle.

Je résiste — sans espoir bien sûr!

Uniquement pour permettre que la cause soit entendue dans la plus vive lumière.

Je m'occupe à constituer un dossier. Je suis sans arme.

Je compte uniquement sur ma stupide honnêteté.

Si possible venez me voir.

P.-É. Borduas

---

127. Allusion à la lettre de Jean-Marie Gauvreau, du 19 août 1948. Voir *supra*, p. 250, n. 111.

128. Jean-Marie Gauvreau écrit le 21 septembre au sous-ministre Gustave Poisson pour l'informer qu'il n'est pas l'auteur de la fuite: «Vous trouverez, sous ce pli, copie de la drôle de réponse du professeur Paul-Émile Borduas, au sujet de son instance de renvoi. Je n'ai pas besoin de vous dire que je n'ai pas répondu à un tel billet, et que si dans le cours de la semaine dernière, il vous est tombé sous la main des articles de journaux publiés dans *le Canada*, *le Devoir*, et *le Petit journal*, à ma connaissance, ce n'est pas moi, mais bien M. Borduas qui a communiqué aux journalistes copie de la lettre que vous m'adressiez m'annonçant sa suspension [...]. Il n'y a que *le Canada* qui nous annonçait que cet incident aurait certainement des répercussions auprès des autorités gouvernementales. Le journal *Notre temps* et *Montréal-matin* ont publié des articles en marge de la parution du Manifeste, et ont émis des réserves assez sérieuses pour que la décision du Ministère soit envisagée comme une mesure de grande sagesse.» Le 18 juillet 1949, Gauvreau fait parvenir un exemplaire de *Projections libérantes* au ministre Paul Sauvé, avec le commentaire suivant: «J'en ai pris soigneusement connaissance et je crois qu'il n'y aura pas d'autre politique à suivre que de continuer à garder le silence autour de cette affaire [...].» Extraits cités d'après la copie conservée dans le fonds de l'École du meuble, Cégep du Vieux-Montréal.

À Max Stern<sup>129</sup>

Saint-Hilaire, 11 septembre 1948

Cher monsieur,

La peinture décrite<sup>130</sup> provenant de la collection de monsieur Maurice Gagnon, est un tableau non terminé<sup>131</sup>.

Je le renie comme tous ceux déjà détruits. Inutile d'ajouter mon opposition à ce qu'il soit montré publiquement où que ce soit. Dommage que vous ne m'ayez pas écrit avant de faire tout projet à son sujet.

Pour votre information : cette collection contient, ou contenait, un portrait de M. Gagnon, en brun<sup>132</sup>. Je le renie également.

Mes regrets.

P.-É. Borduas

---

129. Autographe, The Dominion Gallery; un brouillon portant, en marge gauche, la mention « copie » est conservé en T. 215.

130. « Nous avons ici une peinture exécutée par vous, laquelle provient de la collection de Monsieur Maurice Gagnon et qui représente une femme assise cousant. Cette peinture n'est pas signée et je vous serais très reconnaissant si vous veniez la signer à votre prochaine visite à Montréal » (lettre de Max Stern à Borduas, 10 septembre 1948).

131. François-Marc Gagnon signale que la trace de ce tableau, intitulé *la Ravaudeuse*, est perdue : « Ce tableau est mentionné deux fois dans les papiers conservés par Borduas : a) au Livre de comptes, il est intitulé *la Ravaudeuse*, T. 39; b) dans une lettre du Dr Stern à Borduas, datée du 11 septembre 1948, il est question d'un tableau nommé *Une femme assise cousant*, T. 215 » (*Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 60, n. 57).

132. Borduas a peint deux tableaux représentant Maurice Gagnon. Le premier, *Portrait de Maurice Gagnon*, daté de 1937, et qui porte la signature de l'artiste dans le coin supérieur gauche, fait aujourd'hui partie de la collection permanente du Musée des beaux-arts du Canada. Le second, non signé, qui a été détruit et dont il ne reste qu'une photographie, est reproduit et analysé avec le premier dans F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas*, 1988, p. 92-93.

## À Guy Viau<sup>133</sup>

Saint-Hilaire, 18 septembre 1948

Mon cher Guy,

Votre lettre<sup>134</sup> tombe à pic. L'état d'attente me rend la vie intenable. Il est impossible, en ce moment, de communiquer soit avec le ministre soit avec le sous-ministre<sup>135</sup>.

La presse a eu vent de l'affaire (une légère indiscretion a été commise)<sup>136</sup>. Il faut voir M. Sauvé avant de commencer l'action.

Je souhaite être sans faiblesse et sans imprudence, ensuite qu'il advienne ce qui pourra!

Merci, mon cher Guy, vos renseignements sont de premier ordre. Ils raffermissent ma conviction. Gauvreau-le-directeur est bien l'auteur de toute l'histoire<sup>137</sup>.

133. Autographe, MQ, fonds Guy Viau.

134. Guy Viau, lettre du 16 septembre (T. 166).

135. Paul Sauvé et Gustave Poisson. Voir *supra*, p. 255, n. 128.

136. Borduas fait allusion ici à Charles Doyon: «J'ai envoyé un article de trois pages au *Clairon* à ton sujet et me suis servi à cet effet des lettres que tu m'avais envoyées. // Ai aussi alerté les gens du *Canada*, Éloi de Grandmont et qui te sont dévoués. Jasmin m'a donné l'adresse du rédacteur de *Time* que j'irai voir [...]. Ai téléphoné à Pierre Saint-Germain, bon critique littéraire au *Petit journal* qui en glissera un mot dans un prochain numéro» (lettre de Charles Doyon à Borduas, 18 septembre [1948]). Borduas convoquera une conférence de presse le 21 septembre, soit quelques jours avant la parution de l'article de Doyon dans *le Clairon*.

137. Guy Viau fait état à Borduas de sa rencontre avec le directeur de l'École du meuble et l'informe qu'il est renvoyé pour cause d'indiscipline: «Aux questions que je lui posais il a répondu que c'est à cause du manifeste seul que vous êtes <discipliné>. Il a précisé qu'il est inacceptable qu'un professeur émette de telles idées et que la publication du manifeste constitue un acte d'indiscipline grave (!) <parce> que le texte n'avait pas été préalablement soumis au Directeur. [...] Ce matin, à la réunion de tous les professeurs, M. Gauvreau a glissé comme par hasard et sans commentaire: "M. Borduas nous a quittés." Il a plus tard annoncé la nomination de M. Félix comme professeur de dessin à vue. Et encore plus tard, de nouveau comme par hasard, il a lu les règlements disciplinaires concernant les professeurs: "sont passibles de sanctions les professeurs qui tiennent devant les élèves des propos athées, immoraux ou amoraux; qui s'avèrent incompetents en leurs matières; qui se rendent

Maintenant ceci: le lendemain de votre visite j'ai vu mon ami Godefroy Laurendeau, de l'étude Laurendeau et Laurendeau (avocat de la Commission métropolitaine).

La Commission du service civil est constituée d'un seul membre, M. J.-E. Laforce<sup>138</sup>! Ce n'est donc pas une commission mais un commis. Dans ces conditions il était ridicule de lui présenter ma cause. Je me défendrai devant le ministère.

Nous espérons le convaincre d'agir avec plus de discernement.

Merci de la délicate pensée. Je place votre lettre du 16 février 1947 au dossier avec les quelques pièces justifiant mon enseignement à l'école<sup>139</sup>.

Tout mon amitié,

P.-É. Borduas

---

*coupables d'indiscipline* (M. Gauvreau a souligné ces dernières paroles), etc., etc.". Et ce qui est plus important: "Le Directeur peut, *selon qu'il juge à propos*, suspendre sans traitement, un professeur trouvé coupable d'indiscipline et référer son cas à la Commission du [service civil]". // J'espère que ces renseignements pourront vous servir.» (Guy Viau, lettre du 16 septembre 1948).

138. Joseph-Ernest Laforce (Baie-du-Febvre, Yamaska, 9 mai 1879 — ?). Il fut successivement agent du gouvernement aux États-Unis (1914-1920), agent général des Chemins de fer nationaux (Canadien National, 1920-1924), sous-ministre de la Colonisation au Québec (1936-1939), avant d'être nommé en 1947 président de la Commission du service civil du Québec.

139. Lettre de Guy Viau à Jacques Viau, du 16 février 1947, qui fait l'éloge de l'enseignement prodigué par Borduas à l'École du meuble (*T.* 166).

### À Josephine Hambleton<sup>140</sup>

Saint-Hilaire, le 22 septembre 1948.

Chère amie,

Ci-joint copies de trois documents<sup>141</sup> (dossier de la suspension de ma charge de professeur à l'École du meuble) remis aux journalistes à une conférence de presse donnée hier à 6 heures.

Je proteste de toutes mes forces contre cette sanction ministérielle injustifiable; aucun délit ne peut m'être imputé n'ayant fait que mon devoir à l'École et plus que mon devoir en dehors.

En toute amitié.

### À Harry Bernard<sup>142</sup>

Saint-Hilaire, le 26 septembre 1948

Monsieur le rédacteur<sup>143</sup>,

Un ami m'apporte l'article intitulé «Le cas Borduas», paru dans votre journal du 24 septembre<sup>144</sup>. Je n'ai pas à répondre aux critiques littéraires ou plastiques; mes œuvres s'en chargent.

140. Dactylographie (double au carbone portant, en marge gauche, la mention «copie»), MACM, T. 130.

141. Voir *Écrits I*, p. 649-650.

142. Dactylographie (double au carbone portant, dans le coin supérieur gauche, la mention «copie»), MACM, T. 61.

143. Harry Bernard (Londres, 1898 - 1979). Il fit ses études primaires à Paris et à Soissons, secondaires au Séminaire de Saint-Hyacinthe (1911-1919), universitaires à l'Université de Montréal: B.A. (1919), licence ès lettres (1942) et doctorat ès lettres (1948) avec une thèse sur le *Roman régionaliste aux États-Unis*, publiée chez Fides en 1949. Il occupa le poste de rédacteur et de correspondant parlementaire au *Droit* (Ottawa, 1919-1923), puis de directeur et rédacteur en chef du *Courrier de Saint-Hyacinthe* (1923-1970). Il obtint le prix David (1924, 1925, 1931) et fut six fois lauréat du Prix d'action intellectuelle. Il a publié de nombreux ouvrages, dont *les Jours sont longs*, Prix du Cercle du Livre de France (1951). Voir *Répertoire bio-bibliographique de la Société des écrivains canadiens, 1954*, Montréal, Éditions de la société des écrivains canadiens, 1955, p. 21-22.

144. Harry Bernard, «Le cas Borduas», *le Courrier de Saint-Hyacinthe*, 24 septembre 1948, p. 1.

Mais le cœur me manque devant les malhonnêtetés inconscientes de votre sale petit papier; je les relève de la pointe du pied.

1<sup>ère</sup> malhonnêteté: Parler d'une chose ignorée et laisser croire la connaître<sup>145</sup>; et de un.

2<sup>ème</sup> malhonnêteté: Publier sans les commentaires obligatoires, dans un journal destiné au public en général, l'extrait d'un texte édité à 400 exemplaires, destiné à un public hautement spécialisé; en l'occurrence artistes et penseurs; et de deux.

3<sup>ème</sup> malhonnêteté: Utiliser l'épithète ANTICLÉRICALISME en guise d'épouvantail<sup>146</sup>, quand des religieux au savoir et à l'intelligence universellement reconnus, ont exprimé l'avis que l'anticléricalisme favorise le salut même du clergé; et de trois.

4<sup>ème</sup> malhonnêteté: Lancer cette épithète avec une intention injurieuse à un groupe de travailleurs pour le moins aussi cléricaux que tout autre: je me demande ce que les chers commis-voyageurs ont à voir au *Refus global*; et de quatre.

5<sup>ème</sup> malhonnêteté: Chipper tout ceci à un confrère montrealais, d'un article signé<sup>147</sup>, sans en indiquer la provenance; et de cinq.

145. Borduas accuse Harry Bernard de ne pas avoir lu *Refus global* et de se fonder uniquement sur les critiques parues dans les journaux.

146. «Dans quelques milieux libéraux, on s'est naturellement indigné de l'attitude prise par les autorités, à l'endroit de M. Borduas. Il faut pourtant savoir de quel bois celui-ci se chauffe. Dans un manifeste récemment publié, par lui-même et quelques-uns de ses amis, en marge de questions d'art, il écrivait à propos du peuple canadien-français: "Petit peuple issu d'une colonie janséniste, isolé, vaincu, sans défense contre l'invasion de toutes les congrégations de France et de Navarre, en mal de perpétuer en ces lieux bénis de la peur... le prestige et les bénéfices du catholicisme malmené en Europe. Héritières de l'autorité papale, mécanique, sans répliques, grands maîtres des méthodes obscurantistes, nos maisons d'enseignement ont dès lors les moyens d'organiser en monopole le règne de la mémoire exploiteuse, de la raison immobile, de l'intention néfaste." Il n'est pas étonnant que, devant un pareil texte, les autorités se soient émues. Qu'un gogo quelconque s'amuse à pareil anticléricalisme de commis-voyageur, exprimé en français fautif, cela le regarde. S'il s'agit, comme dans le cas de Borduas, d'un homme appelé à former la jeunesse, à marquer un enseignement, il y a une différence. Dans les circonstances, il n'y a pas à s'étonner de la décision de MM. Sauvé et Poisson» (Harry Bernard, *loc. cit.*).

147. Les extraits de *Refus global* sont tirés de l'article de Roger Duhamel, «Refus global», *Montréal-matin*, 14 septembre 1948, p. 4.

Eh bien! monsieur le rédacteur, voilà de quel bois je me chauffe.

Vous croyez-vous encore bien qualifié pour juger de la valeur morale d'un professeur? À son avis, les plus à craindre pour les jeunes sont les lâches, les ignorants, les imbéciles.

Si, dans le texte cité, vous voyiez une seule erreur historique, une seule fausse attribution, quelle qu'elle fût, il était de votre devoir de la prouver à vos lecteurs<sup>148</sup>.

Pour ma part, je souhaite atteindre toujours une plus grande objectivité.

P.-É. Borduas

P.-S. L'impression de ce court défi, à la jolie place de l'article, doit être pour d'ardents défenseurs de la morale, de la justice, de la charité, le plus impérieux devoir.

P.-É. B.

À Charles Doyon<sup>149</sup>

Saint-Hilaire-Est, 1<sup>er</sup> octobre 1948

Mon cher Doyon,

Reçu le mot<sup>150</sup> et les découpages<sup>151</sup>. Merci. Tu as sans doute

---

148. Harry Bernard répondra par un autre article, «Encore M. Borduas», *le Courrier de Saint-Hyacinthe*, 1<sup>er</sup> octobre 1948.

149. Autographe, ANQ, fonds Charles Doyon.

150. Lettre du 27 septembre 1948 (*T.* 136).

151. Charles Doyon lui envoie copie de son article «Refus contre refus», paru le 24 septembre dans *le Clairon de Saint-Hyacinthe*, p. 5. Les autres coupures sont probablement les articles des éditorialistes Guy Jasmin du *Canada* et André Laurendeau du *Devoir*, que Borduas n'avait peut-être pas remarqués parce qu'ils ne portaient pas directement sur l'affaire *Refus global*.

appris, depuis, la reculade du *Canada*<sup>152</sup>? La frousse, mon vieux, la frousse. Les braves!

Si Gauvreau-le-directeur prenait la responsabilité de mon renvoi *le Devoir*<sup>153</sup> l'approuverait. Quelle lucidité...!

Ce journal n'en veut qu'à l'ingérence d'un ministre<sup>154</sup>.

Pour le procédé, venant du directeur, il serait irréprochable; (d'avoir une moralité supérieure à ces couillons de catholiques de l'École est une monstruosité méritant les pires supplices). C'est du propre.

Seules la bévue et la surprise ont permis cette petite campagne de nos bons journaux. Elle portera quand même ses fruits.

---

152. *Le Canada* est un journal libéral de Montréal. Une fois connue la nouvelle du renvoi de Borduas, l'éditorialiste en chef Guy Jasmin s'en sert pour attaquer Maurice Duplessis: voir «Autour et alentour. La poésie devra peut-être se défendre elle aussi», *le Canada*, 22 septembre 1948, p. 4. Borduas y voit un recul par rapport à la critique de Lafcadio («*Refus global*, manifeste de l'automatisme surrationnel par Paul-Émile Borduas et compagnie», *le Canada*, 23 août 1948, p. 4), mais il écrira à Guy Jasmin pour le «remercier du coup de main» (*infra*, p. 276, la lettre du 28 octobre 1948). Quand *le Canada* met fin à un débat qui a censément trop duré, c'est dans *le Clairon* que Jasmin répond à une lettre ouverte de Pierre Gauvreau, Maurice Perron et Jean-Paul Riopelle, qui y avaient dénoncé ce qui leur apparaissait comme une censure.

153. Quotidien nationaliste de Montréal, *le Devoir* est lié depuis sa fondation à l'Église catholique, dont le clergé contribue largement à sa diffusion. André Laurendeau, qui en est alors l'éditorialiste en chef, et Gérard Pelletier, qui est responsable de la page des jeunes, sont considérés comme des catholiques de gauche: une prise de position de leur part contre *Refus global* aurait des conséquences désastreuses auprès d'une partie importante de l'intelligentsia québécoise.

154. Laurendeau, comme Jasmin, ne prit position qu'après la publication, dans son journal, de la nouvelle anonyme du renvoi de Borduas: «Borduas renvoyé de l'École du meuble», *le Devoir*, 18 septembre 1948, p. 3. Il s'en prit alors à l'autocratie de Duplessis: «Bloc-notes. Intervention politique», *le Devoir*, 23 septembre 1948, p. 8. Borduas lui écrira à ce sujet (voir *infra*, p. 266, la lettre d'octobre 1948).

Reste *le Clairon*<sup>155</sup>.

Je regrette, les renseignements demandés sont trop vastes pour y répondre à distance<sup>156</sup>. N'importe quel élève de l'École en sait long sur le sujet. Si tu rejoignais Bernard Morisset<sup>157</sup>, 1535 ouest, rue Sherbrooke, Tél. : WE[llington] 0649.

Enfin je te verrai bientôt. Des espoirs pointent à l'horizon,

Amitiés, reconnaissance.

P.-É. Borduas

---

155. *Le Clairon* est un journal de Saint-Hyacinthe, fondé le 2 janvier 1912 par Téléphore-Damien Bouchard (Saint-Hyacinthe, 1881 — Montréal, 1962), qui fut maire de Saint-Hyacinthe (1917-1944), membre du gouvernement libéral provincial d'Alexandre Taschereau en 1935, chef de l'opposition libérale sous le gouvernement unioniste de Maurice Duplessis en 1936, membre du gouvernement libéral d'Adélard Godbout en 1939 et membre du Sénat canadien à compter de 1944. *Le Clairon* était constitué d'un cahier idéologique de huit pages et d'un cahier de nouvelles locales. Lors de la fermeture du journal de Jean-Charles Harvey, *le Jour*, le 29 juin 1946, Bouchard obtint la liste des abonnés et leur fit parvenir le premier cahier de son journal qu'il intitula *le Clairon de Montréal*. Des difficultés du ministère des Postes (qui retira à ce «demi-journal» le privilège d'envoi de 2<sup>e</sup> classe) incitèrent Bouchard à fonder *le Haut-parleur*, qui remplaça *le Clairon de Montréal* le 1<sup>er</sup> janvier 1950. Bouchard sera pressenti pour l'édition de *Projections libérantes* (voir *infra*, p. 313, n. 70). Sur Guy Gagnon, rédacteur en chef du *Clairon* et du *Haut-parleur* (1950-1954 et 1971-1972), voir *infra*, p. 516, n. 64, et p. 539, n. 140.

156. En réponse à une requête de Doyon: «Je prépare en ce moment un article contre [Jean-Marie] Gauvreau et l'enseignement que l'on donne à l'École [...]. Toute documentation à ce sujet est la bienvenue» (lettre du 27 septembre 1948 (T. 136). Cet article paraîtra le 8 octobre dans *le Clairon* sous le titre «À l'École du meuble».

157. Borduas a reçu de Bernard Morisset une lettre datée du 22 septembre, dans laquelle ce dernier lui témoigne sa gratitude pour l'enseignement reçu à l'École du meuble et déplore son congédiement. Une seconde lettre d'appui, datée du 29 septembre, est publiée le 2 octobre dans *le Canada*, sous le titre «Nous sommes avec vous, Borduas!» Voir la lettre suivante.

À Bernard Morisset<sup>158</sup>

5 octobre 1948

Mon cher Bernard,

On m'avait annoncé votre visite probable pour dimanche. Voilà la raison du retard de ce mot de remerciement pour votre magnifique article du *Canada*<sup>159</sup>.

Il restera pour moi un témoignage de courageuse loyauté dans cette drôle d'époque.

De plus en plus je vois clair dans l'affaire.

De l'aveu du ministre: Gauvreau-l'hypocrite a déposé un exemplaire de *Refus global* sur la table de Sauvé en lui faisant la remarque qu'aucune autorisation ne lui avait été demandée pour la publication de ce texte!

C'est la seule préparation que le ministre a eue pour en entreprendre la lecture. J'imagine qu'il n'a pas dû aller plus loin que la première page, pour me flanquer à la porte....

Seulement en me suspendant de mes fonctions sans salaire à mon insu, il m'imposait de force une sanction et le motif invoqué, comme vous savez, est d'ordre moral et religieux.

(Les catholiques (majorité des administrés) ne reconnaissent qu'à l'Église l'autorité en matière de morale ou de religion; les libres-penseurs ne reconnaissent que leur conscience conformément à la « proclamation des droits de l'homme<sup>160</sup> ».)

158. Autographe (brouillon), MACM, T. 147.

159. B. Morisset, « Nous sommes avec vous, Borduas! », *le Canada*, 2 octobre 1948, p. 4.

160. La Déclaration des Droits de l'homme sera adoptée quelques semaines plus tard, le 10 décembre 1948, par l'Assemblée générale des Nations Unies. Henri Laugier, un ami de Borduas, engagea en juin 1946 le doyen de la Faculté de droit à l'Université McGill de Montréal, John Humphrey, à rédiger la première version du document en compagnie de Eleanor Roosevelt, présidente de la Commission préparatoire pour les droits de la personne. Borduas a été particulièrement frappé par les propos de Eleanor Roosevelt tenus le 28 septembre 1948 à la Sorbonne pour la défense des droits de l'homme. Voir « Garantir la liberté et les droits de l'homme », *la Presse*, 29 septembre 1948, p. 9.

Le ministre n'avait donc aucune autorité reconnue par qui que ce soit en cette matière. Là-dessus l'unanimité de tous ceux que j'ai vus est claire.

Seul un motif d'incompétence ou d'inefficacité pouvait être en accord avec le geste ministériel.

Toujours d'après Sauvé, Gauvreau le cochon lui a répondu, à la même entrevue, que j'étais un bon professeur. Dix mois après la composition de *Refus global*<sup>161</sup>, six ans après la naissance de cet état d'esprit! Ils donnent eux-mêmes la preuve que l'état d'esprit n'a pas nui dans le passé à mon enseignement.

C'était donc en prévision de l'avenir?

Aucune punition [ne] peut être imposée tant que la faute n'a pas été commise.

Voilà mon cher Bernard où j'en suis. Je vous explique tout ça parce que l'on me parle de la possibilité d'une seconde lettre publique de protestation<sup>162</sup>.

Rédigée rigoureusement dans ce sens, elle permettrait un très grand nombre de signatures.

En toute amitié.

---

161. *Refus global* aurait donc été rédigé avant la lettre du 21 janvier 1948 à Fernand Leduc (voir *supra*, p. 225 et 227). La lettre du 6 janvier à Fernand Leduc et Thérèse Renaud suppose déjà rédigée sa version antérieure, *la Transformation continue*.

162. Bernard Morisset est l'un des douze anciens étudiants dont le témoignage sur l'enseignement de Borduas est publié le 15 octobre dans *le Clairon de Saint-Hyacinthe* sous le titre «Borduas jugé par ses élèves». Le 1<sup>er</sup> octobre, Claude Gauvreau lance dans *le Clairon de Montréal* un second appel, destiné cette fois à «Ceux qui désirent signer la lettre de protestation contre le congédiement de Borduas». Le nom de Bernard Morisset apparaît dans cette lettre de protestation collective adressée à la Commission du service civil, en compagnie de treize sympathisants, pour la plupart des signataires du manifeste (T. 128).

À André Laurendeau<sup>163</sup>[début octobre 1948<sup>164</sup>]

Les catholiques ne reconnaissent qu'à l'Église l'autorité en matière de religion ou de morale<sup>165</sup>.

(Nous ne reconnaissons que notre conscience en cette matière conformément à la Proclamation des droits de l'homme<sup>166</sup>.)

163. Autographe (brouillon portant la mention « Copie »), MACM, T. 128.

164. Suit de quelques jours ce mot de Claude Gauvreau reçu par Borduas : « [septembre 1948] // Cher M. Borduas, // Voici le texte tel que André Laurendeau m'avait promis de le publier (et avec la note de condamnation également promise). // Je crois le texte assez ferme pour survivre intact à la critique qui l'accompagne (et qui est d'ailleurs facilement réfutable). // Les deux modifications mineures dans le vocabulaire épithétique sont de ma propre initiative libre (pour l'amélioration du style). // Mais je n'avais pas été prévenu que les noms de Félix et Fréchet seraient remplacés par des points de suspension (Laurendeau toutefois prend publiquement la responsabilité de cette suppression, comme vous le constaterez). Ça été une légère surprise pour moi, aussi, de m'apercevoir que le texte passait sous forme de lettre. Enfin, qu'importe...! // Si [Jean-Marie] Gauvreau ne grouille pas après ça, c'est un galeux de couillon. // Tout n'est pas perdu non plus du côté de Lasnier. Il appert que le *Quartier latin* va s'emparer de l'affaire, favorablement à Lasnier. Je vous expliquerai. // Je n'ai pas eu le temps encore d'aller chercher les découpures de journaux chez Mousse. Je vous enverrai cela probablement demain. // D'autres nouvelles précises se dessinent à l'horizon. Quand elles auront pris corps suffisamment concrètement, je vous avertirai. // À bientôt // Claude » (autographe, MACM, T. 128).

165. Sur ces propos d'André Laurendeau : « À propos du renvoi nous avons dénoncé le procédé d'un homme politique, ici, c'est le directeur de l'École du meuble qui est mis en cause, et voilà une question bien différente. On ne saurait admettre l'intrusion politique dans une école. Mais on comprend que pour des raisons d'ordre moral (moralité des doctrines), le directeur d'une école fréquentée par des jeunes estime dangereuse et nocive la présence de tel professeur et se prive de ses services, sans nier la valeur technique de l'intéressé. Point n'est besoin de faire intervenir des motifs "ténébreux", une sale envie ou je ne sais quel autre sentiment répugnant. Point n'est besoin de descendre un homme qui, comme Jean-Marie Gauvreau, a accompli une œuvre de pionnier et de créateur » (« Note de la rédaction », *le Devoir*, 28 septembre 1948, p. 5). Ce texte commente la lettre de Claude Gauvreau publiée sur la même page sous le titre « Le renvoi de M. Borduas ».

166. Voir *supra*, p. 264, n. 160.

Aucun ministre, aucun directeur n'ont d'autorité reconnue, par qui que ce soit, pour imposer de *force* une *sanction* sur un motif de cet ordre.

Seule une raison d'incompétence ou d'inefficacité pouvait justifier cette sanction (quelle que fût la cause de l'incompétence ou de l'inefficacité).

Autrement, l'*essentiel*, la qualité de notre enseignement spécialisé ne saurait être garantie.

P.-É. Borduas

À Conrad Langlois<sup>167</sup>

Saint-Hilaire-Est, 6 octobre 1948

Cher monsieur,

Je prends la liberté de vous envoyer copie d'une lettre en date du 26 septembre 1948, adressée au rédacteur du *Courrier de Saint-Hyacinthe*<sup>168</sup>: réponse à un article de ce journal du 24 septembre, «Le cas Borduas».

Le 1<sup>er</sup> octobre, le *Courrier* revient à la charge avec un autre papier, intitulé «Encore M. Borduas» où l'on accuse réception de ma lettre et refuse sa publication<sup>169</sup>.

---

167. Autographe (double au carbone portant la mention «copie»), MACM, T. 61. Adresse: «Monsieur Conrad Langlois, // rédacteur en chef au *Clairon* — Saint-Hyacinthe, // Saint-Hyacinthe, Qué.»

168. Voir *supra*, p. 259, la lettre du 26 septembre 1948 à Harry Bernard.

169. «En marge des remarques de la semaine dernière, sur les événements qui motivèrent sa suspension, il nous adresse une lettre indignée, où la politesse n'est pas plus respectée que le sens commun. Si M. Borduas, en vertu du droit de libre expression, se croit autorisé à répandre les insanités qu'on lui reproche en haut lieu, n'avons-nous pas, en vertu du même droit, toute latitude pour apprécier comme nous l'entendons les textes qu'il signe pour consommation publique. M. Borduas nous demande de publier sa lettre. Nous n'en ferons rien. Non seulement ses idées et sa prose ne sauraient intéresser nos lecteurs, mais nous n'avons pas à lui fournir de tribune» (H[arry] B[ernard], «Encore M. Borduas», le *Courrier de Saint-Hyacinthe*, 1<sup>er</sup> octobre 1948).

Enfin je laisse toute cette petite histoire à votre appréciation et bon vouloir<sup>170</sup>.

Je profite de l'occasion pour vous remercier de l'inlassable générosité de votre journal à notre égard.

Bien à vous.

À Jean Désy <sup>171</sup>

Saint-Hilaire, le 15 octobre 1948

Cher monsieur<sup>172</sup>,

Dans l'impossibilité d'entrer en possession des deux tableaux: *Nonne repentante*<sup>173</sup> et *L'Arbre de vie*<sup>174</sup>, prêtés pour votre exposition d'art canadien, au Brésil en 1944-1945; je prends la

170. «Cher Monsieur Borduas, // si notre journal a pu vous être utile [...] j'en suis fort content. // Malheureusement, comme je suis sur mon départ du journal, ma situation ne me permet plus de faire davantage à partir de maintenant. // Je pense bien que l'administration du journal ne permettrait pas non plus de reproduire la lettre s'attaquant au *Courrier*, à cause de raisons d'ordre purement local, va sans dire» (lettre libellée «personnelle et confidentielle» de Conrad Langlois, le 9 octobre 1948, T. 61).

171. Dactylographie (double au carbone portant la mention «copie»), MACM, T. 113; cette lettre aurait dû normalement être indexée sous la cote T. 222 «Exposition du Brésil 1944-45». Adresse: «Monsieur Jean Désy, // ministre du Canada à // Rome // Italie». Adresse de retour: «Paul-Émile Borduas // Saint-Hilaire Est, // Comté Rouville, Qué. // Canada».

172. Jean Désy (Montréal, 18 janvier 1893 — Paris, 19 décembre 1960). Après des études à l'Université Laval et à la Sorbonne, il fut admis au barreau du Québec (1915) et enseigna l'histoire à l'Université de Montréal (1919-1925). Il entra aux Affaires extérieures en 1925. Nommé ministre délégué en Belgique et aux Pays-Bas (1939-1940), il fut parmi les premiers diplomates de carrière à diriger une mission canadienne à l'étranger. Il occupa par la suite la fonction d'ambassadeur au Brésil, en Italie (1947-1953), puis en France à partir de 1954, jusqu'à sa retraite, en 1958.

173. *Nonne repentante*, huile sur toile, 47 x 56 cm, 1943; reproduction couleurs dans F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 222, n° IX, exposée en 1943 à la Dominion Gallery et en 1944 à Rio de Janeiro et São Paulo. Manuscrit: «*None repentante*». Voir *infra*, p. 309, la lettre du 29 janvier 1949 à la Antoine's Art Gallery.

174. *L'Arbre de vie*, huile sur toile, 47 x 56 cm, 1943; mêmes expositions que la précédente. Voir *ibid.*

liberté de vous en demander des nouvelles et s'il y a lieu, où je devrai m'adresser pour qu'on me les retourne.

Ci-joint copie d'une lettre de monsieur Pinard à un ami, monsieur Bernard<sup>175</sup>, qui a bien voulu faire quelques démarches à ce sujet. Démarches sans résultat comme vous verrez.

J'ose espérer être plus heureux moi-même!

Bien à vous.

À Robert Tyler Davis<sup>176</sup>

Saint-Hilaire, le 19 octobre 1948

Re: « *The Annual Sale of Pictures of the Women's Committee of Art Gallery of Toronto.* »

Cher monsieur<sup>177</sup>,

Madame W. L. Gordon<sup>178</sup> m'assure que vous avez aimablement consenti de voir à l'expédition des tableaux de cette exposition.

Habitant hors de la ville, je pourrai vous faire parvenir mes toiles<sup>179</sup> par camion, le jour qu'il vous conviendra le mieux en le sachant un peu d'avance.

---

175. Albert Bernard, cousin de Borduas de par la famille de sa mère, Éva Perrault; il était également cousin de Bernard A. Bernard (entrevue téléphonique avec B. A. Bernard, le 17 juillet 1994). Lettre de Roch Pinard à Albert Bernard, 27 février 1948 (T. 113).

176. Dactylographie (double au carbone portant la mention « copie »), MACM, T. 223. Adresse: « Monsieur R. T. Davis, // Président de la Art Association of Montreal, // 1379 ouest, rue Sherbrooke, // Montréal ». Adresse de retour: « Saint-Hilaire Est, Comté Rouville, Qué. »

177. Robert Tyler Davis (Los Angeles, 11 août 1904) était alors président de l'institution qui porte aujourd'hui le nom de Musée des beaux-arts de Montréal.

178. Elizabeth W. L. Gordon, lettre du 17 septembre 1948 (T. 223).

179. La liste conservée donne *Constructions barbares* (que François-Marc Gagnon titre *Construction barbare*), *la Mante offusquée* et *Objet totémique*.

À tout hasard je vous donne mon numéro de téléphone: BELœil 4506. Je m'excuse de cette complication et vous remercie d'avance.

Bien à vous,

P.-É. B.

À James Johnson Sweeney<sup>180</sup>

Saint-Hilaire, le 20 octobre 1948

Cher monsieur<sup>181</sup>,

Vous connaissant depuis plusieurs années comme un défenseur de l'art, je prends la liberté de solliciter votre attention. Peut-être me consentirez-vous votre aide pour briser le cercle étroit qui tente de nous étouffer.

Professeur de dessin à l'École du meuble, (prototype: école Boule, Paris) avec le peu d'heures au programme, j'ai formé une ardente équipe de jeunes peintres. Ces cours m'ont été enlevés, le mois dernier, à la suite de la publication d'un manifeste surrationnel, *Refus global*.

---

180. Dactylographie (double au carbone portant la mention «copie»), MACM, T. 164. Dans la marge supérieure droite: «(The Museum of Modern Art, 11 West 53 Street, New York City)». Adresse: «Monsieur James Johnson Sweeney, // Musée d'Art moderne, // New York».

181. James Johnson Sweeney (New York, 30 mai 1900 — ?), directeur du Musée d'art moderne de New York (1945-1946), du Musée de la Galerie Guggenheim (1952-1960) et du Fine Arts Museum de Houston (1961-1968). Il est l'auteur de *Vision & Image* (1968), *African Sculpture* (1970), *Joan Miro* (1970), *Alexander Calder* (1971) et *Pierre Soulages* (1972).

Pour maintenir cette activité à la hauteur actuelle, il serait nécessaire d'établir de nouveaux contacts. Les sentiments nationalistes et religieux, inquiets de notre action, façonnent une digue bientôt infranchissable, si nous ne parvenons pas à manifester au dehors du pays et à déclencher de nouvelles sympathies.

Une exposition de mes peintures à New York permettrait, je crois, ces contacts. L'ennui est que j'ai peu de ressources pécuniaires. Père d'une petite famille de trois enfants, logés dans une maison que j'ai construite, je peux tenir le coup quelques mois au prix de la plus stricte économie.

Croyez-vous que le Musée d'art moderne serait intéressé à me faire cette exposition? (Je sais que vous n'en êtes plus le directeur.)

Je vis dans un drôle d'état depuis un mois! J'oscille entre la certitude d'avoir fait exactement ce que la conscience la plus exigeante m'obligeait de faire, et en même temps, l'impression d'une parfaite impossibilité de vivre en faisant vivre ma famille, dans des conditions pareilles.

Enfin je suis sûr que vous pourriez m'être d'un bien grand secours. Je vous poste, par le même courrier, un exemplaire de *Refus global*.

Anxieusement,

Paul-Émile Borduas

**À Jean-Paul Sauvé**<sup>182</sup>

Saint-Hilaire, le 25 octobre 1948

Monsieur le Ministre<sup>183</sup>,

L'injustice est complète. Sans nouvelle depuis le 7 septembre, il est évident que vous ne donnerez pas la suite promise à ma suspension; préférant sans doute le silence aux risques minimes de terminer l'affaire. Vous refusez de prendre connaissance de mon dossier, considérant votre information suffisante d'une brève lecture du manifeste, déposé sur votre table par le directeur de l'École du meuble.

Je terminerai donc cette histoire que vous avez si mal commencée, en vous donnant ma démission, ce 25 octobre 1948. Il restera le regret que, dans un moment d'incompréhension totale, vous vous soyiez cru qualifié pour imposer une sanction sur un motif d'ordre moral et religieux relevant, pour les catholiques, de l'autorité de l'Église; pour nous, de notre conscience (conformément à la proclamation des droits de l'homme); et pour personne, de votre ministère. Seule une raison d'inefficacité eût été justifiable. Le directeur et vous-même niez l'existence d'un tel motif: alors, comment pouvez-vous invoquer mon «état d'esprit» quand depuis six ans qu'il m'est reconnu, il n'a pas encore, de votre aveu, nui à mes cours.

---

182. Dactylographie, MACM; original conservé en T. 237, portant dans le bas «Projet d'une lettre non envoyée»; des doubles au carbone comportant quelques retouches ont été conservés en T. 156 et T. 259-K: cette lettre fut reproduite à plus de trente exemplaires. Voir *Écrits I*, p. 379-380.

183. Jean-Paul Sauvé (Saint-Benoît, 24 mars 1907 — Saint-Eustache, 2 janvier 1960). Après ses études au collège Sainte-Marie, il s'inscrivit à la Faculté de droit de l'Université de Montréal. Il fut admis à la pratique du droit en juillet 1930. Il fut élu cette même année député du comté de Deux-Montagnes et réélu aux élections générales de 1931, 1936, 1939, 1944, 1948, 1952 et 1956. Il fut nommé ministre du Bien-être social et de la Jeunesse lors de la création de ce ministère en 1946 et occupa ce poste jusqu'en septembre 1959, date à laquelle il succéda à Maurice Duplessis comme chef de l'Union nationale et Premier ministre de la province de Québec.

Cette affaire aura montré clairement le peu d'importance attaché à la valeur de l'enseignement, dans certaines de vos écoles, monsieur le ministre. Mais le public ignore encore que les qualités requises du professeur sont par-dessus tout: la servilité, l'abnégation et le silence; pour cacher et permettre de petites saletés, entre autres la vanité, l'ambition très spéciale du directeur. Tout devient prétexte: les élèves, les professeurs, même le programme d'études; à des activités extra-scolaires très lointaines du bien commun, mais parfaitement orientées dans leurs diversités. J'ai tenté l'impossible contre cette manière d'être. Mon exécution était attendue, sauf sa maladresse, qui a causé une surprise.

*Refus global* aura été le prétexte pour me flanquer à la porte. Il aura aussi servi une belle occasion de monter en épingle la défense de l'orthodoxie! Mais *Refus global* finira par faire voir, aux artistes, l'évidente obligation d'être intègre et courageux. Rien n'aura été perdu.

Bien à vous,

P.-É. Borduas

À Godefroy Laurendeau<sup>184</sup>

Saint-Hilaire, le 27 octobre 1948

Cher monsieur Laurendeau,

D'après l'expérience que j'ai du fonds de pension, le remboursement se fait automatiquement s'il n'y a pas eu de confiscation. (Le remboursement ne se fera aussi qu'après le règlement de cette affaire.)

---

184. Dactylographie (double au carbone portant la mention «copie»), MACM, T. 93. Adresse: «Monsieur Godefroy Laurendeau, // 84 ouest, rue Notre-Dame, // Montréal». Il s'agit de l'adresse du bureau; en réalité, les familles Borduas et Laurendeau étaient voisines à Saint-Hilaire.

Il n'y a donc rien à répondre au ministre, qu'un accusé de réception sans commentaire! S'il tient à connaître mes intentions, qu'il vienne me voir. Je regrette d'avoir déjà eu trop de ménagements pour cet imbécile-là.

Bien à vous,

P.-É. Borduas

### À Charles Doyon<sup>185</sup>

Saint-Hilaire, le 28 octobre 1948

Mon cher Doyon,

Pour ton édification personnelle, ci-joint copie de la phrase ministérielle unique et définitive<sup>186</sup>. Enfin l'affaire est dans le sac!

J'espère que nous entrerons dans une ère nouvelle où l'exemple aidant, les «amis» seront moins couillons que par le passé. En tout cas j'ai hâte de me remettre à peindre. Ce ne devrait plus être long maintenant. Merci pour le retour de la

---

185. Dactylographie, ANQ, fonds Charles Doyon; un double au carbone est conservé en T. 136.

186. «Veuillez aviser le susmentionné que, conformément à l'arrêté en conseil n° 1394, en date du 21 octobre 1948, l'honorable ministre du Bien-être social et de la Jeunesse le destitue, comme professeur de dessin à vue et de décoration, à l'École du meuble, pour conduite et écrits incompatibles avec la fonction d'un professeur dans une institution d'enseignement de la province de Québec, à compter du 4 septembre 1948, et ce, selon une résolution adoptée par la Commission du Service civil de la province de Québec, à sa séance du 29 septembre 1948» (Gustave Poisson à Jean-Marie Gauvreau, portant la mention «copie», ANQ, fonds Charles Doyon).

paperaise torontoise<sup>187</sup>. Reconnaissance pour ta généreuse ardeur. Grâce à toi, la presse a fait faire un pas au public.

Le RÉVEIL devra venir un jour, puissions-nous en être!

En toute amitié,

Borduas

À Guy Jasmin<sup>188</sup>

Saint-Hilaire, le 28 octobre 1948

Cher monsieur Jasmin<sup>189</sup>,

Je me dois de vous communiquer copie de la lettre me flanquant définitivement à la porte. Je vous l'envoie pour votre

187. Charles Doyon, qui préparait un article intitulé «Nul n'est prophète en son pays», avait réclamé à Borduas des informations concernant le projet d'exposition à la Art Gallery de Toronto en novembre (lettre d'octobre 1948, T. 136). Il aurait renoncé à publier cet article à la suite de l'envoi d'une lettre ouverte signée le 13 octobre par Pierre Gauvreau, Jean-Paul Riopelle et Maurice Perron, et qui paraîtra le 29 octobre dans le *Clairon de Saint-Hyacinthe*. Les automatistes signataires mettaient en cause l'utilisation à des fins partisans, que faisaient Doyon et les journaux d'allégeance libérale, du licenciement de Borduas : «Que cette défense soit entreprise dans les colonnes du *Clairon* pourrait laisser croire que cette exécution fut l'affaire d'un parti politique particulier et que si un autre parti politique eût été au pouvoir, il en eût été autrement. // C'est contre cette équivoque que nous nous élevons. // Nous ne le croyons pas» (*le Clairon de Saint-Hyacinthe*, 29 octobre, T. 61). Ray Ellenwood a souligné l'embaras que suscita à Borduas cette intervention par certains membres de son groupe : «[...] their action may have exacerbated an already difficult position for Borduas in his isolation, since the people offended by such intransigence were his only potential allies outside the group» (*Egregores. A History of the Montreal Automatist Movement*, Toronto, Exile Editions, 1992, p. 150).

188. Dactylographie (brouillon non signé), MACM, T. 136. Adresse : «Monsieur Guy Jasmin, // Le Canada, // Montréal».

189. Guy Jasmin fera état une seconde fois de son appui à Borduas : «C'est avec amusement que je lis dans votre excellent journal du 29 octobre une lettre du 13 octobre signée de MM. Pierre Gauvreau, Maurice Perron et Jean-Paul Riopelle prenant à partie le *Canada* qui, disent vos correspondants, "vient de fermer ses colonnes à la défense de Borduas". // Je constate que de tous les journaux qui ont parlé du peintre Borduas, en ces derniers temps, c'est encore le *Canada* qui a présenté le plus d'articles, de lettres et de reproductions sur cette question [...]. M. Roger Duhamel, de *Montréal-matin* et du magazine *l'Œil*, a amèrement reproché au *Canada* le 21 et 27 septembre son attitude sympathique à l'égard de M. Borduas. M. Borduas lui-même, que je n'ai pas l'honneur de connaître, m'écrivait le 28 octobre une lettre fort aimable pour me remercier de mon "aide précieuse" comme journaliste» («L'opinion du lecteur», *le Clairon*, 5 novembre 1948, p. 6). Guy Jasmin achètera un tableau de Borduas : voir *infra*, p. 314, la lettre du 12 février 1949.

information personnelle et profite de l'occasion pour vous remercier du coup de main.

Si nous le voulons bien, un jour nous assisterons au « Réveil » québécois!

Toute ma reconnaissance.

**À Stuart Keate**<sup>190</sup>

Saint-Hilaire, le 28 octobre 1948

Cher monsieur,

En toute amitié, je vous communique, pour votre information personnelle, copie d'une lettre de Québec réglant définitivement mon renvoi<sup>191</sup>.

Je suis donc libre pour aller vers de nouvelles conquêtes!... Merci de votre attention et du coup de main donné à l'occasion de cette histoire<sup>192</sup>.

Avec beaucoup d'ardeur, peut-être, viendrons-nous à bout d'un « Réveil » du sens critique dans le Québec. Pour ma part, en tout cas, je tenterai l'impossible.

Meilleurs souvenirs à mademoiselle Roy<sup>193</sup>.

Bien à vous.

---

190. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 253. Adresse: « Monsieur Stuart Keate, // Time, // directeur du bureau de Montréal, // Sun Life Building, // Montréal ».

191. Voir *supra*, p. 274, n. 186.

192. Le 12 octobre, Stuart Keate écrit à Borduas pour l'informer qu'il a envoyé son texte à New York « où il sera rédigé par un autre rédacteur pour fins de publication vendredi prochain ». Un article favorable parut dans *Time*, 18 octobre 1948, p. 22.

193. Borduas a lui-même ajouté au crayon, en bas de page, le nom de Madeleine Roy.

**À André Laurendeau**<sup>194</sup>

Saint-Hilaire, le 28 octobre 1948

Cher monsieur,

Je me suis déjà permis de vous exprimer un point de vue passé inaperçu<sup>195</sup>. Cette fois je prends la liberté de vous communiquer copie de la lettre du sous-ministre réglant définitivement mon cas avec Québec<sup>196</sup>. Je vous l'envoie pour votre information personnelle.

Il me fait aussi plaisir de vous assurer, à cette occasion, qu'à venir jusqu'ici vous avez été, à mon avis, le seul adversaire loyal qui se soit présenté, dans cette affaire.

Bien à vous.

---

194. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 237. Adresse: «Monsieur André Laurendeau, // Le Devoir, // Montréal».

195. Allusion à la lettre du début d'octobre à André Laurendeau (voir *supra*, p. 266).

196. Voir *supra*, p. 274, n. 186.

**À Godefroy Laurendeau**<sup>197</sup>

Saint-Hilaire, le 28 octobre 1948

Mon cher monsieur Laurendeau,

Ci-joint copie d'une lettre de monsieur Gustave Poisson<sup>198</sup>, terminant notre histoire. Je vous avoue en être bien soulagé.

Il me reste à vous remercier de votre généreuse attention et à rembourser les frais encourus, téléphones, etc., à la poursuite de ce ministre insaisissable.

Yves nous a appris, avec toute la joie possible, la nouvelle de votre acquisition. J'espère que les beaux jours de congés vous seront propices.

Encore une fois merci et à bientôt,

Borduas

**À Guy Viau**<sup>199</sup>

Saint-Hilaire, le 28 octobre 1948

Mon cher Guy,

Ci-joint copie d'une phrase ministérielle unique et définitive<sup>200</sup>. Elle clôt l'affaire vis-à-vis Québec.

---

197. Dactylographie (double au carbone portant la mention «copie»), MACM, T. 93. Adresse: «Monsieur Godefroy Laurendeau, // 84 ouest, rue Notre-Dame, // Montréal».

198. Voir *supra*, p. 274, n. 186.

199. Dactylographie, MQ, fonds Guy Viau; un double au carbone est conservé en T. 166.

200. Voir *supra*, p. 274, n. 186.

Je vous serais reconnaissant de faire lire cette littérature à votre ami Pierre Vadeboncœur<sup>201</sup>. Il est venu me voir hier, mais je n'avais encore rien reçu.

Toute mon amitié vous est toujours acquise et en plus mes vœux de succès au Musée d'art moderne!

Bien à vous,

Borduas

**À Fernand Leduc**<sup>202</sup>

Saint-Hilaire, 29 octobre 1948

Un court billet pour vous demander ce qui ne va pas, mon cher ami. Si c'est possible dites-le moi<sup>203</sup>.

De toute façon nous avons un bien long chemin à parcourir. L'heure des sacrifices se présente avant l'heure des rencontres fortifiantes; des récompenses en somme. Alors quoi! On ne savait rien d'autre...

Tant pis, cette chienne de vie vaut quand même la peine d'être vécue jusqu'au bout. Après? Le grand sommeil où nous aurons tout le temps de nous remettre de nos émois, de nos fatigues, de nos exécrables nausées, de goûts de toutes sortes.

---

201. Pierre Vadeboncœur (Strathmore, Île de Montréal, 28 juillet 1920). Il étudia au Collège Brébeuf (B.A., 1940) puis s'inscrivit à la Faculté de droit de l'Université de Montréal où il obtint sa licence en 1943. Pigiste à *la Patrie*, au *Petit journal* et au *Canada*, il se joignit à la Confédération des travailleurs catholiques du Canada (qui deviendra en 1960 la Confédération des syndicats nationaux) lors de la grève de l'amiante d'Asbestos. Il a publié de nombreux essais, notamment dans les revues *Situations*, *Cité Libre*, *Liberté*, *Socialisme* et *Parti pris*.

202. Autographe, fonds privé. Lettre publiée dans F. Leduc, *op. cit.*, p. 247-248. Elle répond à la lettre, datée par André Beaudet du 28 octobre, que F. Leduc adresse à Borduas de Clamart.

203. Voir les lettres du 28 octobre (*sic*) et du 10 novembre 1948 dans F. Leduc, *op. cit.*, p. 92-95.

La vie, mon cher Fernand, n'a jamais eu autant de prix que depuis qu'elle m'est devenue si fragile, si incertaine; à la veille de cette hécatombe qui fond sur les foules sans arme.

Mon cher Fernand, vous avez toute mon admiration, toujours, et ma plus profonde amitié.

De tout cœur,

Paul

À Jacques Beaulieu<sup>204</sup>

Saint-Hilaire, le 30 octobre 1948

Mon cher Jacques,

De nouvelles conditions de vie m'incitent à mettre un peu d'ordre dans mes affaires. Je prends donc la liberté de vous demander quelles sont vos intentions au sujet du petit tableau retenu le printemps dernier, *la Pâque nouvelle*<sup>205</sup>.

Il me fera plaisir de continuer à vous le réserver. Mais tant de choses se sont passées depuis votre téléphone, que vous seriez bien aimable de me confirmer dans un sens ou dans l'autre.

J'ai regretté de ne pas vous avoir vu cet été. Je vous attendais un peu toutes les semaines. C'est partie remise?

En toute amitié,

Paul-Émile Borduas

---

204. 2Dactylographie (double au carbone portant la mention «copie»), MACM, T. 243. Adresse: «Monsieur Jacques Beaulieu, // 6230, rue Henri-Julien, // Montréal».

205. Analyse et reproduction couleurs dans F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas*, 1988, p. 236-237. «Il semble bien que Louis-Jacques Beaulieu ait été le premier propriétaire de cette toile, avant Camille R. Hébert, de qui la tient depuis peu la galerie d'art de l'Université Concordia, à Montréal» (*ibid.*).

## À Robert Élie<sup>206</sup>

[fin octobre ou début novembre 1948]

Mon cher Robert,

Après une nuit d'insomnie et de colère où m'a précipité la lecture rapide de votre critique<sup>207</sup>, je dois à ma profonde sympathie<sup>208</sup> pour votre réalité humaine, en vous retournant votre manuscrit non terminé, relever ce qui m'apparaît comme de graves limitations impossibles à accepter en silence.

«Les frontières de nos rêves<sup>209</sup>» sont les formes toujours accidentelles et limitées que l'état de notre expérience, indéfiniment reculable, nous permet d'attribuer à tout objet<sup>210</sup>. Non, nos états émotifs capitaux qui eux sont par sensation infinis et éternels. La Réalité de l'objet restera insaisissable dans sa totalité, dans son essence, pour l'esprit de l'homme; ce qui n'exempte pas l'intelligence de la nécessité de tendre constamment vers cette totalité, sous peine de se renier<sup>211</sup>.

«Le mystère objectif<sup>212</sup>» ? La matière est illimitable dans le temps, non créée, non périssable, seule la forme est périssable;

206. Dactylographie, fonds privé, versions I et II; nous retenons la version II. Les allusions au «contre-manifeste» d'Élie intitulé «Au delà du refus», qui paraîtra l'année suivante dans la *Revue dominicaine* (vol. 55, n° 2, juillet-août 1949, p. 5-18; n° 3, septembre 1949, p. 67-78), permettent de situer la rédaction de cette lettre à l'automne 1948, après qu'Élie eut fait lire son manuscrit à Borduas; or, dans une lettre qu'il adresse à Borduas le 25 octobre 1948 en marge de l'affaire *Refus global*, Claude Gauvreau laisse entendre qu'il a appris qu'Élie a achevé la rédaction de l'article promis (MACM, dossier Claude Gauvreau). La réponse de Borduas ne fut jamais communiquée à Robert Élie.

207. Version I: «contre-manifeste». Il avait demandé au père Louis-Marie Régis «une critique, la plus sévère possible», dans une lettre dont il avait envoyé copie à Élie en spécifiant que, chez lui, cela pouvait prendre la forme d'un article. Voir *supra*, p. 253 et 254, les lettres du 9 septembre 1948 à R. Élie et à L.-M. Régis.

208. Version I: «amitié».

209. *Refus global* (*Écrits I*, p. 331).

210. Version I (ajout): «de notre amour».

211. Version I (ajout): «L'intelligence se renie également lorsqu'elle accepte des pensées ou des objets inférieurs à la raison.»

212. *Refus global* (*Écrits I*, p. 342). Dans la version I, ce paragraphe, qui a été modifié, faisait partie du paragraphe suivant.

ou dans l'espace, pensez aux rayons cosmiques, aux phénomènes de la radiation en général; indéfinissable autrement que par facettes, que par aspects, je pense à l'impossibilité d'établir autre chose qu'un accord amoureux avec le tout de ce qui est. Vous croyez que Dieu seul permet cet accord! Ma foi est différente: j'ai la certitude que l'homme possède cette puissance en tant qu'organisme<sup>213</sup>, et qu'il lui suffit pour cela de naître d'un acte sexuel.

Insensé, surrationnel: Insensé ce qui est en dessous de la raison, exemple: croire à Dieu et ne pas croire en l'homme de qui nous tenons notre connaissance de Dieu! Surrationnel, croire suffisamment en l'homme pour en venir à croire en Dieu, comme aux époques où l'inexpérience humaine permettait ces vanités, ces orgueils salutaires<sup>214</sup>.

213. Version II: «matériel» raturé après «organisme».

214. La version I comporte, après «salutaires», un long passage qui a été omis (sauf ce qui en a été retenu au paragraphe précédent): «salutaires, aujourd'hui nuisibles à la charité qui ne permet plus ces opacités. "Le social ne peut suffire à l'homme", quelle folie! Le social c'est le champ ouvert à la charité intégrale! L'amour désormais sans obstacle artificiel, non plus au second rang après celui de Dieu qui a permis cet écoeurant état de l'homme vis-à-vis de l'homme, mais au premier rang dans la joie suprême du sacrifice suprême! Si ceci vous paraît vague c'est que vous vous préoccupez des formes que le social pourrait prendre; peut-être parce que vos désirs en ce domaine sont voilés, trop affaiblis dans l'intégration de votre espoir isolant pour vous permettre d'aller de l'avant passionnément sans souci des conséquences. Cependant seule condition permettant les créations saines, généreuses, désintéressées. Je vous répète toujours les mêmes histoires; tant pis, ce sera peut-être la dernière fois. // "Le mystère objectif": La matière est illimitable ou dans le temps ou dans l'espace, indéfinissable autrement que par les formes qu'elle revêt; toute forme est spiritualisable. // La matière est illimitable dans le temps: elle est non créée, non périssable; seules les formes qu'elle prend sont périssables, que ces formes soient spirituelles ou cérébrales, charnelles, végétales, minérales. Aucune de ces formes n'existe qui nous soit venue de loin sans une constante transformation. Transformation qui est le signe de la vie. // La matière est illimitable dans l'espace; même beaucoup de formes sont illimitables dans l'espace à cause de leur radiation. // La matière est indéfinissable autrement que par les aspects particuliers et passagers qu'elle prend dans les formes. Impossible d'établir autre chose qu'un accord amoureux avec le tout de ce qui a forme. Vous croyez que Dieu permet seul cet accord! Ma foi est différente; j'ai la certitude que l'homme possède totalement cette puissance en tant qu'organisme et que des minéraux aux hommes il n'y a que des différences d'intensité dans le pouvoir émotif. L'idée de Dieu ne change rien à notre possibilité de conscience, bien au contraire. (Il m'est pénible de lire l'équivoque de l'incidente "... nous pouvons le croire contre eux-mêmes," de votre parenthèse au sujet des premiers terroristes russes que » [fin de la version I].

Je ne crois pas plus au paradis terrestre qu'au paradis céleste; je ne crois pas non plus à l'enfer éternel sur terre ou dans les cieus! Les limites du social sont les limites de l'homme, c'est-à-dire comme de la matière illimitable. Les saints dont vous faites état et qui ne sont pas des dieux nous renseignent sur ces «limites» de certains hommes, ainsi que les poètes, athées ou non. Certains de ceux-là nous renseignent aussi sur les possibilités sociales.

«L'arbre sera jugé à ses fruits<sup>215</sup>» non à l'un de ses fruits. Exceptionnellement l'un pourrait être ou pourri ou excellent! Mais l'arbre doit être jugé à l'ensemble de ses fruits. Pourquoi en serait-il autrement pour une société!

Nous continuerons d'appeler chrétien toute personne acceptant les directives générales de l'une des trentaines de religions revendiquant le Christ pour origine; toute personne n'ayant été d'une manière ou d'une autre non exclue de l'une quelconque de ces sociétés. Et chrétienne la société et chrétienne la civilisation, état intellectuel et moral manifeste dans le comportement de l'ensemble des individus de ces sociétés. Et, nous jugerons l'arbre ainsi nommé à ses fruits.

Il est possible que mon aventure se termine par un suicide<sup>216</sup>, mais non pour les raisons indiquées dans votre étude. Si je termine mes jours par une balle dans la caboche ce sera uniquement par manque de dollars, non parce que l'aventure aura touché la limite de son évolution, ou à l'absurde. Je sens assez de désirs insatisfaits et parfaitement justifiables en ma petite personne pour vivre mille vies avec passion! Si suicide il y a, il sera dû uniquement à l'impossibilité de trouver les quelques milliers de dollars annuels nécessaires à la vie immédiate, toujours, sans déchéance consciente, consentie.

---

215. Diction métaphorique qui a un sens particulier sous la plume de qui est natif et résidant de Saint-Hilaire (voir *Écrits I*, p. 280 et 362).

216. Ce projet de suicide sera sérieusement envisagé par Borduas à la suite du départ de sa famille, qui quittera le logis en 1951: «Plus tard, j'ai vu pleurer Borduas. Je le revois encore, devenu solitaire dans sa propre maison de Saint-Hilaire, me confiant qu'il avait «joué» avec une arme à feu; qu'il avait pensé de se faire sauter la cervelle. C'était avant la magnifique époque créatrice de New York» (C. Gauvreau, «Dimensions de Borduas», *Liberté*, vol. 4, n° 22, avril 1962, p. 227; repris dans *Écrits sur l'art*, p. 315).

Il était indispensable que je vous dise ça; mais peut-être ne l'ai-je pas fait d'une façon intelligible? Il faudrait se voir longuement à ce sujet. En tout cas, cette nuit seulement j'ai soupçonné que la matière était finie, pour vous, et l'esprit seul infini<sup>217</sup>. Je vous croyais depuis toujours au courant de la fusion intime de ces deux manifestations différentes dans une même essence, dans une même vie; où il n'y aurait qu'une différence d'intensité dans le pouvoir émotif des minéraux aux hommes!

Il y aurait beaucoup d'autres choses à dire... Par l'exécrable tournure de mon esprit, il m'est plus facile de parler de ce qui s'oppose à mes certitudes que de ce qui m'enchanté; et vous savez, Robert, combien sont nombreuses ces pensées dans votre texte.

Fraternellement vôtre.

À Gladys Arnold<sup>218</sup>

Saint-Hilaire, le 2 novembre 1948

Madame,

Je regrette d'avoir dû vous faire attendre. À l'arrivée de votre lettre du 30 octobre, il ne me restait aucun exemplaire de *Refus global* à l'atelier. Il n'était pas certain non plus qu'il en restât à la Librairie Tranquille<sup>219</sup>.

---

217. Borduas reprend ici certains éléments de sa critique matérialiste du christianisme tels qu'ils apparaissent déjà dans *le Retour* (*Écrits I*, p. 261-262).

218. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 156. Adresse: «Madame Gladys Arnold, // 126 2<sup>nd</sup> Ave, // Ottawa, Ont.»

219. Le tirage était de 400 exemplaires, dont 50 hors commerce, 50 répartis entre les librairies Déom, Ménard et Pony, et le reste à la Librairie Tranquille. Voir M. Perron, «Quelques anecdotes autour de *Refus global*», *Parcours. Arts visuels*, n° 12, hiver 1994, p. 19; voir également la lettre d'Henri Tranquille à Jean-Jules Richard, datée du même jour, le 2 novembre 1948: «Sur 300, 270 *Refus global* ont été vendus à date au magasin» (H. Tranquille, *Des lettres sur nos lettres*, Montréal, Bergeron, 1984, p. 131).

Heureusement, ce soir, un ami m'en apporte quelques-uns. Je m'empresse de poster les deux exemplaires demandés.

Veillez recevoir, Madame, l'expression de mes sentiments de reconnaissance pour l'intérêt manifesté<sup>220</sup> et pour vos bons souhaits.

Bien à vous.

À Donald W. Buchanan<sup>221</sup>

Saint-Hilaire, le 7 novembre 1948

Cher monsieur Buchanan,

Le tableau, *les Carquois en fleurs*<sup>222</sup>, dont vous m'envoyez la photo, appartient à madame Maurice Chartré de Montréal<sup>223</sup>, (77, avenue Maplewood.)

J'ignore qui possède le cliché de ce tableau. Je serais intéressé à en avoir une épreuve<sup>224</sup>.

---

220. Gladys Arnold, qui était alors directrice de la section anglaise du service d'information de l'ambassade de France à Ottawa, avait pris connaissance de *Refus global* par l'entremise de la secrétaire de l'ambassadeur. Le rédacteur en chef du *Canada*, Guy Jasmin, fit part à Borduas de l'accueil enthousiaste qui lui avait été fait à l'ambassade: «Si j'avais accusé plus tôt réception de votre bonne lettre du 28 octobre [...], il aurait fallu attendre une autre occasion pour vous apprendre l'intéressante conversation que je viens d'avoir avec deux dames cultivées de l'ambassade de France à Ottawa, M<sup>lle</sup> Rosemonde Dupont, secrétaire de l'ambassadeur, et la baronne de Warenghein, épouse de l'attaché de presse [...]. Ces dames ne vous connaissent que par le manifeste du *Refus global* qui fait partie de la bibliothèque de l'ambassade. La reproduction qu'elles y ont vue du *Cimetière glorieux* les a enchantées [...]. Elles vous prédisent un brillant avenir si vous exposez un jour à Paris» (T. 136).

221. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 111. Adresse: «Monsieur Donald W. Buchanan, // Éditeur de *Canadian Art*, // casier postal 384, // Ottawa».

222. *Les Carquois fleuris*, huile sur toile de 1947; 47,3 x 56,2 cm; étude et reproduction couleurs dans F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas*, 1988, p. 294-295.

223. «M<sup>me</sup> Julienne de R. Chartré a fait don de cette œuvre au Musée des beaux-arts de Montréal, peu après la rétrospective Borduas de 1962» (*ibid.*).

224. *Les Carquois fleuris* ont été reproduits dans *Canadian Art*, 1950, p. 49.

Votre haute situation dans le monde artiste du pays, ma reconnaissance pour l'intérêt témoigné au sujet de mon travail sont responsables de la référence demandée par l'entremise de la fondation Guggenheim. Je vous remercie pour vos bons encouragements.

Bien à vous.

P.-S. J'ai eu plaisir à voir reproduite la figure de *Tahitienne*<sup>225</sup>.

À Arthur Lismer<sup>226</sup>

Saint-Hilaire, le 15 novembre 1948

Cher monsieur Lismer,

M. D. W. Buchanan croit se souvenir que vous avez dans vos filières, le négatif d'un de mes tableaux, *les Carquois en fleurs*<sup>227</sup>, exposé déjà à l'un des salons du printemps<sup>228</sup>. Cette photo aurait été prise, à la demande de l'éditeur de *Canadian Art*, par l'un des photographes que vous employiez alors.

Je ne possède pas d'épreuve photographique de ce tableau et il n'est plus en ma possession. Je vous serais reconnaissant si vous pouviez me faire tirer une épreuve du cliché que vous auriez.

Bien à vous.

225. *Tahitienne*, huile sur toile de 1941; 39 x 32 cm. Reproduite en noir et blanc dans *Canadian Art*, vol. 6, n° 1, automne 1948, p. 27, et en couleurs dans F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 222, n° IV.

226. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 230. Adresse: «Monsieur Arthur Lismer, // Art Association of Montreal, // 1379 ouest, rue Sherbrooke, Montréal 25».

227. «*The photograph of the painting was taken on my request at the time of the spring exhibition by some photograph whom Arthur Lismer was using at the time*» (Donald W. Buchanan, 9 novembre 1948, T. 111).

228. Lors du 64<sup>e</sup> Salon du printemps, présenté à la Art Association of Montreal, du 20 mars au 20 avril 1947.

## À Guy Viau<sup>229</sup>

Saint-Hilaire, 23 novembre 1948

Mon cher Guy,

Merci pour la commission<sup>230</sup>. S.V.P. dire à M. Lévesque que je lui téléphonerai dès mon premier passage à Montréal, la semaine prochaine, probablement.

Ici les bonnes nouvelles se multiplient<sup>231</sup>, d'excellents

229. Autographe, MQ, fonds Guy Viau.

230. «J'ai vu M. Lévesque. Il aimerait que vous l'appeliez pour fixer le rendez-vous qui vous conviendrait le mieux. Vos effets personnels sont dans son bureau» (Guy Viau, 17 novembre 1948, T. 166).

231. Outre les lettres de Gladys Arnold et de Donald W. Buchanan d'Ottawa (voir les deux lettres précédentes), Borduas a reçu deux lettres de Claude Gauvreau. La première se lit comme suit: «9 novembre 1948 // Mon cher monsieur Borduas, // Ce billet est pour vous rappeler que Mousseau vous invite expressément, avec Madame Borduas, à vous rendre à la Librairie Tranquille, vendredi le 12 novembre, de 5 heures à 7, pour assister au pré-vernissage clandestin. // Maman me fait vous dire que vous nous feriez un grand bonheur, et surtout un grand plaisir, en acceptant de prendre votre repas du soir chez nous ce soir-là. // Il y aura environ 35 personnes présentes à la petite réception chez Tranquille. L'imprévisible nous permet d'anticiper des incidents qui pourraient avoir des suites. // Perron et Riopelle sont revenus de New York. J'ai reçu, par Pierre [Gauvreau], certains échos de ce voyage. Il paraîtrait que Kiesler se serait montré énormément intéressé en apprenant les détails des activités montréalaises, et qu'il se serait infiniment démené dans le but d'organiser une exposition Riopelle à New York. // De l'avis de Kiesler, Duchamp, qui passe ses journées à jouer aux échecs par correspondance et qu'emmerdent tous les propos sur la peinture et la littérature et qui d'ailleurs est physiquement inaccessible, Duchamp accorderait de son attention à *Refus Global* si on le lui faisait parvenir. (À propos, l'adresse de Duchamp est : 210 West 14th. St.; celle de Kiesler: 56, 7th. Avenue.) [...] // À vendredi, // Claude» (autographe, MACM, T. 128). La seconde lettre, qui incite Borduas à relancer Viau, n'est pas datée mais se situe entre la publication d'une lettre ouverte de Jean-Paul Riopelle, Maurice Perron, Magdeleine Arbour, Pierre Gauvreau et Françoise Riopelle (*le Devoir*, 20 novembre 1948, p. 10) et une autre, du philosophe chrétien Jacques Dubuc, ami de Gérard Pelletier («La peau du lion et de l'âne», *le Devoir*, 4 décembre 1948, p. 13): «[fin novembre 1948] // Mon cher monsieur Borduas, // Je vous écris surtout pour vous signaler l'amusante découverture de journaux que voilà. // Cependant j'en profiterai pour vous mettre au courant, à vol d'oiseau, des plus saillants événements récents. // D'après Pierre [Gauvreau] (et je crois que le tuyau est indiscutable), un groupe de chrétiens (ayant en tête Dansereau) préparerait une lettre pour *le Devoir* en marge de la discussion avec Gérard Pelletier; ils compteraient exploiter la rumeur du désaccord avec la faction Riopelle. Ils auraient à ce sujet approché Guy Viau pour obtenir des renseignements et pour solliciter sa collaboration à cette lettre. Mais Guy se serait abstenu dans les deux cas. // Avant de savoir cette nouvelle, j'ai moi-même écrit une lettre à

contacts s'établissent de semaine en semaine. Je crois de plus en plus que la vie sera possible.

Toute mon amitié,

P.-É. Borduas

P.-S. Une fois pour toutes : vous et votre petite famille êtes chez vous, chez nous... jusqu'à avis contraire!

P.-É. B.

---

Pelletier où je relève les principaux points de son premier article. La lettre est longue, mais je me dis en fin de compte consentant à engager un dialogue — sous cette réserve: "Pourrez-vous me certifier la liberté de parole?" — // La coalition Pierre-Riopelle a aussi rédigé une lettre à Pelletier, qui est (je pense) une lettre finale de rupture. Ils considèrent que Pelletier n'est pas "dégagé des peurs essentielles que dénonce *Refus Global*" — // Lundi, j'ai aussi écrit au *Canada*, à Jasmin, pour lui transmettre le découragement qui m'a submergé devant l'attitude de René Normand. Je m'étonne qu'on s'entête à conserver des collaborateurs aussi nuls. Je lui suggère une liste de remplaçants qui amélioreraient la situation: des rédacteurs du *Quartier latin*, ainsi que Madeleine Gariépy. Je le prévient que nous préférons ne plus voir aucun représentant du *Canada* plutôt que "Miss Paratonnerre 1900". // Yves Thériault, dans une conférence qu'il donnait hier sur "les frontières de l'art radiophonique", en aurait profité pour insérer quelques flèches à notre endroit, principalement à mon endroit. Il m'aurait nommé deux fois: "Gauvreau ne me fera jamais avaler que... etc." — Ça le chicote. // Le jeune poète qui a soulevé des océans d'admiration de la critique cléricale, Claude-Bernard Trudeau, m'a téléphoné ce matin pour me demander (timidement) un rendez-vous "pour obtenir des renseignements". Il n'est pas impossible qu'il soit lié aux chrétiens de la lettre à Pelletier, mais cela ne m'a pas semblé évident au téléphone. // À tout événement, je suis persuadé a priori qu'il n'a pas l'intérêt de Lapointe. // Je le recevrai de mon mieux, avec toute mon attention, cet après-midi à 4 heures. // Et c'est ce soir l'assemblée de la C.A.S. // J'ai bien hâte de lire la version définitive de votre "pamphlet". // À bientôt. // Claude» (autographe, MACM, T. 128).

À Donald W. Buchanan<sup>232</sup>

Saint-Hilaire, le 9 décembre 1948

Cher monsieur,

Les tableaux: *Lampadaire du matin*<sup>233</sup> et *Léda...*<sup>234</sup> et la gouache<sup>235</sup> me sont arrivés en bon état, tout à l'heure<sup>236</sup>.

Je viens de terminer le changement désiré. Demain matin la caisse contenant *les Parachutes végétaux*<sup>237</sup> partira pour Ottawa.

Nous vous remercions cordialement pour l'aimable souvenir laissé à votre visite.

Bien à vous.

232. Dactylographie (double au carbone portant la mention « copie »), MACM, T. 111.

233. *Lampadaire du matin* ou *0.49*; huile sur toile, 81,9 x 109,2 cm, 1948; étude et reproduction couleurs dans F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas*, 1988, p. 220-221.

234. *Plumes et poils effrontés* ou *Léda, le cygne*, 55,9 x 58,4 cm, 1947; voir *infra*, p. 299, la lettre du 4 janvier 1949 à James Johnson Sweeney.

235. *Phare l'évêque*, identifiée comme « gouache (à maman) » au livre des comptes cité ci-après et comme « (Appartenant à madame M[agloire] B[orduas], Saint-Hilaire) », voir *infra*, p. 306, la lettre du 23 janvier 1949 à Donald W. Buchanan.

236. Borduas a consigné les détails de la transaction: « Visite de D. W. Buchanan, 22 novembre 1948. Tableaux emportés: *Lampadaire du matin* (\$375), *Femme au bijou indiscret* (\$350), *la Prison des crimes joyeux* (\$250), *Léda et le cygne* (\$160), gouache (à maman) (\$100). Reçu le 9 décembre 1948: *Lampadaire...*, *Léda...*, gouache. Expédié le 10 décembre 1948: *les Parachutes végétaux* (\$350). Reçu le 27 janvier 1949: *Femme au bijou indiscret* » (T. 111).

237. *Les Parachutes végétaux* ou *19.47*; huile sur toile, 1947, 81 x 110 cm; reproduction couleurs et analyse de l'œuvre dans F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas*, 1988, p. 292-293.

À James Johnson Sweeney <sup>238</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 24 décembre 1948

Cher monsieur,

Je ne sais quoi faire!

Merci d'avoir répondu à mon cri d'alarme<sup>239</sup>. Si les conditions sociales sont désespérantes, par contre la générosité de quelques personnes permet les plus grands espoirs pour l'avenir. Vos bonnes dispositions me touchent beaucoup et je serais tenté d'en abuser.

Je n'ai pas écrit à aucune galerie de New York ou d'ailleurs. Depuis ma lettre<sup>240</sup> j'ai travaillé, jour et nuit, à un petit bouquin sur les causes de mes ruptures sociales<sup>241</sup>: bouquin que je termine à l'instant. Il reste à voir à sa publication, elle ne sera peut-être pas commode; ensuite je serai quitte, encore une fois, envers le passé. J'ai aussi préparé un dossier pour une demande de bourse à la fondation Guggenheim sur la suggestion d'amis<sup>242</sup>. Des espoirs sont permis de ce côté.

238. Dactylographie (double au carbone portant la mention «copie»), MACM, T. 164. Adresse: «Monsieur James Johnson Sweeney, // 120 East End Avenue, // New York 28, New York».

239. «*I am afraid that I have not very much encouragement to offer; although I am in no position to speak for the Museum of Modern Art, as you realize, I doubt very much if they could give you an exhibition at an early enough date to be of assistance, even if they were interested. Possibly some commercial gallery in New York could be persuaded to show your work, and I will do anything I can in this direction. I do not know if you have approached any New York gallery by letter. I might suggest two possibilities: the Willard Gallery, 32 E. 57th Street, and the Sidney Janis Gallery, 15 East 57th. If you have not already written them, I might suggest that you do so on the — to be sure slim — possibility one might show some curiosity or appreciation for what you are trying to do*» (James Johnson Sweeney, lettre du 14 décembre 1948, T. 164).

240. Voir *supra*, p. 270, la lettre du 20 octobre 1948.

241. *Projections libérantes*.

242. Formulaire daté du 12 octobre 1948. Au sujet de cette demande de bourse, voir l'introduction à *Projections libérantes*, dans *Écrits I*, p. 378.

Du côté de New York, une exposition reste une première nécessité. Mais ne croyez-vous pas que, par lettre, je n'arrive pas à convaincre ces messieurs de la Willard ou Sidney Janis Gallery ? Que faire ? Le mieux serait d'aller à New York et de voir ces messieurs. En tout cas, je ne peux pas prendre une décision pour le moment. Que j'écrive ou que je m'y rende, je vous tiendrai au courant.

De tout cœur,

P.-S. Je vous prie de bien vouloir m'excuser de vous écrire en français ; il me serait impossible de le faire en votre langue sans les secours d'un traducteur. Cependant, je peux à peu près lire seul une lettre anglaise.

**À Henri Masson**<sup>243</sup>

Saint-Hilaire, le 28 décembre 1948.

Cher confrère,

Aux regrets d'avoir à vous désappointer<sup>244</sup>. L'édition de *Refus global* est épuisée depuis près d'un mois.

Ci-joint vos deux dollars.

Bien à vous.

---

243. Dactylographie (double au carbone portant la mention « copie »), MACM, T. 156.

244. En réponse à la lettre d' Henri Masson du 22 décembre 1948 (T. 156).

*Page laissée blanche*

1949

*Page laissée blanche*

À Rose Fried<sup>1</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 3 janvier 1949

Monsieur<sup>2</sup>,

En réponse à votre lettre, je vous envoie, par le même courrier, un colis contenant le manifeste<sup>3</sup> et des photos de quelques-unes de mes peintures<sup>4</sup>.

J'ose espérer que cet envoi vous intéressera. Si oui, je ferai suivre tous les renseignements que vous pourriez désirer.

Une exposition de mes travaux à New York se présente en ce moment comme une nécessité vitale!

Bien à vous.

---

1. Dactylographie (double au carbone portant la mention «copie»), MACM, T. 211. Adresse : «Monsieur R. Fried, // The Pinacotheca, // 40 East 68 Street, // New York, N.Y.» Cette galerie n'existe plus.

2. Rose Fried (né à New York) étudia à l'Université Columbia et à la New School for Social Research avant d'ouvrir une galerie d'art à New York, The Pinacotheca, spécialisée dans le domaine de l'art abstrait. Voir *infra*, p. 543, la lettre du 30 septembre 1953 à Marcelle Ferron.

3. Probablement le cahier *Refus global* au complet plutôt que le seul manifeste. La rédaction de *Projections libérantes* n'est pas encore terminée; voir la lettre du lendemain, 4 janvier, à Fernand Leduc.

4. Il s'agit d'un malentendu. Rose Fried croit comprendre que James Johnson Sweeney le met en contact avec un groupe de «déconstructionnistes» qui pratiquent l'abstraction «pure» à la manière de Mondrian et de Theo Van Doesburg. Borduas lui enverra néanmoins une reproduction couleurs des *Arbres dans la nuit* (1943), ainsi que des photographies de *Fruits mécaniques* ou 16.47 (1947), *le Nid dans les Alpes* (1947), *Inde d'Amérique* (1946), *Plumes et poils effrontés* ou *Léda, le cygne* (1947), *Tom-pouce et les chimères* ou 3.48 (1948), *Festin primitif* (1948), *Envolée de l'épouvantail* ou 17.47 (1947), *Coup d'aile* (1944) et *Constructions barbares* (1947).

À J. W. Mills & Son<sup>5</sup>

Saint-Hilaire, 3 January 1949

Dear Sir,

*I am enclosing you herewith three copies of invoice for oil paintings of my own self<sup>6</sup> and please have item ship by express to the following adress :*

*John Simon Guggenheim Memorial Foundation,*

*551 Fifth Avenue, New York City, N.Y.*

*This case will reach you through Lafontaine Transport. I presume you will send me a copy of lading so that I advise the consignee of this shipment.*

*Upon receipt of your statement of account I shall be pleased to send you a money order to cover same.*

*Yours truly,*

*N.B. For further details please contact M. Gérard Lortie<sup>7</sup>.*

*PL[ateau] 4927*

5. Dactylographie (double au carbone portant la mention « copie »). MAGM. T. 242. Adresse: « J. W. Mills & Son, 353 St. Nicholas St., Montreal ».

6. L'avis d'expédition du 3 janvier 1948 fournit les titres suivants : *Nonne et prêtre babyloniens* (1948), *Bombardement sous-marin* (1948), *Envolée de l'épouvantail* (1947) et *Léda, le cygne* (1947).

7. Gérard Lortie (Montréal, 2 novembre 1905 — Montréal, 1974). Gérard et Gisèle Lortie firent la connaissance de Borduas par l'entremise de Maurice Gagnon (leur fils, Michel, suivit à l'atelier de la rue Mentana, en 1940, les classes de dessin pour enfants). À la suite du départ de Borduas aux États-Unis, Gérard Lortie devait se faire marchand d'art et représentant de Borduas au Canada (il ouvrit un temps une galerie, avec Michel, au 2020 de la rue Union, à Montréal). Il était auparavant importateur de matériel d'équitation et faisait une bonne partie de ses affaires en anglais, d'où la référence à son nom pour de plus amples informations. La collection particulière des Lortie a été acquise par le Musée d'art contemporain de Montréal en 1972.

## À Fernand Leduc<sup>8</sup>

Saint-Hilaire, le 4 janvier 1949

Bon! mon cher Fernand, finie l'attente.

Vos deux dernières lettres<sup>9</sup> arrivèrent en pleine activité *littéraire* en forçant le qualificatif! Depuis deux mois je travaille, jour et nuit, à un petit bouquin maintenant terminé. Je cherche à le faire imprimer. Il aura pour titre *Projections libérantes* et jouira, j'espère, d'une certaine influence sur l'acceptation, tout au moins, de notre existence.

C'est malgré moi que j'ai dû retarder jusqu'à ce soir les réponses méritées.

D'abord, mon cher Fernand, un regret: vous avoir si mal remercié, lors de votre généreux envoi de la revue et du *Breton*<sup>10</sup>, que vous n'en ayiez pas gardé souvenir. Mais je suis tout disposé à vous remercier aussi souvent qu'il vous plaira.

Pour les renseignements demandés<sup>11</sup>, ils n'étaient pas de ma compétence. Personne ne me voit plus touchant de près ou de loin à Madeleine Arbour. D'ailleurs l'on m'assure que Riopelle est à Paris. Vous en saurez sûrement beaucoup plus long que moi-même.

---

8. Autographe, fonds privé. Lettre publiée dans F. Leduc, *op. cit.*, p. 251.

9. Lettres du 10 novembre et du 13 décembre 1948. Voir F. Leduc, *op. cit.*, p. 93-104.

10. Le 1<sup>er</sup> avril 1948, Leduc informe Borduas qu'il lui envoie les revues *Fontaine*, *l'Heure nouvelle* ainsi que le *Breton* de Julien Gracq (Paris, José Corti, 1948, ill. de Hans Bellmer).

11. Leduc avait interrogé Borduas à plusieurs reprises durant l'automne sur les causes d'une crise qui divisait le groupe des automatistes: «Une lettre de Magdeleine Arbour, assez surprenante par la subite crise d'affection à notre égard, et contenant plusieurs découpures de journaux, nous laisse *méfiant* au sujet des intentions réelles des Gauvreau-Riopelle-et-cie» (F. Leduc, lettre du 10 novembre 1948 à Borduas). Voir *supra*, p. 223, la lettre du 6 janvier 1948 à Fernand Leduc et Thérèse Renaud.

Au sujet de votre dernière lettre<sup>12</sup> il y a des pensées que j'admire là-dedans; mais je crains un mouvement général fortement orienté vers une triste tour d'ivoire. Je préfère les passions de l'action, d'une action que je désire de plus en plus communiant.

Si j'avais le loisir, je reprendrais chacun des points de votre lettre. (Il me faudrait trois semaines de travail. C'est en dessus de mes moyens présents et je le regrette.)

Toutefois, je vous dirai qu'ici automatisme<sup>13</sup> a un autre sens que celui donné là-bas. Pour nous il est synonyme de dynamisme. Convenant aussi bien à qualifier le mouvement spontané de la foule que l'action passionnée individuelle. Synonyme d'un dynamisme s'appuyant sur une familiarité de conscience. D'où possibilité d'un fruit dépassant les limites rationnelles. Limites momentanées, car, pour moi, surrationnel est l'effort vers la rationalisation d'un objet non encore rationalisé.

Je ne vois plus deux essences — MATIÈRE, ESPRIT; mais que des quantités diverses de finesse de la matière. De la matière dont les limites nous échappent — mystère-objectif.

Et vive la vie! et vive l'amour! vive même la misère noire mais zut! pour les définitions et les chinoiseries de l'esprit<sup>14</sup>. Je n'en supporte que le moindre exigé par l'action...

De tout cœur,

Borduas

12. Lettre du 13 décembre 1948.

13. «L'état de rêve ou de veille, les actes conscients ou inconscients, automatiques ou dirigés, procèdent tous de l'activité mentale opérant d'une part dans le domaine des manifestations subtiles (idéales), de l'autre dans celui de la manifestation grossière (sensible). // L'automatisme, agent d'exécution dans notre activité picturale, est d'ordre rationnel, et ne peut être qu'une manière de tenir le pinceau, la plume, etc., alors que le surrationnel est la qualité spirituelle organisatrice de l'activité même. // L'automatisme par essence individuel, mental, ne peut être qualifié de surrationnel. // Le surrationnel est d'ordre supra-conscient, l'automatisme d'ordre inconscient. // Automatisme-surrationnel est donc impropre parce que dualiste» (F. Leduc, *op. cit.*, p. 103).

14. «Créer, c'est manifester à partir de l'homme inférieur. L'œuvre est le microcosme d'un cycle complet de manifestation. Du pouvoir spirituel de son auteur, manifesté dans la matière, elle devient pour le spectateur-acteur puissance formelle qui ramène à l'esprit. // La qualité primordiale de l'œuvre est spirituelle! C'est véritablement un pouvoir» (F. Leduc, *op. cit.*, p. 104).

## À James Johnson Sweeney<sup>15</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 4 janvier 1949

Cher monsieur,

Hier, j'envoyais à la galerie The Pinacotheca une dizaine de photos de mes tableaux et le manifeste<sup>16</sup>; documents demandés sous votre bienfaisante recommandation.

Aujourd'hui une caisse contenant quatre tableaux est partie pour la fondation Guggenheim, 551 Fifth Avenue.

Ce sont :

<i>Nonne et prêtre babyloniens</i> <sup>17</sup>	18 1/2" x 22"	1948
<i>Explosion des cages ceintes</i> ou <i>Bombardement sous-marin</i> <sup>18</sup>	18 1/2" x 22"	1948
<i>Envolée de l'épouvantail</i> <sup>19</sup>	18 1/2" x 22"	1947
<i>Plumes et poils effrontés</i> ou <i>Léda, le cygne</i> <sup>20</sup>	22" x 23"	1947

Je prévois que ces tableaux seront libres vers le quinze février. Si vous le jugez à propos, je pourrais demander à

15. Dactylographie (double au carbone portant la mention «copie»), MACM, T. 164. Adresse: «Monsieur James Johnson Sweeney, // 120 East End Avenue, // New York 28, N.Y.»

16. *Refus global*; voir *supra*, p. 295, la lettre du 3 janvier 1949 à Rose Fried.

17. *Nonne et prêtre babyloniens*, huile sur toile, 55,1 x 47,4 cm; reproduction couleurs et analyse de l'œuvre dans F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas*, 1988, p. 238-239.

18. *Explosion des cages ceintes* ou *Bombardement sous-marin*, huile sur toile, 47,1 x 55,3 cm; reproduction couleurs et analyse de l'œuvre dans F.-M. Gagnon, *ibid.*, p. 222-223.

19. *Envolée de l'épouvantail* ou 17.47; analyse de l'œuvre dans F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 204.

20. *Plumes et poils effrontés* ou *Léda, le cygne* ou 13.47; analyse de l'œuvre dans F.-M. Gagnon, *ibid.*, p. 203.

monsieur Henry Allen Moe<sup>21</sup> (secrétaire de la fondation mentionnée) de bien vouloir faire parvenir cette caisse à monsieur R. Fried au lieu de me la retourner ici. J'aurais ainsi le plaisir de vous donner l'occasion d'en prendre connaissance...

Il reste cependant entendu que je demeure à l'entière disposition de la galerie pour tout ce qu'elle pourrait me demander d'ici là<sup>22</sup>. J'espère!

De tout cœur.

**À la John Simon Guggenheim Memorial Foundation<sup>23</sup>**

Saint-Hilaire-Est, le 6 janvier 1949

Monsieur Henry Allen Moe.

Monsieur,

Ci-joint une copie de l'avis d'envoi doublée de la déclaration solennelle demandée<sup>24</sup>.

La caisse contenant les quatre tableaux a été expédiée le quatre janvier au courtier J. W. Mills & Son de Montréal, qui doit vous la faire parvenir, ainsi que les documents consulaires requis.

21. Voir la lettre suivante.

22. L'influence surréaliste relevée dans le manifeste et dans les toiles de Borduas montrées à la fondation Guggenheim (toiles soumises pour l'obtention d'une bourse) empêche Rose Fried, dont la galerie présente au premier chef les tenants de l'abstraction géométrique, de lui ouvrir les portes de la Pinacotheca. Borduas y exposera toutefois plusieurs tableaux en 1952: «Un certain nombre de mes peintures sont déjà en vente à la galerie Rose Fried, 6 East 65<sup>th</sup> Street, New York. La plus fine galerie de New York à ce que l'on me dit: depuis qu'elle existe, elle n'a jamais exposé de peinture abstraite. Cela m'apparaît une grande veine» (*infra*, p. 518, la lettre du 2 mai 1953 à sa fille Janine).

23. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 102. Adresse: «John Simon Guggenheim Memorial Foundation, // 551 Fifth Avenue, New York, N. Y.»

24. Déclaration assermentée devant le consul américain Jean Desrochers: «Les tableaux de cette expédition sont et de ma conception et de mon exécution. // Fait en double, à Saint-Hilaire, ce 4 janvier 1949» (T. 102).

Ainsi, je crois, tout arrivera en bon ordre et sans complication: du moins je l'espère!

Depuis quelques jours je suis en relation avec la galerie The Pinacotheca de votre ville. Peut-être, vous demanderai-je, lorsque vous aurez fini de ces tableaux, de les retourner à cette galerie au lieu d'ici; mais rien n'est encore décidé, je vous écrirai plus tard à ce sujet.

Bien à vous.

À Fernand Leduc<sup>25</sup>

Saint-Hilaire, le 6 janvier 1949

Mon cher Fernand,

J'attends!... Je viens de relire la lettre de Raymond Abellio que vous avez eu la délicate pensée de m'envoyer<sup>26</sup>.

«Conscience, vertige<sup>27</sup>»? Le dernier terme me connaît

25. Dactylographie, fonds privé; un double au carbone est conservé en T. 141. Lettre publiée dans F. Leduc, *op. cit.*, p. 251-252.

26. «Ci-inclus la copie d'une lettre que m'adresse Raymond Abellio, en réponse à la mienne et dans laquelle j'avais inclus le *Texte-manifeste*. // Je crois que cette première appréciation européenne venant de (ce que je considère l'homme le plus important de l'heure) ne manquera de vous réjouir et de vous reconforter dans vos difficultés actuelles» (F. Leduc, lettre du 28 décembre [19]48, *op. cit.*, p. 104-105).

27. «Aujourd'hui le problème-clef que je rencontre (et je ne suis évidemment pas le seul) est de concilier la spiritualité illuminative (où le psychique a sa part, mais rien que sa part) et l'intellectualité la plus rigoureuse, puisque la métaphysique même prend ou va prendre un support mathématique (au sens platonicien des mathématiques). Ou bien, si vous voulez, en d'autres termes, de mettre le maximum de conscience dans le vertige. Le problème du monde moderne est d'une façon générale un problème de vertige. Presque personne n'y échappe. Ou plutôt "à chacun son genre de vertige". L'illumination est vertige. L'inspiration aussi. Il y a ensuite tous les degrés descendants, jusqu'à l'imbécillité meurtrière des politiques et des guerriers. Il y a un vertige surréaliste bienfaisant, et nous y avons tous passé, et parfois nous le retrouvons et nous nous y retrempions avec joie et bienfait. Mais ce n'est pas un état ultime, et je crois qu'il faut pousser la vie et la liberté à un degré supérieur. Mais nous sommes sûrement d'accord» (lettre de Raymond Abellio à Fernand Leduc, 23 décembre 1948, citée dans F. Leduc, *op. cit.*, p. 250, n. 217).

surtout; au premier je n'ai toujours demandé que d'être le support du deuxième. Nous sommes évidemment d'accord!

**SPIRITUALITÉ?** Ce mot m'inquiète: vieille habitude de sortir de l'homme à la rencontre de Dieu, des anges et de tous les tourments passés. Ce mot est plein à craquer des rêves millénaires. Il me masque les mystères-objectifs. Je lui préfère celui-ci, qui a son commencement et sa fin en l'homme, petit frère de tout ce qui soit; mot plein de substance et d'action, vous sursauterez! **AUTOMATISME.**

«Mais ce n'est pas la même chose», me direz-vous. Bien sûr! mais je refuse tout objet à l'esprit. Ce n'est qu'une qualité d'action et dans ce sens automatisme dit mieux cette action. (C'est loin d'être orthodoxe mais je m'en fous.)

**INTELLECTUALISME**<sup>28</sup>? Le vice de l'époque. La fièvre de connaître qui fausse les rapports. Le désir de conciliation qui brise l'harmonie, l'accord!

Nous sommes dans le néant de la merde; les plus généreux au plus profond, comme ça se doit.

Tant qu'on n'aura pas le courage de se débarrasser de toutes ces sciences mortes nous crèverons sans rémission possible.

Dans l'enthousiasme,

Borduas

---

28. «Je crois à une mission occidentale qui est de pousser l'intellectualité dans la spiritualité, ce qui est, je le sais, la quadrature du cercle, mais il faut le faire quand même, en sachant qu'il y aura toujours une marge inexploitable par l'intellect. Ni les Indes, ni le Tibet, je crois, ne peuvent poser ainsi la question. Nous autres, si» (Raymond Abellio, *ibid.*).

## À la John Simon Guggenheim Memorial Foundation<sup>29</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 22 janvier 1949

Madame Josephine Leighton

Madame,

J'ai reçu votre lettre du 18<sup>30</sup>, mercredi soir le 19. Le 20, voyage à Montréal où j'appris que J. W. Mills & Son avait rempli la formule *Consular Invoice*, que cette formule avait été envoyée à l'adresse de John Simon Guggenheim, le 13 janvier, dans une enveloppe scellée contenant d'autres documents devant accompagner le colis. Cette enveloppe est à la douane de New York avec la caisse de mes tableaux; comme cela devait se faire, m'assure-t-on, d'une part!

Ce même jour, j'allai au Consulat général des É.-U., et j'appris que votre pays fêtait l'intronisation de son président<sup>31</sup>. C'était fermé.

Retour à Montréal le lendemain, 21. Cette fois, j'obtins la deuxième formule demandée (pour laquelle nous avions cru qu'un document notarié était requis). Cependant, à cause du surcroît de travail occasionné par le congé de la veille, il me fut impossible de faire faire, pour le moment au consulat, la recherche du *Consular Invoice* exécuté une semaine plus tôt. Document indispensable pour remplir cette deuxième formule.

En désespoir de cause, je suis allé porter cette deuxième formule, signée par moi mais non encore terminée, à J. W. Mills pour qu'il la complète aussitôt les renseignements requis obtenus du consulat; qu'il voie à la faire contresigner par l'officier de service et me la retourner au plus vite.

---

29. Dactylographie (double au carbone portant la mention «copie»), MACM, T. 102. Adresse: «John Simon Guggenheim Memorial Foundation, // 551 Fifth Avenue, New York, N. Y. // Madame Josephine Leighton».

30. Lettre du 18 janvier 1949 (T. 102).

31. Harry S. Truman, réélu en 1948.

Alors, et j'ose espérer qu'il sera encore temps! je vous l'enverrai en vous priant d'accepter mes excuses et mes regrets pour la mauvaise interprétation d'avis pourtant clairs de votre part.

Bien à vous.

À Harry O. McCurry<sup>32</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 22 janvier 1949

Cher monsieur McCurry,

Votre lettre, du 19 courant<sup>33</sup>, m'apprend avec plaisir que *Prison des crimes joyeux*<sup>34</sup> est allé faire un petit tour d'exposition à New York<sup>35</sup>!.. Ce que j'ignorais complètement.

Il ne me fait non moins plaisir, je vous prie de me croire, de prêter ce tableau pour l'exposition projetée à Richmond<sup>36</sup>.

Permettez-moi, cher monsieur McCurry, de profiter de l'occasion pour vous demander si, par hasard, vous n'auriez pas des nouvelles des deux tableaux: *Nonne repentante* et *L'Arbre de vie* prêtés pour les expositions de 1944 et 1945 au Brésil<sup>37</sup>?

---

32. Dactylographie, MBAC, dossier «Exposition de Richmond, 1949»: un double au carbone portant la mention «copie» est conservé en T. 225. Adresse: «Monsieur H. O. McCurry, directeur de la // Galerie nationale du Canada, // Ottawa».

33. Lettre de Harry O. McCurry à Borduas, 19 janvier 1949 (T. 225).

34. *La Prison des crimes joyeux*, huile sur toile, 64,6 x 80,6 cm; reproduction couleurs et analyse de l'œuvre dans F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas*, 1988, p. 234-235. Voir *supra*, p. 289, n. 236.

35. «*Contemporary Painting in Canada*», présentée au Canadian Club de New York.

36. «*Exhibition of Canadian Painting*», organisée par la Galerie nationale du Canada pour le Virginia Museum of Fine Arts et présentée du 15 février au 15 mars 1949.

37. Voir *supra*, p. 268, la lettre du 15 octobre 1948 à Jean Désy.

Monsieur Jean Désy m'assure dans une lettre du 21 octobre 1948, datée de Rome, que quelques-unes des caisses contenant des tableaux de ces expositions avaient été expédiées par voie de l'Argentine; et là, déchargées dans un port argentin, non nommé dans la lettre, et plus tard rechargées sur un bateau à destination du Canada.

Depuis tant de temps ce bateau, non nommé lui non plus, a dû périr corps et biens dans l'une quelconque des mers du globe!

Dans une aussi triste éventualité, ma famille serait heureuse de toucher la prime d'assurance dont ces tableaux étaient censés être couverts par le Gouvernement du Dominion!

Depuis longtemps votre tout dévoué,

P.-É. Borduas

À Donald W. Buchanan<sup>38</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 23 janvier 1949

Cher monsieur Buchanan,

Avec votre photographie du tableau *la Cavale infernale*<sup>39</sup>, vous trouverez aussi le cliché de cette photo que je vous prête avec plaisir; en vous demandant, cependant, que ce cliché ne soit manipulé que par des mains expertes et retourné avec le plus grand soin.

---

38. Dactylographie (double au carbone portant la mention «copie»), MACM, T. 111. Adresse: «Monsieur D. W. Buchanan, // Canadian Art, // Casier postal 384, // Ottawa».

39. Au sujet de *la Cavale infernale*, voir *supra*, p. 177, la lettre du 27 juin 1944 à Harry O. McCurry. François-Marc Gagnon indique que ce tableau a été reproduit dans Donald W. Buchanan, *The Growth of Canadian Painting*, Londres et Toronto, Collins, 1950, pl. 60.

Je me félicite du choix des *Parachutes végétaux*<sup>40</sup> pour être reproduit en couleur et souhaite que vous en soyez entièrement satisfait. Vos bons offices à son sujet me touchent beaucoup! Je vous en remercie de tout cœur.

Hier, j'ai répondu à M. McCurry qu'il pourrait envoyer à Richmond la *Prison des crimes joyeux*<sup>41</sup>.

*Phare l'évêque* serait un titre possible pour la gouache dont une photographie fut prise, par vos soins à Ottawa. (Appartenant à madame M. B.<sup>42</sup>, Saint-Hilaire) serait une indication suffisante, ne trouvez-vous pas?

Bien à vous.

À Godefroy Laurendeau<sup>43</sup>

Saint-Hilaire, le 25 janvier 1949

Mon cher monsieur Laurendeau,

Samedi dernier, le 22, je recevais du trésor de la province le remboursement des contributions versées au fonds de pension du 1<sup>er</sup> juillet 1942 au 4 septembre 1948<sup>44</sup>.

---

40. « *We have definitely decided to send les Parachutes végétaux to England so that a colour-plate may be made from it* » (Donald W. Buchanan à Borduas, 21 janvier 1949, T. 111). François-Marc Gagnon (dans *Paul-Émile Borduas*, 1988, p. 292-293) indique que ce tableau a été reproduit dans D. W. Buchanan, *The Growth of Canadian Painting*, «pl. XVI (coul.)», en regard de la p. 102». Voir *supra*, p. 289, la lettre au même, 9 décembre 1948.

41. Voir *supra*, p. 289, n. 236, et, p. 304, la lettre du 22 janvier à H. O. McCurry.

42. Madame Magloire Borduas ou Eva Perrault: « *We had an excellent photograph taken here of the gouache which, I believe, is owned by your mother* » (Donald W. Buchanan à Borduas, 21 janvier 1949, T. 111). Voir *supra*, p. 289, n. 235.

43. Dactylographie (double au carbone portant la mention «copie»), MACM. Adresse: «Monsieur Godefroy Laurendeau, // 84 ouest, rue Notre-Dame, // Montréal».

44. Borduas a noté les sommes débitées à sa caisse de retraite: «Reçu du Trésor de la province un chèque daté de Québec, 20 janvier 1949. N° 860865. \$ 1,123.37. Saint-Hilaire, 22 janvier 1949. Du 1/7/42 au 4/9/48» (T. 237).

Je suis heureux de vous faire part de cette nouvelle car je sais par Bernard que vous gardiez quelques inquiétudes à ce sujet.

Vous ne faites pas vite naître l'occasion de vous prouver ma reconnaissance! Avec ce cordial reproche, l'expression de ma franche amitié.

### À Paul Rivet<sup>45</sup>

Saint-Hilaire, le 25 janvier 1949

Monsieur<sup>46</sup>,

Par le courrier ordinaire je vous envoie, de la part du Dr Paul Milliez<sup>47</sup>, un dossier demandé dans une lettre au Dr Louis Bernard<sup>48</sup> de l'hôpital Saint-Luc.

Tel que suggéré, ce dossier<sup>49</sup> contient:

- a) Des notes biographiques suivies d'un relevé des principaux articles de revues et de presse donnant un aperçu de mes activités passées (1<sup>ère</sup> chemise).
- b) Les copies des documents relatifs à mon renvoi de l'École du meuble (2<sup>ème</sup> chemise).

---

45. Dactylographie (double au carbone portant la mention «copie»), MACM. Adresse: «Au professeur Paul Rivet, directeur du Musée de l'Homme, // Palais de Chaillot, // Paris».

46. Paul Rivet (1876 - ?), auteur de «L'art et la civilisation dans l'ancien Mexique», *la Revue des arts*, 2<sup>e</sup> année, juin 1952, p. 67-76. Sur Paul Rivet, voir G. Charenso, «À son retour du Mexique M. Paul Rivet, directeur du Musée de l'Homme, nous dit», *Beaux-Arts*, octobre 1938, p. 14.

47. Il semble s'agir d'un médecin français présenté à Borduas par le Dr Bernard à l'occasion d'un séjour à Montréal. Voir *infra*, p. 322, la lettre du 20 mai 1949 au Dr Milliez.

48. Frère de Bernard A. Bernard. Cette lettre de Louis Bernard n'a pas été retrouvée.

49. Ce dossier n'a pas été retrouvé. Voir à ce sujet *Écrits I*, p. 382-383, n. 40.

c) Un exemplaire de *Refus global*.

d) Le manuscrit des *Projections libérantes* accompagné de quelques lignes justifiant cette addition au dossier; et «Le mot de la fin<sup>50</sup>» (3<sup>ème</sup> chemise).

L'intérêt manifesté par le D<sup>r</sup> Milliez pour cette aventure me touche beaucoup.

Je vous prie de me croire, Monsieur,

Votre dévoué.

**À la John Simon Guggenheim Memorial Foundation<sup>51</sup>**

Saint-Hilaire, le 27 janvier 1949

Madame Josephine Leighton

Madame,

Ci-joint copie d'une lettre de mon courtier<sup>52</sup> accompagnant le document<sup>53</sup> attendu (deux copies).

Veillez agréer, Madame, nos excuses.

Bien à vous.

Pièces jointes : 3.

---

50. Borduas désigne ainsi l'arrêté-en-conseil n° 1394 du 21 octobre 1948, transmis par le sous-ministre Gustave Poisson au directeur de l'École du meuble, Jean-Marie Gauvreau, et qui le destitue officiellement en tant que professeur de dessin à l'École du meuble. On se rappelle que Borduas a communiqué à certains journalistes, dont Charles Doyon, « copie de la phrase ministérielle unique et définitive ». Voir *supra*, p. 274, la lettre du 28 octobre 1948 à Charles Doyon.

51. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 102. Adresse: «John Simon Guggenheim Memorial Foundation, // 551 Fifth Avenue, // New York, N. Y.»

52. Lettre de J. W. Mills & Son, 26 janvier 1949 (T. 242).

53. Voir *supra*, p. 303, la lettre du 22 janvier 1949.

## À la Antoine's Art Gallery <sup>54</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 29 janvier 1949

Cher monsieur,

À la suite d'une longue enquête j'apprends de M. H. O. McCurry, directeur de la Galerie nationale, dans une lettre du 28 courant<sup>55</sup>, que vous auriez en votre possession depuis le 20 juin 1945, deux tableaux m'appartenant. Tableaux vous ayant été envoyés par la Galerie pour me les faire parvenir, à savoir :

*Nonne repentante*                      18 1/2" x 22"      \$ 150.

*L'Arbre de vie*                              18 1/2" x 22"      \$ 150.

Ces tableaux ont figuré aux expositions du Brésil en 1944-45, pour lesquelles expositions je les ai prêtés.

J'attends des nouvelles immédiates <sup>56</sup>.

Bien à vous.

---

54. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 194. Adresse: «Antoine's Art Gallery, // 950 Victoria Square, // Montréal».

55. «*I am shocked to hear that your two pictures Nonne repentante and l'Arbre de vie, lent for the exhibition in Brazil in 1944-45, have not yet reached you. These were duly returned to the National Gallery in January 1945, and were sent to Antoine's Gallery on June 20<sup>th</sup> 1945, to be returned to you*» (T. 225).

56. La réponse de la Antoine's Art Gallery n'a pas été retrouvée.

À Paul Wilson<sup>57</sup>

[Saint-Hilaire, le 2 février 1949]

(Lettre de recommandation)

Paul Wilson<sup>58</sup>,

Que j'ai eu le plaisir de connaître comme élève régulier de l'École du meuble, où il est passé et s'y est fait d'excellents amis, a bien voulu, par la suite, me tenir au courant de ses travaux.

D'esprit fin et délicat, misant sur les qualités d'énergie et de courage, je ne doute pas qu'avec un peu d'aide, il atteigne rapidement à la maîtrise de ses dons.

Son naturel aimable, des conditions sociales favorables, lui ont permis d'être, comment dire: le moniteur? de l'un des groupes de jeunes artistes chrétiens dont l'évolution justifie tous les espoirs!

Paul-Émile Borduas

---

57. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 191.

58. Le 30 janvier 1949, Paul Wilson demande une lettre d'appui pour obtenir une bourse d'études du gouvernement français. Borduas a probablement visité l'exposition que tient Paul Wilson, à la fin de l'année: «Dans le hall du théâtre des Compagnons [...] Maurice Tremblay nous présente d'ici la Noël un jeune peintre, ex-élève de l'École du meuble, Paul Wilson. Paul Wilson a été à l'école de Borduas. Il s'est échappé suffisamment de son emprise pour se développer un style quelque peu en marge de l'automatisme, mais cela sans reniement» (Charles Doyon, «Jeux d'équerre», *le Clairon*, 10 décembre 1948, p. 4; article conservé en T. 61).

**À Fernand Leduc**<sup>59</sup>

Saint-Hilaire, le 4 février 1949

Mon cher Fernand,

Au pied d'une prochaine vague de peinture, je mets ordre à mes petites affaires... Dans ces petites affaires, une chose importante: votre lettre du 10 janvier<sup>60</sup>.

Cette lettre admirable me rassure et me confirme.

Me rassure: Il est possible de croire en un univers spirituel tant que le fin des fins de la matière nous échappera. Il est également justifiable d'escompter «un nouveau signe de sagesse qui, restituant la puissance latente du Christ, organisera une véritable théocratie gouvernementale sociale<sup>61</sup>».

Cependant, si exigeante et si noble que m'apparaisse cette voie, elle est interdite à ma passion. Interdite aussi à ma raison (historique). Le dynamisme d'une civilisation nouvelle (nouveaux espoirs collectifs) ne pouvant, à mon sens, que s'opposer non seulement au comportement social, mais aussi à la forme des symboles ayant permis l'exploitation des valeurs morales de la civilisation agonisante. Pour moi comme pour beaucoup d'autres, les seules forces agissantes, ou susceptibles d'être agissantes, nous venant des symboles anciens (le Christ compris) sont dues à des formes de pensées si parfaitement assimilées qu'elles sont devenues des sentiments impératifs; sentiments qui n'ont plus rien à voir aux formes anciennes qui les ont permis. Et, les noms sont liés aux formes, non à la substance ou à l'esprit.

L'opposition dans votre lettre entre «l'Autorité et le Pouvoir» est admirable. Il resterait à s'entendre sur la «Sagesse» si ce n'était déjà fait. Ce mot, à venir jusqu'ici, fut appliqué à des

---

59. Autographe, fonds privé; un double au carbone est conservé en T. 141. Lettre publiée dans F. Leduc, *op. cit.*, p. 252-253.

60. Voir F. Leduc, *op. cit.*, p. 105-107.

61. Le texte publié (*ibid.*, p. 106) donne: «gouvernementale et sociale».

hommes ordinaires dans des conditions matérielles fort exceptionnelles! Ce mot exclut aussi cette part de VERTIGE indispensable à la plénitude de l'être; indispensable à l'action risquée, désintéressée...

Ceci dit, j'ai hâte de lire *Vers un nouveau prophétisme*<sup>62</sup>.

Aux sujets ordinaires de votre lettre, bien sûr, que je n'ai pas cru un instant que vous me demandiez des potins! Le renseignement requis était des plus simples et naturels; mais je l'ignorais.

La seule activité que je connaisse de ces anciens camarades, est les trois ou quatre lettres écrites aux journaux au sujet de la critique chrétienne devant *Refus global* (lettres au *Devoir*<sup>63</sup>), un mot vague au *Clairon*<sup>64</sup>, une protestation de Pierre contre un titre du *Canada* relatant une conférence du père Robillard sur le surréalisme<sup>65</sup>. Je sais aussi que Perron<sup>66</sup> et Pierre<sup>67</sup> ont vu à l'impression du *Vierge incendié*<sup>68</sup> dont on dit beaucoup de bien dans notre «petit monde». Au vernissage de l'exposition de Mousseau<sup>69</sup> j'ai eu un instant le manuscrit entre les mains. Il

62. Raymond Abellio, *Vers un nouveau prophétisme*, Genève, Éditions du Cheval Ailé, 1947, 211 p. L'ouvrage porte en sous-titre: *Essai sur le rôle politique du sacré et la situation de Lucifer dans le monde moderne*.

63. Lettres signées par Jean-Paul Riopelle, Maurice Perron, Magdeleine Arbour, Pierre Gauvreau et Françoise Riopelle: «Les surréalistes nous écrivent», *le Devoir*, 13 novembre 1948, p. 9; «L'impossible dialogue», *le Devoir*, 20 novembre 1948, p. 10.

64. Pierre Gauvreau, Jean-Paul Riopelle et Maurice Perron, «L'opinion du lecteur», *le Clairon de Saint-Hyacinthe*, 29 octobre 1948, p. 2.

65. Pierre Gauvreau, «Le surréalisme est-il mort?», *le Canada*, 27 décembre 1948, p. 4. Au sujet de la conférence du père dominicain Edmond, dit Hyacinthe-Marie Robillard, voir «Le surréalisme et la révolution des intellectuels», *le Devoir*, 20 décembre 1948, p. 10.

66. Maurice Perron, voir *Écrits I*, p. 350.

67. Pierre Gauvreau, voir *Écrits I*, p. 267-268.

68. Paul-Marie Lapointe, *le Vierge incendié*, gravure de Pierre Gauvreau, Saint-Hilaire, Mithra-Mythe Éditeur, 1948, 106 p.

69. Jean-Paul Mousseau exposait quinze gouaches à la Librairie Tranquille du 13 au 28 novembre 1948. La liste des œuvres exposées est conservée aux archives de l'UQAM, fonds du frère Jérôme. Voir aussi Anonyme, «Exposition surréaliste du 13 au 28», *le Canada*, 11 novembre 1948, p. 4; François Gagnon [Rinfret], «Jeux de couleurs de Jean-Paul Mousseau», *la Presse*, 13 novembre 1948, p. 61, et Maurice Huot, «La peinture. L'automatiste Mousseau», *la Patrie*, 13 novembre 1948, p. 23 et 77.

paraît que l'auteur m'a réservé un exemplaire que j'attends avec impatience.

Il est vaguement question que Perron édite les *Projections libérantes* mais cette nouvelle me vient indirectement<sup>70</sup>... J'attends Perron.

Madame Hamelin termine une exposition chez Tranquille<sup>71</sup>; exposition mal reçue par la presse. Il y avait d'excellents tableaux!

Enfin, je vous envoie le manuscrit demandé<sup>72</sup>, en vous priant cependant de bien vouloir me le retourner. Ma fragile machine m'a interdit d'en faire assez de copies.

À bientôt,

P.-É. Borduas

À Harry O. McCurry<sup>73</sup>

Saint-Hilaire Est, le 5 février 1949

Cher monsieur McCurry,

Enfin, grâce à l'information contenue dans votre lettre du

---

70. «Borduas avait essayé de faire publier *Projections libérantes* par T.-D. Bouchard mais le directeur du *Haut-Parleur* ne trouva pas de son goût certains passages du récit. Par ailleurs, Pierre Gauvreau et Maurice Perron se sentirent vexés de ce que Borduas n'eût pas recouru à Mithra-Mythe. Perron offrit ses services et c'est ainsi que l'éditeur automatiste fit connaître au public sa troisième et dernière publication» (Claude Gauvreau, «L'épopée automatiste vue par un cyclope», *op. cit.*, p. 62). Sur T.-D. Bouchard, voir *supra*, p. 263, n. 155.

71. Première exposition de Marcelle Ferron Hamelin chez Tranquille. L'exposition se termine le 30 janvier 1949; voir R.-M. Léger, «Exposition Ferron-Hamelin (1)», *le Quartier latin*, 28 janvier 1949, p. 4.

72. La rédaction de *Projections libérantes* est donc terminée à cette date.

73. Dactylographie, MBAC; un double au carbone est conservé en T. 225. Adresse : «Monsieur H. O. McCurry, // Directeur de la Galerie Nationale, // Ottawa». Date de réception : 8 février 1949.

28 janvier, j'ai pu obtenir, aujourd'hui, ces deux tableaux<sup>74</sup> que je croyais à tout jamais perdus; je vous en remercie.

Je vous remercie également de la bonne nouvelle du post-scriptum de cette même lettre. Et, je vous prie de croire à toute ma reconnaissance pour la part personnelle que vous avez bien voulu assumer dans cette acquisition de la Galerie nationale.

J'attendrai avec sérénité ce moment un peu après le quinze avril!

Encore une fois tous mes remerciements.

Bien à vous,

P.-É. Borduas

### À Guy Jasmin<sup>75</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 12 février 1949

Reçu de monsieur Guy Jasmin la somme de trente dollars (\$ 30) en acompte sur un tableau de soixante et quinze dollars (\$ 75)

Le 15 mars 1949, reçu la balance due, quarante-cinq dollars (\$ 45.) sur la vente des *Constructions barbares*<sup>76</sup>.

Remerciements et bons souvenirs.

---

74. *Nonne repentante et l'Arbre de vie*. Voir *supra*, p. 309, la lettre du 29 janvier 1949 à la Antoine's Art Gallery.

75. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 243.

76. *Constructions barbares*, 1947. Cette œuvre, exposée à la Art Gallery of Toronto du 29 octobre au 6 novembre 1948, n'a pas été retrouvée; Borduas en a gardé une photographie en noir et blanc avec, à l'endos, une inscription où le titre est au singulier : « *Construction barbare* à M. Jasmin » (voir F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 232 et 266).

### À Albert Bernard<sup>77</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 16 mars 1949

Mon cher cousin<sup>78</sup>,

Je vous remercie de voir toujours avec autant de ponctualité à mes petites affaires d'assurances<sup>79</sup> et je regrette de ne pouvoir augmenter le montant de \$ 5,000.00 de la police n° 806535. Quoique ce montant serait insuffisant pour nous permettre de reconstruire notre petite maison en cas d'incendie nous devons ajouter ce risque-là aux autres. Les obligations du «côté» de Sainte-Madeleine n'ont pas changé.

Les tableaux du Brésil sont enfin revenus à l'atelier! Toute ma reconnaissance à vous et à M. Pinard d'avoir fait les généreuses démarches de l'an dernier. La morale de cette histoire est qu'il ne faut jamais désespérer de rien.

Maintenant un gros changement doit être apporté à la police n° I.T.52646 assurant mes tableaux. Dorénavant j'aurai tout mon temps pour peindre. Les toiles, j'en ai peur! vont s'accumuler plus vite que je pourrai trouver les moyens nécessaires au maintien de cette assurance à la pleine valeur marchande que j'ai maintenue jusqu'ici sur chaque toile. Là encore j'augmenterai mes risques.

Je vous prierais donc, mon cher cousin, de faire annuler la liste présentement en vigueur et de la remplacer par celle qui accompagne cette lettre où chaque article n'est coté qu'au tiers de la valeur actuelle.

Le total se trouve considérablement réduit; mais je suis en forme et cette liste<sup>80</sup> s'allongera rapidement.

Affections fidèles.

---

77. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 92. Adresse (au bas de la lettre): «Monsieur Albert Bernard, // 276 ouest, rue Saint-Jacques, // Montréal 1».

78. Voir *supra*, p. 269, n. 175.

79. Lettre d'Albert Bernard du 9 mars 1949 (T. 92).

80. Cette liste comprend quarante et une œuvres de l'artiste ainsi que les dix-neuf œuvres de sa collection personnelle; on y retrouve des œuvres de

À Fernand Leduc<sup>81</sup>

Saint-Hilaire, le 22 mars 1949

Si je vous connaissais moins ou plus, mon cher Fernand, j'attendrais encore avant de vous remercier du bouquin d'Abellio et de vos deux dernières lettres : l'une m'annonçant votre nouvelle installation et l'aimable attente, l'autre accusant réception des *Projections libérantes*<sup>82</sup>; mais déjà, vous êtes inquiet et me maudissez.

Dès l'arrivée de *Vers un nouveau prophétisme*<sup>83</sup> j'ai tout laissé, pinceaux, palette, et tout, et tout pour le lire d'une traite. Ensuite, je vous ai écrit une longue lettre inexacte, une autre hier qui ne valait guère mieux. Il est encore trop tôt pour celle-ci.

Il aurait été profitable de réunir deux faisceaux, le premier volumineux de nos similitudes de jugements, le second minime, mais plus radiant, des jugements que je crois « idéalistes ». Abellio eût été l'homme pour bien faire ça; à moi il manque la possibilité de tout redéfinir. Je n'en finirais plus à rendre à ce deuxième faisceau un sens communicable. Aussi, je me contenterai de dire comme Henry Miller dans *Tropique du Capricorne*<sup>84</sup> — Oui, oui oui oui monsieur Abellio vous avez bien raison. — Comme je comprends et partage votre admiration, mon cher Fernand.

---

Marcel Barbeau, Fernand Bonin, Madeleine Desroches, Roger Fauteux, Louise Gadbois, Edwin Holgate, Fernand Leduc, John Lyman, Bernard Morisset, Jean-Paul Mousseau, Jean-Paul Riopelle, Jacques de Tonnancour et Guy Viau.

81. Autographe, fonds privé; un double au carbone, portant quelques ratures, est conservé en T. 141. Lettre publiée dans F. Leduc, *op. cit.*, p. 254.

82. Allusion aux lettres de Fernand Leduc du 20 février et du 1<sup>er</sup> mars 1949; voir *op. cit.*, p. 105-110. Il s'agit du manuscrit de *Projections libérantes*, qui n'est pas encore publié.

83. Voir *supra*, p. 312, la lettre du 4 février 1949.

84. De Henry Miller, nous n'avons retrouvé dans la bibliothèque de Borduas que *Tropique du Cancer* (trad. Henri Fluchère, Paris, Denoël, 1945, 349 p.).

Cependant j'ajouterais ceci: après le «déluge» je crois qu'il n'y aura plus ni «Esprit» ni «Dieu», tels que nous aurons pu les définir, ni nous. Je crois que les plus fiers, les plus nobles, les plus forts (tous à la «qualité» et à la «quantité» d'énergie la plus rare) nous maudiront sans nuance et les autres «tamas» par définition ignoreront jusqu'à notre existence passée. Soit dit sans dépit en bon petit «luciférien<sup>85</sup>» qui aurait espéré mieux mais à qui l'époque, etc., n'a pas permis davantage.

Ne croyez-vous pas qu'Abellio trouvera bien naïf le manuscrit que vous avez eu l'intention de lui faire lire? le mien. En tous cas utilisez-le à votre fantaisie. Il suffira que vous me le remettiez un jour et je n'en presse plus du tout; d'ici là il est à vous.

(Je reçois, à l'instant, l'avis que la bourse Guggenheim m'est refusée<sup>86</sup>. Je me rends compte que, malgré moi, j'avais fini par y croire éperdument.)

À bientôt et merci,

P.-É.

### À la John Simon Guggenheim Memorial Foundation<sup>87</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 23 mars 1949

Cher monsieur<sup>88</sup>,

Je vous remercie de votre lettre du 21 courant<sup>89</sup> et vous prie,

---

85. Trait d'esprit qui sera remarqué par Noël Lajoie: «Votre esprit luciférien me remplit d'émoi» (lettre du 25 janvier 1957).

86. Voir la lettre suivante. L'avis, daté du 21 mars, est conservé en T. 102.

87. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 102. Adresse: «John Simon Guggenheim Memorial Foundation, // 551 Fifth Avenue, New York 17, N.Y.»

88. Henry Allen Moe.

89. Lettre par laquelle on lui apprenait qu'il n'obtenait pas la bourse de la fondation Guggenheim. Sur la demande de bourse, voir *supra*, p. 286, 296, 300, 303 et 308, les lettres du 7 novembre 1948 et des 3, 6, 22 et 27 janvier 1949.

lorsque vous en aurez le loisir, de bien vouloir faire retourner mes tableaux<sup>90</sup> ici, les pourparlers avec la galerie de New York<sup>91</sup> n'ayant pas encore donné les résultats attendus.

Bien à vous.

### À Maurice Perron<sup>92</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 30 avril 1949

Mon cher Perron,

L'offre de M. Bergeron me semble acceptable<sup>93</sup>; allons-y!

Je reste à votre disposition pour les déboursés «indispensables». Il serait aussi important que *Projections libérantes* paraisse le plus tôt possible.

En toute amitié.

### À Georges Charpentier<sup>94</sup>

[début mai 1949(?)]

Cher monsieur Charpentier,

Veillez bien m'excuser du retard apporté à vous remercier

90. *Nonne et prêtre babyloniens, Bombardement sous-marin, Envolee de l'épouvantail, Léda, le cygne.*

91. La Pinacotheca, située au 40 E., 68th Street, et dirigée par Rose Fried.

92. Dactylographie (double au carbone), MACM, conservé en T. 153.

93. Maurice Perron lui propose, le 28 avril 1949, de faire imprimer *Ruptures inaugurales* [sic] sur papier mat, de format 5" x 7", à 1 000 exemplaires (T. 153). L'imprimeur Bergeron, rue de Gaspé à Montréal, accepte d'imprimer 1 000 exemplaires de 36 à 40 pages, format 5 1/4" x 7 1/2", pour 150\$; voir *Écrits I*, p. 383.

94. Autographe (brouillon), MACM, T. 166. La datation est incertaine, mais l'enveloppe des frères Viau qui a servi à rédiger le brouillon, de même que l'allusion à une exposition, qui pourrait être celle de l'atelier des frères Viau en mai 1949, accrédite l'hypothèse de 1949 comme date de rédaction. Adresse: «Monsieur Georges Charpentier, // 1425, Théodore, // Montréal».

de vos témoignages de sympathie, à l'occasion de l'exposition<sup>95</sup>, aussi de votre délicate pensée: l'adresse de votre père, que les Viau m'ont remise<sup>96</sup>.

Bien à vous.

À Shinji Koike<sup>97</sup>

Saint-Hilaire, le 3 mai 1949

Monsieur le directeur,

Je n'ai reçu qu'hier votre lettre du 29 mars<sup>98</sup>. Il me fait plaisir de vous envoyer un exemplaire de *Refus global* devenu rare. L'édition est épuisée depuis le mois de novembre; les numéros réservés pour la presse ont tous, depuis longtemps, été distribués.

---

95. «Dix peintures de Borduas», présentée chez Jacques et Guy Viau, du 14 au 26 mai 1949.

96. «M. Fulgence Charpentier // attaché culturel // Ambassade du Canada // 74, avenue Foch, Paris XVI<sup>e</sup>». La lettre de Georges Charpentier débute comme suit: «Cher Monsieur Borduas, // Pour donner suite à nos récentes conversations, je vous laisse l'adresse de mon père à Paris. Je suis sûr qu'il sera heureux de faire votre connaissance là-bas et d'y faciliter peut-être votre séjour» (s. d., T. 166). Borduas a cherché à établir des contacts à Paris en mai 1949 (voir *infra*, p. 321-323, les lettres du 19 mai et du 20 mai 1949 à Louis Bernard, Paul Milliez et Paul Rivet). Mais la lettre à Georges Charpentier pourrait se rattacher aux démarches de l'été 1955, quand Borduas préparait son départ de New York pour Paris; voir *infra*, p. 795 et 798, les lettres des 13 et 14 novembre 1955, où il est question de l'ambassade du Canada.

97. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 156. Adresse: «Monsieur le directeur Shinji Koike, // Kaigai Bunka Chuokyo // 725 Nukui Koganei-mati // Tokyo-to, Japan».

98. Lettre du 29 mars 1949 (T. 156). Écho de Gauvreau: «Chaque fois qu'un connaisseur étranger prend conscience de l'activité artistique valable du Québec, sa curiosité est moins amorphe que celle des prétendus chiens de garde de notre culture. On se souviendra, entre autres, de celle de ce Japonais de Tokyo, représentant de *Kogei News*, qui avait écrit à Borduas pour lui demander un exemplaire de *Refus global*» (C. Gauvreau, «Tranches de perspective dynamique», *le Haut-parleur*, 26 octobre 1951, p. 2; repris dans *Écrits sur l'art*, p. 215).

En échange, je vous demanderais donc de bien vouloir me faire parvenir une copie de la critique projetée<sup>99</sup>. Critique qu'il me serait impossible d'obtenir autrement.

Bien à vous,

Paul-Émile Borduas

À Harry O. McCurry<sup>100</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 10 mai 1949

Cher M. McCurry,

Il me fait plaisir d'accepter votre offre aimable de participer à l'exposition canadienne du Musée des beaux-arts de Boston.

*Réunion des trophées*<sup>101</sup> et *Phare l'évêque*<sup>102</sup> (qui appartient à ma mère) sont à votre disposition<sup>103</sup>. Je vous les ferai parvenir comme bon vous semblera.

Bien à vous,

Paul-Émile Borduas

---

99. À paraître dans *Kogei News*.

100. Dactylographie, MBAC; un double au carbone est conservé en T. 225. Adresse: «Monsieur H. O. McCurry, // Directeur de la Galerie Nationale du Canada, // Ottawa».

101. *Réunion des trophées* ou *10.48*, huile sur toile, 80 x 108 cm; reproduction couleurs et analyse de l'œuvre dans F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas*, 1988, p. 296-297.

102. Voir *supra*, p. 306, la lettre du 23 janvier 1949 à Buchanan.

103. Borduas y exposera aussi, au n° 4, *la Cavale infernale*. Voir *infra*, p. 325, n. 120.

### À Louis Bernard<sup>104</sup>

Saint-Hilaire, 19 mai 1949

Mon cher Louis<sup>105</sup>,

Je reçois ta lettre d'avant-hier<sup>106</sup>! Il est étrange que le colis adressé comme suit:

Professeur Paul Rivet,  
Directeur du Musée de l'Homme,  
Palais de Chaillot, Paris,

ne lui soit pas parvenu. Il est aussi étrange que je sois resté sans nouvelles d'un avis d'expédition envoyé à la même adresse par avion en date du 25 janvier<sup>107</sup>.

N'aurait-il pas reçu cette lettre là aussi?

Je demande une enquête au bureau de poste<sup>108</sup>, le colis étant recommandé, mais comme ceci peut être long avant de donner des résultats, j'envoie par le père Régis, o. p., qui partira pour Paris samedi prochain, la copie que j'avais gardée de tous les papiers au dossier de même qu'un nouvel exemplaire (de plus en plus rare), de *Refus global*. Avant quinze jours le tout sera à destination.

104. Autographe (brouillon au verso d'une liste de tableaux, portant dans le coin supérieur gauche la mention « copie »), MACM, T. 156. Adresse (dans le bas de la page): « Dr Louis Bernard // Hôtel Montalembert // 3, rue de Montalembert, // Paris 7 ».

105. Louis Bernard (Saint-Henri, 17 septembre 1903 — Montréal, 7 novembre 1977). Chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Luc de Montréal. Il était le frère de Bernard Bernard, ami et comptable de Borduas.

106. Lettre du 16 mai, postée de Paris (T. 156).

107. Voir *supra*, p. 307, la lettre du 25 janvier 1949 à Paul Rivet. Borduas avait monté pour lui un dossier; voir *Écrits I*, p. 382, n. 40.

108. Le 5 août 1949, l'inspecteur du district postal, C. Marcoux, informe Borduas que le professeur Paul Rivet a accusé réception de son envoi le 16 février 1949 (T. 156).

Mon cher Louis je te remercie du rôle sympathique que tu joues dans cette histoire et j'écris au D<sup>r</sup> Milliez pour le mettre au courant et le remercie aussi. Je préviendrai le professeur Rivet de l'arrivée du père Régis.

Nous avons reçu avec joie le bon mot de Renée<sup>109</sup> et avons hâte de vous revoir.

Amitiés,

Paul

À Paul Milliez<sup>110</sup>

Saint-Hilaire, le 20 mai 1949

Cher monsieur<sup>111</sup>,

Depuis votre généreuse invitation, au D<sup>r</sup> Bernard, de faire parvenir un dossier au directeur du Musée de l'Homme, je n'ai pas eu beaucoup de chance.

Une lettre au professeur Rivet le prévenant de l'envoi du dossier et en donnant la description est restée sans réponse; cette lettre fut envoyée par avion. Le D<sup>r</sup> Bernard m'apprend que le colis ne fut pas reçu<sup>112</sup>; l'adresse serait-elle incomplète? Dans le doute, je vous prie de bien vouloir transmettre au professeur Rivet la lettre accompagnant celle-ci. Lettre qui d'ailleurs vous mettra au courant de l'arrivée prochaine à Paris de la copie du dossier original.

---

109. Renée Bourgouin, originaire de Winnipeg, épouse de Louis Bernard.

110. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 156. Adresse: «D<sup>r</sup> Paul Milliez, // 26, rue Jean Mermoz, // Paris 8<sup>e</sup>, // France».

111. Voir *supra*, p. 307, la lettre du 25 janvier 1949 à Paul Rivet.

112. Voir la lettre précédente.

Si la première expédition est retrouvée, je serais heureux que le Musée de l'Homme vous remette le deuxième exemplaire de *Refus global*, devenu rare, que j'envoie par le père Régis.

Je garde un vif souvenir de ce déjeuner où j'ai eu la bonne fortune de vous connaître et je vous assure de ma profonde reconnaissance pour l'action entreprise en ce cher Paris; action qui ne peut être que bienfaisante. Ici, malgré un mouvement de sympathique confiance, la vie reste incertaine.

Paul-Émile Borduas

À Paul Rivet<sup>113</sup>

Saint-Hilaire, le 20 mai 1949

Monsieur,

Le Dr Bernard m'avertit que vous n'avez pas reçu le dossier contenant un exemplaire de *Refus global* que je vous ai envoyé dans un colis recommandé portant le n° 248 du bureau de poste de Saint-Hilaire-Est en date du 27 janvier 1949 et dont le reçu est signé M. Plante.

J'ai demandé une enquête. Peut-être ce colis est-il immobilisé à la douane française? De toute façon, un ami, le père Régis, qui partira pour la France au début de la semaine prochaine, a bien voulu accepter de vous apporter les copies de tous les papiers non reçus; le 2 ou le 3 juin ils seront à votre bureau<sup>114</sup>.

Des amis m'assurent que vous portez intérêt à cette histoire; j'en suis touché et je vous prie de croire à toute ma reconnaissance.

Bien à vous,

Paul-Émile Borduas

---

113. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 153. Adresse: «Professeur Paul Rivet, // Directeur du Musée de l'Homme, // Palais de Chaillot, // Paris. // a/s du Dr Milliez».

114. Voir *supra*, p. 321, la lettre du 19 mai 1949 à Louis Bernard.

À Donald W. Buchanan<sup>115</sup>

Saint-Hilaire, le 24 mai 1949

Cher monsieur Buchanan,

Ces derniers temps j'ai reçu des photos de mes peintures dans des enveloppes de la Galerie nationale; je soupçonne que ces envois viennent de vous et je vous en remercie<sup>116</sup>.

Des amis m'ont fait voir dans un de vos derniers numéros de *Canadian Art* la reproduction d'une gouache<sup>117</sup> qu'un groupe de jeunes artistes avaient achetée dans le but de l'offrir à la Art Association of Montreal. Des circonstances peu favorables n'ont pas permis alors de réaliser entièrement leur projet...

Habitant la campagne et n'allant à la ville que rarement je serais cependant heureux de recevoir en temps votre revue. Vous trouverez mon chèque de \$ 1.25 plus l'échange et je vous prierais en le remettant à qui de droit de bien vouloir, si possible, faire dater mon abonnement après le volume VI, n° 2 que je possède déjà.

Je vous remercie de votre constante obligeance et je m'excuse d'adresser à vous cette requête.

Cordialement vôtre,

Paul-Émile Borduas

---

115. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 111. Adresse: «Monsieur Donald W. Buchanan, // Co-éditeur de *Canadian Art*, Casier postal 384, // Ottawa». Adresse de retour: «Saint-Hilaire-Est, // Comté Rouville, Qué.»

116. Voir *supra*, p. 305, la lettre du 23 janvier 1949 à Donald W. Buchanan.

117. Reproduction en noir et blanc de *Composition*, dans *Canadian Art*, vol. 6, n° 2, p. 106.

**À Robert H. Hubbard**<sup>118</sup>

Saint-Hilaire, le 24 mai 1949

Cher monsieur Hubbard,

Vous aurez l'amabilité de pardonner le retard de cette réponse. Une exposition particulière prend une bonne part de mon temps<sup>119</sup>.

Dès la réception de votre lettre<sup>120</sup> je suis entré en communication avec M<sup>me</sup> Choquette. Elle m'a assuré, jeudi soir, qu'elle avait répondu favorablement à la Art Association et que le tableau devait partir incessamment, de même que les miens, pour Ottawa.

Je vous remercie de votre délicate attention au sujet de l'exposition du printemps<sup>121</sup> et demeure

Bien à vous,

P.-É. Borduas

---

118. Dactylographie, MBAC. Adresse: «Monsieur R. H. Hubbard, // Curator of Canadian Art // La Galerie Nationale du Canada, // Ottawa». Date de réception: 25 mai 1949.

119. «Peintures surrationnelles» chez Guy et Jacques Viau, du 14 au 26 mai 1949.

120. Lettre du 17 mai 1949. La Galerie nationale souhaite emprunter de Luc Choquette *la Cavale infernale* pour l'exposition «*Fourty Years of Canadian Paintings*» présentée, à l'été, au Museum of Fine Arts de Boston (voir *supra*, p. 320, la lettre à H. O. McCurry).

121. Hubbard félicite Borduas pour le prix Jessie Dow décerné à *Réunion des trophées* lors du 66<sup>e</sup> Salon du printemps, qui s'est tenu du 20 avril au 15 mai au Musée des beaux-arts de Montréal.

### À Irène Legendre<sup>122</sup>

Saint-Hilaire, le 24 mai 1949

Chère Demoiselle<sup>123</sup>,

Je vous retourne votre petite requête<sup>124</sup> et vous souhaite bon succès!

(Signé) P.-É.

### À J. Brain<sup>125</sup>

Saint-Hilaire, le 13 juin 1949

Monsieur,

À la suite d'un geste aussi gracieux de la part d'un des jurys du Salon du Printemps<sup>126</sup> et de la part du Montreal Museum of Fine Arts qui l'a permis, j'ai le chagrin de vous remercier en

122. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 137. Adresse: «Mademoiselle Irène Legendre, // 77, rue Saint-Pierre, [La] Prov[idence], // [Comté de] Saint-Hyacinthe, Qué.»

123. Irène Legendre (Fall River, Mass., 17 novembre 1904), peintre, a étudié à l'École des beaux-arts de Québec. Installée à New York en 1939, elle s'inscrit aux ateliers d'Alexandre Atchipenko et d'Amédée Ozenfant et suit des cours de philosophie de Jacques Maritain. Rentrée au Québec en 1944, elle enseigne les arts à Saint-Hyacinthe et à Montréal. Elle fut nommée à l'École des beaux-arts en 1946 et y demeura jusqu'à l'intégration de l'École à l'Université du Québec à Montréal en 1968, alors qu'elle prit sa retraite. Elle a publié à compte d'auteur, en 1947, *Petite histoire de l'art moderne* (préface d'Amédée Ozenfant, 167 p., 16 hors-texte monochromes).

124. Borduas accepte en principe de participer à une exposition au Musée de la Province réunissant une quinzaine de ses œuvres; y participeront également, sous le titre «Quatre peintres du Québec», Irène Legendre, Goodridge Roberts et Stanley Cosgrove. L'exposition s'est tenue du 23 novembre au 18 décembre 1949.

125. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 230. Adresse: «Monsieur le secrétaire du Montreal Museum of Fine Arts, // 1379 ouest, rue Sherbrooke, // Montréal.»

126. Attribution du prix Jessie Dow à Borduas; voir *supra*, p. 325, n. 121.

français; ma dure caboche ne me permettra jamais, j'en désespère, d'écrire convenablement l'anglais.

Le moment n'est peut-être pas bien choisi pour féliciter le directeur du Musée de ses heureuses directives<sup>127</sup>? Qu'il me soit permis de le faire quand même en toute simplicité.

Bien à vous,

Paul-Émile Borduas

**À Doris Losch**<sup>128</sup>

Saint-Hilaire, le 13 juin 1949

Mademoiselle,

Je vous remercie d'avoir fait confiance à M. Labrecque<sup>129</sup>, lors de sa visite chez vous et d'avoir ainsi consenti à faire voir mes tableaux à quelques personnes.

Je crois que maintenant ces tableaux n'ont plus rien à faire à New York et vous prie, avec reconnaissance, de bien vouloir me les faire retourner.

Bien à vous,

Paul-Émile Borduas

---

127. Borduas fait sans doute allusion à la nouvelle politique d'attribution des bourses instaurée par Robert Tyler Davis. «Bien que le prix Jessie Dow s'identifiait habituellement "aux œuvres plus conventionnelles, alors que les prix de la Art Association of Montreal venaient couronner les œuvres de tendances plus avant-gardistes", il n'en est plus de même en 1949 et après» (F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 273, n. 14).

128. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 102. Adresse: «Mademoiselle Doris Losch, // John Simon Guggenheim Memorial Foundation, // 51 Fifth Avenue, // New York 17, N. Y.»

129. Pierre Labrecque avait amené Rose Fried voir les tableaux soumis à la fondation Guggenheim.

À Frantz Laforest<sup>130</sup>

Saint-Hilaire, le 16 juin 1949

Mon cher monsieur Laforest<sup>131</sup>,Merci pour votre bonne lettre<sup>132</sup>; merci pour son contenu.Je me félicite de votre choix des *Pylônes de la porte*<sup>133</sup> et je suis sensible aux délicates conditions que vous m'offrez.Vos beaux-parents<sup>134</sup> m'ont plu beaucoup; il doit faire bon de vivre au contact de leur franchise. La *Dame au bijou indiscret*<sup>135</sup> ne serait pas fâchée d'en faire l'épreuve.

130. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 139.

131. Frantz Laforest, peintre et galiériste, époux de Rachel Lazure.

132. «Notre dimanche après-midi dans votre cave a été extrêmement agréable et chaud. Ne m'en veuillez pas si j'ai employé un tas d'expressions banales et bourgeoises devant vos toiles, c'était uniquement pour les faire aimer, ce qui d'ailleurs pour mes beaux-parents n'était absolument pas nécessaire» (Frantz Laforest, lettre du 4 juin 1949; T. 139). L'allusion à la «cave» vient du fait que la résidence des Borduas était construite dans un défaut de colline et que l'atelier, qui était sous le rez-de-chaussée, n'avait pas de vue à l'avant ni du côté ouest. Il se trouvait complètement dégagé à l'arrière et du côté est, mais ses trois petites fenêtres ne jetaient pas beaucoup de lumière, non plus que les carreaux des deux entrées. Voir photo dans G. Robert, *Borduas ou le dilemme culturel québécois*, p. 167.133. *Les Pylônes de la porte*, huile sur toile, 86,5 x 148 cm, 1949; reproduction couleurs et analyse de l'œuvre dans F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas*, 1988, p. 362-363.134. Le juge Wilfrid Lazure et son épouse, Yvonne Robidoux; voir *infra*, p. 436, n. 34.135. *Dame au bijou indiscret* ou *la Femme au bijou* ou 3.45, huile sur toile, 109,1 x 81,2 cm, 1945; reproduction et analyse de l'œuvre dans F.-M. Gagnon, *ibid.*, p. 286-287. Le titre original fait allusion au texte de Denis Diderot, *les Bijoux indiscrets* (1748); voir *supra*, p. 289, n. 236. «Mes beaux-parents [...] ont d'emblée aimé votre peinture et vous-mêmes [...]. Je crois que ce ne sera pas long avant que votre "Femme extraordinaire" disparaisse de vos caves» (Frantz Laforest, lettre du 4 juin 1949, T. 139). Voir *infra*, p. 436, la lettre du 8 mars 1951 à Wilfrid Lazure. Le tableau se trouvera à la Dominion Gallery vers 1953.

Tout naturellement la maison vous est grande ouverte et je serai très heureux de vous voir dimanche.

En toute reconnaissance,

Paul-Émile Borduas

**À Paul Milliez**<sup>136</sup>

Saint-Hilaire, le 20 juin 1949

Cher Monsieur,

En réponse à votre billet du 16 juin<sup>137</sup>, je crois qu'il serait préférable de dissuader immédiatement le Professeur Rivet de continuer ses difficiles et inutiles recherches.

Je n'ai aucun désir de prendre une place, en France ou aux Colonies, qui reviendrait de «droit» à un de vos compatriotes; l'enseignement est aussi, pour moi, une phase irrévocablement révolue.

Nous vivrons de ma peinture ou nous crèverons tous!

Bien à vous,

Paul-Émile Borduas

**À Fernand Leduc**<sup>138</sup>

[Saint-Hilaire Est], 27 juin 1949

Mon cher Fernand,

Votre lettre<sup>139</sup> m'arrive dans des difficultés familiales

136. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 156. Adresse: «D<sup>r</sup> Paul Milliez, // 26, rue Jean-Mermoz, // Paris 8<sup>e</sup>, // France».

137. Lettre conservée en T. 156; voir *supra*, p. 322, la lettre du 20 mai 1949 à Paul Milliez.

138. Autographe, fonds privé; lettre publiée dans F. Leduc, *op. cit.*, p. 255 (où André Beaudet la date du 24 juin 1949).

139. Fernand Leduc, lettre du 18 juin 1949, *op. cit.*, p. 112-114.

extrêmes<sup>140</sup>, je vous écrirai plus longuement un peu plus tard mon cher ami.

Mais dès maintenant sachez tout le réconfort que serait pour nous une exposition de vos peintures à Montréal et peut-être aussi l'annonce de votre retour. Sachez aussi toute mon angoisse, toute mon amitié.

À bientôt.

P.-É.

### À Jean-Rodolphe Borduas<sup>141</sup>

Saint-Hilaire, le 13 juillet 1949

Mon cher cousin,

Votre requête me déroute<sup>142</sup>. J'avais cru comprendre, dans

---

140. Gabrielle Goyette Borduas a confié en avril 1964 à Paul-Gilles Vaillancourt, dans une entrevue restée inédite, certaines des raisons de la mésentente grandissante des époux Borduas après *Refus global*. Nous en citons un extrait, sous toutes réserves: «Ce manifeste de si funeste mémoire contribua beaucoup à la séparation définitive entre Borduas et moi. Le scandale provoqué par la parution de ce manifeste fit perdre son emploi à Borduas. Les portes de l'École du meuble lui étant fermées, nous fûmes presque automatiquement jetés dans la misère la plus complète. Une impossibilité de communiquer, impossibilité sur le plan spirituel, et des difficultés financières, eurent tôt fait de nous liguer l'un contre l'autre. Tous les deux nous continuâmes en ligne droite, mais sur un chemin tout à fait opposé. Aussi, après son renvoi de l'École du meuble, nous ne pouvions subsister, vu que ses peintures ne se vendaient plus. Le scandale ne nous avait pas seulement effleurés mais marqués d'une façon tangible. Je pris la décision imminente de travailler afin d'aider Paul-Émile et lui permettre de poursuivre sa carrière et de donner du pain aux enfants en bas âge [...]. Borduas n'approuva jamais cette conduite de la part de sa propre épouse et blâma cette liberté. Il concevait une mère à la maison, gardant ses enfants et veillant sur eux. Un peu après nous dûmes, d'un commun accord, nous séparer» (Gabrielle Borduas, propos rapportés dans Paul-Gilles Vaillancourt, «Paul-Émile Borduas. Sa vie, son œuvre, son influence dans l'évolution de la peinture canadienne. Témoignages de quelques-uns de ses contemporains», avril 1964, T. 277, p. 12).

141. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 176. Adresse: «Monsieur Jean-Rodolphe Borduas, // 2319 rue Lafontaine, // Saint-Hyacinthe».

142. Après avoir vainement prié Robert Élie d'écrire un article sur Paul-Émile Borduas pour le magazine trimestriel *Visage de l'Ain*, Jean-Rodolphe Borduas informe son cousin de ses démarches auprès du critique d'art Charles Doyon: «Si je tiens tant à ce que cet article paraisse, c'est que notre famille est issue de l'Ain, et je tiens à prouver à nos cousins de France que nous ne sommes pas tous les obscurs que plusieurs croient encore que nous sommes» (Jean-Rodolphe Borduas, lettre du 2 juillet 1949, T. 176).

le temps, que M. Robert Élie avait fait le travail demandé<sup>143</sup>. Peut-être a-t-il pensé qu'à la suite de la publication de *Refus global* vous aviez abandonné ce projet.

De toute façon, il m'est impossible d'en parler à mon ami Doyon, également ami de M. Élie, tant qu'entre ce dernier et vous-même tout n'aura pas été mis au clair<sup>144</sup>.

Le mieux serait d'écrire encore à M. Élie et de me communiquer une copie de sa réponse; s'il refuse de vous envoyer son papier je pourrai écrire dans votre sens à Doyon.

Je vous retourne votre exemplaire<sup>145</sup> moins une des photos tachée par l'acide.

Bien à vous,

Paul-Émile Borduas

---

143. Voir *supra*, p. 244, la lettre du début d'avril 1948 à Jean-Rodolphe Borduas.

144. Le 27 août de la même année, Jean-Rodolphe Borduas apprend à son cousin qu'Élie propose un nouveau délai, ce qui, à ses yeux, « n'inaugure rien de bon ». Disposant par ailleurs des photos de *Bombardement sous-marin* et de *Tom-Pouce et les chimères*, deux tableaux de 1948, Jean-Rodolphe demande à Paul-Émile s'il ne pourrait pas joindre « une autre peinture d'un genre différent, comme par exemple *Printemps pluvieux* ou *Portrait de Madame B...* [1940]. Ne serait-il pas bon de souligner votre talent de décorateur d'églises? » (T. 176). Nous n'avons pu identifier *Printemps pluvieux*; peut-être une huile de 1937 intitulée *Rue Mentana* ou *Matin de printemps* qui a fait l'objet d'expositions à Montréal en 1938 et 1939, et qui présente une scène pluvieuse. Quant au *Portrait de Madame B*, il s'agit de *Portrait de madame B* [Borduas] (1942) ou *Abstraction n° 20*, à ne pas confondre avec *Portrait de madame Borduas dans les vinaigriers* (1937) non plus qu'avec *Portrait de Garbielle Goyette* (1934?) ou *Portrait de Gabrielle Borduas* (1940). Il est peu probable que le correspondant ait pu identifier madame Borduas dans *Femme à la mandoline* (1941). Voir reproductions couleurs et analyse de *Bombardement sous-marin* dans F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas*, 1988, p. 222-223; de *Tom-Pouce et les chimères*, p. 224-225; de *Matin de printemps*, p. 274-275; de *Portrait de Gabrielle Borduas*, p. 276-277.

145. Il s'agit du n° 2 de *Visages de l'Ain*, qui contient notamment des articles sur « la famille Borduas, l'unique famille canadienne originaire de l'Ain » et sur « Louis Jourdan, peintre des Dombes ».

### À Fernand Leduc<sup>146</sup>

Saint-Hilaire, 13 juillet [19]49

Mon cher Fernand,

Ayant retrouvé un peu de calme (entre deux orages<sup>147</sup>) il faut d'abord vous rassurer, ensuite tenter de vous donner une idée du Montréal actuel.

Votre exposition<sup>148</sup> serait reçue avec toute la chaleur, plus encore peut-être, que vous pouvez vous attendre de la part d'un nombre augmentant de jeunes esprits en éveil. Quant aux moins jeunes, quelques sympathies sont acquises; un peu d'opposition est certaine, et la vague considérable de l'indifférence, de l'incompréhension.

Les possibilités de ventes existent peu nombreuses; les critiques de la presse refléteront les opinions des moins jeunes et la vie continuera, et il faudra revenir à la charge sans arrêt<sup>149</sup>.

Au sujet de votre bourse<sup>150</sup>, le personnel de l'ambassade française à Ottawa, sous l'ancien ambassadeur, était bien disposé à notre endroit.

J'ignore dans quelle mesure il a été changé (le personnel) lui aussi. Entrez-vous des chances à Québec? Moi pas.

146. Autographe, fonds privé; un brouillon — non daté, non signé — de cette lettre est conservé en T. 141. Lettre publiée dans F. Leduc, *op. cit.*, p. 255.

147. Dans le billet précédent à Leduc, Borduas faisait allusion à des «difficultés familiales extrêmes». Voir *supra*, p. 329, la lettre du 27 juin 1949.

148. Voir la lettre de Fernand Leduc du 18 juin 1949, *op. cit.*, p. 113.

149. Le brouillon de lettre donne: «[...] arrêt. Nous nous userons tous à cette œuvre-là et à d'autres moins glorieuses mais non moins évitables. // Au sujet [...]».

150. Voir la lettre de Fernand Leduc du 18 juin 1949, *op. cit.*, p. 113.

Je vous félicite d'avoir pensé à Laforest<sup>151</sup> pour tout ça. Il peut vous être d'un bien grand secours; je regrette infiniment de ne pouvoir, pour ma part, qu'aider à une opinion favorable en certains milieux.

Avec le temps, sans doute pour vous comme pour moi, il sera possible de vivre sans trop de misère au pays et cela dès maintenant, sans compromission. Mais l'effort requis use rapidement et les nerfs et les muscles il me semble. Enfin nous n'avons pas le choix.

Dites à Thérèse que j'ai grand besoin d'une sympathique confiance en ce moment. Cette onction serait douce sur mes rouages sentimentaux depuis des années traités au vinaigre!

Tout mon amitié.

Borduas

P.-S. Je vous envoie, par mer, un exemplaire de *Projections libérantes*<sup>152</sup>.

À J. W. Mills & Son<sup>153</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 16 juillet 1949

Cher monsieur,

Ci-joint les documents reçus de New York et de la Douane concernant le retour des peintures que vous avez expédiées à John Simon Guggenheim Memorial Foundation l'automne dernier<sup>154</sup>.

---

151. *Ibid.*

152. *Projections libérantes* parut en librairie le 3 juillet.

153. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 242. Adresse: «J. W. Mills & Son, // 353 rue Saint-Nicholas, // Montréal».

154. Il s'agit de *Nonne et prêtre babyloniens*, *Bombardement sous-marin*, *Envolée de l'épouvantail* et *Léda, le cygne*.

Je vous prie de bien vouloir faire le nécessaire pour dédouaner cette caisse et me la retourner par un des camions de Lafontaine Transport (Belœil), 1670, rue Parthenais, FALKirk 3751.

Croyez-moi votre bien à vous,

Paul-Émile Borduas

**À Donald W. Buchanan**<sup>155</sup>

Saint-Hilaire, le 19 juillet 1949

Mon cher monsieur Buchanan,

Je vous envoie, si tôt, l'article demandé<sup>156</sup> parce que je pars bientôt en vacances<sup>157</sup>, d'où ne sais quand reviendrai!

À mon désespoir le texte est plus long que le maximum indiqué<sup>158</sup>. Après dix lectures dans l'espoir de l'amputer des quelque trente mots en plus je ne puis qu'affirmer mon impuissance.

Si vous le jugez quand même publiable, en dépit de bien d'autres choses, je serais ravi de le lire en anglais. Mes amis français savent déjà trop bien ce que je pense!

En toute amitié,

Paul-Émile Borduas

---

155. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 111.

156. Directeur de *Canadian Art*, Buchanan lui demande, le 15 juillet, un article pour un dossier en préparation sur les expositions itinérantes.

157. Manuscrit: «vacance». Il en sera de même pour toutes les autres occurrences de ce mot, que nous corrigeons.

158. «Les expositions itinérantes». L'article paraîtra à l'automne 1949; voir *Écrits I*, p. 481-482.

À Robert H. Hubbard<sup>159</sup>

Saint-Hilaire, le 20 juillet 1949

Mon cher monsieur Hubbard,

Merci pour les bonnes nouvelles de votre lettre du 19 courant<sup>160</sup>.

Il me fait plaisir de garder en réserve la *Réunion des trophées* jusqu'à la décision du comité d'achat de l'Université de Toronto; à la condition, toutefois, que cette décision ne retarde pas trop.

J'ai reçu, ces jours derniers, le catalogue de l'exposition de Boston<sup>161</sup>.

Encore une fois merci, et, croyez-moi,

Votre très dévoué,

P.-É. Borduas

À Donald W. Buchanan<sup>162</sup>

Saint-Hilaire, le 22 août 1949

Mon cher monsieur Buchanan<sup>163</sup>,

La grandeur de la gouache *Composition* est d'environ

---

159. Dactylographie, MBAC, dossier «*Boston Museum of Fine Arts 1949*»; un double au carbone est conservé en T. 225.

160. Le 19 juillet 1949, Robert Hubbard lui annonce que M. Nicholas Ignatieff s'est montré intéressé à acheter *Réunion des trophées* pour Hart House de l'Université de Toronto.

161. «*Forty Years of Canadian Paintings*», au Museum of Fine Arts de Boston, du 14 juillet au 23 septembre 1949.

162. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 111.

163. En réponse à la lettre du 19 août 1949: «*As I am using reproductions of both la Femme au bijou and Composition in an English publication where they are anxious to have measurements given, I wonder whether you could let me know what the measurements of these two paintings are*» (T. 111). Voir Donald W. Buchanan, «*Paul-Emile Borduas. Surrealism in a Quebec Setting*», dans *The Growth of Canadian Painting*, p. 99-102; reproduction des *Parachutes végétaux* (pl. XVI, couleurs), de la *Cavale infernale* (pl. n° 60), de la *Femme au bijou* (pl. n° 62).

19" x 23"<sup>164</sup>; il m'est impossible de vous en donner la mesure exacte, ce tableau étant à Paris. *La Femme au bijou* mesure exactement 32" x 43"<sup>165</sup>.

De retour de vacances éblouissantes<sup>166</sup> au lac Saint-Pierre où, si les conditions matérielles l'eussent permis, j'eus été heureux de vous expédier dans un colis frais comme neige l'un des fruits savoureux de mes pêches! À défaut, soyez au moins assuré de mes bonnes intentions.

Bien à vous.

À Jean-Rodolphe Borduas<sup>167</sup>

Saint-Hilaire, le 4 septembre 1949

Mon cher cousin,

Je viens de voir M. Élie. Il m'avoue que l'article préparé était presque prêt<sup>168</sup>; mais que, les conditions étant changées, il lui faudrait plus de temps qu'il n'en dispose pour le terminer à sa satisfaction.

---

164. Ou 48,3 x 58,5 cm. Il s'agit d'une des quarante-neuf gouaches de 1942 (voir P.-É. Borduas, *Livre de compte*, T. 39; François Laurin, «Les gouaches de 1942 de Borduas», *The Journal of Canadian Art History*, printemps 1974, p. 23-28). On les désigne généralement sous le titre d'*Abstraction* (F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 527-528), mais Borduas n'aimait pas ce terme (Jacques G. de Tonnancour, «Lettres à Borduas», *la Nouvelle Relève*, n° 10, août 1942, p. 612-613) et elles se virent le plus souvent attribuer un surnom métaphorique. C'est cependant sous le seul titre de *Composition* que neuf d'entre elles furent présentées à l'exposition de 1962 (voir Evan H. Turner, dir., *Paul-Émile Borduas 1905-1960*, Musée des beaux-arts de Montréal, 1962, p. [59]).

165. Ou 109,1 x 81,2 cm; sur cette gouache dont le nom est modifié, voir *supra*, p. 328, n. 135.

166. Manuscrit: «d'une vacance éblouissante».

167. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 176. Adresse: «Monsieur Jean-Rodolphe Borduas, // 2319 rue Lafontaine, // Saint-Hyacinthe».

168. En réponse à la lettre du 27 août 1949 (T. 176). Voir *supra*, p. 330, la lettre du 13 juillet 1949 à Jean-Rodolphe Borduas.

Je verrai donc Doyon et lui demanderai de se rendre à votre requête! Aurez-vous plus de succès?...

En toute amitié,

Paul-Émile Borduas

À Maurice Dubois<sup>169</sup>

Saint-Hilaire, le 4 septembre 1949

Cher monsieur,

Mille regrets<sup>170</sup>: *Refus global* est épuisé depuis un an. Reste *Projections libérantes* que je vous envoie sous pli séparé.

Merci pour l'expression de votre sympathique curiosité.

Bien à vous,

Paul-Émile Borduas

---

169. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 156. Adresse: «Monsieur Maurice Dubois // Poste C.K.R.N. // Rouyn, Qué.»

170. En réponse à la lettre du 26 août de Maurice Dubois, qui, après avoir essayé en vain de se procurer ces ouvrages auprès de libraires montréalais, s'adresse directement à Borduas. Une exposition de l'École du meuble eut lieu à Rouyn cet été-là. Une lettre du 4 juillet, adressée à la demande de Jean-Marie Gauvreau au chef comptable de l'École du meuble, M. Raoul Fournier, a été conservée: «Voudriez-vous avoir l'amabilité d'acheter à la Librairie Tranquille une douzaine de la nouvelle brochure écrite par M. Borduas, *Projections libérantes*. Le nombre étant limité, vous feriez bien de vous hâter. Monsieur Gauvreau est certain à l'avance que vous saurez vous acquitter de cette petite mission... avec la discrétion voulue... Compris?...» (lettre non signée, Hôtel Albert, Rouyn, Qué., dossier «Exposition de Rouyn», fonds École du meuble, Cégep du Vieux-Montréal).

### À Irène Legendre<sup>171</sup>

Saint-Hilaire, le 4 septembre 1949

Chère Demoiselle,

Merci pour vos deux lettres: l'une de Québec, l'autre de Saint-Hyacinthe<sup>172</sup>.

D'ici quelques jours je verrai à envoyer au conservateur du Musée de la Capitale<sup>173</sup> la liste requise; je dois cependant, en toute honnêteté, exprimer la surprise désagréable à lire les mesquines conditions<sup>174</sup> de cette exposition. La galerie d'art de Toronto m'a habitué à plus grande libéralité! Enfin, comptez sur moi, et, acceptez mes vœux de succès.

Bien à vous,

Paul-Émile Borduas

### À Martin Baldwin<sup>175</sup>

Saint-Hilaire, le 5 septembre 1949

Cher Monsieur,

Au sujet de votre exposition d'octobre<sup>176</sup>, je serai heureux

171. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 137. Adresse: «Mademoiselle Irène Legendre, // 1395, rue du Sacré-Cœur, // Saint-Hyacinthe».

172. Lettres du 22 juin et du 1<sup>er</sup> septembre 1949 (T. 137).

173. Paul Rainville.

174. «Ci-inclus une lettre de M. Rainville datée du 7 juin. J'ai vu M. Rainville depuis et les frais dont il parle concernent le vin d'honneur et le catalogue. Il peut y avoir une dépense d'une cinquantaine de dollars pour chacun de nous. Cela peut valoir la peine si l'on considère la publicité qui découlera de cette exposition» (Irène Legendre, lettre du 22 juin 1949, T. 137).

175. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 223. Adresse: «Monsieur Martin Baldwin, // Directeur de la Galerie des Arts de Toronto, // Grange Park, // Toronto 2B».

176. «*Fifty Years of Painting in Canada 1900-1950*» à la Art Gallery of Toronto. Borduas y expose *la Cavale infernale* (1943).

de me prêter à toutes les conditions qui pourront vous être ou utiles ou agréables.

Croyez-moi, cher Monsieur, votre tout dévoué,

Paul-Émile Borduas

À Beatrice M. Barrows<sup>177</sup>

Saint-Hilaire, le 5 septembre 1949

Chère Demoiselle,

Merci pour votre lettre du 19 du mois passé<sup>178</sup>. Toutes les décisions à venir concernant la *Réunion des trophées* m'intéresseront beaucoup et je vous serai reconnaissant de bien vouloir me les communiquer.

D'ici là, et quoi qu'il advienne, je tiendrai ce tableau à votre disposition.

Paul-Émile Borduas

---

177. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 202. Adresse: «Mademoiselle Beatrice M. Barrows, // Hart House, // University of Toronto, // Toronto 5».

178. «I am writing to inform you that Hart House has reached no decision regarding your painting *Réunion des trophées* [...]. Professor Charles Comfort of the Art committee of Hart House informs me that the committee felt that the picture was too large, but that further consideration was given. In the meantime if you can dispose of the painting we shall relinquish our earlier reservation» (Beatrice M. Barrows, lettre du 19 août 1949, T. 202). À propos de *Réunion des trophées*, voir *supra*, p. 320, n. 101.

À Paul Rainville<sup>179</sup>

Saint-Hilaire, le 8 septembre 1949

Monsieur le Conservateur<sup>180</sup>,Ci-joint la liste<sup>181</sup> requise pour l'exposition de novembre.Je serais intéressé de connaître la décision de M. Davis<sup>182</sup> concernant l'emballage et l'expédition des tableaux à Québec.

Dans l'espoir d'un franc succès.

Bien à vous,

P.-É. Borduas

---

179. Dactylographie, MQ; un double au carbone est conservé en T. 231. Adresse : «Monsieur Paul Rainville, // Conservateur du Musée de la Province, // Québec».

180. Paul Rainville (Arthabaska, 1889 — Québec, 1952). Études au Séminaire de Nicolet (1902-1906), service militaire dans l'armée américaine à Philadelphie (1906-1911). Il épousa en 1911 Emma David, fille de Laurent-Olivier David. Après avoir occupé des postes de direction pour les compagnies d'assurances Fidelity & Casualty (1911-1926) et Canada Life (1926-1931), il fut nommé au Musée du Québec comme conservateur-adjoint (1931-1941) et conservateur (1941-1952). Cinq ans après avoir quitté le sanatorium de Lac-Édouard, il publia à compte d'auteur à Québec, en 1935, un récit autobiographique intitulé *Tibi. Carnet de sanatorium*. Il reçut le titre français d'officier d'Académie en 1948.

181. La liste donne *Masque et doigt levé* (1943); *Plongeon au paysage oriental* (1944); *Réunion matinale* (1947); *Joie lacustre* (1948); *la Mante offusquée* (1948); *la Corolle anthropophage* (1948); *la Prison des crimes joyeux* (1948); *Bombardement sous-marin* (1948); *Nonne et prêtre babyloniens* (1948); *les Lobes mères* (1949); *le Carnaval des objets délaissés* (1949); *les Voiles blancs du château-falaise* (1949); *Marqueterie de larmes et de pierres* (1949); *Rococo d'une visite à Saint-Pierre* (1949); *la Cité absurde* (1949); *Joute dans l'arc-en-ciel apache* (1949); *le Tombeau de la cathédrale défunte* (1949); *Dernier colloque avant la Renaissance* (1949). Borduas indique sur cette liste qu'il a dû remplacer par *les Lobes mères* l'huile intitulée *Jets à Micmac-du-Lac*, volée à l'atelier; voir *infra*, p. 352, la lettre du 12 novembre 1949 à Paul Rainville.

182. Robert Tyler Davis; voir *supra*, p. 269, la lettre du 19 octobre 1948 à R. T. Davis.

**À Irène Legendre**<sup>183</sup>

Saint-Hilaire, le 5 octobre 1949

Chère Demoiselle,

Merci pour votre dernière lettre<sup>184</sup>, et, mes excuses!

J'entre à peine en convalescence à la suite d'une grave opération subie à la mi-septembre. Inutile de vous dire que, dans les circonstances, je n'entrevois pas la possibilité d'aller à Québec pour l'exposition.

Mais je m'en voudrais de nuire, de quelque façon, aux espoirs que tous trois vous pouvez y attacher; aussi, comptez que j'irai jusqu'au bout des sacrifices proposés. Que ce «vin d'honneur<sup>185</sup>» ait lieu, et buvez, je vous prie, un petit verre au rétablissement de ma santé, pour le moment, exécration.

En toute amitié.

---

183. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 137.

184. Lettre du 22 septembre 1949 (T. 137).

185. «Au sujet des remarques que vous formulez dans votre mot du quatre septembre, nous partageons votre avis et avons été déçus du peu de générosité du gouvernement. M. Rainville m'écrit justement et me demande si nous offrons le vin d'honneur. Cela peut coûter de \$ 25 à \$ 30 chacun. Nous ne sommes pas obligés de le faire mais il paraît que cela lance bien une exposition!!! Cosgrove et Roberts sont d'avis qu'il vaut mieux l'offrir» (Irène Legendre, *ibid.*).

À J. H. Paquet<sup>186</sup>

Saint-Hilaire, le 5 octobre 1949

Cher Monsieur,

Si les «Notes biographiques<sup>187</sup>» ont croisé votre lettre la faute est due à une grave opération subie à la mi-septembre; j'entre à peine en convalescence et serai, je le crains, de longues semaines pantelant.

Je vous prie de présenter mes vœux à M. Rainville et de l'assurer que si le 20 octobre M. Davis ne m'a pas encore fait signe j'enverrai alors mes tableaux par le C.N.R. dont le train pour Québec passe ici.

Dans l'espoir que cette petite exposition porte des fruits.

Bien à vous,

P.-É. Borduas

---

186. Dactylographie, MQ; un double au carbone est conservé en T. 231. Adresse: «Monsieur J. H. Paquet, // Assistant-conservateur // Musée de la Province, // Parc des Champs de Bataille, // Québec».

187. «M. Rainville, momentanément retenu à la chambre, me demande si j'ai reçu de vous une réponse à sa lettre du 23 septembre, vous demandant une courte notice biographique de vous-même, indiquant le lieu et la date de votre naissance, le nom des maîtres avec qui vous avez étudié, les prix qui vous ont été décernés, les expositions en solo ou en groupe que vous avez pu tenir dans le passé, ainsi que les noms des musées ou des collections dans lesquels vous êtes représenté» (J. H. Paquet, lettre du 3 octobre 1949, T. 231).

### À Sydney James Key <sup>188</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 11 octobre 1949

Cher Monsieur<sup>189</sup>,

Vous soupçonnez, sans doute, l'espoir contenu dans votre requête du 6 octobre<sup>190</sup>? J'aurais donc mauvaise grâce (contre moi-même) à vous refuser de garder, aussi longtemps qu'il sera nécessaire, *Phare l'évêque* et *la Réunion des trophées*.

Puisse votre comité d'achat regarder favorablement ces tableaux!

Bien à vous.

### À Jean-Rodolphe Borduas<sup>191</sup>

Saint-Hilaire, le 17 octobre 1949

Mon cher cousin,

Je dois également avouer que nous sommes dans une

188. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 223. Adresse: «Monsieur Sydney J. Key, // Conservateur, // The Art Gallery of Toronto, // Grange Park, // Toronto 2B».

189. Sydney James Key (Belleville, Ont. 1918 — Londres, 1964). Il étudia à l'Université de Toronto (1937-1941), à l'Université de New York (1941-1942) et au Courtauld Institute de l'Université de Londres, où il obtint une maîtrise en *Fine Arts* en 1947. Il se joignit en septembre 1947 à la Art Gallery of Toronto comme conservateur adjoint. Il fut nommé conservateur l'année suivante et occupa ce poste jusqu'en 1956. Il a publié en 1948 un ouvrage intitulé *John Constable: His Life and Work* (Londres, Phœnix House, «British Painters Series»). Sur S. J. Key, voir John Squire, «Artists of the Open Air», *The Illustrated London News*, 5 juin 1948, p. 626.

190. Sydney Key souhaite conserver deux ou trois semaines *Phare l'évêque* et *Réunion des trophées* pour les présenter au comité d'achat de la Art Gallery of Toronto (S. J. Key, lettre du 6 octobre 1949, T. 223); voir *infra*, p. 427, la lettre du 18 janvier, p. 431, celle du 8 février, et, p. 432, celle du 19 février 1951 à S. J. Key.

191. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 176.

impasse! Cependant, dans ma dernière lettre<sup>192</sup>, je devais revoir Doyon: une grave opération<sup>193</sup> et tout ce qui s'ensuit m'a interdit de le rejoindre, je suis encore dans la désagréable période de la convalescence. Mais je doute fort que Doyon sente la nécessité de ce travail, cette petite revue française est bien loin... et, mon ami se fout de l'évolution de la famille au pays ou ailleurs!

Vous, mon cher cousin, me paraissez à mille milles de l'endroit psychologique où je suis. Dans ces conditions ne vaudrait-il pas mieux s'abstenir? Nécessairement vous attacheriez une importance exagérée à un passé qui n'eut, pour moi, que la valeur d'un sentier, du seul sentier ouvert dans les fardoques<sup>194</sup>. Maintenant qu'une petite clairière éblouissante est rejointe vous ne la reconnaîtriez pas.

Pour vous dédommager, si possible, de tout le mal que vous vous êtes donné, voulez-vous accepter *Projections libérantes*? Je ne doute pas que vous ne puissiez y répondre... Vous le recevrez sans mot dire, comme vous avez reçu *Refus global*, et, dans votre bibliothèque, il y aura un document familial de plus, un peu emmerdant, mais document quand même!

En toute franchise.

Bien à vous.

---

192. Voir *supra*, p. 336, la lettre du 4 septembre 1949.

193. «On ne passe pas du figuratif au non-figuratif impunément, et c'est là l'intérêt de Borduas. Changeant sa manière de peindre, il a fait un grand brouhaha qui a étonné le pays. Refus global de la situation existante, recours aux puissances cosmiques précédant toute civilisation, aux influences telluriques et à l'amour fou. Un délire extravagant et laborieux dont je rigolais. Borduas décapait sa toile pour recommencer à neuf. Un petit homme poli avec un dentier qui le gênait, un petit homme chauve qui s'était fait enlever l'estomac parce qu'il avait des ulcères. Et c'était ça qui vivait la révolution de tout un monde pour changer sa peinture! Cette emphase m'étonnait. Je ne connaissais rien à l'art. Aujourd'hui je ne rigole plus. La peinture n'est pas une amulette. Borduas a tout simplement fourni la preuve qu'il était un peintre authentique» (Jacques Ferron, *Historiettes*, Montréal, Éditions du Jour, «Les romanciers du Jour», 1969, p. 178-179).

194. Du vieux français *fridoches*. «*Ferdoches*: Jeunes arbres dans une forêt de haute futaie, broussailles dans un terrain défriché [...]. Can[adianisme] — *ferdoches*, *fardoches*, *repoussis* = m. s. Au fig.: Être dans les *ferdoches* = s'embrouiller, se perdre, ne savoir plus que dire ou faire» (Société du parler français au Canada, *Glossaire du parler français au Canada*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1968, p. 341).

À Peter I. Freygood<sup>195</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 17 octobre 1949

Cher monsieur Freygood,

Les offres<sup>196</sup> que M. Lasalle<sup>197</sup> me transmet avant-hier de votre part, au téléphone, m'intéressent beaucoup et je vous exprime, dès maintenant, mon enthousiasme.

M. Lasalle m'assure aussi que le travail est déjà commencé et dans l'incertitude où vous pourriez être à mon sujet qu'il valait mieux vous écrire ce mot rassurant.

Au cas où l'expression de mon intérêt serait insuffisante à établir nos relations à venir, je vous demanderais de bien vouloir me faire parvenir par écrit les conditions de votre projet; je les approuverai et je vous les retournerai immédiatement.

Veillez accepter mes souhaits de franc succès.

Bien à vous,

P.-É. Borduas

---

195. Dactylographie, Musée McCord; un double au carbone est conservé en T. 200. Adresse: «Monsieur Peter Freygood, // 1410, rue Mackay, app. 315, // Montréal».

196. Après avoir cherché, sans grand succès, à intéresser des artistes connus à la fabrication de bijoux, Peter I. Freygood, propriétaire de la maison Canadart, propose à Borduas d'imprimer sur tissu une de ses gouaches de 1942 (*Abstraction n° 28*). Voir *Canadian Art*, vol. 4, n° 1, 1947, p. 45.

197. Peut-être Gabriel La Salle, qui publia un article où il était question de Borduas («Les arts. Au Salon du printemps», *le Canada*, 15 avril 1947, p. 7) et engagea une polémique à propos de l'exposition «La matière chante» (voir «La grande querelle des peintres: réponse de Claude Gauvreau à l'inquiétude de Gabriel La Salle», *l'Autorité*, 29 mai 1954, p. 6; repris dans *Écrits sur l'art*, p. 251).

### À Paul Rainville<sup>198</sup>

Saint-Hilaire, le 19 octobre 1949

Cher monsieur Rainville,

Votre lettre du 18 octobre<sup>199</sup> contenant deux copies, que vous avez eu l'amabilité d'y joindre, de votre correspondance avec M. Davis<sup>200</sup> m'arrive à l'instant. Elle me permet de prendre une décision au sujet de l'envoi de mes tableaux à Québec.

J'aurai donc recours au bon vouloir de M. Davis. Il recevra mes tableaux, au plus tard le 14 novembre, emballés dans des caisses prêtes à être livrées à Baillargeon<sup>201</sup>.

Il est plaisant de croire que vous êtes maintenant tout à fait remis de votre maladie; et que j'aurai le plaisir de vous rencontrer au cours de l'exposition «Quatuor»<sup>202</sup>.

Bien à vous,

P.-É. Borduas

### À Peter I. Freygood<sup>203</sup>

Saint-Hilaire, le 28 octobre 1949

Cher monsieur Freygood,

Je suis heureux d'accepter votre offre du 20 octobre, à savoir:

198. Dactylographie, MQ; un double au carbone est conservé en T. 231. Adresse: «Monsieur Paul Rainville, // Conservateur du Musée de la Province, // Parc des Champs de Bataille, // Québec». L'original porte, au bas, l'inscription «D. 506».

199. Lettre conservée en T. 231.

200. Robert Tyler Davis; voir *supra*, p. 340, la lettre du 8 septembre 1949 à P. Rainville.

201. La compagnie de transport J.-B. Baillargeon. Borduas écrit «Baillargerion».

202. «Quatre peintres du Québec»; voir *supra*, p. 326, n. 124.

203. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 200. Adresse: «Monsieur Peter I. Freygood, // 1410, rue Mackay, app. 215, // Montréal».

« *But I shall do everything in my power to make it true to the painting and give you a royalty of fifteen cents per yard as long as it is sold*<sup>204</sup>. »

Merci pour votre sympathie et le bon conseil; j'espère, ainsi, être tout à fait remis bientôt!

Bien à vous,

P.-É. Borduas

À Fernand Leduc<sup>205</sup>

Saint-Hilaire, le 1<sup>er</sup> novembre [1949]

Mon cher Fernand,

Non, décidément ça ne va plus M. Abellio<sup>206</sup>!

Autant j'admire les données de l'observation, l'ingéniosité de l'ensemble, autant sont détestables les personnifications traditionnelles — même amplifiées. Dieu, le Christ, le Saint-Esprit

204. Lettre conservée en T. 200.

205. Autographe, fonds privé (un double au carbone, non signé, est conservé en T. 141). Lettre publiée dans F. Leduc, *op. cit.*, p. 256-257. Adresse: «Monsieur Fernand Leduc, // 68, rue Paul-Vaillant-Couturier, // Clamart, Seine, // France». Cachet postal: Saint-Hilaire-est, 2 novembre 1949. Adresse de retour (sur l'enveloppe): «Paul-Émile Borduas, Saint-Hilaire Est // Comté Rouville, Qué.»

206. Alerté par la nouvelle de son admission à l'hôpital, Fernand Leduc lui envoie une lettre de prompt rétablissement accompagnée d'un texte qu'il a recopié à son intention, «Quinze propositions», une conférence de Raymond Abellio: «Jamais je crois la synthèse du jeu des forces primaires de l'homme n'a été exposée en un raccourci aussi lumineux ni les textes traditionnels revivifiés d'aussi éclatante façon» (F. Leduc, lettre du 3 octobre 1949; *op. cit.*, p. 117). Bien que la conférence soit inédite, André Beaudet en a retrouvé des traces dans *la Structure absolue. Essai de phénoménologie génétique* de Raymond Abellio (Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèques des Idées», 1965) aux chapitres IX: «L'impulsion christique et le couple Lucifer-Satan», et X: «L'homme complet» (voir F. Leduc, *op. cit.*, p. 256, n. 246).

(Lucifer), Satan<sup>207</sup> sont morts en moi au titre des personnifications de la sagesse païenne. Rien ne saurait les ressusciter.

Ses trois PRINCIPES se justifiant dans «le lieu de synthèse et de conflit qu'est chaque être vivant» seraient plus gentiment personnifiés par trois PUTAINS ADORABLES à savoir:

— La belle Christine: femme à la plasticité admirable. Beauté à peine mobile — solliciteuse discrète de joies si continues qu'on ignore de quel côté les aborder; on les diffère indéfiniment...

— Lucie, jolie et vivace, dont l'esprit à tout instant pétille et oblige à faire le point: crainte d'être distancé dans la connaissance: désir de refouler le mystère — extension indéfinie — aboutissant à l'absurde et de l'absurde à la catastrophe!

— La douce Dédémone: femme empressée au tact exquis procurant le repos de l'amour avant l'effort. Dédé, visiteuse du rêve quand cette chienne de vie éveillée se fait avare, grincheuse...

Toutes trois baignent dans le tourbillon insondable du cosmos, réunies dans l'amour noyau central de ce tourbillon: joie de l'action — du repos (le Dieu-lieu-action-repos d'Abellio, le Dieu que nous sommes tous plus ou moins).

Excusez-moi! Bien des fois je l'ai dit, ESPRIT et MATIÈRE sont inséparables: si l'un est éternel l'autre l'est aussi.

IL N'YA PAS EU DE COMMENCEMENT

IL N'Y AURA PAS DE FIN

---

207. Retour sur la première des «Quinze propositions» qui se lit: «Au pôle positif du monde se tient le principe christique. C'est le pôle spirituel, celui de la lumière. // Au pôle négatif du monde, se tient le principe satanique. C'est le pôle matériel, celui des ténèbres. // Entre les deux pôles agit le principe luciférien. C'est celui qui fait descendre la lumière dans les ténèbres» (Raymond Abellio, *op. cit.*).

Perpétuelle transformation physique commandant les transformations métaphysiques, ou si vous aimez mieux le contraire, perpétuelle transformation métaphysique commandant les transformations physiques. C'est kif-kif!

## À NOUS L'UNIVERS POUR LE MOMENT!

Conscience, émotivité, sensibilité: des qualités.

ESPRIT?... Qualité de la matière; ou, la MATIÈRE serait la qualité de l'esprit.

L'ÊTRE est un organisme — comme l'ORGANISME est un être.

Et puis on peut supprimer toutes les majuscules: il n'y a pas de quoi en poser une seule! Je ne m'intéresse à ces questions qu'en autant que l'organisme à ma disposition me le permette temporairement — je pense à ces 8 cm de mon estomac laissés à l'hôpital; ils se démerdent comme ils peuvent dans leur transformation prématurée et je m'en foute! Je me foute autant de la fin des fins inconnaissable. La sagesse ne serait-elle pas de rejoindre ce «magnifique idiot de village» d'une lettre de Jacques Vaché<sup>208</sup>? Il est vrai que ce m'est plus facile qu'à tout autre.

Il est absurde d'exiger du brin d'herbe la science de la semelle qui l'écrase — quoique j'ignore leurs exigences entre eux — Il est également absurde d'attendre de l'homme la

---

208. Allusion à la lettre du 14 novembre 1918 de Jacques Vaché intitulée «À Monsieur André Breton», *Lettres de guerre* publiées par la revue *Littérature* (nos 5-7, Paris, juillet-septembre 1919) et reprises en volume avec une introduction d'André Breton (Au sans pareil, coll. «Littérature», Paris, 1919). Borduas a vraisemblablement pris connaissance de la lettre de Vaché dans le texte d'André Breton intitulé «La confession dédaigneuse», paru dans *les Pas perdus* (1924): «La dernière étape de la vie de Jacques Vaché est marquée par cette fameuse lettre du 14 novembre que tous mes amis savent par cœur: "Je sortirai de la guerre doucement gâteaux, peut-être bien à la manière de ces splendides idiots de village (et je le souhaite) ou bien... ou bien... quel film je jouerai! — Avec des automobiles folles, savez-vous bien, des ponts qui cèdent et des mains majuscules qui rampent sur l'écran vers quel document! — inutile et inappréciable! — Avec des colloques si tragiques, en habit de soirée", etc. [...]» (André Breton, *Œuvres complètes*, édition établie par Marguerite Bonnat, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1988, p. 201-202).

solution éternelle d'énigmes que nous nous posons et créons de fait, consciencieusement! Il est non moins absurde de vouloir nous imposer, bon gré mal gré, les sempiternelles joies nauséabondes.

Alors? Alors démerdons-nous sereinement.

Salut fraternel.

P.-É. Borduas

P.-S. Excusez ce paquet de lieux communs. Ils vous donnent l'exacte mesure de ma pensée.

P.-É.

### À Irène Legendre<sup>209</sup>

Saint-Hilaire, le 12 novembre [1949]

Chère amie,

Malgré une instinctive répugnance devant l'activité publicitaire, comment y échapper une fois consentie la participation<sup>210</sup>?

Au vernissage à Québec il n'en est pas question: une longue cicatrice m'interdit les saluts respectueux aux ministres<sup>211</sup>! Raide comme un piquet il n'y a rien à faire — il est vrai que je suis ainsi privé de la joie d'une main fine non oubliée...

---

209. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 137. En bas de page: «Téléphone: Belœil 4506».

210. «Radio-Canada désire un interview de nous quatre de sept heures moins quart à sept heures, le soir du vernissage. Nous préparerions nous-même notre texte, questions et réponses, ce qui rendrait l'interview plus intéressant» (Irène Legendre, lettre du 9 novembre 1949, T. 137).

211. Jeu de mots sur sa difficulté à faire la révérence à cause des suites de l'opération à l'estomac, et de sa répugnance à serrer la main d'un ministre du cabinet Duplessis (voir *infra*, p. 356, la lettre du 1<sup>er</sup> décembre 1949 à Fernand Leduc).

À Montréal, porter ma contribution au disque projeté, est possible<sup>212</sup>, mais, j'aimerais infiniment mieux pas.

Pourquoi Radio-Canada ne se contente-t-elle pas d'une présentation de l'exposition à l'aide des notes biographiques du catalogue?... J'ai encore plus confiance en leurs bonimenteurs qu'en Roberts<sup>213</sup> pour ce genre de travail.

En toute amitié.

Téléphone : Belœil 4506.

**À Paul Rainville**<sup>214</sup>

Avis d'expédition

Saint-Hilaire-Est, le 12 novembre 1949

De: Paul-Émile Borduas,  
Saint-Hilaire-Est,  
Comté Rouville, Qué.

Au: Musée de la Province,  
Québec.

Via: Montreal Museum of Fine Arts,  
1379 ouest, rue Sherbrooke,  
Montréal.

À savoir: 2 caisses contenant l'une 11 tableaux, l'autre 8.

---

212. «Que diriez-vous si j'obtenais de faire enregistrer l'émission à Montréal, quelques jours à l'avance, ou le matin même? Pourriez-vous vous y rendre?» (Irène Legendre, lettre du 9 novembre 1949).

213. Goodridge Roberts sera également absent lors du vernissage; voir F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 277, n. 32. Borduas a exposé avec Roberts aux «Indépendants» en 1941; voir *Écrits I*, p. 148.

214. Dactylographie, MQ; un double au carbone est conservé en T. 231.

N.B.

Cher monsieur Rainville,

Une substitution a été faite au sujet de *Jets à Micmac-du-Lac*<sup>215</sup>; ce tableau étant disparu de mon atelier, sans laisser de trace, j'ai cru bon le remplacer par *les Lobes mères*<sup>216</sup>.

P.-É.

À Paul Rainville<sup>217</sup>

Copie

Québec, le 25 novembre 1949

Le Musée Provincial  
a/s M. Paul Rainville  
Conservateur du Musée  
Parc des Champs de Bataille  
Québec P.Q.

*Doit à Paul Paré, 334 - 4<sup>ème</sup> rue, Québec*

re: Réception à l'occasion de l'ouverture de l'exposition des peintres montréalais Borduas, Cosgrove, Roberts et Legendre

*mercredi le 23 novembre 1949*

Hors d'œuvres — Sandwichs Ass. — Fours secs — Platers Punch  
— Liqueurs - et Services

135 invités ----- \$ 122.80

1/4 \$ 30.70

---

215. Ou *Dix jets à Micmac-du-Lac*, tableau de 1949 présenté auparavant à l'exposition Viau; analyse dans F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 269.

216. Tableau de 1949; analyse de F.-M. Gagnon, *ibid.*

217. Dactylographie, MQ; un double au carbone est conservé en T. 231.

## À Peter I. Freygood<sup>218</sup>

Saint-Hilaire, le 26 novembre 1949

Cher ami,

Après deux jours passés dans les bouts de papier à satisfaire votre demande<sup>219</sup>, je me sens un peu maboule! Recevez donc ces quelques découpures, si ça va tant mieux! Sinon, il faudrait venir choisir vous-même avec un ami.

Vous trouverez aussi les photos. Ne croyez-vous pas qu'il vaudrait mieux avoir recours à un photographe? En ce domaine je suis d'une extrême pauvreté...

Je suis très sensible à vos bonnes dispositions: tissus, etc. En ce moment je ne vois rien d'utilisable mais je me remets à peindre.

N'oubliez pas que ma petite maison vous est toujours largement ouverte.

Bien à vous.

P.-S. Je vous signale un article de *Canadian Art*<sup>220</sup>, vol. VI, n° 3, *Spring* 1949 — Page 122.

218. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 200. Adresse: «Monsieur Peter I. Freygood, // Benallack Press Ltd., // 960 Victoria Square, // Montréal».

219. Peter Freygood prépare une campagne publicitaire pour mettre en valeur ses tissus imprimés: «Please send me a close-up photograph of yourself, a photograph of your house at St-Hilaire, and any other newspaper clipping about yourself» (lettre du 23 novembre 1949, T. 200).

220. Où on peut lire: «In the miscellaneous group I think particularly of Varley's gem-like sketch titled «Summer», the oil by Paraskeva Clark, «After Heavy Snowfall», a sort of nostalgic simplicity to it, Borduas' provocative and telling work, «Objet totemique» (he is perhaps the best abstract painter Canada has).»

À Claude Gauvreau<sup>221</sup>St-H., le 1<sup>er</sup> décembre [1949]

Merci pour votre bonne pensée, mon cher Claude. Je n'avais pas vu votre mise au point<sup>222</sup>, perdu que je suis dans mes champs enfumés.

Cette fois le petit jeu à côté de ce sale *Petit journal*<sup>223</sup> saute aux yeux de qui veut voir. Félicitations!

221. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 128, n° 49-335.

222. Le journaliste Pierre Saint-Germain avait fait paraître sous le titre «La vie montréalaise — deux chiens dans un opéra automatisé» (*le Petit journal*, 20 novembre 1949, p. 35) un article qui ridiculisait Claude Gauvreau en réunissant bout à bout les expressions les plus cocasses de son livret de l'opéra automatisé *le Vampire et la Nymphomane*. Sommé de se rétracter, il fit paraître sous le titre «Étrange attitude: Gauvreau se fâche» (*le Petit journal*, 27 novembre 1949, p. 56) la mise au point du dramaturge. C'est cet article que Gauvreau transmet à Borduas deux jours plus tard: «[...] Je vous envoie la mise au point parue dans *le Petit journal* — et que vous avez probablement vue déjà. // Cette mise au point est accompagnée des propos disculpants d'usage. Ces propos sont veules, malhonnêtes, et, d'après ce que j'ai entendu dire, inefficaces. // L'important, en fin de compte, c'est qu'une certaine catégorie de goujats saura maintenant qu'il n'est pas permis d'abuser de notre bonne foi — passée certaine limite — et que nous ne sommes pas des masochistes. // Les lecteurs soupçonnent que nous ne sommes pas des imbéciles ni des farceurs. // L'important pour moi, aussi, c'est que plusieurs sauront désormais que je me dissocie de cette cocasserie, ainsi que de toutes les autres dégueulasseries antécédentes. // Quand un préjugé excessivement défavorable est ébranlé, il n'en peut pas sortir de tort. // Une facette intéressante de cet événement, c'est que certaines personnes étonnantes y ont pris part. L'un des principaux instigateurs de cette baveuserie est un nommé Michel Roy, étudiant, journaliste araignée omniprésente, co-rédacteur de *Combat* avec P. Gélinas, agent clandestin, et apparemment: mouchard professionnel. // C'est lui qui, après avoir mouchardé quelques mois dans l'atelier de Mousseau, avait écrit une série d'articles destinés à "détruire le mouvement automatiste à Montréal". Heureusement pour lui, le journal avait eu la chienne de publier sa prose diffamatoire... et sans doute anonyme. // Sommes-nous donc si importants et si menaçants qu'on doive adopter à notre égard des méthodes aussi élaborées...?» (MACM, T. 128).

223. Quelques jours plus tard, *le Petit journal* (11 décembre 1949, p. 48) annonçait le désistement de Pierre Mercure, alors boursier d'Europe, qui devait écrire la musique de l'opéra automatisé *le Vampire et la nymphomane*, de Claude Gauvreau. Ce dernier en avertit Borduas: «[c. 18 décembre 1949] // Mon cher monsieur Borduas, // Tout s'enchaîne — // À une chaîne dont vous connaissez déjà quelques ovales voici un nouvel anneau. // Ça peut durer comme ça jusqu'à la Pentecôte. // Vous constaterez vite que le boursier Mercure n'a

Inconnu le mouchard de votre lettre; cependant Mousseau m'avait mis au courant de ses articles. Il est dommage que sa prose n'ait pas paru. Nous devons compter davantage sur la mauvaise foi, la rancœur et la méchanceté, que sur l'honnêteté dans notre lutte pour le strict nécessaire. L'honnêteté canadienne est peu agissante pour de pauvres types comme nous.

Il m'aurait fait du bien de vous voir samedi dernier; j'étais très moche. Si vous n'avez pas reçu le téléphone de l'après-midi, c'est à cause de l'arrivée tardive à Montréal: six heures du soir; longue et bavarde visite au Comptoir du livre, entrée à l'atelier<sup>224</sup> où vous veniez de partir.

À ce moment, je n'avais lu que la fin de l'article de Boulanger<sup>225</sup>; mes sentiments oscillaient de la tristesse aux relents affectueux. Il a été question de lui écrire, non de lui répondre — ce que je trouve hors de propos —. Lui écrire pour tenter, encore une fois, qu'il touche enfin à la réalité extra-spirituelle, extra-intelligente, de notre échelle des valeurs. Je désirerais convaincre Boulanger, non l'engueuler ou l'emmerder (quoiqu'il le mériterait bien); surtout pas m'interposer entre lui et ses lecteurs.

---

pas perdu de temps à se ranger aux spécifications de M. Duplessis. // Il est intégral dans le dégonflage, celui-là. On ne peut pas lui reprocher de mettre de l'eau dans son vin... Il n'est pas fractionnable! // Tant pis pour lui, le pövre! // Mon travail lui fournissait l'opportunité unique d'une délivrance — il n'en a pas voulu. Tant pis. // Il va sans dire que pareille attitude étrange me contraint à lui sonner les cloches quelque peu (pas masochiste, le môme Cloclo!) — // J'ai déjà l'assurance que ma rectification sera imprimée intégralement. // La suite au prochain numéro — // Salutations à toute votre famille // et tchinn-tchinn! // Claude» (autographe, 2 f., MACM, T. 128. Lettre non datée, mais nécessairement écrite après la parution de la nouvelle sur *Mercure*, le 11 décembre, et vraisemblablement la veille de la lettre du 19 décembre, qui commence par «Voici le lendemain d'hier»).

224. 35Probablement l'atelier de Jean-Paul Mousseau, place Christin, à proximité de la librairie Le Comptoir du livre (1588, rue Saint-Denis, Montréal), où les jeunes artistes, et notamment d'anciens étudiants de Borduas, exposaient régulièrement à cette époque. Borduas a conservé quelques-uns des cartons d'invitation de ces expositions.

225. Voir Rolland Boulanger, «Dix années de peinture canadienne», *le Canada*, 26 novembre 1949, p. 10 et 28. Borduas répondra à Rolland Boulanger le 27 mars 1950, à la suite de la publication de son article («Le salon des "protestants"», *le Canada*, 27 mars 1950) sur l'exposition des Rebelles.

Nos actes se défendent<sup>226</sup> comme ils peuvent par eux-mêmes; nous ne pouvons que les gêner en voulant les aider. Tant pis si les siens, ses actes qui sont d'ordre journalistique, manquent de la force requise quelquefois. Mon affaire, à moi, n'est pas de cet ordre. Lire un journal m'a semblé longtemps une distraction... je ne saurais jouer sur cette corde. Que les critiques se débrouillent entre eux et leur public cela ne me regarde pas. Mais si par hasard il est possible d'aider un journaliste à toucher une réalité qui m'est chère, je le ferai de tout cœur, de tout l'espoir qu'il aura su permettre<sup>227</sup>.

Cette lettre à Boulanger n'a pas été écrite! La tristesse aurait-elle vaincu les relents affectueux?

À bientôt.

**À Fernand Leduc**<sup>228</sup>

Saint-Hilaire, le 1<sup>er</sup> décembre 1949

Mon cher Fernand,

Ici, c'est merde! Merde pour la santé, merde pour les gros sous, merde pour ci, merde pour ça et merde pour l'exposition de Québec. (Non organisée par Sauvé<sup>229</sup>, mais par un des

226. Borduas a rayé «ou non» et ajouté «comme ils peuvent».

227. Ce dont Claude Gauvreau entend se charger, comme il le révèle dans une lettre adressée quelques jours plus tard: «Montréal, 19 décembre 1949 // Cher monsieur Borduas, [...] // J'ai l'impression que de semblables polémiques frustes et algarades brutales — qui ne correspondent pas à vos espoirs de sérénité sociale — doivent vous laisser bien perplexe, sinon le sourcil froncé. // Chacun ses méthodes, chacun ses impulsions, et chacun ses instincts. Les miens sont peut-être d'une essence à la fois inférieure et plus colorée. J'ai l'impression toutefois que mon atavisme sanguinaire servira à quelque chose. // On ne m'enlèvera pas du crâne que, si je n'agissais pas comme j'agis, quelque chose de précieux serait ou infirmé ou retardé ou avorté. // C'est une conviction fanatique et aveugle. // Il faut aussi que j'utilise — sans les rechercher — les pintes d'humour noir indispensables à ma consommation annuelle. // Et puis, la prolongation d'une inexactitude réparable m'est physiquement intolérable. // Il est probable que je préférerais que le monde fût idéal. Mais tant qu'il y aura des baveux et des sauterelles visqueuses (nocifs pour autrui), il est impossible que je ne sois pas leur ennemi ouvert...» (autographe, 3 f., MACM, T. 128).

228. Dactylographie, fonds privé; lettre publiée dans F. Leduc, *op. cit.*, p. 258.

229. «J'apprends que vous devez participer à une exposition organisée par M. Sauvé?» (Fernand Leduc, lettre du 21 novembre 1949, *op. cit.*, p. 118).

exposants, M<sup>lle</sup> Legendre, au Musée de la Province, sous la présidence du ministre CÔTÉ<sup>230</sup>. Mais ne vous en faites pas, nous payons tous les frais y compris le VIN D'HONNEUR! Sans le boire, par-dessus le marché. Ma longue cicatrice empêchant les saluts respectueux à ces beaux messieurs, j'ai dû m'abstenir de cette aimable réunion... Reste un avantage matériel possible, cependant, celui-ci: exposition de l'ensemble, minute! (Cette exposition de Québec comprend quatre peintres: M<sup>lle</sup> Legendre déjà nommée, Roberts, Cosgrove-le-Mouchard<sup>231</sup> et votre très humble serviteur.) Donc, Bruchési, le noble sous-ministre, ayant daigné manifester une certaine satisfaction de l'ensemble: possibilité d'exposer à New York aux frais de la princesse qui, pour une fois n'est pas coutume, se déboutonnerait<sup>232</sup>. Mais attention, naturellement rien n'est encore définitif, hein! T'as qu'à ouèrè<sup>233</sup> et à attendre.

Je regrette que Tranquille n'ait pu vous satisfaire<sup>234</sup>; il nous prive ainsi d'un plaisir ancien qui aurait été bon à goûter. Je me console en pensant qu'à l'automne nous aurons probablement

---

230. Omer Côté, député de l'Union Nationale pour le comté de Montréal-Saint-Jacques et secrétaire de la Province. Parmi le personnel de son ministère: Paul Rainville (conservateur du Musée de la province) et Jean Bruchési (sous-secrétaire).

231. Le peintre Stanley Cosgrove, à qui Borduas n'a jamais pardonné de s'être rangé du côté du directeur de l'École des beaux-arts, Charles Maillard, dans l'affaire de l'exposition des «Indépendants», en 1941; voir *Écrits I*, p. 148. Parmi les slogans de la manifestation des Rebelles, au Musée des beaux-arts de Montréal, du 18 au 26 mars 1950, figureront: «À bas Cosgrove la putain!», «Cosgrove mort pion» (voir la lettre de Claude Gauvreau à Borduas, mars 1950, *T*. 128).

232. Allusion aux propos concernant le projet d'exposition contenus dans la lettre d'Irène Legendre du 27 novembre 1949, qui dresse alors un bref compte rendu du vernissage de leur exposition commune au Musée de la Province: «Nous lui avons parlé, Cosgrove et moi, de l'exposition. Il veut nous y envoyer. "L'ennui, a-t-il dit, est que si nous aidons quelques peintres, nous sommes ensuite assaillis par des demandes d'artistes sans talent. Mais dans ce cas-ci, je désire que vous alliez à New York"» (*T*. 137). Après avoir retenu pour le 10 janvier la galerie du D<sup>r</sup> Karl Lilienfeld (21, 57<sup>e</sup> rue Est, New York), Irène Legendre dut essayer en septembre un premier refus du ministre Côté. Cette nouvelle tentative auprès de Bruchési n'eut pas davantage de succès.

233. «Tu n'as qu'à voir».

234. «J'avais bien projeté d'aller faire une petite exposition à Montréal avant les "Fêtes", je me serais embarqué sur un cargo, mais je n'ai point trouvé de local» (F. Leduc, *op. cit.*, p. 118).

un endroit plus propice où y exposer votre peinture<sup>235</sup>; je vous tiendrai au courant.

Votre invitation me plaît beaucoup<sup>236</sup>! Toujours la même générosité... Il devrait y avoir moyen de vous envoyer une caisse de dix petits tableaux, sans trop de dépenses, pour le printemps.

Ce que vous me dites de Bajaine<sup>237</sup> m'intéresse vivement; j'ai hâte d'en savoir davantage<sup>238</sup>. Il ne faudrait pas beaucoup de signes encourageants pour aller vous rejoindre...

Amitié à Thérèse.

P.-É.

---

235. Au Cercle universitaire, 515, rue Sherbrooke Est. «La première exposition organisée par le Cercle eut lieu en février 1947. Borduas y était représenté par neuf tableaux provenant des collections privées» (André Beaudet, dans F. Leduc, *op. cit.*, p. 266, n. 279). Fernand Leduc y tiendra, du 6 au 18 novembre 1950, une exposition regroupant une soixantaine de tableaux.

236. Invitation à l'exposition prévue à la galerie parisienne de Colette Allendy et qui devait réunir Jean-Paul Riopelle et Fernand Leduc à la galerie Raymond Creuze, au printemps de 1950. Sur la galerie Creuze: «Au bout de la rue de l'Assomption, entre Auteuil et Passy, plus exactement au diable, Colette Allendy, la veuve du psychiatre bien connu dans les années trente, avait ouvert une galerie dans son hôtel particulier. C'était une véritable pépinière de peintres jeunes et vieux, originaires de tous pays, le plus souvent de la tendance abstraite. Picabia y venait volontiers se mêler à des artistes débutants et Arp y venait, et Magnelli, et Sonia Delaunay. Les exposants? La Hollandaise Warb, le Belge Anthoons, l'Américain Malina, l'Argentin Arden Quin; les Français Folmer, Nemours, Bryen, Gilioli, Desbombin, une foule d'autres» (Michel Seuphor, «France 1939-1950», dans Michel Ragon et Michel Seuphor, *L'Art abstrait. 1939-1970*, Paris, Maeght, 1973, p. 11).

237. Jean Bazaine, peintre français né en 1904. Borduas lisait «Bajaine» dans la lettre de Fernand Leduc, d'où une demande ultérieure d'information pour savoir s'il s'agit de Bazaine, qu'il connaît par des catalogues; voir *infra*, p. 362, la lettre du 24 décembre 1949 à F. Leduc.

238. «Bazaine en peinture et Abellio par la pensée, voilà les deux pôles d'attraction de Leduc, à partir desquels il est possible d'évaluer son premier séjour en France. Il ne s'agit pas tant d'influences que d'accents et d'intensités qui traversent autant sa correspondance que sa production picturale qui, à partir de cette année-là, se libérera des contingences matérielles qui l'empêchaient de peindre» (André Beaudet, dans F. Leduc, *op. cit.*, p. 257, n. 251).

### À Irène Legendre<sup>239</sup>

Saint-Hilaire, le 1<sup>er</sup> décembre [1949]

Chère amie,

Votre lettre<sup>240</sup> enthousiaste m'a fait du bien! Je considère, dès maintenant, comme un grand avantage le fait de mieux vous connaître; l'exposition ne m'apporterait-elle que cet avantage que déjà je serais très heureux de vous avoir écoutée.

Si des développements se produisent du côté de New York, il faut péniblement vous prévenir que des conditions pécuniaires désastreuses ne me permettent aucun déboursé autre que ceux consentis pour Québec... J'ose espérer qu'une telle sévérité ne mettra pas obstacle à vos espoirs.

M. Rainville m'a envoyé quelques catalogues; j'attendrai la suite des conséquences prévisibles ou non de cette exposition.

En toute amitié.

### À Paul Rainville<sup>241</sup>

Saint-Hilaire, le 2 décembre 1949

Mon cher monsieur Rainville,

En réponse à votre lettre du 30 novembre, ci-joint mon chèque de trente dollars et soixante et dix cents acquittant le quart de la facture de M. Paré<sup>242</sup>.

---

239. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 137.

240. Lettre du 27 novembre 1949 (T. 137)

241. Dactylographie, MQ; un double au carbone est conservé en T. 231. Adresse: «Monsieur Paul Rainville, // Conservateur du Musée de la Province, // Parc des Champs de Bataille, // Québec».

242. Coût du vin d'honneur offert à l'occasion du vernissage de l'exposition «Quatre peintres du Québec».

Je profite de l'occasion pour vous demander de bien vouloir faire coller une étoile sur le tableau suivant: *Le Tombeau de la cathédrale défunte*<sup>243</sup>, n° 17 de ma liste. Je viens de vendre cette peinture à un amateur de Montréal.

Acceptez mes remerciements pour votre constante obligeance; (l'attention de votre carte d'invitation m'a vivement touché, malheureusement il était bien impossible d'aller à Québec).

Vœux de succès!

Bien à vous,

P.-É. Borduas

**À Paul Rainville**<sup>244</sup>

Saint-Hilaire, le 9 décembre 1949

Cher monsieur Rainville,

Ayant vendu, hier, un autre tableau exposé à votre Musée, je viens vous demander de répéter votre geste aimable du début de la semaine.

Ce tableau-ci est le n° 14, soit: *Rococo d'une visite à Saint-Pierre*<sup>245</sup>.

Dans le cas imprévisible où cette toile serait déjà étoilée (étant encore bien peu ou mal connu à Québec) vous seriez gentil de m'en avertir. Naturellement, je n'ai vendu cette toile qu'à la condition qu'elle soit libre.

---

243. Toile de 1949.

244. Dactylographie, MQ; un double au carbone est conservé en T. 231. Adresse: «Monsieur Paul Rainville, // Conservateur du Musée de la Province, // Parc des Champs de Bataille, // Québec».

245. Toile de 1949; voir la lettre suivante.

J'aime à croire que l'exposition se poursuit à votre satisfaction et je vous remercie, encore une fois, de ces petits services que je vous demande en toute liberté.

Bien à vous,

P.-É. Borduas

### À Jacques Parent<sup>246</sup>

Saint-Hilaire, le 9 décembre 1949

Mon cher Jacques,

Peut-être vous plaira-t-il d'avoir la copie de la lettre<sup>247</sup> que je viens d'envoyer au conservateur du Musée de la Province au sujet de votre achat<sup>248</sup>. Vous la trouverez dans ce pli. S'il y a réponse, je vous la communiquerai aussitôt.

Vous trouverez aussi un double du papier que je vous ai donné hier. En voici la raison : je suis sous la désagréable impression d'avoir omis de taper l'un des deux « t » du verbe acquitter. Vous seriez bien aimable de le détruire et de le remplacer par ce dernier.

Je me félicite du marché d'hier et j'ai hâte de vous savoir en possession du tableau!

Amitiés.

---

246. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 152. Adresse: «Monsieur Jacques Parent, // 605, avenue Rockland, // Montréal».

247. Voir la lettre précédente.

248. *Rococo d'une visite à Saint-Pierre*.

**À Paul Rainville**<sup>249</sup>

Saint-Hilaire, le 22 décembre 1949

Cher monsieur Rainville,

Merci pour votre lettre du 14 décembre<sup>250</sup>. Comme vous, il me fait plaisir d'apprendre la suite imprévue de votre exposition de Québec à Ottawa.

Je profite de l'occasion offerte par ce mot de remerciement pour vous exprimer mes vœux de joyeux Noël et de bonne et heureuse année!

P.-É. Borduas

**À Fernand Leduc**<sup>251</sup>

24 décembre [1949]

Mon cher Fernand,

J'ajoute cette feuille à une lettre qui me revient... cette fois-ci j'indiquerai la ville! Je profite de l'erreur pour en corriger une autre, celle-là: de lecture.

BAZAINE (Jean).

Né le 21 décembre 1904 à Paris.

— Il rêve une langue picturale dépouillée de toute contamination des apparences sensibles, qui rendrait, à l'aide de

249. Dactylographie, MQ. Adresse: «Monsieur Paul Rainville, // Conservateur du Musée de la Province, // Parc des Champs de Bataille, // Québec».

250. «J'arrive ce matin d'une visite rococo à Ottawa où McCurry, le directeur de la Galerie nationale, m'a demandé d'envoyer l'exposition à Ottawa où elle sera exposée à la Galerie nationale pendant environ trois semaines à partir du vingt-deux » (Paul Rainville, lettre du 14 décembre 1949, T. 231).

251. Dactylographie, fonds privé; lettre publiée dans F. Leduc, *op. cit.*, p. 258.

couleurs «en un certain ordre assemblées», les émotions les plus secrètes du peintre comme les notes et les accords rendent celles du musicien.

(Album publié à l'occasion de l'Exposition de peinture française de 1939 à 1944 à Rio de Janeiro.)

Est-ce bien le même<sup>252</sup>?

P.-É.

---

252. Borduas avait lu «Bajaine» dans la lettre de Fernand Leduc (voir *supra*, p. 358, la lettre du 1<sup>er</sup> décembre 1949). La correction est confirmée dans une lettre du 1<sup>er</sup> janvier 1950 de Leduc à Borduas: «[...] il s'agit vraisemblablement du Bazaine que j'ai rencontré: homme d'une extraordinaire sensibilité, d'une simplicité engageante, chercheur tenace, travaille avec assiduité et acharnement dans le plus complet recueillement et suit avec sagacité la marche lente mais sûre qui nous le fait trouver dans le voisinage proche de nos aventures [...]. Vous recevrez par courrier ordinaire ses Notes» (F. Leduc, *op. cit.*, p. 119-120).

*Page laissée blanche*

1950

*Page laissée blanche*

## À Robert Élie<sup>1</sup>

[Saint-Hilaire, janvier 1950]

Mon cher Robert,

Une chaude dédicace en tête de ce beau livre<sup>2</sup> où votre étude projette une haute spiritualité, ces textes qui, dès l'approche, révèlent une continuité unique rendront difficile à oublier l'arrivée de ce magnifique cadeau du Jour de l'An. Il est un de mes rares livres à relire avec ferveur assurée.

Je vous devais déjà mes plus fortes impressions dans ce monde de l'expression écrite — au seuil duquel je reste malgré tout démuné — celle-ci fera long feu et flatte ma paysannerie<sup>3</sup>.

Une nouvelle campagne chancelante de peinture est amorcée. Que donnera-t-elle? Vos yeux sympathiques seraient précieux pour en juger.

---

1. Autographe, MACM, ajout à T. 303. La réponse de Robert Élie, du 13 janvier 1950, permet de dater cette lettre du début du mois.

2. *Poésies complètes* d'Hector de Saint-Denys Garneau, préfacé par Robert Élie (Montréal, Fides, «Nénuphar», 1949, 227 p.), dont l'achevé d'imprimer est daté du 30 novembre 1949. «J'ai hâte de pouvoir lire avec vous quelques-uns des poèmes posthumes et de vous parler du Journal qui nous parlent d'un monde que nous connaissons bien et qui semble avoir perdu tout sens» (Robert Élie, lettre du 13 janvier 1950, T. 124).

3. Robert Élie n'a pas manqué à l'occasion de souligner le caractère champêtre de Saint-Hilaire: «ce petit village, qui semble ignorer les bouleversements de l'âge industriel qui transforment subitement ce Montréal qu'il voisine» («Il y aurait une légende Borduas...», dans G. Lapointe, «Paul-Émile Borduas. Édition critique d'un choix de lettres», p. v), et la paysannerie du jeune Borduas: «En lisant la première phrase du manifeste de 1924, on se dit, si l'on est quelque peu paysan ou candide, que c'est vraiment trop beau pour être vrai» (*ibid.*, p. ix).

Et votre roman<sup>4</sup>? pour ne parler que des êtres dépendants!  
Quand même... Amitiés de tous à chacun.

Paul

### À Robert H. Hubbard<sup>5</sup>

Saint-Hilaire, le 5 janvier 1950

Cher monsieur Hubbard,

Quoique les prix de mes tableaux soient encore aux limites inférieures — ils commencent à peine à grimper — il me fait grand plaisir, en réponse à votre lettre d'hier, de consentir un prix spécial pour la collection bien connue de M. Southam<sup>6</sup>.

Soit :

---

4. *La Fin des songes*, qui allait recevoir le prix David 1950: «J'ai de plus poursuivi mon roman que je suis en train de recopier à la machine. Il est temps que je prenne une vue d'ensemble mais je crois bien que je n'y apporterai pas beaucoup de corrections. Je suis parti à la recherche d'un personnage, j'en ai trouvé d'autres et, tout à la fin, j'ai découvert que j'avais une histoire dont le sens se définissait assez bien [...]. Un livre, c'est long et il me faudra trois semaines seulement pour recopier cette histoire!» (*ibid.*). Borduas, qui n'assistera pas au lancement, en conservera toutefois le carton d'invitation (T. 43).

5. Dactylographie, MBAC, dossier «Archives 5.5 — *Four Painters of Quebec*». Ex. 1949»; un double au carbone est conservé en T. 225. Date de réception: 9 janvier 1950.

6. H. S. Southam (1875 - 27 mars 1954), président du conseil d'administration de la Galerie nationale du Canada de 1929 à 1948. Il assumait à nouveau la présidence à titre provisoire en 1952. Il a rassemblé une collection personnelle d'œuvres françaises des XIX<sup>e</sup> (Courbet, Daumier, Fantin-Latour) et XX<sup>e</sup> siècles ainsi que d'artistes canadiens, depuis le Groupe des Sept jusqu'aux représentants du non-objectivisme, dont la majeure partie fut léguée au Musée des beaux-arts du Canada. Il s'agit d'un des héritiers de William Southam (Montréal, 1843 — Hamilton, 1932), lui-même fondateur d'un empire de la presse, Southam, qui possédait en 1982 seize journaux canadiens, dont le *Citizen* d'Ottawa et la *Gazette* de Montréal. Voir *infra*, p. 373, la lettre du 11 janvier 1950 à H. S. Southam.

N° 1 *Masques et doigt levé*<sup>7</sup> (seul) \$ 150.00

N° 1 uni au n° 6, *la Corolle anthropophage*<sup>8</sup>, dans un même achat: \$ 250.00.

Donc une réduction de plus de \$ 50.00 sur l'ensemble.

Souhaitant que ces conditions de faveur rencontreront les désirs de M. Southam; je vous remercie, encore et toujours, pour votre inlassable générosité quand il s'agit de la peinture canadienne.

Bien à vous,

Paul-Émile Borduas

P.-S.

Au cas d'une vente, je vous prierais de bien vouloir décider vous-même de la possibilité du retrait des peintures de l'exposition<sup>9</sup>.

P.-É. B.

---

7. *Masque au doigt levé*, toile de 1943; reproduction dans F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 142, n° 33. Voir *supra*, p. 340, n. 181, la liste acheminée le 8 septembre 1949 à Paul Rainville.

8. *La Corolle anthropophage* ou 16.48, toile de 1948. Voir la liste à Paul Rainville (*ibid.*)

9. L'exposition «Quatre peintres du Québec»; voir *supra*, p. 362, la lettre du 22 décembre 1949 à Paul Rainville. «Il paraît certain aussi que ce n'est pas toute l'exposition de Québec qui a été transportée à Ottawa, mais probablement la moitié seulement: 32/69, précise un journaliste» (F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 278).

À Robert H. Hubbard<sup>10</sup>

Le 5 janvier [19]50

Cher Monsieur Hubbard,

Je profite de ce pli pour accuser réception des petits papiers de la presse de la Capitale<sup>11</sup>. Inutile, je crois, d'ajouter qu'on a rarement la délicatesse de nous faire parvenir ces découpures. Je déplore amèrement ma grande ignorance de l'anglais, cependant je constate, non moins amèrement, le peu d'aptitudes à la critique d'art de la presse d'expression française — quitte, perfidement, à savourer la cocasserie de leurs bonnes intentions<sup>12</sup>.

Cher monsieur Hubbard, je serais aussi très heureux si, après l'exposition en cours, la Galerie nationale me retournait directement mes tableaux par le C.N.R. sans passer par le Musée des beaux-arts de Montréal. Ce serait beaucoup plus simple pour moi de les recevoir à Saint-Hilaire. Devrais-je en faire la demande à M. McCurry? Au fait: il ferait bon recevoir le prix des *Parachutes végétaux*<sup>13</sup> retenu l'an dernier par la Galerie<sup>14</sup>! Ai-je quelque chose à faire que je ne fais pas? ou, si je dois avoir encore un peu plus de patience?...

---

10. Dactylographie, MBAC, dossier «Archives 5.5 — "Four Painters of Quebec". Ex. 1949»; un double au carbone est conservé en T. 225. Date de réception: 9 janvier 1950.

11. Le 4 janvier, Robert H. Hubbard lui a fait parvenir les coupures suivantes: Carl Weisenberger, «"4 painters from Quebec" at National Gallery», *The Ottawa Citizen*, 28 décembre 1949, p. 6; R. B. C., «Paintings by Canadian Artists Provide a Stimulating Contrast», *The Ottawa Journal*, 24 décembre 1949, p. 12; Anonyme, «Quatre peintres du Québec», *le Droit*, 28 décembre 1949, p. 20.

12. Allusion au passage suivant de l'article du *Droit*: «Le visiteur est d'abord attiré par les sept abstractions de Borduas: un moment, il cherche une signification à ces compositions de couleurs vives, puis, vite dérouteré par une inspiration qui le mystifie ou le dépasse tout au moins, il lève les épaules, ébauche un sourire amusé et passe à l'examen d'autres œuvres qui semblent plus à sa portée» (*ibid.*).

13. Voir *supra*, p. 289 et 306, les lettres des 9 décembre 1948 et 23 janvier 1949 à D. W. Buchanan.

14. Le 9 janvier 1950, McCurry lui envoie un chèque de 275 \$ en paiement des *Parachutes végétaux* acquis par la Galerie nationale du Canada.

J'espère pour cette année l'occasion de vous rencontrer, vous à qui je pense toujours comme à un ami.

### À Fernand Leduc<sup>15</sup>

Saint-Hilaire, le 8 janvier 1950

Mon cher Fernand,

Décidément, décidément la distance complique les accords!

Dans votre avant-dernière lettre<sup>16</sup>, celle où vous me parliez d'une participation à votre expo du printemps, en mettant gentiment l'accent sur une difficulté de transport, j'ai répondu qu'à mon sens l'envoi d'une caisse de petits tableaux à Paris ne devrait pas être exorbitant! Cela ne faisait, dans ma pensée, qu'éliminer de la discussion cette difficulté du transport. Mais je savais d'autres difficultés plus graves dont vous ne m'aviez pas encore parlé. L'entente restant presque entière à réaliser et de toute nécessité retombant sur votre bon vouloir, croyez-vous qu'il vaille la peine de vous donner, encore une fois, tant de mal? Plus tard, si besoin il y a toujours d'exposer à Paris, ça devrait se réaliser plus facilement.

Pour le cas de Claude<sup>17</sup>: il faut bien comprendre que chacun doit suivre la route qui mène à son destin; le sien n'est ni le vôtre ni le mien. Et, je crois, vous avez tort d'être ennuyé, en souvenir d'une action commune, de son activité présente. Elle

---

15. Dactylographie (double au carbone portant la mention «copie»), MACM, T. 141; lettre publiée dans F. Leduc, *op. cit.*, p. 259.

16. Lettre du 21 novembre 1949. Voir F. Leduc, *op. cit.*, p. 118.

17. Allusion à la polémique qui opposa Claude Gauvreau et le compositeur Pierre Mercure en novembre-décembre 1949 et aux articles particulièrement offensants de Pierre Saint-Germain, journaliste au *Petit journal*, qui ridiculisa le livret que préparait Claude Gauvreau pour ce projet d'opéra automatiste. Le *post-scriptum* de Leduc se lit: «Ai reçu petite lettre de C. Gauvreau avec découpages (*sic*) de journaux reproduisant de vaines polémiques. S'il est vrai que le ridicule tue, le pauvre Gauvreau n'est sûrement plus. Là aussi bien qu'ailleurs les bonnes intentions ne sont pas suffisantes. Je me retiens de m'expliquer avec Claude étant trop éloigné de pensées et ayant horreur d'entamer d'asséchantes polémiques. — Il est quand même déplorable que des gestes comme ceux-là déteignent sur nous tous» (F. Leduc, *op. cit.*, p. 120-121; le «(*sic*)» est de Leduc).

n'engage que lui d'une part, et de l'autre n'est pas contradictoire à l'endossement collectif de *Refus global*. Reste que cette activité puisse souverainement vous déplaire pour de multiples raisons que vous êtes parfaitement libre d'exprimer. Peut-on désirer mieux? pour le moment... d'ici la révélation totale<sup>18</sup> des destins... Au terme de l'utopie!

J'attendrai patiemment les *Notes*<sup>19</sup>. Merci, mon cher Fernand, de me mettre ainsi au courant de la fine pointe des activités intellectuelles. Il ferait bon pouvoir vous rendre la pareille, mais vous savez qu'ici il faut attendre des siècles qu'un événement se produise dans ce domaine. Enfin nous avons, nous Canadiens, nos bons sentiments à offrir en échange des fruits plus rares et plus savoureux que vous m'envoyez!

Recevez donc les miens aussi bien que votre chère épouse.

À Harry O. McCurry<sup>20</sup>

Saint-Hilaire, le 10 janvier 1950

Cher monsieur McCurry,

Devant défendre avec acharnement les intérêts de ma petite famille, je dois vous signaler une erreur dans le paiement des *Parachutes végétaux* dont je reçois le chèque à l'instant<sup>21</sup>.

---

18. Erreur de lecture dans *Vers les îles de lumière*: «révélation utile des destins».

19. Jean Bazaine, *Notes sur la peinture d'aujourd'hui*, Paris, Seuil, «Pierres vives», édition revue et augmentée, 1953.

20. Dactylographie, MBAC, dossier «Borduas: *Parachutes végétaux* 4911»; un double au carbone est conservé en T. 225. Date de réception :12 janvier 1949. Adresse : «Monsieur H. O. McCurry, // Directeur de la Galerie nationale du Canada, // Ottawa».

21. Le 18 janvier, Robert H. Hubbard informe Borduas qu'une somme additionnelle de 75\$ lui sera acheminée.

D'après mes documents ce tableau est coté \$ 350.00 au lieu des \$ 275.00 du chèque fait à mon intention.

Ce n'est là, évidemment, qu'une erreur. Puisse-t-elle cependant ne pas vous donner trop de mal à corriger.

Vous assurant de ma constante reconnaissance,

Bien à vous.

À H. S. Southam<sup>22</sup>

Saint-Hilaire, le 11 janvier 1950

Cher monsieur,

C'est un plaisir de consentir à vous laisser une quinzaine de jours, pour décision<sup>23</sup>, les deux tableaux mentionnés dans votre lettre d'hier. Je demanderai à M. Hubbard de vous les remettre à la fin de la présente exposition; et je souhaite qu'ils ne déparent pas trop votre collection. Si vous jugez le contraire, vous n'aurez qu'à voir à leur retour à l'atelier.

Il n'y a qu'un obstacle prévisible à la réalisation prochaine de votre désir, soit: la probabilité d'une exposition à New York<sup>24</sup>. Mais évidemment, si vous étiez propriétaire des tableaux à ce moment-là, il n'y aurait plus d'obstacle puisque M. Hubbard est déjà autorisé à vous les remettre dès l'achat, même durant l'exposition, s'il le juge à propos. Si les toiles partent pour les États-Unis avant votre décision et qu'elles reviennent au pays, naturellement elles seront à votre disposition.

---

22. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 163. Adresse: «Monsieur H. S. Southam, // The Ottawa Citizen, // Ottawa».

23. «[...] *Although I think your price is still somewhat high compared to what Henry Masson charges for his paintings of similar size and quality, I accept your offer conditionally; and the condition is that you agree that after I have the paintings in my home I may have two weeks to decide whether they fit into my collection or not*» (H. S. Southam, lettre du 10 janvier 1950, T. 163).

24. Le projet d'envoyer l'exposition «Quatre peintres du Québec» à New York ne se réalisera pas.

Soyez assuré que les prix demandés sont aussi bas que ceux de toutes les peintures que j'ai vendues depuis 1942! Le temps exigé à la réalisation de mes œuvres m'empêche de rivaliser avec les prix de certains confrères, dont d'ailleurs — il faut bien l'avouer — l'art est très différent du mien.

Puisse cet art vous révéler ses profondes exigences poétiques.

Bien à vous,

Paul-Émile Borduas

À H. S. Southam<sup>25</sup>

Saint-Hilaire, le 17 janvier 1950

Cher monsieur,

La surprise de votre rapide décision<sup>26</sup>, votre aimable lettre et le chèque l'accompagnant ont été un vif plaisir. J'ose espérer que vos deux nouveaux tableaux sauront toujours vous prodiguer les joies que vous êtes en droit d'en attendre!

Bien à vous et merci.

---

25. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 163. Adresse: «Monsieur H. S. Southam, // *The Ottawa Citizen*, // Ottawa».

26. «*I am glad to report that I will keep the paintings, although I must say that the larger one is much darker than I thought it was when it was hanging in the Gallery and this makes it a little more difficult to hang with most of my paintings [...]. I look forward to having them permanently in my collection. Unquestionably they are interesting, beautiful and different [...]*» (H. S. Southam, lettre du 13 janvier 1950, T. 163).

À Robert H. Hubbard<sup>27</sup>

Saint-Hilaire, le 17 janvier 1950

Cher monsieur Hubbard,

Vous êtes sans doute au courant des suites de vos bénévoles démarches? Monsieur Southam a conclu l'achat des deux tableaux<sup>28</sup>. Je n'ignore pas vos bons offices en cette occasion et vous en suis très reconnaissant!

Merci pour votre lettre du 11 janvier, dans laquelle vous me dites avoir bien voulu prendre note de ma demande de recevoir directement ici mes tableaux. J'ai bien reçu un chèque en payement des *Parachutes végétaux*, cependant malencontreusement une erreur s'est glissée je ne sais où; j'ai écrit à M. McCurry à ce sujet<sup>29</sup>; j'attends des nouvelles.

Bien à vous toujours,

P.-É. Borduas

À Robert H. Hubbard<sup>30</sup>

Saint-Hilaire, le 20 janvier 1950

Cher monsieur Hubbard,

Votre aimable réponse, datée du 18 janvier, à ma lettre du 10 à M. McCurry, m'enlève toute l'inquiétude de cette affaire.

---

27. Dactylographie, MBAC, dossier «Borduas: *Parachutes végétaux* 4911»; un double au carbone est conservé en T. 225.

28. Voir *supra*, p. 368, la lettre du 5 janvier 1950 à Robert H. Hubbard.

29. Voir *supra*, p. 372, la lettre 10 janvier à Harry O. McCurry.

30. Dactylographie, MBAC, dossier «Borduas: *Parachutes végétaux* 4911»; un double au carbone est conservé en T. 225.

Selon votre bon conseil j'encaisserai le chèque de \$ 275 que je gardais pour le cas où il aurait été nécessaire de vous le retourner et j'attendrai gentiment le moment de recevoir la balance due, soit les \$ 75.

Bien à vous,

P.-É. Borduas

**À Maurice Perron**<sup>31</sup>

Dimanche le 29/1/50

Mon cher Maurice<sup>32</sup>,

Mes tableaux arrivent d'Ottawa. Pourriez-vous venir les photographier dimanche prochain, le 5 février<sup>33</sup>. Si oui, c'est entendu. Si vous y voyez un empêchement vous me prévenez.

À bientôt,

P.-É.

**À Fernand Leduc**<sup>34</sup>

Dimanche le 29/1/50

Mon cher Fernand,

Perron<sup>35</sup> viendra photographier mes tableaux dimanche prochain; vous devriez avoir ces photos vers le 15 février.

31. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 153.

32. Sur Maurice Perron, voir *Écrits I*, p. 350, n. 103.

33. «Je m'excuse du retard. Les reproductions manquent de netteté; je crois que le défaut provient de mon appareil pour agrandir. Je vais essayer de le remettre en ordre et vous enverrai d'autres copies si les résultats obtenus sont meilleurs» (Maurice Perron, lettre du 21 février 1950, T. 153). Voir *infra*, p. 387, la lettre du 5 mars 1950 à Fernand Leduc.

34. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 141. Lettre publiée dans F. Leduc, *op. cit.*, p. 260.

35. Voir la lettre précédente.

Ma peinture est en pleine transformation ou mutation! J'aurais besoin d'un peu de recul pour prendre une décision sensée sur votre invitation généreusement maintenue<sup>36</sup>. En tout cas vous aurez les photos.

Reçu et lu avec beaucoup d'intérêt les *Notes*<sup>37</sup>. Une certaine sérénité (regret d'un classicisme) n'enlèverait-elle pas de la force à la pertinence de son attitude? Je ne sais pas... mais la parenté mentale est manifeste sinon la parenté émotive. Bon sujet à de subtiles discussions... Je maudis votre absence quoique je lui doive l'information.

Vous écrirai plus longuement bientôt.

Amitiés,

P.-É.

### À Jacques Parent<sup>38</sup>

Saint-Hilaire, le 29 janvier 1950

Mon cher Jacques,

Votre tableau<sup>39</sup> est revenu d'Ottawa hier. Viendrez-vous le chercher à l'atelier ou préférez-vous le recevoir à la maison? Un

---

36. «Je ne veux pas vous faire de fausses joies; pour nous l'exposition est certaine (autant que cela puisse être), votre participation me semble devoir aller de pair [...]. En attendant vous m'aideriez beaucoup dans mes démarches en me faisant parvenir aussitôt que possible quelques reproductions de vos toiles» (lettre de F. Leduc, 1<sup>er</sup> janvier 1950, *op. cit.*, p. 120). Fernand Leduc fait allusion à «l'exposition de l'année» déjà annoncée dans sa lettre du 21 novembre 1949 et censée se tenir dans les jardins de la galerie Colette Allendy. Borduas n'y participera pas.

37. Voir *supra*, p. 372, la lettre du 8 janvier 1950 à Fernand Leduc.

38. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 152.

39. *Rococo d'une visite à Saint-Pierre*, présenté à l'exposition «Quatre peintres du Québec» à Ottawa. Voir *supra*, p. 361, la lettre du 9 décembre 1949 à Jacques Parent.

camion fait la navette entre Montréal et Saint-Hilaire — dans ce cas je n'aurais cependant pas le plaisir de vous voir, de vous montrer mes dernières toiles.

Amitiés,

P.-É.

**À Paul Rainville**<sup>40</sup>

Saint-Hilaire, le 13 février 1950

Cher monsieur Rainville,

Ci-joint un chèque de \$21.87 acquittant les frais de cette exposition «éducative» au Musée de la Province; mon budget me permettant encore ces petites folies.

Je vous remercie de m'avoir envoyé une part des catalogues non vendus: ils seront d'un placement, même gratuit, difficile! Mais sait-on jamais...

Bien à vous,

P.-É. Borduas

---

40. Dactylographie, MQ; un double au carbone est conservé en T. 231. Adresse: «Monsieur Paul Rainville, // Conservateur du Musée de la Province, // Parc des Champs de Bataille, // Québec».

**À Kenneth Saltmarche**<sup>41</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 14 février 1950

Cher Monsieur<sup>42</sup>,

La gouache que<sup>43</sup> Canadart a obtenu l'autorisation de reproduire sur tissu appartient à M. Freygood, organisateur de cette compagnie.

Je sais qu'il s'est fait un plaisir, par le passé, d'accompagner ces petites expositions de l'original. Peut-être, si vous le lui demandiez, se ferait-il le même plaisir?

Son adresse est :

Monsieur Peter I. Freygood,  
1410, rue Mackay,  
Montréal.

Bien à vous,

Paul-Émile Borduas

---

41. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 200. Adresse: «Monsieur Kenneth Saltmarche // Curator of Willistead Art Gallery // Windsor // Ontario». Lettre datée de 1951, par erreur.

42. Kenneth Charles Saltmarche (Cardiff, Wales, 29 septembre 1920). Peintre, critique d'art au *Windsor Star* (1947-1974), il occupait depuis 1946 le poste de directeur de la Art Gallery de Windsor. L'exposition «Foire de la maison», à la galerie Willistead, eut lieu en février. Borduas fut invité par lui à prêter une œuvre pour accompagner la présentation des tissus Canadart à l'exposition d'art ménager qui devait se tenir prochainement à la Willistead Art Gallery. Voir la lettre de K. Saltmarche à Borduas, le 8 février 1950, T. 200.

43. Manuscrit: «dont».

À Mary L. Leeson<sup>44</sup>

Saint-Hilaire, le 17 février 1950

Mademoiselle,

C'est un grand plaisir d'accepter votre flatteuse invitation du 13 février, d'exposer pour le mois de mars une de mes peintures chez vous<sup>45</sup>.

Lafontaine Transport déposera, mardi le 28 février, *la Prison des crimes joyeux*<sup>46</sup> au Y.W.C.A. J'ose espérer que ce tableau de grandeur moyenne vous plaira et saura intéresser les membres et habitués de votre association.

Veillez m'excuser de répondre en français à votre gentille lettre anglaise; je désespère de pouvoir un jour écrire convenablement votre langue!

Bien à vous,

Paul-Émile Borduas

---

44. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 219. Adresse : «Mademoiselle Mary L. Leeson, Director, Arts Workshop Dept. // Y.W.C.A., // 1124 ouest, rue Dorchester, // Montréal».

45. Ce programme du YWCA, intitulé «*Picture of the Month*», permet chaque mois à un peintre canadien d'exposer une de ses œuvres; premier francophone à participer à ce programme, Borduas succède à Gordon Webber, William Armstrong, Mary Filer, Anne Savage, Arthur Lismer, Marian Scott et Louis Muhlstock.

46. Voir *supra*, p. 289, la lettre du 9 décembre 1948 à D. W. Buchanan et, p. 304, celle du 22 janvier 1949 à H. O. McCurry.

## À Jean-Jules Richard<sup>47</sup>

[Saint-Hilaire-Est, 18 février 1950]

A/Z

1<sup>er</sup>

Monsieur le secrétaire<sup>48</sup>,

Je reçois à l'instant votre circulaire «confidentielle et urgente». Malgré toute ma diligence, puissiez-vous recevoir en temps cette réponse exigée<sup>49</sup>.

Mille regrets<sup>50</sup>! Dans le passé je me suis assez compromis, d'ailleurs sans mérite parce que candidement, avec des homosexuels

47. Dactylographie, fonds privé; un double au carbone est conservé en T. 171. Lettre publiée dans *la Barre du jour*, nos 17-20, janvier-août 1969, p. 45. Adresse: «Monsieur J. J. Richard, // Secrétaire d'un comité provisoire, // 67 ouest, rue Sainte-Catherine, // Montréal». Les événements relatés nous incitent à penser qu'elle est du 18 février.

48. Jean-Jules Richard (Saint-Raphaël [Bellechasse] 11 août 1911 — Montréal, 3 mai 1975). «Il interrompt ses études classiques à Ottawa pour voyager avec les chemineaux (hobos) partout en Amérique. Il se distingue pendant la Seconde Guerre. Blessé, il revient au pays et perpétue son aventure guerrière sous la forme d'un premier roman: *Neuf jours de haine* (1948). À partir de ce moment, tout en étant journaliste à la pige [et employé à la Librairie Tranquille], il commence à édifier une œuvre romanesque qui compte onze volumes. L'action de ses romans et de ses nouvelles est liée soit à sa propre vie [...], soit à l'examen de l'injustice sociale» (R. Hamel, J. Hare et P. Wyczynski, *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, p. 1148).

49. Un comité s'était formé «dans le but de provoquer un procès de réhabilitation d'un sans-culotte victime d'erreur judiciaire. Ce sans-culotte est le père de famille du groupe statuaire de l'artiste montréalais Robert Roussil. On se rappellera que ce groupe a été arrêté le 11 novembre 1949, transporté en panier à salade et mis en cellule au poste numéro 10, sous l'inculpation d'une "exposition de sa triple personne" [...]. Le procès aura lieu sous forme de débat dans une salle de spectacle de Montréal» (T. 171). Le «comité provisoire» formé d'Arthur Prévost, Roger Guil, André Lecompte, Charles Hamel, Henri Tranquille, Pierre Saint-Germain et Jean-Jules Richard devait tenir une réunion préparatoire à la Librairie Tranquille le 27 février 1950, pour «décider si l'accusé devra se présenter nu ou culotté dans la boîte» (T. 171).

50. Le refus de Borduas est peut-être motivé par les mêmes craintes que Claude Gauvreau lui exprime quelques jours plus tard: «L'affaire Roussil s'annonce plutôt désagréable. J'ai fortement l'impression qu'une bande de requins cherche à exploiter ce brave garçon» (autographe, MACM, T. 128).

notoires pour qu'il me soit maintenant interdit de défendre publiquement, ou même d'accuser, cet énorme Sans-Culotte<sup>51</sup>.

Que Dieu le bénisse donc sans moi!

Cependant je souhaite que votre comité organise une souscription nationale, dans le but avoué d'élever un temple sur le colosse afin de soustraire sa verge fleurie des regards du sexe vilain. Temple où seules les dames auront le privilège de franchir le Saint-des-Saints: ce sera la récompense éternelle de votre monumental Maboula si acquitté; son éternelle punition si trouvé coupable...

Veillez agréer, monsieur le secrétaire, l'expression de mon orgueilleuse considération.

Bien vôtre en l'exécrable justice des hommes, mes frères (merci Baudelaire),

A/Z 1<sup>er</sup> Comme vous n'êtes pas sans le savoir:

Pope et Pape absolu d'un athéisme intégral. (Né BORDUAS)

Fait sous le sceau  
de la Grande-urgence,  
à Saint-Hilaire-Est (d'un nom chrétien),  
Colline-Iroquoise (de son vrai nom),  
le 18 hêtrefrênechêne<sup>52</sup> de l'an 2  
de notre Règne.

---

51. Claude Gauvreau devait raconter, le mois suivant, comment Roussil « est tombé entre les mains de sangsues qui cherchent à exploiter (sans risque) sa statue au profit d'amusements mondains, badins et rémunérateurs » (lettre du 4 mars 1950, dans Claude Gauvreau - Jean-Claude Dussault, *Correspondance 1949-1950*, Montréal, L'Hexagone, « Œuvres de Claude Gauvreau », 1993, p. 192-194).

52. Allusion parodique au calendrier républicain, institué en France en 1793.

Maurice Perron<sup>53</sup>

Saint-Hilaire, le 23 février 1950

Mon cher Maurice,

Les photos<sup>54</sup> viennent d'arriver, merci. Je m'empresse de vous retourner toutes celles dont j'aurais besoin d'un autre agrandissement, soit: sept anciennes et six nouvelles en vous demandant de me retourner le tout: celles-ci et celles que vous voulez bien me faire, le plus tôt possible — ça presse!

J'ai reçu hier une demande d'un exemplaire de *Projections libérantes* de l'Université de Toronto. Raison: critique dans «*Letters in Canada*»<sup>55</sup>. L'exemplaire est parti dans lequel j'ai glissé votre adresse.

Bien à vous,

P.-É. Borduas

---

53. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 153.

54. Voir *supra*, p. 376, la lettre du 29 janvier 1950 à Maurice Perron.

55. Donald W. Buchanan, «*Letters in Canada — 4. "Books on art"*», *University of Toronto Quarterly*, vol. 19, n° 3, avril 1950, p. 312: «*Autobiographical writing is not common among Canadian painters; in fact, few of them ever have indulged in this form of self-expression. Paul-Emile Borduas, the leader of the Automatiste group of Quebec artists, has, however, in his Projections libérantes, now given us a fresh and originally written, although highly personal, statement about his philosophy of art and education and how this philosophy led him into bitter conflict with officialdom in Quebec. Some of the best passages describe how he acquired a new freedom in painting from observing the more spontaneous world of vision to be found among the children he at one time taught in Montreal schools. His explanation of his own aesthetic aims will interest all contemporary artists.*»

À Mary L. Leeson<sup>56</sup>

Saint-Hilaire, le 24 février 1950

Mademoiselle,

Voici les renseignements demandés au sujet de la peinture que je vous prêterai pour le mois de mars:

TITRE *la Prison des crimes joyeux*

FACTURE huile sur toile

DIMENSIONS 25 1/2" x 31 3/4"

ANNÉE 1948

PRIX \$275.

EXPOSITIONS Montréal, New York, Québec, Ottawa

Si je passe à Montréal le mois prochain, comme il est probable<sup>57</sup>, j'irai sûrement au YWCA selon votre très gentille invitation.

Bien à vous,

P.-É. Borduas

---

56. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 219. Adresse: «Mademoiselle Mary L. Leeson, // Director, Arts Workshop, // YWCA, // 1124 ouest, rue Dorchester, // Montréal».

57. Voir *supra*, p. 380, la lettre du 17 février 1950 à Mary L. Leeson.

**À Maurice Perron**<sup>58</sup>

Saint-Hilaire, le 24/2/50

Mon cher Maurice,

Décidément, j'étais distrait en vous écrivant hier et vous demandant qu'une épreuve de chacune des photos envoyées: soit, les sept petites et les six grandes.

Ce qu'il me faudrait est deux agrandissements de chacune des sept petites et un agrandissement de chacune des six grandes. Voilà qui est plus clair! et, me retourner le tout: donc, les treize de mon envoi et les vingt demandées; ce qui fera trente-trois photos bien comptées.

Vous seriez aussi bien gentil d'inclure une facture que j'acquitterai avec grand plaisir.

Bien à vous,

P.-É. Borduas

**À Fernand Leduc**<sup>59</sup>

Saint-Hilaire, le 5 mars 1950

Mon cher Fernand,

Dans une lettre ancienne j'exprimais l'espoir qu'à l'automne nous aurions un local favorable à votre

---

58. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 153.

59. Dactylographie, fonds privé; un brouillon fortement raturé est conservé en T. 141. Lettre publiée dans F. Leduc, *op.cit.*, p. 260-261.

exposition<sup>60</sup>! En décembre et janvier, un ami<sup>61</sup>, encore inconnu de vous, cherchait un endroit où tenir librairie et salon de peinture. Ce beau projet s'est perdu dans l'informe, emportant mon espoir! Montréal reste plus démunie que jamais de salle d'exposition — les Viau ont dû fermer boutique<sup>62</sup>.

Tranquille, surtout Saulnier<sup>63</sup> seraient probablement bien disposés; ce dernier devra cependant trouver un nouveau magasin, au mois de mai, s'il désire continuer son commerce — l'agrandissement de la façade du Théâtre Saint-Denis englobera celui qu'il occupe présentement. Vous seriez sage d'attendre et de comparer ce que Saulnier trouvera à l'endroit trop connu de Tranquille. «À l'ouest rien de nouveau»; Dominion Gallery et Western Gallery<sup>64</sup> ne semblent pas prêtes! le seront-elles un jour? j'en doute. Autre chose surgira de ce côté, mais quand?

Pour moi pas d'exposition à Montréal ce printemps-ci comme par les années passées<sup>65</sup>. Dieu sait pourtant si ce serait nécessaire...

---

60. Voir *supra*, p. 357-358, la lettre du 1<sup>er</sup> décembre 1949. Dans sa lettre du 24 février, Fernand Leduc signale que ses demandes auprès de la Art Gallery de Montréal pour avoir une salle d'exposition à l'automne sont restées sans réponse: «Y a-t-il à votre avis d'autres endroits susceptibles de nous ouvrir les portes et d'y accueillir une vingtaine de toiles?» (*op. cit.*, p. 124).

61. N'a pu être identifié.

62. Galerie de Guy et Jacques Viau, située au 425 du boulevard Saint-Joseph Ouest, à Outremont.

63. Propriétaire de la librairie Le Comptoir du livre, sise au 1588 de la rue Saint-Denis, à proximité du Théâtre Saint-Denis. Saulnier y exposera, entre autres, les travaux de Charles Daudelin, de Jean-Paul Mousseau et de Marcelle Ferron (Borduas en a conservé les cartons d'invitation, T. 46). Le libraire Saulnier entrera ouvertement en concurrence avec Henri Tranquille: «Nous n'avons pas 8 000 volumes [allusion à la publicité de la librairie Tranquille] mais 8 000 titres» (publicité du Comptoir du livre dans *le Devoir*, 29 octobre 1949, p. 8).

64. Peut-être Borduas veut-il parler de la West End Gallery, propriété de madame Millman (ancienne associée de Max Stern), située rue Sherbrooke, à Montréal.

65. Allusion, notamment, aux deux expositions tenues au printemps chez les frères Viau en 1948 et en 1949.

Cette traduction de *Refus global*<sup>66</sup> me flatte et me laisse perplexe; j'attends et verrai.

Les photos de Perron arrivent<sup>67</sup>. J'en fais un colis d'une douzaine et vous l'envoie. Malheureusement elles ne sont pas bonnes, ces photos — vagues, de valeurs inexactes — enfin, vous verrez le meilleur et le pire. L'énorme difficulté à photographier mes tableaux me décourage. Ce cher Perron, et son magnifique désintéressement, a pourtant tout ce qu'il faudrait pour réussir l'impossible. Peut-être lui manque-t-il un appareil lui permettant un grand cliché, supprimant l'agrandissement meurtrier du ton, de la précision; et, l'entraînement nécessaire pour photographier sans les horribles lumières artificielles créatrices de reflets infinis...

Comme vous, je suis arrêté depuis bientôt un mois<sup>68</sup>. Une petite vague fructueuse immédiatement suivie du marasme des misères physiques et du doute exécrable de ne pouvoir continuer la route ascendante! Je ronge mon frein et me rongerais volontiers moi-même.

J'apprécie beaucoup votre rectangle aux angles vifs et à la courbe renversée surmontée de la fine certitude de Kafka<sup>69</sup>. J'accepte le tout sans discussion ayant tout juste le « courage » du moindre effort.

---

66. Le 24 février, Fernand Leduc lui écrit: «J'apprends à l'instant que *Refus global* vient d'être traduit en anglais dans le but d'être publié dans une revue d'art, la plus importante qui paraisse en Angleterre» (*op. cit.*, p. 124). À propos des éditions de cette traduction, voir *Écrits I*, p. 679.

67. Voir *supra*, p. 376, la lettre du 29 janvier 1950 à Fernand Leduc.

68. Borduas se remet difficilement de l'intervention chirurgicale subie à l'automne. Voir *supra*, p. 349, la lettre du 1<sup>er</sup> novembre 1949 à Fernand Leduc.

69. «C'est dans sa lettre du 24 février 1950 que Leduc soumet à Borduas "un diagramme de cycles injustes de filiation picturale" ("injustes" voulant dire "approximatifs"). Il pouvait y avoir de sa part, à ce moment-là, une certaine concession face à l'abstraction géométrique défendue par un certain milieu critique que devaient fréquenter Leduc et Riopelle afin d'obtenir une exposition» (André Beaudet, dans F. Leduc, *op. cit.*, p. 262, n. 275). Le «diagramme» qui y est reproduit, p. 131, est surmonté de cette épigraphe de Kafka: «Il y a un but, mais point de chemin: ce que nous appelons chemin n'est qu'hésitation.»

Meilleurs vœux pour votre exposition prochaine<sup>70</sup>! Décidément, moi, j'attendrai l'opportunité d'aller à Paris présenter mes pauvres peintures... si jamais cette opportunité s'offre.

Hier soir, j'ai dîné chez vos amis Laforest<sup>71</sup>. Mousseau et sa femme étaient là<sup>72</sup>. Repas délicieux, femmes exquises, conversation aimable. Avons beaucoup parlé de vous, de Paris, de peinture. Sa maison, toute neuve, est charmante à habiter. Ce pistolet de Laforest sait faire pétarader dans la vie courante toutes les qualités que je n'arrive qu'à grand-peine à mettre dans mes œuvres...

Saluts à tous

Isabelle<sup>73</sup> incluse!

P.-É.

---

70. L'exposition de Riopelle et Leduc prévue chez Colette Allendy à l'été 1950 se tiendra chez Raymond Creuze, 4, avenue de Messine, Paris VII<sup>e</sup>. Voir *infra*, p. 403, la lettre du 13 avril 1950 de Borduas à Fernand Leduc et la réponse de Leduc, du 14 mai, dans Fernand Leduc, *op. cit.*, p. 129. Au sujet de Raymond Creuze, voir C. Gauvreau, «Faits divers. Des hommes et des choses», *le Haut-parleur*, 8 décembre 1951, p. 2: «À date, certes, la visite des ateliers, par M. Creuze, n'a pas été extrêmement habile [...]. Se basant sur des informations où les garanties d'objectivité étaient inadéquates, il a voulu, à son profit, faire jouer les passions de nos peintres: chez Pellán, il débîne Borduas, chez Borduas, il débîne Pellán; auprès des jeunes, il déprécie Borduas; auprès de Borduas, il déprécie les jeunes. De pareilles méthodes, très efficaces quand elles sont utilisées avec une extrême finesse, s'avèrent disgracieuses, évidemment.» Claude Gauvreau reproche à Raymond Creuze d'être venu écouler à Montréal les œuvres «commerciales» acquises lors de l'achat d'une galerie de quartier qui porte dorénavant son nom.

71. Frantz et Rachel Laforest.

72. Jean-Paul Mousseau et Denise Guilbault, dite Dyne Mousso.

73. Fille de Fernand Leduc et de Thérèse Renaud, née à Paris le 19 août 1949. Peintre et sculptrice, elle épousera le critique René Viau.

**À Sibyl Pantazzi**<sup>74</sup>

Saint-Hilaire, le 6 mars 1950

Madame,

Mille regrets de ne pouvoir satisfaire à votre demande d'un exemplaire de *Refus global*: introuvable<sup>75</sup>.

Bien à vous,

Paul-Émile Borduas

**À Maurice Perron**<sup>76</sup>

Saint-Hilaire, le 6 mars 1950

Mon cher Maurice,

Avec mes remerciements mon chèque de quinze dollars. Croyez bien à ma reconnaissance pour votre extrême désintéressement.

À vous toujours.

---

74. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 156. Adresse: «Madame Sybil Pantazzi, // The Art Gallery of Toronto, // Grange Park, // Toronto 2B».

75. Les quatre cents exemplaires de *Refus global* se sont écoulés en quelques mois. Voir *supra*, p. 284, la lettre du 2 novembre 1948 à Gladys Arnold.

76. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 153.

### À Peter I. Freygood<sup>77</sup>

Saint-Hilaire, 22 mars 1950

Cher monsieur Freygood,

J'ai hâte de voir le numéro d'avril du *Canadian Homes*<sup>78</sup>.

En ce moment et jusqu'au 26 courant, de 11 heures du matin à 11 heures du soir, l'exposition des «Rebelles»<sup>79</sup>; 2035, rue Mansfield. Je vous signale les gouaches de Barbeau: elles pourraient vous être utiles.

J'espère encore vous voir à Saint-Hilaire un de ces jours.

Saluts,

P.-É. Borduas

### À Rolland Boulanger<sup>80</sup>

Saint-Hilaire, le 27 mars 1950

Mon cher Boulanger,

Un service: Seriez-vous assez généreux pour justifier, à mes yeux, le jugement que vous avez plusieurs fois imprimé que nous

---

77. Dactylographie, Musée McCord; un double au carbone est conservé en T. 200.

78. «*New fabrics reflect the imagination and the fresh approach of the Canadian artists who designed them for you*» (Anonyme, *Canadian Homes and Gardens*, avril 1950, p. 38-39, T. 51). S'y trouve reproduit le tissu que Freygood a imprimé à partir de la gouache de Borduas intitulée *Abstraction 28* (1942). Robert La Palme, Stanley Cosgrove et Maurice Raymond font également affaire avec la firme Canadart. Voir aussi, sur l'exécution de ces tissus, «Une coopérative d'art», *la Revue moderne*, n° 31, 1950, p. 10-11.

79. Du 18 au 26 mars 1950.

80. Dactylographie (double au carbone portant la mention «copie»), MACM, T. 109. Une deuxième copie est conservée dans le même dossier; elle comprend, à la suite du nom de Gauvreau, une addition manuscrite: «faite de vitriol purificateur».

faisons fi de l'intelligence et de la raison<sup>81</sup>? Justifier aussi, comment vous nous prêtez cette glorification de l'instinct<sup>82</sup>.

J'ai la certitude de n'avoir jamais employé ce mot d'instinct. Au contraire toujours j'ai mis en évidence ceux de spontanéité<sup>83</sup>, de subconscient<sup>84</sup> — accumulation d'expériences vitales assimilées.

Ne trouvez-vous pas étrange que depuis le temps où vous avez eu l'occasion de nous rencontrer, vous n'avez pu saisir notre attitude sur des problèmes aussi fondamentaux?... qui devaient vous intéresser au premier point.

Quelques références: *Refus global*, page 10. «Refus de toute INTENTION. — L'intention est ici limitée à l'acte choisi pour son utilité immédiate — arme néfaste de la RAISON. — Qui seule choisit et ravale ainsi l'intelligence — À bas toutes deux — de leur trône usurpé — au second rang! — au pied du trône. PLACE À LA MAGIE! — qui est l'acte d'intelligence par excellence: transformant l'inconnu en connu, révélant donc, par le fait même, la partie rationnelle de toute découverte.

---

81. Allusion, notamment, aux articles suivants: «Borduas entre parenthèses», *Notre temps*, 21 mai 1949, p. 4; «Le Salon rose de nos rebelles», *Notre temps*, 25 mars 1950, p. 5; «Le Salon des "Protestants"», *le Canada*, 27 mars 1950, p. 4. «Douter un seul instant que l'instinct tout court puisse avec avantage tenir lieu chez l'homme de son intelligence, douter que la peinture du subconscient soit la seule qui vaille, autant de crimes dont on ne peut en termes assez violents châtier l'audace [...]. Les Rebelles accusent de Tonnancour et Cosgrove d'être à la remorque de Picasso et d'Orozco. Évidemment, on ne saurait leur faire un reproche semblable car il n'est pas facile d'établir de façon tangible à la remorque de qui sont les automatistes, attendu qu'ils nient toute valeur au jugement et que le choix d'un maître procède d'une élimination impliquant le jugement. Ils disent plutôt s'en remettre à la poussée instinctive hors de l'emprise de ce jugement "méprisable", parce qu'ils en ont contre la raison dont le jugement n'est que l'un des actes initiaux» (*ibid.*).

82. Sur ce mot, voir *Écrits I*, p. 638.

83. *Ibid.*, p. 337, n. 43.

84. *Ibid.*, p. 338, n. 52.

PLACE À L'AMOUR! — également acte d'intelligence qui demande le don total pour la possession entière, donc désintéressée.

PLACE AUX NÉCESSITÉS! — pour obéir à ces nécessités, pour les reconnaître, ne faut-il pas la plus haute lucidité? la lucidité désintéressée qui également inclut la raison.»

Je pourrais continuer indéfiniment; il me faudrait vous refaire tous mes cours!

Dans les «Commentaires sur les mots courants<sup>85</sup>», suite au texte de *Refus global*, il n'est même pas fait mention du mot INSTINCT!

Alors, mon cher Boulanger, excusez ma nausée.

Maintenant autre chose: J'ai toujours cru qu'un objet d'art fabriqué sans foi était nul. En conséquence j'ai toujours cru le plus sacré de mes devoirs d'état celui de favoriser cette foi. Et, ceux qui possèdent une foi vive ne peuvent pas offrir de plus magnifiques cadeaux à autrui que de lui exprimer sincèrement qu'ils le croient sur le même chemin de lumière qu'eux-mêmes; vous devriez en savoir quelque chose. De mes amis, en toute candeur, vous ont déjà offert ce cadeau! Au lieu de le recevoir en toute intelligence, vous vous êtes senti mordu au plus vif de votre vanité. Depuis ce temps vous salissez vos articles de votre rancœur. Certes, je vous comprends!... Je les comprends aussi... Dans les circonstances permettez-moi de les aimer plus que vous-même.

Autre chose encore: Si un jour vous êtes intéressé à comprendre la poésie de Claude Gauvreau, faite de vitriol purificateur, il vous faudra remonter un peu dans l'histoire et relire

---

85. *Ibid.*, p. 299-313.

Sade<sup>86</sup>, Lautréamont<sup>87</sup>, Miller<sup>88</sup> et Artaud<sup>89</sup>, pour ne nommer que ceux-là.

Sur ce, salut!

### À Claude Gauvreau<sup>90</sup>

[Saint-Hilaire-Est, 27 mars 1950]

Mon cher Claude,

Voici la copie de cette lettre à Boulanger<sup>91</sup>.

---

86. Voir *Refus global* (*Écrits I*, p. 340). Sur «le gigantesque Sade», voir la lettre du 5 avril 1950 de Claude Gauvreau à Jean-Claude Dussault, *Correspondance 1949-1950*, p. 270.

87. Sur «le virulent de Lautréamont», voir *ibid.*, p. 276; également la lettre du 30 décembre 1949 au même : «En quelques années je fis (parfois avec effroi) toutes les expériences analogues à celles des grands poètes du XX<sup>e</sup> siècle — et, ces poètes, je ne les connaissais pas alors. Lorsque j'entrai en contact avec eux finalement, par des livres, leur révélation fut pour moi une bien merveilleuse et bien réconfortante confirmation. Oui, tous ces grands écrivains prophétiques de la lignée surréaliste: Lautréamont, Alfred Jarry, Jacques Vaché, André Breton, Arthur Cravan, Antonin Artaud, Aimé Césaire, et combien d'autres!...» (*ibid.*, p. 25).

88. On a retrouvé, de Henry Miller, dans la bibliothèque de Borduas, *Tropique du Cancer*. Voir *supra*, p. 316, n. 84.

89. Gauvreau mentionne souvent Artaud. On notera en particulier cette déclaration à propos d'Apollinaire: «Apollinaire [...] n'est pas le plus grand poète du XX<sup>e</sup> siècle (je lui préfère le Tzara du début, Jarry, Artaud, Césaire), mais il [...] joua dans ma vie un rôle important» (lettre du 4 mars 1950 à Jean-Claude Dussault, *op. cit.*, p. 201). Pour une étude du rapport Artaud-Gauvreau, voir Michel Van Schendel, «Eulalie ou la malédiction du tant-à-dire», dans *Rebonds critiques. Questions de littérature*, Montréal, L'Hexagone, 1993, p. 207-326.

90. Autographe (double portant, dans le coin gauche supérieur, la mention «copie»), MACM, T. 128. La réponse du 29 mars de Claude Gauvreau, ainsi que l'allusion contenue dans la lettre à Ozias Leduc qui suit celle-ci, permettent de la dater du 27 mars 1950.

91. Voir la lettre précédente.

Je profite de l'occasion pour vous exprimer mon admiration entière au sujet de toute cette histoire d'exposition-manifestation<sup>92</sup>.

Puisse notre activité se maintenir longtemps à une telle hauteur — sans obstruction<sup>93</sup>!

---

92. L'exposition des Rebelles a été précédée, le 14 mars, d'une manifestation, au Salon du printemps, contre le jury du Salon qui a refusé les toiles de Jean-Paul Mousseau et de Marcelle Ferron. Voir Claude Gauvreau, «L'épopée automatiste vue par un cyclope», *op. cit.*, p. 63-65; également cette lettre de lui, non datée, mais se situant entre le vernissage du Salon du printemps et l'exposition des Rebelles: «[c. 15 mars 1950] La manifestation publique de l'autre soir est inoubliable, et elle a engendré un déchaînement irrésistible dans les esprits et dans les sens. // Il n'y a pas eu besoin de fouetter personne pour marcher. Tous poussaient vers l'avant avec une effronterie impassible et sereine et une force égale. // Tous poussent encore. // Personne cette fois ne m'accusera d'entraîner les autres plus loin qu'ils ne désirent. Nous n'avons eu cette fois qu'à laisser s'épanouir la foi et la colère générales pour être entraînés d'un bloc, volontiers, vers des zones sociales insoupçonnées. // Mes premières propositions furent jugées trop timides. Ce sont les autres, tous ensemble, et puis moi avec, qui fournirent au geste son impulsion d'irrévérence homicide et qui stimulèrent le bronco. // Le vieux marteau inusé du vieux Dada s'est réincarné imprévisiblement, avec une touche d'acide sans précédent. Rarement a-t-on vu un geste public plus empirique, plus instinctif... [...] Hier soir, dans une assemblée collective de quinze, il a été décidé spontanément que l'Exposition des Rebelles devra avoir le même caractère d'intransigeance et de franchise. // Il ne saurait être question de se faire pardonner un acte de justice par une entreprise de séduction de la bourgeoisie. // Cette exposition ne sera pas parfaitement homogène, mais les œuvres intéressantes y prédomineront dans une forte majorité. // Vous auriez été surpris de voir avec quelle facilité et quel entrain il a été possible de se mettre d'accord sur des points apparemment effarants. Tous s'entendaient et insistaient pour que l'exposition soit un acte de rupture totale avec le jury du Salon — et nul ne recule devant l'agression irrévérencieuse, devant la prise de position compromettante. [...] Maintenant, l'Exposition des Rebelles sera celle de tous ceux qui se désolidarisent complètement et irrémisiblement des actions du jury et de tous les jurys de cet acabit. Je pense que vous avez votre place toute tracée dans cette exposition. Ne pensez-vous pas?» (MACM, T. 128).

93. Cette exposition fut l'occasion de sérieux affrontements chez les automatistes : «Pierre Gauvreau refusa de participer à cette exposition de protestation engendrant une violente querelle avec son frère Claude. D'autre part, les effets "scandaleux" de cette exposition marquent le début de certaines résistances à l'intérieur du groupe, dont celle de Marcel Barbeau» (André Beaudet, dans F. Leduc, *op. cit.*, p. 261, n. 267).

Maintenant et toujours défendons notre droit strict d'expression. Mais craignons comme la peste la provocation sous toutes ses formes<sup>94</sup>!

De tout cœur,

Borduas

### À Ozias Leduc<sup>95</sup>

Saint-Hilaire, le 27 mars [1950]

Mon cher monsieur Leduc,

Ma grande amitié me fait craindre que vous fussiez chagriné par l'article involontairement injuste, je crois, de Boulanger, dans *le Canada* d'aujourd'hui<sup>96</sup>. Je prends la liberté de vous envoyer copie d'une lettre à cet ami<sup>97</sup> postée en même temps que celle-ci — acquit de conscience!

---

94. Claude Gauvreau tente immédiatement d'apaiser Borduas à propos de la provocation: «29 mars 1950 // Cher monsieur Borduas, // C'est avec un plaisir que vous comprendrez facilement que j'ai reçu la copie de la lettre adressée à Boulanger. // J'avais en effet l'intention de vous demander pareille copie, en vous faisant parvenir les documents que vous trouverez dans cette enveloppe. // Votre mise au point est impeccable. [...] Vous n'avez pas à craindre la provocation. Personne n'attaquera pour attaquer. Tout au plus, lorsque nécessaire, prendrons-nous l'initiative de certains chocs propices à la destruction de malentendus gênants. // L'appui personnel que vous avez apporté abondamment à tous et chacun a été pour nous un grand réconfort et un grand stimulant. // À l'âge où Rouault devenait millionnaire, vous en êtes encore à ferrailer gaillardement aux coins des ruelles mal éclairées» (MACM, T. 128).

95. Dactylographie (double portant la mention «copie»), MACM, T. 142.

96. Voir Rolland Boulanger, «Le Salon des "Protestants"», *le Canada*, 27 mars 1950, p. 4. Le ton de cette critique avait chagriné Ozias Leduc, comme l'indique sa réponse du 1<sup>er</sup> avril 1950: «Cher Paul-Émile // Vous avez raison. Je suis peiné beaucoup de constater souvent combien sont vaines et parfois indigentes les voix de plusieurs parmi nos critiques d'art» (T. 142).

97. Il s'agit de la lettre à Rolland Boulanger dont Borduas avait transmis copie à Claude Gauvreau.

J'espère de jour en jour aller vous voir! Difficile!... Mes activités immédiates, strictement nécessaires, prennent encore toutes mes forces physiques, et il y a beaucoup de pas d'ici chez vous.

À bientôt quand même de tout cœur,

Paul-Émile

### À la compagnie Grumbacher<sup>98</sup>

Saint-Hilaire, le 27 mars 1950

Monsieur,

Depuis deux ans je demande en vain de l'essence de térébenthine et de l'huile de lin en grosse bouteille.

Contrairement à la réponse donnée, votre feuillet d'annonce *tried and tested mediums...* me prouve que vous vendez ces produits en des quantités plus généreuses que les 2 1/2 ozs, pour nous, inacceptables. Ci-joint une feuille de commande à cet effet.

Habitant la campagne je serais d'ailleurs heureux de faire affaire directement avec vous. Quel escompte pourriez-vous m'accorder? Depuis longtemps déjà j'achète vos tubes de peinture par boîte de 3.

J'aimerais aussi recevoir votre catalogue à l'usage du peintre.

Bien à vous,

Paul-Émile Borduas

---

98. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 91. Adresse: «M. Grumbacher of Canada, Ltd., // 64 Princess Street, // Toronto 2, // Ontario».

**À Antoine Prévost**<sup>99</sup>

Saint-Hilaire, le 28 mars 1950

Monsieur,

Certes, je suis flatté par votre demande d'utiliser quelques-unes de mes gouaches à la création de tissus peints<sup>100</sup>. Cependant, d'ici, je ne vois pas bien quels sont vos projets: ces tableaux sont tous vendus à des collections particulières dont il faudrait obtenir l'autorisation; il faudrait aussi que je puisse voir, pour approbation, l'interprétation avant la réalisation; enfin, connaître la royauté que vous seriez en mesure d'offrir.

Déjà, je suis en relation avec une maison montréalaise imprimant des tissus pour la vente en gros mais ces relations se limitent, pour le moment, à l'autorisation d'utiliser une seule gouache; quoique invitation me soit faite d'une plus large collaboration.

Si vous pouvez satisfaire à toutes ces petites conditions, je serai très heureux de vous être agréable.

Bien à vous,

Paul-Émile Borduas

---

99. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 154. Adresse: «Monsieur Antoine Prévost, // Les Ateliers Breughel, // 97, rue Park, Québec, P.Q.»

100. Les Ateliers Breughel, dont l'initiative s'inspire de l'expérience d'importantes maisons de textiles françaises qui font des affaires avec des artistes tels que Matisse, Dufy, Derain, œuvrent d'abord dans les domaines de l'artisanat et de la décoration intérieure.

### À Peter I. Freygood<sup>101</sup>

Saint-Hilaire, le 30 mars 1950

Cher monsieur Freygood,

Ma femme et moi avons eu plaisir à voir l'échantillon du tissu imprimé d'après votre gouache. Il me semble d'un dessin en bonne santé; ne trouvez-vous pas?

Vos amis du *Standard*<sup>102</sup> ont été charmants et nous avons bien travaillé — *not too much, but well! You will see it in time...*

Pour satisfaire votre demande d'un dessin nouveau j'aurais besoin que vous me fassiez parvenir — je vous les retournerai aussitôt — un ou deux vieux projets: afin de me rendre compte des quelques détails techniques requis.

Encore une fois, tous mes vœux!

Bien à vous,

P.-É. Borduas

---

101. Dactylographie, Musée McCord; un double au carbone est conservé en T. 200. Lettre citée partiellement dans F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 283.

102. Allusion au photographe Bert Beaver et au journaliste du *Standard*, David Willock, qui ont rencontré Borduas pour un article intitulé «*Art by the Yard. Canadian Artists put Fresh Fabric Designs in The Home*», dans *The Standard*, 1950, p. 20-22 (T. 63).

## À Pierre Gauvreau<sup>103</sup>

[Saint-Hilaire-Est, fin mars 1950]

Cher Pierre<sup>104</sup>,

Amené, par des circonstances complexes, à définir mes relations avec mes jeunes amis (où vous entriez naturellement pour une faible part), à écrire ces textes dévoilant l'harmonie de la filiation dans la voie ardemment aimée et désirée, je ne crois pouvoir mieux faire — en remerciement de votre geste gracieux : communication des quelques pages<sup>105</sup> écrites à l'occasion de votre exposition<sup>106</sup> — que de vous les envoyer.

P.-É.

103. Autographe (un feuillet portant la mention « copie »), MACM, T. 129. Lettre publiée dans F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 287-288 et dans *Écrits I*, p. 507, n. 3.

104. En réponse à la note de Pierre Gauvreau : « Cher Monsieur Borduas, ci-dessous copie du texte affiché à mon exposition et qui contient des mises au point trop longtemps différées » (*ibid.*).

105. Texte dactylographié de quatre pages conservé en T. 129.

106. L'exposition de Pierre Gauvreau coïncidait avec celle des « Rebelles » (qui eut lieu du 18 mars au 26 avril 1950) : « *The exciting event of this week is the group of canvases by Pierre Gauvreau now showing at 75 Sherbrooke Street West. These are the sort of paintings you can't be neutral about [...]. Pierre calls them Super-Rational Automatism [...]. // The mood of these pictures is serious, with spurts and unravellings of light weaving against sombre backgrounds. I particularly like No. 14, reproduced above, a concretion of flower and leaf-kind forms surrounded by tantalizing hints; and No. 7, brilliant jets of yellows and pinks and blues against a ground that loses itself in space. (These jobs are not titled, for the reason that they suggest emotions, not things.) I go for No. 1 as well, where colours flash and forms come together along a field of blue and green* » (Michael Forster, « *Like them or not, but take a look* », *The Standard*, 8 avril 1950, p. 14).

À Simon Watson Taylor<sup>107</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 10 avril 1950

Cher monsieur Taylor<sup>108</sup>,

Votre décision d'inclure une traduction anglaise de *Refus global*<sup>109</sup> à votre publication de textes surréalistes internationaux ne peut que me séduire<sup>110</sup>. Nous avons tous un pressant besoin de reconnaître une certaine parenté au delà des frontières conventionnelles: physiques ou morales.

107. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 156.

108. «Taylor, Simon Watson. Poète, dessinateur et traducteur. Il rejoint le groupe de Mesens en 1940 lors de ses réunions au Barcelona Restaurant et occupe le poste de trésorier du Comité de défense de la Freedom Press quand celle-ci fut inquiétée vers la fin de la guerre; c'était une imprimerie anarchiste, dont Herbert Read était le président. En même temps, il écrit plusieurs articles et poèmes dans *Fulcrum* (1944), *Dint* (1944) et *Message from Nowhere* (1944). Chargé de collationner les textes pour *Free Unions*, il traduit Benjamin Péret, Alfred Jarry, Mesens, Jean L. Davy, Sade et Walberg et publie lui-même deux poèmes accompagnés de deux dessins» (M. Remy, «Taylor, Simon Watson», dans Adam Biro et René Passeron, dir., *Dictionnaire général du surréalisme et de ses environs*, p. 398-399).

109. «Mon ami Riopelle à Paris m'a montré récemment la [sic] texte que vous avez écrit à l'occasion de votre exposition collective à Québec de 48. Je suis persuadé que *Refus global* est la prise de position la plus courageuse et la plus nette que j'ai pu lire depuis la guerre: comme je suis en train de préparer des textes à publier dans un "Journal" que je vais éditer cette année, j'ai trouvé de première importance que cette [sic] manifeste doit [sic] être publiée [sic] en langue anglaise et la traduction que j'ai fait [sic] je vous envoie ci-joint» (Londres, 21 mars 1950, T. 156). *Total Refusal* est conservé en T. 156. Il n'a connu ultérieurement que des rééditions partielles en 1962 et en 1979; voir *Écrits I*, p. 679.

110. «Le "Journal" — une sorte de "bulletin" international du surréalisme — comprendrait des textes venant de tous les pays: l'Angleterre, la France, la Belgique, la Suède, le Danemark, l'Égypte, le Portugal, la Roumanie, le Japon, le Chili [sic], les États-Unis... et, j'espère, des [sic] autres pays. J'envisage surtout une collection de textes critiques hors des préoccupations strictement littéraires ou poétiques. La plupart des contributions sont de ceux qui se trouvent à l'ambiance [sic] du mouvement surréaliste. Mais la publication ne se prête à aucun dogmatisme» (Londres, 21 mars 1950, T. 156). Contrairement aux prévisions, le deuxième numéro d'*Unions libres* n'a pas été publié; corriger l'annotation d'André Beaudet dans F. Leduc, *op. cit.* (p. 260, n. 263), et celle d'*Écrits I* (p. 17, n. 15).

Je déplore mon défaut de connaissance de l'anglais; connaissance me permettant tout juste la lecture très vague d'un texte en cette langue. Aussi, je passerai votre traduction à un ami<sup>111</sup> bien au courant de nos désirs et vous le retournerai ensuite. Déjà, cependant, vous pouvez compter sur mon entière collaboration.

*Unions libres*<sup>112</sup> n'est pas encore arrivée. Je l'attends avec impatience et vous remercie, d'autant, de votre bonne pensée.

Osant espérer la multiplication des contacts fortifiants, je vous prie de croire, cher monsieur Taylor, à mes sentiments les meilleurs.

Paul-Émile Borduas

---

111. Sam Abramovitch (Montréal, 12 janvier 1921), comptable, diplômé du Baron Byng High School de Montréal, fréquentait des milieux anarchistes et marxistes non alignés (ni trotskistes ni staliniens) qui jouaient un rôle important dans la population juive montréalaise (voir A.-G. Bourassa et J.-M. Larrue, *les Nuits de la «Main»*. *Cent ans de spectacles sur le boulevard Saint-Laurent, 1891-1991*, p. 92, n. 100). Il connaissait personnellement Simon Watson Taylor et il était au courant de son implication dans le Collège de pataphysique. C'est par un autre anarchiste, le photographe Alex Primeau, ami de Muriel Guilbault, qu'Abramovitch connut Claude Gauvreau, Jean-Paul Mousseau et Dyne Mouso, puis Borduas, dont il devint un ami intime.

112. «Je vous envoie séparément la revue surréaliste *Unions libres* que j'ai éditée pour le groupe surréaliste en Angleterre au [sic] fin de la guerre» (*ibid.*). «*Free Unions/Unions libres*: Revue éditée par Simon Watson Taylor, Londres 1946. — Cette revue in-quarto, à numéro unique, rassemble des articles, des poèmes et des dessins des surréalistes anglais et français; préparée pendant presque deux ans par Simon Watson Taylor, elle inaugure, au sortir de la guerre, le regroupement des surréalistes anglais [...]. *Free Unions* fut imprimé par la Freedom Press, spécialiste de littérature anarchiste; lors d'une visite des locaux par la police chargée de la sécurité du territoire, les épreuves de *Free Unions* furent saisies; la police crut à une série de messages codés» (M. Remy, «*Free Unions/Unions libres*», dans A. Biro et R. Passeron, dir., *op. cit.*, p. 173).

À Antoine Prévost<sup>113</sup>

Saint-Hilaire, le 12 avril 1950

Cher Monsieur,

J'ai reçu votre échantillon et votre lettre du 1<sup>er</sup> avril<sup>114</sup>. Par des circonstances que j'ignore, c'est également par M. Freygood<sup>115</sup> et pour la gouache lui appartenant que je suis lié à une maison montréalaise!

Pour mieux nous comprendre, je vous signale *Canadian Homes and Gardens*<sup>116</sup> du mois d'avril. Vous y verrez reproduit en pleine page le travail accompli. Il faut comparer et éviter la sécheresse de votre échantillon. D'autant plus que vos tissus sont imprimés à la main! Alors, ne serait-il pas nécessaire de varier à l'infini l'arrangement d'un même motif sur un même tissu? Ou, ce ne serait plus la peine d'éviter l'impression mécanique qui permet d'abaisser le prix de revient tout en conservant une qualité au moins égale à l'impression à la main.

Vous me parliez, dans votre première lettre<sup>117</sup>, de tissus peints à la main; c'est tout autre chose qu'imprimés à la main. Dans ce domaine ne serait-il pas possible de mettre sur le marché des tissus se vendant à l'unité: mouchoirs de tête, tentures de longueur normale, pièces murales encadrables, etc., etc., éditées en petites séries?

Au point où nous en sommes, je crois qu'il faudrait organiser une rencontre personnelle. N'entrevoyez-vous pas un voyage

113. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 154. Adresse: «Monsieur Antoine Prévost, // 97, rue Park, // Québec, P.Q.»

114. Lettre conservée en T. 154.

115. Ayant réalisé l'échantillon à partir de la gouache de Peter Freygood, son concurrent direct, Antoine Prévost reproche à Borduas d'avoir ensuite laissé «tomber le projet de façon assez équivoque» (1<sup>er</sup> avril 1950).

116. Voir *supra*, p. 390, n. 78.

117. Lettre du 24 mars 1950 (T. 154).

prochain à Montréal? Saint-Hilaire est à une demi-heure de la ville. Je serais très heureux de vous y recevoir<sup>118</sup>!

Je garde votre échantillon en prévision de votre visite: si cette visite est impossible, je vous le retournerai par la poste.

Croyez-moi votre tout dévoué,

Paul-Émile Borduas

**À Fernand Leduc**<sup>119</sup>

Le 13 avril [19]50

Mon cher Fernand,

Je vous envoie par mer un texte, dévoilant mes sentiments anciens et refoulés, vis-à-vis mes jeunes amis<sup>120</sup>. D'où vous êtes, ceci vous semblera bizarre!

Il faut quand même vous l'envoyer. Il faudrait, en plus, ce don de raconter les événements au jour le jour. Beaucoup de choses se sont passées ces dernières semaines — peut-être que d'autres vous ont mis au courant? — Manifestation au Salon du printemps, exposition des Rebelles, en plus, la bataille Pierre & Claude a pris une tournure un peu spéciale par un papier de Pierre, affiché à son exposition, qui vient de finir, chez sa mère.

Enfin, mon cher Fernand, j'ai bien déploré votre absence!

---

118. Le 14 avril, Antoine Prévost écrira à Borduas pour lui proposer un rendez-vous pour la semaine suivante. Ce projet de collaboration avortera.

119. Autographe (double portant la mention «copie»), MACM, T. 141. Lettre publiée dans F. Leduc, *op. cit.*, p. 261-262.

120. Communication intime à mes chers amis. Voir *Écrits I*, p. 503-511.

Avez-vous reçu les photos<sup>121</sup> ?  
Attends de vos nouvelles ;  
et l'exposition<sup>122</sup> ?

Amitiés à chacun.

P.-S.

M. Simon Watson Taylor<sup>123</sup> (de Londres) m'a fait parvenir la traduction de *Refus global*, elle semble excellente ! Elle sera imprimée dans une publication de textes internationaux à paraître au cours de l'année.

P.

À Simon Watson Taylor<sup>124</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 2 mai 1950

Cher monsieur Taylor,

Mon ami<sup>125</sup> me rapporte *Total Refusal*; je vous le retourne immédiatement par mer. Il trouve votre traduction excellente. Tout au plus me signale-t-il une légère modification possible à la

---

121. « J'ai reçu les photos de vos tableaux, cela m'a fait un immense plaisir, bien que déçu par l'absence de couleurs en ce cas essentielles » (lettre du 26 avril 1950 à Borduas, dans F. Leduc, *op. cit.*, p. 126). Voir *supra*, p. 387, la lettre du 5 mars 1950 à Fernand Leduc.

122. « Pour ce qui est d'organiser une exposition ici à Paris, ce serait sûrement possible. L'efficacité cependant dépend beaucoup de la présence du peintre. Au point de vue matériel une exposition en votre absence ne peut être que très onéreuse » (F. Leduc, *ibid.*).

123. C'est Fernand Leduc qui, dans une lettre du 24 février 1950 (F. Leduc, *ibid.*, p. 124), apprend à Borduas que la traduction de Taylor est terminée. Convaincu du sérieux de l'entreprise, Leduc interroge néanmoins Borduas sur ce projet qui semble avoir été entrepris sans l'accord explicite de l'auteur — qui donne cet accord en avril (voir *supra*, p. 400, la lettre du 10 avril à Taylor).

124. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 156.

125. Sam Abramovitch; voir *supra*, p. 401, la lettre du 10 avril 1950 à S. W. Taylor.

fin de la page 4: «*Our scientific instruments give us illimitable means of investigation and control — means which are too small, too speedy, too vibrant, too slow or too great for us.*» Dans le texte original ce n'est [pas] le pouvoir qui est trop petit ou trop rapide, etc., mais les objets révélés par notre pouvoir d'investigation<sup>126</sup>. Ce n'est évidemment qu'une question de nuance...

*Total Refusal* est daté de «Quebec, Canada: 1948», ce qui peut prêter à confusion, «Quebec» étant aussi le nom de notre vieille capitale en plus d'être celui de ma province. «Montreal, Canada: 1948» serait moins équivoque quoique la véritable adresse soit: «St. Hilaire, Quebec, Canada».

Vous donnerez l'attention qu'il vous plaira à ces éclaircissements d'ailleurs sans grande importance.

N'ayant pas encore reçu *Unions libres*<sup>127</sup> je crains que cet exemplaire ne se soit perdu, et je le déplore.

Je vous prie de croire, cher monsieur Taylor, à mes sentiments les meilleurs.

Paul-Émile Borduas

À Eve Trill<sup>128</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 4 mai 1950

Madame,

À la demande de M. Peter Freygood j'enverrai vendredi, à

126. Taylor a incorporé cette correction telle quelle à sa traduction.

127. Un exemplaire de cette seule et unique parution de *Free Unions*, daté de juillet 1946, est conservé en T. 49. On a par ailleurs des raisons de croire que le courrier de Borduas était, à cette époque, surveillé par les autorités; voir *Écrits I*, p. 654-658.

128. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 200. Adresse: «Madame Eve Trill, // Henry Morgan & Co. Ltd., // Phillips Square, // Montréal».

votre nom, à la Antoine's Art Gallery les trois tableaux requis pour votre exposition des tissus «Canadart»<sup>129</sup>.

Pourriez-vous me retourner ces toiles directement, sans les faire passer chez Antoine, par le service de livraison Morgan — votre camion passe à ma porte — ce qui éviterait retard et complication. Si cette proposition est irréalisable, je vous serais reconnaissant de bien vouloir me prévenir de la date et de l'endroit où je devrai les faire prendre.

M. Freygood est autorisé, s'il le juge à propos, à apporter chez lui un ou deux de ces tableaux.

Je vous souhaite, madame, tout le succès désiré dans cette petite entreprise<sup>130</sup> et vous prie de me croire votre obligé.

Bien à vous,

Paul-Émile Borduas

À Peter I. Freygood<sup>131</sup>

Saint-Hilaire, le 23 mai 1950

Décidément, mon cher Freygood<sup>132</sup>, vous n'êtes pas empressé à me comprendre!

---

129. Il s'agit de *l'Oiseau déchiffrant un hiéroglyphe* (1943), *Fête papoue* (1948) et *Joie lacustre* (1948). Sur un billet, Borduas a consigné à la main: «Antoine's Art Gallery // à remettre à M<sup>me</sup> Eve Trill de la maison Morgan // Expédié le 7 mai par Lafontaine Transport Belœil» (T. 200).

130. Voir «*Morgan's introduces with pride Canadart*», *The Gazette*, 1<sup>er</sup> juin 1950 (feuillet publicitaire). Dans cette publicité pleine page, on peut lire: «*Paul-Émile Borduas will meet the public in Morgan's Auditorium Saturday, June 3rd between 3:30 and 4:30 p.m.*»

131. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 200. Adresse: «Monsieur Peter I. Freygood, // «Canadart, // 425 River Street M 1, // Verdun, Qué.» La lettre porte dans le coin supérieur gauche l'inscription manuscrite suivante: «Copie envoyée à M. Peter Freygood, 960 Victoria Sq., // Montréal, Qué.»

132. La précision des renseignements fournis ici par Borduas laisse supposer qu'il n'écartait pas l'éventualité d'une poursuite devant les tribunaux.

Le nouvel engagement proposé est inacceptable<sup>133</sup>: il ne tient pas compte de notre longue et difficile conversation et n'offre qu'un surcroît d'obligations; comme manière de m'inviter à réduire ma royauté c'est très mauvais!

Je vous résume ma position:

1- Je ne suis absolument pas intéressé, comme peintre, à la publicité que vous pouvez me faire, au contraire, elle m'est désagréable et défavorable<sup>134</sup>. Seul vous êtes intéressé à exploiter — sans danger pour vous — la réputation que je puis avoir comme artiste et, cette réputation je ne la dois qu'à mes œuvres; il serait ridicule de croire à ma reconnaissance qui désire profiter le plus possible de cette réputation.

2- J'ai consenti une exploitation limitée en vous autorisant à utiliser, pour créer un tissu imprimé, la composition de la gouache<sup>135</sup> vous appartenant depuis 1942 (gouache et tissu reproduits à la page 38 du *Canadian Homes and Gardens* avril 1950). Autorisation consentie moyennant le paiement, de votre part, d'une royauté de 0.15 cents la verge aussi longtemps que la vente durera et l'assurance que vous ferez tout en votre pouvoir pour que le travail accompli soit aussi fidèle que possible.

Il m'est égal que le tissu tiré de cette gouache soit édité par «Canadart Reg'd.» ou «Canadart Inc.» ou «China Press» ou «London Celanese» ou tout ce qui vous plaira d'inventer ou de trouver de par le monde! Que ce même tissu soit vendu à Moscou ou à Honolulu m'est égal aussi!

---

133. Allusion au contrat que Freygood lui a transmis le 1<sup>er</sup> mai 1950.

134. Les tissus imprimés de Borduas ont fait l'objet de sarcasmes de la part de certains critiques d'art, dont Rolland Boulanger, qui saisirent ainsi l'occasion de ridiculiser les «Rebelles»: «Qu'exposent-ils eux-mêmes pour manifester contre "l'académisme des modernes"? De belles taches colorées pour tissus imprimés! Dommage que les robes du printemps ne se vendent pas plutôt au Salon: le coût de la vie en monterait d'autant! Les Rebelles automatistes ont en propre tout ce qui en fait de superbes à l'occasion décorateurs coloristes y compris Borduas» («Le Salon des "Protestants"», *le Canada*, 27 mars 1950, p. 4).

135. *Abstraction 28*.

Vendez-en donc, mon cher Freygood, le plus que vous pourrez aux conditions qui sont nôtres depuis octobre 1949, et payez-moi!

Amitiés,

Paul-Émile Borduas

À Paul Rainville<sup>136</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 8 juin 1950

Cher Monsieur Rainville,

Je viens d'envoyer à la station du C.N.R. la caisse contenant *Joie lacustre*<sup>137</sup> et *Bombardement sous-marin*<sup>138</sup>.

Soupçonnant la large part qui vous revient de ce bienfait, je vous prie de croire, cher Monsieur Rainville, à mon entière reconnaissance!

Bien à vous,

P.-É. Borduas

---

136. Dactylographie, MQ; un double au carbone est conservé en T. 231. Adresse : «Monsieur Paul Rainville, // Conservateur du Musée de la Province, // Parc des Champs de Bataille, // Québec».

137. *Joie lacustre* ou 2.48, huile sur toile, 1948; reproduction en noir et blanc et analyse de l'œuvre dans F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 142, n° 51, et p. 225.

138. *Explosion des cages ceintes* ou *Bombardement sous-marin*; voir *supra*, p. 299, n. 18. Les deux tableaux sont achetés par le Musée du Québec au prix de 350 \$.

## À Janine Borduas<sup>139</sup>

Mardi [fin juin 1950]

Ma chère, belle, grande Janine,

Un paquet est arrivé de Toronto pour toi. Il n'y a pas de doute, c'est bien celui que tu attendais. Mais, comme moi aussi je t'attends un peu plus tous les jours, au lieu de t'envoyer ce gros paquet — il mettrait beaucoup de temps à te rejoindre — je t'envoie cette petite lettre qui ira plus vite et qui j'espère arrivera quand même après votre départ pour le retour à Saint-Hilaire.

Ici tout s'ennuie de vous! Le radeau s'est plaint, ces jours très chauds, de ne plus connaître la fraîcheur de vos pieds nus; Mitzou<sup>140</sup> est mort d'ennui dans la soirée d'hier; le pourpier n'a pu s'empêcher entièrement de fleurir, mais il le fait tristement à regret par de rares petites fleurs.

Tes amies passent par bandes joyeuses plusieurs fois le jour. Elles font les foins sur le coteau. Chaque fois que je les vois je me dis: Janine, Renée, Paulo pourraient être là! Mais voilà, Janine, Renée, Paulo n'y sont pas; ils sont en vacances chez leur grand-papa<sup>141</sup> d'où ils ne me reviennent plus. Craignez qu'à l'avenir je n'abuse de mon autorité paternelle pour ne plus jamais vous laisser partir.

Donne un millier de baisers, pour moi, à ta maman, voles-en pour toi autant que tu voudras et laissez-vous tous tendrement presser sur mon pauvre cœur malcommode.

Ton papa qui vous aime de toutes ses forces.

139. Autographe, fonds privé, 2 f., s. l. n. d. Selon Renée Borduas, cette lettre aurait été vraisemblablement rédigée à la fin de juin 1950. L'allusion à un long séjour chez les grands-parents et à une scène estivale de Saint-Hilaire permet en effet de situer cette lettre au plus tôt vers le début des vacances scolaires, qui commencent le 24 juin. Janine a eu 13 ans et demi le 26 juin 1950.

140. Le chien de Renée.

141. Gabrielle Goyette Borduas avait l'habitude, l'été, d'effectuer avec ses enfants un séjour de quelques semaines chez ses parents à Granby (rencontre de G. Goyette Borduas avec Gilles Lapointe, février 1988).

**À Estelle Leblanc**<sup>142</sup>

Saint-Hilaire, le 11 juillet 1950

Mademoiselle Leblanc<sup>143</sup>,

Veillez m'excuser si j'ai attendu à la dernière minute pour vous envoyer les tableaux<sup>144</sup> et pour vous remercier de votre aimable invitation à déjeuner.

Malheureusement, ma femme et moi sommes dans l'obligation de refuser les plaisirs de cette réunion<sup>145</sup>; nous nous en trouvons très chagrinés.

J'ose espérer une occasion prochaine de faire votre connaissance.

Si vous le permettez le camion passera rue Sherbrooke vendredi le 14 reprendre mes deux tableaux.

Je vous souhaite un franc succès et vous prie de me croire

Votre dévoué.

---

142. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 235.

143. Directrice de l'École ménagère provinciale, située au 461, rue Sherbrooke Est, à Montréal.

144. *Dernier colloque avant la Renaissance* (1949) et *Nonne et prêtre babyloniens* (1949).

145. Il s'agit d'un buffet offert, le 13 juillet 1950, par la maison Morgan, à l'occasion de la présentation de l'exposition des tissus Canadart, aux déléguées de la Canadian Dietetic Association et de la Canadian Home Economics Association.

À Harry O. McCurry<sup>146</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 14 juillet 1950

Cher monsieur McCurry,

C'est avec grand plaisir que je tiendrai à votre disposition *la Prison des crimes joyeux*<sup>147</sup> en prévision de votre exposition de Washington. Dès que le Musée des beaux-arts de Montréal me fera signe je m'empresse de le lui faire parvenir.

*Winged Seeds*, en français *Carquois fleuris*<sup>148</sup>, appartient à M<sup>me</sup> Maurice Chartré, 77, avenue Maplewood, Outremont, Qué. Je n'ai pas l'honneur de connaître M<sup>me</sup> Chartré<sup>149</sup>. Je crains qu'il soit indiscret, de ma part, de lui transmettre votre demande.

Pour le cas, peu probable, où il serait impossible d'obtenir ce tableau c'est très volontiers que je vous en prêterai un second.

Puisse cette exposition vous rapporter toute la satisfaction désirée.

Bien à vous,

Paul-Émile Borduas

---

146. Dactylographie, MBAC, dossier «Archives 5.4 — Washington, D.C.»; un double au carbone est conservé en T. 225. Adresse: «Monsieur H. O. McCurry, // Directeur de la Galerie Nationale // du Canada, // Ottawa». Date de réception: 18 juillet 1950.

147. Sur *la Prison des crimes joyeux*, voir *supra*, p. 289, n. 236, et, p. 304, la lettre du 22 janvier 1949 à H. O. McCurry. Borduas exposera à Washington *les Carquois fleuris* (1947) et *la Cavale infernale* (1943); *la Prison des crimes joyeux* n'y sera pas.

148. *Les Carquois fleuris* ou *Winged Seeds* ou 8.47, huile sur toile, 81,3 x 109,2 cm, 1947; reproduction couleurs et analyse dans F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas*, 1988, p. 294-295.

149. Le livre des comptes fournit l'indication suivante: «131 — Toile vendue à M. Maurice Chartré — 8.47 *les Carquois fleuris* 1947».

P.-S.

Vous me permettez de saisir l'occasion de cette lettre pour vous demander si vous croyez que je recevrai bientôt la balance due de \$ 75 sur l'achat par la Galerie des *Parachutes végétaux*<sup>150</sup>?

À Edward Cleghorn<sup>151</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 24 juillet 1950

Cher Monsieur,

Ré : Exposition de peinture canadienne à Washington.

*La Prison des crimes joyeux*<sup>152</sup>, un des tableaux demandés par la Galerie nationale, vous sera livré par camion vendredi le 28 courant.

Bien à vous,

Paul-Émile Borduas

---

150. « I am now making arrangements to send you a cheque for \$75 which is still outstanding on the purchase of *Parachutes végétaux* » (H. O. McCurry, 18 juillet 1950).

151. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 230. Adresse: « Monsieur Edward Cleghorn, // Assistant-directeur, // The Montreal Museum of Fine Arts, // 1279 ouest, rue Sherbrooke, // Montréal ».

152. Voir *supra*, p. 411, n. 147.

**À Paul Rainville** <sup>153</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 24 juillet 1950

Cher monsieur Rainville,

En réponse à votre requête du 21<sup>154</sup>, c'est un plaisir de joindre, à ce mot, une photographie malheureusement déjà ancienne... C'est la seule présentable pour le moment!

Si ma mémoire est fidèle, vous avez reçu l'automne dernier copie d'une biographie répondant à l'autre désir de votre dernière lettre: biographie ayant permis la rédaction des notes du catalogue de 1949<sup>155</sup>. Si par hasard cette copie n'était plus en votre possession je me ferai un devoir de vous en envoyer une seconde<sup>156</sup>.

Je demeure toujours sensible à votre amabilité et je vous prie de me croire, cher monsieur Rainville,

Votre dévoué,

P.-É. Borduas

---

153. Dactylographie, MQ; un double au carbone est conservé en T. 231. Adresse: «Monsieur Paul Rainville, // Conservateur du Musée de la Province, // Parc des Champs de Bataille, // Québec».

154. La réalisation de ce projet de catalogue pour l'«Exposition-Festival à la société Saint-Jean-Baptiste» au Café du Parlement, à l'été 1951, n'a pu être confirmée. Voir A. Pierre, «Morisset le découvreur», *le Petit journal*, 12 août 1951, p. 57.

155. Catalogue de l'exposition «Quatre peintres du Québec», au Musée de la Province.

156. Le 27 juillet, Paul Rainville lui signalera qu'il possède effectivement ces renseignements.

### À Magdeleine Arbour<sup>157</sup>

Le 4 octobre 1950

Chère Magdeleine,

Pris dans des pressants besoins d'argent je me permets cette liberté de vous demander si vous pourriez, sans trop grand sacrifice, me faire parvenir quelques dollars dus sur votre petit tableau<sup>158</sup>.

L'on m'apprend que vous attendez un bébé<sup>159</sup>!

Je vous souhaite un être mieux adaptable à la société que je ne suis moi-même!

De tout cœur.

### À Charles Lasnier<sup>160</sup>

4 octobre 1950

Mon cher Lasnier<sup>161</sup>,

Avec l'automne et une famille les besoins d'argent deviennent terriblement pressants. Pourriez-vous, d'une manière ou

157. Autographe (brouillon), MACM, T. 129.

158. Borduas a déjà reçu de Magdeleine Arbour, le 14 juillet 1949, un acompte de 10 \$ (T. 129). Nous n'avons pu identifier le tableau avec certitude, mais il pourrait s'agir d'*Abstraction 43*; voir F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 191.

159. Martin, fils de Magdeleine Arbour et de Pierre Gauvreau.

160. Autographe (brouillon), MACM, T. 243.

161. La réponse de Charles Lasnier n'est pas connue. Faisant l'acquisition d'une sculpture de Borduas, *États-Unis*, il s'excuse auprès de ce dernier, le 21 mars 1952, du temps qu'il aura mis à s'acquitter de ses obligations: «Je m'empresse de vous poster mon chèque tout en m'excusant du retard inexcusable et vous remerciant de votre amabilité. // Bientôt, je vous rendrai visite et prendrai possession de mes pièce et tableaux» (T. 243).

de l'autre, me faire parvenir les dollars dus sur votre tableau? Croyez que cela me serait d'un grand secours. Je serais aussi heureux de vous revoir, gardant un souvenir trouble de cette exécration de Saint-Jean-Baptiste!

Bien à vous.

**À Jacques Beaulieu**<sup>162</sup>

[4 octobre 1950]

Mon cher Jacques,

Avec l'automne et une famille les besoins d'argent deviennent terriblement pressants. Vous serait-il possible, sans trop de peine, de me faire parvenir, sinon la balance due sur votre tableau<sup>163</sup>, au moins un acompte? Croyez que cela me serait secourable...

Ma maison vous est toujours largement ouverte.

**À Robert H. Hubbard**<sup>164</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 4 octobre 1950

Cher monsieur Hubbard,

J'apprécie votre lettre de cet été<sup>165</sup>; elle m'assure

---

162. Autographe (brouillon sur le même feuillet que la lettre précédente à Charles Lasnier), MACM, T. 243.

163. *La Pâque nouvelle*. Voir *supra*, p. 280, la lettre du 30 octobre 1948 et, *infra*, p. 463, celle du 17 septembre 1951 à Jacques Beaulieu.

164. Dactylographie, fonds privé; un double au carbone est conservé en T. 225). Adresse: «Monsieur R. H. Hubbard, // *Curator of Canadian Art*, // La Galerie Nationale du Canada, // Ottawa».

165. Lettre du 25 juillet.

qu'octobre verra la solution de la petite difficulté du règlement des *Parachutes végétaux*.

J'aime à croire que vous avez eu de belles et bonnes vacances!

Ici, j'oscille entre l'espoir et le désespoir — balancement peu confortable — au creux de la courbe quelques cours quelque part aideraient grandement à remonter la côte... Croyez-vous qu'à Ottawa je pourrais passer un mois fructueux? Si oui, je vous suis tout acquis et croyez que j'ai appris à être relativement modeste!

Bien à vous,

P.-É. Borduas

### INVITATION <sup>166</sup>

[début novembre 1950]

Les 18, 19 et 20 novembre <sup>167</sup>, une petite exposition d'aquarelles aura lieu à mon atelier.

C'est un plaisir de vous en faire part et j'ose espérer qu'il vous sera possible d'y venir avec vos amis.

BORDUAS Paul-Émile, SAINT-HILAIRE-EST, Rouville, Qué.

166. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 195.

167. Le journaliste Raymond-Marie Léger donne le 25 novembre comme date de clôture de l'exposition («Borduas ou d'un néo-classicisme», *le Devoir*, 23 novembre 1950, p. 6). Comme le note François-Marc Gagnon, il est vraisemblable que le succès inespéré de cette exposition incita Borduas à prolonger de quelques jours les visites à son atelier (*Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 300, n. 19).

À Harry O. McCurry<sup>168</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 23 novembre [1950]

Cher monsieur McCurry,

J'ai bien reçu le papier du *Washington Post*<sup>169</sup> et vous remercie de la bonne pensée de me l'avoir envoyé.

Bien à vous,

P.-É. Borduas

À Gérard Lortie<sup>170</sup>

[24 novembre 1950]

Merci mon cher Gérard.

Les magnifiques morceaux de cuir<sup>171</sup> me sont arrivés ce matin et je suis tout feu tout flamme qu'ils en feraient des flamèches s'ils n'étaient si doucement polissants!

Mon cher Gérard vous êtes épatant — tous les deux<sup>172</sup> — et l'on vous aime beaucoup.

Paul

---

168. Autographe, MBAC, dossier «Archives 5.4, Washington, D.C.». Date de réception: 24 novembre 1950.

169. Il s'agit d'un article de Jane Watson Crane intitulé «*At the National Gallery. Canadian art goes it alone*» paru le 5 novembre 1950, dans le *Washington Post*: «*Quite a bit of the nonconservative painting is contributed by artists of French extraction. We took particular pleasure in the work of Paul-Emile Borduas, les Carquois fleuris, and Alfred Pellon, which is frankly decorative and up-to-the-minute*» (T. 63).

170. Autographe, MACM, fonds Gérard et Gisèle Lortie, 2P1b/3. Adresse : «Monsieur Gérard Lortie, // 151 ouest, rue Saint-Paul, // Montréal». Cachet postal : «Saint-Hilaire, 24 novembre 1950».

171. Gérard Lortie envoie à Borduas des échantillons de cuir tanné pour que ce dernier puisse mener des expériences lui permettant de marier le cuir et le bois.

172. Allusion à Gisèle Morin (Montréal, 1903), fille du notaire Victor Morin et épouse de Gérard Lortie.

À Louis V. Randall<sup>173</sup>

[29 novembre 1950]

À Monsieur Randall<sup>174</sup>,

Je prends la liberté de vous envoyer ce froid petit papier uni-  
quement par acquit de conscience<sup>175</sup>.

La confiance en ma mémoire reconnaissante, en l'avenir,  
reste inébranlable!

À Gérard Lortie<sup>176</sup>

[Saint-Hilaire-Est, début décembre 1950]

Mon cher Gérard,

Merci pour votre visite, pour votre choix et pour votre  
chèque<sup>177</sup>. Le succès inusité de cette exposition<sup>178</sup> me laisse

173. Autographe (brouillon), MACM, T. 155. Une note de crédit permet de dater la lettre du 29 novembre 1950.

174. Louis V. Randall, professeur d'histoire de l'art à l'Université de Montréal et au Séminaire de Sainte-Thérèse, vice-président honoraire et membre du conseil d'administration du Musée des beaux-arts de Montréal (voir L. V. Randall, « *Collecting is a Matter of Love* », *Canadian Art*, vol. 21, n° 2, mars 1964, p. 80-84).

175. Allusion à la note de crédit de 15 \$ qu'il adresse à Randall pour le retour de *Persistence dans la nuit*, acquis à son atelier en novembre 1950 (T. 195). Le tableau sera vendu ultérieurement, lors de l'exposition chez Robert Élie, le 2 décembre 1950 (voir F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 300). Randall a aussi acheté chez Borduas, lors de l'exposition du 18 au 25 novembre, *Tubercules à barbiche* (30 \$), *Glace, neige et feuille morte* (30 \$) et *les Yeux de cerise d'une nuit d'hiver* (30 \$).

176. Autographe, MACM, fonds Gérard et Gisèle Lortie, 2P1b/3. La datation est incertaine, mais la lettre semble avoir été écrite immédiatement après l'exposition à l'atelier.

177. Gérard Lortie a fait l'acquisition de *la Normandie de mes instincts*. Borduas note au catalogue: « Gérard Lortie — 35 \$ — payé par chèque » (T. 195).

178. Exposition à son atelier, du 18 au 25 novembre 1950. Selon Borduas, il n'est resté qu'« une des quarante aquarelles exposées » (*infra*, p. 422, la lettre du 12 décembre 1950 à Edgar J. Martin), mais, d'après la liste officielle (T. 195), il en aurait vendu 29 sur 41, les autres ayant été retenues ou ayant été acquises lors de l'exposition du 2 décembre 1950 chez Robert Élie (voir F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 300).

entrevoir une vie moins tendue donc une production plus abondante et des contacts plus nombreux.

Il est question d'ouvrir un atelier à Montréal et d'y recevoir des élèves<sup>179</sup>. Je vous en parlerai très bientôt et dites-moi, je vous prie, le jour où vous viendrez car, pour une fois, je voudrais fêter ça!

De tout cœur,

Paul

À Renée Lesieur<sup>180</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 5 décembre 1950

Madame,

Des amis de madame Jeanne Rhéaume<sup>181</sup> m'avertirent, samedi soir, de votre réponse favorable à sa bonne pensée d'une exposition particulière de mes peintures à l'Atelier pour le mois de février.

Si ceci est exact, comme je le crois, je vous serais reconnaissant de bien vouloir m'envoyer: un croquis coté de la salle où l'accrochage se fera, une estimation approximative des frais d'invitations et de réception, enfin vos propres conditions.

---

179. Déjà, en octobre, Borduas s'était montré intéressé à ce projet d'ouverture d'une classe de dessin. Voir *supra*, p. 416, la lettre du 4 octobre 1950 à Robert Hubbard. Il a aussi conservé le catalogue de l'«Exposition des travaux de la classe des enfants de l'École des beaux-arts de Québec», qui s'est déroulée du 11 au 18 mai 1950 au Musée du Québec.

180. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 145. Adresse: «Madame Renée Lesieur, // L'Atelier, rue Sainte-Anne, // Québec».

181. «J'aurais été très heureuse d'avoir une exposition de vos peintures à l'Atelier et c'est ce qui a motivé ma réponse à Madame Jeanne Rhéaume lorsqu'elle m'en a parlé, il y a quelque temps. Malheureusement, depuis cette date, mes plans ont changé, de sorte qu'en février je serai tout probablement en voyage, ce que j'ignorais quand Madame Rhéaume m'a exposé son idée» (Renée Lesieur, lettre du 13 décembre 1950). Borduas semble avoir établi des rapports (par l'entremise d'Irène Legendre?) avec cette signataire de *Prisme d'yeux*. Il visita l'exposition que tint Jeanne Rhéaume à la Dominion Gallery du 22 mars au 5 avril 1951, comme le montre le catalogue d'exposition conservé dans ses archives (T. 46).

Je serai heureux de montrer aux amis de Québec un ensemble de mes derniers travaux et de renouer connaissance avec la « Vieille Capitale » que je n'ai pas revue depuis des années.

Le temps semble propice: Madame, j'escompte un franc succès de cette exposition.

Bien à vous,

P.-É. Borduas

À Roger Rolland<sup>182</sup>

[Saint-Hilaire-Est, le 5 décembre 1950]

Cher ami<sup>183</sup>,

Tout ça est épatant<sup>184</sup>. Je vous remercie mille fois. « *I will do my best!* » Et, l'on verra ce que ça vaut...

À mercredi prochain<sup>185</sup>.

182. Autographe (brouillon au verso d'une ébauche de la lettre précédente [dactylographiée] à Renée Lesieur, qui est datée du 5 décembre 1950), MACM, T. 161.

183. Roger Rolland (Mont-Rolland, 21 janvier 1921). Journaliste et scénariste, il collabora dès 1947 au *Petit journal* et, occasionnellement, au *Canada*, au *Devoir* et à l'*Action française*. Il entra à Radio-Canada en août 1950 avec le titre de directeur adjoint (section des « Causeries »), puis devint directeur de la recherche et de la planification des programmes. Il démissionna en octobre 1966 pour se consacrer à la scénarisation. Il fut l'animateur des causeries prononcées par Borduas les 19 et 21 décembre 1950 à Radio-Canada (voir *Écrits I*, p. 616-623).

184. Allusion aux causeries.

185. « Tout va bien pour mercredi le 13 décembre. Le premier enregistrement aura lieu à 11:45 A.M., et le second à 3.30 P.M. C'est dire qu'en arrivant vers 10 heures du matin nous aurons tout le temps nécessaire pour préparer le 1<sup>er</sup> interview. Et de midi à 3.30, nous serons aussi très à l'aise pour préparer le second [...]. P.S. Les cachets pour chaque interview sont de \$ 25, soit \$ 50 pour les deux » (Roger Rolland, lettre du 5 décembre 1950, T. 161).

**À Robert Élie** <sup>186</sup>

[Saint-Hilaire-Est, 6 décembre 1950]

Mon cher Robert,

Puissiez-vous ne pas être éclaboussé des saletés qu'avec trop de complaisance j'ai laissées s'épancher samedi dernier.

Si je n'arrive pas à me vaincre, je suis fini.

Mon cher Robert. J'ai quinze années de certitude absolue à mettre aux ordures... Une fois cette besogne accomplie je serai dans le vide jusqu'à ce que naisse une nouvelle planète.

Veillez nous excuser pour samedi prochain<sup>187</sup> — ma femme n'a pas la robe qui lui convienne; moi, je suis à peine sortable!

Amitié profonde,

Paul

---

186. Autographe, MACM, ajout à la classification Théberge, T. 303.

187. «Monsieur Eugène Issalys, Directeur des Éditions Beauchemin, recevra au Cercle Universitaire, samedi le 9 décembre de 5 à 7 heures, en l'honneur de M. Robert Élie, à l'occasion du lancement de son livre *la Fin des songes*» (Montréal, 30 novembre 1950, T. 43).

À Edgar J. Martin<sup>188</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 12 décembre 1950

Cher Dr Martin,

Depuis l'an dernier la Picture Loan Society m'envoie les feuillets annonçant ses expositions<sup>189</sup>. Je me demande si vous n'êtes pas la cause de cette délicate attention? Si oui je vous en remercie, et je m'autorise de vos bons sentiments pour vous demander un grand service.

Je serais très intéressé à exposer une vingtaine d'aquarelles à Toronto au cours de l'hiver ou au début du printemps. Naturellement je pense au «3 Charles Street, West»<sup>190</sup> et à vous pour entamer l'affaire — si possible.

Vous avez sans doute reçu, il y a près d'un mois, le bout de papier vous faisant part d'une exposition semblable ici même, dans la grande pièce que vous connaissez<sup>191</sup>. Le résultat fut mirobolant! Plus de trois cents personnes y sont venues et elles ne m'ont laissé qu'une des quarante aquarelles exposées!... Ceci m'a mis en veine: une exposition s'organise à Québec pour le mois de février<sup>192</sup>; ne serait-il pas épatant d'aller vous voir en mars? Qu'en pensez-vous? Il est vrai que je me connais peu d'amis à Toronto. Mais peut-être que mon travail est assez connu pour faire de cette exposition un petit succès?

Détail utile: ce sont, comme déjà dit, des aquarelles et des gouaches d'environ 8" x 10 1/2" entourées d'un large «mat»

188. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 144. Lettre citée partiellement dans F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 300 et 308.

189. Voir The Picture Loan Society, 2 f. (r° v°), s.d., conservé en T. 210.

190. Adresse de la Picture Loan Society. Douglas Duncan entreprendra des démarches en ce sens au printemps.

191. Voir *supra*, p. 416, l'invitation du début novembre 1950.

192. À l'Atelier. Voir *supra*, p. 419, la lettre du 5 décembre 1950 à Renée Lesieur.

blanc, sous verre, encadrées proprement. Les prix, il y a deux formats: \$ 40 et \$ 45.

Si la galerie de la rue Charles est intéressée et désire voir avant de prendre une décision je vous enverrai, avec plaisir, deux ou trois de ces travaux.

Dans l'espoir que tout ceci ne soit pas impossible et ne vous causera pas trop de tracas<sup>193</sup>, je vous prie de croire à mes meilleurs souvenirs.

---

193. «Il est fort flattant [*sic*] pour moi que vous me confiez [*sic*] l'organisation de votre exposition à Toronto, et il va sans dire que j'en suis enthousiasmé et ferai mon possible» (Edgar J. Martin, lettre du 21 décembre 1950, T. 144).

*Page laissée blanche*

1951

*Page laissée blanche*

À Robert H. Hubbard <sup>1</sup>

[début janvier 1951]

Cher monsieur Hubbard,

Mille remerciements pour toutes les délicatesses de l'an passé et retour de bons souhaits pour l'an nouveau.

P.-É.

Félicitations pour la jolie carte<sup>2</sup>!

À Sydney J. Key <sup>3</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 18 janvier 1951

Cher monsieur Key<sup>4</sup>,

Je suis très heureux de votre offre d'une exposition à la Art Gallery au printemps prochain<sup>5</sup>.

Très heureux et honoré! Vous pouvez compter sur mon entière collaboration.

---

1. Autographe, MBAC. Un accusé de réception de R. H. Hubbard, du 6 janvier 1951, permet de dater cette lettre des premiers jours de l'année.

2. Cette carte de Noël n'a pas été conservée par Borduas.

3. Dactylographie, AGO; un double au carbone est conservé en T. 223. Adresse: «Monsieur Sydney J. Key, // «The Art Gallery of Toronto», // Grange Park, // Toronto 23».

4. Voir *supra*, p. 343, la lettre du 11 octobre 1949 à S. J. Key.

5. Le 16 janvier 1951, S. J. Key propose à Borduas d'exposer à la Art Gallery of Toronto en compagnie de Jacques de Tonnancour.

Bientôt je préparerai la liste des tableaux en pensant aux excellentes idées du premier paragraphe de votre lettre<sup>6</sup>. Dès qu'il vous conviendra de recevoir cette liste elle sera prête et déjà je prends cette manifestation pour point fixe dans mes projets d'expositions.

Espérant que vous en retirerez autant de plaisir que moi-même, je vous prie de me croire,

Bien à vous,

P.-É. Borduas

À Edgar J. Martin<sup>7</sup>

Saint-Hilaire, le 18 janvier 1951

Cher D<sup>r</sup> Martin,

Merci. Vos deux lettres<sup>8</sup> me sont bien parvenues et m'ont fortement emballé. Vive les amis!

J'attendrai avec impatience ce monsieur B. Laing<sup>9</sup> et je vous donnerai immédiatement des nouvelles de l'entrevue. Mais dès

---

6. «*During the coming year the Art Gallery of Toronto intends to hold a limited number of small two-man shows. What we hope to do is gather together between twenty and thirty paintings of an artist so that we can form an estimate of his work based on his achievements throughout his career. To do this, we hope to have examples of early as well as recent work, and to include among the pictures up to seven or eight that may be in private or public collections. The balance we hope will be made up of pictures for sale*» (Sydney J. Key, lettre du 16 janvier 1951, T. 223).

7. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 144.

8. Du 21 décembre 1950 et du 14 janvier 1951 (T. 144).

9. «La galerie Laing, Bloor St. W., Toronto, m'a été recommandée par des artistes locaux. J'ai vu M. Blair Laing, junior — chef de cet établissement. Il serait intéressé de faire une exposition de vos œuvres. Il voudrait avoir de vos peintures à l'huile aussi. Il serait possible de faire l'exposition en mars. Il me parlait de frais de publicité qui pourront vous coûter environ \$100 dollars, de sa commission sur la vente (33 $\frac{1}{3}$  %). // M. Blair sera en voyage d'affaires à Montréal, cette semaine-ci, ou la semaine prochaine. Il vous rendra visite pour discuter avec vous des détails [...]. Pourriez-vous me faire savoir le résultat de cet interview?» (Edgar J. Martin, lettre du 14 janvier 1951, T. 144).

maintenant, à cause d'une offre imprévue de la Art Gallery of Toronto, je crois *sage* de m'en tenir au projet initial d'une exposition d'aquarelles à la galerie Laing en mars et d'accepter, pour avril-mai la petite rétrospective des huiles à la Art Gallery : qu'en pensez-vous?

Que je suis heureux de m'être adressé à vous et avec quelle joie je passerai un jour ou deux avec vous si, comme je l'espère, il m'est possible d'aller à Toronto pour votre exposition.

Donc aux prochaines nouvelles.

P.-S.

Ci-joint copies de l'offre reçue et de ma réponse.

À Edgar J. Martin<sup>10</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 7 février 1951

Cher D<sup>r</sup> Martin,

Bon! M. Laing ne viendra pas<sup>11</sup>...

J'aurais voulu vous écrire la semaine dernière, une sculpture — je fais des sculptures sur bois de ce temps-ci — prit tout mon temps<sup>12</sup>.

Cette lettre sera peut-être difficile, ayant beaucoup de choses à dire.

---

10. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 144.

11. Voir *supra*, n. 9.

12. Sur les sculptures de Borduas, voir F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 304-305, et C. Curtis, « A New Reading of Paul-Émile Borduas' 1950-51 Sculptures », *Imposture*, n° 6, hiver 1992, p. 62-67.

Disons d'abord que l'exposition que je me félicite de vous avoir demandé d'entamer avait pour but immédiat la vente. Il s'agit de trouver huit cents dollars d'ici l'été prochain pour satisfaire les besoins élémentaires de la maisonnée. Pour une part cette exposition entraine dans mes calculs. Et, par expérience, une exposition d'aquarelles fait une impression de sereine confiance et se vendent comme des petits pains chauds. Mes huiles, au contraire, inquiètent et troublent: peuvent gêner ainsi le favorable résultat des aquarelles...

Mais ce qui était urgent le mois dernier l'est moins maintenant que la Art Gallery me fait une exposition. Certes, je n'espère pas grand résultat pratique immédiat de cette manifestation; mais le rôle éducatif est excellent et préparera mieux les esprits pour une exposition particulière qui peut maintenant être remise à l'automne, en octobre par exemple, qu'en pensez-vous? Ces messieurs de la Art Gallery préféreraient sans doute nous voir remettre notre exposition à plus tard, quoiqu'ils ne sachent rien de nos projets, une conversation avec eux à ce sujet serait sûrement instructive!

Quant à la phrase que vous citez<sup>13</sup> elle est pour moi dans la tradition de ces grandes machines. Non, ils ne font qu'une exposition à caractère éducatif mais où la vente est possible. Pour inspirer confiance au public et justifier, je suppose, vis-à-vis les bailleurs de fonds de la galerie, le choix de tel artiste, on lui demande d'exposer un certain nombre de toiles dont l'achat est prestigieux, le reste (la balance) sont des toiles à vendre — si l'artiste en a — mais sont rarement vendues à ces expositions officielles: le public y va pour s'instruire ou s'amuser non pour acheter des tableaux.

Voilà, à peu près, où nous en sommes et je remets mon sort entre vos mains!

---

13. « Dans la lettre de M<sup>r</sup> Key [lettre du 16 janvier 1951, T. 223] je trouve une phrase: "*the balance we hope will be made up of pictures for sale*". Il n'est pas fort clair ce qu'il en veut dire. Envisage-t-il une exposition de vente pendant, avant ou après l'exposition à la Art Gallery? Voulez-vous que j'aie vu M<sup>r</sup> Key et aie avec lui une conversation à ce sujet? » (Edgar J. Martin, lettre du 26 janvier 1951, T. 144).

**À Sydney J. Key<sup>14</sup>**

Saint-Hilaire-Est, le 8 février 1951

Cher monsieur Key<sup>15</sup>,

Je vous remercie de l'invitation de votre dernière lettre<sup>16</sup> à vous poser des questions. Mais je serais aussi très heureux que vous me fassiez connaître tout ce que vous pouvez attendre de moi. D'avance je vous suis tout acquis.

La première question que je me pose est celle-ci: Qui doit faire la demande des sept ou huit tableaux appartenant aux musées ou à des collections particulières? La Art Gallery se charge-t-elle aimablement de ces demandes? Si oui, dès maintenant, je peux vous envoyer la liste de noms et adresses des possesseurs de ces tableaux.

Pour la balance, qui est ici, mon choix n'est pas encore définitif. Mais soyez assuré que les dispositions nécessaires seront prises afin que ces tableaux quittent Saint-Hilaire, par le C.N.R., dans la dernière semaine de mars.

Veuillez bien croire à ma gratitude.

P.-É. Borduas

**À Louis V. Randall<sup>17</sup>**

Saint-Hilaire, le 8 février 1951

Cher monsieur Randall,

J'ai pris des arrangements pour tenter samedi encore une expérience photographique avec mes tableaux. Par le passé les

14. Dactylographie, AGO; un double au carbone est conservé en T. 223. Adresse: «Monsieur Sydney J. Key, // The Art Gallery of Toronto, // Grange Park, // Toronto 2B».

15. Voir *supra*, p. 343, la lettre du 11 octobre 1949 à S. J. Key.

16. Du 23 janvier 1951 (T. 223).

17. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 155.

résultats furent misérables. Je suis à peu près sans espoir! Si, contrairement à mon pessimisme, nous obtenons quelques photos montrables, je vous les enverrai. Elles m'arriveront au début de la semaine prochaine<sup>18</sup>.

Des reproductions en couleur, il ne faut pas y penser. Il n'en existe que deux: l'une récente, l'autre très ancienne. En faire des nouvelles serait long et coûterait une petite fortune. Il serait plus simple d'envoyer les originaux à vos amis de New York.

J'ai regardé avec grand plaisir *Canadian Painting*<sup>19</sup>. Je vous le remettrai à notre prochaine rencontre. Je suis toujours touché de votre généreuse attention.

Bien à vous et merci.

À Sydney J. Key<sup>20</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 19 février 1951

Cher monsieur Key,

Ci-joint la liste promise<sup>21</sup>. C'est un soulagement et un

18. Borduas enverra 19 photos (12" x 7"), dont un brouillon de liste est conservé dans ses papiers: «Photos envoyées à M. Randall»: *Petite paysanne au pied d'âne* (sculpture, 2 photos), *le Coq féminin* (sculpture, 2 photos), *Construction érotique* (sculpture, 2 photos), *les Deux seins haut perchés* (sculpture), *Fête papoue*, *Réunion matinale*, *Joie lacustre*, *Constructions barbares*, *la Mante offusquée*, *Bombardement sous-marin*, *le Vol de l'épouvantail*, *Dernier colloque avant la Renaissance*, *Cimetière glorieux*, *Nonne et prêtre babyloniens*, *La colonne se brise* et *l'Armandille radiante*.

19. Anonyme, *A Portfolio of Canadian Paintings*, Ottawa, La Galerie nationale du Canada, 1950. Ce catalogue in-folio comporte 22 planches illustrées en couleurs, dont *les Parachutes végétaux* de Borduas.

20. Dactylographie, AGO; un double au carbone est conservé en T. 223. Adresse: «Monsieur Sydney J. Key // Curator of The Art Gallery of Toronto, // Grange Park, // Toronto 2B».

21. La lettre est effectivement accompagnée d'une liste des tableaux à emprunter pour l'exposition d'avril-mai: *Nature morte* (Musée des beaux-arts de Montréal), *Nature morte aux ananas* (Paul Beaulieu), *les Parachutes végétaux* (Galerie nationale du Canada), *la Corolle anthropophage* (H. S. Southam), *Cimetière glorieux* (D. Noiseux), *Bombardement sous-marin* (Musée du Québec), *l'Armandille radiante* (E. J. Randall), *les Portes de la mer* (E. J. Martin).

réconfort que la Art Gallery veuille bien s'occuper de ces demandes.

Votre lettre<sup>22</sup> me laisse entrevoir le plaisir de vous recevoir bientôt. Soyez assuré de mon plus cordial accueil!

Bien à vous,

P.-É. B.

À Harry O. McCurry<sup>23</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 19 février 1951

Cher monsieur McCurry,

J'ai reçu avec grand plaisir votre bonne lettre du 16 accompagnée du chèque fédéral complétant le paiement du tableau de la Galerie<sup>24</sup>.

Permettez-moi de vous rappeler que votre achat de ce tableau, particulièrement au moment où il eut lieu, me fut un puissant réconfort; je vous en garde donc toute ma reconnaissance.

P.-É. Borduas

---

22. Du 13 février 1951.

23. Dactylographie, MBAC, dossier «5.4 Recent Quebec Painters 1951-52»; un double au carbone est conservé en T. 225. Adresse: «Monsieur H. O. McCurry, // Directeur de la Galerie Nationale, // Ottawa». Date de réception: 20 février 1951.

24. Envoi d'un chèque de 75 \$ complétant le paiement de *Parachutes végétaux*.

À Jori Smith<sup>25</sup>

Saint-Hilaire, lundi le 26 février [1951]

Merci chère Jori<sup>26</sup>!

La joie de votre visite, votre lettre généreuse<sup>27</sup> sont dans ma solitude d'un prix exorbitant.

Certes il y a danger à vivre ainsi — d'ailleurs malgré moi : celui d'exagérer ses petits tracas; mais, par contre, cet état donne la juste saveur aux manifestations de l'amitié.

Jori, je chante plus fort vos louanges depuis vendredi.

P.-É. B.

25. Autographe, ANC, MG 30, D 249, vol. 1.

26. Marjorie [Jori] Smith Palardy (Montréal, 1<sup>er</sup> janvier 1907). Après avoir travaillé sous la direction de Randolph S. Newton à l'école de la Art Association of Montreal, elle s'inscrivit à l'École des beaux-arts de Montréal, où elle étudia de 1923 à 1928, en même temps que Borduas. Au cours des années trente et quarante, elle participa activement au renouveau de la peinture québécoise et prit part à la plupart des expositions du Eastern Group of Painters et de la Société d'art contemporain. Après un silence de près de quinze ans, elle fit, en 1974, un retour remarqué à la galerie Kastel. Un séjour dans le sud de la France et en Sardaigne durant l'hiver 1980, où elle réalisa de lumineuses aquarelles, marqua un nouveau tournant dans son œuvre. Principales expositions solos: Atelier de la rue Sainte-Famille (1947), Dominion Gallery (1955 et 1958), Collège McDonald (1957) et Art Lenders Gallery (Montréal, 1963).

27. Lettre du 24 février 1951 (T. 171). «[...] Continuez de travailler comme vous le faites et de rester à l'écart de la vie sociale. Si au moins il y avait ici un vrai milieu stimulant, mais comme il n'existe pas et que tout est mesquin et méchant, vous êtes mieux de rester isolé. Comme cela doit être difficile par moments. On est si seul n'est-ce-pas? Je n'aurais jamais le courage.»

## À Robert P. Jellett<sup>28</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 5 mars 1951

Monsieur,

Je vous remercie de votre aimable invitation à participer au jury n° 2 de votre exposition du printemps<sup>29</sup>.

Si j'ai un peu retardé à vous répondre, c'est que votre invitation me posait un grave problème: la semaine dernière je venais justement de refuser, à un groupe de jeunes peintres<sup>30</sup>, ma participation à un jury dont je n'aurais pas d'avance l'entière responsabilité. Je le regrette infiniment mais, après mûres réflexions, mon attitude ne peut être autre pour le Salon du printemps.

Certes je ne puis d'avance assumer l'entière responsabilité des jugements de Madame Savage<sup>31</sup> et de Monsieur Forster<sup>32</sup>; par contre je serai heureux — quel que soit le troisième membre que vous choisissiez — de présenter un tableau à leur jugement.

Veillez bien me croire, Monsieur,

Votre dévoué,

Paul-Émile Borduas

28. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 205. Adresse: «Monsieur Robert P. Jellett, // The Montreal Museum of Fine Arts, // 1379 ouest, rue Sherbrooke, // Montréal».

29. Lettre de Robert P. Jellett, 1<sup>er</sup> mars 1951 (T. 230). Allusion à l'exposition «Artistes et collectionneurs contemporains» organisée au Musée des beaux-arts de Montréal du 7 au 22 avril par la Federation of Canadian Artists.

30. N'a pu être identifié.

31. Ann Savage (Montréal, 27 juillet 1896 — Montréal, 1971). Professeur d'art à la Baron Byng High School de Montréal de 1922 à 1947, puis superviseur de l'enseignement des arts au Greater Montreal School Board jusqu'en 1952. Fondatrice des cours du samedi pour enfants à la Art Association de Montréal en 1937, elle fut présidente, en 1949 et en 1960, du Canadian Group of Painters.

32. Michael Forster (Calcutta, 4 mai 1907). Venu au Canada en 1928, ce peintre et écrivain fut titulaire, à partir de 1950, d'une chronique hebdomadaire, dans *The Standard* de Montréal, intitulée «Art Notes». Voir *Dictionary of Canadian Artists*, Ottawa, Canadian Paperbacks, 1975, p. 222-223.

À Wilfrid Lazure<sup>33</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 8 mars 1951

Cher monsieur Lazure<sup>34</sup>,

*La Femme au bijou indiscret*<sup>35</sup> partira pour une exposition de six semaines — avril-mai — à Toronto.

Je crois me souvenir que vous m'avez demandé, dans le temps, de ne pas vendre ce tableau sans vous en prévenir. Désirant n'envoyer là-bas que des toiles ou vendues ou libres, auriez-vous l'obligeance de me libérer de cette option<sup>36</sup>? Je vous en serais bien reconnaissant!

Paul-Émile Borduas

---

33. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 243.

34. Wilfrid Lazure (Saint-Michel de Napierville, 25 octobre 1888 — Montréal, 30 mai 1962), juge de la Cour supérieure du Québec. Après des études au Séminaire Saint-Charles-Borromée de Sherbrooke (B.A., 1911), il devint chef des nouvelles à *la Tribune* de Sherbrooke. Après des études en droit à l'Université McGill, il fut admis au Barreau en juillet 1915. Il fut substitut principal du procureur général et conseil du roi sous le gouvernement Taschereau en 1926; bâtonnier en 1928 et juge de la Cour supérieure en 1936, avec assignation à Montréal, où il présida les Assises dès sa première année. Il épousa Yvonne Robidoux, sœur de Louis-Philippe Robidoux, écrivain et journaliste de *la Tribune*, en septembre 1916; ils eurent deux filles, dont Rachel, épouse du peintre et galiériste Frantz Laforest. Voir Jean-Jacques Lefebvre, «Wilfrid Lazure», *la Revue du Barreau de la Province de Québec*, vol. 22, octobre 1962, p. 497-500.

35. Voir *supra*, p. 328, la lettre du 16 juin 1949 à Frantz Laforest.

36. Wilfrid Lazure renoncera à faire l'acquisition de ce tableau (lettre du 13 mars 1951, T. 243).

### À Line Larocque<sup>37</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 9 mars 1951

Chère amie,

Un grand service: la Federation of Canadian Artists<sup>38</sup> tiendra une exposition assez spéciale au Montreal Museum of Fine Arts (excusez tous ces beaux noms) du 7 au 27 avril<sup>39</sup>.

On me demande deux tableaux: l'un vendu, l'autre à vendre. Je serais heureux si vous consentiez à leur prêter votre grande composition or et brun que, pour la circonstance, j'intitule *l'Attente*<sup>40</sup> et que je cote — pour les assurances — \$ 400; ces gens sont d'une indiscretion intolérable.

M. Louis Muhlstock<sup>41</sup> doit vous téléphoner à ce sujet. La Fédération se chargerait d'aller chercher votre tableau le moment venu et de vous le retourner après l'exposition.

J'aime à croire que vous êtes en parfaite santé et heureuse ainsi que votre mari, et, je vous prie, chère amie, de croire à ma sincérité.

37. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 140. Adresse (au bas de la page): «Madame Line Laroque [*sic*], // 7, rue Ainslie, // Outremont».

38. «Organisme né lors de la conférence de Kingston en juin 1941; l'objectif était de définir le rôle de l'artiste dans la société. Le mouvement s'inspirait amplement de la Work Progress Administration des États-Unis» (André Comeau, *Artistes plasticiens*, Montréal, Bellarmin, 1983, p. 95). Borduas a reçu l'invitation par Louis Muhlstock (lettre du 8 mars 1951, T. 250).

39. Le carton d'invitation indique plutôt le 22 avril comme date de clôture de l'exposition.

40. Line Larocque prêtera, le 13 mars 1951 (T. 140), ce tableau de 1945, dont le titre véritable est *Sous la mer*. L'autre tableau présenté à cette exposition sera *Lampadaire du matin* (1948), qui restera invendu.

41. Louis Muhlstock (23 avril 1904, Narajow, Pologne) Sa famille arriva au Canada et s'installa à Montréal en 1911. Il étudia sous Edmond Dyonnet (Monument national, 1918), William Brymner et Maurice Cullen (Art Association of Montreal, 1920-1927), Henri Charpentier (École des beaux-arts de Montréal, 1926-1928, où il fut condisciple de Borduas), et L.-F. Biloul (Paris, 1928-1931). Il pratiqua surtout l'art du paysage et du portrait. Il adhéra à la Federation of Canadian Artists et à la Contemporary Art Society. Voir *supra*, p. 186, n. 92.

### À Maurice Perron <sup>42</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 9 mars 1951

Voilà enfin, mon cher Perron, les photos dont j'ai besoin : 8" x 10" comme par le passé, 2 épreuves de chacune. Avec la facture s.v.p. me retourner les petites impressions; plus tard je pourrai ainsi directement vous en commander d'autres.

J'aime à croire que vous êtes bien et j'ai hâte de vous voir.

En toute amitié.

### À Raymond F. Piper <sup>43</sup>

Saint-Hilaire-Est,  
Comté de Rouville,  
Québec, Canada

Le 10 mars 1951

Monsieur,

En réponse à votre lettre du 19 février<sup>44</sup> je vous envoie une toute petite photographie d'une de mes peintures. Peut-être, à la faveur de votre vaste conception de l'art religieux, pourrat-elle vous intéresser? En ce cas je serais à votre disposition.

Bien à vous,

Paul-Émile Borduas

---

42. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 153.

43. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 254. Adresse: «Monsieur Raymond F. Piper, // Syracuse University, // Syracuse 10, // New York».

44. R. F. Piper, qui prépare alors *Cosmic Art*, un ouvrage consacré à l'art «religieux et métaphysique» à partir de la révolution d'octobre 1917, demande à Borduas, dans une lettre du 19 février 1951, de lui fournir quelques photographies de ses œuvres. Le 27 mars, il retourne l'envoi en indiquant que ce n'est pas là le type d'œuvres qu'il recherche.

### À David Rigby<sup>45</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 10 mars 1951

Monsieur,

Je vous remercie pour votre calendrier<sup>46</sup>; votre effort collectif en vue de maintenir la paix me touche beaucoup et je vous envie sincèrement!

Malheureusement je suis moi-même, et obligatoirement, dans un tel état de solitude que je ne vois pas comment je pourrais vous être utile.

Bien à vous.

### À Robert Élie<sup>47</sup>

Mercredi [14 mars 1951]

Je suis sous l'impression, mon cher Robert, qu'une erreur, à votre détriment, s'est produite dans vos transactions. N'avez-vous pas échangé une aquarelle de \$ 35 pour une de \$ 30? À qui doit-il la balance, à vous? à moi<sup>48</sup>? Qui vous la doit<sup>49</sup>? Je vous

45. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 248. Adresse: «Monsieur David Rigby, // 1414 rue Bleury, // Montréal».

46. Le 6 mars 1951, David Rigby et Frederick B. Taylor, membres du Montreal Peace Council, invitent Borduas à collaborer à la réalisation du prochain calendrier des «artistes réunis».

47. Autographe, MACM, ajout à la classification Thériège, T. 303. L'enveloppe qui y est jointe, portant le cachet postal du 6 décembre 1950, appartient à une autre lettre, qui n'a pas été retrouvée.

48. Le catalogue de cette exposition, conservé par Borduas (T. 195), mentionne le nom de Robert Élie à côté des œuvres suivantes: *Explosion dans la volière* (30 \$, payée par chèque) et *Sous l'arche comble* (35 \$, payée par chèque). Ce dernier tableau a fait l'objet d'un échange avec une personne dont l'identité n'a pu être établie.

49. Robert Élie lui écrit au sujet des deux aquarelles acquises par la mère de son épouse, *les Tentes folles*, et une seconde œuvre non identifiée: «Je m'acquitte enfin d'une vieille dette. Vous ne vous souvenez peut-être pas que je ne vous avais remis que la moitié de la somme pour les deux aquarelles de M<sup>me</sup> Huot» (Robert Élie, lettre du 2 mars 1951, T. 124).

dois en plus — stricte honnêteté — déboursés et commission; mais, je sais, je sais. Toujours, gloutonnement, j'accepte tout des amis sans même savoir remercier. Rien n'empêche que je reste dans la purée. Un peu d'aisance permettrait pourtant de l'ordre dans ma tête, dans mon cœur, dans mes sens.

C'est encore la nuit: désespérément je m'applique à contempler l'intarissable bêtise sentimentale. Combien l'aveuglement ou le rejet serait préférable. De l'autre côté de cette phase peut-il exister une noblesse dédaigneuse? Je l'appelle de toute mon ardeur.

Mais laissons cette horreur et un mot sur votre claire écriture, vous qui savez si bien aller à la fontaine pure. Samedi il faudra laisser ces plaisirs pour satisfaire l'amour des francs contacts d'un vieil ami.

Roger Rolland viendra<sup>50</sup> — j'ai rusé en lui promettant une surprise. Il doit vous emmener, mon cher Robert.

À samedi, de tout cœur,

Paul

À Jean-Jules Richard<sup>51</sup>

Jeudi le 22 [mars 1951]

Cher monsieur Richard<sup>52</sup>,

Vous me trouverez le cœur largement ouvert pour vous recevoir, avec vos amis, mardi soir<sup>53</sup>; et j'ai hâte.

---

50. «C'est avec plaisir que nous acceptons votre invitation. Nous serons chez vous samedi prochain vers deux heures, deux heures et demie, avec quelques amis, dont Robert Élie, et probablement Gérard Pelletier, Charles Lussier, etc.» (Roger Rolland, lettre du lundi 12 mars 1951, T. 161).

51. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 248.

52. Voir *supra*, p. 381, n. 48.

53. Jean-Jules Richard intervient auprès de Borduas, le 21 mars 1951, pour l'inviter à participer aux «Assises nationales pour la paix» qui se tiennent à Toronto, les 7 et 8 avril. Il lui propose de rencontrer ses amis, Myriam Kennedy et Fred Taylor, le 27 mars.

À Sydney J. Key<sup>54</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 26 mars 1951

Cher monsieur Key,

Vous avez été bien aimable, et je vous en remercie beaucoup, de m'avoir envoyé votre dernière lettre contenant les copies<sup>55</sup> et me laissant espérer le plaisir de vous voir à la fin du mois.

Comme je constate, par ces copies de lettres, que l'exposition ouvrira le 20 avril, au lieu du 15, je prends sur moi la liberté de retarder l'expédition d'une semaine soit au 3 avril. Tout est prêt; mais il y a avantage à garder mes tableaux à l'atelier le plus longtemps possible.

Dans l'enthousiasme,

Bien à vous,

P.-É. Borduas

À Sydney J. Key<sup>56</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 3 avril 1951

Cher monsieur Key,

Enfin, les deux caisses contenant mes tableaux sont parties de l'atelier. Souhaitons qu'elles arrivent chez vous sans accident.

---

54. Dactylographie, AGO; un double au carbone est conservé en T. 223. Adresse: «Sydney J. Key, // The Art Gallery of Toronto, // Grange Park, // Toronto 2B». Dans le coin supérieur droit, ajouté à la main: «Borduas».

55. Lettre du 21 mars 1951. S. J. Key fait parvenir à Borduas un double des lettres adressées à huit collectionneurs dont il souhaite emprunter un tableau dans le cadre de l'exposition «*Borduas and de Tonnancour. Paintings and Drawings*» présentée en avril à la Art Gallery of Toronto. Voir *supra*, p. 432, la lettre du 19 février 1951 à S. J. Key.

56. Dactylographie, AGO; un double au carbone est conservé en T. 223. Adresse: «Monsieur Sydney J. Key, // The Art Gallery of Toronto, // Grange Park, // Toronto 2B». En bas de page, à gauche, à la main: «*Prices and dates of paintings. // Any drawings? Insurance?*»

Je vous ai ardemment attendu en fin de semaine — mais il faisait bien mauvais. J'aurais voulu vous exprimer deux vœux: le premier, que mes tableaux forment un ensemble, sans être intercalés à ceux de mon confrère<sup>57</sup>; le deuxième, qu'en autant que faire se pourra, ils soient accrochés par ordre chronologique de façon à rendre évident le mouvement de l'ensemble.

J'inclus la liste des tableaux expédiés ce jour<sup>58</sup>, aussi les factures acquittées: matériel nécessaire à l'emballage, frais de transport de l'atelier à la gare. Cela fait déjà une petite somme! Mais je reste plein d'espoir!

Bien à vous,

P.-É. Borduas

### À Douglas Duncan<sup>59</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 12 avril 1951

Monsieur,

Il y a quelques jours le D<sup>r</sup> Martin<sup>60</sup> m'a mis au courant de ses pourparlers avec vous au sujet d'une exposition d'aquarelles à l'automne.

Je me hâte de vous remercier et de vous assurer que les conditions offertes au D<sup>r</sup> Martin me conviennent tout à fait.

---

57. Jacques G. de Tonnancour.

58. Cette liste comprend vingt-trois tableaux, dont quinze feront partie de la sélection officielle.

59. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 210. Adresse: «Monsieur Duncan, // Picture Loan Society, // 3 Charles St., West, // Toronto».

60. Edgar J. Martin. Il s'agit de «*Color Ink Paintings by Paul-Émile Borduas*», du 13 au 26 octobre 1951.

Un voyage à Toronto, avec quelques amis, est proposé pour le mois prochain à l'occasion de l'exposition de la Art Gallery. J'espère ainsi le plaisir de faire votre connaissance, et régler les détails de notre exposition; mais déjà, c'est entendu, à vos conditions, pour le quinze octobre.

Veillez bien croire, Monsieur, à mon enthousiasme.

Bien à vous,

Paul-Émile Borduas

À Sydney J. Key<sup>61</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 12 avril 1951

Cher monsieur Key,

Merci beaucoup pour votre aimable lettre de la semaine dernière et pour votre invitation<sup>62</sup>. Malheureusement je ne pourrai pas être à Toronto le soir de l'ouverture, le 20 avril. Mais il est question d'un voyage en mai. Aussitôt la chose décidée, je vous en préviendrai.

Les tableaux sont maintenant rendus à la galerie et en bon état? Vous avez trouvé, au dos de chacun d'eux, les renseignements désirés? En effet, je m'excuse du grave défaut de ma liste<sup>63</sup>; je ne pourrais la compléter que de mémoire: ce n'est pas satisfaisant. Je le regrette et m'en excuse.

---

61. Dactylographie, AGO; un double au carbone est conservé en T. 223. Adresse: «Monsieur Sydney Key, // The Art Gallery of Toronto, // Grange Park, // Toronto 2B».

62. Lettre du 6 avril 1951 (T. 223).

63. «*The private lenders to whom we wrote have responded fairly well. The Quebec Museum, Dr. Martin, The National Gallery, Montreal Museum, and Mr. Noiseux are all lending the paintings we requested. Mr. Southam, because of unfortunate relationships, refuses to lend us his picture. Mr. Randall and Mr. Beaulieu have not yet replied to our requests. // I note from your list that you are sending us twenty-three items. Could you please send, in addition, a list of prices and dates, or will I find this information on the backs of the pictures? We will need prices or evaluations for insurances prices*» (S. J. Key, lettre du 6 avril 1951, T. 223).

Vous me permettez d'exprimer, encore une fois, ma reconnaissance pour la large et claire générosité que vous avez eue envers moi; aussi le plaisir de travailler à une exposition dans d'aussi favorables conditions. Jamais je ne l'oublierai.

Bien à vous,

P.-É. Borduas

À Sydney J. Key<sup>64</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 13 avril 1951

Cher monsieur Key,

Mille regrets! La peinture *Harpe brune*<sup>65</sup> a été détruite peu de temps après sa réalisation. Il m'est arrivé, quelques fois, de donner libre cours à mes instincts carnassiers! Puisse mon amitié en être meilleure...

Bien à vous,

P.-É. Borduas

---

64. Dactylographie, AGO; un double au carbone est conservé en T. 223. Adresse: «Monsieur Sydney Key, // The Art Gallery of Toronto, // Grange Park, // Toronto 2B».

65. En réponse à une lettre du 12 avril 1951. François-Marc Gagnon note que *Harpe brune* (1941) marque pour Borduas une première expérience de toile non figurative (voir F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 117-122). Borduas a commenté la destruction de cette «abstraction préconçue à préoccupation géométrique et expressionniste», dans «Questions et réponses à une enquête de J.-R. Ostiguy» (voir *Écrits I*, p. 530).

À Sydney J. Key<sup>66</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 15 avril 1951

Cher monsieur Key,

Vous avez parfaitement raison: *Caprice sous-marin* et *Faune sous-marine*<sup>67</sup> ne font qu'un seul et même tableau. *Faune* est un lapsus! Je vous remercie d'avoir eu la gentillesse de me le signaler.

Je suis heureux de savoir les tableaux bien rendus et j'ai hâte d'aller vous voir.

Bien à vous,

P.-É. Borduas

Communiqué<sup>68</sup>

[Saint-Hilaire-Est, mai 1951]

L'exposition promise des sculptures se tiendra les 2, 3 et 4 juin.

Je vous serais reconnaissant de bien vouloir en faire part à vos amis et, s'il vous plaît de revoir ces objets, ma porte, comme toujours, vous est largement ouverte.

Paul-Émile Borduas

---

66. Dactylographie, AGO; un double au carbone est conservé en T. 223. Adresse: «Monsieur Sydney Key, // The Art Gallery of Toronto, // Grange Park, // Toronto 2B».

67. Tableau de 1946, aussi nommé 6.46. Il a été exposé à Toronto en 1946 sous le titre *Sous l'eau*; sa trace est aujourd'hui perdue. Voir F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 187-188 et 306, n. 16.

68. Dactylographie (copies), MACM, T. 195 et T. 94.

Communiqué<sup>69</sup>

À l'atelier de Paul-Émile Borduas, à Saint-Hilaire-Est, les 2, 3 et 4 juin, une exposition

## SURPRISE

attendra les amis, et leurs amis, qui voudront bien y venir.

À Sydney J. Key<sup>70</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 8 mai 1951

Cher Monsieur Key,

Mon séjour à Toronto est fixé aux 19 et 20 mai. J'escompte la joie de votre rencontre<sup>71</sup>. Malencontreusement c'est une fin de semaine! Mais si vous entrevoyez d'être à la galerie samedi matin et vouliez bien me donner un rendez-vous, je vous en serai très reconnaissant.

J'ai reçu le chèque de votre trésorier et vous prie de le remercier pour moi.

Anxieux d'avoir des nouvelles de vos expositions! À bientôt!

Bien à vous,

P.-É. Borduas

---

69. Dactylographie (copie), MACM, T. 195.

70. Dactylographie, AGO; un double au carbone est conservé en T. 223. Adresse: «Monsieur Sydney Key, // The Art Gallery of Toronto, // Grange Park, // Toronto 2B».

71. Dans sa lettre du 11 mai 1951, Sydney Key déplore de ne pas pouvoir rencontrer Borduas lors de son passage à Toronto.

À Isabel K. Cronyn <sup>72</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 13 mai 1951

Madame,

Veillez bien compter sur mes peintures à votre Cinquième Vente annuelle<sup>73</sup>; acceptant, avec grand plaisir, votre aimable invitation.

Bien à vous,

Paul-Émile Borduas

À Olivier Guy d'Auray <sup>74</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 14 mai 1951

Monsieur,

Ce sera un plaisir de participer à votre festival d'art<sup>75</sup> et je vous prie de bien vouloir remercier M. Morisset d'avoir eu la gentillesse de me faire inviter.

J'ignore encore le nombre de tableaux que je soumettrai à votre jury, mais déjà, soyez assuré de mon concours.

Bien à vous,

Paul-Émile Borduas

---

72. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 223. Adresse: «Madame I. K. Cronyn, // Women's Committee of // the Art Gallery of Toronto, // Grange Park, // Toronto 2B».

73. Il s'agit de la «*Fifth Annual Sale of Paintings and Sculptures*», du 2 au 11 novembre 1951.

74. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 198.

75. Exposition organisée par Gérard Morisset dans le cadre du Festival de la Saint-Jean-Baptiste au Café du Parlement à Québec, du 21 juin au 7 juillet 1951.

À N. Flint<sup>76</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 14 mai 1951

Mademoiselle,

Consciencieusement j'ai commencé à remplir votre questionnaire, mais décidément il n'est pas facile, pour moi, de faire ce travail! Peut-être bouscule-t-il trop fortement ma vanité?

Je vous envoie donc trois feuilles biographiques préparées, dans le temps, avec l'aide d'amis. Je souhaite qu'elles satisfassent aux exigences de votre fonction<sup>77</sup>.

Je passerai à la Galerie samedi prochain et je vous demanderai; si quelques détails manquent j'y répondrai avec plaisir.

Bien à vous,

P.-É. Borduas

À Sydney J. Key<sup>78</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 14 mai 1951

Cher monsieur Key,

L'annonce de quelques ventes à l'exposition, dont deux pour votre collection permanente, me fait grand plaisir<sup>79</sup>. Mais je regrette infiniment le malencontreux samedi prochain...

---

76. Dactylographie, AGO; un double au carbone est conservé en T. 223. Adresse: «Mademoiselle N. Flint, // The Art Gallery of Toronto, // Grange Park, // Toronto 2B».

77. En réponse à la lettre de N. Flint, du 11 mai 1951. Borduas lui aura vraisemblablement transmis copie des trois premières pages de son *curriculum vitae* (16 pages dactylographiées) de 1948 (conservé en T. 261).

78. Dactylographie, AGO; un double au carbone est conservé en T. 223. Adresse: «Monsieur Sydney Key, // The Art Gallery of Toronto, // Grange Park, // Toronto 2B».

79. Il s'agit de *Deux figures au plateau* et de *Dernier colloque avant la Renaissance*.

Ce voyage a été organisé par des amis — voyage d'affaires — auxquels j'ai, depuis longtemps, promis de me joindre. Je n'y peux plus rien!

Il me faut accepter philosophiquement la fatalité qui joue à retarder notre rencontre.

Je retournerai en votre ville vers la mi-octobre<sup>80</sup>, du moins je crois, et j'espère qu'en ce moment la chance me sera favorable; peut-être aussi, aurez-vous l'occasion de venir en mon village avant? En tout cas comptez sur ma cordiale hospitalité et reconnaissance pour votre loyauté qui m'émeut.

Bien vôtre,

P.-É. Borduas

À Edgar J. Martin<sup>81</sup>

Le 14 mai [1951]

Cher ami,

Il ne m'appartient pas de ne rien changer au voyage de la fin de semaine. Il a été organisé par des amis — voyage d'affaires — auxquels j'ai, depuis longtemps, promis de me joindre. Je regrette beaucoup l'absence de M. Key et j'espère être plus chanceux à l'automne. Mais pour cette fois, rien à faire!

Nous partirons vendredi soir, coucherons en route et arriverons à Toronto samedi matin où je laisserai mes compagnons. Cependant, j'aurai à rencontrer un ou deux de leurs amis;

---

80. Borduas y séjournera effectivement du 12 au 18 octobre.

81. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 144. En réponse à une lettre du 11 mai (T. 144).

j'ignore à quel moment. Je devrai aussi rendre une visite à M. Finch<sup>82</sup>, si possible: pour le reste du temps je suis à votre disposition et j'ai hâte!

Bien vôtre.

À Sydney J. Key<sup>83</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 5 juin 1951

Une semaine d'exposition<sup>84</sup> tenue à l'atelier — sculptures sur bois exécutées cet hiver — m'a empêché d'écrire. Excusez-vous, cher M. Key, le retard de ce remerciement? Car j'ai bien reçu votre lettre et le chèque du D<sup>r</sup> Jackson<sup>85</sup>.

Grâce à vous et au D<sup>r</sup> Martin le voyage d'agrément à Toronto fut en plus plein d'espoir pour l'avenir!... Très heureux d'avoir rencontré vos artistes.

Au mois d'octobre<sup>86</sup> j'aurai l'occasion de vous témoigner ma «joie de vivre» d'une manière plus tangible qu'en ces phrases hâtives.

Bien à vous,

P.-É. Borduas

---

82. Robert Duer Claydon Finch (Freeport, 14 mai 1900). Professeur à l'Université de Toronto, il mena parallèlement une carrière de poète, de comédien, d'artiste peintre et de musicien. Lauréat de nombreux prix, il fut également membre de la Société royale du Canada et membre du syndic du Hart House Theatre.

83. Dactylographie, AGO; un double au carbone est conservé en T. 223. Adresse: «Monsieur Sydney Key, // The Art Gallery of Toronto, // Grange Park, // Toronto 2B».

84. Voir *supra*, p. 429, la lettre du 7 février 1951 à Edgar J. Martin.

85. Lettre du 28 mai 1951 (T. 223).

86. À l'occasion de l'exposition «*Color Ink Paintings by Paul-Emile Borduas*».

À W. Martin<sup>87</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 7 juin 1951

Monsieur,

Je vous retourne votre compte ouvert par erreur. Depuis les nombreuses années que nous habitons ici notre fournisseur fut toujours M. A. Halde<sup>88</sup>.

Bien à vous,

Paul-Émile Borduas

À Harry O. McCurry<sup>89</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 11 juin 1951

Cher monsieur McCurry<sup>90</sup>,

Que MM. Hubbard et Boudreau<sup>91</sup> m'appellent sans crainte;

87. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 88. Adresse: «Monsieur W. Martin, // Canada Bread, // 325, avenue Melville, Wesmount».

88. Armand Halde (Saint-Hilaire, 15 décembre 1897 — Saint-Hilaire, 5 juin 1963). Voisin des Borduas à Saint-Hilaire, il y exerça le métier de boulanger.

89. Dactylographie, MBAC, «5.4 *Recent Quebec Painters 1951-52*»; un double au carbone est conservé en T. 225. Adresse: «Monsieur H. O. McCurry, // The National Gallery of Canada, // Ottawa». Date de réception: 12 juin 1951.

90. Le 6 juin, Borduas est informé par H. O. McCurry de la venue prochaine à Montréal de Robert Hubbard et de Pierre de Ligny Boudreau de la Galerie nationale du Canada. Ces derniers, à la demande de la Vancouver Art Gallery, qui prépare une exposition sur la côte ouest, viennent procéder à la sélection de quelques œuvres de peintres contemporains du Québec. De Borduas, sont retenus *Plongeon en paysage oriental*, *l'Éruption imprévue*, *Solitude minérale*, *la Cathédrale enguirlandée*, *Pavots de la nuit* et *les Îlots bleus*. Cette exposition itinérante intitulée «*Recent Quebec Paintings*», montée au profit de la Western Association of Art, sera présentée à Phoenix (Arizona), Vancouver et La Jolla (Californie).

91. Pierre de Ligny Boudreau (Québec, 1923). Ancien élève de Jean-Paul Lemieux et artiste de guerre, il fut embauché, à son retour d'Europe en 1951, par la Galerie nationale du Canada (devenue le Musée des beaux-arts du Canada) à Ottawa, où il participa à l'organisation d'expositions de peinture canadienne et à l'enseignement de l'art aux enfants. En 1953, il démissionna de ses fonctions pour reprendre ses activités de peintre et quitta définitivement le Canada pour la France, effectuant depuis des séjours occasionnels au pays.

toute la semaine je serai ici et les recevrai avec plaisir au moment le plus favorable pour eux.

Je me permets de prendre occasion de ce mot pour vous remercier d'avoir aimablement prêté *les Parachutes végétaux*<sup>92</sup> à la Art Gallery of Toronto pour la récente exposition.

Veillez agréer, cher M. McCurry, l'expression de ma reconnaissance.

Bien à vous,

P.-É. Borduas

À Sydney J. Key<sup>93</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 11 juin 1951

Cher monsieur Key,

Merci pour votre aimable lettre du 7 juin. J'attendrai les tableaux et, si possible, je serai heureux de recevoir les extraits de journaux ayant trait à cette exposition<sup>94</sup>. Maintenant que des contacts définitifs sont établis avec votre cité, je suis anxieux de la mieux connaître.

L'occasion s'est présentée de remercier M. McCurry<sup>95</sup> de sa collaboration. Pour les autres, l'occasion se présentera aussi, je crois. D'ici là, je me reposerai sur vos remerciements qui pèsent plus lourd que les miens.

---

92. Voir *supra*, p. 289, la lettre du 9 décembre 1948; p. 306, celle du 23 janvier 1949 à D. W. Buchanan; p. 432, celle du 19 février 1951 à S. J. Key.

93. Dactylographie, AGO; un double au carbone est conservé en T. 223. Adresse: «Monsieur Sydney Key, // The Art Gallery of Toronto, // Grange Park, // Toronto 2B».

94. «*Quite frankly, I don't think you missed much by not receiving the newspapers listed above, because they fell under the heading publicity rather than critical reviews*» (Sidney Key, lettre du 3 juillet 1951, T. 223).

95. Voir la lettre précédente.

Je vous prie, cher monsieur Key, de bien vouloir transmettre à votre comité l'expression de ma profonde reconnaissance.

Bien vôtre,

P.-É. Borduas

**À George Hulme**<sup>96</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 18 juin 1951

Monsieur,

Je vous remercie de votre diligence à acquitter l'achat, par la galerie, des *Deux figures au plateau*<sup>97</sup>.

Et, je vous prie de bien vouloir exprimer, à qui de droit, le fier plaisir que cette marque de confiance me donne.

Bien à vous,

P.-É. Borduas

---

96. Dactylographie, AGO; un double au carbone est conservé en T. 223. Adresse: «Monsieur George Hulme, // The Art Gallery of Toronto, // Grange Park, // Toronto 2B». À la main, dans le coin supérieur gauche: «Syd» (Sydney Key).

97. Tableau de 1948. En réponse à la lettre de George Hulme du 11 juin 1951 (T. 223).

À Sydney J. Key<sup>98</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 20 juin 1951

Cher monsieur Key,

Les deux caisses de tableaux sont entrées à l'atelier hier après-midi; ainsi se termine, sans accident, une exposition généreuse qui devrait donner quelques fruits.

En tout cas, elle marque une étape, pour moi. Que sera l'avenir? je brûle de le savoir.

De cette exposition je ne garde qu'un regret: avoir dû remettre à plus tard votre connaissance. Mais jusqu'au 13 octobre les jours seront bien remplis et, je l'espère, passeront vite.

De bonnes vacances et à bientôt!

Vôtre,

P.-É. Borduas

À Mme Merle G. Peden<sup>99</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 20 juin 1951

Madame,

J'ai le plaisir de vous informer que le tableau<sup>100</sup> présenté au Salon du printemps est de retour à l'atelier depuis le 12 juin.

Bien à vous,

Paul-Émile Borduas

---

98. Dactylographie, AGO; un double au carbone est conservé en T. 223. Adresse: «Monsieur Sydney Key, // The Art Gallery of Toronto, // Grange Park, // Toronto 2B».

99. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 230. Adresse: «Madame Merle G. Peden, // The Montreal Museum of Fine Arts, // 1379 ouest, rue Sherbrooke, // Montréal».

100. *L'Éruption imprévue*, tableau de 1951.

**À Robert H. Hubbard**<sup>101</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 23 juin 1951

Cher monsieur Hubbard,

Enchanté de votre visite à Saint-Hilaire: décidément ces expositions ont du bon!

Je reçois une lettre du Directeur<sup>102</sup> mentionnant les tableaux à envoyer chez Antoine; les deux aquarelles n'y sont pas<sup>103</sup>! Que dois-je faire? Le tout doit être livré avant le 30 juin. Pourriez-vous rapidement me tirer d'embaras?

D'avance je vous en remercie et vous prie de croire à mes bons souvenirs.

Bien à vous,

P.-É. Borduas

**À Harry O. McCurry**<sup>104</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 23 juin 1951

Cher monsieur McCurry,

Selon votre désir<sup>105</sup> les tableaux seront livrés chez Antoine avant le 30 juin.

101. Dactylographie, MBAC, dossier «5.4 *Recent Quebec Painters 1951-52*»; un double au carbone est conservé en T. 225. Adresse: «Monsieur R. H. Hubbard, // The National Gallery of Canada, // Ottawa».

102. Lettre du 20 juin 1951 (T. 225).

103. *Pavots de la nuit et les Îlots bleus* font partie de l'expédition du 28 juin 1951 à la Galerie nationale. Ils ne figurent toutefois pas au catalogue de l'exposition. Voir F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 485.

104. Dactylographie, MBAC, dossier «5.4 *Recent Quebec Painters 1951-52*»; un double au carbone est conservé en T. 225. Sceau: Galerie nationale du Canada. Adresse: «Monsieur H. O. McCurry, // The National Gallery of Canada, // Ottawa». Date de réception: 25 juin 1951.

105. En réponse à la lettre du 20 juin 1951 de H. O. McCurry (T. 225).

Mais, je serais heureux qu'au retour ces tableaux soient adressés directement à Saint-Hilaire — sans passer chez Antoine dont la distribution n'est efficace qu'à Montréal.

Je souhaite beaucoup de succès à cette exposition et je prends déjà pour acquis le plaisir de la rencontre de MM. Hubbard et Boudreau.

Veuillez croire, cher monsieur McCurry, au prix que j'attache à votre bienveillante attention.

P.-É. Borduas

À Sydney J. Key<sup>106</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 1<sup>er</sup> juillet 1951

Cher monsieur Key,

Oui, j'enverrai deux tableaux à la *Canadian National Exhibition*<sup>107</sup>.

Sans votre aimable vigilance je perdais une occasion; et... ne sait-on jamais?

Merci.

Bien à vous,

N.B.

Étant en retard je prends la liberté de vous adresser les documents requis.

---

106. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 223. Adresse: «Monsieur Sydney Key, // The Art Gallery of Toronto, // Grange Park, // Toronto 2B».

107. L'avis d'expédition du 4 juillet inclut *Arbaresque* (sic) et *Floraison massive*.

À Sydney J. Key<sup>108</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 13 juillet 1951

Cher monsieur Key,

Je regrette presque d'avoir exprimé tant de curiosité envers ces notations de journaux<sup>109</sup>; mais je vous remercie d'autant plus de la liste et de la copie que vous m'avez envoyées. En fait, c'est suffisant pour confirmer l'idée vague que j'en avais!

Bien à vous,

P.-É. Borduas

À Gérard Morisset<sup>110</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 16 juillet 1951

Cher ami,

Si j'ai soumis quelques encres au festival<sup>111</sup> c'est bien grâce à vous dont le souvenir m'a touché.

Maintenant votre bonne lettre me flatte beaucoup et renforce mes fols espoirs!

---

108. Dactylographie, AGO; un double au carbone est conservé en T. 223. Adresse: «Monsieur Sydney Key, // The Art Gallery of Toronto, // Grange Park, // Toronto 2B».

109. Voir *supra*, p. 452, la lettre du 11 juin 1951 à S.J. Key.

110. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 198. Adresse: «Monsieur Gérard Morisset, // Musée de la Province, // Parc des Champs de Bataille, // Québec».

111. Voir *supra*, p. 447, la lettre du 14 mai 1951 à Olivier Guy d'Auray. Des cinq encres de couleur présentées au festival, deux seront vendues, dont *Bleu* (ou *Bleu et Vert*), achetée par Gérard Morisset.

Si, un jour, vous passez près d'ici la route n° 9 ne conduit-elle pas à Montréal? — Sachez le plaisir que nous aurions de vous revoir.

Mille mercis.

Toujours vôtre.

### À Robert H. Hubbard <sup>112</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 17 juillet 1951

Cher monsieur Hubbard<sup>113</sup>,

Naturellement, je suis flatté de la suggestion de M. Lawren Harris et vous remercie des moyens offerts de montrer ces tableaux à la Galerie nationale. En effet, ces toiles n'étaient pas de retour quand vous êtes venus à Saint-Hilaire.

Le plus grand tableau, centre de l'exposition, se nomme *Sous le vent de l'île*<sup>114</sup>, 54" x 67" cadre inclus, signé, mais non daté.

L'autre que je vous envoie également terminait l'exposition<sup>115</sup>: *Passe au nid d'avions*<sup>116</sup>, 30" x 40" encadré d'une mince baguette, signé et daté 1950. (Je n'avais aucun tableau de 1951 à cette exposition.)

Une caisse est commandée et promise pour demain; aussitôt prête, aussitôt envoyée.

112. Dactylographie, MBAC, dossier «5.4 Recent Quebec Painters 1951-52»; un double au carbone est conservé en T. 225. Adresse: «Monsieur R. H. Hubbard, // The National Gallery of Canada, // Ottawa».

113. En réponse à la lettre du 13 juillet 1951 de R. H. Hubbard.

114. *Sous le vent de l'île* ou *Automatisme* ou *I.47*, huile sur toile, 1947, 114 x 147 cm; reproduction couleurs dans G. Robert, *Borduas ou le dilemme culturel québécois*, p. 79. Voir *infra*, p. 513, la lettre du 26 mars 1953 à H. O. McCurry.

115. «*Borduas and de Tonnancour. Paintings and Drawings*».

116. *La Passe circulaire au nid d'avions*, tableau de 1950; reproduction en noir et blanc dans F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 142, n° 58.

Ayant d'ambitieux projets pour l'automne, je serais heureux de voir ces tableaux, si encore libres, de retour dès les premiers jours de septembre<sup>117</sup>.

Certes, comme par le passé, vous pouvez être assuré de mon entière, reconnaissante, collaboration.

Bien à vous,

P.-É. Borduas

À Sydney J. Key<sup>118</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 25 août 1951

Cher monsieur Key,

Merci pour la flatteuse nouvelle<sup>119</sup>! Je suis touché, pardessus tout, de votre célérité à m'apprendre ce qui peut m'être bienfaisant.

Vous êtes l'artisan de cette victoire. Je vous en rends grâce. Sans vous je me rends compte que je perdais plus qu'une occasion.

Encore une fois merci, tout simplement, et à bientôt!

Bien à vous,

P.É.B.

---

117. Le 9 octobre, Harry O. McCurry informe Borduas que *Sous le vent de l'île* doit faire partie de l'exposition itinérante «*Recent Quebec Paintings*».

118. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 223. Adresse: «Monsieur Sydney Key, // The Art Gallery of Toronto, // Grange Park, // Toronto 2B».

119. Le 24 août 1951, S. J. Key annonce à Borduas l'achat de *Floraison massive* par la Art Gallery of Toronto.

[Destinataire inconnue] <sup>120</sup>

Dimanche, le 9 septembre [19]51

Ma chère amie <sup>121</sup>,

Au lieu de vous faire sauter la cervelle pourquoi ne pas avoir pensé, et exécuté, de vous faire sauter la vanité? En frais de vide vous en auriez obtenu un susceptible de procurer le grand vertige; et peut-être, ainsi, saisir un aspect de votre troublante réalité.

Mais ceci n'est pensée distrayante que pour un vieux monsieur solitaire; à qui vous daignez, chère vous, apporter de votre tristesse!

Merci bien.

Borduas

P.-S.

Excusez-moi: répondre à votre lettre exigerait un temps considérable, tout est de travers là-dedans — et j'ai peu de temps — et ce serait inutile. Vous ne comprendriez pas mieux qu'en ce mémorable après-midi.

Souhaitons que la peinture par son mouvement, par son rythme, tienne vos sentiments aussi éloignés que possible de vous-même.

Je crois me rappeler — à notre première rencontre — de vous avoir prévenue que la connaissance coûtait cher! Maintenant, je vous souhaite, de tout cœur, de la fuir.

P.-É. B.

---

120. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 171. Porte en surcharge la mention «Nul copie. P.É.B.».

121. Nous n'avons pu identifier cette personne.

### À Gilles Corbeil <sup>122</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 14 septembre [1951]

Cher monsieur Corbeil,

L'automne étant rempli de difficultés, je prends la liberté de vous adresser ce S.O.S. <sup>123</sup>.

Vous êtes content de votre voyage en Europe? De vos nouvelles acquisitions?

Je serai heureux de vous voir, de vous entendre.

P.-É. Borduas

### À Douglas Duncan <sup>124</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 14 septembre 1951

Cher monsieur Duncan,

Ci-joint la liste des encres et un chèque de vingt-cinq dollars, acompte sur la part que je vous devrai des frais de cette exposition <sup>125</sup>.

Le 13 octobre je serai avec vous. J'ai hâte! Et j'espère vous trouver en bonne santé et heureux de cet été.

Bien à vous.

---

122. Dactylographie, fonds privé; un double au carbone est conservé en T.114. Dans le coin supérieur, de la main de Gilles Corbeil: «Paul-Émile Borduas — septembre 1951 // S.O.S. relatif au paiement de son tableau *Rochers noyés dans le vin*» (huile sur toile, 1949, 64,8 x 81 cm.; reproduction couleurs et analyse dans F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas*, 1988, p. 244-245).

123. Mot dactylographié au ruban rouge.

124. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 210.

125. «*Color Ink Paintings by Paul-Émile Borduas*».

À Denis Noiseux <sup>126</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 14 septembre 1951

Cher ami,

Enfin, je puis vous remercier de votre lettre du mois de juillet et de l'article qu'elle annonçait, un ami me l'ayant envoyé<sup>127</sup>.

J'ai lu votre lettre aux amis.

Votre article m'a fait revivre une époque déjà lointaine. Elle apparaîtrait légendaire si vous ne la montriez aussi fraîche, aussi aimablement juvénile ! Je vous en remercie.

À part la magnificence de mon rôle — qui semble, excusez-moi, non pondéré —. Quelques jugements peuvent prêter à l'équivoque; d'autres vous en parleront peut-être. Je vous dirai, cependant, combien je suis surpris de la tendance philosophique de mes jugements de peintre.

Mais, tout ça est dans l'ordre de la plus stricte sincérité individuelle.

Merci.

---

126. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 257 B. Adresse: «Monsieur Denis Noiseux, // 65a, Dana Street, app. 14, // Cambridge, Mass.»

127. Ni la lettre ni l'article annoncé de D. Noiseux n'ont été retrouvés. Ce dernier n'a gardé aucun souvenir de cet article (entretien téléphonique du 10 janvier 1994 avec Gilles Lapointe). Parmi les textes publiés de Denis Noiseux, voir «Expositions de peinture», *Amérique française*, 3<sup>e</sup> année, n° 16, 1<sup>er</sup> septembre 1943, p. 17-21; «Peinture moderne», *le Quartier latin*, 10 mars 1944, p. 5.

### À Jacques Beaulieu <sup>128</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 17 septembre 1951

Mon cher Jacques,

En toute amitié, je vous demande de bien vouloir régler la petite somme due sur *la Pâque nouvelle*<sup>129</sup>.

L'automne est un moment de grandes difficultés et je dois compter sur votre loyauté: vous, un des rares qui ont la faculté de croire que la vie d'un artiste peut avoir du sens!

Le plus vite serait le mieux.

Bien à vous.

### À Gérard Morisset <sup>130</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 24 septembre 1951

Cher monsieur Morisset,

Sans nouvelle du trésorier de l'Exposition je me demande si une note n'est pas attendue? Dans ce cas, vous seriez aimable de bien vouloir m'informer où communiquer. Peut-être aussi que ce retard est normal et qu'il s'agit d'un peu plus de patience.

Malgré beaucoup de travail souvent j'ai pensé au voyage à Québec et, l'occasion s'y prêtant, je vous serais reconnaissant de me rappeler au souvenir de vos amis.

Bien à vous.

---

128. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 243. Adresse: «Monsieur Jacques Beaulieu, // 6228, rue Henri-Julien, // Montréal».

129. *La Pâque nouvelle* ou 4.48, toile de 1948; reproduction en noir et blanc dans F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 142, n° 52.

130. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 198.

**À Paul Rousseau**<sup>131</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 11 octobre 1951

Cher monsieur,

Avec plaisir<sup>132</sup>.

Puisque nous parlons d'omission, je vous signale aussi celle-ci: je n'ai pas encore reçu les cinquante dollars promis pour cette journée à Québec.

Je serais très heureux d'entrer dans mes frais de voyage. Peut-être pourriez-vous en dire un mot à qui de droit?

Je garde le meilleur souvenir de notre rencontre et vous prie de croire à toute mon amitié.

Bien à vous.

**À Janine Borduas**<sup>133</sup>

Samedi le 20 octobre 1951

Ma chère Janine,

Je ne te parlerai pas de mon arrivée d'hier soir<sup>134</sup>. Partout, j'ai cherché ton bonjour, j'avais mille heureuses nouvelles à

131. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 198. Adresse: «Monsieur Paul Rousseau, // 581, rue St-Cyrille, // Québec».

132. En réponse à la lettre de Paul Rousseau, du 10 octobre 1951, qui demande à Borduas d'apporter certaines corrections au formulaire de participation d'un concours de dessin.

133. Autographe, fonds privé. Cachet d'oblitération: «Granby // 22 oct. // 51». Adresse (biffée): «a/s du D<sup>r</sup> Goyette, // 29, avenue Church, // Granby, P. Q.»; seconde adresse ajoutée à la main sur l'enveloppe: «1295 St-Pierre, // La Providence, // St-Hyacinthe». Adresse de retour: «P. É. Borduas // Saint-Hilaire-Est, Qué.»

134. À son retour de Toronto, Borduas découvre que sa famille a quitté la résidence de Saint-Hilaire.

t'apprendre, et une grande soif de ta tendresse, de ton intelligente compréhension qui m'a si profondément touché ces derniers temps: ces douloureux derniers temps.

Que te dire? Je t'aime et tu le sais bien, peut-être? As-tu besoin de ton papa pour toutes choses, dis-le-lui.

Embrasse bien fort, comme un soir que tu n'as peut-être pas oublié, Renée et Paulo et veille sur eux.

Papa

**À Robert H. Hubbard<sup>135</sup>**

Saint-Hilaire-Est, le 24 octobre 1951

Cher monsieur Hubbard,

Reçu votre lettre et les tableaux<sup>136</sup>.

Merci pour toutes les bonnes nouvelles et veuillez bien me croire votre très obligé,

P.-É. Borduas

---

135. Dactylographie, MBAC, dossier « 5.4 Recent Quebec Painters 1951-52 »; un double au carbone est conservé en T. 225.

136. *La Passe au nid d'avions et les Îlots bleus.*

**À Émery Boucher**<sup>137</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 25 octobre 1951

Cher monsieur Boucher,

Au retour d'un assez long voyage, je trouve votre aimable lettre du 18 octobre<sup>138</sup>.

Veillez croire à ma reconnaissance et à mes bons souvenirs.

Bien à vous.

**À George Hulme**<sup>139</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 25 octobre 1951

Cher monsieur,

Au retour de Toronto, j'ai trouvé votre aimable lettre du 11 octobre<sup>140</sup>.

Veillez croire à mon entière reconnaissance,

Bien à vous.

---

137. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 231. Adresse: «Monsieur Émery Boucher, // Exposition Provinciale, // Québec».

138. La lettre est accompagnée d'un chèque de 50 \$ pour la participation de Borduas à l'Exposition provinciale à Québec. Voir *supra*, p. 463, la lettre du 24 septembre 1951 à Gérard Morisset.

139. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 223.

140. La lettre est accompagnée d'un chèque pour l'achat de *Floraison massive*.

À J. A. Morris <sup>141</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 7 novembre 1951

Monsieur Morris,

Votre lettre du 3 novembre, apprenant l'intention d'acheter le tableau *Plongeon au paysage oriental*<sup>142</sup>, me flatte beaucoup.

Et je suis heureux d'accéder à votre demande d'un escompte de 10 %. Ainsi, j'aurai l'agréable sentiment de contribuer, dans une faible mesure, à l'achat d'autres tableaux par votre galerie.

Croyez à ma reconnaissance.

Bien à vous,

Paul-Émile Borduas

À Isabel K. Cronyn <sup>143</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 30 novembre 1951

Chère madame,

Je vous remercie de votre lettre du 20 novembre et vous

---

141. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 234. Adresse: «Monsieur J. A. Morris, // Vancouver Art Gallery, // 1145 West Georgia Street, // Vancouver, B. C.»

142. *Plongeon au paysage oriental* ou 7.44; tableau de 1944, 47,3 x 54,9 cm. Reproduction couleurs et analyse dans F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas*, 1988, p. 200-201: «Borduas avait d'abord intitulé son tableau *l'Oiseau au paysage oriental*, mais quand il le présenta à Québec en 1949, il modifia le titre, qui devint *Plongeon au paysage oriental*, précisant du même coup l'espèce de l'«oiseau» du premier titre.»

143. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 223. Adresse: «Madame I. K. Cronyn, // The Art Gallery of Toronto, // Grange Park, // Toronto 2B».

félicite du succès remporté<sup>144</sup>. Si, à l'avenir, l'occasion se représente d'y collaborer ce sera encore avec plaisir.

Cependant, sans nouvelle des tableaux que je vous ai envoyés, je m'inquiète. Auriez-vous la bonté de me dire si ces deux tableaux ont quitté Toronto? Et dans ce cas, où ils furent adressés?

Croyez-moi, chère madame,

Bien à vous,

Paul-Émile Borduas

À J. A. Morris<sup>145</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 3 décembre 1951

Cher monsieur,

Merci pour votre aimable lettre<sup>146</sup> et le prompt règlement de l'achat du *Plongeon au paysage oriental*<sup>147</sup> par votre Galerie.

Certes, j'aurais aussi été heureux de la vente de *Sous le vent de l'île*<sup>148</sup>; de savoir ce tableau chez vous. Mais je comprends que cela aurait demandé des circonstances encore plus favorables.

Telles quelles les circonstances m'ont gâté!

Bien à vous.

144. Le 20 novembre 1951, madame Cronyn informe Borduas que les tableaux demandés par le Women's Committee de la Art Gallery ont été exposés puis expédiés au Musée des beaux-arts de Montréal. On a identifié une de ces œuvres, soit *Au cœur du rocher* (1950); voir F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 311.

145. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 234. Adresse: «Monsieur J. A. Morris, // Vancouver Art Gallery, // 1145 West Georgia Street, // Vancouver, B. C.»

146. Lettre du 28 novembre 1951 (T. 234).

147. Voir *supra*, p. 467, la lettre du 7 novembre 1951 à J. A. Morris.

148. Voir *supra*, p. 458, la lettre du 17 juillet 1951 à R. H. Hubbard.

## À Robert Tyler Davis<sup>149</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 18 décembre 1951

Cher monsieur Davis<sup>150</sup>,

Votre aimable invitation du 13 décembre<sup>151</sup> me touche beaucoup et j'accepte avec enthousiasme d'organiser ces deux expositions.

Pour ce qui est du groupement d'une vingtaine de mes peintures, c'est chose facile ayant ce qu'il faut à l'atelier.

L'autre partie proposée est moins simple, mais, si j'en juge par les contacts établis en fin de semaine, il apparaît possible de réunir les œuvres les plus significatives d'une dizaine de jeunes peintres montréalais.

De toute façon, dès les premiers jours de janvier, je pourrai vous soumettre un programme définitif.

Veillez bien croire, cher monsieur Davis, à toute ma reconnaissance.

Bien à vous,

P.-É. Borduas

149. Dactylographie, Musée des beaux-arts de Montréal; un double au carbone est conservé en T. 230. Adresse: «Monsieur Robert Tyler Davis, // The Montreal Museum of Fine Arts, // 1379 ouest, rue Sherbrooke, // Montréal».

150. Robert Tyler Davis (Los Angeles, 11 août 1904), professeur à l'Université McGill et directeur du Musée des beaux-arts de Montréal de 1947 à 1952. Il termina sa carrière au Smithsonian Institute à Washington, où il occupa le poste de directeur adjoint de la *National Collection of Fine Arts*. Il est l'auteur de *Native Arts of the Pacific Northwest* (1949).

151. Exposition de Borduas et des automatistes à la galerie XII du Musée des beaux-arts de Montréal, du 26 janvier au 13 février 1952. «Robert Tyler Davis ne voulait certainement pas passer pour un réactionnaire; le tumulte des Rebelles l'avait sans doute touché au cœur, et il tenta un geste de conciliation envers l'automatisme. Il offrit à Borduas la galerie XII du Musée pour y exposer ce qu'il voudrait» (C. Gauvreau, «L'épopée automatiste vue par un cyclope», *op. cit.*, p. 68).

**À Ozias Leduc**<sup>152</sup>

[20 décembre 1951]

Très heureux de pouvoir répondre à votre question de ce matin<sup>153</sup>. Je m'empresse aussi de vous offrir les vœux les plus parfaits pour l'année nouvelle.

Depuis ma dernière visite quelques événements d'importance se sont produits ici. Je me devais d'aller vous en parler, des difficultés variées m'en ont empêché mais je ne désespère pas d'aller vous voir ces prochaines semaines.

De tout cœur,

Paul-Émile

---

152. Autographe (brouillon), MACM, T. 240. Lettre non datée. Borduas répond ici à la lettre d'Ozias Leduc, du 19 décembre 1951 (T. 142).

153. Ozias Leduc s'informe auprès de Borduas de l'adresse de Gilles Corbeil.

1952

*Page laissée blanche*

## À Robert Tyler Davis<sup>1</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 5 janvier 1952

Cher monsieur Davis<sup>2</sup>,

Oui je peux vous envoyer mes tableaux pour le 15; mais autre chose est aussi possible que je vous propose: Je serais très heureux de vous mieux connaître, et pour cela, de vous recevoir à l'atelier à votre convenance. Peut-être qu'une visite à la campagne ne déplairait pas à M. Washburn<sup>3</sup>? Après le 15 janvier je ne suis pris que dans la soirée du 16.

Disposez de moi comme il vous plaira.

Lundi prochain je visiterai les ateliers de mes jeunes amis. Je continuerai jeudi. À la fin de la semaine toutes les œuvres devraient être choisies.

Expression de ma reconnaissance, espoir de vous recevoir bientôt.

Bien à vous,

P.-É. Borduas

---

1. Dactylographie, Musée des beaux-arts de Montréal; un double au carbone est conservé en T. 230. Adresse: «Monsieur Robert T. Davis, // The Montreal Museum of Fine Arts, // 1379 ouest, rue Sherbrooke, // Montréal».

2. Le 2 janvier 1952, Robert T. Davis annonce à Borduas la visite de Gordon Washburn, du Carnegie Institute, qui souhaite voir ses œuvres.

3. Gordon Bailey Washburn (Wellesley Hills, Mass., 7 novembre 1904) fut directeur de la galerie A. Albright de Buffalo (1942-1949), du Carnegie Institute de Pittsburgh (1950-1962) et de la Asia House Gallery de New York (1962-1970). Auteur, entre autres ouvrages, de *French Painting 1100-1900* (1951), *1955 Pittsburgh International Exhibition of Contemporary Painting* (1955) et d'une série télévisée intitulée «*Looking at Modern Art with Gordon Washburn*» (1955-1956).

### À Douglas Duncan<sup>4</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 5 janvier 1952

Mon cher Duncan<sup>5</sup>,

Merci pour le chèque<sup>6</sup>: il a rudement fait mon affaire!

Regrette beaucoup votre état de santé et je souhaite ardemment que le repos pris à la campagne, qui est si belle en ce moment, saura tout à fait vous remettre.

J'attendrai les aquarelles à revenir; dès leur retour je vous expédierai les deux ou trois tableaux promis si toutefois vous y tenez toujours.

Je garde le meilleur souvenir de Toronto et vous assure de mon amitié.

### À Edgar J. Martin<sup>7</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 5 janvier 1952

Mon cher Edgar,

Merci pour vos deux dernières<sup>8</sup>. Retour de bons souhaits et j'aime à croire que la poisse qui colle a changé de totem!

---

4. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 210.

5. En réponse à la lettre du 28 décembre 1951 (T. 210).

6. Paiement des aquarelles vendues lors de la présentation de «*Color Ink Paintings by Paul-Émile Borduas*» à la Picture Loan Society de Toronto en octobre 1951; la liste des encres vendues lors de cette exposition n'a pas été conservée. Voir F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 310, n. 45.

7. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 144.

8. Lettres du 19 décembre 1951 et du 2 janvier 1952 (T. 144).

Beaucoup regretté de ne pas vous avoir eu avec moi en ces temps de légère ivresse et de grasse paresse.

La *Réunion des trophées*<sup>9</sup> est encore ici. Prix rendu à l'acheteur — tous frais compris — \$ 500.

Vous souvient-il que ce tableau fut particulièrement signalé à l'un des Salons du printemps? Comme tout ça est déjà loin...

Je n'ai pas revu mes enfants depuis mon séjour à Toronto<sup>10</sup>. Mais, lentement je renaiss; de nouveaux espoirs se dressent à l'horizon.

Saluts, remerciements, de tout cœur.

### À Raymond Creuze<sup>11</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 17 février 1952

Cher monsieur,

Merci pour votre gentille et franche lettre du 19 janvier<sup>12</sup>.

Certes, la faillite du beau projet ne saurait surprendre. Mais, souhaitons qu'un jour une exposition moins ambitieuse puisse se réaliser.

---

9. Toile de 1948; voir *supra*, p. 320, la lettre du 10 mai 1949 à H. O. McCurry. Le 2 janvier, Edgar J. Martin informe Borduas de l'intérêt manifesté par un collectionneur pour ce tableau.

10. Du 12 au 18 octobre 1951.

11. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 235. Lors d'une conversation téléphonique en juin 1982, Raymond Creuze nous a confirmé la destruction du document original. Adresse: «Monsieur Raymond Creuze, // 4, avenue de Messine, // Paris, 8, // France».

12. Raymond Creuze informe Borduas que son projet d'une exposition regroupant des œuvres de Pellan, Roberts et Borduas n'a pas été accueilli favorablement par les fonctionnaires français chargés du dossier.

Je garde le meilleur souvenir de votre séjour à Montréal et je serais heureux de toutes occasions de vous revoir ou de vous être utile.

Bien à vous.

### À Thérèse Renaud<sup>13</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 17 février 1952

Chère amie,

Votre lettre<sup>14</sup> m'a fait grand plaisir. En guise de remerciements je vous souhaite toutes sortes de bonnes choses.

Non, il n'y aura, pas encore, d'exposition de mes tableaux à Paris. Si vous pensiez au projet de M. Creuze, ce projet s'est noyé dans la Seine près du pont Alexandre<sup>15</sup>. Il n'en est plus question.

J'aurais mille choses à vous dire, vous que je n'ai pas vue depuis si longtemps. Mais votre présence serait requise — d'ailleurs il n'est pas encore impossible que j'aille vous surprendre un de ces jours. Alors, vous en entendrez de toutes les couleurs, de toutes les notes. La vie ne chôme guère ici, ni les contretemps! Ainsi faut-il renaître quelquefois.

---

13. Autographe, fonds privé. Borduas y annexe un carton d'invitation: « Dernière exposition — des derniers tableaux — à la maison de // Saint-Hilaire, // les prochains 26, 27 avril. // La porte, le cœur, particulièrement ouverts. // Borduas ». Ajouté dans le coin gauche, à la main : « Pour <illisible> les multiples empêchements à répondre. À bientôt. // Borduas. » Lettre publiée dans F. Leduc, *op. cit.*, p. 268-269.

14. Lettre du 11 janvier 1952. La correspondance entre Borduas et Fernand Leduc est alors interrompue depuis plus d'un an. L'absence de Borduas le soir du vernissage de l'exposition de son ancien élève au Cercle universitaire ne fut pas sans provoquer chez celui-ci une vive déception.

15. Allusion au ministère des Affaires étrangères, sis au Quai d'Orsay, à proximité du pont Alexandre-III.

Cette pauvre feuille écrite en hâte, entre deux coups de pinceaux, vous l'excuserez? Peut-être avez-vous plus de loisirs avec une grande fille pour vous aider!? Si le cœur vous en dit revenez-moi et soyez assurée d'être reçue à bras ouverts.

Amitié à Fernand, à Isabelle,

de tout cœur,

Paul

### À Guy Viau<sup>16</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 17 février 1952

Mon cher Guy,

Roger Rolland<sup>17</sup> vient de m'envoyer votre très beau texte<sup>18</sup>, entendu avec grand plaisir à la radio. Un cordial merci.

Les meilleurs souvenirs à conserver de cette manifestation au Musée des arts<sup>19</sup> sont, pour moi, nos deux rencontres pleines de sympathie et de confiance et leur fruit tangible, ce texte.

Ici la peinture a repris son cours ondulatoire — à poursuivre jusqu'en avril où je tiendrai une dernière exposition en cette maison. En mai, il faudra quitter définitivement les lieux, ayant loué la propriété à des amis, et Dieu sait où j'échouerai avec

---

16. Autographe, MQ, fonds Guy Viau.

17. Allusion à la lettre de Roger Rolland du 8 février (T. 161). Voir aussi «Causerie 1» et «Causerie 2» dans *Écrits I*, p. 616-623.

18. Ce texte de trois pages dactylographiées, par Guy Viau à la «Revue des arts et des lettres» de Radio-Canada, a été conservé par Borduas (T. 166).

19. «*Paintings by P.-É. Borduas and by a Group of Younger Montreal Artists*» à la galerie XII du Musée des beaux-arts de Montréal, du 26 janvier au 13 février 1952.

mon bagage infernal? Si vous entendez parler d'un atelier à louer à Montréal S.V.P. dites-le-moi.

J'aime à croire que votre anxiété d'époux est maintenant remplacée par la bienheureuse contemplation d'un nouveau-né, que vous êtes tous en parfaite santé et tout prêts à recommencer!

Bien cordialement vôtre,

Paul

**À Kika Wittova**<sup>20</sup>

[mars 1952]

À Kika<sup>21</sup>.

Au cas où, trouvant la semaine trop longue, tu aies décidé de venir ce soir!...

Je dîne chez des amis, près du pont. J'en reviendrai le plus vite et j'espère te trouver au lit, ma jolie fleur de sarrasin.

Si tu n'es pas venue, je t'enverrai un baiser par-dessus les nuages, mais ardemment je souhaite de le donner dans la plume.

Bonsoir!

Paul

**À Albert Bernard**<sup>22</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 21 mars 1952

Oui, mon cher cousin, vous seriez gentil de voir au

20. Autographe (au verso d'un carton de l'exposition de Michael Forster au Musée des beaux-arts de Montréal, du 29 mars au 13 avril 1952), MACM, T. 46.

21. Kika Wittova-Lasnier, photographe qui fréquentait le groupe des automatistes, est décédée accidentellement en Europe quelques années plus tard.

22. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 92.

renouvellement «habituel» de la police n° 806535. Rien n'est à changer, pour le moment, de ce côté.

Mais une annulation s'impose pour la police n° H.P. 51187 expirant le 25 juin 1953. Je vous demande de bien vouloir vous en charger le plus tôt possible. J'aurais dû vous en parler dès octobre dernier; mais cela m'est parti de la tête. La raison en est désagréable: ma charmante petite famille a déserté la maison — avec une large part du mobilier — durant un voyage d'affaires qui m'a retenu une semaine à Toronto. Depuis, je n'ai eu d'eux que des communications légales: la séparation est prononcée<sup>23</sup>, le partage des biens sera bientôt terminé, du moins je l'espère.

Une nouvelle vie, un peu étrange, s'ouvre devant moi où il n'y aura plus que la ROUTE sans but!... Enfin tout état qui s'impose de force vaut d'être vécu? L'on verra.

Croyez à ma fidèle amitié et reconnaissance.

À Mme Merle G. Peden<sup>24</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 21 mars 1952

Madame,

Je vous remercie de vos deux lettres; 25 février et 19 mars<sup>25</sup>.

La formule du<sup>26</sup> Carnegie Institute sera remplie selon vos

---

23. Le jugement en séparation eut lieu le 22 janvier 1952. La garde des enfants fut confiée à madame Borduas; Janine sera plus tard sous la curatelle de Lucien Plessis-Bélair, cofondateur de la firme comptable Samson-Bélair et cousin de madame Borduas.

24. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 230. Adresse: «Madame Merle G. Peden, // The Montreal Museum of Fine Arts, // 1379 ouest, rue Sherbrooke, // Montréal».

25. Lettres conservées en T. 230.

26. Manuscrit: «de la».

dernières instructions. La *Réunion des Trophées*<sup>27</sup> vous sera envoyée à la fin de juillet. N'ayant pas reçu les collants réglementaires — à fixer au dos des tableaux — puis-je vous demander de bien vouloir, sur réception de la toile, voir à ce détail?

Encore une fois merci et croyez à ma gratitude.

Bien à vous,

Paul-Émile Borduas

### Communiqué<sup>28</sup>

[mi-avril 1952]

Dernière exposition — des derniers tableaux — à la maison de Saint-Hilaire, les prochains 26, 27 avril<sup>29</sup>.

La porte, le cœur, particulièrement ouverts.

Borduas

---

27. Voir *supra*, p. 475, la lettre du 5 janvier 1952 à Edgar J. Martin; *Léda, le cygne* (1947), également sélectionné, n'est pas retenu par Gordon Washburn.

28. Dactylographie (deux copies identiques), MACM, T. 144 et T. 240.

29. La maison de Saint-Hilaire a été vendue le 24 avril au médecin de Borduas, le Dr Alphonse Campeau, qui est en droit d'en prendre possession le 1<sup>er</sup> mai (T. 93). Il s'agit d'une transaction d'environ 18 000 \$ dont Gabrielle et Paul-Émile Borduas sont créanciers hypothécaires à parts égales jusqu'au 24 avril 1955 (voir *infra*, p. 722, la lettre du 24 février 1955 à Albert Bernard et, p. 751, celle du 28 avril 1955 à Bernard A. Bernard).

**À Janine Borduas**<sup>30</sup>

[15] avril 1952

Chère Janine,

La surprise de ta belle encre gouachée m'a pincé le cœur. Comme tu es gentille d'avoir pensé au solitaire pour Pâques.

J'aurais beaucoup beaucoup de choses à te dire; à te demander aussi. La crainte de t'attrister me clôt le bec.

Cependant, je souhaite qu'un jour les nuages se dissipent entre toi et moi:

Je vis dans l'attente de ce jour.

Je travaille fort, mais depuis peu. À votre départ j'étais pas mal malade. Ça n'a pas été trop de tout l'hiver pour me remettre sur pieds. Ça va mieux maintenant et peut-être auras-tu l'occasion de voir les fruits de mon activité présente.

Embrasse bien fort sœur et frère pour moi.

papa Paul

---

30. Autographe, fonds privé. Adresse : «Mademoiselle Janine Borduas, // a/s M. Z. Larochelle, // 1295, rue Saint-Pierre, // La Providence». De la main de Gabrielle Borduas, vraisemblablement, dans le coin supérieur gauche: «15 avril 1952».

À Gérard Tremblay<sup>31</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 18 mai 1952

Mon cher Tremblay<sup>32</sup>,

Votre lettre<sup>33</sup> a frappé en plein déménagement! Vous n'êtes pas chanceux!... Lentement je retrouve mes papiers et ainsi les vôtres. Excusez, je vous prie, ce long et involontaire retard.

Naturellement, j'ignore tout de l'endroit où peuvent être vos œuvres<sup>34</sup>; certes, elles sont au Musée, mais où? L'époque du «Salon du printemps» inonde les caves de ce Musée et pour faire la place requise j'imagine qu'on tasse tout ce qui ne fait pas partie de ce Salon dans un coin où les gardiens eux-mêmes s'y perdent.

Vous avez beaucoup retardé, ayez maintenant beaucoup de patience. Retournez au Musée et l'on vous remettra vos vernis et aquarelles l'un de ces jours.

Mais soyez bien sûr qu'ils sont encore là!

Mille regrets de ne pouvoir faire plus, et mes amitiés.

P.-É. Borduas

---

31. Autographe (copie manuscrite), MACM, T. 171.

32. Gérard Tremblay (Les Éboulements, 1928), peintre graveur. Études à l'École des beaux-arts et à l'Institut des arts graphiques de Montréal. Aux Éditions Erta, il avait illustré en 1951 deux recueils de poèmes de Roland Giguère: *Midi perdu* et *Yeux fixes* ou *l'Ébullition de l'intérieur*. Sa participation à l'exposition «*Paintings by Paul-Émile Borduas and by a Group of Younger Montreal Artists*», à la galerie XII du Musée des beaux-arts de Montréal (26 janvier - 13 février 1952), ne figure pas sur la liste d'expositions collectives mentionnées dans le catalogue publié par le Musée d'art contemporain de Montréal à l'occasion de l'Exposition universelle de Montréal (Gilles Hénault, dir., *Panorama de la peinture au Québec, 1940-1966*, Montréal, Musée d'art contemporain de Montréal, 1967, p. 42).

33. Lettre du 26 avril 1952, datée de 1951 par erreur. Borduas a quitté sa maison de Saint-Hilaire le 1<sup>er</sup> mai 1952.

34. Borduas avait fait la sélection d'œuvres de Gérard Tremblay pour l'exposition de la galerie XII.

À M<sup>me</sup> Merle G. Peden<sup>35</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 30 mai 1952

Madame,

Enfin, je vous retourne, et je vous prie d'excuser le retard, la formule inscription de l'Institut Carnegie<sup>36</sup>. Je regrette mais ne possède pas de photographie de ce tableau.

La *Réunion des trophées* sera au Musée à la fin de juillet.

Croyez, Madame, à ma reconnaissance.

Bien à vous.

À Fernand Leduc et Thérèse Renaud<sup>37</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 20 juin 1952

Mes chers amis Leduc,

Malgré mon exécrable impossibilité de correspondre<sup>38</sup>, sachez, au moins, combien je vous aime et suis sensible à votre enracinement à Paris.

---

35. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 230. Adresse: «Madame Merle G. Peden, // The Montreal Museum of Fine Arts, // 1379 ouest, rue Sherbrooke, // Montréal».

36. Le 23 mai 1952, madame Peden fait savoir à Borduas que le Carnegie Institute a fait parvenir des formulaires supplémentaires pour *Réunion des trophées*.

37. Autographe, fonds privé. Lettre publiée dans F. Leduc, *op. cit.*, p. 269.

38. Le 24 mai, Fernand Leduc écrit à Borduas à propos de son déménagement de Saint-Hilaire (voir F. Leduc, *op. cit.*, p. 137).

Au contraire, je jette du lest: la maison est bazardée, les meubles aussi; mes livres trouvent refuge dans des greniers amis<sup>39</sup>. Bientôt, je n'aurai plus qu'un petit nombre de toiles et léger comme un vagabond j'entreprendrai, à petits pas, le tour de la terre...

New York,	deux ans
Paris,	" "
Londres,	un an
Tokyo,	" "

et retour à ma douce vallée, si, en cours de route, des charmes inconnus ne m'ont pas enchaîné à nouveau!

À bientôt?

Paul

P.-S.

D'ici le mois d'août j'habite chez mon frère<sup>40</sup>.

P.

---

39. Notamment chez Bernard Bernard.

40. Adrien Borduas, dit Gaillard (sur ce dernier, voir *supra*, p. 41, n. 3). Borduas s'y est installé au sous-sol le 1<sup>er</sup> mai 1952, en attendant son départ du Canada, qu'il prévoit pour septembre de la même année.

**À Robert H. Hubbard**<sup>41</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 27 juin 1952

Cher monsieur Hubbard,

Une longue paresse, un changement de domicile, de lourdes décisions à prendre pour l'automne (départ du Canada en septembre<sup>42</sup> pour faire à petits pas le tour de la terre) m'ont empêché de vous remercier en temps de vos bonnes pensées.

Si vous venez, le mois prochain, en ma fraîche province je serais très heureux de vous entretenir de mes projets désespérés<sup>43</sup>.

J'habite, chez un frère, tout près de mon ancienne maison et du même côté de la route, mon téléphone n'est pas changé: BELœil 4506.

De toutes façons, je vous souhaite un bel été, de bonnes vacances.

Bien cordialement vôtre,

P.-É. Borduas

---

41. Autographe, MBAC, dossier «7.1 Borduas». Date de réception: 30 juin 1952.

42. Son départ sera reporté.

43. Le 30 juin, R. O. Hubbard annonce effectivement à Borduas son intention de lui rendre visite durant l'été.

**À Gérard et Gisèle Lortie**<sup>44</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 27 juin 1952

Mes chers amis,

Je vous aime bien et souvent je pense à vous, et je vous remercie de votre délicate pensée à l'occasion de l'expo d'adieu au coin familial<sup>45</sup>.

Présentement, et d'ici le début du mois d'août, j'habite chez mon frère qui reviendra, à cette époque, avec ma petite famille. Alors, je quitterai le Canada pour plusieurs années — très probablement.

Ne soyez pas méchants, venez m'y voir.

Mon téléphone n'a pas changé BELœil 4506, et, la maison est gentille!

Alors? À bientôt!

Très amicalement vôtre,

Paul

---

44. Autographe, MACM, fonds Gérard et Gisèle Lortie, 2P1b/3. Adresse (sur l'enveloppe): «M. et M<sup>me</sup> Gérard Lortie, // 2931, rue Fendall, Côte-des-Neiges, // Montréal». Cachet postal: 29 juin 1952.

45. Allusion à la lettre du 29 avril 1952 de Gérard et Gisèle Lortie, qui suit la «Dernière exposition des derniers tableaux à la maison de Saint-Hilaire».

### À Paul Gouin<sup>46</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 11 août 1952

Monsieur le Président<sup>47</sup>,

*Mes pauvres petits soldats*<sup>48</sup> 18 3/4" x 22 1/4" 1949<sup>49</sup> \$175

*Dernier colloque avant la Renaissance* 18 1/2" x 22" 1949 \$175

*Nonne et prêtre babyloniens*<sup>50</sup> 18 1/2" x 21 5/9" 1948 \$175

viennent de quitter l'atelier pour le Musée des Arts.

Je vous remercie de votre flatteuse invitation et vous souhaite franc succès.

Bien à vous,

P.-É. Borduas

---

46. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 230. Adresse: «Monsieur Paul Gouin, // 1224 ouest, rue Sainte-Catherine, // Montréal».

47. Paul Gouin, avocat et politicien (Montréal, 20 mai 1898 — Montréal, 4 décembre 1976), fils et petit-fils de deux Premiers ministres du Québec, Lomer Gouin et Honoré Mercier. Fondateur de l'Action libérale nationale, puis, en 1935, cofondateur d'un parti de coalition, l'Union nationale, avec le chef des Conservateurs, Maurice Duplessis. Il quitta l'Union nationale en 1936, année où elle prit le pouvoir, puis participa en 1942 à la fondation du Bloc populaire canadien avec, notamment, Jean Drapeau et André Laurendeau. Le 29 juillet 1952, Paul Gouin, à titre de président des Festivals de Montréal, invita Borduas à participer à l'exposition «Les arts du Québec», au Musée des beaux-arts de Montréal, du 18 août au 7 septembre 1952.

48. *Mes pauvres petits soldats*, tableau exposé pour la première fois au 67<sup>e</sup> Salon du printemps du Musée des beaux-arts de Montréal, du 14 mars au 9 avril 1950. Sur ce tableau, voir *infra*, p. 514, la lettre du 27 mars 1953 à S. de Wilden.

49. Mesures et date inscrites de la main de Borduas.

50. Voir *supra*, p. 299, n. 17.

### À Morin et Morin <sup>51</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 22 août 1952

Monsieur,

Ci-inclus mon chèque de \$52 acquittant votre compte du 4 courant.

Maître Laurendeau me demande les numéros des enregistrements des documents de l'affaire que vous avez si gentiment réglée<sup>52</sup>. Auriez-vous l'obligeance de me les faire parvenir?

Remerciements.

Bien à vous,

P.-É. Borduas

### À Janine Borduas <sup>53</sup>

Mardi matin [30 septembre 1952]

Allo! Janine,

Un temps magnifique! Beaucoup de travail, un rhume qui finit, un prochain départ: vendredi, jour de pleine lune, à Grenville<sup>54</sup>; mercredi suivant à Ottawa pour une dizaine de jours — m'écriras-tu là? 445, rue Sussex — et me voilà à peu près circonscrit.

Je pense à toi: à une belle et longue (6'3") tache brune sur le sable blond, à Renée, à Paul et je vous aime de tout mon cœur.

Paul

51. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 93. Adresse: «Morin & Morin, // 1545, 7<sup>E</sup>, rue Girouard, Saint-Hyacinthe».

52. Les notaires Henri et René Morin, de Saint-Hyacinthe, avaient été chargés de régler la séparation des biens des époux Borduas. M<sup>c</sup> Godefroy Laurendeau était l'avocat de Borduas et Bernard A. Bernard, le comptable chargé de percevoir les versements hypothécaires mensuels du docteur Alphonse Campeau et de les partager entre les époux, qui étaient mariés en communauté de biens.

53. Autographe, fonds privé. Adresse (sur l'enveloppe): «Mademoiselle Janine Borduas, // a/s du Collège Saint-Maurice, // 650, rue Girouard, // Saint-Hyacinthe, Qué.» Cachet postal: 30 septembre 1952.

54. Borduas séjourne chez sa sœur Jeanne, à Grenville, du 3 au 8 octobre 1952.

## À Pierre Daviault<sup>55</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 21 octobre 1952

Cher monsieur Daviault<sup>56</sup>,

Au retour de cette longue absence<sup>57</sup> j'ai eu le plaisir de trouver votre très aimable lettre du 3 octobre<sup>58</sup>.

Certes, puisque le Comité veut bien renvoyer ma demande au prochain concours<sup>59</sup>, c'est avec espoir et reconnaissance que je laisse ce dossier à votre entière discrétion. Je vous remercie de l'invitation d'y ajouter tout ce qui me semblera favorable et je souhaite que les faits à venir s'y prêteront.

Je garde le meilleur souvenir de notre brève rencontre à Ottawa<sup>60</sup> tout en me demandant cependant si je n'ai pas abusé de votre confiance. Je le regretterais beaucoup et je vous prierais de bien vouloir m'en excuser.

Veillez me croire, cher monsieur Daviault, votre très dévoué.

55. Dactylographie (photostat), Centre de recherche en art canadien de l'Université de Montréal, dossier «Correspondance Société royale du Canada // P.-É. Borduas».

56. Pierre Daviault (1899 - 1964). Journaliste, critique littéraire et traducteur, originaire de Saint-Jérôme. En poste à Ottawa comme chroniqueur parlementaire de *la Presse* (1923-1925), il y devint traducteur du *Journal des débats* en 1925. Il collabora au *Droit* d'Ottawa comme critique littéraire de 1934 à 1940. Au temps de la correspondance avec Borduas, il venait de fonder *la Nouvelle Revue canadienne*, en 1951, et, la même année, de soumettre à la Commission royale d'enquête sur l'avancement des arts, lettres et sciences au Canada (Commission Massey) une étude sur la langue française au Canada. Il collabora au *Harrap's Standard French and English Dictionary* et reçut, en 1952, le prix Chauveau de la Société royale du Canada, dont il devint président en 1958. Il devint surintendant du Bureau des traductions du Gouvernement du Canada en 1954. Il est l'auteur du *Dictionnaire militaire anglais-français, français-anglais* (1945), de *Langage et traduction* (1961) et coauteur avec Jean-Paul Vinay et Harry Alexander du *Dictionnaire canadien français-anglais, anglais-français* (1962).

57. Après son séjour à Grenville, Borduas se rend à Ottawa pour l'«Exposition de tableaux et d'encres» au Foyer de l'art et du livre (445, rue Sussex) du 10 au 20 octobre 1952.

58. Lettre conservée au Centre de recherche en art canadien, dossier «Correspondance Société royale du Canada // P.-É. Borduas».

59. En mars 1953.

60. À la mi-octobre.

À Fernand Leduc<sup>61</sup>

Le 22 octobre [1952]

Mon cher Fernand,

Votre dernière m'a causé une violente impression<sup>62</sup>. Depuis deux mois je désire vous écrire. Tourbillon des jours — Exposition — grippe — visites — imprévus de mille espèces et mon extrême difficulté aux écritures. Ça me prend tant de temps! Mais laissons tout ça!...

Sérieusement vous pensez revenir?

La vie n'est pas facile, ici non plus, pour vos formes précieuses. Vous le savez autant que moi. Il reste qu'ici vous toucherez à plus de choses qu'à Paris; mais comme à Paris ces choses ne vous rejoindront peut-être pas. Voilà le secret: faire siennes toutes choses et consentir à n'être qu'un étranger à ces mêmes choses.

Je viens de vivre une dizaine dans l'atmosphère la plus maternelle — j'en suis chaudement écœuré<sup>63</sup>! Est-ce indéfiniment indispensable? Faut-il y revenir? Où trouver ces réponses, sinon dans l'obéissance aux besoins impérieux?

Votre retour entrevu ajoute aux difficultés de mon départ — fixé au 3 novembre<sup>64</sup> — pour New York. Entre New York et Montréal, heureusement la distance est «minime».

---

61. Autographe, fonds privé. Lettre publiée dans F. Leduc, *op. cit.*, p. 269-270.

62. Lettre du 15 octobre 1952, dans laquelle Fernand Leduc fait part de son intention de rentrer à Montréal: «[...] le temps serait donc venu pour nous de nous retremper à nouveau dans les sources premières, puiser au sol natal...» (*op. cit.*, p. 139).

63. Allusion au séjour chez sa sœur Jeanne, à Grenville.

64. Il sera différé de quelques mois.

Un enseignement universel? Combien j'y crois. Mais qui payerait un tel enseignement? Les maîtres n'ont besoin que d'esclaves! Cet enseignement ne pourrait être que la formation de nouveaux maîtres et les nouveaux s'opposeraient aux anciens!

Il faut durer, Fernand. Durer sans espoir. Durer dans l'éternelle présence — Qu'importe le passé? Qu'importe aussi l'avenir? Seul le présent est éternel!

Paul

### À Pierre Daviault<sup>65</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 28 octobre 1952

Cher monsieur Daviault,

Je crois, maintenant, que la glace est rompue entre nous. Merci de la générosité de votre dernière lettre<sup>66</sup> et soyez sans crainte, je ne reviendrai pas sur un passé que je vous ai d'ailleurs exprimé par strict devoir. Déjà, je vous savais en dehors de ces petites misères. Strict devoir? J'ai horreur de commettre des abus de confiance! Cela me pousse, peut-être, à montrer d'abord le mauvais côté de mon passé à [celui] qu'il m'intéresse de connaître.

---

65. Dactylographie (photostat), Centre de recherche en art canadien de l'Université de Montréal, fonds «Correspondance Société royale du Canada // P.-É. Borduas».

66. Dans sa lettre du 24 octobre, Pierre Daviault rappelle brièvement les circonstances particulières de sa rencontre avec Borduas: «J'ai été fort content de faire votre connaissance. Mais il faut savoir que dans l'état de fatigue où nous étions l'un et l'autre, nous n'avons pas tiré tout le parti possible de notre conversation. Je tiens à vous dire, ici, que quelles que soient les polémiques auxquelles vous avez donné lieu, je reste tout à fait en dehors de ces querelles. J'ai toujours jugé votre peinture, chaque fois qu'il m'a été donné d'en voir, d'après l'impression que j'en ressentais et non pas d'après l'opinion des autres [...]. J'ajouterais, avec une égale franchise, que je juge votre œuvre en elle-même, sans m'arrêter le moins du monde à vos théories ni aux commentaires d'ordre plus ou moins philosophique dont on l'entoure» (Centre de recherche en art canadien de l'Université de Montréal, dossier «Correspondance Société royale du Canada // P.-É. Borduas»).

Ce sera un plaisir de vous tenir au courant de mes nouvelles adresses et de vous raconter, durant ce long voyage, tout ce qui pourrait vous amuser.

Veillez croire, cher monsieur Daviault, à la satisfaction que j'éprouve à mieux vous connaître.

Sincèrement vôtre.

À Gordon Bailey Washburn<sup>67</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 4 novembre 1952

Monsieur le Directeur,

Je reçois à l'instant le magnifique catalogue illustré de votre exposition internationale. Je vous en remercie et vous en félicite.

À la fin de l'été M. Douglas Duncan me rendait visite. Nous parlions de ma décision de quitter le pays pour plusieurs années: deux ans à New York, deux ans à Paris, une année à Londres et un long séjour à Tokyo. À l'occasion de ce voyage M. Duncan m'a parlé de vous en des termes les plus pressants. Je lui ai promis, dès mon arrivée aux États-Unis, d'aller vous voir. Si vous permettez je serai à Pittsburgh vers la mi-novembre.

Lors de votre passage à Montréal, au printemps dernier, j'ai eu un moment l'espoir de vous montrer mes tableaux à Saint-Hilaire, avec M. Davis<sup>68</sup>. C'est à regret que les choses se sont

---

67. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 222 (non T. 113, comme l'indique l'index). Adresse: «Monsieur Gordon Washburn, // Carnegie Institute, // Pittsburgh».

68. Robert Tyler Davis, du Musée des beaux-arts de Montréal. Voir *supra*, p. 473, la lettre du 5 janvier 1952 à R. T. Davis.

arrangées autrement. Je me faisais un plaisir de vous connaître et j'ignorais la possibilité prochaine de vous voir.

Veillez croire, Monsieur le Directeur, à l'expression de mes sentiments distingués.

Bien à vous.

Paul-Émile Borduas

À James Johnson Sweeney <sup>69</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 6 novembre 1952

Cher monsieur Sweeney <sup>70</sup>,

Vous êtes vraiment l'homme à qui j'écris dans les grands changements<sup>71</sup>. Ne m'aviez-vous pas, d'ailleurs, invité à rester en contact? Depuis ma dernière lettre<sup>72</sup>, je ne sais pas! trois ans? bien des choses ont changé. Maintenant seul et disposant d'un petit capital j'entreprends un long voyage: plus exactement une série de repiquages autour du monde: deux ans à New York, deux ans à Londres et à Paris et le plus longtemps possible à Tokyo.

J'escompte partir d'ici une quinzaine de jours et je serais très heureux de vous voir dès mon arrivée à New York. Je sais, par des amis, combien vous êtes occupé. J'ose quand même espérer un mot favorable.

Bien à vous.

---

69. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 164. Adresse: «Monsieur James Johnson Sweeney, // 120 East End Avenue, // New York 28, N.Y.»

70. Voir *supra*, p. 270, n. 181.

71. Allusion aux événements entourant la publication de *Refus global*. Voir *supra*, p. 270 et 290, les lettres du 20 octobre et du 24 décembre 1948 à J.J. Sweeney.

72. Celle du 4 janvier 1949, vraisemblablement; voir *supra*, p. 299.

À Gordon Bailey Washburn<sup>73</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 14 novembre 1952

Monsieur le Directeur,

Je devrais être en route et je suis encore sur place.

Lorsque je vous ai annoncé ma visite, pour la mi-novembre<sup>74</sup>, je croyais qu'une journée suffirait à l'obtention du permis de séjour en votre pays. Les facilités de mes voyages antérieurs m'ont donné cette fausse assurance: c'est que je n'ai voyagé qu'en étudiant et qu'en touriste. Cette fois, pour un séjour de deux ans, il faut un visa permanent. Et, pour un visa permanent, il faut satisfaire à des exigences qui ne dépendent pas de notre volonté<sup>75</sup>.

Normalement, mon dossier devrait être prêt dès mercredi prochain. Combien son étude, par votre Consulat, prendra de temps? Je l'ignore! Ce dossier sera-t-il satisfaisant? Je l'ignore également! Mais j'espère et j'attends.

Aussitôt libre d'entrer aux États-Unis, je file vers votre exposition.

Votre généreuse lettre<sup>76</sup> est pour moi le gage d'un avenir meilleur. Je vous en remercie chaleureusement et je vous prie, Monsieur le Directeur, de croire à mon entière reconnaissance.

---

73. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 222 (non T. 113, comme l'indique le catalogue du Musée d'art contemporain de Montréal). Adresse: «Monsieur Gordon Bailey Washburn, // Carnegie Institute, // Pittsburgh».

74. Voir *supra*, p. 492, la lettre du 4 novembre 1952.

75. Il faut situer ici une première visite de Borduas au consulat des États-Unis à Montréal. Les procédures sont alors extrêmement serrées à cause de la guerre de Corée, du service militaire obligatoire et des enquêtes anticomunistes de la commission dirigée par le sénateur Joseph J. McCarthy.

76. Du 7 novembre 1952 (T. 222). Borduas ne pourra se rendre à Pittsburgh pour cette exposition.

### À Claude Gauvreau<sup>77</sup>

Mardi le 25 nov. [19]52

Mon cher Claude,

Au retour de ce week-end je retrouve votre généreuse invitation à boire un verre de cidre avec vos amis<sup>78</sup>, mercredi soir. J'aurai malheureusement peu de temps, mais j'irai avec joie.

J'ai hâte de lire ce que vous avez écrit ces derniers temps et j'apprends, avec grand plaisir, votre joyeuse détente!

Borduas

### À Janine Borduas<sup>79</sup>

Le 3 décembre [1952]

Non, ma belle Janine, pas encore à New York, bloqué<sup>80</sup>, que je suis ici, par un tas de papiers exigés pour un séjour prolongé aux États-Unis. Mais ce contretemps semble sur le point de prendre fin.

Merci pour ta bonne lettre de Saint-Aimé<sup>81</sup>. En voyant l'estampille de l'enveloppe je me demandais ce que diable tu pouvais bien faire là! Maintenant tout à fait rassuré puisque tu t'y plais: tant que tu seras heureuse, ma Janine, ton papa sera content!

---

77. Lettre publiée dans *Liberté*, n° 22, avril 1962, p. 230.

78. Lettre du 21 novembre 1952. Pour rompre plusieurs mois consacrés à l'écriture de *Beauté baroque*, Claude Gauvreau, qui éprouve le besoin de reprendre contact avec des «figures sympathiques», organise une rencontre chez lui, le soir du 26 novembre.

79. Autographe, fonds privé. Adresse (sur enveloppe): «Mademoiselle Janine Borduas, // Couvent de la Présentation de Marie, // Saint-Aimé, Qué.» Cachet postal: Montréal, 3 décembre 1952.

80. Manuscrit: «bloqué».

81. Lettre du 29 novembre 1952. Janine y annonce qu'elle est pensionnaire au Couvent de la Présentation-de-Marie à Saint-Aimé, une école ménagère située à environ quarante kilomètres de Saint-Hyacinthe.

J'ai cependant des regrets: entre autres, celui de ne pas voir ces jolies choses que tu fais, et feras, à ton école! Mais la vie est remplie d'heureux hasards et le monde est petit, dit-on? — si nous restons remuants tous deux l'avenir nous ménagera de grandes joies.

Lorsque tu verras frère et sœur (qui s'amuse) embrasse-les bien fort pour moi. Ton papa qui répondra à toutes les questions là-bas!

P.

### À Gordon Bailey Washburn<sup>82</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 10 décembre 1952

Cher monsieur Washburn,

Adieu le plaisir et la leçon escomptés d'une visite à votre exposition<sup>83</sup>!

J'obtenais enfin, après les longues formalités requises, mon visa samedi dernier. Tout heureux je croyais l'affaire terminée. Ce bonheur dura peu car il fallait aussi obtenir, d'un officier de l'Immigration américaine<sup>84</sup>, un permis d'entrer. Là, mon cas a été différé pour enquête motivée par l'unique raison qu'une

---

82. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 222 (non T. 113, comme l'indique le catalogue du Musée d'art contemporain de Montréal).

83. Voir *supra*, p. 494, la lettre du 14 novembre 1952 à G. B. Washburn.

84. Entre la première et la seconde entrevue — cette dernière eut lieu le 8 décembre 1952 — se situait la visite obligatoire aux bureaux de la Gendarmerie royale du Canada en vue d'une lettre de recommandation. La démarche est la suivante : 1- visite au consulat en vue de l'obtention des documents à remplir; 2- entrevue au consulat et premier interrogatoire par un inspecteur du United States Department of Justice, Immigration & Naturalization Service, qui peut fort bien appartenir à la Central Intelligence Agency (C.I.A.); 3- démarche du candidat auprès de la Gendarmerie royale du Canada en vue d'une lettre de recommandation; 4- second interrogatoire au consulat; 5- prise des empreintes digitales et avis de se présenter tous les trois mois au bureau du United States Department of Justice le plus proche.

organisation à caractère communiste me fait tenir gratuitement, sans aucune sorte d'adhésion de ma part, une pauvre petite feuille de chou que d'ailleurs je ne lis jamais n'aimant pas me salir ni les mains ni l'esprit. Et voilà !

Le questionnaire que ce fait m'a suscité a été dactylographié en quatre copies signées et assermentées<sup>85</sup>. Qu'advient-il de ces copies ? Iront-elles moisir dans les caves de ce bureau de police ? N'ayant jamais fait de politique j'ignore comment je pourrais m'aider — mes amis sont loin de ces pouvoirs — totalement innocent et sans défense devant leur interprétation de ce fait.

Je crains que le grand et merveilleux voyage soit compromis. Sans l'appui américain je ne vois pas encore comment je pourrais le réaliser. Je m'excuse de vous importuner avec ces petites misères si banales, si courantes à notre drôle d'époque de grandes luttes. Je tiens à vous assurer que face à ces luttes je suis américain des pieds à la tête.

Cher monsieur Washburn, laissez-moi, encore une fois, vous féliciter pour votre grande exposition ; pour ses qualités plastiques, morales, pour son attitude spirituelle, entrevues à travers le catalogue et le numéro spécial de votre revue<sup>86</sup>.

Aussi mes très cordiaux remerciements pour votre touchante attention.

Bien sincèrement vôtre.

---

85. Voir le texte du questionnaire dans *Écrits I*, p. 657-658.

86. Ce numéro spécial de *Carnegie Magazine* n'a pas été conservé par Borduas. Voir Gordon B. Washburn, « *Interesting Europeans in the 1952 Pittsburgh International* », *Carnegie Magazine*, vol. 26, octobre 1952, p. 258-262, et « *Prize Winners, the 1952 International* », *ibid.*, novembre 1952, p. 298-301.

**À Robert H. Hubbard**<sup>87</sup>

Saint-Hilaire-Est, 11 décembre 1952

Cher monsieur Hubbard,

Bloqué par l'Immigration américaine, après avoir cependant obtenu mon visa; il faut attendre. Si je n'obtiens pas rapidement mon permis d'entrer aux États-Unis, il faudra reviser mes projets; car pour moi le temps presse et je ne vois pas encore comment réaliser mes longs séjours dans les capitales étrangères sans l'appui américain.

Votre belle reproduction<sup>88</sup>, messagère de vos souhaits, a donc été cueillie comme un fruit mûr et frais dans ma cassette postale de Saint-Hilaire-Est. Merci! Votre fidélité, malgré les nombreux petits tracas dont je ne vous ai pas épargné, m'émeut beaucoup.

Que 1953 vous soit propice!

Bien sincèrement vôtre,

P.-É. Borduas

---

87. Autographe, fonds privé. Date de réception : 11 décembre 1952.

88. Cette carte postale n'a pas été conservée.

1953

*Page laissée blanche*

## À Janine Borduas <sup>1</sup>

Dimanche 4 jan. [19]53

Ma belle Janine toute en or (jaune!),

Tu es gentille comme tout. Ta gouache pimpante : au toréador attentif et discret, à la blonde — j'aurais préféré une brune — à la grande fleur s'inclinant, a été le coup de soleil chaud d'hier.

Les chocolats, cadeau collectif, ont été grandement appréciés et prestement bouffés. J'ignore si vous imaginez la joie de vous retrouver, même ainsi, quelquefois?

Mille questions flottent en l'air.

Bien sûr que tu aimes mieux entendre les nouvelles que les questions?!

Ici, ça va bien.

Bloqué<sup>2</sup>, au moins pour trois autres mois, par l'Immigration américaine<sup>3</sup>, j'oublierai, d'ici là, l'idée des longs voyages et me remettrai à peindre. J'ai l'impression d'être au seuil d'une certaine fureur. Chez Grand'Papa<sup>4</sup> la vie se continue telle que vous l'avez connue. Tante Marcelle<sup>5</sup>, l'oncle Gaillard travaillent fermement à parfaire leur aimable domaine. Petit Pierre<sup>6</sup> deviendra grand!

---

1. Autographe, fonds privé. Adresse (sur enveloppe) : «Mademoiselle Janine Borduas, // 1295 rue Saint-Pierre, // La Providence, Qué.» Cachet postal: Montréal, 4 janvier 1953.

2. Manuscrit : «Blocqué».

3. L'autorisation ne sera accordée que le 17 mars 1953.

4. Magloire Borduas.

5. Marcelle Turgeon, épouse d'Adrien dit Gaillard Borduas.

6. Pierre Borduas, fils de Marcelle et d'Adrien.

L'oncle Wilfrid<sup>7</sup> a subi une opération pour hernie; bientôt il reprendra le travail. Jeanne<sup>8</sup> n'a pas maigri et Yolande<sup>9</sup> écrit déjà de jolies lettres.

La glace est prise.

C'est la blanche immobilité pour jusqu'au printemps.

Dans peu de jours — une ou deux bordées de neige — et ce sera le temps où, divinement quatre, nous allons glisser dans la montagne...

Excuse-moi de rappeler ce «présent» un peu loin pour toi, peut-être. C'est ma façon de m'acquitter de quelques-uns de mes plus beaux jours. Tu vois, je n'ai pas changé, toujours je répète les mêmes choses! Un mot gai pour terminer: le Père Noël m'a gâté, cette année. Chocolats — un beau Ronson<sup>10</sup> de table — des mouchoirs — cigarettes — *Entretiens*<sup>11</sup> de Breton, le livre que je désirais lire, et une magnifique édition des œuvres complètes de François Villon<sup>12</sup>, une merveille inépuisable!

Tu vois, le sort est aimable, il fait ce qu'il peut pour compenser!

Je t'aime, à bientôt,

Papa

---

7. Wilfrid Brisebois.

8. Jeanne Borduas, sœur de Paul-Émile et épouse de Wilfrid Brisebois.

9. Yolande Brisebois, fille de Jeanne et Wilfrid Brisebois.

10. Marque de briquet.

11. André Breton, *Entretiens 1913-1952 avec André Parinaud*, Paris, Gallimard, «Le point du jour», 1952, 317 p.; cet ouvrage n'a pas été retrouvé dans la bibliothèque de Borduas.

12. Peut-être l'édition des *Œuvres* de François Villon commentée par Pierre Messiaen, ornée de trois gravures de Mario Prassinis (Paris, Desclée de Brouwer, 1946, 178 p.); cet ouvrage n'a pas été retrouvé dans la bibliothèque de Borduas.

### À Pierre Daviault<sup>13</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 22 janvier 1953

Cher monsieur Daviault,

Les feuillets jaunes m'arrivent. Que dois-je faire?

Je n'ai malheureusement pas gardé copie du modèle rempli l'automne dernier<sup>14</sup>. Celui-là même pourrait-il être représenté au jury de cette année<sup>15</sup>?

D'ailleurs, rien à ajouter au dossier. Ces derniers mois ont été témoins d'aimables surprises sans qu'il m'appartienne d'en faire état.

Des amis, je crois, vous ont tenu au courant des multiples retards apportés au permis d'entrer aux États-Unis. Après l'obtention du visa permanent l'on m'a bloqué<sup>16</sup> à l'Immigration sur la réponse d'avoir reçu gratuitement, sans m'y opposer, le journal *Combat*<sup>17</sup>. Cette malencontreuse affaire exige un

13. Dactylographie (photostat), Centre de recherche en art canadien de l'Université de Montréal, fonds «Correspondance Société royale du Canada // P.-É. Borduas».

14. Le comité de sélection a reporté la demande du 30 août 1952 au prochain concours. Anne-Marie Bouquillion, secrétaire du Comité des bourses, la lui retourne le 29 janvier.

15. Le 11 février 1953, Borduas acheminera à la Société royale du Canada une nouvelle demande comprenant un «PLAN D'ÉTUDES PROJETÉES: // Poursuivre les recherches en cours: peinture et si possible tailles directes (commencées en 1951). // Établir de nouveaux contacts. // D'ici, MM. André Breton, Pierre Emmanuel, Raymond Abellio et la Galerie Pierre sembleraient des foyers favorablement disposés à répondre au besoin d'une confrontation et d'une confirmation européenne du caractère essentiellement américain que l'on croit déceler de plus en plus dans ma peinture» (Dactylographie, AGO).

16. Manuscrit: «bloqué».

17. Comment les inspecteurs du consulat ont-ils appris que Borduas recevait *Combat*, un journal communiste de Montréal dont le rédacteur en chef était Pierre Gélinas, celui-là même qui s'était moqué des automatistes en les traitant de «révolutionnaires de la toile» et en les accusant d'«abstention coupable» (voir *Écrits I*, p. 344-346)? Il y a au moins trois scénarios possibles, le troisième étant le plus vraisemblable: 1- On surveille le courrier de Borduas parce qu'il est le chef de file d'un certain nombre d'artistes qui ont été mêlés aux

rapport secret sur l'ensemble de mes activités, je suppose, et prendra de trois à six mois<sup>18</sup>! Je ne m'en plains pas: la vie étant particulièrement jolie — si peu fructueuse — tous ces derniers temps.

Je suis très content de la reprise des activités autour de vos bourses d'études et de recherches; n'est-ce pas une bonne occasion de correspondre?

Sincèrement vôtre.

---

communistes (*Écrits I*, p. 472-473). Mais cette surveillance relève normalement de la Gendarmerie royale du Canada et n'explique pas que le consulat soit au courant des résultats. 2- On a saisi la liste des abonnés lors de la descente opérée à *Combat* par la Police provinciale cinq ans plus tôt, pendant une campagne électorale de Maurice Duplessis (Anonyme, «Nouvelles mesures préventives prises contre les communistes», *le Devoir*, 10 décembre 1946, p. 1). Ce scénario suppose que le Federal Bureau of Investigation (FBI) en a reçu une copie qui est mise à la disposition de la CIA (fondée l'année suivante, en 1947) et des inspecteurs du consulat. L'inspecteur C. T. Roach l'aurait consultée entre l'interrogatoire du 6 décembre 1952, où Borduas nie recevoir quelque journal communiste que ce soit, et le contre-interrogatoire du 8 décembre, où il se rétracte dès la première question, qui porte sur *Combat*. 3- Borduas suit la procédure normale (voir *supra*, p. 496, la lettre du 10 décembre 1952 à G. B. Washburn). Après l'interrogatoire du 6 décembre, il se procure la lettre de référence de la GRC — qui a accès à la liste en question — et la présente au consulat le 8 décembre. L'inspecteur du consulat est ainsi mis au courant par la GRC que Borduas doit faire l'objet d'une enquête plus approfondie (voir *Écrits I*, p. 654-658).

18. L'affaire sera réglée le 30 mars, comme en témoigne une lettre d'un représentant du consulat, J. R. Burke, qui lui donne rendez-vous avant le 6 avril 1953, «*in order that your application may be considered during the life of the immigration visa*». Le permis de séjour sera le «CIV Y220» (voir *Écrits I*, p. 655).

## À Robert H. Hubbard<sup>19</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 6 février 1953

Cher monsieur Hubbard,

Votre lettre d'hier<sup>20</sup> est entrée par le courrier du matin. Cet après-midi partait *la Femme au bijou*<sup>21</sup>. Elle sera donc rendue à Ottawa avant l'arrivée de M. Band<sup>22</sup> selon son désir.

Hier, une caisse contenant trois autres tableaux<sup>23</sup> quittait aussi l'atelier pour la même adresse. Celle-ci à la demande de mademoiselle Agnès Lefort et dans le même but que *la Femme au bijou*. Sauf un Ozias Leduc, sans son cadre<sup>24</sup>, que j'ai introduit à l'intention de M. Pierre Boudreau<sup>25</sup> qui désire le faire photographier et me le retourner ensuite.

19. Autographe, fonds privé; un double au carbone est conservé en T. 225. Date de réception: 9 février 1953.

20. Lettre du 5 février 1953 (T. 225).

21. Voir *supra*, p. 328, la lettre du 16 juin 1949 à Frantz Laforest, et, p. 436, celle du 8 mars 1951 à Wilfrid Lazure.

22. Charles Shaw Band (Thorold, Ont., 14 décembre 1885 — ?). Homme d'affaires et collectionneur de peinture canadienne. Il siégeait alors à la Art Gallery de Toronto comme *Past President*. Voir Charles S. Band, *The Collection of Mr and Mrs Charles S. Band*, Toronto, Art Gallery of Toronto, 1963, n.p. Il est devenu propriétaire de *la Femme au bijou indiscret* vers 1953.

23. À la Galerie nationale du Canada, Borduas expose *Éruption imprévue*, à l'« *Annual Exhibition of Canadian Painting 1953* » en mars, puis *la Femme au bijou* (titre abrégé) et *Sous le vent de l'île* dans le cadre de l'« *Exhibition of Canadian Painting to Celebrate the Coronation of Her Majesty Queen Elizabeth II* » (voir F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 317 et 489).

24. *Nature morte aux pommes* ou *les Trois pommes*, 1887, 22,5 x 30,8 cm, propriété de Borduas. Reproduction en noir et blanc et analyse de l'œuvre dans J.-R. Ostiguy, *Ozias Leduc, peinture symboliste et religieuse*, Ottawa, Galerie nationale du Canada, 1974, p. 15 et 108; reproduction couleurs dans J. R. Harper, *la Peinture au Canada, des origines à nos jours*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1966, pl. 212. Voir *infra*, p. 699, la lettre du 27 janvier 1955 à R. H. Hubbard.

25. Pierre de Ligny Boudreau, désirent écrire un article sur Ozias Leduc qui fête son 89<sup>e</sup> anniversaire, va lui rendre visite avec Borduas. Voir P. de L. Boudreau, « Ozias Leduc of Saint-Hilaire », *Canadian Art*, vol. 10, n° 4, 1953, p. 156-158 (reproduction des *Trois pommes*, p. 156).

Je vous remercie, cher monsieur Hubbard, de votre constante amabilité et souhaite l'occasion de vous manifester ma sincère reconnaissance d'une façon plus tangible.

Bien à vous,

P.-É. Borduas

### À Enid Hopper<sup>26</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 7 février 1953

Mademoiselle,

Votre aimable lettre du 29 janvier<sup>27</sup> est encore sur ma table; je viens de la relire.

Que puis-je faire pour vous être agréable? Je demeure à votre entière disposition, mais vous devrez me guider davantage.

Si vous avez quelque loisir, à votre prochain voyage à Montréal, et désirez voir de plus grands tableaux que celui de la galerie Agnès Lefort, je me ferai un plaisir de vous recevoir à Saint-Hilaire. D'ici là, je vous en prie, posez-moi toutes les questions qu'il vous plaira.

Bien à vous,

Paul-Émile Borduas

---

26. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 133. Adresse: «Mademoiselle Enid Hopper, // Sherbrooke High School, // Sherbrooke, Qué.»

27. Lettre conservée en T. 133. Auteure d'une thèse intitulée «*Canadian painting 1933-1950*», Enid Hopper recueille des informations pour un article, «*Trend(s) in Canadian Painting*», qui paraîtra à l'automne 1953 dans *The Teachers Magazine of the Provincial Association of Protestant Teachers in Quebec Province*. Borduas a conservé une version dactylographiée de cet article.

**À Déa Blondin**<sup>28</sup>

10 février 1953

Ce paquet d'indiscrétions<sup>29</sup> offert à la curiosité de M<sup>me</sup> Blondin en lui demandant cependant de bien vouloir me le retourner et me dire ce qu'elle en pense au point de vue de Leduc?

Merci,

Paul

**À Guy Viau**<sup>30</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 12 février 1953

Mon cher Guy,

Il est encore question, pour moi, des fameuses «bourses de recherches du Gouvernement canadien pour outre-mer»<sup>31</sup>. Je me suis permis de donner votre nom où des témoignages sur ma peinture peuvent être demandés. Très probablement le comité vous écrira. Je vous prie de bien vouloir l'en excuser.

Pour votre information, sur l'esprit de ma demande, j'inclus copie du «Plan d'études projetées»<sup>32</sup>.

---

28. Autographe (brouillon), MACM, T. 124.

29. Manuscrit d'un article sur Ozias Leduc que Borduas vient de terminer et qui paraîtra à l'automne dans la revue *Canadian Art*. Voir *Écrits I*, p. 511-515.

30. Autographe, MQ, fonds Guy Viau.

31. Voir *supra*, p. 503, la lettre du 22 janvier 1953 à Pierre Daviault. Le 18 mars, Guy Viau transmettra à Borduas copie de la lettre d'appui qu'il a rédigée à l'intention du comité des bourses de la Société royale.

32. Voir *supra*, p. 503, n. 15.

Le qualificatif «américain» est naturellement pris au sens le plus large et qualifie une certaine façon de réagir: une certaine violence naïve du sentiment — comme vous savez.

J'aime à croire que vous et votre jeune et prospère famille vous portez bien. Dites bonsoir à la charmante maman et aussi que je souhaite la voir bientôt!

Très affectueusement vôtre,

P.-É. Borduas

À Sydney J. Key <sup>33</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 12 février 1953

Cher monsieur Key,

Étant encore question de ces «bourses du Gouvernement canadien pour outre-mer»; bourses accordées à la fin d'avril ou au mois de mai, j'ai pris la liberté d'indiquer votre nom où l'on demande des témoignages sur mon travail. Il est donc très probable que le comité vous consultera. Je vous prie de bien vouloir m'excuser de l'ennui que cela pourrait vous donner.

Pour vous indiquer l'esprit de ma demande j'inclus une copie du «Plan d'études projetées<sup>34</sup>».

---

33. Dactylographie, AGO; un double de cette lettre a été conservé par Borduas.

34. Voir *supra*, p. 503, n. 15. S. J. Key appuiera Borduas dans une lettre du 25 mars 1953 à J. B. Marshall, membre de la Société royale du Canada: «*I believe that for some time Mr. Borduas has considered leaving Canada possibly for the United States. It would seem to me that a year in France might take care of his needs and wishes, and preserve the likelihood of his remaining in Canada.*»

Le qualificatif « américain » est employé au sens le plus large et qualifie une certaine façon de réagir : une certaine violence naïve du sentiment.

Cette bourse tomberait bien ! Pris que je suis dans les multiples retards apportés aux permis d'entrer aux États-Unis.

J'aime à croire que la vie à Toronto reste aussi aimable qu'en ce mois d'octobre 1951. Déjà!...

Croyez à mes meilleurs souvenirs, à ma reconnaissance.

Toujours vôtre,

P.-É. Borduas

À Harry O. McCurry <sup>35</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 12 février 1953

Cher monsieur McCurry,

Étant encore question, pour moi, des « bourses de recherches du Gouvernement canadien pour outre-mer », j'ai pris la liberté d'indiquer votre nom où l'on demande des témoignages sur mon travail<sup>36</sup>.

Il est donc très probable que le comité vous consultera. Veuillez, je vous prie, bien vouloir m'excuser de l'ennui que cela pourrait vous donner.

Bien à vous,

P.-É. Borduas

---

35. Autographe, MBAC, dossier « 7.4 — *Canadian Government Overseas Awards (A-K)* ». Date de réception : 13 février 1953.

36. « *Thank you for your letter of February 12 which came in a few moments ago. Needless to say, it will give me much pleasure to speak in your favour in connection with your application for a Government scholarship* » (H. O. McCurry, lettre du 13 février 1953; double conservé au Centre de recherche en art canadien de l'Université de Montréal).

À Enid Hopper<sup>37</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 20 février 1953

Mademoiselle,

Oui; cet après-midi du vingt-huit me convient tout à fait: comptez sur lui, il vous appartient<sup>38</sup>.

Depuis 1946 un certain nombre d'expositions exclusives aux automatistes eurent lieu à Montréal et une à Paris<sup>39</sup>. Il n'a jamais existé de réglementation au sein de ce groupe d'amis. Chacun est libre d'exposer où bon lui semble quoique nous ayons déjà refusé, d'un commun accord et exceptionnellement, notre participation à une exposition, à une publication, en particulier<sup>40</sup>.

Il n'y a qu'un manifeste automatiste: *Refus global*, 1948, introuvable sur le marché. L'année suivante, une mince plaque *Projections libérantes* apportait quelques éclaircissements. Depuis: quelques livres, plus ou moins teintés d'automatisme, ont paru<sup>41</sup>. Si vous êtes intéressée, je pourrai, peut-être, en dresser une liste malheureusement incomplète.

L'automatisme est né spontanément et à distance du mouvement surréaliste dont André Breton (non André Masson) est le porte-parole. Breton eut ainsi et personnellement, par son

37. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 133.

38. En réponse à la lettre d'Enid Hopper, du 17 février 1953 (T. 133).

39. «Automatisme», à la Galerie du Luxembourg, du 20 juin au 13 juillet 1947.

40. *Les Ateliers d'arts graphiques*. Voir *Parlons un peu peinture*, *Écrits I*, p. 286-289.

41. Thérèse Renaud, *les Sables du rêve*, illustrations de Jean-Paul Mousseau, 1946; Paul-Marie Lapointe, *le Vierge incendié*, illustration de Pierre Gauvreau, 1948; Roland Giguère, *Faire naître*, illustrations d'Albert Dumouchel, 1949; *id.*, *3 pas*, illustrations de Conrad Tremblay, 1950; *id.*, *Midi perdu*, et *Yeux fixes ou l'Ébullition de l'intérieur*, illustrations de Gérard Tremblay, 1951; Théodore Koenig, *Clés neuves, poèmes ouverts, poèmes fermés*, 1950. Le 18 juillet, Enid Hopper signalera à Borduas que ces ouvrages sont introuvables à Toronto, tout comme les *Entretiens* d'André Breton.

attitude et ses écrits, une profonde influence sur nous. Mais, nous sommes restés libres envers cette filiation historique au sur-réalisme.

J'ignore les secrètes ambitions de Pellan<sup>42</sup>. Ce que je crois savoir est que la conformité «fasciste» de son esprit s'oppose automatiquement à l'automatisme. L'automatisme exige la parfaite disponibilité; Pellan mise sur l'efficacité: l'efficacité m'apparaît à la limite contraire de la disponibilité.

Cet article de mon ami Hubbard que j'ai lu quelque part<sup>43</sup>, mais où? En vain, tout à l'heure, j'ai voulu le retrouver. Il semble certain pour Hubbard, comme pour vous et pour moi, que Roberts et Cosgrove sont des peintres figuratifs... Alors? Je ne comprends pas.

Qui sait: peut-être, saurons-nous bien nous entendre malgré les difficultés du langage; en tout cas, je l'espère.

À bientôt.

---

42. «Is there any truth in the statement that Pellan is attempting to weave together Automatism and abstract art?» (Enid Hopper, *loc. cit.*).

43. Peut-être Borduas songe-t-il plutôt aux rapprochements faits par Donald W. Buchanan dans «Paul-Emile Borduas. Surrealism in a Quebec Setting», dans *The Growth of Canadian Painting* (Londres et Toronto, Collins, 1950, p. 99-102). Voir *supra*, p. 335, n. 163.

À Stuart de Wilden <sup>44</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 11 mars 1953

Monsieur,

Je regrette mon insuffisante connaissance de l'anglais qui m'oblige à répondre en français à votre lettre du 7 mars<sup>45</sup>: je m'en excuse et souhaite que ce fait ne vous ennuiera pas trop.

Votre programme d'expositions pour le printemps m'intéresse et je serais heureux d'y figurer avec une exposition particulière<sup>46</sup>. Ce mouvement vers l'ouest, de ma peinture, m'enchante.

Aussi, si vous aviez l'obligeance de me faire tenir un croquis coté de votre salle du second étage, je dresserai et vous soumettrai une liste des tableaux susceptibles d'y être exposés. J'attendrai, naturellement, les conditions précises de cette exposition: dates des deux semaines disponibles, pourcentage, frais de transport, etc.

Dans l'espoir d'une entente malgré les difficultés du langage, croyez-moi, Monsieur,

Votre dévoué,

Paul-Émile Borduas

---

44. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 212. Adresse: «Monsieur A. Stuart de Wilden, // a./s. de Richardson Bros. Ltd., // 332 Main Street, // Winnipeg».

45. Lettre conservée en T. 212. Stuart de Wilden lui propose une exposition particulière au second étage chez Richardson Brothers. Le projet sera abandonné en septembre, après avoir suscité bien des espoirs.

46. «I have already arranged for continuous two-weekly exhibitions from the 16th of March to June 13th of Canadian artists and am getting a large number of pictures sent in for sale on a commission basis» (lettre du 17 mars 1953, T. 212). Borduas y exposera *Mes pauvres petits soldats*, *Réunion matinale*, *Figure au crépuscule* et *les Voiles blancs du château-falaise*.

## À Harry O. McCurry <sup>47</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 26 mars 1953

Cher monsieur McCurry,

C'est une bien aimable et fructueuse nouvelle que m'apporte votre lettre toute récente<sup>48</sup>. Savoir *Sous le vent de l'île*<sup>49</sup> à votre galerie a sur ma sensibilité l'effet d'un courant chaud qui m'enchanté... Merci.

Merci aussi d'avoir bien voulu m'assurer de votre recommandation au Comité des bourses de recherches<sup>50</sup>. Qui sait?... De toute façon je vous dois — et avec quel plaisir — une éternelle reconnaissance.

Bien à vous,

P.-É. Borduas

---

47. Dactylographie, MBAC, dossier «*Sous le vent de l'île 6098*». Date de réception : 28 mars 1953.

48. Le 23 mars, H. O. McCurry annonce à Borduas l'achat, par la Galerie nationale du Canada, de *Sous le vent de l'île*, de retour à la Galerie nationale après avoir fait partie de l'exposition itinérante «*Recent Quebec Paintings*».

49. Voir *supra*, p. 458, la lettre du 17 juillet 1951 à R. H. Hubbard.

50. Lettre du 18 mars 1953 (Musée des beaux-arts du Canada, dossier «7.4 — *Canadian Government Overseas Awards (L-Z)*»). Se présentait au même concours: Henri Masson, Goodridge Roberts, Charles Binning, André Bié511er, Ronald York Wilson, Molly Joan Bobak, Jean-Philippe Dallaire, Robert La Palme et Laurence Hyde. Les membres du comité éprouvent certaines réserves vis-à-vis l'art moderne ou l'art d'avant-garde, comme le laisse voir cette remarque de McCurry: «*Mr. Dallaire's work is perhaps avant-garde in character but I regard him as a very serious artist who should profit by an additional year in France.*» McCurry décrira Borduas comme le chef de file d'un courant de tendance surréaliste et le représentant d'un mode de peinture non objectif, omettant volontairement de signaler que le peintre de Saint-Hilaire pratique une peinture d'avant-garde non figurative.

À Stuart de Wilden<sup>51</sup>

Saint-Hilaire-Est, le 27 mars 1953

Cher monsieur,

En réponse à votre lettre du 17 dernier<sup>52</sup>, j'expédie à l'adresse de Richardson Bros. Ltd., par le C.N.R. et *collect* une caisse contenant quatre tableaux. À savoir :

<i>Figure au crépuscule</i> <sup>53</sup>	18 1/4" x 21 3/4". 1944. \$ 200.
<i>Réunion matinale</i> <sup>54</sup>	18 1/2" x 21 3/4". 1947. \$ 200.
<i>Les Voiles blancs au château-falaise</i> <sup>55</sup>	18 3/4" x 22". 1949. \$ 200.
<i>Mes pauvres petits soldats</i> <sup>56</sup>	18 3/4" x 22 1/4". 1949. \$ 200.

Je regrette de ne pouvoir faire plus pour le moment, et vous souhaite bonne chance.

Une exposition fût-ce pour octobre m'intéresse. Mais il est probable qu'à cette époque je sois absent du pays: dans ce cas, je

51. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 212. Adresse: «Monsieur Stuart de Wilden, // 332 Main Street, // Winnipeg».

52. Voir *supra*, p. 512, n. 46.

53. *Figure au crépuscule* ou 6.44 (?), 1944, huile sur toile, 54,9 x 46,7 cm; reproduction couleurs et analyse de l'œuvre dans F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas*, 1988, p. 198-199.

54. *Le Danseur* ou *Réunion matinale* ou 2.47 (1947), tableau exposé pour la première fois à la deuxième exposition automatiste — celle qui valut son nom au groupe — chez les Gauvreau, au 75 de la rue Sherbrooke Ouest, du 15 février au 1<sup>er</sup> mars 1947. Elle ne figure pas aux expositions de l'atelier Viau, ni en 1948 ni en 1949, mais on la retrouve avec *les Voiles blancs* à l'exposition «Quatre peintres du Québec», au Musée du Québec, du 13 novembre au 18 décembre 1949. Reproduction en noir et blanc dans F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 142, n° 49; analyse de ce tableau, *ibid.*, p. 199.

55. *Les Voiles blancs du château-falaise* ou *les Voiles blancs du château falaise*, 1949, huile sur toile, 47 x 55,8 cm. Ce tableau s'inspirant de la «Falaise de Dieppe» du mont Saint-Hilaire fut exposé pour la première fois pendant l'exposition «Peinture surrationnelle. Borduas», à l'atelier Viau, en 1949. Reproduction couleurs et analyse de l'œuvre dans F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas*, 1988, p. 248-249.

56. Voir *supra*, p. 487, n. 48.

vous en préviendrai dès la fin de mai, il faudra remettre cette exposition à mon retour. Cependant je serais heureux de rester en relation avec vous même de loin et j'en escompte les meilleurs fruits.

Bien à vous,

Paul-Émile Borduas

À Monique Gagnon<sup>57</sup>

[Boston, 8 avril 1953]

Bonjour<sup>58</sup>...

Demain à New York, ensuite St-Hilaire pour y chercher ce dont j'aurai besoin pour tout l'été à Cape Cod<sup>59</sup> où je vous attendrai. Encore merci pour l'autre soir — en fumant une *Player's*<sup>60</sup>...

Paul

---

57. Autographe (carte postale représentant «*The Public Garden and the Common*»), fonds privé. Cachet postal: Boston, Mass., 8 avril 1953. Adresse: «M<sup>me</sup> Monique Gagnon, // 1621, rue Girouard, app. 21 // Saint-Hyacinthe, Qué. // Canada».

58. Guy et Monique Gagnon avaient une résidence d'été voisine des maisons d'Adrien et de Paul-Émile Borduas à Saint-Hilaire.

59. Manuscrit: «Code».

60. Manuscrit: «Payer».

## À Monique Gagnon<sup>61</sup>

[Boston], Sunday, April 12 [1953]

*New York is always an<sup>62</sup> enthusiastic city. I like it more and more.*

*A night here all together should be a great moment!...*

*Shake hands<sup>63</sup> at Guy<sup>64</sup> and Raumann<sup>65</sup>. A kiss for one other: soon!*

*Paul*

---

61. Autographe (carte postale représentant le Barbizon Plaza Hotel), fonds privé. Cachet postal: New York, N.Y., 12 avril 1953. Adresse: «M<sup>me</sup> Monique Gagnon, // 1621, rue Girouard, app. 21 // Saint-Hyacinthe, Qué. // Canada».

62. Manuscrit : omission de l'article.

63. Manuscrit: «Shakens».

64. Guy Gagnon (Québec, 21 mai 1921), journaliste et homme politique. Il travailla à la Canadian Press (1941-1949), s'inscrivit à l'Institut d'études politiques de Paris (1948-1949) et fut engagé au *Clairon* comme rédacteur en chef (1950-1954) au moment où le directeur propriétaire, T.-D. Bouchard, lança le *Haut-parleur* pour remplacer le *Clairon* de Montréal (voir *supra*, p. 263, n. 155). Il travailla ensuite pour une agence de publicité, Cockfield, Brown & Co. (1954-1958), et fonda, le 30 mars 1955 (avec son frère Jean-Louis Gagnon), le journal *la Réforme*, dont il fut rédacteur en chef. Il devint directeur politique du cabinet de Jean Lesage quand ce dernier devint Premier ministre du Québec (5 juillet 1960 - 16 juin 1966). On le retrouve à nouveau au *Clairon* en 1971-1972.

65. Raumann Gagnon (Québec, 15 juin 1946). Fils de Guy et Monique Gagnon. Il est aujourd'hui directeur des activités juridiques et directeur du commerce international et des transports maritimes de la société Elf-Aquitaine, en Suisse. Manuscrit : «Romane».

### À Guy Viau<sup>66</sup>

à St-Hilaire-Est,  
pour une semaine ce 20 avril [1953]<sup>67</sup>

Mon cher Guy,

Je vous envoie cette lettre touchante d'un ami<sup>68</sup>. Vous pourrez me la retourner au :

198 Bradford Street,  
Provincetown, Mass. U.S.A.

où je passerai l'été à peindre.

Mon voyage à New York est fou d'espoir!

À bientôt.

Paul

### À Janine Borduas<sup>69</sup>

Provincetown, 2 mai [19]53

Ma belle Janine,

Ta bonne lettre a été ma dernière joie avant de quitter «notre» beau et bon Saint-Hilaire<sup>70</sup>.

---

66. Autographe, MQ, fonds Guy Viau.

67. Borduas ne passe qu'une semaine à Saint-Hilaire-Est après être allé louer un appartement-studio à Provincetown pour l'été et un autre à New York pour la suite (voir *supra*, la lettre du 8 avril 1953 à Monique Gagnon).

68. Nous n'avons pu retrouver cette lettre ni en identifier l'auteur.

69. Autographe, fonds privé. Adresse: «Mademoiselle Janine Borduas, // 1295, rue Saint-Pierre, La Providence, St-Hyacinthe Qué., Canada». Cachet postal: Provincetown, 13 mai 1953, 11-AM. Adresse de retour: «198 Bradford Street, Provincetown, Mass.»

70. Lettre de Janine, non datée. Borduas la reçoit lors de son séjour à Saint-Hilaire en avril (voir *Écrits I*, p. 40). Janine dit avoir appris le départ, attendu, de son père par sa sœur Renée (laquelle a reçu une lettre de son père adressée de Boston) et par l'article que lui transmet sa mère, paru dans *le Haut-parleur* de Saint-Hyacinthe (S. G., «Borduas nous quitte», 11 avril 1953, p. 5), que Janine transcrit en première page de sa lettre.

Me voici maintenant et pour l'été à la fine pointe du Cape Cod en pleine mer; dans une aimable petite ville, remplie à craquer — me dit-on — durant la belle saison de touristes et d'artistes du monde entier. L'on verra... J'ai loué un vieil atelier: tu parles, Janine, un atelier avec une grande fenêtre donnant sur la lumière du Nord!!... et une immense cheminée de briques rouges — tout est plus ou moins rouge et gris, ici —, cuisine et chambre de bain et à coucher: tout ce qu'il faut pour faire de la peinture, recevoir sa belle Janine et des amis. Dis? ne viendras-tu pas passer une semaine ici d'ici le mois d'octobre<sup>71</sup>: je pourrai te faire parvenir le nécessaire à un beau voyage et je serai si heureux de te faire connaître la mer et ma popote... Mais, au fait, je ne détesterais pas goûter à la tienne maintenant.

Avant mon installation dans cet atelier construit par un artiste italien amateur du rustique luxueux, j'ai fait un voyage circulaire: Montréal, Boston, New York, Montréal<sup>72</sup>; rempli de promesses pour l'avenir. Un certain nombre de mes peintures sont déjà en vente à la galerie Rose Fried, 6 East, 65th Street, New York<sup>73</sup>. La plus fine galerie de New York à ce que l'on me dit: depuis qu'elle existe, elle n'a jamais exposé que de la peinture abstraite. Cela m'apparaît une grande veine... et j'en avais bien besoin! Deux expositions sont promises pour octobre, l'une à New York<sup>74</sup>, l'autre à Winnipeg<sup>75</sup>. Je devrai peindre beaucoup tout l'été ou crever à l'automne.

---

71. Le 17 mai, Janine lui écrit: «Où tu demeures ça me semble être un coin de conte de fées. J'y vais bien sûr — environ vers le dix juin ou un peu avant. // Maman m'a parlé d'y aller en auto avec un mononcle ou monsieur Élie. Mais, merci! Je n'y tiens pas du tout. J'ai tellement hâte de pénétrer dans ta ville.» La lettre de Janine du 15 mai contient un *post-scriptum*, de la main de Gabrielle Borduas: «Quant à la date, elle n'ira pas avant la fin de l'année scolaire.» Ce projet ne se réalisera pas.

72. Du 1<sup>er</sup> au 19 avril 1953. Il rentre à Saint-Hilaire le 20 avril.

73. François-Marc Gagnon, qui n'a recueilli que de rares renseignements concernant cette exposition, émet l'hypothèse suivante: «Ne pourrait-on pas penser qu'une partie de cette production introuvable en 1952 ait abouti à New York, à la Rose Fried Gallery? Nous n'avons pu suivre cette piste plus loin» (*Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 313). Sur cette galerie, voir *supra*, p. 295, la lettre du 3 janvier 1949 à R. Fried.

74. À la Passadoit Gallery. L'exposition, toutefois, n'aura lieu qu'en janvier 1954: du 5 au 22.

75. Voir *supra*, p. 512, n. 45 et, p. 514, la lettre du 27 mars à Stuart de Wilden.

Ma chère Janine, j'aurais un tas de choses plus intimes à te dire et je te parle vaniteusement! Mais aussi tu es bien loin et depuis bien longtemps. Si tu as besoin d'un papa il ne faudrait pas le négliger trop longtemps. Sache au moins que dans mon cœur il y a un petit coin où personne n'entrera jamais: c'est réservé à Janine, à Renée, à Paul pour l'éternité.

Papa Paul

### À Janine Borduas<sup>76</sup>

Provincetown, 20 mai [19]53

Janine adorée tu es folle!

Si je peux t'être utile — et combien je le désire — c'est quand tout n'ira pas pour le mieux pour toi. Tu sais, quand on a besoin d'un courage supplémentaire que seuls peuvent nous donner les êtres que l'on aime, et qui nous aiment... J'aurai aussi et ainsi souvent besoin de toi.

Mais encore une fois il faut être en toute simplicité entre nous et sache bien que toujours je répondrai à tes lettres<sup>77</sup>, que tu m'écrives n'importe quoi, n'importe quand, n'importe comment. Les formes entre toi et moi vont au-delà des apparences et ce sont, peut-être, les plus profondes qui soient.

Cette réponse<sup>78</sup> à ton avant-dernière lettre m'est revenue ici par une erreur de la Poste. Immédiatement je l'ai retournée avec un mot sur une de mes cartes, mais à St-Hyacinthe, cette fois. Hier ta mère me retournait cette enveloppe et m'assurait t'avoir remis cette lettre en fin de semaine.

---

76. Autographe, fonds privé. Adresse: «Mademoiselle Janine Borduas, // Institut Familial, St-Aimé de Richelieu, Québec, Canada». Cachet postal: Provincetown, 25 mai 1953. Second cachet postal: St-Aimé, 25 mai 1953. Adresse de retour: «P. E. Borduas, 198 Bradford St., // Provincetown, Mass., U.S.A.»

77. Allusion à la lettre de Janine du 17 mai: «J'espère que tu as reçu ma deuxième lettre [le 15 mai...]. Si tu n'as pas répondu à ma lettre d'avant, tu as bien eu raison. Je t'écrivais de la même manière que je parlais au dîner avant, quand ça allait mal.»

78. Lettre à Janine du 2 mai 1953.

Janine, entre toi et moi et d'ici à ce que tu aies rencontré un autre «toi-même» je ne pourrai supporter aucun intermédiaire. Une grande place est réservée dans mon cœur qui n'appartient qu'à toi et toi seule peux entrer là, pour le moment...

J'ai été trop ému par ta lettre — qui m'arrive à l'instant<sup>79</sup> — pour aborder de front les grandes questions qu'elle contient et je pique au plus court et te livre mon cœur. Le cœur le plus humble qui soit. J'ai perdu mon orgueil paternel que tu as su blesser un soir au souper. Et mon soufflet était sans doute légitime: j'étais si fier d'être ton père! Mais ce bonhomme-là n'existe plus, Janine, il a été «assassiné» un soir de retour de voyage en entrant dans une maison vide... Je ne me plains pas; cela vaut mieux ainsi. Tu as maintenant un pauvre papa<sup>80</sup> et ça vaut mieux qu'un père orgueilleux.

Paul

### À Janine Borduas<sup>81</sup>

Samedi, le 23 mai [19]53

Janine,

Comment ça va, ce matin?

Ma dernière lettre ne t'a pas trop inquiétée? Toujours le même papa, prompt aux exagérations émotives...

Ton narcissisme est là tout près: comme tu as été gentille de m'envoyer ainsi un peu du pays.

Juste un mot matinal. Je viens seulement de recevoir mes bagages... et j'ai tant à faire. Mais avant je voulais te dire bonjour et... Janine, il ne faut pas craindre la vie. Laisse mûrir en toi ce

79. Lettre de Janine du 17 mai 1953.

80. Expression reprise de la lettre de Janine du 17 mai : «Pauvre petit papa — // (Je dis ça pour t'agacer, tu sais —).»

81. Autographe, fonds privé. Adresse: «Mademoiselle Janine Borduas, // Institut Familial, St-Aimé de Richelieu, Québec, Canada». Cachet postal: Provincetown, 3 juin 1953.

qui te plaira le plus et sois sans crainte — ça viendra! Et, ne juge pas trop ce qui vient; car, en somme, être un génie ou un crétin, tu sais, ça ne fait pas tellement de différence. Ce qui compte vraiment, je crois, est la somme d'amour que l'on peut avoir pour la VIE et la religion n'est positive que si elle favorise cet amour<sup>82</sup>.

Laisse s'ouvrir tes ailes, ma Janine, et ton cœur, l'esprit suivra bien, je t'assure.

Bonjour, reviens-moi,

Paul

### À Claude Gauvreau<sup>83</sup>

Provincetown, le 23 mai [19]53

Mon cher Claude,

Un mot — en vitesse — tout juste pour vous dire que j'ai bien reçu votre lettre<sup>84</sup>. Aussi pour vous assurer que l'idée de

---

82. Allusion à la lettre du 15 mai: «Si tu savais comme j'ai peur de la vie, il me semble que je ne serais jamais capable de faire quelque chose comme tout le monde. Je veux donner à la société et donner le plus possible tout en vivant ma religion. Tu vois comme j'ai confiance en toi, papa.»

83. Autographe, fonds privé. Lettre publiée dans *Liberté*, n° 22, avril 1962, p. 231.

84. Cette lettre du 12 mai 1953 est la première que Gauvreau écrit à Borduas depuis son congé de l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu: «Montréal, 12 mai 1953 // Cher monsieur Borduas, // Je suis encore partiellement amnésique; cependant, beaucoup plus stable. [...] Actuellement, je vous écris pour vous transmettre quelques informations au sujet de l'excellente idée de Mousseau: la rétrospective de l'automatisme pour l'automne prochain. // Le projet semble en très bonne voie de parachèvement. Dimanche prochain, une réunion aura lieu (chez Leduc) afin de choisir une organisation de trois membres exposants; le secrétariat m'a été offert. // Pour le moment, il semble que l'exposition sera divisée en cimaises groupant chacune les activités d'une année (de 1942 à 1952-53). Nous sommes tous d'accord pour reconnaître que l'automatisme (en tant qu'école) commence avec vos gouaches de 1942. // Il est fortement question qu'un catalogue (aussi luxueux que possible) accompagne la présentation des tableaux automatistes; semblable publication permettrait aux littérateurs automatistes (s'il en existe à part moi) de collaborer à la rétrospective. Il faudra donc aviser Rémi-Paul [Forgues], [Paul-Marie] Lapointe, [Roland] Giguère, etc. // Une fois lancée, une telle entreprise peut ne pas avoir de limites. L'exposition

cette rétrospective me va tout à fait. Je regrette d'être loin, d'avoir beaucoup — tout — à faire et d'avoir rien à vous apprendre vous ayant toujours, au jour le jour, mis au courant de ce qui arrivait ou aurait pu arriver! Enfin, utilisez-moi au meilleur de votre connaissance<sup>85</sup>.

Je ne cesse d'être inquiet de votre santé. Croyez-moi, mon cher Claude, de l'hygiène, encore de l'hygiène, pour quelque

---

fera-t-elle le tour du monde? Je l'espère. // Nous avons besoin, plus que de tout présentement, d'informations nombreuses et variées. Que chacun fasse appel à sa mémoire et à ses documents! // Nous attendons de vous que vous nous fournirez, le plus tôt possible, des sources d'information, des suggestions, des références, des travaux, etc. // Étant donné la diversité probable des participants, nous sommes forcés d'envisager les choses sous un angle surtout chronologique: la tâche des organisateurs (à désigner) sera simplifiée dans la mesure où les informations parviendront à Montréal divisées par années. // Il est entendu, dès maintenant, que chaque exposant aura droit à un texte personnel dans le catalogue. // Autant que nos finances nous le permettront, nous souhaitons incorporer dans l'exposition les rapports bilatéraux avec l'Europe, et nous comptons solliciter la participation de personnes extérieures au mouvement proprement dit (Robert Élie, par exemple). // Il a été proposé que la somme de \$25 soit requise humblement de chaque participant important... // On envisage, présentement, comme «automatistes définitifs», les personnes suivantes: [Paul-Émile] Borduas, [Pierre] Gauvreau, [Fernand] Leduc, [Jean-Paul] Mousseau, [Marcelle] Ferron, [Jean-Paul] Riopelle, [Marcel] Barbeau, [Robert] Blair, [Maciej] Babinski, [Jean] Le Fébure, [Madeleine] Morin, [Madeleine] Desroches-Noiseux... Seront invités sûrement: les frères [Conrad et Gérard] Tremblay, [Léon] Bellefleur, les 2 [Gabriel et Jean-Paul] Filion, [Guido] Molinari, [Albert] Dumouchel, [Jean] McEwen, [André] Champeau, [Pierre de Ligny] Boudreau, [Henry] Eveleigh, [Louis] Muhlstock, [Hans] Ecker, [Roger] Fauteux — ainsi que toutes les personnes dont le nom sera suggéré. Nous aviserons certainement les "automatistes" de Vancouver-Winnipeg. // Qu'en pensez-vous?»

85. La lettre de Gauvreau parvient à Borduas pendant l'exposition «Place des artistes», qui a lieu en face de la Librairie Tranquille, où travaille Jean-Paul Mousseau; cette exposition a probablement inspiré à ce dernier l'idée d'une exposition moins éclatée. L'étiquette «automatiste définitif», accolée au projet dès l'origine, dut poser problème, surtout qu'elle désignait des artistes comme Blair, Babinski, Le Fébure, Morin et Desroches-Noiseux, qui n'avaient pas exposé auparavant avec le groupe de Borduas. Faute de pouvoir assurer une cohérence et une unité plus évidentes que «Place des artistes», le projet fut abandonné. Claude Gauvreau contournera cette difficulté en imaginant une exposition où la sélection des œuvres serait assurée par Borduas lui-même. Ce sera «La matière chante», qui se tiendra du 20 avril au 4 mai 1954 à la Antoine's Art Gallery, et à laquelle participeront une trentaine d'artistes (voir C. Gauvreau, «L'épopée automatiste vue par un cyclope», *op. cit.*, p. 72-73). Cette exposition est considérée comme la dernière manifestation de groupe des automatistes.

temps. Ce sera une petite expérience qui permettra d'en faire beaucoup d'autres.

Bonjour aux amis.

Tout à vous toujours,

Paul

**À Pierre Daviault**<sup>86</sup>

Provincetown, le 26 mai 1953

Cher monsieur Daviault,

Bon; c'est très bien ainsi<sup>87</sup>. Vous voyez, maintenant, que tout ce que j'ai pu vous dire, à notre première rencontre au Foyer du livre<sup>88</sup>, n'était, malheureusement, que trop justifié!

Bien à vous,

Paul-Émile Borduas

---

86. Dactylographie (photostat), Centre de recherche en art canadien de l'Université de Montréal, dossier «Correspondance Société royale du Canada // P.-É. Borduas».

87. Le 22 mai, Pierre Daviault informe Borduas que sa candidature n'a pas été retenue pour l'une des trente bourses pour outre-mer de la Société royale du Canada.

88. En octobre 1952.

### À Janine Borduas<sup>89</sup>

Lundi, le 1<sup>er</sup> juin [1953]

Allô! Janine,

J'attendais un mot en réponse à mes deux dernières lettres<sup>90</sup> qui ont croisé la tienne<sup>91</sup>. Mais pourquoi? N'ai-je pas à t'écrire<sup>92</sup>? Renée t'a sans doute parlé de son invitation<sup>93</sup>. Dis, ne sera-ce pas plus gentil de venir ensemble contrairement à ce que j'avais pensé: vous recevoir l'une après l'autre. Mais si cela dérangeait tes projets, dis-le moi. Dis-moi aussi le jour que tu pourras partir de St-Hyacinthe et je t'enverrai un programme complet du voyage. C'est la deuxième étape du voyage qui est un peu compliquée — de Boston à Provincetown il y a, au moins, quatre manières différentes selon le jour et la saison.

Le temps s'est mis au beau; il continue cependant à faire très frais.

Toute la ville se prépare et se pare. Ce sera une grande fête pour tout le monde que cette saison d'été, mais pour moi c'est autre chose que j'attends!

Paul

---

89. Autographe, fonds privé. Adresse: «Mademoiselle Janine Borduas, // Institut Familial, Saint-Aimé-de-Richelieu, Québec, Canada». Cachet postal: Provincetown, 3 juin 1953.

90. Lettres du 20 et du 23 mai 1953.

91. Allusion à la lettre du 15 mai qui, par suite d'un caprice de la poste, arriva après celle du 17 mai.

92. En *post-scriptum* à la lettre du 15 mai, Janine lui demande les renseignements nécessaires pour se rendre à Provincetown.

93. Lettre non retrouvée.

### À Stuart de Wilden<sup>94</sup>

Provincetown, le 7 juin 1953

Cher monsieur,

Si je me souviens bien, dans ma dernière lettre<sup>95</sup>, je vous promettais de vous informer des décisions prises pour l'automne.

Voici : aux États-Unis pour un séjour indéterminé. Présentement à la pointe de Cape Cod et pour jusqu'au mois d'octobre; ensuite New York où je passerai l'hiver et où j'aurai une exposition particulière à mon arrivée<sup>96</sup>. Les perspectives sont pour moi excellentes à New York.

Je peins comme un diable dans une mer d'eau bénite! Sûrement, à la fin de l'été, j'aurai les tableaux suffisants à deux expositions: celle de New York et celle de Winnipeg, si ça tient toujours.

Qu'en pensez-vous?

Quel a été l'accueil — de vos amis — fait aux petits tableaux<sup>97</sup> que je vous ai envoyés?

À quel moment votre galerie serait-elle libre et quelles sont les dimensions de cette galerie? Ou combien de tableaux exposez-vous habituellement dans cette salle?

Si ça marche, vous pourrez entièrement compter sur moi.

Bien à vous,

Paul Borduas

---

94. Dactylographie (double au carbone), MACM, T. 212. Adresse: «Monsieur A. Stuart de Wilden, // 332 Main Street, // Winnipeg, Canada». Adresse de retour: «198 Bradford Street».

95. Lettre du 27 mars 1953: voir *supra*, p. 514.

96. Exposition à la Passedoit Gallery, du 5 au 23 janvier 1954.

97. Voir *supra*, p. 514, la lettre du 27 mars 1953.

**À Janine Borduas<sup>98</sup>**

Mardi le 9 juin [1953]

Ton billet enthousiaste<sup>99</sup> — un peu triste aussi pour moi: ne m'apprenant pas la date de ton arrivée<sup>100</sup> — m'est parvenu à onze heures. J'ai beaucoup pensé à toi toute la journée. Si M.M. Gascon<sup>101</sup> et Élie ne t'ont pas acceptée, après avoir consenti à t'entendre, je ne les reverrai jamais plus!

Bonsoir! Ma peinture est toute en fleur, Janine. Si ce n'est pas les plus belles c'est au moins les plus brillantes.

Je peins avec un bonheur encore inconnu de moi. La vie est magnifique; si le reste peut maintenant venir...

Donne-moi vite des nouvelles.

Embrasse Renée et Paulo et continue de croire en ton étoile comme j'y crois moi-même.

Paul

---

98. Autographe, fonds privé. Adresse: «Mademoiselle Janine Borduas, // Institut Familial, Saint-Aimé de Richelieu, // Qué., Canada». Cachet postal: Provincetown, 11 juin 1953. Adresse de retour (sur enveloppe): «198 Bradford Street, Provincetown, Mass. U.S.A.»

99. Lettre non datée (vraisemblablement du début juin). Janine y annonce qu'elle est invitée à une séance d'essai devant Jean Gascon et Robert Élie (directeur de la publicité à Radio-Canada depuis quelques mois).

100. «P.S. Je ne sais pas encore quand j'irai à Provincetown» (*ibid.*).

101. Jean Gascon (Montréal, 21 décembre 1921 — Stratford, 20 avril 1988). Membre fondateur du Théâtre du Nouveau Monde de Montréal en 1951.

### À Marcelle Ferron<sup>102</sup>

Mardi, le 9 juin [1953]

À cet oiseau migrateur, qu'en certains endroits on appelle [...] <sup>103</sup> retourne, en vitesse, en priant le ciel de m'être favorable, cette lettre; qui comme un remords me revient.

Je vous remercie de votre bonne lettre qui a joué à cache-cache avec la mienne<sup>104</sup>. Je ne sais trop si ce que vous me dites est bon ou mauvais pour vous! En tout cas la fidélité, pour une jeune et jolie femme, est sans doute sans risque grave et me permettra de recevoir — plus souvent — de ces lettres familières et tant soit peu brouillonnes, que j'aime particulièrement.

Ici, je peins comme un diable dans une mer d'eau bénite. C'est la vague la plus fleurie de ma «carrière».

À bientôt?!

Paul

### À Renée Borduas<sup>105</sup>

Mercredi, le 10 juin [19]53

Allô!

Elles sont gentilles, tu sais, tes jolies lettres<sup>106</sup>, ma belle Renée.

102. Autographe, fonds privé. Adresse: «Madame Marcelle Ferron, // 825, Mc Eachran, // Montréal, Canada». Cachet postal: Provincetown, 10 juin 1953. Adresse de retour: «198 Bradford Street, Provincetown, U.S.A.».

103. Cette partie de la lettre a été découpée.

104. Lettre non retrouvée.

105. Autographe, fonds privé. Adresse: «Mademoiselle Renée Borduas, // a/s du Collège Saint-Maurice, // Présentation-de-Marie, // Saint-Hyacinthe, Qué, Canada». Cachet postal: Provincetown, 11 juin 1953. Adresse de retour: «198 Bradford St, Provincetown, Mass. U.S.A.».

106. Allusion aux lettres des 19 et 30 mai 1953 que Renée lui adresse du Collège Saint-Maurice où elle est pensionnaire: «Cher papa // Tu dois penser que je ne suis qu'une négligente et que je ne pense pas à toi. Mais, vois-tu, je n'aime pas beaucoup écrire: ce n'est pas mon fort. Te souviens-tu quand il fallait que je fasse une composition; c'était tout un problème. Mais ce soir, je vais me forcer car je crois que ce n'est que la première fois que je t'écris» (Saint-Hyacinthe, 19 mai 1953).

Et si soignées!...

Mais il ne faut pas t'en faire. Si un jour tu avais quelque chose d'urgent à me dire, ne te gêne pas et écris-le n'importe comment sur n'importe quoi — comme je l'ai dit à Janine, aussi. Ainsi, il n'y aura pas entre nous cette difficulté, quelquefois, presque insurmontable de la forme. J'irai à l'esprit — tout droit — et tant pis, ou tant mieux, pour la forme.

Mais, tu sais, je suis prêt depuis six semaines à vous recevoir! Finis tes examens; où je te souhaite des 50% x 2 partout. Que Janine voie quand ce sera aussi le mieux pour elle, pour «ses programmes»! Et dites-le-moi.

Il faut compter trois jours pour que je reçoive la nouvelle, trois jours pour que vous receviez les provisions et les renseignements utiles et une autre journée pour que vous puissiez vous retourner; ce qui fait :  $3+3+1 = 7$  jours! Diable, c'est beaucoup.

Pour la durée de vos vacances ici, eh bien, voyez aussi le temps que vous pouvez m'offrir. Pour moi, ce sera toujours trop peu.

Je travaille à tour de bras de ces temps-ci. Venez vite voir ces nouveaux tableaux!

Papa

Que penses-tu des vilaines cartes? Ne sens-tu pas le vent du large? Au fait! l'atelier ne donne malheureusement pas sur la mer; il est au milieu d'un petit jardin charmant et tout fleuri: mais impossible pour le moment à cause des maringouins. Mais j'aurai fini de tous les tuer pour votre arrivée!...

Paul

Si, par hasard il en restait un ou deux, tu te serviras de cet éventail pour leur faire peur<sup>107</sup>.

---

107. Ces deux paragraphes en forme d'éventail constituent l'un des rares calligrammes de Borduas (voir la reproduction, *supra*, p. 8).

## À Guy Gagnon<sup>108</sup>

Mercredi le 10 juin [19]53

Mon cher Guy<sup>109</sup>,

Pour ne pas être pris en défaut, en août, je peins comme un diable. Si ça continue, et ça va continuer, j'aurai en octobre 50 nouveaux tableaux<sup>110</sup>. 50? C'est l'équivalent des cinq dernières années.

Quelles nouvelles! mon vieux.

---

108. Autographe, fonds privé.

109. En réponse à une lettre de Guy Gagnon, datée du 28 mai 1953: «Mon cher Paul, // Ta lettre m'est arrivée le jour même de mon anniversaire de naissance. Ce fut une heureuse surprise. Je commençais à craindre que tu te fûs fait ermite! Mais je comprends l'emmerdement d'une transplantation et la difficulté de se retrouver rapidement les deux pieds par terre. Avec ces histoires de déménagement, de douanes, etc., ça n'en finit plus. Heureusement, tout y est finalement et je veux croire que tu ne tarderas pas à te mettre à peindre. Avec la belle saison qui s'en vient, tu auras peut-être plus de distractions que tu n'en veux et octobre arrivera comme un cheveu sur la soupe. Il faut absolument que tu sois prêt pour l'expo que tu feras alors à New York. Je n'ai aucune crainte que ton œuvre ne conquière d'un seul coup la faveur générale, mais à la condition que tu aies eu le temps de peindre. Monique et moi serons très sévères lors de notre visite en août!!! // Je ne sais encore quand nous irons te voir. J'attends toujours que [Louis] St-Laurent annonce la date des élections. Il doit revenir de Londres le 10 juin, et ça ne devrait pas tarder avant que nous soyons fixés. Je pourrai alors déterminer la semaine de vacances au *Clairon* et t'avertirai immédiatement. // *Le Haut-parleur*, que tu dois recevoir régulièrement, te permet de te rendre compte chaque semaine si je suis toujours bien en vie. Il n'est pas du tout certain que [Pierre de Ligny] Boudreau vienne avec nous. Il est question qu'il accompagne les Rousseau en France cet été. Sinon, peut-être ira-t-il enseigner pendant quelques semaines au Centre d'Art de Ste-Adèle. Imagine-toi que dans un geste de révolte, il a brûlé toutes ses toiles. Brûlées, réduites en cendres, adieu pour toujours. Il aurait même voulu pouvoir racheter celles qui sont dans les mains des particuliers, tels les Gagnon (!), pour les brûler également. Heureusement, il est cassé comme toujours! Il dit qu'elles ne possédaient aucune authenticité et que mieux valait les détruire. Mais il n'abandonne pas la peinture pour autant. Je crois même qu'il a commencé à peindre de nouveau.»

110. À vrai dire, il en brûlera une partie, à l'exemple de Pierre de Ligny Boudreau rapporté dans la lettre citée dans la note précédente.

Pour Boudreau<sup>111</sup>, c'est très encourageant: je ne connais aucun peintre qui n'a pas, un jour, dépassé son propre jugement. Seuls sont sans espoir ceux<sup>112</sup> qui adorent ce qu'ils font.

Félicitations à l'ami Bob<sup>113</sup>. Ça c'est une bonne nouvelle: il va être grandement heureux une fois les petites saloperies économiques et judiciaires passées. Mais, dis donc, ce jeune communiste a un drôle de goût. Il a déjà cueilli, avec les mêmes conséquences, la première femme du Dr Ferron<sup>114</sup> (ton correspondant) réputée folle universellement! Enfin, chacun ses goûts, mais pour un communiste il fait pas mal décadent, ne trouves-tu pas?

Et ce chiard<sup>115</sup> de la semaine dernière: tout à fait réussi? Merde! Flûte! Zut! Ça roule là-bas! Ici, rien: sauf, comme tu dis, le boulot.

Un peu plus solide sur mes pattes, pas assez, cependant, pour répondre à ton invitation sur la télévision.

La télévision, tu sais, comme la presse, la radio, et l'école, et le cinéma, ça ne servira, au fond, toujours que les intérêts du plus fort. C'est-à-dire, des moins nombreux. Honnêtement je fais l'impossible pour être de ceux-là.

Paul

---

111. Pierre de Ligny Boudreau; voir *supra*, p. 451, n. 91.

112. Manuscrit: «Seuls sont sans espoir que ceux qui».

113. Bob Giguère. «D'abord Carmen Giguère a abandonné Bob et sa fille Diane. Il demande le divorce. Le plus cocasse, c'est qu'elle a quitté Bob pour aller vivre avec le théoricien du parti communiste au Québec, Pierre Gélinas. Et cela au moment même où son père, Jean-Charles Harvey, renie tout son passé et public un livre pour demander l'union "sacrée" contre le péril rouge» (Guy Gagnon, lettre du 28 mai 1953).

114. Jacques Ferron a commenté cette rupture: «Ma première femme, de tempérament irlandais, ne pouvant rester sans religion, s'était convertie à Staline, à Fredericton, je ne sais trop comment. Moi, pas. Le dogmatisme ne me convient guère. Cependant il ne me déplaisait pas du tout d'avoir une communiste pour épouse. En 48, malade et ne le sachant pas [...], je me suis déclaré à mon tour» (dans J.-M. Paquette, *Jacques Ferron malgré lui*, Montréal, Éditions du Jour, «Littérature du Jour», 1970, p. 19-20).

115. «Nous allons à Québec ce week-end prochain. On fête le 50<sup>e</sup> anniversaire de mariage de mon père et ma mère. Un "gros chiard" comme on dit en canayen» (Guy Gagnon, lettre du 28 mai 1953).

**À Gordon Bailey Washburn** <sup>116</sup>

Le 10 juin [19]53

Cher monsieur Washburn,

Je m'excuse pour cette folle complication de l'automne dernier. Cependant, j'aurais été si heureux de voir votre grande exposition. Enfin l'Immigration américaine en a décidé autrement.

J'habite votre beau pays depuis?... Depuis le mois d'avril! J'ai fait un circuit Montréal, Boston, New York. Maintenant installé dans un charmant atelier de Provincetown, j'ai la hardiesse — encore une fois — de vous y inviter: un bon vin blanc aura, peut-être, la douce puissance de faire oublier les contretemps déjà loin!

Je peins comme un diable et, ma foi, ce n'est peut-être pas plus mauvais que par le passé.

Plein d'espoir, sans cuirasse, tout à vous.

**À Renée Borduas** <sup>117</sup>

Lundi le 13 juillet [1953]

Ma chère Renée,

Ta lettre, attendue avec tant d'ardeur que je ne l'espérais presque plus, m'est enfin parvenue.

116. Autographe (brouillon non signé), MACM, T. 222 (non T. 113, comme l'indique le répertoire du Musée).

117. Autographe, fonds privé. Adresse: «Mademoiselle Renée Borduas, 1295, rue Saint-Pierre // La Providence, // St-Hyacinthe — Québec — Canada».

J'ai beaucoup de chagrin de savoir notre Janine déjà, et seule, aux prises avec les difficultés de la vie... et à Montréal en cette belle saison... et qu'elle ne pourra pas venir! Enfin, qu'on ait le cœur un peu plus ou un peu moins déchiré, je suppose que ça n'a pas tellement d'importance.

Alors, tu viendras avec Paulot. Au début d'août, c'est entendu.

Voici ce que tu vas faire, m'écrire après avoir pris les renseignements suivants;

1. Informe-toi au consulat américain s'il n'y a pas quelques formalités à remplir; je ne le crois pas, mais informe-toi quand même.

2. Date et l'heure de votre départ de Montréal. (Vous devrez malheureusement voyager de nuit: le bateau quittant Boston à 10 heures du matin. Ce bateau s'appelle le *Boston Belle* et se prend au Rowes Wharf, Atlantic Ave., Boston.

Je vous propose le voyage en autobus.

3. Enfin le montant requis.

Maintenant, une suggestion — mais, ce n'est qu'une suggestion; étant un peu inquiet de vous voir entreprendre ce long voyage. Des amis de Saint-Hyacinthe, M. et M<sup>me</sup> Guy Gagnon, 1621, rue Girouard, app. 21, tél. : 4-5194, doivent venir en auto, après le 10 août<sup>118</sup>, avec leur fils. Ils seraient sans doute heureux de vous emmener.

Veux-tu leur téléphoner?

Rassure-moi au sujet de tout ça et je te promets une réponse par le retour du courrier.

---

118. Ce projet ne se réalisera pas (voir *infra*, p. 539, la lettre du 22 août 1953 à Guy Gagnon). Il sera question qu'ils aillent à New York en janvier 1954.

Félicitations pour le 97%!

Magnifique!

Papa

À Guy Viau <sup>119</sup>

Lundi le 13 juillet [19]53

Mon cher Guy,

Merci<sup>120</sup>. Vos bons sentiments, vos bons souhaits adoucissent la rigueur de mon isolement et cicatrisent la petite blessure à ma vanité.

Ici la ville est pimpante, remplie de gens heureux et de beaux temps. Mais je ne vois rien, peignant et peinant comme un diable. Souvent j'envie votre « paresse ». Se remettre à peindre est toujours toute une histoire. Aussi, cette fois-ci, si possible, je ne lâcherai plus. À Provincetown pour jusqu'en octobre où j'entrerai à New York pour l'hiver. J'espère y trouver un grand atelier — pas trop cher — pour réaliser quelques grands tableaux qui me hantent. Et l'on verra... Mes seules inquiétudes sont au sujet de mon travail: je n'ai pas ici les amis qui m'étaient bien nécessaires au pays. Tout le reste s'arrangera pas trop mal, je crois.

Continuez cet été heureux avec votre famille, mon cher Guy, et profitez-en bien, sans regret. Les seuls reproches que je me fais sont de n'avoir pas donné à mes enfants tous les moments que j'aurais pu dans le temps!

Revenez-moi. En toute amitié,

Paul

---

119. Autographe, Centre de recherche en art canadien de l'Université de Montréal.

120. Lettre non retrouvée.

À Janine Borduas<sup>121</sup>

17 juillet [1953]

Ma belle Janine,

Ton courage, dans ce métier difficile que tu entreprends avec tant d'ardeur, ton courage et ton talent devraient rapidement faire merveille<sup>122</sup>. Mais je sais combien tout art est bien caché en nous et quel piochage il faut pour rejoindre un peu de pureté, un peu de fraîcheur!

Ma belle Janine, je suis triste, mais tu as toute ma confiance, toute mon admiration.

Combien je regrette de ne pas être à Montréal et de ne pas pouvoir faire pour toi, au moins, ce que j'ai fait avec tant de plaisir pour Gaillard<sup>123</sup>!

La vie me fait de ces petites saletés de temps à autre; sans doute sait-elle que je l'aime trop!

Quand te verrai-je?

Tu n'auras pas de vacances de sitôt. En tout cas, à n'importe quel moment que tu pourras, que tu désireras, venir aux États-Unis, ne t'inquiète de rien: j'ai une petite réserve pour toi à cette intention.

121. Autographe, fonds privé. Adresse: «Mademoiselle Janine Borduas, // 4033, blvd Décarie, chambre 5, // Montréal». Cachet postal: Provincetown, 18 juillet 1953. Adresse de retour (sur l'enveloppe): «198 Bradford St., Provincetown Mass., U.S.A.»

122. Dans sa lettre du 14 juillet, Janine, qui veut devenir comédienne, informe son père qu'elle suit un cours d'initiation aux arts au Proscenium de Lucie de Vienne Blanc à Montréal.

123. Borduas aurait fait des démarches pour que son jeune frère soit admis à l'École normale de Saint-Hyacinthe: «J'ai attendu pour te remercier d'avoir reçu des nouvelles de Québec [...]. J'aurais voulu savoir quel est le programme détaillé des matières sur lesquelles j'aurai à passer des examens» (Gaillard Borduas, 1<sup>er</sup> février 1933, T. 178).

J'irai moi-même à Montréal à l'automne<sup>124</sup> — très rapidement — mais nous nous verrons.

Si New York me sourit, Janine, beaucoup de choses seront simplifiées. Je travaille quinze heures par jour — je n'ai pris qu'un bain de mer — j'y mets tous mes espoirs, toute ma foi.

Paul

### À Marcelle Ferron<sup>125</sup>

Dimanche le 19 juillet [1953]

Ma chère Marcelle où êtes-vous ce soir?

N'allez pas croire que je fus sans goût de vous écrire; non; mais un travail acharné m'a enchaîné. Je reviens de très loin: sans doute d'Étrurie<sup>126</sup>, sûrement pas de France. C'est bizarre de constater — après tant de temps — que j'ai toujours été un artiste archaïque<sup>127</sup>, qui n'a rien de français, quoique ce soit la France et la pensée la plus contemporaine qui m'aient permis de peindre... Étrange: un archaïque égaré dans la peinture non figurative, et je ne suis pas le seul au pays, Riopelle seul est français et de sensibilité contemporaine. Il n'est pas surprenant qu'il m'apparaisse une fin!

---

124. Rien ne permet de confirmer que Borduas effectua ce voyage.

125. Autographe, fonds privé. L'allusion à la destruction des toiles, reprise *infra*, p. 538, dans la lettre du 5 août à Claude Gauvreau, permet de la dater de 1953.

126. Région de l'Italie ancienne, située entre l'Arno et le Tibre. Par extension, allusion à l'art étrusque.

127. Dès la rédaction de *Ce destin fatalement s'accomplira*, Borduas s'attache aux formes archaïques de l'art, allant jusqu'à dire, à propos de l'art égyptien de la fin du Nouvel Empire: «Ensuite, pendant mille ans, ce fut la mort lente, occasionnée [...] surtout par le manque d'ardeur à vivre, par le manque de désirs de nouvelles victoires, de nouveaux buts à atteindre» (*Écrits I*, p. 194). Même jugement sur l'art grec du temps de Phidias: «Là encore, comme pour l'art égyptien, je préfère la beauté plus âpre, plus mystérieuse, plus dépouillée des époques antérieures» (*ibid.*, p. 196). Le terme «archaïque» lui servira toutefois à qualifier péjorativement une époque de la peinture de Fernand Leduc (voir F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 373-375).

Je souhaite que cette plus exacte situation de moi-même me vienne en aide. Depuis un mois et demi j'ai peint quinze heures par jour. Ça me coûte une fortune et ce fut des joies sans lendemain ayant à peu près tout détruit au fur et à mesure. Mais là, ça va mieux depuis quelques jours!

Bonsoir,

Paul

À Janine Borduas <sup>128</sup>

Mardi le 28 juillet [19]53

Ma belle Janine,

Un petit bonsoir affectueux!

Il fait une nuit délicieuse, un peu chaude pour une fois, et si limpide que d'un peu haut il me semble que je pourrais voir jusqu'à Montréal, à travers les étoiles, ma Janine.

Je viens de passer toute une semaine à recevoir des amis du Canada <sup>129</sup> et de New York. Mais depuis hier je suis retombé dans ma profonde solitude.

Tout ce que tu me dis m'intéresse passionnément et je suis particulièrement heureux de savoir que tu as trouvé une amie <sup>130</sup> à qui parler. Trop de solitude finit par être étouffant.

---

128. Autographe, fonds privé. Adresse: «Mademoiselle Janine Borduas, // 4033, blvd Décarie, chambre 5, // Montréal, Canada». Cachet postal: Provincetown, 29 juillet 1953. Adresse de retour (sur l'enveloppe): «198 Bradford St., Provincetown Mass., U.S.A.»

129. Robert Élie, Irène Legendre, Gisèle et Gérard Lortie sont parmi les amis canadiens qui lui ont rendu visite à Provincetown.

130. Le 21 juillet, Janine lui apprend qu'elle a renoncé à son séjour à Cape Cod: «Je me suis fait une petite amie et il y a beaucoup de points où nous nous ressemblons. Elle a trop de temps pour penser et le soir, on parle ensemble en revenant des cours [...]. Pas un moment pour aller à Cape Cod. C'est donc plat. J'aurais tant aimé aller te voir.»

Garde tes fines antennes ouvertes sur l'Univers et continue d'être brave et fière et sois sans crainte : la vie finira par combler tes désirs les plus chers.

Ne m'oublie pas!

Ton papa à toi tout seul ce soir.

**À Marcelle Ferron** <sup>131</sup>

Mercredi [août 1953]

Quelles nouvelles<sup>132</sup>! Épatant — magnifique! Ce départ pour Paris est ce qu'il fallait. Je regrette d'autant le rejet de ma demande à la Société royale<sup>133</sup>!... Mais notre amitié, comme les contes héroïques d'antan, est faite de difficultés...

À l'automne je m'installerai à New York pour tout l'hiver.

La peinture va rondement. En octobre — si ça continue et ça va continuer — j'aurai 50 tableaux. Cinquante tableaux; c'est l'équivalent de mes cinq dernières années<sup>134</sup>. Ainsi, l'on ne sait jamais.

Je vous ai fait voir le côté insolite de la ville: côté qui touchait des cordes communes mais très sensibles. Une autre fois, à votre visite promise, je vous ferai voir le côté le plus noble, le plus fier, le plus permanent de ce splendide coin d'Amérique.

Ne vous noyez pas dans votre lac mais surtout ne m'oubliez pas!

Paul

---

131. Autographe, fonds privé. La lettre précédente à Marcelle Ferron est datée du 19 juillet. Son contenu permet de dater celle-ci du mois d'août.

132. Lettre non retrouvée.

133. Voir *supra*, p. 523, la lettre du 26 mai 1953 à Pierre Daviault.

134. Une liste dressée par Borduas et comportant trente-cinq titres a été conservée. Voir F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 323.

### À Claude Gauvreau <sup>135</sup>

Provincetown, le 5 août [19]53

Mon cher Claude,

J'ai bien reçu vos deux lettres<sup>136</sup>. Si j'ai attendu la dernière pour donner signe de vie c'est, tel qu'on vous l'a dit, que le travail fut passionnément dense. Vous connaissez le petit jeu des reprises: euphorie et désespoir! Production massive et destruction non moins massive<sup>137</sup> jusqu'à ce qu'une certaine sérénité soit rejointe. Il me faut beaucoup piocher pour retrouver un peu de fraîcheur, de pureté, au fond de moi-même. Je crois être, maintenant, à peu près en forme. D'ici octobre, qui vient trop vite, quelques tableaux devraient sortir.

Merci pour les nouvelles, bonnes et mauvaises<sup>138</sup>. Je vous félicite pour vos dispositions... À l'automne je passerai quelques jours à Montréal et j'espère goûter aux fruits de votre ardente imagination.

Inutile de vous dire revenez-moi même si je traîne du pied!

Amitiés à tous et à chacun,

Paul

135. Dactylographie, fonds privé; un double au carbone est conservée en T. 128. Lettre publiée dans *Liberté*, n° 22, avril 1962, p. 231.

136. Lettres du 16 juin et du 30 juillet 1953.

137. Voir *supra*, p. 536, la lettre du 19 juillet 1953 à Marcelle Ferron.

138. Allusion à la lettre du 30 juillet: «*Mon cher Borduas, // J'ai appris, il y a une couple de jours, que le CLF avait éliminé mon ouvrage *Beauté baroque*. Trois membres du jury (sur neuf) ont décidé que je n'avais pas de chance de gagner. // Cette nouvelle ne m'affecte pas particulièrement. Je me sens libre et serein. // L'ouvrage a été écrit dans des circonstances tellement spéciales et a été soumis dans des circonstances tellement étranges, que je ne ressens pas d'inquiétude au sujet de son destin. // Accessoirement, les membres du jury sont certainement des lâches. On les punira le mieux possible. // Somme toute, ma vie s'améliore. // *Le Haut-parleur* a publié mon article traitant de Monique Miller. // Il est à peu près décidé que les Nouveautés dramatiques de CBF vont présenter mon roman policier philosophique *Le domestique était un libertaire*. // J'ai terminé récemment une tragédie moderne en cinq actes, *l'Asile de la pureté*. // J'ai l'intention, d'ici octobre, d'écrire quelques sketches radiophoniques, une autre pièce de théâtre — et une *Lettre à André Breton* où seraient narrées et commentées mes expériences psychiques de la saison dernière.*»

## À Guy Gagnon<sup>139</sup>

[Provincetown], samedi 22 août [1953]

Mon cher Guy,

Ta très belle et très généreuse lettre<sup>140</sup> m'a beaucoup

139. Autographe, fonds privé.

140. Il y eut en réalité deux lettres, l'une du 17 juillet, l'autre du 14 août. «Vendredi, 17 juillet 1953. [...] Je dois tout de même t'apprendre que *le Haut-parleur* ferme ses portes d'ici deux ou trois semaines. Chut! C'est encore un secret! Mais la fermeture est quand même définitive. Je conserve mon job et mon salaire au *Clairon*. Mais la situation est encore vague. Évidemment, je préférerais autre chose que de m'emurer à St-Hyac... J'ai toujours confiance dans la vie — dans «ma» vie! // Impossible encore de te dire la date de notre voyage à Provincetown. Tout dépend des élections et des vacances. Si notre candidat est élu par acclamation le 27 juillet, les vacances seront la semaine suivante. S'il y a lutte, il faudra attendre l'élection du 10 août. Les vacances seront alors du 17 au 24 août. Ce qui m'empêche de donner une réponse définitive à ta fille Renée. Car ton ex[-épouse] a écrit très gentiment à Monique pour lui demander s'il nous serait possible d'emmener tes deux enfants avec nous.» «Saint-Hyacinthe, le 14 août 1953 // Mon cher Paul, // Ici, c'est quasiment la fin du monde. La dernière livraison du *Haut-parleur* t'aura appris la fusion du journal avec *l'Autorité*, devenu la propriété d'un notaire Lagacé de Sherbrooke, qui était candidat libéral contre le ministre Bourque aux élections provinciales de 1952. La nouvelle publication portera conjointement les deux titres *le Haut-parleur- l'Autorité*, ou vice versa (tu vois ça d'ici!). Si la nouvelle publication hérite de notre liste d'abonnés, elle laisse par contre tomber l'équipe. Seul [Charles] Doyon semble devoir poursuivre sa collaboration. Pour ma part, je crois avoir clairement établi ma position dans mon dernier article. // Mais il y a plus. Non seulement *l'Autorité* a-t-elle acheté *le Haut-parleur*, mais également *le Clairon* et l'Imprimerie Yamaska. J'ai donc de nouveaux patrons. Et quoique je n'aie pas l'intention de collaborer à *l'Autorité*, j'accepte pour l'instant de continuer à diriger *le Clairon*. Car malgré les idées, les sentiments, il me faut bien gagner ma vie! Reste à voir ce que cela va donner !!! // Résultat immédiat: mes vacances sont remises à l'automne. Il faut réorganiser tout le bordel pour la rentrée des employés le 31 août. Ce qui me permettra peut-être d'aller à New York pour ton expo en octobre; mais la vacance [*sic*] à Provincetown est fichue! // Toute cette histoire a quand même peu d'importance. Ton travail me tient bien plus à cœur que les transactions financières du sénateur et de sa fille. // Pierre [Elliott] Trudeau, que nous avons vu à Ste-Adèle en fin de semaine, me dit que tu travailles ferme — depuis que pour des raisons sûrement valables, tu as tout brûlé — et que tu conserves l'espoir d'avoir suffisamment de toiles pour ton expo new-yorkaise. Il ne faudrait pas rater le coup et je veux croire que le temps que tu "économiseras" en n'ayant point notre visite sera entièrement consacré à peindre. // Il y aurait bien des choses à te raconter. Mais tout est encore trop vague, trop incertain pour pouvoir en causer froidement. Mais je tenais quand même à t'écrire pour t'apprendre en deux mots ce qui m'arrive et, surtout pour te demande de mettre tout ton être dans ta peinture. C'est pour toi maintenant ou jamais. Et je sais que c'est maintenant. // Je te reviens dans quelques jours, // Guy» (dactylographie, fonds privé).

touché. L'avenir semble un peu compliqué pour toi<sup>141</sup> mais je reste sans crainte ayant une foi vigoureuse en ta personnalité. Pour moi, certes que c'est le moment ou jamais! Je travaille dans une passion que j'ignorais encore. Les fruits de ce travail restent transitoires par comparaison aux tableaux même récents<sup>142</sup> mais le mouvement est très accéléré — quatre vagues distinctes depuis la fin de mai — La cinquième semblera-t-elle définitive? Je le souhaite avec ardeur mais n'y puis rien d'autre.

Ce retard dans tes vacances est dommage. Provincetown est de plus en plus chaud et aimable. Et cela aurait été un tel plaisir de vous recevoir dans cet atelier moyen-âgeux qui aurait sans doute plu à Monique. Enfin, l'automne approche et New York ne devrait pas être désagréable!

Tu m'as promis une autre lettre; je l'attends déjà avec impatience!

Paul

À Janine Borduas<sup>143</sup>

Provincetown, 26 août [1953]

Pour une fois, tu vois, je suis bien en retard pour te donner ces nouvelles si gentiment demandées<sup>144</sup>. Depuis cette lettre apportée par l'un de tes jeunes amis<sup>145</sup> beaucoup de visite est

---

141. La fille de T.-D. Bouchard vendit l'imprimerie familiale et ses journaux au notaire Jacques Lagacé. Ce dernier possédait depuis le 28 février 1953 un journal fondé à Montréal le 28 décembre 1913, *l'Autorité*, qui devint alors *l'Autorité du peuple* (avec Gérard Gingras à la direction et Michel Roy comme secrétaire de rédaction). Lagacé acquit ensuite *le Haut-parleur* (qui parut une dernière fois sous ce nom le 15 août 1953) et *le Clairon*. Puis il acheta un second journal de Saint-Hyacinthe, *le Maskoutain* (ce dernier sous la direction d'Yves Michaud) et les fusionna pour fonder, le 24 mai 1954, *le Clairon maskoutain*, dont Yves Michaud devint seul directeur. Voir *supra*, p. 263, n. 155.

142. Manuscrit: «rescents».

143. Autographe, fonds privé. Adresse: «Mademoiselle Janine Borduas, // 4033, blvd Décarie, chambre 5, // Montréal». Cachet postal: Provincetown, 27 août 1953. Adresse de retour (sur l'enveloppe): «198 Bradford St., Provincetown Mass., U.S.A.»

144. Dans sa lettre du 6 août 1953.

145. Roger Lafortune, professeur de chant de Janine, au Proscenium de Lucie de Vienne Blanc.

venue à l'atelier — plus qu'à Saint-Hilaire! Ce qui m'a à peine retardé dans mon travail. J'ai un certain nombre de bons tableaux, je pense. Ils sont pleins de lumière et de blanc. Au lieu des petites taches, que tu connais, ce sont de grandes formes. J'imagine qu'ils te plairaient. Et les Américains<sup>146</sup> qui les ont vus me prédisent un succès à New York. Ce qui, naturellement, me grise un peu, en attendant...

La santé est meilleure. Chère Janine, qui a dû vivre avec moi au moment le plus bas: avant et après cette opération<sup>147</sup>. Lentement, je vais vers une vie nouvelle où un grand soleil m'inonde de sa douce chaleur. C'est encore du domaine du désir et du rêve mais chaque jour est un peu plus merveilleux. Et j'ai le cœur et l'esprit grand ouverts: plus grand que jamais.

Reviens-moi, j'adore tes lettres!

Paul

### À Marcelle Ferron<sup>148</sup>

Vendredi 18 sept. [19]53

Chère Marcelle qui sait trop bien me chanter ce qui me plaît le plus!

Je quitte Provincetown mardi prochain le 22 pour New York.

119 East 17 Street.

Où je vous attendrai avant votre grand départ. D'ici là, reposez-vous bien.

---

146. Parmi lesquels, Gordon Washburn, du Carnegie Institute, que, le 10 juin, Borduas a invité à lui rendre visite à son nouvel atelier de Provincetown.

147. Opération subie à la mi-septembre 1949; voir *supra*, p. 344, la lettre du 17 octobre 1949 à Jean-Rodolphe Borduas.

148. Autographe, fonds privé.

J'ai passé un été magnifique et unique: 40 nouveaux tableaux. J'ai ignoré la mer et le sable et les dunes mais je crois qu'on les retrouve un peu.

En ce moment grande anxiété; étant entré dans un risque matériel tout à fait absurde<sup>149</sup>. C'est toujours ce «tout pour le tout» qui ne me donne que de petites portions!

Cette fois, cependant, ça peut être tragique.

Bonne chance, ma chère Marcelle.

À très bientôt,

Paul

### À Gisèle Lortie<sup>150</sup>

New York, le 28 sept. [19]53

Chère amie,

Votre lettre<sup>151</sup> m'arrive par un beau soleil et il me fait aussi plaisir de savoir qu'elle est passée par Provincetown!

Rendu ici depuis une semaine je m'y installe lentement gêné par l'attente des bagages. Mais bien sûr que du neuf au doux je devrais vous faire voir un atelier convenable...

C'est gentil de ne pas m'oublier.

---

149. Au sujet de la location de cet atelier, voir l'entrevue accordée au critique Jerry Clark: «*Jerry Clark's New York. Talk with an Artist*», *Écrits I*, p. 666-667.

150. Autographe, MACM, fonds Gérard et Gisèle Lortie, 2P1b/3. Adresse: «Madame Gisèle Lortie, // 2931 Fendall, // Montréal 26 — Canada». Cachet postal: New York, 28 septembre 1953. Adresse de retour: «119 East 17th Street, // New York, N.Y. — U.S.A. // Tel.: GRamercy 5-1779».

151. Lettre non retrouvée.

Dans cette chance insensée que je tente j'ai grand besoin de mes chers amis du pays.

À la semaine prochaine.

De tout cœur,

Paul

### À Marcelle Ferron<sup>152</sup>

New York, le 30 sept. [1953]

Mon cher petit fou,

Merci. Je suis très ému. Il est particulièrement doux — dans la désagréable attente où je suis plongé, et pour quelque temps encore, de goûter votre si brûlante charité<sup>153</sup>.

Mais les jeux sont faits.

Pour un an je suis lié à cette drôle de cité tantôt trop sale, tantôt trop nette, presque jamais simple. Ensuite l'on verra.

D'ici là ne soyez pas inquiète à mon sujet.

Des deux expositions entrevues au printemps : celle de Winnipeg est indéfiniment remise à plus tard<sup>154</sup>. Celle de New York est au même point: Rose Fried<sup>155</sup> n'ayant pu venir à Provincetown et mes tableaux venant tout juste d'entrer — J'écrivais «les jeux sont faits» quand l'on sonna à la porte pour eux.

---

152. Autographe, fonds privé. Adresse: «Madame Marcelle Ferron, // 825, McEachran, // Outremont, Qué., Canada». Cachet postal: New York, 30 septembre 1953. Adresse de retour (sur l'enveloppe): «2a — 19E17 — New York — N.Y. — U.S.A.»

153. Lettre non retrouvée.

154. Voir *supra*, p. 514, la lettre du 27 mars 1953 à Stuart de Wilden.

155. Voir *supra*, p. 295, la lettre du 3 janvier 1949 à R. Fried.

Je vous tiendrai au courant. Souvent je penserai à vous tout en me battant du mieux que je pourrai.

Bonne chance, mon cher petit fou.

Paul

### À Janine Borduas<sup>156</sup>

New York, 2 octobre [1953]

Ma chère Janine,

J'ai aussi la grippe. Je m'installe de peine et de misère quoique j'aie trouvé un atelier magnifique, immense et blanc; il faut le meubler et chaque jour demande une nouvelle fortune.

Très content de mon été: de 35 à 40 nouvelles toiles. Il faut maintenant les vendre. Ça c'est une autre affaire. Encore trop tôt pour rien prédire; le pire ou le mieux peut arriver.

Si un peu d'aisance venait la plus grande joie que j'en retirerais serait de pouvoir t'être utile, ma chère Janine.

Je relirai ta lettre<sup>157</sup> et j'y répondrai de nouveau.

Ton papa qui t'embrasse.

Paul

---

156. Autographe, fonds privé. Adresse: «Mademoiselle Janine Borduas, // C. P. 87, Granby, Qué., Canada». Cachet postal: New York, 2 octobre 1953. La lettre, estampillée le 5 octobre à Granby, a été retournée à Borduas, avec la mention: «No box number» (casier postal inexistant). Adresse de retour: «2A-119E17 — New York — N.Y. — U.S.A.» En *post-scriptum* à sa lettre du 17 octobre 1953, Janine corrige le numéro du casier postal.

157. Lettre du 26 septembre 1953. Malade depuis la mi-août, Janine est rentrée à Granby.

### À Robert Élie <sup>158</sup>

New York, le 5 octobre [19]53

Mon cher Robert,

Depuis quelques jours je m'installe de peine et de misère dans ce grand New York.

J'y ai trouvé un magnifique et immense atelier blanc mais au prix d'une fortune tous les mois <sup>159</sup>. L'insécurité de ce risque est totale. Enfin, l'on verra.

J'ai à peu près tout repeint ce que vous aviez vu au cours de l'été et j'ai rapporté une quarantaine de nouveaux tableaux de mon long séjour à Provincetown. J'ai bien hâte de vous les faire voir.

Ici la lutte sera longue et dure... et j'ai peu de temps d'assuré.

Au Canada tout va bien? J'ignore encore quand j'irai mais de toute façon j'espère vous voir bientôt.

Paul

---

158. Autographe, MACM, ajout à T. 303. Adresse: «Monsieur Robert Élie, // Radio-Canada, // Montréal — Canada». Cachet postal: New York, 6 octobre 1953. Adresse de retour: «119 East 17th Street, // New York, N.Y. — U.S.A. // Tel.: GR. 5-1779».

159. «D'immenses murs tout blancs, une grande verrière qui jette une lumière dont rêvent les peintres [...]. Cet endroit inouï, c'est l'atelier de Borduas sur la 17<sup>e</sup> rue, à New York. "C'est là un événement de ma vie", me dit le peintre, en me montrant le jour, "car c'est la première fois que je puis peindre à une lumière autre que celle-là". Et il m'indique un précaire échafaudage au sommet duquel est attaché un réflecteur contenant deux lampes, une bleue et une jaune. "C'est sous la lumière de cet arrangement-là que j'ai peint toutes mes toiles jusqu'à mon arrivée aux États-Unis"» (François Bourgogne [Rodolphe de Repentigny], «La situation des bons peintres américains est à peine meilleure que celle des nôtres», *l'Autorité du peuple*, 6 février 1954, p. 7; voir *Écrits I*, p. 659).

À Ozias Leduc<sup>160</sup>

New York, le 5 octobre [19]53

Mon cher monsieur Leduc,

Heureusement je connais votre indulgence sans quoi je serais mal à l'aise pour vous donner ces trop tardives nouvelles<sup>161</sup>.

J'ai passé un bel été au bord de la mer, à la fine pointe de Cape Cod à Provincetown exactement: charmante ville d'eau, colonie d'artistes venant de tous les États. Petite ville très propre et délurée; même coquette avec ses jardins remplis de fleurs et clos par de belles haies vertes et bien taillées. Pourtant, partout c'est du sable, des dunes d'une douceur infinie, contre lesquelles la ville s'allonge, à l'abri du vent du large, en un étroit demi-cercle.

J'habitais [au] milieu de ce demi-cercle un atelier dont l'aspect intérieur me rappelait le vôtre. J'y ai travaillé douze heures par jour et en suis revenu avec une quarantaine de toiles impatientes<sup>162</sup>, fougueuses même. Un peu de temps et je saurai ce qu'elles valent!

Maintenant c'est New York.

J'y ai trouvé un trop bel atelier — le seul disponible semble-t-il — immense, inondé de lumière et tout blanc. Naturellement

160. Autographe, BNQ, fonds Ozias Leduc. Lettre publiée dans *Ozias Leduc et Paul-Émile Borduas*, p. 130-131. Adresse de retour: «119 East 17th Street, // New York 3, N.Y. — U.S.A.»

161. La lettre d'Ozias Leduc remonte au 27 mars 1953. Le 31 mars, ce dernier a noté dans son Journal: «Paul-Émile Borduas voyageant de Montréal à Saint-Hilaire est venu à l'atelier faire ses adieux avant son départ demain pour New York où il vivra désormais en exerçant son métier d'artiste.» Entré aux États-Unis le lendemain par le poste frontière du Vermont (Philipsburg/Saint-Albans), Borduas est revenu passer la semaine du 20 avril au Québec (voir *Écrits I*, p. 40 et 655).

162. Dans *Ozias Leduc et Paul-Émile Borduas*: «impatientes».

le prix du loyer est affolant. Sans doute que je ne pourrai le garder qu'un an. Et un an c'est trop court pour y faire tout ce que je devrais<sup>163</sup>.

Je recommence à zéro, presque<sup>164</sup> inconnu et sans amis. Enfin l'on verra.

Et là-bas, au pays, dans ce lieu exquis de la terre où il est si consolant de vous savoir à l'abri de ces vains déplacements, les nouvelles sont bonnes?

Le travail se poursuit toujours dans cette joie qui est la vôtre? Et les pommes? Et les cheminées? Et les amis?

Vous avez vu combien *Canadian Art*<sup>165</sup> a été respectueux! Aucune de mes fautes n'a été omise! Le malheur est que j'en ferai bien d'autres... Aussitôt installé ici, j'arrive à peine, et cet atelier est non meublé, j'espère encore pouvoir aller passer quelques jours à Saint-Hilaire.

D'ici là, portez-vous bien, mon cher monsieur Leduc. Je sais que vos bons souhaits m'accompagnent<sup>166</sup> et ça n'est pas inutile, croyez-moi.

Bien à vous, toujours!

Paul

---

163. *Ibid.*: «devais».

164. *Ibid.*: «puisque».

165. «Quelques pensées sur l'œuvre d'amour et de rêve de M. Ozias Leduc», *Canadian Art*, été 1953; voir *Écrits I*, p. 511-515.

166. La réponse d'Ozias Leduc est datée du 12 octobre 1953: «Heureux d'avoir votre lettre et toutes les bonnes nouvelles qu'elle m'annonce, — Un bel été à Provincetown. Été fructueux — je le souhaite. // Puis New York. Très cher. On s'en doute. Enfin, succès. Ici toujours le même train-train — Les pommes rares. La cheminée encore debout. Les amis toujours fidèles. Présenté par vous, *Canadian Art* me fut très favorable. Et la partie du n° que vous avez rédigée aimée de tous. Un de vos anciens élèves à l'École du meuble m'en parlait aujourd'hui même. Ce monsieur et sa dame sont venus à Saint-Hilaire stimulés par *Canadian Art* pour acheter au moins un Leduc. Je vous dois donc un peu de leur visite et belovedante affectionnées [*sic*]. // Je termine en pensant que vous pourrez avant longtemps venir passer pas mal de jours à Saint-Hilaire. Mon atelier "Correliou" vous est toujours ouvert. // Tout à vous, Ozi. L.» (*Ozias Leduc et Paul-Émile Borduas*, p. 132).

À Guy Viau<sup>167</sup>

New York, le 5 octobre [19]53

Mon cher Guy,

Finis l'été; finies les fleurs, fini le bruit de la mer, le chant des oiseaux de Cape Cod!

C'est maintenant New York et sa fine lumière d'automne.

J'ai un atelier à faire rêver: immense, inondé de lumière et blanc. Le prix du loyer, lui, me donne des cauchemars!...

Vous n'êtes pas venu là-bas<sup>168</sup>, ici, c'est plus près, quand viendrez-vous? Quarante nouvelles toiles impatientes et fougueses attendent vos jugements.

Mon cher Guy, donnez-moi de vos nouvelles et une fois installé je vous écrirai plus longuement.

Paul

À Harry O. McCurry<sup>169</sup>

New York, le 7 octobre [19]53

Cher M. McCurry,

Juste quelques mots pour vous donner ma nouvelle adresse; pour me mettre à votre disposition, si je peux faire quelque

167. Autographe, MQ, fonds Guy Viau. Adresse de retour: «119 East 17th Street, // New York, N.Y. — U.S.A. // Tel. : GR. 5-1779».

168. À Provincetown.

169. Autographe, MBAC, dossier 7.1. Date de réception: 9 octobre 1953. Adresse de retour: «119 East 17th Street, // New York 3, N.Y. — U.S.A. // Tel.: GR. 5-1779».

chose pour vous ici j'en serai très heureux. Et, pour vous dire que je rapporte une abondante moisson de nouvelles toiles de Cape Cod où l'été, en plus d'être aimable, fut très fructueux.

Si j'apprenais que vous êtes venu à New York sans me téléphoner j'en serais désolé.

Je vous prie de bien vouloir me rappeler aux bons souvenirs de M. Hubbard.

Bien à vous,

P.-É. Borduas

À Gisèle Lortie <sup>170</sup>

Lundi [12 octobre 1953]

Chère Gisèle,

Je reviens dépité du Capitol Greyhound où je vous ai manquée.

Déjà mis en retard par un téléphone, mon taxi a été stoppé par une procession sur la Cinquième. J'ai la conscience doublement chargée : ma distraction d'hier, mon manque de ponctualité de ce matin. Pardonnez-moi. À mon prochain séjour à Montréal je m'acquitterai.

New York est plus désert maintenant que vous êtes sur le chemin du retour...

---

170. Autographe, MACM, fonds Gérard et Gisèle Lortie, 2P1b/3. Adresse: «Madame Gisèle Lortie, // 2931, rue Fendall, Côte-des-Neiges, Montréal — Canada». Cachet postal : New York, 12 octobre 1953.

Ce soir, entre 4 et 6, j'assisterai à un vernissage à la galerie Passedoit<sup>171</sup>. Je débute... comme spectateur!

Mes amitiés à Gérard et à Michel<sup>172</sup>.

Paul

### À Marcelle Ferron<sup>173</sup>

New York, le 13 octobre [1953]

Petite Marcelle au grand cœur.

Et les enfants? Et le voyage? Et ce premier contact avec Paris — où tu ne feras que passer, si j'ai bien compris<sup>174</sup>.

Je ne saurais trop te remercier pour toutes les marques d'amitié témoignées avant ton départ. Cette amitié me réjouit, me réchauffe. Ton départ m'attriste... J'imagine Montréal trop seul maintenant... Bon! Au moins, si toi, tu peux être heureuse: peindre à ton goût, connaître de profondes et nouvelles intimités, et être assez active pour oublier le pays!

Pour moi la vie sera difficile encore; l'automne semble refuser les aimables promesses du printemps. Même sans beaucoup d'espoir j'irai à la limite de l'aventure...

---

171. Exposition de Stefano Cusumano, qui prendra fin le 31 octobre. «On exposait alors les peintures d'un certain Stefano Cusumano qui transposait en langage pseudo-cubiste des thèmes aussi éculés que *Man Playing a Cello* ou *Woman Reading*. Cet artiste qui n'avait pas eu d'exposition depuis cinq ans était bien peu représentatif de l'avant-garde new-yorkaise! Borduas en fut quitte pour sa peine» (F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 332). Borduas visitera également l'exposition de Morris Davidson, présentée à la galerie Passedoit du 2 au 21 novembre 1953.

172. Fils de Gérard et Gisèle Lortie.

173. Autographe, fonds privé. Adresse: «Madame Marcelle Hamelin, // a/s de l'Ambassade canadienne, // 72, avenue Foch, // Paris — France». Cachet postal: 14 octobre 1953.

174. Lettre non retrouvée.

J'aimerais être puissant pour pouvoir te dire de compter sur moi pour tout ce qui te plairait ici! Mais j'ai beaucoup de temps; s'il peut t'être utile en quelque chose il faudra me le dire.

Donne-moi de tes nouvelles.

Tout à toi,

Paul

**À Janine Borduas**<sup>175</sup>

New York, le 31 octobre [19]53

Ma Janine,

Tu es gentil!

Ta fidèle, particulière, carte de ce matin que tu t'es donné la peine de peindre; les seuls souhaits sans doute que je recevrai à ce 48<sup>ème</sup> anniversaire me ramènent et m'isolent avec toi! Ce sera notre fête à tous les deux. Un gros merci.

Si je n'ai pas répondu tout de suite à ta dernière lettre<sup>176</sup> — écrite à la machine — c'est que j'attendais dans une folle anxiété, et ne voulais pas t'inquiéter, les résultats de certaines démarches ici. Démarches d'où dépend, en grande partie, l'avenir.

C'est maintenant décidé, depuis hier.

J'aurai une exposition particulière du 4 à la fin de janvier à la galerie Passedoit.

---

175. Autographe, fonds privé. Adresse: «Mademoiselle Janine Borduas, // C. P. 85, // Granby, Qué., Canada». Cachet postal: New York, 31 octobre 1953, 1130 PM. Adresse de retour: «2A-119 E 17 — New York 3, N.Y. — U.S.A.»

176. Lettre du 17 octobre. Janine travaille comme dactylo depuis peu chez un agent d'assurances de Granby.

Si les ventes américaines pouvaient démarrer dès cette première exposition... J'ai tant besoin d'un peu de sécurité pour ma petite vie à moi et pour être en mesure de vous aider à vivre plus largement, à atteindre un plus parfait épanouissement. Là, tu ne saurais croire combien cela me rendrait heureux! Toi qui as douté de mes sentiments paternels. Ma Janine.

Non, un papa, jamais tu n'en as eu de plus tendre depuis qu'on nous a séparés<sup>177</sup>.

Mais j'ai foi en l'avenir, ma Janine.

Ton papa

### À Janine Borduas<sup>178</sup>

New York, le 3 nov. [19]53

Chère belle Janine,

Le facteur vient de me laisser «votre» cadeau.

Avant de faire quoi que ce soit il faut te dire la joie profonde de ton emballage, Janine.

La surprise de cette large feuille de chêne<sup>179</sup> ne pouvait plus m'émouvoir... J'ai soif des feuilles d'automne de mon pays.

---

177. Allusion au dernier paragraphe de la lettre de Janine : «J'ai bien hâte que tu viennes au Canada. Dépêche-toi! Si tu savais comme tu m'as fait plaisir en me disant comme ça : "Ton papa qui...". Moi qui pensais que j'en avais plus de papa.»

178. Autographe, fonds privé. Adresse : «Mademoiselle Janine Borduas, // C. P. 85, // Granby, Qué., Canada». Cachet postal : New York, 4 novembre 1953. Adresse de retour : «2A-119 East 17th — New York 3, N.Y. — U.S.A.»

179. Cet emballage, sur lequel ont été dessinées des feuilles de chêne, porte l'inscription : «Bonne fête!!! Janine // Paulot // Renée.»

Comme j'aimerais pouvoir encore les ramasser à pleines brassées, avec vous trois, dans ce beau coin qu'on a connu et perdu!

Mais un jour je reconstruirai tout s'il me reste un peu de force...

De tout mon cœur,

«votre» papa

**À Robert H. Hubbard**<sup>180</sup>

New York, le 6 novembre 1953

Cher monsieur Hubbard,

J'aurai une exposition à partir du 4 janvier organisée par la galerie Passedoit, sur la 57<sup>ème</sup>.

Il est question d'une reproduction en couleur pour le catalogue.

Serait-il facile de me faire parvenir une épreuve des *Parachutes végétaux* qui a été reproduit, si j'ai bonne mémoire, par les soins de la Galerie nationale<sup>181</sup>? Mon livre de M. Buchanan est resté à Saint-Hilaire avec ma bibliothèque qui me manque beaucoup.

J'escompte de bons résultats de mon séjour à New York, mais j'espère aussi retourner un jour au «pays».

---

180. Dactylographie, fonds privé. Adresse: «Monsieur Robert Hubbard, // The National Gallery // of Canada, // Ottawa». Date de réception: 9 novembre 1953. Adresse de retour: «119 East 17 Street // New York 3, N.Y.»

181. Tableau reproduit dans Donald W. Buchanan, *The Growth of Canadian Painting*, pl. XVI. Voir aussi F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas*, 1988, p. 292-293.

Si vous venez à New York et s'il vous plaît d'habiter l'atelier, il sera à votre disposition. Ce serait un grand plaisir pour moi d'avoir ainsi l'occasion de mieux vous connaître.

Meilleurs souvenirs,

P.-É. Borduas

**À Robert H. Hubbard**<sup>182</sup>

*New York, November 12, 1953*

*Dear Mr. Hubbard :*

*You are very kind.*

*I thank*<sup>183</sup> *you many times for good wishes and for everything*<sup>184</sup>.

*Yours hope full,*

P.-É. Borduas

---

182. Dactylographie, fonds privé. Adresse: « Monsieur Robert Hubbard, // Curator of Canadian Art, // The National Gallery of Canada, // Ottawa ». Date de réception : 16 novembre 1953.

183. Manuscrit: « *Thanks* ».

184. Robert Hubbard aurait donné suite à la demande exprimée par Borduas d'obtenir une épreuve couleur des *Parachutes végétaux*.

À Guy Viau<sup>185</sup>

New York, le 16 nov. [19]53

Mon cher Guy,

Enfin tout est décidé et signé : ouverture de mon exposition le 5 janvier à la *Passedoit Gallery*, 121 East 57<sup>th</sup> Street. L'exposition durera trois semaines; elle occupera les deux salles de la galerie — ce qui n'est pas arrivé depuis dix ans — dans l'une, mes tableaux du Canada; dans l'autre, ceux de Provincetown.

Par l'importance que la galerie entend donner à mon premier contact avec les amateurs de peinture de New York elle espère qu'il sera remarqué<sup>186</sup>. Il aura, en tout cas, cela de remarquable.

Et qui sait?...

Des ventes immédiates seraient nécessaires. Ceux qui ici ont vu ma peinture m'assurent du succès; mais pour dans deux ou trois ans. C'est de beaucoup trop loin pour ma bourse.

Si je n'avais pas ces charges excessives; si le charbon se donnait la peine de brûler avant d'envahir l'atelier; la vie à New York, en cette saison, serait charmante. Mais, en fait, elle est charmante, malgré les économies qui fondent dans la saleté. Charmante et fragile. Délicate, insaisissable. Pourtant à chaque minute il se dépense des tonnes de brutalité; mais c'est comme dans un autre monde: comme une croûte qui cache une infinie tendresse. Encore une fois j'ai le sentiment d'être au centre de la moelle.

---

185. Autographe, MQ, fonds Guy Viau.

186. L'exposition, en effet, ne passera pas inaperçue. Des articles paraîtront notamment dans le *New York Times*, *The New Yorker*, *The New York Herald Tribune*, *Arts Digest* et *Art News*. Voir F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas. Biographie critique*, p. 490-491.

Venez me voir! Moi, j'ignore quand il me sera donné d'aller en mon cher vieux Canada.

Paul

Meilleurs souvenirs à Suzanne<sup>187</sup>, mille caresses aux enfants.

Mon cher Guy ne vous en faites pas, avec la peinture et le reste. Votre nature vous permet un grand luxe, celui de prendre votre temps. Craignez plutôt l'explosion de cette passion que vous couvez. Dites bonjour aux amis et à bientôt!

P.

### À Guy Gagnon<sup>188</sup>

New York, le 17 nov. [19]53

Mon cher Guy,

Vous revoir comme ça tout à coup — et en bonne compagnie — même sur une photo de journal n'est pas une mince joie. Merci de cette bonne pensée, aussi pour les nouvelles et si tu retournes à Val-David dis bonjour au Père Noël pour moi<sup>189</sup>.

Après de longues semaines d'incertitude où je risquais de ne pouvoir exposer cette année, les choses se sont enfin arrangées et pour le mieux, je crois.

La *Passedoit Gallery*, 121 East 57<sup>th</sup> Street se dévoue entièrement à mon exposition qui commencera le 5 janvier et durera trois semaines. J'occuperai toute la galerie — ce qui n'est pas

---

187. Suzanne Viau.

188. Autographe, fonds privé.

189. Allusion à un centre d'attraction touristique de la région, le Village du Père Noël.

arrivé depuis dix ans: l'expo aura au moins ça de remarquable! Cette galerie comprend deux salles; dans l'une seront<sup>190</sup> mes tableaux anciens, dans l'autre ceux de Provincetown. La moitié du travail de l'été qui a été très fructueux.

Les jeux sont faits. La roue tourne. Il faudra voir...

Rose Fried, Georgette Passedoit et d'autres me prédisent le succès pour dans deux ou trois ans. Il faudrait davantage: que ça démarre dès maintenant; mon loyer ne me permettra pas une longue attente. Pour oublier tout ça, maintenant que l'essentiel est fait, je vais me remettre à peindre. La lumière de l'atelier est une merveille. J'ai hâte que tu la voies.

À bientôt,

Paul

À Janine Borduas<sup>191</sup>

New York, le 22 décembre [19]53

Ma chère Janine,

Je n'ai pas épuisé le mystère de ton dessin. Cette archaïque figure au style royal, terriblement pensive et solitaire, m'échappe.

Ce destin, que je lis sur son masque, entre la bêtise du cerf et la cruauté d'un prince égyptien, m'effraie un peu. Pour ma part, je fréquente de moins hauts mais plus chauds parages!...

Mes meilleurs vœux, ma Janine, et Bonne Fête<sup>192!</sup>

Ton papa

---

190. Manuscrit: «sera».

191. Autographe, fonds privé.

192. Janine fête ses dix-sept ans le 26 décembre.

**À Guy et Monique Gagnon** <sup>193</sup>

[New York, c. 28 décembre 1953]

L'on me laisse espérer votre visite pour le 5?

À bientôt!

Paul

**À Jeanne Brisebois** <sup>194</sup>

[New York, c. 28 décembre 1953]

Et mes vœux de bonheur pour 1954!

Je ne t'oublie pas.

Paul

**À Gérard et Gisèle Lortie** <sup>195</sup>

[New York, 28 décembre 1953]

Meilleurs souvenirs et vœux de bonheur pour 1954!

Paul

---

193. Autographe (sur le carton d'invitation de l'exposition «Borduas» à la galerie Passedoit), fonds privé. Datée d'après l'envoi suivant.

194. Autographe, fonds privé. Sur le carton d'invitation de l'exposition «Borduas» à la galerie Passedoit. Daté d'après l'envoi suivant à Gérard et Gisèle Lortie.

195. Autographe, fonds privé, sur le carton d'invitation de l'exposition «Borduas» à la galerie Passedoit. Adresse: «M. & M<sup>me</sup> Gérard Lortie, // 2931, rue Fendall, // Côte-des-Neiges // Montréal — Canada». Cachet postal: New York, 28 décembre 1953.